NOUVEAU
JOURNAL ASIATIQUE,

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES,

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX;

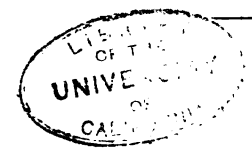
RÉDIGÉ

PAR MM. BROSSET.—BURNOUF.—COQUEBERT DE MONTBRET. — GRANGERET DE LAGRANGE. — DE HAMMER. — HASE. —GUILL. DE HUMBOLDT. —AM. JAUBERT.—STAN. JULIEN. — KLAPROTH. — KURZ. — REINAUD. — ABEL-RÉMUSAT. — SAINT-MARTIN. — GUILL. DE SCHLEGEL. — SILVESTRE DE SACY. — STAHL, ET AUTRES ACADÉMICIENS ET PROFESSEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS;

ET PUBLIÉ

PAR LA SOCIETE ASIATIQUE.

TOME VII.



IMPRIMÉ,

PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX,

A L'IMPRIMERIE ROYALE.

PARIS. — 1831.

ON SOUSCRIT.

A la librairie orientale de DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imprimeurs-libraires, membres de la Société asiatique de Paris, libraires des Sociétés asiatiques de Londres et de Calcutta, rue Richelieu, n.° 47 *bis*.

(JANVIER 1831.)



NOUVEAU
JOURNAL ASIATIQUE.

Notice historique, chronologique et généalogique des principaux souverains de l'Asie et de l'Afrique septentrionale, pour l'année 1831.

EMPIRE OTHOMAN.

Sulthan MAHMOUD II (surnommé *Adli*, le juste), fils du sulthan *Abd'oulhamid*, né le 20 juillet 1785, et proclamé à la place de son frère *Moustafa IV*, détrôné le 28 juillet 1808.

Égypte : MOHAMMED-ALI, né à Cavala en Romélie, en 1769 (1182 de l'hégire), fils d'*Ibrahim-agha;* proclamé pacha le 14 mai 1805, à la place de *Khorschid-pacha;* confirmé par le sulthan Sélim III, le 1.er avril 1806.

Bagdad : DAOUD-PACHA.

Moldavie : *Jean* STOURZA, boyard moldave, nommé hospodar le 16 juillet 1822, et proclamé à Yassy le 21 du même mois.

Valachie : *Grégoire* GHIKA, nommé hospodar le 16 juillet 1822; inauguré par le pacha de Silistrie, le 21 septembre 1822.

Servie : le prince MILOSCH *Obrénowich*, nommé, en 1829, par la Porte, prince héréditaire de ce pays.

VASSAUX DE L'EMPIRE OTHOMAN.

Tripoli : *Sidi* YOUSOUF *Karamanli* pacha, succède en mai 1795, à son père Ali fils de Mohammed.

Tunis : *Sidi* HASAN, bey, succède à *Hamouda-Bey*, le 23 mars 1824.

Le schérif de la Mekke : YAHYA, fils de *Sourour*, remplace, le 2 novembre 1813, son oncle, le schérif *Ghaleb*, déposé par le pacha d'Égypte, *Mohammed-Ali*, et mort à Salonique en 1818.

L'imam de l'Yémen : N....... succède en 1815 à *Tamy*, chef de la tribu d'*Asir*, fait prisonnier par l'arabe *Hasan*, fils de *Khaled*, allié du pacha *Mohammed-Ali*, et mis à mort à Constantinople en 1819. L'imam de l'Yémen réside à Sanaa.

Roi de Sennaar : BÂDY VII, fils de *Tabl*, vingt-neuvième roi de la race des *Foundjis*, tribu partie de l'intérieur de l'Afrique, et qui vint s'établir à Sennaar vers la fin du XV.[e] siècle. En juin 1821, *Ismaïl*, fils du pacha d'Égypte, le contraint de reconnaître la suprématie du sulthan Mahmoud.

EMPIRE DE MAROC.

MOULEY-ABD-ERRAHMAN, sulthan, fils aîné de *Mouley Hescham*, fils de *Sidi Mohammed*, succède à son oncle *Mouley-Souleiman*, le 28 novembre 1822.

ROYAUME D'ABYSSINIE.

ITSA GUARLOU, successeur d'*Ayto Egwala Sion*, de la dynastie de *Salomon*, qui règne sans inter-

ruption depuis 1268, réside à Gondar; il jouit de beaucoup de considération, mais n'a aucun pouvoir et ne possède en revenus que ce que les gouverneurs indépendans des provinces veulent bien lui accorder. Ces gouverneurs sont : SELASSY, le plus puissant de tous, successeur de *Wassen Segued*, chef ou *murd-Azimadd* de *Schoa* et d'*Efat*, a pris le titre de roi. SCHAM TEMBEN GUEBRA MICHAEL, chef de *Tigré*, successeur de *Ras Welled Selassy;* GUKHO, successeur de *Fasil*, chef d'*Amhara* (Gojam); N.... fils et successeur de *Helle Mariam*, gouverneur de *Samen* plateau de l'Abyssinie.

Les Galla ont depuis long-temps envahi la partie méridionale du pays; la tribu la plus puissante est celle des *Edchow*, commandée par LIBAN et par GODJI.

IMAM DE MASCATE.

Séïd-SAID succède à son père *Séïd-sulthan*, vers l'an 1804; il est le troisième descendant d'*Ahmed*, fils de *Saïd*, fondateur de cette puissance.

PERSE.

FETH-ALI-SCHAH, de la tribu turke des Kadjars, nommé *Baba-Khan* avant son avénement au trône; fils d'*Houssaïn-Kouly-Khan*; né en 1768, succède, en 1796, à son oncle *Agha-Mohammed-Khan*, fondateur de la dynastie. *Abbas-Mirzâ*, héritier présomptif de la couronne, est né en 1785.

AFGHANISTAN.

La couronne est héréditaire dans la branche de la famille des *Saddouzi*, qui descend d'*Ahmed-Schah Abdalli :* le titre royal est *schâhi-devri-devrân*. Le monarque ghaznévide *Sebecteghin* soumit le pays en 997; *Babour* conquit Ghazna et Kaboul en 1506; les Afghans conquirent la Perse en 1720, et furent soumis par Nadir-Schah en 1737. *Ahmed-schah Abdalli* fut couronné à Kandahar en 1747. Son fils *Timour-schah* régna depuis 1773—1793; *Zemân-schah*, — 1800, où il fut déposé par son frère MAHMOUD, qui, trois années après, fut chassé par son frère SCHOUDJAH, qui fut expulsé à son tour par *Mahmoud*, en 1809. Favorisé par ces désordres qui durent encore, *Ranadjit-singh*, le souverain de Lahor, conquit Kaschmir et Peschawer, où le fils de YAR-MOHAMMED KHAN, le troisième frère, règne sous sa tutelle : en 1826, *Mahmoud* partit de Kandahar et réunit ses troupes à celles de *Feth-Ali-Schah*, tandis que *Schoudjah* était fugitif dans l'Inde anglaise; les émirs du Sinde se sont emparés d'une partie du pays.

BELOUTCHISTAN.

MAHMOUD-KHAN, âgé d'environ 48 ans, succède à son père *Nasir-Khan*, en juin 1795; ce dernier avait soumis le Mékran, vers la fin de son règne; son fils l'abandonna en 1809.

BALKH.

Conquis en 1825 par *Mir* MOURAD-BEY, qui en chassa *Nedjib-oullah-khan*, gouverneur pour le roi de Kâboul.

BOKHARA.

Grand khan de Bokhara et de Samarkand : BATKAR-KHAN succède à son père *Mir-Haïder-khan*, en 1826. Le règne intermédiaire de son frère *Mir-Housaïn* ne fut que de quatre mois.

Gouverneur de Hisâr : *Séid-Ataljk-bey*, beau-père de *Mir-Haïder*.

KHOKAND.

ÉMIR-KHAN, prince de Farghanah et de Khokand.

BADAKHSCHAN.

MIRZA-ABD'OUL-GHAFOUL, fils de *Mohammed-schah*, réside à Faïz-abad, ville différente de Badakhschân, et placée au sud de celle-ci.

KHARIZM.

RAHMAN-KOULI-KHAN succède à son père *Mohammed-Rahim-khan* en 1826. Le titre de ces princes d'origine ouzbeke est *Taksir-khan ;* ils résident à *Khiwa*.

INDE.

Gouverneur général du Bengale : lord *William Ca-*

vendish BENTINCK, succède au mois de mai 1828 à lord *Amherst*.

L'aréal de la présidence du Bengale contient 328,000 lieues carrées; il est habité par 57,500,000 sujets.

Gouverneur de Madras: sir *Stephen Rumbold* LUSHINGTON, succède le 18 octobre 1827 à sir *Thomas Munro*.

Ce gouvernement comprend 154,000 lieues carrées et 15 millions d'habitans, sans compter les provinces détachées de l'empire birman.

Gouverneur de Bombay: *Earl of* CLARE, nommé le 25 août 1820, succède à sir *John* MALCOLM.

L'étendue de cette présidence est de 71,000 lieues carrées; habitans, 10,500,000.

Gouverneur de Ceylan: sir HUDSON-LOWE succède, en 1826, à sir *Edward Barnes*.

Administrateur général des colonies françaises: M. *de* MELAY, succède, au mois de mai 1829, au vicomte *Desbassyns de Richemont*.

Gouverneur des possessions danoises: CHRISTENSON.

Gouverneur général des possessions hollandaises: VAN DER BOSCH, succède, au mois de mars 1830, au vicomte *Du Bus de* GHISSIGNIÈS.

Gouverneur hollandais des îles Moluques: VAN MERKUS.

Gouverneur espagnol des Philippines: D. MARIANA RICAFORD.

ÉTATS DE L'INDE

DÉPENDANS DE L'ANGLETERRE.

Haïderabad, entre le 16°. et le 22° lat. sept., contient une partie de l'ancien *Telingana*, s'étend du nord au sud, depuis les rivières *Tapty* et *Wardâ*, jusqu'au *Toumbadra* et *Krischna* (ou *Mahanady*). L'aréal est de 96,000 milles anglais carrés; la population, de 10 millions d'habitans, dont une partie est mahométane. Le *Telingana* fut conquis par les Mahométans, et fit partie de l'empire *Bhamani* dans le Décan; lors de la dissolution de ce dernier, il fut de nouveau indépendant sous le nom de *Golconda*, dont le premier prince, *Kouli-Koutoub-schah*, régna depuis 1512 — 1551; *Djemschid Koutoub-schah* jusqu'en 1558; *Ibrahim Koutoub-schah* — 1581; *Kouli-koutoub-schah* — 1586: il fonda la ville de Haïder-abad. Son frère *Mohammed* lui succéda; à celui-ci *Abd-allah koutoub-schah*, que le grand mongol *Schah-djehan* rendit tributaire; en 1690, *Abou-Hosaïn* fut fait prisonnier par *Avreng-zeb* et mourut en 1704. Au milieu des désordres qui suivirent la mort de ce dernier, *Nizam-el-mulk* s'empara vers 1717 du pays et mourut en 1748; son fils *Nasir-djung* fut tué en 1750; et le fils de celui-ci, *Modaffer-djung*, en 1757; *Salabet-djung*, fils de Nizam, fut emprisonné en 1761 (il mourut deux ans après) par son frère *Nizam-Ali*, qui régna jusqu'en 1803; son fils SEKANDER-DJAH mourut le 21 mai 1828;

le fils aîné de celui-ci, NASIR-ED-DEVLAH, monta sur le trône le 24 mai. La résidence est Haïder-abad, 17° 15′ lat., 78° 35′ long. Fondée en 1585; elle a 200,000 habitans.

Nagpour, reste du grand empire des Mahrattes dans le Décan; qui fut renversé par les Anglais en 1818. Il est situé entre 18° 40′ et 6° 4[illegible] lat., 78° 20′ et 83° long.; il contient un aréal de 70,000 milles anglais carrés, et il est habité par 3 millions d'hommes. Il n'est pas prouvé que la dynastie régnante descende de *Sewadji*, fondateur de l'empire des Mahrattes. *Ragodji*, en 1738, conquit le pays et mourut en 1755; son fils aîné *Djanodji*, mourut en 1772; son frère *Moudhadji* régna jusqu'en 1788, où le fils de ce dernier, *Ragodji Bhounsla*, monta sur le trône; il régna jusqu'au 22 mars 1816, et laissa en mourant ses états à son fils *Persodji Bhounsla*, qui fut étranglé le 1.er février de l'année suivante, et remplacé par *Appa-saheb*, qui monta sur le trône sous le nom de *Moudhadji* II; il fut déposé par les Anglais, qui, le 25 juin 1818, mirent à sa place le fils de Persodji, RAGODJI BHOUNSLA, âgé de 9 ans. Sa résidence est à *Nagpour*: 21° 9′ lat., 79° 11′ long.; elle a 115,000 habitans.

Oude, entre 26° et 28° lat. sept.; surface de 20,000 milles anglais carrés; population, 3 millions. Le pays fut soumis par les Mahométans lors de leurs premières incursions; sous Mohammed, un des successeurs d'Evreng-zeb, *Saadet-khan*, de Nis-

chapour en Khorasan, devint *soubahdar* du pays : il eut pour successeur son fils *Sefdar-djung*, — 1756; le fils de celui-ci, *Schudja-ed-devlah*, régna jusqu'en 1775, son fils, *Asaf-ed-devlah* jusqu'en 1797. Le fils naturel de ce dernier, *Vizir Ali*, ayant usurpé le pouvoir, fut deposé par lord Teignmouth, et *Saadet-Ali* fut proclamé le 21 janvier 1798; il mourut le 11 juillet 1814; son successeur, *Ghazi-eddin Haïder*, prit, le 9 octobre 1819, le titre de padischah, et mourut le 20 octobre 1827; son fils *Souléiman-djah* NASIR EDDIN HAIDER lui succède. Résidence, *Lucknau*, 26° 51′ lat. 80° 50′ long.; elle a plus de 300,000 habitans.

Baroda, la partie la plus considérable et la plus belle de la presqu'île de Gudjerat, contient 18,000 milles anglais carrés et 2 millions d'habitans. *Pilladji*, de la famille de *Guicowar* (*Gaikevad*), Mahratte, propriétaire d'un village, parvint à s'emparer du pouvoir, et régna jusqu'en 1747; son fils *Damadji Guicowar*, jusqu'en 1768; *Fath-singh Guicowar*, jusqu'en 1789; *Manadji Guicowar*, jusqu'en 1792; *Govind Rao*, jusqu'en 1800; *Anand Rao Guicowar*, jusqu'en 1819; son frère SYADJI RAO GUICOWAR lui succède. Capitale, *Baroda*, avec 100,000 habitans.

Maïsour, entre le 11° et le 15° lat.; 27,000 milles anglais carrés, 3 millions d'habitans; c'est le plateau du Carnatic. La dynastie prétend être originaire de Dwaraca dans le Gudjerat; le premier souverain

connu est *Scham-radj*, qui monta sur le trône en 1507. *Tim-radj* régnait en 1548, *Hîr-scham-radj* mourut en 1576, *Scham-radj* en 1637; *Immader-radj* ne régna qu'une année, *Kanty-revy-narsa-radj* jusqu'en 1659, *Djik-dea-radj* jusqu'en 1704, *Kanty-radj* jusqu'en 1714, *Doud-Kischen Radj* jusqu'en 1731, *Djik-kischen-radj* jusqu'en 1755, dépossédé par *Haïder-Ali*, qui mourut le 9 décembre 1782. Celui-ci fut remplacé par son fils *Tippou-saheb*, qui périt le 4 mai 1799. Wellesley plaça sur le trône un rejeton de l'ancienne dynastie *Maharadja* KRISCHNA UDIAVER, âgé de 6 ans, le 22 juin 1799: il gouverne réellement depuis 1812. Résidence, *Maïsour*, 12° 19' lat., 76° 42' long.; à 11 milles de Seringapatnam qui n'a plus que 10,000 habitans.

Satara, 14,000 milles anglais carrés et 1,500,000 hab. *Sewadji*, en 1651, détrôna le souverain de Bedjapour, et le tint comme prisonnier. Cet état de choses dura jusqu'en 1818, où le peischwa fut chassé, et, en 1821, NAR-NARRAIN fut réinstallé dans tous les droits que ses ancêtres avaient possédés. Il réside à *Satara*, 17° 42' lat., 74° 12' long.

Après la dissolution de l'empire Bhamani, *Abou'l-modaffer-adil-schahy* fonda la dynastie de Bedjapour avant 1489; il mourut en 1510, *Ismaïl adil-schah* en 1534, *Moulou adil-schah* en 1557, *Alî adil-schah* en 1579, *Ibrahim adil-schah* en 1626, *Mohammed adil-schah* en 1660, *Ali adil-schah* en 1672; *Sekander adil-schah* fut fait pri-

sonnier, lors de la prise de Bedjapour, par Evreng-zeb, en 1689.

Un grand nombre de petites principautés, telles que *Travancor, Cochin, Bopâl, Kotah, Boundi*, des chefs de *Radjpoutes*, des *émirs du Sind* et autres, forment un territoire de 305,000 lieues carrées, avec 17 millions d'habitans.

ASSAM.

Ce pays contient le bassin du Brahmapoutra. Le titre royal est *svarga radja* (monarque céleste), parce que la dynastie prétend descendre de deux frères, *Khunlai* et *Khuntai*, qui, avec le dieu *Chang*, vinrent des contrées du nord s'établir dans ce pays. Le mongol *Evreng-zeb* essaya de soumettre le pays d'Assam, mais son armée fut détruite. En 1793, le roi *Gaurinath* fut replacé, avec le secours des Anglais, sur le trône dont un prêtre ambitieux l'avait chassé; il fut assassiné : son fils BIRDJINATH KOUMAR ne put se soutenir contre les usurpateurs *Boura Gohaing* et *Tchander khant;* ce dernier appela les Birmans, qui, en 1822, conquirent le pays, et proclamèrent pour radja leur général *Menghi maha thelouah*. Les anglais s'en sont emparés en 1825.

ÉTATS DE L'INDE

INDÉPENDANS DE L'ANGLETERRE.

Nepâl.—53,000 milles anglais carrés, 2 millions d'habitans; ayant à l'ouest et au sud les provinces anglaises;

frontière, au nord le mont *Himâlaya*, à l'est la principauté de Sikkim. La constitution physique des habitans les rapproche des Tartares et des Chinois; comme les habitans du Boutan. La dynastie indigène *Sourya-bansi* (race du soleil) finit avec *Raddjit-mall*, qui, en 1768, se vit enlever ses états par le radja de Gorkha, *Prithi Narrain*, qui mourut en 1771; *Singh-pertâp*, son fils, régna jusqu'en 1775; *Ram-bahader*, fils mineur de ce dernier, fut dépossédé par son oncle *Bahader-sah*, qui pilla Lassa en 1784 et Teschou Loumbou en 1790. Une armée chinoise passa le mont Himâlaya en 1792, et força *Bahader-sah* à faire la paix. *Ram-bahader* fit périr ce dernier en 1795; mais ses cruautés le rendirent si odieux qu'il fut obligé de s'enfuir à Bénarès en 1800; il revint en 1804, et fut assassiné en 1805. Malgré ces désordres, les conquêtes continuèrent sous le général *Ammer-singh-thappa*, qui enfin fut défait par sir Ochterlony. Par la paix de Catmandou (4 mars 1816), il fut contraint de céder presque toutes ses conquêtes aux Anglais. *Ammer-singh-thappa* mourut âgé de 68 ans, le 19 juillet 1816, et le jeune *radja* du même nom, le 20 novembre suivant; on plaça sur le trône son fils, âgé de 3 ans, RADJINDRA BIKRAM SAH. Capitale, *Catmandou*, située à 4,784 pieds d'élévation au-dessus des plaines du Bengale, 27° 42' lat., 85° long.; elle a 20,000 habitans.

Lahore. — 50,000 milles anglais carrés, 3 millions

d'habitans, entre le 30° et 34° lat.; les frontières sont le Kaschmir et le cours de l'Indus au nord; les montagnes de l'Indoustan septentrional à l'est; l'Indus le sépare à l'ouest de l'Afghanistan; il se compose de deux parties distinctes, le Pendjab et le Kouhistan. Les Seiks, qui professent une religion indienne, dominent en ce pays. Les Mahométans y sont opprimés et vexés de différentes manières. Le fondateur de la secte des Seiks fut *Nanek*, qui naquit à *Talwandy*, village du district de Lahore, en 1519; son successeur fut *Gourou Angad*, mort en 1552; *Amera-das, kschatriya* de race, — 1574; *Ram-das*, son fils, — 1585. *Ardjounmal*, rédacteur du principal livre sacré des Seiks, nommé *Adi-granth*, mourut en 1606; son fils *Hargovind* fut le premier *gourou* (chef) guerrier, — 1644; son petit-fils *Harray*, — 1661; son fils *Tegh-bahader* fut tué par les ordres du gouvernement mongol en 1675: son fils, *Gourou govind*, prêtre et soldat, introduisit l'esprit militaire chez les Seiks; on parvint à le chasser de Lahore et il mourut dans le Dekan, en 1708. Il fut le dernier *gourou* général; depuis lui, chaque petit *radja* s'est fait chef spirituel et temporel. *Ahmed-schah Abdalli* défit les Seiks à différentes reprises en 1762 et 1763; mais ils se relevèrent bien vite. Aujourd'hui, les chefs qui habitent au sud du Setledj, sont sous la protection anglaise; tout ce qui est au nord obéit à RANADJIT-SINGH, âgé maintenant de 68 ans; il a trois fils, *Courrouk-singh*,

Schere-singh et *Tara-singh*. Résidence, *Lahore*; 34° 9′ 21″ lat., 78° 20′ long.

Sinde: 24,000 milles anglais carrés, 1 million d'habitans; ayant pour frontières, au nord le Moultan et l'Afghanistan, au sud Koutch et la mer, à l'ouest la mer et les montagnes du Beloutchistan. Le pays fut soumis par le Mongol Akbar. Durant l'invasion de Nadir-schah, *Mohammed-Abassi-Kalori* se fit soubahdar du Sinde; il fut battu en 1739 par le monarque persan qui le rendit tributaire; il mourut en 1771. Ses successeurs furent chassés par les *Talpouris*, tribu de Baloutches sous la conduite de leur émir, *Fath-Ali khan* en 1779, qui fut obligé de payer un tribut à Timour-schah de Kaboul jusqu'à la mort de ce dernier en 1793. *Mir Gholam Ali*, fils de Fath-Ali khan, après avoir gouverné avec ses frères le pays, mourut à la chasse en 1812; son fils et ses deux frères Mir Kourrim Ali et Mir Mourad Ali lui succédèrent; ils ont envahi une partie de l'Afghanistan.

Sindia, 40,000 milles anglais carrés et 4 millions d'hab. Le pays d'Oudjain fut conquis par les Mahométans en 1230; il échut plus tard aux Mahrattes. *Djyapa Sindia* servit comme général sous le premier peischwa *Badjerao*, et acquit par de nombreux services le pays d'Oudjain. Son fils *Djankodji* fut assassiné après la bataille de Paniput (1761); son oncle *Ranodji* lui succéda; le fils de celui-ci, *Madhadji Sindia*, régna jusqu'en 1794; son neveu *Devlet Rao*, perdit, en 1803, dans

une guerre contre les Anglais, la moitié de ses états; le traité du 5 novembre 1817 lui en fit perdre une autre partie; il mourut âgé de 47 ans, le 21 mars 1827. Un de ses parens, *Moukht Rao*, âgé de 12 ans, prit en lui succédant le titre de *Maharadja-Ali-djah* DJANKODJI-RAO *Sindiabahader* (le 18 juin). L'ancienne capitale était Oudjaïn, 26° 11′ lat., 75° 35′ long.; actuellement c'est Gualior, 26° 15′ lat., 78° 1′ long.

ÉTATS

AU-DELÀ DU GANGE.

Birmans : population 3,500,000 ames. Depuis la paix de Yandabou (le 25 février 1826), ce royaume a perdu tout l'Aracan, la moitié du pays de Mariaban, Tavay, Ténassérim et les iles de Merguy; il ne se compose plus que d'Ava et de Pegu. Le nom d'Ava est la prononciation corrompue d'*Aenwa*, qui est le nom que le peuple donne à la capitale. Le nom des Birmans dérive du mot *Mranma*, dont se sert le peuple d'Aracan pour désigner cette nation. Cent vingt-huit monarques ont régné depuis le commencement de la monarchie. Ava, avec le secours des Portugais, se détacha de Pégu; mais, en 1752, Beinga Della, roi de Pégu, conquit Ava; *Alompra* (*Aloung p'houra*) ou *Alomahdra Praou*, homme de basse extraction, reconquit la ville en automne 1753 et mourut âgé de 50 ans en 1760; son fils aîné, *Namdodji Praou*, régna jusqu'en

1762; son frère *Schembran* jusqu'en 1776, son fils *Tchengouza* fut déposé et tué en 1782 par son oncle *Minderadji Praou*, qui gouverna jusqu'en 1819; son petit-fils MADOUTCHAO est actuellement âgé de 47 ans. Résidence actuelle : Ava.

Siam. — Ce pays comprend le bassin du fleuve Ménam. En 1757, les Birmans, sous Alompra, conquirent Yuthia, la capitale, et exterminèrent la famille royale. En 1769, *Piatak*, fils d'un riche chinois, les chassa et monta sur le trone; il fut tué en 1782. Le premier monarque de la dynastie actuellement régnante lui succéda et gouverna jusqu'en 1809; son successeur mourut le 20 juillet 1824; son fils naturel KROMA TCHIATT, âgé de 48 ans, est maintenant sur le trône; il a fait prisonnier et fait exécuter le roi de Laos et sa famille en 1829. Capitale actuelle : Bankok, à l'embouchure du Ménam; 30 à 40,000 habitans.

Cochinchine. — Soumis précédemment à l'empire chinois, cet état comprend actuellement la Cochinchine, le Tonquin, la plus grande partie du Camboge et le petit état de Tsiampa. La dynastie régnante fut chassée par une révolte en 1774. L'héritier de la couronne parvint, en 1790, à ressaisir ses états et conquit même le Tonquin : le titre des années de son règne est *Kang chang;* on ignore l'année de sa mort. Son successeur donna aux années de son règne le titre de *Ghia-long* (aidé par la fortune) et mourut en 1812; *Ming-ming* (destin illustre) est celui des années du monarque suivant

qui mourut en 1822; l'année précédente il avait reçu l'investiture royale de la cour de Péking. Son jeune successeur a pris de même le titre de *Ming-ming* pour les années de son règne.

Sumatra. — Le *Toanko* (seigneur) PASSAMAN à Lintoou; le *Toanko* NORINCHI de Loubou-Agam; le *Toanko* ALLAHAN-PANDJANG.

Java. — 4,600,000 habitans; le sulthan réside à Yugya-Carta dans la ci-devant province de Mataram. *Mangko-Bouvana-Sepou*, couronné par les Hollandais en 1826, est mort le 2 janvier 1828; le jeune sulthan est sous la tutelle de *Pandjerang-Mangko-Ketouma*. Le souverain de la plus grande partie de l'île porte le titre de *Sousouhunan*, et réside à Suracarta auprès du fleuve Solo.

CHINE.

Le nom de la dynastie régnante, d'origine mandchoue, est *Tai-tsing* (la très-pure). En Chine on ne connaît pas le nom de l'empereur régnant; celui qui occupe actuellement le trône est le fils aîné de son prédécesseur, mort le 2 septembre 1820, et il portait auparavant le nom de *Mian-ming*. Il donna à son père le titre posthume de *Jin-tsoung-joui-hoang-ti*, c'est-à-dire, l'auguste et sage empereur, le compatissant prédécesseur. Le titre honorifique des années du règne du monarque actuel est, en chinois, TAO-KOUANG, et en mandchou, DOROÏ ELDENGHE (éclat de la raison). Il est âgé maintenant de 48 ans.

JAPON.

Le *Daïri* (empereur) actuel est le 121.e successeur de *Zin-mou*, il règne depuis 1817; le public ignore son nom durant sa vie. L'année 1822 était la cinquième du *Nengo* (titre honorifique des règnes) Bounzio (en chinois, *Wen-tching*). Sa résidence est *Miyako* ou *Kio*. Le *Koubo* ou *Ziogoun* est le chef militaire généralissime de l'empire; il réside à Yedo : c'est par le fait lui qui règne, cependant il affecte toujours une espèce de dépendance du Daïri, descendant de l'antique dynastie japonaise qui a commencé par *Zin-mou*, 660 ans avant notre ère. Le mot *Daïri* (en chinois *Naï li*) signifie proprement l'*intérieur* (du palais impérial). On s'en sert pour désigner l'empereur, puisqu'il n'est pas permis de proférer son nom, aussi long-temps qu'il est en vie. La même chose a lieu à l'égard du *Ziogoun* et du prince son successeur; on donne au premier le nom de *Gonfon marou*, et à l'autre celui de *Nisio marou*, d'après les palais qu'ils habitent.

Voyage au mont Elbrouz, par M. Kupffer, membre de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg.

INTRODUCTION.

Depuis environ dix ans le zèle pour les sciences a pris un nouvel essor en Russie, et l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg rappelle, par ses travaux, l'époque glorieuse qui signala son existence du temps de l'impératrice Catherine II. C'est sous le règne de l'empereur Alexandre qu'on eut l'heureuse idée de rétablir dans cette Académie la classe historique, qui jadis avait été illustrée par les Bayer, les Muller et les Schlœzer; aujourd'hui elle n'est pas moins recommandable par les travaux de MM. Storch, Fræhn, Hermann, Krug, Schmidt, &c. Nous en pourrions dire autant des autres classes, si les occupations littéraires et scientifiques de leurs membres entraient dans le domaine de notre journal. Cependant nous nous empressons de donner ici un extrait du rapport présenté à l'Académie par un de ses naturalistes, M. Kupffer, sur son voyage au mont Elbrouz, dont la partie historique nous a paru d'autant plus intéressante, que le voyageur a parcouru une partie du Caucase qui, jusqu'à présent, n'avait été visitée par aucun savant Européen.

Le général Emmanuel, commandant en chef de la ligne militaire, établie depuis long-temps par le gouvernement russe, au nord du Caucase, après avoir soumis les *Karatchaï*, tribu turque qui habite devant le pied de l'Elbrouz, écarta par là le plus grand obstacle à l'approche de la chaîne centrale, et forma le projet d'une reconnaissance militaire de cette contrée intéressante. La victoire l'avait déjà conduit au pied de l'Elbrouz, qu'on avait cru jusqu'alors inabordable; il s'était convaincu que ce

mont n'était nullement entouré de marais, comme les montagnards eux-mêmes le croyaient, et que les horreurs dont l'imagination de ces peuples l'environnait, n'étaient que l'effet de leur superstition. Pour rendre cette expédition non-seulement utile à la Russie, mais aussi profitable aux sciences, le général s'adressa à l'Académie de Saint-Pétersbourg pour l'inviter a y faire prendre part quelques-uns de ses membres. L'académie s'est empressée de répondre à ce desir; elle a chargé MM. Parrot, Trinius et Kupffer de dresser un projet de voyage qui, ayant été adopté par l'empereur, fut mis à exécution, et MM. Kupffer, Lenz et Ménétriés se rendirent au Caucase pour accompagner l'expédition du général Emmanuel. Voici le récit historique de ce voyage rédigé par M. Kupffer lui-même. KL.

Nous partîmes de Saint-Pétersbourg le 19 juin 1829, pour nous rendre à *Stavropol*, où le général Emmanuel nous attendait. La route de Saint-Pétersbourg à Moscou ne présente rien qui ne soit déjà très-connu; d'ailleurs nous étions pressés d'arriver à Stavropol, le général ayant fixé son départ au 1.er juillet, de sorte que nous ne pûmes donner que fort peu de temps à nos recherches. Quelques observations sur la température des sources et sur l'intensité du magnétisme terrestre, quelques remarques sur la conformation du pays, sur le terrain et la succession des climats furent le seul résultat d'une traversée de plus de 2000 verst, dirigée du nord au sud; car telle est la distance de Saint-Pétersbourg à Stavropol. À notre arrivée dans cette dernière ville, on nous fit savoir que le général était déjà parti pour les eaux mi-

nérales au pied de la chaîne du Caucase, et au midi de Stavropol, et que ce serait là le point de départ de l'expédition. C'est de cet endroit que je commencerai le récit de notre voyage, car ce n'est qu'à partir de là qu'il présente un intérêt bien marqué.

A quarante verst au midi de *Gheorghievsk*, l'uniformité de la steppe qui s'étend au nord de la chaîne du Caucase est interrompue par plusieurs montagnes d'une forme et d'une disposition singulière; ce sont des hauteurs isolées qui s'élèvent rapidement tantôt en cônes, tantôt en masses oblongues; nous observâmes que la roche qui les compose se distingue également de toutes les roches environnantes : c'est un trachyte blanc, tandis que la plaine est formée de calcaire et de grès. L'une de ces montagnes, le *Bechtaw* (les Cinq Montagnes), présente un assemblage de cinq sommets, dont le plus élevé atteint la hauteur de 4000 pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est à peu près la hauteur du Puy-de-Dôme en Auvergne. Une colonie écossaise (nommée *Karas*) s'est établie au pied de cette montagne. Le sol y est extrêmement fertile et fournit amplement aux besoins de ceux qui le cultivent; on y voit prospérer le mûrier et la vigne. Un petit ruisseau d'une onde pure et fraîche traverse le village; la paix qui règne dans son sein contraste singulièrement avec l'attirail militaire qui l'entoure, et que le brigandage des Tcherkesses rend nécessaire. On est étonné de trouver ici, au milieu d'un désert, les indices d'une civilisation avancée, des jardins avec des arbres fruitiers et des allées bien entretenues, des laboureurs et

des ouvriers qui tâchent de s'instruire par la lecture.

La plaine ondulée qui sépare le Bechtaw de la chaîne du Caucase est élevée de 1200 pieds au-dessus du niveau de l'Océan; elle est traversée dans la direction de l'est à l'ouest par le *Podkoumok*, petite rivière qui se jette dans la *Kouma*. On y rencontre plusieurs collines de 1000 à 1500 pieds de hauteur; la plus remarquable est le *Machouka*, sur la rive septentrionale du Podkoumok, et à quatre verst du petit fort de *Konstantinogorsk*. C'est de sa base que jaillissent les sources chaudes du Caucase, si célèbres par les effets salutaires qu'elles produisent dans un grand nombre de maladies. Un dépôt calcaire, qui couvre la pente du Machouka, et que les sources mêmes semblent y avoir accumulé, forme une excavation longue et étroite; les eaux chaudes en occupent les bords et sortent en plusieurs sources d'une température plus ou moins élevée, et d'une composition analogue; l'hydrogène sulfuré, l'acide carbonique et une forte quantité de chaux s'annoncent au premier abord à l'odorat et au goût; le fond de l'excavation est traversé dans toute sa longueur par une allée communiquant à plusieurs sentiers qui montent la pente rapide en zigzag, et aboutissent aux différentes sources. Des bains spacieux et très-propres ont été bâtis à côté des principales sources; la plus abondante, qui est en même temps la plus chaude, tombe dans un canal jusqu'au pied de la pente, où elle se répand dans un grand nombre de baignoires construites en pierre, et distribuées dans le rez-de-chaussée d'une maison magni-

fique; les bains les plus célèbres de l'étranger, comme par exemple ceux de Carlsbad, n'offrent pas tant de commodités aux malades.

Les eaux minérales du Caucase étaient très-fréquentées avant que la guerre eût éclaté entre la Russie et la Turquie; mais à l'époque où j'y fus, il n'y avait qu'une cinquantaine de familles : la crainte d'être attaqué par les Tcherkesses, quoique peu fondée, avait retenu beaucoup de monde. Néanmoins, le soir que nous y entrâmes, ce petit endroit, qui compte tout au plus une quarantaine de maisons, présenta l'aspect d'une ville animée, des milliers de lampions brillaient sur la grande place, dont le milieu est occupé par un restaurant, qui est en même temps la demeure du général; une société brillante était réunie dans une belle salle, pour célébrer par un bal l'anniversaire de la naissance de l'empereur, c'était le 7 juillet (25 juin vieux style). On voyait sur le Machouka, qui domine la ville, le chiffre de l'empereur en traits de flammes, ce qui formait un spectacle vraiment imposant; un feu d'artifice qu'on avait préparé, manqua à cause d'un orage qui éclata à l'entrée de la nuit.

L'affluence des étrangers à *Garètchevodsk* (eaux chaudes, c'est ainsi qu'on appelle ce petit bourg) est bornée aux mois de mai, de juin et de juillet; l'hiver il n'est habité que par quelques employés et par les propriétaires des maisons, qui, pendant la saison, gagnent de quoi vivre durant le reste de l'année. On a cependant conçu le projet de bâtir une ville dans la plaine, qui est traversée par le Podkoumok, et dont

les maisons qui existent déjà formeront la plus belle partie. Il est vrai que la fécondité du sol, la douceur du climat, la variété des sites rendent cette contrée une des plus belles et des plus agréables de la Russie. Des prairies bien arrosées offrent de riches pâturages, la vigne prospère sur les coteaux exposés au soleil; on rencontre le mûrier, le ricin, l'azalée du Pont dans les enclos, le hêtre dans les forêts. D'un côté, la vue se porte jusqu'à l'horizon, et n'est arrêtée que par une chaîne de montagnes éloignées, dont la crête neigeuse est dominée par les deux sommets de l'*Elbrouz*, qui s'élèvent avec une blancheur éblouissante au-dessus des rochers noirs et taillés à pic qui les environnent; de l'autre, on voit le *Machouka*, le *Bechtaw*, la *Montagne des Serpens*, qui resserrent la vallée, dont la partie la plus basse est traversée par le Podkoumok. Il est certain que dans tout le reste de la Russie il n'y a pas de contrée plus propre à être colonisée, et où la nature soit plus capable d'effacer, tant par des avantages économiques que par une impression forte et variée, le souvenir du pays natal (1).

Le lendemain de notre arrivée à Garètchévodsk, c'est-à-dire le 8 juillet, nous nous présentâmes chez

(1) Dans l'été dernier, l'empereur de Russie a donné son adhésion au projet du comité ministériel des bains minéraux du Caucase, de fonder au pied du *Bechtaw*, appelé dans les anciennes chroniques russes *Piatigora*, une ville qui portera le nom de *Piatigorsk*, et où siégeront les administrations et la Cour de justice de la province du Caucase, à l'exception du tribunal ecclésiastique. — Kl.

le général, qui nous dit qu'il partirait ce jour même pour les montagnes, et qu'un détachement d'infanterie s'était déja rendu au pont de la *Malka* pour nous y attendre. Quoique encore fatigués d'un long voyage, nous fîmes à la hate nos préparatifs. Nous partîmes en effet à quatre heures après midi, et après une marche de quinze verst, nous nous arrêtâmes sur les bords de la *Zolka* pour y passer la nuit.

Avant de commencer le récit de notre course dans les montagnes, il sera bien de jeter un coup d'œil sur le terrain que nous avions à parcourir, et sur les hommes qui nous entouraient. Un plateau qui s'élève insensiblement jusqu'à la hauteur de 8 à 9000 pieds au-dessus du niveau de l'Océan, déchiré dans toutes les directions par de profondes et étroites vallées; des pâturages immenses sur les hauteurs, de véritables steppes, où la vue ne rencontre aucun arbre, aucune habitation; des abîmes dont les flancs sont garnis de broussailles, et dans le fond desquels on voit de petits torrens se précipiter de roche en roche : voilà le tableau de la première chaîne du Caucase, qui est entièrement composée de roches calcaires et de grès, disposées en couches horizontales. Aucune de ces montagnes ne s'élève jusqu'à la région des neiges éternelles, on ne voit que çà et là dans les crevasses et à l'ombre sur les plus grandes hauteurs, des parties de neige qui résistent pendant la plus grande partie de l'été à l'action des rayons du soleil. Ces montagnes ont partout la forme d'un plateau; d'immenses pâturages s'étendent sur les points les plus élevés; comme ces hauteurs

ne se débarrassent de neige qu'au milieu de l'été, l'herbe y est encore fraîche lorsque tout y est déjà brûlé dans la vallée; les Tcherkesses y conduisent au mois de juillet leurs chevaux et leurs moutons, pour les mettre à l'abri de la chaleur et des insectes.

On voit que ces montagnes ne ressemblent pas à celles de la Suisse et du Tyrol. En Suisse, les Alpes calcaires sont souvent couvertes de neiges éternelles; elles s'élèvent ordinairement en forme de pics et d'aiguilles, de sorte que, s'il y a des prairies d'une petite étendue à des hauteurs considérables, elles n'occupent jamais les points les plus élevés, il serait impossible d'y voyager sur les hauteurs, on est obligé de suivre le cours des vallées, au lieu qu'au Caucase celles-ci présentent souvent les plus grandes difficultés par leur peu de largeur, par les précipices qui les bordent, et par l'impétuosité des torrens qui les traversent.

Les plus anciens des grès qui composent la partie la plus élevée de la première chaîne du Caucase, et la plus rapprochée de la chaîne centrale dont nous allons parler tout-à-l'heure, reposent sur un conglomérat quartzeux très-grossier, qui repose à son tour sur un schiste argileux. Ces grès forment des précipices très-escarpés, et tournés vers la chaîne centrale dont ils sont séparés par de profondes vallées; la disposition horizontale de leurs couches, la régularité avec laquelle ils alternent avec la roche calcaire, et enfin les coquilles qu'ils renferment donnent le témoignage le plus évident qu'ils ont été déposés par les eaux. Mais aussitôt qu'on s'avance dans le terrain du schiste argileux, la

forme des montagnes change; des rochers escarpés de trachyte sortent, pour ainsi dire, des crevasses du schiste argileux, s'élèvent rapidement jusqu'à la hauteur de 12,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, en présentant des aiguilles et des crêtes dont les flancs sont parsemés de petites masses de neiges éternelles; ces trachytes forment la chaîne centrale, et l'Elbrouz même en est composé. Ces porphyres trachytes sont évidemment d'origine volcanique; j'en ai découvert qui portaient le caractère de véritables laves. Ces roches sont presque entièrement dépourvues de végétation; à peine quelques plantes alpines poussent par ci par là entre les débris, effets d'une destruction générale. Dans les vallées mêmes, où l'on rencontre cependant du gazon et quelques arbres rabougris, la rigueur du climat, qui est l'effet de l'élévation considérable de cette contrée, est telle, qu'au milieu du mois de juillet, lorsque nous y arrivâmes, on s'apercevait par l'état de la végétation, qui commençait à peine à se développer, que la neige n'avait disparu que depuis peu de temps.

La chaîne centrale du Caucase, telle que je viens de la décrire, offre des difficultés insurmontables pour le transport des vivres et autres approvisionnemens nécessaires à l'existence d'une escorte nombreuse, sans laquelle on ne peut voyager dans ces contrées. Des sentiers étroits, battus pour la première fois par nos propres chevaux, nous conduisaient souvent par mille détours sur la moitié de la pente presque perpendiculaire d'une montagne, dont le sommet était enveloppé

de brouillards, et le pied baigné par un torrent impétueux. On conçoit que de telles routes sont impraticables pour des chariots; nous étions obligés de laisser derrière nous la plus grande partie de nos provisions et nos canons; les chameaux mêmes, qui portaient nos tentes, ne pouvaient plus nous suivre. Le manque de fourrage et même quelquefois de bois de chauffage n'était pas le moindre des inconvéniens; il fallait tout apporter de loin, et par des sentiers quelquefois plus dangereux encore que ceux par lesquels nous étions venus.

Les routes sur les plateaux de la première chaîne du Caucase, offrent moins de difficultés; néanmoins, elles ne sont guère praticables que pour les chariots du pays, à deux roues et attelés de bœufs. Sur les hauteurs on rencontre des plaines immenses, et par conséquent d'assez bonnes routes; mais souvent on se voit arrêté tout d'un coup par une profonde vallée, dans laquelle il faut descendre pour en sortir de nouveau du côté opposé; on est forcé de s'engager dans une route de la largeur de quelques pieds seulement, bordée d'un côté par un mur de rochers, de l'autre par un abîme, et qui descend en faisant mille détours. Dans ces cas, les bœufs ne peuvent plus retenir les chariots, nos fantassins étaient obligés d'unir leurs forces à celles des conducteurs pour empêcher que les chariots ne se précipitassent dans l'abîme; le transport des canons surtout, rencontrait souvent des obstacles presque insurmontables; il fallait beaucoup de courage et une fermeté inébranlable pour les vaincre. C'est ici

que j'ai eu mille fois l'occasion d'observer et d'admirer la subordination, l'ordre qui règne dans nos troupes, l'intrépidité qui anime nos soldats. Malgré les dangers qui nous entouraient à chaque pas, malgré les privations de toute espèce auxquelles nous étions exposés pour une cause qui n'inspirait aucun intérêt à la plupart des personnes dont notre escorte était composée, pas un ne murmura; toujours la même activité pendant la marche, la même gaîté au camp.

Notre marche était toujours divisée en plusieurs détachemens; une centaine de Cosaques de la ligne formaient l'avant-garde; la suite du général, lui-même et son fils en avant, présentait tantôt un peloton irrégulier, tantôt une longue file, selon la largeur du sentier; elle était composée de plusieurs officiers et autres employés du général, de quelques princes tcherkesses, d'un interprète et de nous. Puis, à une distance convenable, suivait l'arrière-garde, composée de 250 Cosaques de la ligne, qui enveloppait un détachement d'infanterie de 600 hommes, destinés à l'escorte des canons et des bagages On peut se figurer que, suivis d'un train aussi considérable, nous ne faisions pas beaucoup de chemin dans un jour; après 20 à 30 verst de marche, nous nous arrêtions vers midi, dans quelque vallée qui pût nous fournir de l'eau, du bois et de l'herbe; le général choisissait une place convenable pour établir nos tentes kalmuques qui étaient au nombre de trois; une pour le général, une autre pour sa suite et une troisième pour nous; on allumait du feu, on tuait un mouton, on préparait le dîner,

qui ordinairement avait lieu à cinq heures du soir; en attendant, quelques-uns se reposaient, d'autres faisaient des courses dans les environs, sans cependant s'éloigner trop du camp, pour ne pas être surpris par les Tcherkesses, qui nous entouraient de toute part, qui observaient continuellement notre marche, et cachaient avec peine la défiance que nos mouvemens leur inspiraient. Le dîner fut toujours servi dans la tente du général, plus spacieuse et plus chaude que les nôtres; nous étions assis par terre le long d'une nappe étendue sur le gazon, et les assiettes placées sur nos genoux. La forme des tentes kalmuques est celle d'un cylindre surmonté d'un cône tronqué; leur sommet est percé d'une ouverture circulaire pour laisser passer la fumée, lorsqu'on fait du feu dans l'intérieur; cette ouverture se ferme en temps de pluie et pendant la nuit par une espèce de couvercle. La carcasse de ces tentes est construite avec beaucoup d'art et de précision en baguettes de bois très-légères; le tout est couvert de larges pièces de feutre blanc et épais; ni la pluie, ni le vent n'y pénètrent. Six chameaux étaient destinés à leur transport; plusieurs Kalmuks propriétaires de ces chameaux, aidés de quelques Cosaques, les établirent en fort peu de temps. Vers le soir notre camp présentait un tableau très-animé, et d'autant plus nouveau pour nous et pour les Tcherkesses, qui nous entouraient, qu'aucune armée n'avait pénétré avant nous dans ces vallées. Les canons, les chariots, escortés par les fantassins et le reste des Cosaques, étaient enfin arrivés jusqu'au dernier; les tentes

des officiers, en toile blanche, étaient déjà dressées; il n'y avait que quelques soldats qui travaillaient encore à la construction de leurs huttes, si l'on peut appeler ainsi des tas d'herbe dans lesquels ils avaient pratiqué des trous pour s'y coucher, ou des manteaux de feutre suspendus sur quelques baguettes de bois enfoncées dans le sol. On avait concentré les bagages sur un point; les chevaux, les chameaux s'étaient dispersés dans la vallée pour chercher leur nourriture. On plaçait des vedettes sur les hauteurs qui dominaient le camp et les alentours. Enfin, on se rassemblait pour la prière du soir; on battait la caisse et on tirait un coup de canon qui était répété par mille échos; c'était le signal du coucher. Mon manteau de feutre, étendu sur l'herbe, me servait de matelas; je me couvrais d'un autre manteau que j'avais apporté par précaution. La fatigue de la journée nous plongeait bientôt dans un profond sommeil, qui n'était que rarement interrompu par les cris des vedettes qui nous entouraient. A la pointe du jour le tambour se faisait entendre de nouveau; il fallait nous lever, nous habiller à la hâte, car un quart d'heure après on défaisait les tentes, et les paresseux risquaient d'être surpris dans leurs lits par les regards de tout le camp, et de s'habiller exposés à la fraîcheur du matin et quelquefois à la pluie. L'avant-garde se mettait aussitôt en mouvement, et nous la suivions dans l'ordre que j'ai déjà décrit.

Je reprends maintenant le fil de ma narration, qui nous avait déjà conduit jusque sur les bords de la *Zolka*. Il y a plusieurs petites rivières qui portent ce

nom, et qui se réunissent avant de se jeter dans la *Kouma*. Le nom tcherkesse de la *Zolka* est *Dzelioukha*, on la passe facilement à gué; elle se gonfle cependant quelquefois par les pluies et inonde les prairies voisines, auxquelles elle donne un air de fraîcheur que, dans cette saison, on chercherait en vain hors des montagnes. Le lendemain, en nous avançant sur une hauteur, nous eûmes la vue de la chaîne centrale, car les nuages qui l'avaient enveloppée la veille, s'étaient entièrement dissipés. On découvrit vers le sud, et près de l'horizon, des montagnes couvertes de neige dont l'aîle droite était dominée, au sud-ouest, par l'*Elbrouz*; à gauche, elles étaient terminées par le *Kazbek* (ou plutôt *Mqinvaré*) dont on distinguait à peine les formes, tant il se perdait dans les brouillards de l'horizon. Dans le sud même, avant que l'œil fût arrivé aux montagnes couvertes de neige, on distinguait les montagnes habitées par les *Khoulambtsi* (1). En se tournant du côté droit vers le nord, on découvrait successivement dans l'ouest *Temir-Koptchek*, au nord-ouest la montagne qui donne naissance à la *Pikhaghogha*, dans le nord le *Bech-taw*, et enfin l'*Oskhadacha* dans la direction de l'est. C'est ici que nous

(1) C'est ainsi que les Russes nomment une partie des tribus d'origine turque qui habitent le versant septentrional des hautes montagnes du Caucase. Le nom de *Khoulambtsi* est dérivé de celui du village de *Khoulam*, situé sur la gauche de la rivière *Tchérekkhakho* qui longe le versant oriental de la chaîne du mont *Kachkataw*, et se réunit au *Tchérek* par la gauche. — Voyez mon *Voyage au mont Caucase*, tom. I, pag. 313. — Kl.

reçûmes pour la première fois la visite d'un prince tcherkesse qui était venu au-devant de nous; c'était *Arslan-bek*, c'est-à-dire *prince lion*, de la famille des *Djemboulat*, de la Kabarda, entouré de quelques-uns de ses vassaux dont le nombre total est évalué à quatre cents. Il était costumé d'une redingote courte en drap bleu, bordée de galons en argent; un sabre, un pistolet, un poignard très-large, que les Tatares appellent *kindjal* (ou plutôt *kandjal*), composaient son armure; un fusil dont la batterie était richement montée, mais qui, dans ce moment, était caché dans un fourreau, était porté par quelqu'un de sa suite. Son cheval était petit, mais vigoureux et bien fait, sa bride et sa selle étaient couvertes de plaques d'argent, travaillées avec art. Après avoir présenté ses hommages au général, il se remit en marche avec nous et nous accompagna pendant plusieurs jours, après quoi il s'en retourna chez lui.

Après avoir traversé un plateau de plusieurs verst d'étendue, nous arrivâmes à la chaîne des collines qui bordent la rive gauche de la *Malka;* nous nous dirigeâmes sur une montagne escarpée d'un côté, qu'on distingue de très-loin et qui indique au voyageur l'endroit où il faut passer pour pénétrer dans la vallée de la *Malka*. Nous descendîmes enfin dans cette vallée et nous suivîmes les bords de la rivière en la remontant.

La vallée de la *Malka* est assez large, et bordée des deux côtés par des rochers escarpés de calcaire et de grès. C'est une des vallées les plus étendues du Caucase, et quoiqu'elle ne soit pas comparable à celle du

Kouban, elle présente cependant beaucoup de sites pittoresques. Le sol en est fertile; elle dut être habitée autrefois, car on rencontre encore ça et là des tas de pierres accumulés visiblement par la main de l'homme; ce sont des tombeaux, à ce que disent les Tcherkesses. Un peu au-dessus du confluent de la *Malka* et de la *Kich-malka* (ou plutôt *Kitchi-malka, Petite Malka*), la première se resserre entre deux rocs, de sorte qu'il suffit d'y jeter quelques poutres et de les couvrir d'une couche de broussailles et de terre pour y former un pont; voilà pourquoi l'on appelle cet endroit Pont de pierre de la *Malka*. On y a construit une petite redoute qu'on honore du nom de forteresse, et qui fait partie de la ligne militaire; la garnison n'en est pas considérable, mais suffisante pour défendre le passage du défilé formé par la réunion des deux rivières; elle est assez proprement logée dans des huttes bâties de terre.

Le général fit établir le camp non loin de cette redoute. Après quelques momens de repos, il fit venir devant lui les princes et les chefs tcherkesses, qui s'étaient rassemblés tant pour rendre hommage au général, que pour s'informer des motifs qui l'avaient amené. Jusqu'ici nous étions encore sur le territoire des Kabardiens, qui ont prêté depuis long-temps le serment de fidélité à S. M. l'empereur de Russie, et qui sont accoutumés à voir des troupes russes chez eux; mais le bruit s'était déjà répandu que nous allions entrer sur le territoire des *Karatchaï* (1) et nous appro-

---

(1) *Voyez* d'amples détails sur cette tribu d'origine turque,

cher de l'*Élbrouz*. Les Karatchaï, qui, l'année passée, avaient perdu une bataille contre les Russes, et qui venaient seulement de prêter le serment de fidélité, ne pouvaient voir sans inquiétude s'approcher de leurs frontières une force aussi considérable; quelques malveillans, quelques émissaires des *Abazekh* (1), peuplade encore indépendante, et qui est sous l'influence de la Porte Ottomane, avaient profité de ce moment de fermentation pour les exciter à la rebellion, et leur persuadaient que les Russes venaient seulement pour les détruire et pour se venger des pertes qu'ils leur avaient occasionnées l'année dernière. Ils avaient effectivement demandé des secours à leurs voisins; ils avaient fortifié leurs villages, bouché les défilés et porté des pierres sur les montagnes pour les faire rouler sur nous lorsque nous passerions; cependant, avant de commencer les hostilités, ils avaient résolu d'envoyer quelques-uns de leurs chefs au-devant du général pour tâcher de découvrir ses véritables intentions.

Le général les fit entrer dans sa tente, et en leur parlant avec beaucoup de bienveillance, il dissipa bientôt leurs craintes. Il leur dit que maintenant qu'ils avaient prêté le serment de fidélité, on les regardait comme des sujets russes, et qu'il s'exposerait lui-même au ressentiment de son souverain, s'il voulait leur faire le moindre mal; que par la bonne conduite et la sou-

---

dans le premier volume de mon *Voyage au Caucase*, pag. 280 et suiv. — Kl.

(1) *Voyez* mon *Voyage au Caucase*, tom. I, pag. 224. — Kl.

mission qu'ils avaient montrée depuis l'année passée, ils avaient acquis des droits incontestables à l'amitié des Russes; que c'était seulement le desir de connaître leur pays remarquable, qui l'avait amené, lui et quelques savans, uniquement occupés à recueillir des plantes, des pierres et des animaux, et qu'il avait voulu profiter de la bonne intelligence qui régnait entre les Russes et les Karatchaï, pour approcher de l'*Elbrouz*, dont personne n'avait approché jusqu'ici. Il leur promit d'ailleurs qu'il ne passerait pas par leurs villages, et les congédia après leur avoir fait quelques présens.

Le lendemain matin nous reçumes encore la visite de quelques Kabardiens que la curiosité avait attirés dans notre camp. Le plus distingué d'entre eux était *Koutchouk-Chankot*, un des princes les plus riches de la Kabarda; il se dit parent de l'empereur de Russie; parce que Ivan Vassiliévitch s'était allié à sa famille, en épousant la princesse Marie, fille de Temrouk; c'est après ce mariage que le tsar russe prit le nom de prince de la Kabarda.

Le prince *Chankot* est un vieillard de quatre-vingt-dix ans, mais, malgré son âge avancé, il est encore très-vigoureux, bon cavalier et grand chasseur; il revenait de la chasse où il avait tué un ours et deux cerfs; mais, disait-il, mes forces commencent à décliner, je ne me porte pas bien et j'ai l'intention d'aller aux eaux minérales pour me remettre. Il était entouré de ses ousdènes (gentilshommes) qui montraient beaucoup de respect pour lui. Quoique la noblesse tcherkesse

sont tout-à-fait indépendante, elle est cependant accoutumée à se ranger autour de quelque prince riche et puissant, à l'accompagner à la chasse, à le suivre sur le champ de bataille. Cette coutume donne un air de grandeur aux princes, qui d'ailleurs ne se distinguent pas beaucoup des ousdènes, ni dans leur costume, ni dans leur manière de vivre; elle donne un grand pouvoir aux anciennes familles, aux *Djemboulat,* aux *Bekmourza,* aux *Misost* et aux *Atajouk*, et favorise particulièrement leur penchant pour une vie errante et pour le brigandage; car un prince trouve partout des ousdènes déterminés à le suivre et à partager avec lui le danger et le profit d'une entreprise. Ils parcourent les environs en troupes considérables, surprennent les hommes qui se sont éloignés sans escorte des postes militaires, enlèvent les troupeaux de bétail et de chevaux, et attaquent même quelquefois les établissemens russes, après s'être glissés à travers la ligne par les sentiers les plus difficiles et pendant la nuit. Ils ne prennent jamais de provisions avec eux, car si la chasse, si abondante dans ces contrées, ne leur fournit pas une nourriture suffisante, ils ont le droit de prendre un mouton sur chaque troupeau qu'ils rencontrent, et en cas de besoin, ils savent se passer de nourriture pendant un ou deux jours. Pendant la nuit, ils se mettent à l'abri sous quelque rocher; leurs larges manteaux de feutre leur servent en même temps de matelas et de couverture; leurs chevaux, qui ne connaissent pas d'autre nourriture que l'herbe des prés, en trouvent partout en abondance; on leur lie les pieds par une

courroie destinée à cet usage, pour qu'ils ne puissent pas trop s'éloigner de leurs maîtres. Si un ennemi s'approche, ils se jettent d'abord sur leurs chevaux, puis ils l'examinent de loin, pour comparer ses forces avec les leurs; s'il est le plus fort, ils cherchent leur salut dans la fuite, tout en tirant leurs fusils de leurs fourreaux, et ils ne manque presque jamais d'échapper, parce que leurs chevaux sont plus agiles que ceux de leurs ennemis et qu'ils connaissent mieux les sentiers dérobés; mais si l'ennemi se montre beaucoup plus faible, ils fondent sur lui et l'entourent; s'il se rend sans résistance, ils ne font aucun mal à sa personne, ils le détroussent seulement, lui lient les mains et les pieds et l'enlèvent comme prisonnier. S'il est d'une classe inférieure, ils le vendent aux Turcs comme esclave, mais si c'est quelqu'un pour lequel ils peuvent espérer de recevoir une bonne rançon, ils lui passent un anneau de fer autour du cou et l'attachent dans leur cabane au pied de leur lit, pour le garder à vue jusqu'à ce qu'il soit racheté.

Le même jour, c'est-à-dire le 10 juillet, le général résolut de faire une excursion au *Kindjal* (ou *Kandjal*), qui fait partie de la première chaîne des montagnes du Caucase. On amena seulement deux tentes et des provisions pour trois jours, une troupe de cavalerie et un petit détachement d'infanterie forma notre escorte. Un des princes les plus fidèles à la Russie, de la famille des Atajouk, avait rapporté de ses courses dans les environs du Kindjal, un morceau de minerai de plomb qui paraissait assez riche pour moti-

ver des recherches plus exactes. Nous traversâmes d'abord la Malka sur le pont dont j'ai parlé plus haut, et nous nous avançames dans une petite vallée qui joint ses eaux à celle de la Malka ; puis, tournant sur notre gauche, et gagnant les hauteurs qui bordent au sud la vallée de la Malka, en montant toujours, nous traversâmes plusieurs plateaux couverts d'une riche verdure. Après quelques heures de marche, nous atteignîmes de notre camp sur la Malka, dans la direction de sud-est, une hauteur visible et distinguée par sa forme, qui est celle d'un promontoire, et par la couleur blanche des roches dont elle est composée, et qui lui a valu le nom de *Beloï-Iar* (bord escarpé blanc). Nous nous arrêtâmes un peu plus loin, sur une hauteur qui s'appelle la Colline de Mahomet (*Mah med kourgan*), et d'où l'on découvre le Kindjal et la chaîne centrale du Caucase.

La première chaîne du Caucase, dont les sommités sont presque généralement composées de grès, et qui a la forme d'un plateau très-alongé, est celle qui mérite le plus l'attention du géographe et de l'historien. Le grès donne un passage facile et abondant aux eaux de sources, et retient mieux les eaux de pluie que la roche calcaire et le trachyte ; c'est sans doute cette cause qui donne une fraîcheur si brillante à la verdure qui le couvre. Les Tcherkesses utilisent depuis longtemps ces excellens pâturages ; lorsque le séjour de la vallée est insupportable à leurs troupeaux, à cause de la chaleur et des insectes, ils les font paître sur les montagnes, où l'herbe est encore tendre et l'air frais. Ils

ont partagé ces prairies en plusieurs propriétés : chaque famille distinguée a une montagne qui lui appartient de préférence, quoique leur droit de propriété ne soit pas exclusif. C'est de cette manière que chaque montagne de la première chaîne a reçu un nom particulier, tandis qu'entre tant de sommets couverts de neiges éternelles, qui font partie de la chaîne centrale, on ne distingue que les plus élevés, l'Elbrouz et le Kazbek.

En s'avançant sur la première chaîne du Caucase dans la direction de l'est à l'ouest, dans sa partie la plus rapprochée de la chaîne centrale, où elle forme une suite de précipices tournés vers le sud et souvent interrompus par de larges vallées, on rencontre premièrement l'*Inal*, qui tire son nom d'une famille distinguée de princes tcherkesses. Vers l'est l'*Inal* est séparé par une crevasse profonde d'un pic hérissé d'aiguilles d'une forme singulière, qui lui a valu la dénomination de *Navojidze* en tcherkesse et *Babi-zoub* en russe, ce qui signifie *dent de vieille femme*. L'Inal est suivi vers l'ouest par le *Kindjal*, puis vient le *Bermamuk* (1), la *Movahanna*, le *Pagoun*, l'*Elmourza*, le *Kacheghogha*, l'*Otchkhor*; ce dernier s'étend jusqu'à la rive droite du Kouban. Sur la fin de notre expédition, nous avons longé toute cette chaîne de montagnes; dans la suite de ce rapport, je la décrirai avec plus de détail; revenons maintenant à notre course au Kindjal.

---

(1) C'est vraisemblablement la même montagne qui est appelée dans la carte du général Khatov, *Hauteur Bezmamek*. — Kl.

Nous avançâmes jusqu'au bord d'un précipice au pied duquel l'*Ourda* roulait ses ondes écumantes. Cette rivière prend sa source entre le Kindjal et l'Inal, longe le dernier en se dirigeant vers l'est, se renforce par l'affluence de plusieurs petits ruisseaux, parmi lesquels on distingue la *Psipsa* qui se précipite d'une crevasse entre la Novojidze et l'Inal, et tombe enfin dans le *Baksan* après avoir pris le nom de *Goundelen* (1). Du point où nous nous arrêtâmes, on peut voir la vallée du Baksan, mais l'embouchure du Goundelen était cachée par une montagne; on y a devant ses yeux la Navojidze, l'Inal, le Kindjal, et dans le fond du tableau la chaîne centrale couverte de neige; tout cela forme un ensemble très-pittoresque. En attendant l'arrivée de nos tentes, qui avait été rétardée par un accident, le général résolut de descendre jusque sur la rive de l'Ourda, et de remonter cette rivière aussi loin qu'il serait possible.

La descente fut très-pénible, la vallée de l'Ourda est étroite, et bornée des deux côtés de montagnes escarpées. Nous marchâmes tout près de la rivière, qu'il fallut plusieurs fois passer à gué, lorsque des éboulemens de pierres nous empêchaient de suivre la même rive. Bientôt nous aperçûmes à notre droite une caverne que nous allâmes visiter, elle était spacieuse, assez profonde et partagée en plusieurs compartimens;

---

(1) Cette rivière est nommée *Goundelen* (ou comme on y lit par erreur, *Goundslen*) sur la carte du général Khatov, qui donne le nom d'*Ourdo* au canton situé entre cette rivière, le Baksan et la rive droite de la Malka. — Kl.

des filets d'eau se précipitaient de la hauteur des rochers. Nous découvrîmes des traces de fumée sur la voûte; on nous dit que les montagnards s'y logeaient quelquefois, lorsqu'ils faisaient paître leurs brebis sur la vallée de l'Ourda. A une petite distance de cette caverne, la rivière se resserre tellement entre les rochers, qu'il nous fut impossible de continuer notre route; sur les bords de la *Psipsa* (qui se jette dans l'Ourda en cet endroit), nous nous reposâmes pendant quelques momens à l'ombre d'un rocher qui s'avançait au-dessus de nos têtes; puis nous retournâmes à notre camp, sur la Colline de Mahomet, par le même chemin que nous avions pris pour venir.

Le lendemain, 11 juillet, à quatre heures du matin, nous quittâmes de nouveau notre camp pour aller visiter les sources de l'Ourda, que nous n'avions pu atteindre la veille : on avait rapporté au général qu'on y trouvait des mines de plomb. Après avoir suivi, pendant quelques heures, une direction parallèle à celle de la chaîne de l'Inal et du Kindjal, par un terrain très inégal, nous descendîmes dans une vallée formée par le confluent de deux petites rivières. Mon baromètre indiquait une hauteur de 5000 pieds au-dessus du niveau de la mer; à dix heures du matin, et par un temps serein et calme, il faisait très-frais; les sources environnantes avaient une température de 4 degrés de Réaumur seulement. Après un déjeûner frugal, nous nous remîmes en marche, nous franchîmes plusieurs montagnes escarpées, par des sentiers difficiles; enfin, nous nous trouvâmes sur les bords

d'une vallée profonde et étroite, dans laquelle il fallait descendre : c'était encore la vallée de l'Ourda, mais nous étions plus près de sa source que la première fois. Le sentier qu'il faut suivre, descend le précipice en faisant mille détours; il est si escarpé dans quelques endroits, que nous étions souvent obligés de descendre de nos chevaux et de les mener par la bride.

J'ai déjà dit que la chaîne centrale du Caucase, d'origine volcanique, présente un aspect tout-à-fait différent de celui de la première chaîne; on se trouve ici sur la limite des deux formations, on voit déjà plusieurs bancs d'une lave vaporeuse et noire, percer au jour par les fentes de la roche calcaire. L'Ourda roule ses eaux impétueuses dans le fond d'une immense crevasse; nous nous vîmes pour la première fois étroitement serrés par des précipices. Le grès, qui couvre les hauteurs, se fend souvent perpendiculairement; des masses énormes se détachent, roulent dans le précipice ou s'arrêtent à quelque distance; les rochers dont elles se sont détachées, présentent pendant long-temps des angles saillans d'une cassure fraîche, des pics, des aiguilles et mille autres formes bizarres.

Arrivés sur la rive de l'Ourda, les Tcherkesses, nos conducteurs, nous montrèrent quelques morceaux de schiste argileux parsemé de mica, qu'ils avaient pris pour une mine de plomb; mais, disaient-ils, un peu plus loin ils y en a d'autres. Le général résolut de les suivre encore; comme nous avions encore beaucoup de chemin à faire, et qu'il aurait été impossible de revenir avant la nuit à notre camp sur la Colline de

Mahomet, il envoya un exprès pour faire transporter nos tentes dans la vallée où nous avions déjeûné ce jour là. Nous montâmes une pente très-rapide, couverte de quelques bouleaux, pour sortir de la vallée de l'Ourda; les plus intrépides cavaliers étaient obligés de descendre; et nous eûmes beaucoup de difficultés à faire monter nos chevaux avec nous. Après trois heures de marche, nous descendîmes de nouveau, pour atteindre les bords d'une rivière assez large qui s'appelle Kindjal, du nom de la montagne où elle prend sa source, et c'est ici que les Tcherkesses nous dirent que les mines de plomb étaient encore éloignées de six verst, mais que le chemin qui y conduisait en suivant les rives du Kindjal, était impraticable en ce moment, parce que le fleuve, gonflé par les eaux de pluie et de neige, avait débordé en plusieurs endroits. D'ailleurs, il était déjà trois heures après midi, et nous étions harassés de fatigue; le général décida donc de retourner au camp.

Les horreurs de cette traversée sont encore présentes à mon imagination. Nous courûmes d'un pas précipité le long d'effroyables abîmes; tantôt le sentier étroit côtoyait un rocher, dont les débris avaient formé un rempart mal assuré au milieu de sa pente, et où nos chevaux bronchaient à chaque pas; tantôt c'était une montagne escarpée et couverte d'un gazon glissant que la neige venait de quitter, qu'il fallait franchir. Nous étions menacés d'être surpris par la nuit, le soleil était près de se coucher, lorsque nous longeâmes tout le Kindjal du côté qui regarde la chaîne

centrale, dont il est séparé par une profonde et large vallée; la route était large de plusieurs pieds, mais si escarpée, que les chevaux avançaient avec beaucoup de peine sur un gravier glissant qui roulait sous leurs pieds; nous avions un mur de rochers à notre droite, un précipice à notre gauche. Heureusement nous gagnâmes le plateau avant la nuit, et nous arrivâmes à notre camp par le plus beau clair de lune. Nous y passâmes la nuit par un froid qui ne s'élevait qu'à quelques degrés au-dessus du point de la congélation de l'eau; et le lendemain nous retournâmes à notre premier camp auprès du pont de pierre de la Malka.

Le 13 juillet nous continuâmes notre marche en remontant la vallée de la Kitchi-Malka; nous ne fîmes que 20 verst ce jour-là. Le 14, après avoir franchi plusieurs montagnes, nous entrâmes dans la profonde vallée du *Kassaout*. De ce point, nous fîmes encore une excursion dont je ne retracerai que les points les plus remarquables. C'était encore pour examiner une mine de plomb que les Tcherkesses avaient exploitée depuis long-temps, nous avions pris des renseignemens plus positifs, et cette fois-ci l'espoir que nous avions de découvrir quelque chose, était mieux fondé. Je ne parlerai pas des difficultés que nous eûmes à vaincre, elles étaient de la même espèce que celles dont j'ai déjà tracé le tableau, et qu'éprouve le voyageur lorsqu'il traverse les vallées du Caucase, au lieu de suivre leur direction. Après avoir monté une pente très-rapide, nous traversâmes plusieurs plateaux dont l'élévation au-dessus de la mer était de 6 à 7000 pieds:

la température moyenne qui correspond, dans le Caucase, à cette hauteur, est favorable aux bouleaux qui couvrent çà et là les pentes les moins escarpées; les plateaux portent toujours le caractère d'une steppe, et aucun arbre n'intercepte la vue qui se porte vers le le sud sur la chaîne centrale, et vers le nord sur la plaine dans laquelle les plateaux du Caucase se perdent insensiblement.

Nous nous arrêtames pour quelques momens sur une plaine couverte de monceaux de pierres, qui paraissent entassées par la main de l'homme; c'est ici, dirent nos guides tcherkesses, qu'ont demeuré les Francs, dont le roi *Kouban* a donné son nom au fleuve *Kouban* (1). Enfin nous découvrîmes, sur le penchant d'une montagne très-escarpée, quelques fouilles irrégulières qui avaient fourni les morceaux de plomb sulfuré qu'on nous avait apportés. La mine n'était pas riche, mais, en cherchant mieux, peut-être en trouvera-t-on de plus abondantes; dans ce moment toute exploitation dans ces contrées devient presque impossible par la difficulté de s'y établir.

Le même chemin que nous avions pris pour venir, nous reconduisit à notre camp sur la rive du *Kassaout*. Nous le quittâmes le lendemain, et en traversant les

(1) Le souvenir d'une colonie de *Frenghi* ou Européens, s'est conservé chez la plupart des tribus qui habitent dans le voisinage de l'Elbrouz. On voit encore près du village principal des *Karatchaï*, et à l'endroit appelé *Getmich-bach*, beaucoup d'anciens tombeaux que les habitans prétendent être ceux des *Frenghi* qui y ont habité autrefois. — Kl.

hauteurs comprises entre le ***Bermamuk*** et la chaîne centrale, nous nous approchâmes de plus en plus de l'*Elbrouz*. Le temps n'était pas favorable; des averses continuelles rendaient les chemins impraticables, faisaient déborder les rivières et nous dérobaient, par les vapeurs qu'elles occasionnaient, la vue des montagnes; nous étions presque continuellement enveloppés de brouillards. Le général, qui aurait été fâché de manquer un des buts principaux de l'expédition, l'ascension de l'*Elbrouz*, résolut d'attendre le moment favorable, qui ne tarda pas à arriver.

Le 20 juillet, après avoir laissé nos chariots et nos canons avec un petit détachement pour les défendre, dans la vallée du *Kharbis*, qui est située sur la limite des montagnes de grès et de trachyte, nous traversâmes la première échelle de la chaîne centrale par des sentiers très-difficiles; nous descendîmes dans la vallée supérieure de la *Malka*, qui prend sa source à la base de l'*Elbrouz*, et nous établîmes notre petit camp au pied même de cette montagne, à huit mille pieds d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan.

Le lendemain matin (le 21 juillet) le général monta sur une des élévations qui entouraient notre camp, pour reconnaître la route que nous devions prendre, afin d'arriver, s'il était possible, au sommet de l'*Elbrouz*. Aussitôt il rassembla autour de lui les Cosaques et les Tcherkesses qui devaient nous accompagner, et promit des récompenses considérables à ceux d'entre eux qui atteindraient les premiers le sommet; le premier devait recevoir 400 roubles, le second 200; s'il

était impossible d'avancer jusqu'à la dernière sommité, ceux mêmes qui n'auraient franchi que la moitié du cône couvert de neige, seraient récompensés.

Nous nous mîmes en marche à dix heures du matin; après avoir traversé la *Malka*, nous fûmes déjà obligés de renvoyer nos chevaux, car il fallait franchir un amas de rochers, de sorte qu'on ne pouvait avancer qu'à pied en grimpant et en sautant de bloc en bloc. Les fantassins et les Cosaques qui formaient notre escorte, furent chargés de nos effets et d'un peu de bois de chauffage. Après six heures de marche, c'est-à-dire à quatre heures après midi, nous arrivâmes enfin à la limite des neiges. Nous avons déjà vu que la chaîne centrale du Caucase est composée de trachyte. Qu'on se figure un plateau alongé, de 8 à 10,000 pieds d'élévation, déchiré dans toutes les directions par des vallées étroites et profondes, traversé au milieu et suivant toute sa longueur par une crête de rochers escarpés, d'un aspect pittoresque, dont les sommets sont couverts d'une neige éternelle; cette crête forme, à-peu-près sur la moitié de sa longueur, une excavation très-large et peu profonde, dont le milieu est occupé par un cône à deux sommets, entièrement couvert de neige, et sur laquelle les parties saillantes du roc qu'elle recouvre, paraissent comme de petites taches; ce cône est l'*Elbrouz;* sa hauteur surpasse de 3 à 4000 pieds celle des sommités environnantes. Nous passâmes la nuit au pied de ce cône, dans un fond abrité par des blocs immenses de trachyte noir, au milieu duquel il s'était formé un petit amas d'eau de neige; pas une

trace de verdure, à peine quelques lichens couvrent-ils les rochers; cet endroit se trouve seulement d'une centaine de pieds moins élevé que la limite des neiges éternelles. Nous nous couchâmes sur les débris des rochers qui s'étaient amoncelés dans ce fond. La nuit fut très-fraîche; je m'éveillai plusieurs fois pour jouir du beau spectacle que nous offrit en ce moment ce désert de rochers et de neige éclairé par la lune. Ce tableau, d'une imposante simplicité, s'est gravé profondément dans mon ame; il n'était composé que de trois teintes, la couleur argentée de la neige et de l'astre qui l'éclairait, l'azur du ciel et la couleur noire des rochers confondue avec les ombres de la nuit; mais le groupement pittoresque des formes, la douceur des contours, la gradation des teintes et enfin le calme qui régnait autour de nous, le repos délicieux dont jouissait mon ame donnaient un charme inexprimable à ce tableau, et jamais dans ma vie rien de plus magique ne s'offrit à mes yeux. Le lendemain, lorsque nous fûmes sur le sommet même, mes forces étaient épuisées, mon imagination, frappée par les dangers qui m'entouraient, n'avait pas assez d'énérgie ni assez de fraîcheur pour recueillir les impressions variées dont, pour ainsi dire, elle était assiégée; mes yeux, éblouis par l'éclat de la neige, ne cherchaient dans les ombres de la vallée qu'un peu de repos, et le sentiment de ma position prévalait trop pour que j'eusse pu jouir des objets nouveaux que je voyais autour de moi.

Assis sous un rocher, sur lequel nous avions tracé la veille un pentagramme dont les cinq coins étaient

occupés par les lettres initiales de nos noms, je contemplai ce cône entièrement couvert de neige, qui se partage en deux pointes vers le sommet; des masses anguleuses de glace et de neige compacte se sont accumulées dans la cavité qui les sépare; peut-être se sont-elles détachées du sommet d'où elles ont roulé dans le fond. Ces neiges couvrent des précipices; les eaux qui jaillissent des flancs de la montagne ou qui se ramassent dans les cavités des rochers, fondent et enlèvent les parties inférieures; il ne reste qu'une croûte légère, formant une espèce de pont sur des abîmes qu'on ne voit pas, mais dont l'imagination exagère la profondeur. L'action d'une atmosphère continuellement agitée, les variations rapides de la température, la congélation et la liquéfaction successives de l'eau qui pénètre dans les fentes des rochers, en accélèrent considérablement la décomposition; il s'en détache des blocs énormes qui roulent dans les précipices et fracassent tout ce qu'ils rencontrent dans leur passage. Des vents impétueux, des tourbillons de neige qui, non-seulement menacent d'ensevelir le voyageur, mais qui, tout en lui dérobant la vue de la vallée vers laquelle sa marche est dirigée lorsqu'il revient, effacent en même temps les traces de ses pas qui lui feraient reconnaître le chemin qu'il doit reprendre; des surfaces de neige très-inclinées et très-glissantes qu'on ne peut franchir qu'en y pratiquant des gradins; un seul faux pas, et l'on est précipité dans l'abîme : voilà les dangers qui nous attendaient. D'un autre côté, le moment était favorable, l'occasion unique; le

clair de lune faisait augurer une belle matinée ; l'entreprise ne pouvait être tentée qu'une fois, car le général n'aurait pu consentir à exposer pendant plus long-temps sa petite armée à tant de dangers et tant de privations. Le chemin de l'*Elbrouz* allait, après nous, se refermer pour long-temps ; les sacrifices qu'un tel voyage demande sont trop grands pour qu'on puisse l'entreprendre souvent. On aurait pu nous reprocher de ne pas avoir profité suffisamment d'une occasion aussi brillante que passagère. La connaissance des roches dont l'*Elbrouz* se compose, devait me donner la clef des phénomènes géologiques que j'avais observés jusqu'ici. Le bouleversement des couches à l'approche de la chaîne centrale, les laves que j'avais déjà rencontrées, la forme des montagnes qui s'élevaient devant nous, tout concourait à me faire croire que l'*Elbrouz* devait être composé de roches volcaniques. L'*Elbrouz*, le produit le plus colossal de l'éruption qui a soulevé le Caucase, représente toute la chaîne centrale ; on pouvait supposer qu'un profil géognostique, dont l'*Elbrouz* même ferait partie, donnerait l'idée la plus exacte et la plus complète de la constitution géologique du Caucase.

Animés du désir de saisir la solution de tant de problèmes, nous nous levâmes à trois heures du matin, et, munis d'une bêche, de quelques bâtons ferrés, d'une corde et de provisions, nous nous mîmes en marche après avoir donné l'ordre à nos fantassins et à la plus grande partie de nos Cosaques de nous attendre. Après un quart d'heure nous nous trouvâmes

déjà sur la neige; au commencement, la pente n'était pas rapide et nous avançâmes avec facilité, nous aidant de temps en temps de nos bâtons ferrés, mais bientôt la montée devint si difficile, que nous fûmes obligés de faire pratiquer des gradins dans la neige qui était encore assez ferme pour nous porter. Quoique la vallée derrière nous fût encore enveloppée de brouillards, nous jouîmes du plus beau temps; la lune était au sommet de sa carrière, la blancheur de son disque contrastait agréablement avec l'azur du ciel, qui, par un temps clair, est si foncé à cette hauteur, qu'on le comparerait presque avec la couleur de l'indigo. Malgré le vent frais qui soufflait de la montagne, les brouillards de la vallée, au lieu de se dissiper, s'élevaient lentement derrière nous; ils couvraient déjà le fond où nous avions passé la nuit, et que nous venions de quitter, et ils menaçaient de nous envelopper nous-mêmes; c'était comme un voile blanc qui s'étendait à nos pieds. Mais bientôt les rayons du soleil qui le frappaient avec une énergie toujours croissante, le déchiraient en plusieurs endroits; toute la vallée se présenta bientôt à nos yeux éblouis, et les contours des montagnes qui composent la première chaîne du Caucase, se développèrent devant nous.

Les sommités les plus élevées de cette chaîne, l'*Inal*, le *Kindjal*, le *Bermamuk* sont rangées sur une ligne presque demi-circulaire dont le centre est occupé par l'*Elbrouz;* on voit ces montagnes se perdre vers le nord dans la plaine, tandis que du côté qui regarde l'*Elbrouz*, elles forment des précipices; on voit le dé-

sordre de leurs formes augmenter vers le centre; leur vue représente une portion d'un immense cratère, au milieu duquel s'élève, en forme de cône, un amas de masses volcaniques qui surpasse en hauteur le bord du cratère.

Tout en jouissant de ce spectacle, nous avançames toujours, tantôt en ligne droite, tantôt en zig-zag, selon la difficulté du terrain; l'empressement que nous mîmes pour gagner le sommet, avant que la surface de la neige ne fût fondue par la chaleur du soleil, épuisa nos forces, et nous étions à la fin obligés de nous arrêter presque à chaque pas pour nous reposer. La raréfaction de l'air est telle, que la respiration n'est plus capable de rétablir les forces qu'on a perdues; le sang s'agite violemment, et cause des inflammations dans les parties les plus faibles. Mes lèvres brulaient, mes yeux souffraient par l'éclat éblouissant de la neige, quoique j'eusse, comme les montagnards nous l'avaient conseillé, noirci avec de la poudre à canon les parties de la figure qui environnent les yeux. Tous mes sens étaient offusqués, la tête me tournait, j'éprouvais de temps en temps un abattement indéfinissable, dont je ne pouvais devenir maitre.

Vers le sommet, l'*Elbrouz* présente une série de rochers nus, formant une espèce d'escalier qui facilite beaucoup la montée; cependant, MM. Meyer, Ménétriés, Bernadazzi (jeune architecte, demeurant aux eaux minérales, qui nous a accompagné dans toutes nos courses) et moi, nous nous sentions tellement épuisés de fatigue, que nous résolûmes de reposer pen-

personne, qu'à passer le plus vite possible par les dangers qui nous menaçaient; nous nous séparâmes en troupes, le désir d'arriver plus tôt dans notre camp, nous fit oublier que nous étions entourés de Tcherkesses dont nous n'étions pas sûrs et qui auraient fait une excellente prise en nous enlevant; nous fûmes, sans nous en apercevoir, entraînés par eux sur un chemin plus court, mais qui nous éloignait de notre escorte; nous étions entièrement dans leur pouvoir; nous n'avons cependant pas eu à nous repentir de notre confiance. Après avoir franchi la limite des neiges et traversé une vallée étroite dont le fond était couvert des débris des roches environnantes et arrosé par une eau glacée, nous descendîmes sur les bords d'une petite rivière qui se jette dans la *Malka* et qui nous conduisit, par un sentier commode, jusqu'à notre camp. M. Lenz, qui avait commencé plus tard à descendre, arriva à l'approche de la nuit par un autre chemin avec la plus grande partie de notre escorte.

Pendant toute cette journée remarquable, le général, assis devant sa tente, avait observé notre marche avec une excellente lunette de Dollond, que j'avais laissée à sa disposition. Aussitôt que les brouillards qui couvraient la vallée dans la matinée s'étaient dissipés, il nous vit escalader le cône couvert de neige; il nous vit arriver au premier échelon de la série de rochers qui apparaissent vers le sommet de l'*Elbrouz*; ici l'on se sépare en deux groupes dont l'un s'avance toujours vers le sommet, tandis que l'autre s'arrête. Mais tout d'un coup il aperçoit un seul homme qui a devancé

tous les autres, et qui a presque franchi la surface de neige qui sépare du sommet le dernier échelon des rochers dont nous avons parlé tout-à-l'heure; il s'approche d'un rocher escarpé qui forme le sommet même, en fait le tour, se confond avec la couleur noire du rocher, et puis disparaît derrière les brouillards dont la vallée s'enveloppe de nouveau, et qui interceptent la vue de l'*Elbrouz*. Ceci arriva à onze heures du matin. Le général ne pouvait plus douter que quelqu'un d'entre nous n'eût atteint le sommet; on pouvait bien voir à la couleur de son habit que c'était un Tcherkesse, mais il était impossible à cette distance de reconnaître ses traits. Le général ordonna de battre la caisse et de tirer quelques coups de mousquet pour annoncer à tout le camp cet événement remarquable, puis il attendit patiemment notre retour. . . . .

Killar, c'est le nom du Tcherkesse qui avait atteint le sommet de l'Elbrouz, avait su mieux que nous profiter de la gélée matinale; il avait franchi bien avant nous la limite des neiges éternelles; lorsque M. Lenz arriva à sa dernière station, Killar était déjà de retour du sommet; la neige ne commençant à se ramollir qu'à onze heure, il la trouva encore ferme jusqu'au sommet même, et ce ne fut qu'en descendant qu'il rencontra les mêmes difficultés que nous. Chasseur intrépide, il avait souvent parcouru ces contrées et connaissait mieux les localités; quoiqu'il n'eût jamais tenté de gagner le sommet, il s'était cependant élevé à des hauteurs considérables. Il revint au camp une bonne heure avant nous, pour recevoir du général la

récompense due à son courage ; mais le général attendit que nous fussions tous revenus pour rendre la cérémonie plus solennelle. Après avoir étalé sur une table la récompense qu'il avait destinée à celui qui atteindrait le premier le sommet, il la lui délivra à la vue de tout le camp en y ajoutant un morceau de drap pour un caftan ; et on but à sa santé. On décida de perpétuer la mémoire de ce jour par une inscription tracée sur l'un des rochers qui environnaient notre camp.

Le jour suivant fut consacré au repos, dont nous avions bien besoin ; nos yeux étaient enflammés, nos lèvres gercées, nos oreilles et nos figures s'étaient couvertes d'une peau épaisse qui se détachait par morceaux ; plusieurs d'entre nous ne se rétablirent tout-à-fait qu'après notre retour aux eaux minérales. J'essayai en vain de vérifier, par une petite triangulation, la hauteur de l'*Elbrouz* que nous avions trouvée par une mesure barométique ; les souffrances que j'éprouvai ne me permirent pas de procéder avec beaucoup de célérité, et avant que j'eusse fini l'opération, le sommet se couvrit d'épais nuages dont il ne se débarrassa plus. L'heure du dîner nous rassembla de nouveau dans la tente du général qui s'était entouré de tous les princes tcherkesses et officiers cosaques qui avaient fait partie de notre escorte. Quelques bouteilles de vin de Champagne, que nos musulmans, pour ne pas enfreindre la loi du Prophète, burent sous la dénomination de sorbet, ranimèrent bientôt nos esprits ; on porta le toast de l'empereur, qui fut accompagné d'une salve de

mousqueterie. C'est ainsi que la protection d'un souverain qui compte la tolérance et la douceur parmi ses plus nobles vertus, et que le désir si naturel aux hommes de toutes les conditions et de tous les cultes, d'étendre leurs connaissances et de nourrir leur imagination, réunissaient alors sous la même tente les élémens les plus hétérogènes, après avoir fait concourir au même but des peuples qui se haïssent.

Ici finit la première et la plus importante moitié de notre voyage; maintenant, plus de dangers ni de fatigues; nous approchâmes de la belle vallée du *Koubàn*. En reprenant le même chemin par lequel nous étions venus, nous retournâmes à l'endroit où nous avions laissé nos canons et la plus grande partie de nos bagages; nous visitâmes en passant la cascade *Touslouk-Chapap*, formée non loin de là par une petite rivière qui se jette dans la *Malka*. Quoique dans la chaîne centrale du Caucase on rencontre souvent des rochers taillés à pic, des précipices bordés de crevasses dont les bords sont verticaux, enfin toutes ces bizarreries d'un terrain bouleversé, qui, animées par le mouvement des eaux tombant en cascades, forment les élémens les plus distingués d'un beau paysage; il faut cependant convenir que le Caucase présente beaucoup moins de sites pittoresques que les Alpes de la Suisse et du Tyrol. L'aridité qui le caractérise, l'uniformité, et l'on peut ajouter la simplicité des formations géognostiques qui le composent excluent cette vivacité dans les couleurs, cette variété dans les contours, cette fraîcheur qui donnent un charme inexprimable aux vallées

riantes de la Suisse. L'œil du voyageur cherche en vain une habitation, un champ cultivé; il ne voit rien qu'un désert de rochers ou de steppes, et cette vue même lui est dérobée par des brouillards qui l'enveloppent presque constamment.

Le 25 juillet nous quittâmes de nouveau la vallée du *Kharbis*, suivis de toutes nos forces militaires et de tous nos bagages pour reprendre le chemin du *Bermamuk*, en face duquel nous établîmes notre camp dans une vaste prairie. Après avoir visité le *Kézil-kol* (rivière rouge), où nous découvrîmes une source minérale acidule et ferrugineuse, nous nous éloignâmes pour toujours de la chaîne centrale du Caucase, et nous suivîmes la chaîne des montagnes de grès et de calcaire dont le Kindjal fait partie et qui s'étend jusqu'au *Kouban*, parallèlement à la chaine trachytique. Nous avançâmes toujours vers l'ouest dans le fond d'une longue et large vallée, située au pied d'une série de rochers escarpés, présentant souvent les formes les plus bizarres; c'était tantôt un mur de couleur jaune pâle composé de couches horizontales et très-régulières, et surmonté d'une plate-forme couverte de verdure, tautôt des tourelles et des aiguilles qui menaçaient de s'écrouler devant nous, tant elles semblaient mal affermies sur leur base couverte de leurs débris. Nous côtoyâmes la vallée de l'*Echkakon*, en nous tenant toujours sur les hauteurs; c'est ici que le général avait livré, l'année passée, une bataille aux Karatchaï. La vue de la vallée même nous fut dérobée par des brouillards; nous visitâmes cependant la place où le

général avait établi son camp sur une hauteur et dans une position très-avantageuse; nous y remarquâmes les tombeaux des deux frères du prince *Ghernardouk* qui nous accompagnait; ils avaient combattu pour la cause des Russes. Nous nous arrêtâmes vers midi dans une belle prairie située au pied du *Pagoun*, où il y avait de l'eau et du bois en abondance; la source du *Podkoumok* n'est pas très-éloignée de cet endroit.

Le lendemain, 27 juillet, nous continuâmes notre marche vers le nord-ouest, en longeant toute cette chaîne de rochers escarpés dont nous avons déjà parlé, et que les Tcherkesses appellent *Elmourza*. La *Kouma* prend sa source à la base de ces rochers. Toute cette contrée est bien boisée et d'un aspect plus agréable que les environs de l'*Elbrouz*. Après avoir déjeûné au pied du *Kochegkogha*, nous descendîmes vers une heure dans la vallée de la *Kamara* (1), petite rivière qui se jette dans le *Kouban*. L'endroit que nous choisîmes pour y établir notre camp présentait de jolies vues dans toutes les directions; nous étions encore serrés de près par des montagnes escarpées, mais les rochers stériles avaient fait place à des côteaux couronnés de bois; le gazon, arrosé par les eaux limpides de la *Kamara*, était d'une richesse remarquable; les brouillards qui jusqu'ici nous avaient presque continuellement enveloppés, étaient restés sur les hauteurs bien loin de nous.

Lôou, prince abbase, avait traversé le *Kouban* à la

---

(1) Dans d'autres relations *Koumara*. — Kl.

nage pour faire sa visite au général. Depuis la dernière émeute des Tcherkesses qui habitaient cette contrée, on les avait chassés au-delà du *Kouban*, et pour opposer une barrière naturelle à leurs incursions, on leur avait défendu de s'établir sur la rive droite de ce fleuve. Le prince *Lôou* demeurait donc aussi de l'autre côté du *Kouban;* il s'était déshabillé pour le passer, et avait repris des vêtemens de cosaque pour se présenter au général.

En suivant le cours de la *Kamara*, nous gagnâmes enfin la vallée du *Kouban* qui fut le terme de notre voyage, car ses eaux s'étaient tellement gonflées par la fonte des neiges, qu'il était impossible de le passer à gué. Nous établîmes notre camp sur les bords mêmes de la rivière, après l'avoir remonté de quelques verst.

Les ruines d'églises et de tombeaux dont le fond de cette belle vallée est couvert, attestent qu'elle a été habitée autrefois. Nous rencontrâmes souvent des pierres tantôt couchées, tantôt placées verticalement, sur lesquelles on découvrait aisément les traces d'une croix romaine; d'autres pierres, qui paraissaient d'une date plus fraîche, portaient des inscriptions en langue arabe. En face de notre camp, de l'autre côté du *Kouban*, s'élevaient les ruines d'une église bâtie sur la hauteur d'un rocher escarpé; un peu plus loin, dit-on, il s'en trouve encore d'autres. Nous avions formé le projet de les visiter toutes les deux, mais malheureusement l'impétuosité des eaux du *Kouban*, qu'on ne pouvait traverser sans le plus grand danger, nous en empêcha; nous étions obligés de nous contenter de re-

garder de loin, avec nos lunettes, celles dont nous n'étions séparés que par la rivière. Ces ruines sont très-bien conservées, elles forment un carré à angles arrondis, surmonté d'une coupole; l'entrée est tournée vers l'ouest, le fond de l'église vers l'est; de ce dernier côté elle offrait extérieurement trois tourelles qui correspondaient sans doute à trois niches intérieures destinées à recevoir autant d'autels. Nous fîmes le même jour une excursion au pont de pierre du *Kouban* qui est situé à une dizaine de verst au-dessus des ruines dont je viens de parler. La vallée du *Kouban* est assez large et bien boisée ; on y rencontre souvent des hêtres, des ceps de vigne sauvage enveloppent quelquefois les troncs des ormeaux ; des pommiers croissent çà et là sans culture. Les rochers qui suivent à une certaine distance le cours de la rivière, tantôt taillés à pic, tantôt s'élevant en échelons, sont ornés d'une riche verdure; une végétation vigoureuse qui étend de plus en plus son domaine, couvre les précipices de broussailles et enlace les blocs de rochers par des guirlandes de lierre. A quelques verst au-dessus de notre camp la vallée du *Kouban* se resserre ; on suit pendant quelque temps un sentier étroit, pratiqué entre un rocher perpendiculaire et un précipice au fond duquel on voit le *Kouban* rouler ses ondes écumantes; mais bientôt les montagnes s'ouvrent à droite et à gauche pour donner passage à deux rivières, la *Mara* et la *Teberda*, qui se réunissent au *Kouban*. On passe la première à gué et on se trouve bientôt au pied de plusieurs rochers composés d'une roche dioritique semblable à

celle dont les flancs de la chaîne centrale sont composés.

Avant d'arriver au pont de pierre, nous traversâmes une plaine couverte des ruines d'un cimetière nogaï; un *aoule* (village) considérable avait existé ici autrefois; il a été détruit par les troupes du général Yermolov, qui a remporté ici une victoire sanglante sur les Tcherkesses. Un des Cosaques de notre escorte, qui avait combattu dans cette journée, avait trouvé sur le champ de bataille un sabre qu'il me montra; il paraissait très-vieux et portait l'inscription *Genoa*. Est-ce que les établissemens des Génois se seraient étendus jusqu'ici (1)? Tout près de là le fond de la vallée s'élève brusquement, et des blocs énormes, composés de la même roche trachyte qui constitue les montagnes environnantes, resserrent tellement la rivière, qu'elle les traverse avec beaucoup de bruit, et tombe en forme de cascade d'une hauteur de quelques pieds. C'est ce qu'on appelle le pont de pierre du Kouban; si nous avions eu des poutres à notre disposition, il aurait été facile de passer la rivière en cet endroit; sans notre escorte, quelques planches auraient suffi, mais c'eût été nous exposer à être faits prisonniers, que de la traverser sans canons. Après avoir tout examiné, nous retournâmes à notre camp, où nous arrivâmes vers le soir.

Le lendemain nous partîmes de très-bon matin; la

---

(1) Ces armes sont vraisemblablement de l'entrepôt de la *Tana*, que les Génois ont eu autrefois à l'embouchure du Don. — Kl.

chaleur du jour, qui augmenta à mesure que nous avancions, ne nous permettait plus de faire de grandes journées. Le 29 juillet, nous suivîmes le cours du Kouban; nous visitâmes l'*Otchkor*, sur la hauteur duquel on voit encore les débris d'une redoute; de ce point on jouit d'une superbe vue sur la chaîne centrale, qui était cependant couverte de nuages dans ce moment. Cette éminence présente le caractère de toutes les montagnes de la première chaîne; arrivés en haut, nous nous crûmes transportés dans une vaste steppe; nous nous trouvâmes au milieu d'un plateau bordé vers le sud par la chaîne centrale, et traversé du sud au nord par une large fente au fond de laquelle on voit couler le Kouban.

Le 30 juillet, nous nous éloignâmes du Kouban, en tournant à droite, et nous prîmes la direction des eaux acidules (*Kislovodsk*), qui ne sont éloignées que de 40 verst des eaux chaudes (*Gorètchevodsk*). Nous suivîmes en général la direction de la ligne militaire; partout les officiers des différens postes dont elle se compose venaient à notre rencontre; le général faisait une revue exacte de tous les moyens de défense qu'il avait mis à leur disposition. Le 31, nous nous arrêtâmes sur les bords de la Kouma, non loin de la redoute *Akhandoukov*. Le 1.er août, après avoir déjeûné près de la redoute *Bourgoustan*, au confluent de l'Echkakon et du Podkoumok, nous dirigeâmes notre marche vers les eaux acidules, où nous arrivâmes le même jour vers midi.

Kislovodsk est serré tout autour de montagnes

d'une élévation moyenne, qui dérobent aux habitans de cette colonie la vue de la chaîne centrale; quelques maisons d'une architecture moderne, pour loger les malades qui y arrivent en foule pendant les derniers mois de l'été, sont rangées assez régulièrement autour d'un bassin, au fond duquel on voit jaillir à gros bouillons une eau limpide, saturée de gaz acide carbonique; la température de cette source ne s'élève pas au-dessus de 12 degrés de Réaumur, et c'est à l'abondance du gaz dont elle est chargée, et à son dégagement spontané, qui en est la suite, qu'est dû ce bouillonnement qui étonne les spectateurs. De la hauteur où nous avions établi notre camp, on jouissait d'une vue agréable sur le *Narzan*, c'est ainsi que les Tcherkesses appellent cette source. Elle est située au confluent de deux petites rivières, la *Berésovka* et l'*Alkovka*; c'est dans la première qu'elle verse ses eaux surabondantes. Plusieurs pavillons où l'on a disposé des baignoires, et deux galeries couvertes l'entourent de près; un peu plus loin on découvre la maison d'un restaurateur et les habitations des malades, enfin, dans le fond, les chaumières des Cosaques qui forment la garnison de ce poste. Le terrain s'élève en terrasses autour de la source; on remonte la *Berésovka* qui se précipite de rocher en rocher dans une allée de tilleuls et d'érables. Quoiqu'on ne jouisse d'aucune part de la vue imposante de la chaîne centrale, les coteaux qui environnent le *Narzan* ne manquent cependant pasde présenter des sites pittoresques. L'acide carbonique est faiblement lié à l'eau du *Narzan*, et

s'en dégage facilement; voilà pourquoi on ne peut guère la transporter au loin, elle se vend seulement dans les endroits les plus proches. Il faut en chercher la cause dans ce que la quantité de sel que l'eau tient en dissolution est fort petite; elle est, pour ainsi dire, pure et seulement chargée d'acide carbonique; on sait que l'eau pure est peu capable de retenir ce gaz à une température tant soit peu élevée.

Le 2 août nous nous remîmes en marche pour nous rendre à *Gorètchevodsk*, où notre voyage devait se terminer. Une très-bonne route qui suit les bords du *Podkoumok*, facilite extrêmement la communication entre les eaux chaudes et les eaux acidules, et depuis quelque temps, grâce à la vigilance du général Emmanuel, on peut y voyager avec la plus grande sûreté et même sans escorte, au moins pendant le jour. Nous étions accompagnés par un grand nombre de princes, parmi lesquels on remarquait le vieux Chankot, dont nous avons déjà parlé, Krim-gheraï, qui prétend descendre des derniers sulthans qui ont régné en Crimée, et un autre prince dont j'ai oublié le nom, et qui était décoré de l'ordre du soleil de Perse.

Une foule de jeunes gens, attirés tant par la curiosité que par le desir de se faire voir au général, s'empressèrent autour de nous; on proposa des joutes, qui furent exécutées avec beaucoup d'adresse. Voici en quoi ces joutes consistaient : un des jouteurs nous devança de quelques centaines de pas, et jeta son *bachlik* (bonnet tcherkesse) à terre, aussitôt les autres Tcherkesses qui étaient restés en arrière, s'élancèrent l'un après l'autre

dans la carrière, et coururent au grand galop et à bride abattue vers le bachlik, et en passant tout auprès, ils déchargèrent sur le bachlik un coup de fusil, qui ne manqua presque jamais de le percer d'outre en outre. Au commencement de la course chaque Tcherkesse retire d'une main son fusil du fourreau qui l'enveloppe et de l'autre main il tient la bride de son cheval; arrivé tout près du bachlik, il lâche la bride, ajuste le fusil en le tenant des deux mains, et dans le moment même où il passe auprès du bachlik, on voit partir le coup, et le bachlik sauter en l'air.

Dans ces joutes, nous avons eu mille fois l'occasion d'admirer l'adresse des Tcherkesses, la docilité et la célérité de leurs chevaux; le cavalier et son cheval paraissent animés de la même volonté, de la même ardeur; rien n'égale leur impétuosité lorsqu'ils s'élancent vers un certain but.

Nous arrivâmes à Gorètchevodsk le même jour vers les trois heures après midi; c'est ici que se termina notre expédition dans les montagnes du Caucase. Nous résolûmes de rester encore quinze jours aux eaux chaudes pour prendre du repos, mettre en ordre les notes que nous avions rassemblées pendant notre voyage, et pour recueillir encore des renseignemens utiles; la société agréable et éclairée que le général réunissait de temps en temps chez lui, nous en donna des occasions fréquentes et faciles. C'est dans une de ces soirées, auxquelles le général invitait quelquefois plusieurs princes tcherkesses, que je les vis exécuter leur danse nationale. Ils sautent avec une souplesse

extraordinaire sur la pointe des pieds dont les doigts sont tournés successivement en dehors et en dedans; ils perdraient bientôt l'équilibre s'il ne changeaient continuellement de position; c'est aussi avec une grande vitesse que se succèdent ces différentes contorsions de leurs pieds; la musique qui les accompagne est toujours d'une mesure extrêmement rapide. Tout en cherchant continuellement à rétablir l'équilibre, ils conservent un maintien gracieux et hardi.

Après avoir visité le *Bechtaw* et les eaux ferrugineuses qui n'en sont pas éloignées, nous nous séparâmes, M. Lenz et moi, de MM. Meyer et Ménétriés qui résolurent de compléter encore au pied des montagnes leurs collections de plantes et d'animaux, et d'examiner les environs du *Kazbek*, et nous repartîmes pour *Stavropol*, avec l'intention de faire une tournée en Krimée; mais la crainte de la peste, qui s'était déclarée sur la côte occidentale de la mer Noire, avait fait établir partout des quarantaines, de sorte que tout le monde nous conseillait de ne pas y aller cette année. Nous prîmes donc la route de *Taganrog* et de *Nikolaïev*, où nous arrivâmes le 26 août. M. Lenz y resta pour plusieurs semaines afin de faire des observations sur la longueur du pendule à secondes, conjointement avec M. Knorre, directeur de l'observatoire astronomique à *Nikolaïev*, tandis que moi je repris le chemin de Saint-Pétersbourg où j'arrivai le 19 septembre 1829.

Voici maintenant les résultats de toutes les mesures calculées par la formule de Laplace et avec les tables de M. Gauss :

	TOISES.	PIEDS.
Elévation de l'Elbrouz, sommet oriental...	2570.	15420.
——— de la station de M. Lenz......	2470.	14820.
——— jusqu'à laquelle nous sommes parvenus, MM. Meyer, Ménétriés, Bernadazzi et moi......................	2262.	13572.
Elévation de la limite des neiges éternelles.	1727.	10362.
——— du Bermamuk (calcaire à graphites)...........................	1302.	7812.
Elévation du point où nous laissâmes nos canons et nos chameaux, pour nous avancer vers l'Elbrouz, à la limite des grès et des trachytes....................	1282.	7695.
Elévation du camp du général sur la Malka supérieure, au pied de l'Elbrouz.......	1277.	7662.
Elévation de notre camp du 17 juillet.....	1165.	6990.
——— de la hauteur au Karbis.......	1101.	6606.
——— d'une montagne composée de grès près de notre camp dans la vallée du Kassaout........................	997.	5970.
Élévation de notre camp sur le Kassaout....	718.	4311.
——— la Kitchi-Malka.	511.	3064.
——— la Kamara (27 juillet)......................	473.	2837.
Élévation de notre camp sur la Malka au pont de pierre..................	385.	2312.
Élévation de Kislovodsk.............	373.	2235.
——— des eaux chaudes..........	220.	1317.

Le calcul des observations correspondantes exécutées par M. Lenz sur le sommet de l'Elbrouz et par M. Manne à Taganrog sur la mer d'Azov, a donné, après la réduction des observations de M. Manne sur le niveau de la mer :

15,460 pieds

pour l'élévation de l'Elbrouz au-dessus du niveau de la mer Noire.

On peut encore ajouter à cette liste les élévations suivantes de trois points situés hors des montagnes :

	TOISES.	PIEDS.
Élévation de Gheorghievsk.............	222	1332.
——— de Stavropol.................	295.	1788.
——— Novo-Tcherkask..............	96.	576.

Mœurs et usages des Aïnos, par M. de Siebold (1).

L'île de *Ieso,* située au nord du Japon, la plus grande partie de celle de *Karafto* (ou *Tarrakai*), et la plupart des îles *Kouriles*, qui s'étendent au nord jusqu'à la pointe méridionale du Kamtchatka, sont occupées par un peuple qui habite les bords d'une

(1) Ce morceau est extrait du *Mémoire sur l'origine des Japonais*, écrit en allemand, que M. de Siebold avait adressé à la Société asiatique. — Kl.

mer poissonneuse et des vallées traversées par des rivières et des ruisseaux nombreux. Il se donne à lui-même le nom de *Aïno*, et porte ordinairement chez les Japonais celui de *Mozin* (1). Le mot *aïno* signifie proprement *homme;* on l'emploie en le faisant précéder du nom de l'île dont on veut désigner les habitans; c'est ainsi qu'on dit *Kimoun-aïno*, *Eterop-aïno*, c'est-à-dire un homme de Kimoun, un homme d'Eterop.

Plusieurs familles réunies choisissent le plus âgé ou le plus riche pour leur chef. Elles établissent au même endroit leurs cabanes, construites d'herbe ou de roseaux; elles les couvrent de terre dans les lieux plus septentrionaux. Ces cabanes s'élèvent sur des trous pratiqués, ou perpendiculairement ou horizontalement, dans la terre; elles ressemblent assez à celles des Japonais pauvres, qui habitent dans les montagnes ou sur les bords de la mer. On voit encore, dans plusieurs cantons des trois grandes îles qui composent le Japon, des cavernes qui, anciennement, ont servi d'habitations. Les cabanes des Aïnos ne contiennent que quelques pots, un foyer, des nattes, des instrumens pour la chasse et pour la pêche. On y voit l'unique épouse du propriétaire, ayant la partie de la figure qui entoure la bouche teinte en bleu : c'est une distinction qui indique que la dame est d'un rang supérieur (2). Elle

---

(1) C'est le mot chinois 身毛 *Mao chin*, corps velus. Kl.

(2) Les femmes japonaises mariées se couvrent également les lèvres d'or et de couleurs, et se teignent les dents en noir.

est occupée à fabriquer, avec une écorce fine d'arbre, des habits pour son mari ; elle élève le jeune ours que celui-ci a arraché dans les montagnes à sa mère furibonde ; elle sèche les saumons gras que la famille a pris dans les baies et rivières, et recueille au bord de la mer de l'algue sucrée (1). De son côté, le mari va à la chasse des phoques et des loutres, et élève ses enfans, qui s'exercent, quand ils grandissent, à la course, à la lutte et à d'autres jeux gymnastiques, ou chasssent des oiseaux et des petits animaux.

Le soleil, la lune, la mer et les phénomènes imposans de la nature sont autant de divinités pour les Aïnos ; ils les représentent et les vénèrent sous la forme de symboles très-simples, et leur offrent des sacrifices, et principalement au dieu de la mer. Les habitans de Ieso et de Karafto brûlent sur le rivage les têtes des animaux qu'ils ont pris dans la mer.

Tous les jours l'Aïno adresse les paroles suivantes à la divinité qui protège sa cabane et sa cour : « Nous » te remercions, *Kamoï*, de ce que tu es resté ici dans la » cour, et de ce que tu as veillé pour nous ». Il lui répète souvent la prière « *Kamoï*, sois toujours soigneux pour » nous ». Cette divinité protectrice est appelée *Kotan kara kamoï* (dieu de la maison et de la cour) ; le symbole qui la représente est nommé *Inao*, c'est un pieu

(1) *Fucus saccharinus.* Cette plante forme un article considérable de commerce entre le Ieso et le Japon, où elle est si recherchée, qu'on se l'envoie comme un cadeau toujours agréable ; elle rappelle aux Japonais leur ancienne manière de vivre, car autrefois elle formait la principale nourriture de ce peuple.

enfoncé dans la terre, dans le voisinage de l'habitation, et dont la partie supérieure est fendue en plusieurs copeaux très-minces et pendans.

Les Aïnos croient aussi à un dieu du ciel et à un enfer; ce dernier est la résidence du *Nitsne-kamoï*. Ils ont aussi de petits temples en bois qui ressemblent aux *mia's* des Japonais, on les trouve principalement chez les *Smerenkour*, dans la partie septentrionale de Karafto; ils conservent dans ces temples des idoles en bois.

Les Aïnos célèbrent annuellement une grande fête nommée *Omsia*, à laquelle toute la famille assiste et se régale de saki et de chair d'ours. A cette occasion, on orne la maison avec la tête de l'ours favori, et avec les armes du propriétaire : ce sont un arc, des flèches, un carquois et un sabre japonais.

Chez les Aïnos de Ieso, les mariages se forment assez souvent entre les membres de la même famille; toutefois on a égard aux degrés les plus proches de parenté. Les femmes sont libres et paraissent jouir d'une considération particulière. Au Karafto elles dominent même leurs maris. Dans cette dernière île, on cherche souvent sa fiancée à une distance de 100 *ri* japonais (à 18 1/2 par degré). Les habitans de la partie méridionale prennent des femmes de la partie septentrionale. Le mariage est censé conclu par la remise de la fortune du nouveau mari entre les mains du père de la fiancée; c'est le chef du village qui confirme le mariage.

Les femmes sont très-fidèles à leurs maris et nullement jalouses, si celui-ci en prend une seconde, qui,

est toutefois, logée dans une cabane particulière. Depuis le Ieso jusqu'à la partie septentrionale du Karafto, les jeunes gens, dès qu'ils sont devenus hommes, prennent une espèce de chapeau; la même chose se pratiquait autrefois au Japon.

Avant d'enterrer leurs morts, les Aïnos leur mettent un habit neuf, fait de l'écorce fine du saule, nommée *Atsni* ou *Albousi*, puis on les enveloppe dans une natte (*kina*). Les Smerenkour brûlent le cadavre, recueillent les cendres dans une petite chapelle, l'y gardent pendant quelques années, portent des offrandes à l'idole qui s'y trouve et couvrent de branches d'arbres le lieu où le feu a consumé le bûcher. Ils y élèvent encore quelques arches en bois, tout-à-fait semblables aux *Torii* des Japonais.

Dans l'île de Ieso et dans la partie méridionale du Karafto, on érige des pieux en l'honneur du défunt; ces pieux ont diverses formes et sont ordinairement faits du bois qui a servi à la construction de la maison du décédé, laquelle est toujours détruite entièrement après sa mort. On ôte à travers l'anus les entrailles du corps des riches, on les remplit d'herbes odoriférantes et on les laisse sécher pendant une année entière; puis on les place dans un sépulcre travaillé avec beaucoup d'art, qui ressemble à un *mia*, ou temple des Sintos au Japon. Ces sépulcres sont constamment vénérés; la famille du défunt leur fait tous les ans une visite de cérémonie, le jour de l'anniversaire de sa mort. Cependant comme ce peuple n'a pas de calendrier, il établit sa chronologie annuelle d'après la chute des feuilles

des arbres et des plantes, ou après que les différentes espèces de fleurs commencent à se faner. L'usage veut que pendant ces visites on ne parle nullement du défunt. Le deuil dure pendant plusieurs années. Les enfans et les amis d'un Aïno qui a été tué, se blessent entre eux dans un combat simulé, et offrent au Kamoï le sang qui coule à cette occasion. Après la mort du mari, la veuve se cache dans les montagnes, et les plus proches parens se couvrent la tête pendant des années entières, car ils se regardent comme impurs, et ne se croient pas dignes que la lumière du soleil ou de la lune tombe sur leurs têtes. Les Japonais sont aussi censés impurs pendant le temps du deuil; chez eux, les hommes se couvrent alors la tête d'un chapeau de roseau appelé *Ami kasa*, et les femmes d'un mouchoir ouaté nommé *Wata-no-bos'*.

Les Aïnos ne connaissent ni l'usage de l'écriture ni celui de la monnaie. Pour se ressouvenir de quelque chose, ils font des entailles dans les arbres; le même moyen leur sert aussi à tenir leurs comptes pour le commerce d'échange qu'ils font avec leurs voisins.

Des lois sévères maintenues par les pères de famille entretiennent l'ordre dans leurs hameaux. Ils exilent ceux qui troublent la tranquillité publique.

Ils ne connaissent que deux remèdes contre toute sorte de maladies : ce sont, le champignon appelé '*Ebouriko* (Boletus laricis), et la racine *Ikema*, qui parait être celle d'un *asclepias*. Une espèce d'*aconitum* leur sert à empoisonner les flèches qu'ils emploient contre leurs ennemis.

Je n'ai jamais vu des Aïnos, mais plusieurs Japonais qui ont séjourné pendant plusieurs années parmi ce peuple, m'ont assuré que c'est une race d'hommes généralement plus grande que les Japonais actuels. Ils sont très-velus sur tout le corps, et ont la barbe très-forte. L'iris de leurs yeux est d'une couleur moins foncée que celle des Japonais, tandis que leur peau est plus brune. Malgré leur force, ils sont craintifs et s'épouvantent souvent quand on ne fait que diriger ses pas vers eux; par conséquent ils sont très-humbles et soumis envers les Japonais, qui s'accordent à les louer pour la droiture et la franchise de leur caractère.

Le poisson forme la nourriture principale des Aïnos, cependant ils aiment aussi le riz japonais, le saki et le tabac, et ce sont par conséquent les principaux articles de commerce que les Japonais apportent à Matsmaï. Les habitans de la partie septentrionale de Karafto se nourrissent de graisse de baleine et de gibier, ils reçoivent du millet et de l'orge du pays des Mandchoux.

L'habillement des Aïnos est extrêmement simple, il consiste en un habit à manches courtes, qui dépasse un peu le genou en été, il est fait d'écorces d'arbres dont il a aussi la couleur; en hiver il est en fourrures ou en peaux de phoques. Ordinairement il a une bordure bleue et des ornemens brodés sur le dos. Aux reins on l'attache avec un ruban quelconque. Les Aïnos de Ieso vont pieds nuds, en hiver ils portent des guêtres de paille (1).

---

(1) Cet habillement est conforme à celui de la basse classe du

Les chefs et les riches qui sont en relation avec les Japonais, les habitans de Sandan et les Mandchoux, portent souvent des habillemens fort riches, mais toujours coupés d'après le modèle de leur pays.

La manière de se vêtir des femmes est presque la même que celle des hommes; comme ceux-ci, elles laissent tomber leurs longs cheveux; plusieurs cependant n'en couvrent pas le front. Elles aiment à se parer de pendans d'oreilles et d'autres ornemens qu'elles font elles-mêmes, ou qu'elles reçoivent en échange des peuples voisins. Les Japonais n'ont jamais pu parvenir à faire adopter aux Aïnos une autre coiffure; ils n'ont pas non plus réussi à introduire le culte bouddhique parmi ce peuple, et les prêtres et moines que le gouvernement japonais a envoyés dans ce but au Ieso, il y a quelques années, n'y ont pas été reçus avec beaucoup de prévenance; ce ne sont que ceux de la secte *Sioodoo-sinsiou* (ou de la nouvelle doctrine des *Sioodoo*) qui y ont excité quelque intérêt parmi les indigènes.

---

peuple au Japon; dans ce pays l'habit court à manches s'appelle *hanten*, les guêtres *kiahan*, le mouchoir qui entoure la tête *hatsismaki* et le chapeau de paille *kabour-kasa*.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Extraits des historiens arabes, relatifs aux guerres des Croisades, ouvrage formant, d'après les Écrivains musulmans, un récit suivi des guerres saintes, &c. par M. Reinaud. —*In-8.°* xlviii, 532 pages; Paris, Impr. roy.

Qui peregrinantur rarò sanctificantur, a dit avec beaucoup de raison l'illustre et pieux auteur de l'*Imitation*. On ne pensait pas généralement ainsi dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, aussi une foule de pélerins allaient chaque année en Judée, surtout depuis le règne de Constantin, visiter les lieux saints où se passèrent les grands événemens de l'aurore du christianisme. Cependant, dès la première moitié du VII.ᵉ siècle, cette contrée, dont Chosroès s'était momentanément emparé peu de temps auparavant, était tombée entre les mains des Musulmans; ceux-ci, loin d'empêcher les Chrétiens de se livrer à leur dévotion, les protégeaient au contraire, se contentant d'un léger tribut. Mais vers la fin du XI.ᵉ siècle, le khalife égyptien Hakem, quoique fils d'une chrétienne et neveu du patriarche de Jérusalem, accabla les Chrétiens de vexations. Toutefois, la crainte d'être persécuté fut loin d'arrêter la ferveur des pélerins, convaincus qu'ils étaient que le monde allait finir avec le siècle, et que J. C. allait reparaître à Jérusalem. Bientôt ce ne fu-

rent plus des individus isolés qui allaient visiter les lieux saints, mais des troupes nombreuses, des armées redoutables (on peut se servir de cette expression), se dirigèrent vers la Terre Sainte. L'enthousiasme était général. A leur retour les pèlerins racontaient longuement tout ce qu'ils avaient vu; ils s'étendaient sur les persécutions qu'ils avaient pu éprouver, sur l'état malheureux des Chrétiens d'Orient, sur la triste situation de la ville Sainte, en proie aux Infidèles. On était attendri et disposé à braver tous les dangers pour délivrer le tombeau de J. C. Ainsi les princes chrétiens, animés des mêmes sentimens et poussés peut-être par des motifs politiques, n'eurent pas de peine à trouver des soldats volontaires, lorsqu'ils entreprirent les longues et cruelles guerres connues sous le nom de *Croisades*.

Il était curieux de connaître comment les Musulmans ont envisagé ces guerres, de quelle façon ils en ont parlé et en quels termes ils en ont raconté les événemens. Il était essentiel surtout de savoir s'ils sont toujours d'accord avec nos chroniqueurs occidentaux; non seulement quant aux faits principaux, mais encore quant aux événemens particuliers. On n'avait jusqu'ici à ce sujet que des données éparses, mais le livre que nous sommes chargés de faire connaître aux lecteurs du *Journal asiatique* remplit aujourd'hui cette lacune. Dès avant la révolution de 1789, Dom Berthereau avait été chargé par les Bénédictins de la Congrégation de Saint Maur, de réunir les chroniques orientales relatives à l'histoire des Croisades, et de

chercher dans les manuscrits arabes tout ce qui pourrait y être relatif. Dom Berthereau se livra avec zèle à ce travail, que la révolution vint interrompre. Ce sont ces matériaux, recueillis par Dom Berthereau, qui forment la base de l'ouvrage de M. Reinaud. Ce laborieux orientaliste a refait toutes les traductions, rétabli les faits importans qui avaient échappé à Dom Berthereau, ou qui n'ont été découverts que plus tard, il a rapproché les extraits les uns des autres et les a rétablis dans l'ordre chronologique. Sous le titre d'*Observations préliminaires*, il donne d'abord des notices biographiques sur environ trente historiens arabes qu'il a mis à contribution. Parmi ces écrivains plusieurs sont Chrétiens, mais la plupart Musulmans. Plusieurs racontent ce qu'ils ont vu ou du moins ce qu'ils ont ouï dire à des témoins oculaires. Leurs récits sont empreints du cachet de la vérité; ils exposent les faits tels qu'ils les savent, sans les accompagner de ces réflexions fatigantes dont nos historiens les plus médiocres croient devoir alonger leurs récits, réflexions souvent oiseuses, quelquefois plus propres à égarer le lecteur qu'à l'éclairer.

Après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur l'état des contrées orientales à la fin du XI.[e] siècle, M. Reinaud retrace, d'après les historiens dont il vient de donner la biographie, la série des faits relatifs aux guerres saintes, lesquels il a distribué en CVI chapitres, et qui occupent deux siècles. Nous n'essaierons pas de le suivre dans son pénible travail, mais pour mettre à même les lecteurs de juger de l'intérêt et de l'impor-

tance de cet ouvrage, nous en citerons deux courts extraits. Dans celui qui suit, les écrivains musulmans décrivent franchement une de leurs défaites en ces termes :

« Au commencement de l'année 491 de l'hégire, » 1098 de J. C., les Francs envoyèrent un détache- » ment de trente mille hommes pour ravager la prin- » cipauté d'Alep. En ce moment, Deccac, prince de » Damas, s'avançait avec le fils de Bagui-sian, prince » d'Antioche, et les troupes de Syrie, au secours » d'Antioche. Il prit avec lui une partie de l'armée, » et, tombant sur les Francs, il en tua un grand » nombre. Quant au fils de Bagui-sian, il avait quitté » l'armée, et était allé implorer le secours de Redouan » prince d'Alep. Redouan lui fournit quelques troupes; » Socman, fils d'Ortok, ancien maître de Jérusalem, » y joignit les siennes. Le fils de Bagui-sian retournait » avec ces renforts vers Antioche, lorsqu'il rencontra » un corps de chrétiens qui, *bien qu'inférieurs en* » *nombre*, le mirent en fuite et le poursuivirent jus- » qu'aux portes d'Alep.

» Les Francs étant arrivés devant Antioche, » avaient creusé un fossé entre eux et la ville; leur » dessein était de se garantir des attaques de la garni- » son qui faisait de fréquentes sorties. Bagui-sian en- » voya demander des secours de tous côtés. Déjà Ker- » boga avait rassemblé des forces considérables, et ve- » nait de passer l'Euphrate. Tous les princes de Syrie, » si l'on excepte Redouan, allèrent le joindre. Dans le » nombre, on remarquait Deccac, prince de Damas ;

» Genah-eddaulé, prince d'Émesse; Socman, fils d'Or-
» tok, et Vatab, fils de Mahmoud, chef de quelques
» escadrons d'Arabes nomades. L'armée musulmane
» se trouva rassemblée à la fin de *Gioumadi* second
» (mois de mai) dans les environs d'Alep, et se mit
» aussitôt en marche vers Antioche.

» Il y avait dans cette ville un homme connu sous
» le nom de *Zerrad*, ou faiseur de cuirasses; on l'a-
» vait préposé à la garde de l'une des tours. Cet homme,
» voulant se venger de Bagui-sian, qui lui avait enlevé
» ses richesses, écrivit à un des chefs de l'armée chré-
» tienne appelé Boémond, ces paroles : « Je suis dans
» telle tour; je te livrerai Antioche si tu me promets
» avec la vie, telle et telle chose. » Boémond souscri-
» vit à tout, mais il se garda bien de parler de cette
» correspondance aux autres chefs. L'armée chrétienne
» était commandée par neuf chefs, à savoir : Gode-
» froi, le comte Baudoin, son frère, Boémond, Tan-
» crède, fils de la sœur de Boémond, Raymond de
» Saint-Gilles, et autres. Boémond les fit assembler et
» leur dit : « Si nous prenons Antioche, qui en aura
» la souveraineté? » Là-dessus il s'éleva un vif débat,
» et chacun voulut être le maître de la ville. Alors il
» reprit : « Que chacun de nous commande le siége
» pendant une semaine, et que la ville soit au pouvoir
» de celui sous le commandement de qui elle aura été
» prise. » Tous se rangèrent de cet avis. Quand le tour
» de Boémond fut venu, le faiseur de cuirasses jeta
» une corde aux soldats de ce prince. On était alors
» dans la nuit du jeudi, 1.er de *Rejeb* (commencement

» de juin). Ils escaladèrent les murs, ceux qui arri-
» vèrent les premiers aidèrent aux autres, et dès qu'ils
» furent en nombre suffisant, ils attaquèrent les senti-
» nelles et les massacrèrent. Voilà comment Boémond
» prit Antioche. Quand le jour parut, les Francs se
» disposèrent à se rendre dans la ville. Au bruit qui
» s'éleva, Bagui-sian s'imagina que la citadelle aussi
» était au pouvoir des chrétiens; il sortit aussitôt de
» la ville avec quelques fuyards, et courut quelque
» temps n'ayant plus qu'un de ses gens avec lui. Il
» tomba de cheval, cet homme le releva; il tomba
» encore, cet homme l'abandonna; un moment après
» un bûcheron arménien passa près de Bagui-sian, lui
» coupa la tête et l'apporta à Antioche.

» On ne saurait décrire le nombre des musulmans
» qui souffrirent en ce jour le martyre. Les Francs pil-
» lèrent la ville et réduisirent les musulmans qui vi-
» vaient encore en servitude..... »

Passons à un événement tout différent qui eut lieu près d'un siècle plus tard.

« Saladin fit, avec ses troupes (octobre 1187), son
» entrée à Jérusalem. Ce jour fut un jour de fête pour
» les musulmans. Le sultan fit dresser hors de la ville
» une tente pour y recevoir les félicitations des grands,
» des émirs, des sofis, et des docteurs de la loi. Il s'y
» assit d'un air modeste et avec un maintien grave; la
» joie brillait sur son visage, car il espérait tirer un
» grand honneur de la conquête de la ville sainte. Les
» portes de sa tente restèrent ouvertes à tout le monde,
» et il fit de grandes largesses. Autour de lui étaient

» les lecteurs qui récitent les préceptes de la loi, les » poètes qui chantent des vers et des hymnes. On li» sait les lettres du prince qui annonçaient cet heureux » événement; les trompettes les publiaient; tous les » yeux versaient des larmes de joie, tous les cœurs » rapportaient humblement ces succès à Dieu; toutes » les bouches célébraient les louanges du seigneur.

» Une foule de savans et de dévots étaient accourus » des contrées voisines pour être témoins de la prise » de Jérusalem. Ces musulmans témoignèrent leur » joie chacun à leur manière. L'historien Emad-eddin, » qui depuis quelque temps était malade à Damas, » rapporte lui-même qu'à la première nouvelle du » siége de Jérusalem, il ne se sentit plus de mal et » accourut en toute hâte pour prendre part à la joie » commune.....

» Le patriarche avait enlevé tous les ornemens d'or » et d'argent qui couvraient le tombeau du Messie. » Voyant qu'il emportait ces richesses, l'historien » Emad-eddin dit au sultan : « Voilà des objets pour » plus de deux cent mille pièces d'or; vous avez ac» cordé sûreté aux chrétiens pour leurs effets, mais » non pour les ornemens des églises. — Laissons-les » faire, répondit le sultan, autrement ils nous accuse» raient de mauvaise foi. Ils ne connaissent pas le véri» table sens du traité. Donnons-leur lieu de se louer » de la bonté de notre religion. » En conséquence on » n'exigea du patriarche que dix pièces d'or, comme » pour tous les autres.

» Les chrétiens qui étaient en état de payer la ran-

» çon stipulée, sortirent successivement de la ville....
» Ils avaient la liberté d'aller où ils voulaient.... A
» l'égard de ceux qui restèrent à Jérusalem, particu-
» lièrement de ceux du rit grec, qui ne furent nulle-
» ment inquiétés, ils conservèrent leurs biens à con-
» dition de payer, outre la rançon commune à tous,
» un tribut annuel. Quatre prêtres latins seulement
» eurent la faculté de demeurer pour desservir l'église
» du saint-sépulcre, et furent exemptés du tribut.
» Quelques zélés musulmans avaient conseillé à Sala-
» din de détruire cette église, prétendant qu'une fois
» que le tombeau du Messie serait comblé et que la
» charrue aurait passé sur le sol de l'église, il n'y au-
» rait plus de motif pour les chrétiens d'y venir en
» pélerinage; mais d'autres jugèrent plus convenable
» d'épargner ce monument religieux, parce que ce
» n'était pas l'église, mais le calvaire et le tombeau qui
» excitaient la dévotion des chrétiens, et que lors
» même que la terre eût été jointe au ciel, les nations
» chrétiennes n'auraient pas cessé d'affluer à Jérusa-
» lem. Ils firent observer que, lorsque le calife Omar,
» dans le premier siècle de l'islamisme, se rendit
» maître de la ville sainte, il permit aux chrétiens d'y
» demeurer et respecta l'église du saint-sépulcre. »

M. Reinaud a eu soin d'accompagner les récits des écrivains musulmans de notes curieuses et de savans éclaircissemens où les caractères arabes sont fréquemment employés. Ils nous donneront lieu à un petit nombre d'observations.

Page 177; M. Reinaud remarque avec raison que

le mot *sultan* signifie proprement *puissance*, et qu'il a servi ensuite à désigner les princes musulmans qui, depuis l'époque de l'abaissement des califes, ont exercé l'autorité temporelle. Il aurait pu ajouter que, bien que ce mot ait conservé ce sens, on l'emploie aussi en turc comme l'équivalent de notre mot *monsieur*. Voyez Holdermann, *Grammaire turque*, pag. 144, &c. Dans les Indes, le mot arabe *sahib* s'emploie d'une manière analogue, d'abord comme synonime de *roi*, dans l'expression *Tippou sahib*, par exemple, qui signifie le *roi Tippou*; et aussi dans le sens de *monsieur*, comme dans *Abd-allah sahib*, M. Abd-allah. Les musulmans de l'Inde ont du reste étrangement détourné de leur vraie signification les titres les plus éminens de l'islamisme. Ainsi le mot *calife* qui désigna longtemps le successeur de Mahomet, investi à la fois de la puissance spirituelle et temporelle, s'applique aujourd'hui en hindoustani aux *cuisiniers*, *tailleurs*, *&c*; à tout homme, en un mot, qui est aux gages d'un autre (1); le mot *chah*, empereur, aux *fakirs*; le mot *émir* aux poètes, &c.

Page 261 : M. Reinaud fait observer que le *divan du calife* était son *conseil d'administration*. Il aurait été bon de dire que le mot *divan* est un nom singulier arabe qui signifie d'abord un recueil de poésies, ensuite une réunion de personnes, une *assemblée*, un

(1) Il est bon de faire observer que, dans les Indes, les personnes aisées ne se fournissent point chez un tailleur, ne se servent point de tel ou tel blanchisseur, &c., mais qu'elles ont ces ouvriers à gages, lesquels sont ainsi à leur service.

conseil. Un savant orientaliste a dit quelque part, probablement pour plaisanter, que le mot *divan* est le pluriel du mot persan *div*, mauvais génie, diable, qu'ainsi le divan de Constantinople est proprement une réunion de diables.

Page 461; il est question dans cette page d'un cheikh, nommé Azz-eddin, fils d'Abd-assalam qui prédit la victoire des musulmans sur les Francs à Mansoura, en 1250. M. Reinaud donne dans une note quelques détails intéressans sur ce personnage qui est le même à qui on doit le célèbre ouvrage mystique que l'auteur de cet article a publié en arabe et en français sous le titre de *les oiseaux et les fleurs*.

Le peu de mots que nous venons de dire du travail de M. Reinaud, suffira, il nous semble, pour en donner une idée assez exacte. On voit qu'il est analogue à celui que Condé, orientaliste espagnol, a publié sur la domination des Arabes en Espagne. Comme Condé, M. Reinaud a écrit d'après les historiens orientaux seulement; mais son travail nous paraît préférable à celui de Condé, en ce qu'il a toujours cité les auteurs qu'il a mis à contribution, ce qu'a négligé de faire l'écrivain castillan, et qu'il a évité l'emploi de mots arabes inintelligibles aux lecteurs européens, mots dont l'ouvrage espagnol est hérissé. Au surplus, l'ouvrage de M. Reinaud est rédigé avec conscience et goût, il ne peut manqher d'obtenir les suffrages de l'Europe savante.

G. T.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 6 décembre 1830.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises comme Membres de la Société :

MM. LE BAS, maître de conférence d'histoire ancienne à l'école normale ;

REGNIER, professeur au collége royal de Saint-Louis.

On dépose sur le bureau un exemplaire du *specimen* du *Rig-veda*, par M. Rosen, et du premier cahier du troisième volume de *l'Indische Bibliotheck* de M. de Schlegel ; ces ouvrages sont renvoyés à l'examen, l'un de M. Stahl, l'autre de M. E. Burnouf.

On entend le rapport de M. Klaproth sur l'expédition scientifique de M. Buckingham ; le Conseil adopte les conclusions de ce rapport et arrête qu'il en sera adressé à M. Buckingham une expédition.

M. Stahl lit un mémoire sur la législation indienne.

De l'éducation du bétail dans la province du Caucase et le territoire des Cosaques de la mer Noire.

L'éducation du bétail forme la première et la plus florissante des branches de l'industrie dans la province du Caucase. Elle peut être considérée comme la source la plus abondante de la richesse de cette contrée. En prêtant son appui à l'agriculture, elle pourrait atteindre à un plus haut degré de perfection, si les habitans qui s'y adonnent apportaient une plus grande attention à sa propagation ;

le défaut de soins, particulièrement chez les Tatares et les Kalmouks nomades, fait quelquefois périr des troupeaux entiers.

Le gros bétail que l'on élève dans cette province appartient en général aux races tatare et kalmouke, connues dans l'intérieur de l'empire, et particulièrement en Ukraine, sous le nom de race circassienne; il se distingue par sa force et sa grande taille. Les habitans originaires de cette contrée, ainsi que les Tatares et les Kalmouks qui se sont établis, tout en faisant de l'éducation du bétail leur principale et, pour ainsi dire, unique occupation, n'ont aucune étable pour y mettre à couvert leurs bestiaux, qu'ils laissent en plein air dans les steppes, été comme hiver, en raison de la douceur du climat. Les habitans russes en agissent de même, soit par imitation, soit par suite de leur ignorance des avantages qu'ils pourraient trouver dans le perfectionnement de cette branche d'industrie. Toutefois, il existe dans le district de Georghievsk, deux établissemens qui comptent chacun mille têtes de gros bétail de race kalmouke. Une autre race intéressante est celle qu'élèvent les Nogaïs, qui se distingue par sa force et sa légèreté, quoiqu'elle soit plus petite que la précédente. Les connaisseurs estiment aussi particulièrement la race que possèdent les Cosaques de la mer Noire, et qui, moins forte que la race kalmouke, lui est préférée pour les transports, en raison de ce qu'elle est, pour ainsi dire, infatigable au travail.

La province du Caucase compte environ 635,000 têtes de gros bétail, dont 40,700 sont employées aux transports et 21,400 abattues annuellement pour la nourriture des habitans; le territoire des Cosaques de la mer Noire en possède environ 142,000 têtes, dont 23,600 sont employées aux transports et 3,600 sont abattues.

L'élève des chevaux paraît être encore d'une plus grande importance aux yeux des habitans de ces contrées. Les races qui appartiennent particulièrement au pays, et qui se distinguent par leur force et leur légèreté, sont les races

tatare, kalmouke, et, en général, celle des montagnards circassiens et de la Cabarda. Il n'existe dans la province du Caucase aucun haras de la Couronne, mais un grand nombre de particuliers en possèdent. Le prix des chevaux varie de 500 à 800 roubles. Les chevaux dont on fait le plus d'usage sont ceux des Tatares et des Kalmouks, connus par leur légèreté, et parce qu'ils sont plus propres à être montés qu'à servir d'attelage. Leur prix varie de 20 à 200 roubles. Le territoire des Cosaques de la mer Noire n'a aucune race particulière de chevaux, et l'on n'y trouve qu'un seul établissement de haras, celui appartenant à la communauté de ces troupes. La première de ces provinces compte environ 206,000 chevaux et la seconde 83,000.

L'étendue des steppes, qui offrent d'abondans pâturages, et surtout beaucoup d'herbes salines, possédant à un haut degré la faculté d'engraisser les bestiaux, ainsi que la beauté du climat, favorisent d'une manière toute particulière l'élève des moutons; aussi, d'immenses troupeaux, appartenant en majeure partie aux tribus nomades, couvrent constamment ces plaines. Outre la race ordinaire, on y remarque particulièrement celles des brebis tatares et kalmoukes. Ces moutons produisent en général une laine grossière, mais les toisons des agneaux, donnent ces fourrures si connues sous le nom d'agneau d'Astrakhan. Depuis l'introduction des moutons d'Espagne en Russie, on a commencé à s'en procurer dans quelques troupeaux des arrondissemens de Stavropol et de Georghievsk. Les Tatares et les Kalmouks tiennent leurs moutons pendant toute l'année en plein air. Dans le territoire des Cosaques de la mer Noire, il existe une bergerie appartenant à la communauté des troupes, qui compte 4,000 moutons, dont 362 de race espagnole. La province du Caucase possède environ 1,136,000 moutons, et le territoire des Cosaques 306,000.

Les habitans russes de ces provinces sont les seuls qui élèvent des porcs; la religion des Musulmans ne leur permettant pas de faire usage de la chair de cet animal. Le

nombre total des porcs est de 108,500 dans la province du Caucase, et 38,000 dans le territoire des Cosaques.

La première de ces provinces exporte annuellement, en nombres ronds, 26,600 têtes de gros bétail, 5,900 chevaux et 28,000 moutons; la seconde 11,000 têtes de gros bétail, 4,900 chevaux et 35,000 moutons.

L'élève de ces quatre principales espèces de bestiaux procure annuellement aux habitans de la province du Caucase un bénéfice d'environ 517,000 roubles, et aux Cosaques de 662,000 roubles. Les habitans de la première entretiennent en outre des chèvres (au nombre d'environ 3,000), dont le lait sert à faire des fromages; des chameaux au nombre à-peu-près de 11,000; et un petit nombre de buffles, dont les femelles donnent un lait plus abondant et plus épais que celui des vaches.

Biographie des Israélites anciens et modernes; précédée de tables chronologiques pour réduire en corps d'histoire les articles disposés selon l'ordre alphabétique dans cet ouvrage; par E. CARMOLY.

(Extrait du prospectus hébreu.)

La Biographie des descendans d'Israël doit intéresser tous les hommes instruits et éclairés. Elle présente, pour les temps modernes, des faits inédits ou peu connus, d'une nation qu'on peut avec raison appeler *miraculeuse*; d'une nation dont les annales remontent à l'origine des choses; qui a vu s'élever et disparaître devant elle des peuples innombrables; qui a proclamé, depuis des milliers de siècles, les premières vérités, et qui encore de nos jours peut produire avec orgueil les Mendelssohn, les Maimon, les Vessely, les Hertz, les Bloch, les Friedlander, les Bendavid, les Hourwitz, les Furtado, les Cologna, &c.

A l'époque du moyen âge, où les liens entre les peuples

de la terre semblaient être rompus, cette nation, répandue sur la surface du globe, a seule, par ses sciences et son commerce, rétabli les relations entre les pays les plus éloignés, et fait revivre dans leur sein les lettres et l'industrie. Malgré les cruelles persécutions dont elle fut trop longtemps l'objet, elle n'a cessé de demeurer fidèle à la foi de ses pères, de conserver ses mœurs antiques et de répandre ses bienfaits sur le monde entier.

On cherchera vainement, dans les fastes de l'histoire, de quoi satisfaire sa curiosité à cet égard; le peu de fragmens même qu'on y trouve disséminés, sont tellement défigurés par l'esprit de parti, par les passions et l'ignorance, qu'ils sont devenus méconnaissables.

Ce sont ces considérations qui m'ont suggéré la pensée de répandre une nouvelle clarté sur cette matière. Je n'ai pas reculé devant des travaux longs et pénibles; j'ai puisé à toutes les sources, dans des relations obscures, dans des documens et des manuscrits poudreux, écrits dans différentes langues, persuadé que les hommes de tous les pays, avides de s'instruire, accueilleront favorablement des recherches qui intéressent l'histoire d'une nation antique, souche de l'existence religieuse de tous les peuples modernes.

Adoptant la méthode qu'a suivie le célèbre Bayle, j'ai indiqué à chaque article, dans des notes exactes, les sources où j'ai puisé. Outre le nombre considérable d'historiens israélites anciens et modernes, dont j'ai donné une nomenclature détaillée dans ma préface, j'ai encore consulté les doctes ouvrages de Bartholocci, de Wolff, de Koecher, de Rodriguez de Castro, de De-Rossi, etc., qui ont acquis des titres honorables à l'estime et à l'admiration des savans de tous les pays.

Je sens bien qu'en qualité de français, il me convenait d'écrire cet ouvrage dans ma langue; mais j'ai dû préférer l'idiôme hébraïque, afin de rendre mon travail plus généralement utile à mes co-religionnaires répandus dans toutes

les parties du monde, et à ces savans qui embrassent l'universalité des connaissances et qui ne dédaignent pas une littérature qui a excité l'admiration et charmé les loisirs d'un Buxtorf, d'un Herder, d'un Michaelis, d'un Tychsen, d'un Lowth, d'un Scaliger, d'un Volney, d'un Silvestre de Sacy, etc.

J'ai ambitionné la gloire de créer un ouvrage national, *unique dans son genre;* puissé-je n'avoir pas échoué dans une si périlleuse entreprise !

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Cet ouvrage aura 12 ou 15 livr. de 10 feuilles grand *in-8.º* Le prix de chaque livr. est de 5 fr. pour les souscripteurs, 5 fr. 50 c. pour les départemens et 6 fr. pour l'étranger. La 1.re livr. est en vente chez MM. Dondey-Dupré.

Lettre à MM. les Rédacteurs du Journal asiatique.

MESSIEURS,

Je vous adresse la présente pour vous informer, aussi bien que vos nombreux lecteurs, que je viens de reprendre les questions relatives à ma *Grammaire hébraïque*, agitées récemment dans votre Journal par M. le baron Silvestre de Sacy : mais l'article étant trop étendu pour être admis dans vos pages, et la publication du *Classical Journal* étant terminée, je me propose de publier mes observations en Angleterre et d'en envoyer quelques exemplaires dès que l'ouvrage aura quitté la presse, pour les faire déposer dans la bibliothèque de votre Société. Le progrès de la littérature orientale étant d'ailleurs le seul but auquel je tende dans l'ouvrage que j'ai l'intention de publier, je vous prie, Messieurs, de vouloir bien accorder une place à ma présente lettre dans le premier numéro de votre Journal, en cas que cela puisse vous convenir.

J'ai l'honneur, etc.

SAMUEL LEE.

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

Notice sur trois ouvrages bouddhiques reçus du Népal, par M. Horace WILSON, secretaire de la Société asiatique de Calcutta (1).

Les tableaux que l'on a publiés jusqu'à présent du système religieux des Népaliens, n'offrent pas assez de développemens, et sont loin de satisfaire la curiosité. Ils établissent simplement cette conclusion générale, qu'il y a dans ce pays deux formes de croyance prédominantes, de même que deux principales divisions de la population. Les *Pârabitya* ou montagnards hindous qui suivent la religion de Brahma, et les *Nevâri* ou habitans primitifs qui professent le culte de Bouddha.

Cependant il serait probablement injuste d'imputer à MM. Kirkpatrick et Buchanan, le vague et l'inexactitude qui règnent dans leurs relations. Une grande partie doit sans doute être attribuée à ce que ces auteurs n'ont pu avoir connaissance des livres qui font autorité

(1) Les notes qui accompagnent ce mémoire sont en gérérал de M. Wilson; celles que M. Klaproth y a ajoutées portent la signature Kl.

dans cette contrée, et sur lesquels seuls on peut s'appuyer pour juger sainement d'un mode quelconque de foi dans l'Inde. L'esprit du polythéisme, toujours accommodant, l'est particulièrement dans ce pays, et les légendes ainsi que les particularités locales d'une secte sont si promptement adoptées par une autre, qu'il ne tarde pas à devenir difficile de leur assigner leur source véritable. C'est ainsi que les formules et les cérémonies devinrent bientôt une propriété commune, et quel que puisse être le principe dominant, la pratique populaire reçoit aisément une diversité de rites qui sont propres à différentes croyances. C'est ce que l'on observe dans toute l'étendue de l'Hindoustân, et souvent les sectateurs de *Vichnou* s'assimilent à ceux de *Siva*, tandis que les adorateurs du principe femelle, s'identifient avec l'un et l'autre. Évidemment le Népal ne forme pas une exception; l'adoration de *Siva* et les rites du *Tantra* y sont tellement mêlés avec les pratiques et les idées des bouddhistes, qu'une appréciation exacte de cette dernière religion ne peut se tirer que des sources originales et authentiques ou des anciens livres des *Bhotiya* ou Tubétains, dans lesquels sont renfermées les doctrines pures et primitives de leur croyance.

Quant au nombre et au caractère de ces livres qui sont les autorités des bouddhistes du Népal, les seules notions dans lesquelles on puisse avoir confiance, sont celles données par M. Hodgson, qui, par son zèle actif et intelligent, a rendu de si grands services à notre société. Il reste néanmoins à juger du contenu des volumes dont il a envoyé le catalogue, et qui pour la plu-

part sont écrits, à ce que l'on croit, dans la langue du Tubet, et non en sanscrit, comme il semble le supposer (1). Il faut par conséquent attendre que des littérateurs européens aient acquis la connaissance de cette langue, avant de pouvoir prononcer avec confiance sur le caractère et le sujet des livres bouddhiques, et de décider si ce sont des originaux ou des traductions. Dans ce dernier cas, ce qui est improbable, sauf pour un petit nombre, on peut affirmer avec certitude que les originaux en sanscrit ne se trouvent plus dans l'Hindoustan.

Le mémoire de M. Hodgson nous fournit aussi le seul exposé de la philosophie et de la mythologie bouddhique qui puisse être consulté avec fruit, car

---

(1) Nous pensons au contraire, avec M. Hodgson, que les originaux des plus anciens livres bouddhiques ont été écrits en sanscrit. Ce sont ceux qu'il faudrait traduire de préférence; mais pour voir clair dans le système bouddhique en général, il y a un inconvénient grave à écarter. Il consiste en ce que les différens peuples, qui ont adopté cette religion, ont traduit dans leur langue tous les noms qui étaient traduisibles; de sorte que, si on ne connaît pas les idiômes de toutes ces nations, il est souvent impossible de savoir de quel personnage, de quel lieu, ou de quel attribut divin il est question. Un dictionnaire comparatif du bouddhisme, de l'histoire et de la philosophie bouddhiques, en sanscrit, en névâri, en tubétain, en mandchou, en chinois et en japonais est donc indispensable pour l'intelligence des traductions même des livres qui ont rapport à ces objets. Le *Dictionnaire bouddhique* en cinq langues publié dans ce but à Péking, sous le règne de Khian loung, est, sous ce point de vue, d'un grand secours, mais il est loin d'être complet, car il ne contient pas même les noms mythologiques de cette croyance, et il se borne à une partie des termes philosophiques et quelques autres. — Kl.

bien que plusieurs de ces détails se retrouvent dans le gros volume de Georgi, ils y sont tellement obscurcis par le vain étalage d'érudition et par l'esprit de système de ce missionnaire, qu'on ne peut les choisir qu'avec beaucoup de peine et d'incertitude. Les renseignemens donnés par Pallas, et que cite Buchanan, semblent aussi être dérivés seulement d'informations orales, et se borner à des détails vulgaires(1). Pour déterminer jusqu'à quel point les doctrines ou les divinités des bouddhistes du Bhot ou Tubet ont une origine locale ou ne sont que des modifications, il faudrait que la condition dans laquelle cette forme de religion existe dans d'autres pays fût développée d'une manière plus authentique; mais suivant ce que nous pouvons inférer d'après ce qui a été publié jusqu'à présent dans les *Recherches asiatiques* ou dans d'autres ouvrages sur le bouddhisme de Ceylan et d'Ava, il existe des dissemblances nombreuses et importantes entre la hiérarchie céleste de ces pays, et celle du Bhot. Nous n'avons dans les écrits de Buchanan, de Mahony et de Joinville aucune donnée sur l'échelle des *Bouddhas* adoptée dans cette dernière

---

(1) Les détails donnés par Pallas, dans le second volume de ses *Historische Sammlungen über die Mongolischen Vœlkerschäften*, sont loin d'être méprisables; la plupart de ces détails ont été extraits de livres kalmuks et mongols par M. J. Jaehrig, qui n'avait pas toujours le don d'expliquer bien nettement ses idées; de plus les matériaux recueillis par lui ont été publiés avec une légèreté et une négligence blâmables, de sorte qu'ils se trouvent défigurés par une infinité de fautes de rédaction ou d'impression, qui les rendent presque inutiles pour tous ceux qui ne connaissent pas le sujet à fond. — Kl.

contrée. Leur énumération des ***Bouddhas humains***, les seuls dont ils parlent, diffère aussi de celle de M. Hodgson. Au milieu de l'embarras que cette diversité doit occasionner, toute explication qui peut le diminuer sera sans doute favorablement accueillie par la société; j'ai donc pensé que la notice suivante sur les seuls ouvrages envoyés par M. Hodgson, que j'aie été en état de distinguer dans une langue que je connais comme ayant de la connexion avec l'idiôme du Népal, pourra être bien reçue. Les ouvrages sont de peu d'étendue, ont évidemment un caractère populaire, et n'offrent rien de dogmatique; par conséquent, comme autorité, ils n'ont pas une grande valeur, quoiqu'ils puissent être pris pour guides pour connaître les pratiques et la croyance vulgaires et corrompues. Toutefois ils dérivent manifestement du système mythologique exposé par M. Hodgson, corroborent ses assertions, et sont confirmés par ses remarques, en même temps qu'ils servent à montrer comment la croyance bouddhique a été modifiée par le mélange des *Tantra*.

Les ouvrages dont il s'agit sont trois traités compris dans un volume. Voici leurs titres : *Achtamî vrata Vidhâna*, rituel pour l'observance religieuse du huitième jour de la quinzaine lunaire; *Naïpâlîya devata kalyâna pantchavinsatika*, vingt-cinq stances pour invoquer la faveur des divinités du Népal; *Sapta Bouddha stotra*, louange des sept Bouddhas. Le texte de ces traités est sanscrit, entremêlé d'une glose en névâri, copieusement parsemée de mots sanscrits purs.

Les deux derniers sont si courts qu'ils peuvent être transcrits en totalité. Un échantillon du premier sera suffisant pour en donner une idée.

SAPTA BOUDDHA STOTRA.

« J'adore *Djinendra*, le feu qui consume la douleur, le trésor de la science sacrée, que tout le monde vénère, qui a porté le nom de *Vipasvi*, qui est né de la race des monarques puissans dans la ville de *Bandoumatti*, qui a été pendant quatre-vingt mille ans l'instituteur des dieux et des hommes, et par lequel, doué des dix sortes de pouvoirs, le degré de *Djinendra* fut obtenu au pied d'un arbre *Pâtalâ* ».

« J'adore *Sikhî*, la mine de sagesse éternelle, le sage suprême qui a traversé les bornes du monde, qui est né d'une race royale dans la grande cité d'*Arouna*, dont la vie, ornée de toutes les perfections, s'est prolongée jusqu'au terme de soixante-dix mille ans, par lequel, par affection pour le genre humain, la sainte sagesse fut obtenue au pied d'un *Pandarîka* ».

« J'adore *Vîsvaboû*, l'ami de l'univers, le roi de vertu, qui est né à *Anoupamâ*, de la race de monarques illustres dont la vie a duré soixante mille ans, et qui, ayant triomphé des afflictions terrestes, obtint l'immortalité au pied d'un arbre *Sâl* ».

« J'adore *Krakoutchtchanda*, le seigneur des pénitens, l'incomparable *Sougata*, la source de perfection, qui est né à *Kchemavatî*, d'une famille de brahmanes, révéré par les rois; la vie de ce trésor de perfection fut de quarante mille ans, et il obtint au pied d'un arbre

Siriçha, l'état de *Djinendra*, avec les armes de la science qui anéantit les trois mondes ».

« J'adore *Kânaka mouni*, le sage et le législateur, exempt de l'aveuglement des illusions mondaines, qui est né dans la ville de *Sobhanavatî*, d'une race de brahmanes honorés par les rois. Sa personne resplendissante exista pendant trente mille ans. Il obtint le degré de Bouddha, magnifique comme le mont des pierreries, au pied d'un arbre *Oudoumbara* ».

« J'adore *Kas'yapa*, le seigneur du monde, le sage le plus excellent et le plus éminent, qui est né à *Benarès*, dans une famille de brahmanes vénérés par les princes; la vie de son illustre enveloppe dura vingt mille ans et les eaux des trois mondes furent taries par la lampe de la sagesse divine qu'il acquit au pied d'un arbre *Nyagrodha* ».

« J'adore *S'âkya sinha*, le Bouddha, le parent du soleil, adoré par les hommes et par les dieux, qui est né dans la splendide cité de *Kapilapour* (1), de la famille

(1) Il n'est pas facile d'indiquer avec quelque certitude l'emplacement de *Kapilapour* ou *Kapâlvastoû*. D'après les relations chinoises, il paraît que cette ville était située dans le nord de l'Inde, dans le pays d'*Ayodhyâ* ou *Oude*. Dans un *Essai sur le bouddhisme*, par M. Hodgson, inséré dans le second volume des *Transactions of the Royal asiatic Society* de Londres, il est dit (pag. 240) que *Kapâlvastoû* était près de *Gangâsagâr*. Voici ce qu'on trouve sur ce dernier nom dans le dictionnaire sanscrit de M. Wilson (pag. 910 et 978) : « *Sâgar* désigne l'Océan. *Sâgar* était un roi » d'*Ayodhyâ*. Il avait de *Ces'inî* un fils nommé *Asamandja*, et » 60,000 autres fils de *Soumati*, ces derniers ayant été changés en » un tas de cendres par le sage *Kapila*, Garoud'a enseigna au roi » le moyen d'accomplir les rites funéraires avec les eaux du Gange,

du chef des rois *S'âkya;* la vie de ce meilleur ami de tout l'univers dura cent ans. Ayant promptement subjugué les desirs, il acquit une sagesse infinie au pied de l'arbre *Asvattha* ».

« J'adore le seigneur *Maïtreya,* le chef des sages, demeurant à *Touchitapour* (1), qui prendra une naissance mortelle à *Kétoumati,* dans la famille d'un brahmane honoré par le roi, et qui, doué d'une perfection infinie, obtiendra le degré de Bouddha au pied d'un arbre *Nâga.* Son existence durera huit mille ans ».

« Ayant loué les sept bouddhas élevés au-dessus de tout et resplendissans comme autant de soleils, ainsi que *Maïtreya,* le huitième Bouddha à venir, demeurant à *Touchitapour,* je désire que le mérite de ces louanges puisse produire promptement son fruit, de sorte qu'après m'être dégagé de tous les liens corporels, je puisse bientôt obtenir la délivrance finale des sages saints ».

» que dans ce but on devait faire descendre du ciel. Ce grand ouvrage » fut accompli par *Bhagîrat'ha,* petit-fils d'Asamandja, lequel, ayant » conduit le fleuve vers la mer, lui donna le nom de *Sâgara,* en » honneur de son ancêtre *Sagara,* et c'est pour la même raison » que l'embouchure du Gange est appelée *Gangâ-Sâgar.* » Quoi qu'il en soit, toutes les notions que nous avons sur la patrie de S'âkya sinha, nous obligent de la chercher plus au nord, dans le pays appelé à présent *Oude,* et qui est l'ancienne *Ayodhyâ.* — Kl.

(1) *Touchitapour* est ici le nom du ciel *Touchita,* le quatrième des six cieux des desirs, dans lequel séjourne chaque Bouddha avant de venir au monde pour sauver le genre humain. — Kl.

REMARQUES.

L'énumération donnée dans ces versets est très-différente de celles du docteur Buchanan et du capitaine Mahony, et au lieu de cinq ou six, nous avons huit Bouddhas déifiés docteurs, ou Bouddhas humains; le premier de ces auteurs n'a spécifié que deux noms, *Gautama* et *S'âkya*, dont le premier ne se rencontre pas dans la liste du Népal, tandis que Buchanan remarque dans un autre endroit, que *S'âkya* est considéré par les bouddhistes birmans comme un imposteur. Mahony a cité les noms des Bouddhas, et ils sont évidemment les mêmes que les cinq derniers du *Stotra* népalien.

Kakousondeh	ou	*Krakoutchhanda.*
Konagammeh	ou	*Kanaka.*
Kaserdjeppeh	ou	*Kasyapa.*
Gottama	ou	*S'âkya.*
Maïtri	ou	*Maïtreya.*

Il est possible que les trois autres soient regardés comme des Bouddhas d'un *Kalpa* ou d'une période différente, et aient, par conséquent, été donnés dans la liste fournie au capitaine Mahony (*Asiatic Researches*, tom. VII, pag. 32). Mais la liste népalienne n'est ni une simple particularité propre à cette contrée ni d'une date très-moderne; la même doit avoir prévalu dans l'Hindoustan quand il y avait des bouddhas dans ce pays. Hématchandra qui écrivit son vocabulaire, probablement dans le Guzarate, au douzième siècle, spécifie les mêmes Bouddhas que le *Sapta Bouddha*

stotra, c'est-à-dire, *Vipasya, Sikhi, Vis'vabhoû, Krakoutchtchanda, Kântchana, Kâs'yapa* et *S'âkya sinha* (1).

Mais combien de ces Bouddhas sont des personnages réels, c'est ce qui est très-incertain. *Kâsyapa* est connu du système orthodoxe, et peut-être exista jadis ; il semble avoir été le principal instrument pour étendre la civilisation le long des monts Himâlaya ou Caucasiens, autant que l'on peut en juger par les traditions du Népal et du Kachemir, et par les traces nombreuses de son nom que l'on rencontre le long de ces montagnes,

---

(1) Quelques livres mongols admettent également, que sept bouddhas ont déjà paru pendant la période actuelle du monde; mais ordinairement ils n'en comptent que quatre, savoir :

EN SANSCRIT.	EN TUBÉTAIN.	EN MONGOL.
Kerkessoundi (Krakoutchtchandra).	*K'horva dziggh*	*Ortchilangghi ebdektchi.*
Ganaga mouni (Kânaka-mouni).	*Ser thoubh*	*Altan tchidaktchi.*
Gachib (Kâs'yapa).	*Hæ sroung*	*Gerel sakiktchi.*
S'âkya-mouni	*Chakya thoubhba*	*Chakya mouni.*

Les Tubétains admettent cinq Bouddhas qui ont déjà paru, en faisant précéder ces quatre par un premier nommé *Sæng ghie;* mais celui-ci n'appartenait pas à l'âge des hommes.

Dans l'*Essai sur le Bouddhisme*, par M. Hodgson, les sept bouddhas humains sont classés de la manière suivante :

Vipasya *Sikhi* *Vis'vabhoû*	dans le *Satya-youga.*
Koukoûtchand *Kanaka-mouni*	dans le *Tretâ youga.*
Kâs'yapa	dans le *Dwapar-youga.*
S'âkya sinha	dans le *Kali-youga.*

KL.

S'âkya, identifié avec *Gautama*, fut peut-être, dans le sixième ou septième siècle avant l'ère chrétienne, le fondateur du système bouddhique tel qu'il existe aujourd'hui.

Les noms des villes dans lesquelles ces Bouddhas sont réputés avoir pris naissance ou avoir apparu sous une forme humaine, ne peuvent se vérifier; à l'exception de Benarès. Ils contribuent, par conséquent, à jeter du doute sur la réalité des personnes. La durée extravagante assignée à l'existence de ces Bouddhas, est une autre circonstance suspecte. Mais ces périodes sont sans doute liées à quelque classification des *Kalpa* ou âges du monde dans lesquels le genre humain jouissait d'un prolongement d'existence beaucoup plus considérable, que dans la période actuelle de dégénération. Ainsi Georgi expose que dans le second âge du monde qui fut le premier des hommes, la limite de la vie fut 80,000 ans; dans le troisième elle fut de 40,000; dans le quatrième de 20,000, et dans le cinquième de 100 ans. Par conséquent les Bouddhas participent à la longévité des temps dans lesquels ils sont nés.

L'omission du nom de *Gautama* prouve qu'il n'est pas reconnu par les Népaliens comme un Bouddha distinct, et il ne peut être identifié qu'avec *S'âkya sinha*. Le commentaire névâri ajoute que ce dernier naquit dans la famille de *Soudhodana radja*, et *Soudhodana* est toujours regardé comme le père de *Gautama*. D'autres noms du texte qui sont traduits comme étant des épithètes, *Aditya-bandhou*, l'ami du soleil, et *Lo-*

kaïka-bandhou, l'ami unique ou supérieur du monde, se rencontrent comme sinonymes de *Gautama*, de même que *S'âkya sinha*, dans les vocabulaires d'Amara et de Hematchandra : *S'âkya mouni*, *S'âkya sinha*, *Sarvârttha siddha*, *Saoudhodani* (le fils de *Soudhodana*), *Gautama*, *Arka-bandhou* (le parent du soleil), *Mayadévi souta*, se troukent dans l'*Amara-kocha*. Le septième Bouddha est nommé *S'âkya sinha; Arka-bandhava*, le parent de *Rakoula* (*Rakoulasou*); *Sarvârttha sidda; Gotamânvaya* (de la famille de *Gautama*); *Maya souta* (le fils de *Maya*); *Soudhodâna souta* (le fils de *Soudhodana*); *Devadattâgradja* (le frère aîné de *Devaddata*) dans *Hematchandra*. Buchanan n'a pas indiqué d'après quelle autorité il affirme que les prêtres d'Ava considèrent *Gautama* et *S'âkya* comme distincts, et ce dernier comme un hérétique; mais comme j'ai eu l'occasion de le remarquer ailleurs, cette distinction n'est pas faite dans la traduction de l'*Amara kocha* en pali, employée par les prêtres d'Ava et de Ceylan. Les noms de *Gautama*, de *S'âkya sinha* et d'*Aditya-bandhou*, y sont donnés comme synonimes de celui du fils de *Soudhodana* :

« *Soudhodani-tcha Gotama S'âkya sinha, tatta,*
» *S'âkya mouni, tch' Aditchtcha bandhou-tcha.* »

Il paraît à peine essentiel de noter la mention faite dans ces vers de l'acquisition de l'état de Bouddha ou d'une condition exempte des infirmités de l'humanité, sous des arbres particuliers; cela signifie, suivant la traduction, que les sages choisissent ces lieux pour la

pratique de leur *tapas* ou cours d'austérités religieuses. Cependant cette détermination spéciale peut probablement fournir des éclaircissemens. Il est souvent très-difficile de distinguer les sculptures des bouddhistes de celles des Djains, et de décider à laquelle de ces sectes appartiennent des images et des restes d'architecture; toute particularité propre à les caractériser sera donc bien reçue des antiquaires et des voyageurs qui étudient l'Hindoustan; ainsi une figure ayant sous d'autres rapports les traits ordinaires, mais les boucles des cheveux en spirale, les lèvres épaisses et les grandes oreilles d'un Djina ou d'un Bouddha occupé de ses dévotions, à l'ombre d'un arbre, peut assez sûrement être assignée à la première de ces sectes. Il est plus ordinaire de trouver les pontifes djina ombragés par l'expansion des chaperons du serpent à plusieurs têtes.

Le second ouvrage énumère, avec plus de détails que le précédent, les objets en vénération au Népal, et renferme tant de particularités locales, qu'une traduction correcte en est impossible hors du Bengale, à moins qu'elle ne soit entreprise par quelqu'un qui connaisse bien le premier de ces pays et son système religieux : c'est pourquoi la traduction a été soumise à M. Hodgson; et c'est à la révision qu'il en a faite, et à ses remarques explicatives qu'elle doit ses prétentions à l'exactitude.

Les notes ajoutées à cette version, sont presque entièrement dérivées des communications que l'on a eues avec M. Hodgson au sujet du texte.

NAÏPALIYA DEVATA KALYÂNA PANTCHAVINSATIKÂ.

1. « Que le premier né, les saints *Svayambhou*, *Amitaroutchi*, *Amogha*, *Akchôbya*, les magnifiques *Vaïrotchuna*, *Manibhava*, le roi des sages, le pur *Vadjrasatva* (1), vous conservent dans votre séjour

---

(1) Ces personnages, comme on a pu le voir par la dissertation de M. Hodgson, sont ceux de l'*Aïsvarik* ou panthéon théistique, l'*Adi-Bouddha* ou créateur primitif existant par lui-même; les cinq *Dhyâni Bouddhas*, sous d'autres appellations, correspondent respectivement à *Amitâbha, Amogha siddha, Akchôbya, Vaïrotchana* et *Râtna sambhava* (*Voyez* vol. VI, pag. 267), et un sixième Bouddha, *Vadjrasatva*, émanant d'*Adi Bouddha*, les cinq autres sont chargés de la création des corps matériels.

(D'après l'*Essai sur le Bouddhisme*, par M. Hodgson, les cinq Bouddhas célestes se distinguent par les couleurs suivantes : *Vaïrôtchana* est blanc, *Akchôbya*, bleu, *Ratna sambhava*, jaune ou couleur d'or, *Amithâbha*, rouge, et *Amôgha siddha*, vert.

Pallas nous a le premier fait connaître ces cinq *Dhyani Bouddhas*, et ce qu'il en dit peut servir à compléter la notice de M. Hodgson. On lit dans les *Sammlungen über die Mongolischen Vœlkerschaften*, tom. II, pag. 86 : « Parmi les divinités du premier » rang, il faut classer les cinq dieux primitifs (nommés en mongol) » *Taboun Isagherton Bourkhan*. Leurs noms les plus usités sont. » *Aktchiba* (notre *Akchôbya*), *Beroozanah* (*Vaïrotchana*), *Rad-* » *na sambawa* (*Ratna sambhava*), *Amidba* ou *Amidaba* (*Ami-* » *tâbha*), et *Ammoughi siddidih* (*Amogha siddha*). Les empires » ou paradis du premier et du second sont vers l'orient, le royaume » du troisième est au sud, celui du quatrième à l'occident, et celui » du cinquième au nord. On les représente vêtus d'un manteau » rouge et leurs corps indiquent les cinq couleurs sacrées. Quant » à la figure et à la coiffure, ils ressemblent presque tous à Chakia » mouni; ils ne s'en distinguent que par les couleurs et par la ma- » nière dont ils tiennent les mains. *Aktchiba* est blanc, il tient les » mains jointes devant lui et élève l'index. *Beroozanah* est jaune, » dans la même pose que Chakia mouni, cependant il ne tient pas

dans le monde, que l'éminemment bon et saint *Târâ* et les autres (1) vous soient propices : je les adore ».

2. « Que les déesses *Sampat pradâ*, *Ganapatihridayâ*, *Vadjravidrâvinî*, *Ouchnicharpanâ*, *Kitivaravadanâ*, *Grahamâtrikâ*, *Kotilakchâkohi*, et leur suite, et les protecteurs *Pantcharakcha* (2), vous soient propices : je les adore ».

» le pot de mendiant. *Radha sambawa* n'en diffère pas pour la » pose, mais il est bleu. *Abitda* ou *Amidba* est rouge..... Le » P. Georgi le représente sous le n.° 42 et le nomme *Hopamé* (ou » mieux *Oupamé*). *Ammoughi siddidih*, enfin, est de couleur » verte, il tient la main droite élevée devant lui, tandis que la » gauche est posée sur ses cuisses. Toutes ces divinités sont repré» sentées assises les jambes croisées, etc. ». On voit que Pallas diffère de M. Hodgson pour la couleur qui convient à chacune de ces cinq divinités. Quant à l'*Adi Bouddha* ou l'être suprême, nous n'en avons jusqu'à présent trouvé aucune notice dans les écrits bouddhiques du Tubet, de la Mongolie et de la Chine. — Kl.

(1) Dans le système *Aïsvarika* vulgaire, ces divinités femelles sont les femmes d'*Âdi Bouddha* et des *Dhyâni Bouddhas*. Les forces de la matière inerte sont représentées par une déesse dans le système *Swabhâvika*; mais, ni dans ce système ni dans les doctrines *Aïsvarika* primitives, les essences intellectuelles des bouddhas divins, ne sont attachées aux formes femelles, soit littéralement, soit par figure, comme leurs *Sakti* ou énergies actives. Voici la liste complète de ces déesses avec leur caractère distinctif, telles que M. Hodgson les a spécifiées.

Âdi Bouddha a pour épouse	*Pradjnâ*.
Vaïrotchana	*Vadjra dhâtvî*.
Akchobhya	*Lotchanâ*.
Ratna sambhava	*Mamoukhi*.
Amitâbha	*Pandârâ*.
Amogha siddha	*Târâ*.
Vadjrasatva	*Vadjrasatvâmikâ*.

(2) Ces déesses sont regardées par M. Hodgson comme appartenant au véritable système bouddhiste et à l'école *Swabhâvi-*

3. « Que *Ratnagherbha*, *Dipankara* (1), le Djina *Manikousouma*, *Vipasyi*, *Sikhi*, *Vis'vabhou*, *Kakoutsa*, *Kanaka*, *Kas'yapa* le pénitent des pénitens, et *S'àkya sinha* (2), les Bouddhas passés, présens et futurs, dont l'océan de perfection ne peut être traversé par les dix facultés, vous soient propices : je les adore ».

4. « Que le chef des sages et des saints, l'excellent fils de Djina *Avalokesvara*; que *Maïtreya*, *Anantagandja*, *Vadjrapàni*, et le grand chef *Mandjounâth*, *Sarvanivarana*, et l'illustre couple *Kchiti-*

---

ka, étant des manifestations spontanées de la matière, de même que les autres êtres existans, y compris l'homme. Quelques-uns sont connus sous des noms différens, tels que *Sampatpraddâ*, le distributeur des richesses, est également *Vasoundharâ*, la terre; *Kitivaravadana*, à figure de sanglier, est aussi *Maritchi*, désignant peut-être la splendeur; *Kotilakhâkchi*, aux yeux innombrables, est nommé *Pratinghira*. Les *Pantcharakchâ* (cinq *Rakchâ*) ou puissances protectrices sont appelées *Pratisarâ*, *Mahasahasrapramerddini*, *Mahamayouri*, *Mahasetavati* et *Mahamântrânousârini*. Comme on ne possède pas les légendes attachées sans doute à chacun de ces noms, il serait hasardeux de les analyser.

(1) *Dipankara* est très-vénéré par les Mongols qui l'appellent ᠳᠢᠪᠠᠩᠭᠠᠷᠠ *Dibongghira* ou *Divongara*, et le représentent de couleur jaune, assis comme S'akya mouni, et la main droite élevée. Ils forment de *Maïtari* (ou *Maitreya*), *Diboungghira* et de *S'akya mouni* une espèce de trinité qu'ils regardent comme le protecteur du monde actuel. Cette trinité est nommée en tubétain *Dissoum sandji* (les trois saints) et en mongol *Gourban tsagan Bourkhan* (les trois dieux blancs). — Kl.

(2) Nous avons ici dix Bouddhas mortels. Les sept derniers ont déjà été l'objet de remarques. Les cinq premiers ont été assignés au *Satya youga*, par quelques autorités qui ne sont pas les meilleures.

gerbha et *Khagherba* (1), vous soient propices : je les adore ».

5. « Que cette réunion des cinq Bouddhas, qui, pour la conservation du genre humain, créa de son séjour la lumière unique (2) dans le lotus suprême nommé *Nâgavâsa*, qui poussa de la racine plantée par *Vipasyi*, qui n'étant qu'une portion devint quintuple ; et qui brille éternellement, vous conserve : je l'adore ».

6. « Que la portion mystérieuse de *Pradjñâ* comme *Gouhyesvari* (3), né du lotus à trois feuilles, par la vo-

---

(1) Ce sont neuf *Boddhisatva* qui sont supposés être les fils spirituels des *Dhyâni* ou Bouddhas célestes ; ils s'appellent :

Avalokesvara	dérive de *Amitâbha*.
Maitreya	.... *Vairotchana*.
Anantagandja	.... *Akchobhya*.
Samantabhadra	.... *Vairotchana*.
Vadjrapani	.... *Akchobhya*.
Mandjounâth	.... du même.
Sarvanivarana Vichkambi	.... *Amogha*.
Kchitigerbha	.... *Ratna sambhava*.
Khagerbha	.... *Amitâbha*.

Le premier de ceux-ci qui est le même que *Padmapâni*, le quatrième et le cinquième sont compris, dans les systèmes originaux, parmi les *Dhyâni Boddhisatvas* (*voyez* vol. VI, pag. 268) ; mais les autres sont d'origine mortelle, et par conséquent dérivés à tort de pères célestes.

(2) L'objet de l'invocation est *Adi Bouddha*, sous la forme d'une lumière manifestée sur les monts *Sambhounâth* ; cette flamme passe pour brûler éternellement dans le centre de l'hémisphère de *Sambhou tchaïtya*.

(3) Le *Sakti* d'*Adi Bouddha* est ici invoqué dans l'élément de l'eau. Voici une légende citée par M. Hodgson d'après le *Sambhou pourâna* : « Lorsque *Mandjounâth* fut sorti des eaux, la forme lu- » mineuse de *Bouddha* apparut. *Mandjounâth* résolut d'élever un » temple par-dessus, mais l'eau bouillonnait avec tant d'activité,

lonté de *Mandjou-déva*, dénué d'existence, desir personnifié, favorable à plusieurs, et loué par *Brahma*, *Vichnou* et *Siva*, qui fut manifesté, le neuvième jour de la moitié obscure du mois *Mârgasircha*, dans *Dourga*, distributeur des biens, vous soit propice » :

7. « Que *Svayambhou*, sous une forme visible comme *Ratna Linghesvara* sous la forme de *Srivatsa*, le chef visible des huit *Vîtarâga* (1), le radeau sur le-

---

» qu'il ne put poser des fondemens. Ayant eu recours à la prière, » la déesse *Gouhyesvari*, se montra, et l'eau s'apaisa. » *Gouhyesvari*, la déesse de la forme cachée, a été probablement adoptée du mysticisme *Saïva*. Ce verset et le précédent sont très-obscurs.

(1) Ce verset et les sept suivans se rapportent aux huit *Vîtarâga* des neuf *Boddhisatvas* auxquels on s'adresse dans le quatrième verset; tous, sauf le premier, sont des portions d'eux-mêmes manifestées sous quelque forme visible, mais inanimées. Ainsi.

Maïtreya	fut visible comme la flamme	*Srivatsa*.
Anantagandja	se montra en	Lotus.
Samansabhadra	....	Pavillon.
Vadjrapâni	....	Vase d'eau.
Mandjounâth	....	*Tchauri*, ou queue de bœuf employée comme chasse-mouche.
Vichkambi	....	Poisson.
Kchitigerbha	....	Parasol.
Khagerbha	....	Conque.

Ils sont nommés *Vîtarâgas*, les exempts de passion, ou plutôt, peut-être les libérateurs de passions, car le nom composé admet ces deux sens. Ils sont aussi appelés les huit *Mangala* ou objets de bon augure. On les trouve sculptés sur les monumens bouddhiques, et spécialement sur les pieds de pierre ou de marbre qui sont fréquemment placés dans les temples de la secte. Ils paraissent avoir été simplement des symboles du bouddhisme; mais dans la croyance populaire, ils ont été évidemment alliés à des notions dérivées de la religion hindoue et de légendes locales, et ils offrent le caractère de *Lingas* érigés par différens individus dont quelques-uns sont spécifiés.

quel l'océan de la vie peut être traversé, qui fut produit par une portion de *Maïtreya*, s'unissant à la lumière de *Ratna tchoura* (1), dans le rocher de la forêt, vous soit propice : je l'adore ».

8. « Que *Gokernesvara*, fils (2) de *Khagandja*, sous la forme de lotus, prise sur les bords du *Vâgmatî*, conformément au desir de *Lokanâth*, pour conserver le depravé *Gokerna* (3), engagé dans une dévotion austère, et qui, pour l'avantage du genre humain et de ses créateurs, est encore au confluent des rivières (4), vous soit propice : je l'adore ».

---

(1) *Ratna tchoura* ou *Mani tchoura* à la crête de pierreries; on dit que c'était un roi de *Saketa nagar*, sur la tête duquel poussa une pierrerie de valeur inestimable qu'il offrit aux dieux, et qui fut unie avec la portion de *Maïtreya* pour former le *linga* du joyau. Le *Srivatsa* est proprement le joyau porté par *Krichna*, mais est employé ici pour désigner une flamme ondoyante. Parmi les anciennes sculptures bouddhiques d'*Amaravati* sur la *Krichna*, que le colonel Mackensie a enlevées, il y en avait une d'un *lingam* surmonté d'une flamme de ce genre.

(2) Le *Vîtarâga* est qualifié *Khagandja Tanaya*, signifiant émanation ou dérivation, et non littéralement fils.

(3) *Gokerna* passe pour avoir été un prince de *Pantchâla*. Le nom de *Vîtarâga* joint au sien indique clairement qu'il est question d'un *linga*. Ces symboles étant ordinairement nommés dans l'Inde d'après quelque circonstance unie à leur première érection, on y ajoute *Isvara*, le nom de *Siva*. *Gokernesvara* est par conséquent le *linga* érigé par *Gokerna*. Cependant, il est probable que ce *Gokerna* n'est qu'un personnage fabuleux, et que l'origine réelle de son nom est l'existence d'un *lingam* semblable qui a été célèbre depuis des siècles sur la côte de Malabar.

(4) Du *Vâgmati* et de l'*Amoghavati*, où des oblations aux ancêtres sont offertes.

8.

9. « Que *Mahesa,* nommé *Kîla* (1), le *Vitarâga,* émané de *Samantabhhadra,* sous la forme d'un pavillon sur la montagne sainte (2), pour le bien du genre humain, soit effrayant, comme avec un pieu le terrible serpent *Koûlika* (3), le roi des *Naga* ».

10. « Que le *Sarvisvara,* fils du grand Djina, tenant un trident et une cloche, une portion de *Vadjrapâni* sous la forme d'une jarre prise d'après le commandement de *Lokesvara,* pour chérir *Sarvapâda* (4), et laissé sur la terre pour l'avantage du genre humain (5) vous soit propice : je l'adore ».

11. « Que *Garttesa* (6), la forme qui accorde tout, prise par *Mandjou-deva* pour une portion de lui-même afin de réveiller l'ignorant, le paresseux et le sensuel *Mandjougartta* (7) et de le changer en un sage (région) profond et savant, vous soit propice : je l'adore ».

---

(1) Ou *Kîlesvara.*

(2) Le texte porte *Srigiri* que le commentaire appelle *Tâchrou-ghiri.*

(3) *Koulika* est un des huit chefs des *Nâga* ou serpens de *Pâtâla.*

(4) Sage nommé aussi *Vadjârtchârya,* mais ce mot est également employé dans un sens générique.

(5) Ce *linga* est appelé *Ghatesvara.*

(6) L'emblème de *Mandjou deva* est un *tchauri,* mais *Gartta* est une caverne, un trou, un enfoncement. Ainsi, dans cette circonstance le texte ne conserve pas sa consistance symbolique, comme dans les stances précédentes.

(7) Le commentaire semble entendre par *Mandjou-gartta,* le Népal, la cavité ou la vallée de *Mandjou deva,* qui, selon M. Hodgson, paraît être un personnage historique.

12. « Que le pieux *Sarvanivarana Vichkambi*, désireux de prendre la forme d'un poisson, et décoré du seigneur des serpens, qui donna tout au sage *Oudiya*, et rejetant une portion de lui-même, devint *Vitarâga phanîndresvara* (1), exempt de passion, vous soit propice : je l'adore ».

13. « Comme *Oudiyâna* (2) ombragé par son parasol, faisait ses dévotions sur les bords du *Vâgmatî*, *Prithvigerbha* lui apparut soudainement et établit cette portion de lui-même, le *Vitarâga Gandhesa* (3), l'ami de tous, se tenant debout en présence de *Lokanâth*, qu'il vous soit propice : je l'adore ».

14. « Comme *Oudiyâna*, ayant obtenu des facultés surnaturelles par ses austérités, fut satisfait en se souvenant du fils d'*Amita*, et soufflant la coquille *Khagerbha*, son cœur dévoué à la volonté de *Lokesvara*,

---

(1) Un poisson est le symbole de *Vichkambhi;* mais il est clair que dans cette stance, comme dans les autres, le symbole primitif est fondu dans la nouvelle personnification lingamite, qui est plus spécialement rappelée dans chaque exemple et qui n'est pas toujours représentée sous le même type. Dans ce cas, c'est l'*isvara* ou le *linga* du seigneur des serpens à chaperon.

(2) Le personnage mentionné dans ce verset et auquel il est fait allusion dans le prochain, quoiqu'il ne soit pas nommé dans l'original, est simplement qualifié *Atchârya* ou saint homme. *Lokanâth*, *Lokesvara*, et le fils d'*Amita* sont considérés par M. Hodgson comme indiquant *Padmapâni*, qui est regardé comme le seigneur spécial des huit *Vîtarâga*.

(3) Les auteurs de cette nomenclature semblent avoir été embarrassés pour un nom convenable, et avoir pris *Gandhesa*, le dieu des odeurs, parce que l'odorat est la propriété de l'élément terrestre; c'est de là que les *Boddhisatva* nommés *Prithvi* et *Kchiti gherbha* dérivent la première partie de leur nom.

était manifeste ; que celui qui, ayant établi une portion de lui-même comme *Vikramesa* (1), retourna à sa demeure, vous soit propice : je l'adore ».

15. « Que le saint *Tîrtha* (2) *Pounya* où le *Naga*

(1) La même remarque s'applique plus spécialement à cette forme, *Vikrama*, valeur, bravoure, étant employé pour désigner les austérités pratiquées par les sages.

(2) De ce verset au dix-huitième, les douze grands *Tirtha* ou lieux de pélerinages du Népal sont invoqués ; ils sont tous au confluent de rivières, dont la plupart ne sont que des torrens de montagnes. Les circonstances dont ils tirent leur sainteté sont brièvement rapportées dans le texte ; les légendes sont racontées dans le *Sambhou pourâna* et trop étendues pour être citées. Les lieux, encore très-fréquentés, ont tous été reconnus par M. Hodgson ; ce sont :

Pounya tîrtha, à *Gokerna*, où le *Vâgmati* et l'*Amoghaphaladâyini* s'unissent.

Sânta tîrtha, à *Gouhyesvari ghat*, où le *Mandârikâ* se jette dans le *Vâgmati*.

Sankara tîrtha, immédiatement au-dessous de *Patan*, au confluent du *Vâgmati* et du *Manimati*.

Radja tîrtha, à *Dhantila*, où le *Radj-mandjari* se réunit au *Vâgmati*.

Kâma tîrtha, nommé en névâri *Phousinkhel*, au confluent du *Kesavati* et du *Vimalavatî* ; le premier est aujourd'hui connu pour le *Vichnouvati*.

Nirmala tîrtha, au confluent du *Kesavati* et du *Bhadravati*, à *Bidjisoko*.

Akara tîrtha, au confluent du *Kesavati* et du *Souvernavati*.

Djnyâna tîrtha, au confluent du *Kesavati* et du *Pâpanâsini*.

Tchintameni tîrtha, à *Patchilivaïvi*, où le *Kesavati* et le *Vâgmati* s'unissent au-dessous de la capitale actuelle, c'est le principal *Sangam* ou confluent des rivières du Népal.

Pramoda tîrtha, à *Dânaga*, où le *Vâgmati* et le *Râtnavati* se oignent.

Satlakchana tîrtha, au confluent du *Vâgmati* et du *Tchârou-mati*.

tint le repos de *Târkchya*, que le saint *Tîrtha Sânta* où *Prâvati* pratiqua la pénitence pour apaiser les dissentions; que le saint *Tîrtha Sankara*, où *Roudra*, l'esprit fixé à obtenir *Pârvati*, pratiqua des austérités rigoureuses, vous soient propices : je les adore ».

16. « Que le saint *Radjatîrtha*, où *Viroupa* obtint la souveraineté de la terre; que le saint *Kâmatîrtha* où le chasseur et le cerf allèrent au ciel d'*Indra*; que le saint *Tîrtha Nirmalâkhya* où le sage *Vadjrâtchârya* pratique ses ablutions, vous soient propices : je les adore ».

17. « Que le saint *Tîrtha Akara*, où le trésor est obtenu par le pauvre qui se désespère; que le saint *Djnyâna Tîrtha*, où la seule sagesse est obtenue par l'ignorant qui rend ses respects à la rivière; que le saint *Tîrtha Tchintamâni* où chaque désir est obtenu par ceux qui y pratiquent convenablement leurs ablutions, vous soient propices : je les adore ».

18. « Que *Pramoda Tîrtha* où les ablutions assurent le plaisir, que *Satlakchana Tîrtha*, où les eaux engendrent des attributs heureux; que *Sri-Djaya Tîrtha*, où *Balâsoura* se baigna quand il entreprit de subjuguer les trois mondes, vous soient propices : je les adore ».

19. « Que les déesses *Vidyâdhari*, *Akâsayoghini*, *Vadjrayoghini* et *Hârîti* (1); que *Hanoumân*, *Ga-*

---

(1) Ces quatre déesses appartiennent au système *Svabhâvika*, conformément à un commentaire; *Vidyâdhari* et *Akâsayoghini* sont produites par le lotus dans la sphère solaire, au-dessus de

nesa, *Mâhâkala* (1), et *Tchoura Bhikchini* (2); que *Brâhmanî* et les autres (3), avec *Sinhini*, *Vyâghrini* (4) et *Skanda* (5) vous soient propices : je les adore ».

Soumerou qui est au-dessus de la terre; au-dessous de la terre est la région de l'eau, au-dessous de celle-là, celle du feu, au-dessous celle de l'air. *Vadjrayogini* est une déesse d'un rang supérieur, et d'un *Hârîti* inférieur; ces déesses ressemblent aux *Yoghini* et *Yakchini* du système *Tântrika* danc leurs formes terribles, leur caractère malfaisant et leur pouvoir magique et en ce qu'elles ont chacune leur *vidja mantra*, syllabe mystique appropriée aux orières qui leur sont adressées. *Hârîti* a un temple dans l'enceinte de *Sambhounâth* et est adoré comme *Sitala* par les Hindous brahmaniques.

(1) Ces trois divinités adoptées du panthéon orthodoxe sont très-populaires parmi les bouddhistes du Népal; les légendes nous apprennent que leur adoption a été entièrement volontaire. La notion la plus en vogue sur ces divinités et sur d'autres, empruntées à la théocratie brahmanique, est qu'elles sont des serviteurs de *Bouddha* e qu'elles ne peuvent être vénérées qu'en cette qualité. Le *Lankâvâta* raconte que *Râvan* se vit vaincu par le singe *Hanouman*, il s réfugia dans un temple de *S'âkya*. *Hanouman* ne voulant ps violer ce sanctuaire, s'adressa à *Râma* qui lui recommanda d'allr servir *Bouddha*. On trouve dans les temples de *S'âkya* des imags de *Râvan*, de *Hanouman*, de *Mahâkâla* et de *Hârîti*. *Mahâkâla* est regardé par les *Svabhâvikas*, comme né spontanément et st invoqué par eux comme *Vadjravîra*. Les *Aïsvarika* le regardnt comme le fils de *Parvati* et de *Siva*.

(2) *Tcharou Bhikchini* est une femme mendiante. Les bouddhistes ascétiques sont divisés en quatre ordres : les *Arhan* ou saints parfaits; les *Srâvaka* ou sages studieux ; les *Tchaïlâa*, ascétiques nus, et les *Bhik'chou*, mendians.

(3) *Brahamani* et les autres sont les *Mâtrika*, mères divies, ou énergies des dieux hindous personnifiées.

(4) *Sinhinî* et *Vyâghrinî*, ou les déesses lion et tigre, son des esprits inférieurs attachés aux *Mâtri*.

(5) *Skanda* est la divinité hindoue, selon les *Aisvarika* engendrée par elle-même selon les *Svabhâvikas*.

20. « Que les *Tîrtha* moins considérables, la source et le terme du *Vâgmatî* et des autres (1); le *Késa Tchaïtya* sur le mont *Sankotchtchâ* (2), le *Lalita Tchaïtya* sur le mont *Djatotchtcha* (3), le *Dévi* du mont *Phoullotchha* (4), et le *Bhagavati* du mont *Dhyânaprotchha* (5), vous soient propices : je les adore ».

21. « Que le *Tchaïtya* du mont *Sri Mandjou*, élevé par ses disciples (6); que les cinq déités établies dans les villes fondées par *Sri Sânta* (7); que le mont *Pou-*

(1) Ce sont quatre étangs à *Vâgdvâra* nommés *Târâ tîrtha*, *Agastya tîrtha*, *Apsara tîrtha* et *Ananta tîrtha*. M. Hodgson classe la source et le terme du *Vâgmati*, la plus grande rivière du Népal, parmi les grands *tîrtha*, mais le texte ne peut être entendu de cette manière.

(2) Le mont *Sankotcha* est nommé *Sivapoura* par les Ghorka, *Chipphoutcho* par les Névâri. La légende de *Kesa tchaïtya* dit que *Krakoutchtchand Bouddha* y coupa les boucles de cheveux du front de 700 brahmanes et kchétriyas, ou en d'autres mots les fit bouddhistes. La moitié des cheveux (*Kesa*) monta au ciel, et donna naissance au *Késavati*; l'autre moitié tomba sur la terre et en sortit en *Tchaïtyas* innombrables de la forme des *lingas*.

(3) *Lalita tchaïtya* passe pour avoir été fondé par les disciples de *Vipasyi*; le mont sur lequel il se trouve est l'*Ardjoun* des Ghorka, le *Djamatchkho* des Névârî.

(4) Le déesse est *Vasoundharâ*, sous la forme d'une pierre conique; la montagne est nommée par les Ghorka, *Phoultchok*.

(5) Une autre déesse, une portion de *Gouhyesvari*, sous la forme d'une pierre conique. La montagne est nommée par les Ghorka, *Tchandraghiri*.

(6) Le mont *Sri Mandjou* est la partie occidentale du *Sambhou*, entre lesquels il y a un enfoncement, mais il n'y a pas de séparation.

(7) *Sântasri*, suivant le *Sambhou pourâna*, était un roi kchetriya de *Gaour*, nommé *Pratchanda deva*, qui, étant venu au Népal,

tchhâgra où *S'âkya* expliqua le *Pourâna* (1) incomparable, vous soient propices : je les adore ».

22. « Que le roi des serpens, le *Nâga*, le destructeur de *Vighnarâdja*, résidant avec sa suite dans le lac *Adhâra* (2); que les cinq seigneurs des trois mondes (3); *Ananda Lokesvara*, *Hari hari hari vâha Lokesvara*, *Yakchamalla Lokesvara*, *Amoghapâsa Lokesvara*, et *Trilokavasankara Lokesvara*, vous soient propices : je les adore ».

23. « Que les divinités *Hevadjra*, *Samvara*, *Tchandavîra*, *Thilokavîra* et *Yogâmbara*, avec leur suite; que le destructeur d'*Yama* et les autres rois de la colère avec tous les esprits cachés et révélés; qu'*Aparimit-âyou* et *Nâmsangîti* vous soient propices (4) : je les adore ».

---

fut fait bouddhiste par *Gounakar bikchou;* les cinq divinités sont *Vasoundhâra devi* à *Vâsoupour*, *Agni deva* à *Agnipour*, *Vâyou deva* à *Vâyoupour*, *Nâga deva* à *Nâgpour*, et *Gouhya devi* à *Sântapour*. Toutes sont sur le mont *Sambhou* autour du grand temple.

(1) Le mont *Poutchhâgra* est la cavité du mont *Sambhou*, le *pourâna* dont il est question est le *Sambhou pourâna*.

(2) Ce *Nâga* est *Karkota* un des huit *Nâga* qui dans le Népal, de même que dans le Cachemir, passent pour avoir résisté aux eaux qui remplirent ces vallées; quand le pays fut desséché, il se retira dans un réservoir près de *Kathmandou*. L'étang *Adhâra* est nommé par les Névâri, *Tadahong*.

(3) Les cinq *Lokesvara* qui gouvernent le monde, sont boddhisatvas : *Ananta* est nommé par les Névari *Tchobhâ deo*, et *Yakchamalla*, *Toûyoû khvâ*.

(4) La plupart de ces personnages appartiennent au système bouddhique, et à la section *Svabhâvika*. *Aparimitâyou* et *Nâm Sanghiti* sont des bouddhas, à chacun desquels plusieurs associés sont attachés.

24. « Que *Mandjounâth* (1) qui, venu de *Sircha* avec ses disciples, fendit la montagne avec son cimeterre, et bâtit, sur le lac desséché, une ville, la demeure agréable des hommes, adorant la divinité assise sur le lotus élémentaire, vous soit propice : je l'adore ».

25. « Qu'*Abdjapâni*, chef de la bande des compagnons d'*Hayagriva* et de *Djatâdhara* (2), qui vint au mont *Potala*, après être allé de *Saoukhavati* à *Venga*, et ayant ensuite été appelé par le roi (3), pour écarter les maux accumulés, entra dans *Lalitapour*, vous soit propice : je l'adore ».

REMARQUES.

Indépendamment du but particulier des allusions contenues dans les versets qu'on vient de lire, ils suggèrent quelques considérations générales que l'on peut exposer brièvement.

---

(1) On ajoutera au texte quelques observations sur le sens historique de ce verset et du précédent.

(2) La construction de ce passage peut garantir l'emploi de *Djatâdhara* comme épithète de *Hayagriva*, le porteur du *Djata* ou chevelure nattée, dénotent un sectateur de *Siva*, surtout *Hayagriva* étant cité comme un *Bhaïrava*, un des suivans de *Siva*. Mais le commentaire appelle *Djatâdhara* un *Lokesvara* ; et aussi, suivant M. Hodgson, *Hayagriva* et *Djatâdhara* sont deux des suivans domestiques d'*Abdjapâni* ou *Padmapâni*, un des *Dhyâni Bouddhas* ; d'autres sont nommés *Soudhana*, *Kouâmra*, *Adjita*, *Aparadjita*, *Marsaïnya*, *Varada*, *Akâlamritya*, *Djaya*, *Vidjaha*, *Abhayaprada* et *Dhanada*, la plupart de ces noms sont bien connus des Hindous, comme suivans de *Siva* et de *Pûrvati*.

(3) Le *Deva* : le commentaire dit que c'est *Narendra deva*, roi de Népal.

Il est évident que la religion bouddhique, telle qu'elle est suivie au Népal, n'est ni aussi simple, ni aussi philosophique qu'on se l'est quelquefois imaginé. Les objets d'adoration ne se bornent nullement à quelques personnages d'origine mortelle, élevés aux honneurs divins par leur sainteté éminente. Ils embrassent une diversité de modifications et de dégrés plus nombreux et plus compliqués que le vaste panthéon des brahmanes. A la vérité, une portion de l'armée céleste est empruntée aux légendes brahmaniques, mais on peut suivre jusqu'à leurs sources primitives, chez les *Svabhâvikas* et chez les *Aisvarikas*, assez de personnages différens, soit engendrés spontanément, soit créés par quelque manifestation de l'*Adi Bouddha* ou être suprême. Tels sont les *Boddhisatvas* et les *Lokesvaras*, et beaucoup de divinités inférieures, mâles et femelles, qui ne sont pas empruntées aux sectes des *Saïva* et des *Sâkta*.

Il serait important de savoir jusqu'à quel point ces divinités sont particulières au Népal et si elles sont reconnues par les bouddhistes des autres pays. Il n'est guère douteux qu'elles ne le soient par ceux du Tubet et de la Mongolie, et on en retrouve quelques-unes en Chine. Mais il est très-incertain qu'elles forment une partie de la théocratie de Ceylan, d'Ava et de Siam. Dans la première de ces contrées, on rencontre des divinités inférieures, adorées, dont quelques-unes sont des femmes; mais, autant que les descriptions nous mettent à même d'en juger, elles n'offrent aucune analogie avec les êtres semblables adorés au Népal. Rien

de ce genre ne paraît se montrer à Ava et à Siam, quoique, dans l'existence des *Nats*, on admette qu'il y a d'autres créatures créées que l'homme et la bête. On a déjà observé que rien d'analogue aux bouddhas métaphysiques ou *Dhyâni* ne se voit dans le bouddhisme de l'Inde méridionale.

Cependant on peut prouver avec quelqu'évidence, que toute la hiérarchie du ciel dans le Népal, même de la classe *Svabhâvika*, n'est pas bornée aux nations du nord. Nous avons, dans le vocabulaire de *Hematchandra*, les noms de seize déesses, et à peu de distance des synonymes de Bouddha, qualifiées les *Vidiyadevis*, qui sont inconnues au système brahmanique. L'une d'elles est *Pradjnâpti*, qui est peut-être le *Pradjnâ* de notre texte. Cependant elle est appelée dans le vocabulaire *Trikânda Secha*, ce qui confirme complètement l'opinion suivant laquelle beaucoup de personnages inférieurs, appartenant au bouddhisme, étaient connus dans l'Inde quand cette croyance y était en vogue. Outre les noms de *S'âkya* et des Bouddhas généraux ou individuels, comme *Svayambhou*, *Padmapâni*, *Lokanâth*, *Lokésa*, *Vitirâga*, *Avalokïta* et *Mandjousri*, cet ouvrage spécifie diverses déesses dont les titres se lisent dans le texte, tels que *Târâ*, *Vasoudharâ*, *Dhanadâ* ou *Sampat pradâ*, *Mâritchi*, *Lotchana*, et d'autres. Ce vocabulaire est en sanscrit, et paraît être une compilation faite dans le dixième ou le onzième siècle.

Les allusions du vingt-quatrième verset et d'autres, relatives à *Mandjou-nâth*, semblent le désigner comme

le premier prédicateur de la religion bouddhique en Népal. La tradition lui attribue la même opération exécutée par *Kas'yapa* en Kachemir. Celle d'avoir délivré le pays des eaux qui le submergeaient, en leur donnant une issue à travers les montagnes; suivant le texte, il y parvint en ouvrant un passage avec son cimeterre. La même stance raconte qu'il venait de *Sircha;* le commentaire nevâri dit que ce lieu est dans la montagne de *Mahâtchin* (ou la Chine), ce que confirme le *Sambhou pourâna.* La ville fondée par *Mandjou,* et nommée *Mandjou pattam,* n'existe plus, mais la tradition la place à moitié chemin entre le mont *Sambhou* et la forêt de *Pasoupati,* où l'on trouve souvent des restes d'édifices. Buchanan et Kirkpatrick parlent de la légende de *Mandjou* qui dessécha la vallée du Népal, et sont tous deux persuadés qu'elle est fondée sur ce fait que cette vallée fut autrefois un vaste lac. *Manjou* a plusieurs synonimes dans le *Trikanda,* comme *Mandjousri, Mandjou-ghocha, Mandjou-bhadra, Koumâra* (le jeune homme ou le prince), *Nila* (au teint noir), *Bâdirâdj* (roi de la controverse), *Khergi* (portant une épée), *Dandi* (portant un bâton), *Sikhâdhara* (ayant une boucle de cheveux sur le sommet de la tête), *Sinhakeli* (qui joue avec un lion), et *Sârdoûlavâhana* (qui monte un tigre). Quelques-unes de ces épithètes ne doivent pas s'entendre dans un sens littéral, mais leur tendance générale est d'assigner à *Mandjou* le caractère de législateur militaire, ou dont l'argument le plus

convainquant était le tranchant de son épée (1).

Il est possible que la religion introduite par *Mandjou* et ses disciples, ait été le bouddhisme pur sous l'une des deux formes *Svabhâvika* ou *Aisvarya*; mais d'où sont dérivés les additions brahmaniques? Il n'est pas extraordinaire d'y retrouver *Siva*, ou *Vichnou*, ou *Ganesa*, et même peut-être *Hanoumân*, jouissant d'un certain degré de respect, car, dans la doctrine bouddhique, il n'y a rien qui repousse l'existence de ces êtres, et la légende qui les concerne est si populaire parmi les Hindous, que naturellement elle a dû être adoptée avec empressement chez leurs voisins. Mais la forme *Sakta* de l'Hindouisme est une innovation obscure et non avouée, par conséquent elle n'avait pas les mêmes droits pour être accueillie. C'est cependant la source principale des notions et des divinités étrangères au bouddhisme, pour les sectateurs de cette religion parmi lesquels le *Pantchavisati* est une autorité. Ce livre ne peut être parvenu à leur connaissance que par un effet du voisinage, parce que les *Tantras* et les *Tântrika pourâna* forment une littérature presque particulière aux provinces orientales de l'Hindoustan, et dont on peut suivre l'origine dans le *Kâmaroup* ou l'*Asam* occidental. Il est indubitable que ce système a principalement prévalu dans le Bengale, le Rungpore, le Koutch-Béhar, et l'Asam, et en suivant la même direction, s'est probablement ré-

---

(1) *Mandjou* ou *Mandjousri* est le *Dziambaï djhang* des Tubétains et le *Mandjuchiri* ou *Mandjouchari* des Mongols. — Kl.

pandu dans le Népal. On peut distinguer quelques indices de ce fait, dans la dernière stance du traité traduit.

Le sens littéral de ce verset est qu'*Abdjapâni*, quel qu'il puisse être, vint à *Lalitapour* après être allé de *Saoukhavati* à *Banga*. *Saoukhavati* est appelé un *Lokadhâtou*, une division de l'univers propre aux bouddhistes, et qui probablement ne se trouve pas dans ce monde; mais le nom de *Banga-desa* n'est jamais appliqué à d'autre pays qu'à ceux qui sont à l'est ou au nord du Bengale. *Abdjapâni* ou *Padmapâni* est un *Bodhisatva* métaphysique, mais dans l'ouvrage dont nous nous occupons, toutes ces chimères sont converties en substances, et *Padmapâni* est ainsi un prédicateur de la religion bouddhique, ou un individu employé dans cette qualité. La tradition raconte qu'il fut invité à demeurer dans le Népal, dans un temps de famine, par *Narendra-deva*, Radja de *Bhatgong* et *Bandhoudatta*, un *Vadjrâtchârya;* il accepta la proposition. Il arriva accompagné de *Bhaïravas* et de porteurs de *Djatâs*, on peut supposer qu'il vint vêtu en prêtre de *Saïva;* et, s'il n'était pas en personne, il était au moins un *Ansa* ou une portion de lui-même dont les bouddhistes orthodoxes ne s'occupent pas. Cependant ils n'ont aucune objection à ce que *Siva Mârgis* adore *Abdjapâni* sous tel nom qui leur convient, et ses fêtes annuelles sont fréquentées également par toutes les sectes.

Kirkpatrik parle dans son ouvrage sur le Népal de l'invitation envoyée à un docteur étranger par *Naren-*

dra deva, mais il appelle ce personnage *Matsyendra nâth* (1) ; c'est un des premiers propagateurs, à ce qu'il paraît, de la forme *Pâsoupata* de la croyance des *Saïva*, qui semble prévaloir maintenant au Népal. Il est aussi question d'une modification des rites nationaux introduite par un prince du même nom, par lequel on rapporte qu'une chute de neige fut obtenue. Le premier *Narendra deva* a vraisemblablement vécu dans le septième siècle, et le second dans le douzième. Le premier correspondrait assez bien à l'époque de l'introduction de la croyance *Pâsoupata*, qui doit avoir été populaire dans l'Inde, vers ce temps-là ; et la seconde date est à peu près celle à laquelle le rituel *Tântrika* semble être devenu en vogue. Il n'est pas improbable que les expressions du *Pantchavinsati* se rapportent à l'un ou à l'autre de ces

(1) Une légende originale que M. Hodgson m'a envoyée raconte que le *Lokesvara Padmapâni* descendit comme *Matsyendra*, par le commandement d'*Adi Bouddha*. Il se cacha dans le ventre d'un poisson, afin d'entendre *Siva* enseigner à *Pârvati* la doctrine du *Yoga*, qu'il avait apprise d'*Adi Bouddha*, et qu'il communiqua à son épouse sur le bord de la mer. *Siva* ayant des raisons de soupçonner que quelqu'un l'écoutait, lui commanda de paraître ; *Padmapâni* se montra, vêtu d'un habillement peint avec de l'ocre, portant des boucles d'oreille, et rasé, étant le chef des *Yogi*. Il fut appelé *Matsyendra nâtha*, parce qu'il était sorti d'un poisson (*Matsya*), et ses adhérens prirent la qualification de *Nâth*. Nous avons dans cette histoire une preuve décisive de la croyance générale à une union entre les sectateurs de l'*Yoga* et les bouddhistes, effectuée peut-être par le *Yogi Matsyendra*, connu dans l'Hindoustân comme le disciple de *Gokarnâth*, mais transformé par les bouddhistes en une manifestation d'un de leurs sages déifiés.

événemens, quoique, suivant ce qui arrive ordinairement quand on s'approprie une légende religieuse, les circonstances soient adaptées aux notions particulières de ceux par qui elles ont été empruntées. Conformément aux traditions locales l'invitation de venir fut envoyée à *Padmapâni*, dans le cinquième siècle, ou il y a 1381 ans

ACHTAMI VRATA VIDHANA.

Ce traité est beaucoup plus étendu que les deux précédens; mais il a moins de valeur pour l'explication des idées bouddhiques primitives. Il appartient à cette croyance, mais il est entremêlé d'un bien plus grand nombre de notions d'origine étrangère, que les deux autres; c'est en effet un rituel des pratiques *Tântrika* pour les personnes qui professent la religion de Bouddha : un petit nombre d'observations et d'extraits suffira pour donner une idée de son caractère et des pénitences qu'il prescrit.

Le huitième jour de la lune de chaque demi-mois, est un jour particulièrement assigné aux cérémonies religieuses dans le système orthodoxe. Dans la croyance des *Vaïdik*, l'usage était, ce jour là, de jeûner et d'offrir des oblations aux dieux en général, et les *Paourânik* le consacraient à différentes divinités et particulièrement à *Vichnou*. Les *Tântrika* ont réservé le huitième jour de certains mois à la célébration de rites qui n'ont pas un objet exclusif, mais sont destinés à assurer la prospérité de celui qui les observe, et il paraît qu'en cela ils ont été imités par les bouddhistes du Népal.

Le commencement de l'ouvrage, en annonçant l'intention du fidèle, se rapporte brièvement à plusieurs des principaux sujets des versets du *Pantchavinsatika.*

« Dans la période du Tathâgata *S'âkya sinha,* » dans le *Bhadrakalpa,* dans le *Lokadhâtou* nommé » *Sahâ,* dans le *Vaivasvata manvantara,* dans le » premier quartier de l'âge de *Kali,* dans la section » *Bharata* de la terre, dans le *Pantchâla* septentrio- » nal, dans le *Devasoûka kchetra,* dans l'*Oupachkhan-* » *doha pitha,* dans la terre sainte d'*Aryavertta,* dans » la demeure du roi des serpens, *Karkota,* dans le lac » nommé *Nâga-vâsa,* dans la région du *Tchaîtya* de » *Svayambhou,* dans le royaume sur lequel *Goukyes-* » *vari pradjnâ* règne et que la fortune de *Mandjous-* » *ri* protège, dans le royaume de Népal de la forme » de celui de *Sri samvara,* invincible, entouré des » huit *Vitarâgas, Mani-linghesvara, Gokernesvara,* » *Kilesvara* et *Koumbhesvara, Garttesvara, Phanik-* » *esvara, Gandhesa* et *Vikramesvara,* arrosé par » les quatre grandes rivières, *Vâgmatî, Kesavati,* » *Manimati* et *Prabhâvati,* sanctifiés par les douze » grands et six petits *Tîrthas,* et par les édifices des » quatre montagnes; gouverné par les sages, honoré » par les *Yogini,* les huit *Mâtrika,* les huit *Bhaï-* » *rava, Sinhini, Vâghrini, Ganesa, Koumâra,* » *Mahâ-kâla, Hârîtî, Hanoumân,* les dix ministres » de colère. Dans un tel lieu, dans un tel temps, de- » vant telle divinité, je (se nommant lui-même et sa » famille) accomplis ce rite avec ma femme et ma mai-

» son. » Alors les objets de la cérémonie sont énoncés en général, tels que l'éloignement de tout mal, la conservation de la santé et l'obtention de la fortune. La plupart des noms cités ont déjà été expliqués, et d'autres appartiennent au brahmanisme hindou. L'appellation de *Lokadhâtou*, ou division de l'univers, paraît être applicable à la chaîne de l'*Himalâya* et renferme le Kachemir, comme nous l'apprend le *Radja Taringini* (1).

Le cérémonial du *Tantra* se distingue par la répétition des syllabes mystiques, l'emploi des *Yantra* ou diagrammes, un excès de gestes, l'adoration du maître spirituel ou *Gourou*, et l'idée de l'adorateur qui s'imagine qu'il s'identifie avec la divinité adorée. Dans tout cela, ainsi que dans l'ordre et la nature des présentations, l'*Achtami vidhâna* s'applique aussi bien à Calcutta qu'à Kathmandou; la seule différence consiste dans l'objet ou les objets auxquels on s'adresse; dans le cas actuel, le principal personnage invoqué est *Amoghapâsa* qui paraît être le même que *Svayambhou nâtha;* mais des prières sont faites et des offrandes adressées à tous les personnages du panthéon boud-

(1) J'ai inséré dans le tom. XV des *Recherches Asiatiques*, une histoire du Kachemir. Le texte *Nâgari* de cet ouvrage appelle le Kachemir *Sahalokadâtou*, mot que j'ai mal traduit par l'*essence du monde*, ce sens est admissible quoique ce ne soit pas la signification technique de *Lokadâtou* réuni à *Saha*, aucune indication authentique ne m'indiquant à cette époque le dernier mot comme étant un nom propre, et le premier comme une division de l'univers dans la géographie bouddhique.

dhique, et à un grand nombre des divinités des Hindous, spécialement aux formes terribles de *Siva* et de *Sakti*, et à tous les *Bhoûta* ou esprits du mal, et aux *Yoghini* et *Dâkini*, les auteurs de tous les méfaits; quelques citations confirmeront l'exactitude de ces assertions.

Dans la salle où se fait la cérémonie, on marque divers *Mandala* (1) ou portions appropriées aux différens objets du rite et à la suite complète d'adorations rendues à chacun. Celle qui va être décrite est désignée pour *Bouddha Mandala*. Les instructions sont généralement en névari, les textes et les prières qui doivent être récitées sont en sanscrit.

Que le sacrificateur touche le *Bouddha Mandala* avec l'index en répétant le *Tathâgata* universel; que tout soit propice; ensuite il s'adresse au *Dourvâ* (ou à l'herbe sainte posée dans le milieu du cercle). « *Om!* » j'adore le (2) *Vadjra dourva*, que la gloire soit à » lui. » Alors il jette des fleurs ou agite de l'encens en l'air en disant : « Que tous les Bouddhas résidant dans » tous les quartiers se réunissent autour de moi. Je » (un tel, nommé....) observant ce rite, suis devenu

(1) Le *Mandala* est quelquefois un cercle imaginaire sur le corps de l'adorateur, mais ici il est indiqué comme devant être fait avec diverses substances suivant les moyens de celui qui pratique le rite, par exemple avec de la poudre d'or, ou des pierreries, ou des pierres broyées.

(2) Le mot de *Vadjra* qui signifie *foudre* ou *diamant* est employé dans ces mots composés dans le sens de fortuné, saint ou sacré.

» un mendiant (*Bhikchou*). Que tous les Bouddhas » s'approchent qui veulent m'accorder l'accomplissement de mes vœux. J'agite ce *Vadjra pouchpa* en » l'honneur des docteurs heureux, les possesseurs de la » prospérité et le seigneur; je les invite à paraître. »

Alors l'adorateur présente de l'eau pour laver les pieds, et pour rincer la bouche, en disant : « Reçois » l'eau pour les pieds du saint *Sri Bouddha; Svâhâ*, » reçois l'*Atchmana; Svâhâ.* »

Ensuite vient le *Pouchpa nyâsa* (la présentation des fleurs) accompagné de ces oraisons : « *Om!* au » saint *Vairotchana : Svâhâ. Om!* au saint *Akcho-* » *bhya : Svâhâ. Om!* au saint *Ratna-sambhava : Svâ-* » *hâ. Om!* au saint *Amitâbha : Svâhâ. Om!* au saint » *Amogha siddha : Svâhâ. Om!* au saint *Lotchanâ :* » *Svâhâ. Om!* au saint *Mâmaki : Svâhâ. Om!* au » saint *Târâ : Svâhâ.* »

Ceci est suivi ou accompagné de la présentation de l'encens, des cierges, de l'eau et de tout le riz.

Ensuite vient le *Stotra* ou la louange. « J'offre à » jamais mes salutations, la tête inclinée, au saint » bienfaiteur du monde, *Vairotchana;* au saint *Ak-* » *chobya;* à l'illustre *Râtnodbhava*, le meilleur de » tous les saints; à *Amitâbha*, le seigneur des pénitens; » au saint *Amogha siddha*, qui écarte tous les maux » de l'âge *Kali;* à *Lotchanâ*, à *Mâmâki;* et à *Târâ* » nommé *Pândourâ.* J'adore *S'âkya sinha* qui gou- » verne tout, propice, l'asile de la clémence, le Boud- » dha infiniment sage, aux yeux de lotus et intelligent. »

Après cela le fidèle fait le *Des'ana*, sorte de con-

fession : « Quelque péché qui puisse avoir été commis » par moi enfant et imparfait que je suis, soit provenant de ma faiblesse naturelle, soit produit avec une » intention perverse, je confesse tout, étant en présence des seigneurs du monde, les mains jointes, » accablé d'affliction et de crainte, et me prosternant » itérativement devant eux; puissent les sages saints » regarder le passé comme passé, et le mal que j'ai » fait ne se répétera pas. »

Ceci sera dit par le disciple devant le *Gourou*, en plaçant son genou droit dans le *Mandala* à terre; ensuite il continuera ainsi : « Je (un tel) ayant prononcé » ma confession, prends dorénavant mon refuge avec » *Bouddha*. Jusqu'à ce que la fermentation de l'ignorance se soit apaisée; car il est mon protecteur, le » seigneur de la gloire exaltée, d'une forme impérissable et incommensurable, miséricordieux, sachant » tout, voyant tout, exempt de toute crainte, de terreurs; je fais ceci en présence des hommes. »

A cela le *Gourou* répond itérativement : « Bien fait, » bien fait, mon fils; accomplis le *Niryâtana!* »

En conséquence l'adorateur prend du riz, des fleurs et de l'eau, et accomplit le rite ou les jette sur *Mandala* en répétant cette formule : « Ceci est le seigneur » *Arhat*, l'intelligent bouddha, rempli de science divine; *Sougata* connaissant l'univers, l'éminent, celui qui dompte les écarts fougueux des fautes humaines, le maître des mortels et des immortels, » *Bouddha*. A lui, joyau des Bouddhas, j'adresse » les rites accomplis à cette fleur *Mandala*. »

Alors l'offrande est faite avec cette formule : « *Om!* » *Namah* au joyau des Bouddhas, dont le cœur » est chargé du fardeau de la compassion, l'esprit su- » prême, l'intelligence universelle, la triple essence, » celui qui supporte les maux pour le bien des êtres » existans, accepte cette offrande, savoureuse et odo- » riférante, et confirme-moi ainsi que tous les hommes » dans la sagesse suprême et comprenant tout. *Om,* » *am, hrit, houm, phat, Svâhâ.* »

Tout ce qui précède est répété trois fois avec ce que l'on appelle les *Dherma*, les *Sangha*, et les *Moûla Mandala.* Les noms des Bouddhas changent, et les prières diffèrent en longueur, mais non en intention; mais elles ne forment qu'une bien petite partie de la cérémonie; quoiqu'elle ne se compose entièrement que de ces prières et de ces observances.

Après que le fidèle a adoré les divers Bouddhas, Bodhisatvas, souverains de tous les quartiers et autres êtres mythologiques, il termine la cérémonie par l'invocation suivante adressée aux esprits du ciel et aux spectres damnés.

« Gloire à *Vadjrasatva*, aux dieux et aux démons, » aux serpens et aux saints, au seigneur de la race à » plumes, et à tous les *Gandharba, Yakcha,* sou- » verains des orbes planétaires et esprits qui demeurent » sur la terre. Ainsi agenouillé à terre, je vous adore. » Que tous ceux qui entendent mon invocation, s'ap- » prochent avec leurs femmes, leurs enfans et leurs » compagnons. Ecoutez, demi-dieux qui fréquentez les » hauteurs de *Merou*, les bosquets d'*Indra*, les palais

» des dieux, et l'orbite du soleil, esprits qui vous » jouez dans les rivières, dans les étangs, dans les lacs, » dans les fontaines et dans les profondeurs de la mer. » Fantômes qui habitez les villages, les villes, les » temples déserts des dieux, dans les étables des élé- » phans et les cellules des moines. Lutins qui hantez » les routes, les ruelles, les marchés et les carefours. » Spectres qui vous tenez aux aguets dans les puits et » dans les broussailles, dans le creux d'un arbre soli- » taire, dans les sentiers funéraires, et dans les cime- » tières des morts, et démons aux formes terribles qui » rodez comme des ours et des lions dans la vaste fo- » rêt où vous reposez dans les flancs caverneux des » montagnes, écoutez et soyez attentifs. Recevez les » cierges, l'encens, les guirlandes odoriférantes, et les » offrandes de mets qui vous sont offertes dans la sin- » cérité de la foi : acceptez, mangez et buvez, et ren- » dez cet acte propitiatoire. *Indra*, porteur de la » foudre, *Agni*, *Yama*, seigneur de la terre, sei- » gneur de la mer, roi des vents, souverain des ri- » chesses et roi des esprits (*Isâna*), soleil, lune, » créateurs du genre humain, acceptez cette offrande » d'encens, cette offrande de cierges. Acceptez, man- » gez et buvez, et rendez cet acte propitiatoire.

» *Krichna roudri*, *Maha roudri*, *Sivâ*, *Ouma*, à » l'aspect noir et terrible, suivans de *Dévi*, *Djayâ*, » *Vidjayâ*, *Adjitâ*, *Aparâdjitâ*, *Bhadhrakâlî*, » *Mâhâkalî*; *Stahlakâli*, *Yoghinî*, *Indrî*, *Tchan-* » *di*, *Ghori*, *Vidhâtri*, *Doûtî*, *Djamboûkî*, *Tri-* » *daesvarî*, *Kâmbodjinî*, *Dîpanî*, *Tchoûchinî*,

» *Ghoraroûpâ, Mahâroûpâ, Drichtaroûpâ, Kapâ-*
» *lini, Kapâlamâlâ, Mâlini, Khatvângâ, Ya-*
» *mahârddikâ, Khergahastâ, Parasouhasta, Va-*
» *djrahastâ, Dhanouhastâ, Pantchadâkini, Maha-*
» *tatvâ*, celui qui accomplit tous les actes, celui qui
» se plaît dans le cercle des *Djoghi*, le seigneur de
» *Vadjres'vari;* tous sont attentifs et obéissent à cet
» ordre de *Vadjrasatva*, qui fut créé par les *Yoga*,
» par la forme impassible du *Tathâgata. Om-ka-ka-*
» *kerdana-kerdana! Khâ-khâ, Khâdana-khâdana!*
» détruis, détruis tout ce qui m'est nuisible; *Gha gha,*
» *Ghâtaya, Ghâtaya!* chéris et conserve la vie et la
» santé, les souhaits et la prospérité du sacrificateur;
» celui qui tient la foudre le commande : *Hroum,*
» *Hroum, Hroum, phat, phat, phat, Svâhâ!*

Telles sont les extravagances absurdes dont cette cérémonie et celle du *Tântrika* sont remplies; on pourrait être enclin à rire de ces impertinences, si la frénésie temporaire que ces paroles excitent dans l'esprit de ceux qui les entendent et les répètent avec une crainte mêlée d'agitation n'offrait pas un sujet digne d'être examiné sérieusement par quiconque s'occupe d'étudier la nature humaine.

Notice sur Sabtai Datelo, *médecin, astronome et cabaliste du* X.*e siècle; tirée d'un manuscrit hébreu de la Bibliothèque royale de Paris.*

S'IL est vrai, comme l'a dit un savant (1), que la vie des hommes de lettres est dans leurs ouvrages, leur histoire doit naturellement disparaître avec leurs productions. C'est en effet ce qui est arrivé à Sabtai Datelo. Célébré par les savans espagnols, français et allemands pendant plus de trois siècles, son nom se perdit avec ses livres dans les persécutions que les Israélites, ses co-religionnaires, essuyèrent pendant les siècles suivants. C'est en vain que les biographes les plus habiles ont cherché l'époque et le lieu de sa naissance, l'un et l'autre sont toujours restés ignorés. J'avoue que c'était une tâche assez pénible à remplir, et il m'aurait été également difficile et même presque impossible de fixer le temps de ce savant et d'en déterminer la patrie, si je n'avais fait une heureuse découverte dans un des manuscrits hébreux de la Bibliothèque royale de Paris (2), où j'ai trouvé le fragment d'un de ses ouvrages astronomiques intitulé ספר חכמוני *Livre des Sages,* déjà cité par Salomon ben Isaac, dit Raschy, dans son commentaire sur le *Talmud de Babylone*, traité עירובין, pag. 56, *a.*

(1) M. Duclos.

(2) Ancien fonds, n.° 262.

Voici comment il raconte lui-même dans la préface les circonstances de sa vie :

אני שבתי בר אברהם המכונה שמו דטלו הרופא בעזרת אל חי לעד הנותן הכמה ותבונה ; בקשתי למצוא דברי הפץ ונזהרתי עשות ספרים הרבה ונתתי את לבי לדרוש ולתור בחכמה על אשר גרמו עונות והגלתה עיר אורים ארץ מולדתי על ידי חיל ישמעאלים בשני בשבת בשעה רביעית יום דכוכב מאדים בתשעה ימים לירח תמוז בשנת ארבעת אלפים ושש מאות ושמנים והמש לבריאת עולם בשנת אחד עשר למחזור רמ״ז ונהרגו עשרה רבנים חכמים וצדיקים זכרוניהם לברכה· אלו הן ; רבי חסדאי בר חננאל הגדול הצדיק קרובינו קרוב לזקני הנקרא רבי יוסף· ורבי אמנון ורבי אוריאל רב שלי הצדיק ז״ל ורבי מנחם ורבי חייא ורבי צדוק ורבי משה ורבי דוד ורבי ירמיהו ורבי אוריאל וזקנים חסידים ראשי הקהל ומנהיגי הדורות ותלמידים רבים זכרונם לברכה לחיי עולם הבא אמן·

ואני שבתי נפרדתי בטרנטו מממון אבותי

בן שתים עשרה שנה והגלדו ארץ אבותי ז״ל ואת קרובי בארץ פולדימו ובארץ אפריקי ואני נשארתי בארצות שתחת מלכות רומיים וגו׳

C'est-à-dire : « Moi Sabtai, fils d'Abraham, sur-
» nommé Datelo le médecin, par l'aide du Dieu vivant
» qui donne la science et la connaissance, j'ai toujours
» cherché à trouver des paroles agréables, et me suis
» avisé de faire plusieurs ouvrages. Toute mon appli-
» cation a été de chercher et de fureter dans la sa-
» gesse. Malheureusement et par nos péchés, il arriva
» que la ville d'Ourem (1), lieu de ma naissance, fut
» prise par l'armée des Ismaélites (Maures), le lundi
» à quatre heures, jour de la constellation de Mars,
» le 9 du mois Tamuz (juillet) l'an 4685 de la
» création du monde (925 de l'ère vulgaire), la 11.e
» année du cycle 247, dans laquelle furent massacrés
» dix des plus savans et des plus pieux rabbins, de
» glorieuse mémoire, dont voici les noms : Rabbi
» Chasdai, fils d'Hananel, notre grand et juste ami,
» parent de notre grand père, qui s'appelait Joseph,
» rabbi Amnon, rabbi Uriel, notre docte maître,
» rabbi Ménachem, rabbi Chija, rabbi Zadak,
» rabbi Moïse, rabbi David, rabbi Jérémie et rab-
» bi Uriel, avec plusieurs vieillards chefs de la sy-

---

(1) Ville de Portugal dans l'Estramadoure, située au sommet d'une montagne, à 4 l. E. de Leira; avec un château.

» nagogue, et un grand nombre de disciples : que » leurs mémoires soient en bénédiction ! Amen.

» Et moi Sabtai, je me séparai du bien de mes » pères, et me réfugiai à Taranto (1), dès l'age de » douze ans. Mes ancêtres et mes proches furent me- » nés captifs à *Polédimo* (ou *Polérimo*) (2) et en » Afrique, et moi je restai sur les terres de la domi- » nation des Romains, &c. »

On découvre aisement par cette préface que notre Sabtai Datelo vivait l'an 4685 de la création, 925 de l'ère vulgaire, et qu'il était âgé pour lors de douze ans. Il raconte ensuite dans la même préface qu'il a voyagé dans tous les endroits où il a cru qu'il trouverait des savans pour apprendre la médecine et l'astronomie ; qu'il trouva enfin à Babylone (3) un savant astronome et astrologue nommé *Bagrat* בגרט, qui lui enseigna ces sciences, et qu'il composa ensuite son פירוש על ברייתא דשמואל ou commentaire sur le *Baraitha* de Samuel, chef de l'académie de *Nahardea*, dans le III.ᵉ siècle, surnommé ירחנאה, le *lunatique* ou l'*astronome*. Cet ouvrage est également inédit : Joseph Kara nous en a conservé quelques fragmens

---

(1) Ancienne et forte ville de la province d'Otrante, dans le royaume de Naples.

(2) Ce nom, qui paraît avoir été altéré par les copistes, est, je crois, celui de la ville de Palerme, capitale de la Sicile, qui était alors au pouvoir des Arabes, et le séjour des émirs, qui gouvernaient l'île pour les Aglabites, qui résidaient en Afrique.

(3) Il veut sans doute parler de Bagdad.

dans son פירוש המקרא (1) commentaire sur l'Écriture Sainte, Job, IX, 9, et XXVI, 7.

Un troisième ouvrage de notre écrivain, qui porte le titre de ספר המזלות *Livre de l'astrologie*, est cité par le même auteur, *ibid*, XXVI, 13. Mais outre ces trois ouvrages, notre Sabtai a fait encore d'autres livres; l'un, qu'il a intitulé תבנית המשכן *Construction du Tabernacle*, est un livre cabalistique dont Botriel nous a conservé des fragmens (2), et l'autre explique le ספר יצירה *Livre de la Création*, cité plusieurs fois par Eléazar de Garmiza, dans son commentaire sur le même ouvrage (3) et dont un fragment se trouve aussi dans la Bibliothèque royale (4). J'ignore l'année de la mort de Sabtai Datelo.

---

*Rapport sur le sixième volume de l'*Histoire ottomane *de M. de Hammer, lu à la séance de la Société asiatique, le 6 septembre 1830.*

La faiblesse du sultan Mohammed IV avait mis l'empire turc à deux doigts de sa perte, lorsque Mohammed Köprili fut porté à la dignité de grand-visir; son fils lui succéda, et durant une administration de quinze années, consolida l'ouvrage de son père. L'échec éprou-

---

(1) Manuscrits de la Bibliothèque royale, fond de la Sorbonne, n.° 139, et ancien fond, n.° 83.

(2) *Voy.* Moïse Botriel, commentaire sur le ספר יצירה Mantoue, 1562, *in-4.°* chap. 1, misna VIII, pag. 43.

(3) Chap. I, p. 87 et chap. IX, p. 93, *in-4°* édit. de Mantoue.

(4) Mss. hébreux, ancien fond, n.° 265.

vé devant Vienne fut le commencement d'une série de désastres qui ne put être arrêtée que par la paix de Carlowicz qui ôta pour toujours à la Turquie la faculté de reprendre l'offensive. Tel est en résumé le contenu de ce volume qui a succédé rapidement au cinquième, et dans lequel on trouve, comme dans le reste de l'ouvrage, une rare érudition, fruit de trente années de travaux; les auteurs turcs imprimés ou manuscrits que M. de Hammer a pu réunir durant son séjour en Orient ou qu'il a trouvés dans diverses bibliothèques de l'Europe, ont tous été mis à contribution, de même qu'en Italie, en Allemagne, en France, en Pologne, des contemporains ou de bons auteurs ont écrit à ce sujet; les archives de l'Autriche ont été dépouillées de même. Aucun pays de l'Asie et beaucoup de contrées en Europe n'ont pas encore trouvé un historien aussi infatigable que celui de l'empire ottoman. Nous allons suivre l'auteur dans le détail de sa narration.

Mohammed Köprili, d'abord marmiton et puis cuisinier du sérail, s'était élevé jusqu'à la dignité de visir, lorsque le besoin d'une main ferme le fit placer à la première dignité de l'état; il ne l'accepta que sous condition d'être indépendant dans son administration (en 1656). Il ne savait ni lire ni écrire, mais un caractère d'une fermeté inébranlable qui dégénérait souvent en cruauté, une imperturbable hypocrisie qui ne permit jamais, même à ses amis, de discerner si ses sentimens étaient vrais ou factices, un dehors calme qui différait les vengeances mais qui ne les perdait jamais de vue, telles sont les qualités du nouveau grand-visir

et dont il se servit pour terrasser les troubles qui avaient éclaté de toutes parts; le prévôt Zulfikar avoua qu'à Constantinople même il avait noyé, d'après les ordres de Mohammed Köprili, plus de 4000 hommes, et l'on porte le nombre total des personnes exécutées à 30,000. Il envoya le caimacan de Constantinople, Ismaïl pacha, en qualité d'inquisiteur (مفتش) en Asie, et celui-ci suivit à la lettre les ordres sanglans dont il était chargé. En 1660, Constantinople fut ravagée par un effroyable incendie qui fit périr 40,000 hommes et détruisit 280,000 maisons (p. 83). L'année suivante, le grand-visir mourut; sur son lit de mort il recommanda au sultan de ne jamais prêter l'oreille aux femmes, de ne pas souffrir de fortunes colossales parmi ses sujets, de remplir le trésor par tous les moyens possibles, et de tenir toujours ses troupes en haleine (p. 88).

Son fils, *Köprilizadeh Ahmed pacha*, qui lui succéda dans sa dignité, doué d'une fermeté égale avec des vues plus étendues, se servit de moyens moins violens. Il perdit à la vérité la bataille de *S. Gotthard*, sur la frontière de la Hongrie et de la Stirie (le 1.er août 1664), contre Montecuccoli; mais la paix de *Vasvar*, conclue dix jours après, était plus avantageuse pour la Porte que pour l'Autriche. *Morosini*, après s'être vaillamment défendu, fut obligé de livrer Candie le 3 octobre 1669, et vers le même temps les Cosaques de l'Ukraine, en guerre avec la Pologne, se mirent sous la protection ottomane; la guerre contre la Pologne fut heureuse; le boulevart de ce pays, la forteresse de *Caminiec* fut prise le 27 août 1672 et bientôt après la paix

de *Bucsacs* obligea les Polonais à céder la Podolie aux Turcs, l'Ukraine aux Cosaques, et à payer un tribut annuel de 22,000 ducats. Le connétable Sobieski, par la défaite du grand-visir à *Chocim*, le 11 novembre 1673, dut à ses succès la couronne de son pays. Ahmed mourut le 30 octobre 1676; son successeur, *Kara Mustafa*, se fit bientôt connaître par une avidité insatiable et effrontée; il extorquait de l'argent des ambassadeurs étrangers de telle manière qu'on n'avait jamais rien vu de pareil (p. 346, 361). Quoiqu'il fut battu par Sobieski, en 1678, de sorte qu'il ne ramena que le quart de son armée, il se servit de l'ambition d'*Emeric Tököli* qui prétendait à la couronne de Hongrie, pour faire la guerre à l'Autriche. L'armée turque se mit en marche au mois de janvier 1683, et arriva, forte de 200,000 hommes, sous les murs de Vienne le 14 juillet; son vaillant commandant, le comte de Starhemberg avait à peine 10,000 hommes de troupes réglées sous ses ordres, et si l'avarice du grand-visir lui avait permis de livrer un assaut général, la ville était perdue (p. 418). Conformément à l'alliance conclue le 30 mars entre l'empereur et Sobieski, ce dernier vint au secours, réunit ses troupes avec celles du prince Charles de Lorraine et la défaite totale des Turcs en fut la suite (le 12 septembre). Les deux généraux suivirent les fugitifs et les battirent de nouveau à *Parkany* le 9 octobre, et la prise de *Gran*, une des villes les plus importantes de la Hongrie, arriva immédiatement après. Kara Mustafa fut exécuté par ordre du sultan à Belgrade le 25 décembre de la même année. On assiégea en vain Bude, mais *Wissegrad* fut prise, et au mois d'avril

1684, l'Autriche, Venise et la Pologne se réunirent pour faire la guerre en commun. C'est dans cet état de choses qu'un beglerbegh de Hongrie avant sa mort saisit sa barbe et dit : « *Je vois qu'il n'y a plus de succès à espérer contre les chrétiens* » (p. 456). Les talens politiques et militaires du grand-visir *Suleïman pacha* ne purent arrêter les désastres ; la ville de Bude, assiégée au mois d'avril 1686, fut prise d'assaut le 2 septembre et la victoire de *Mohacz*, le 12 août 1687, vengea l'affront de la défaite antérieure, tandis que Morosini soumettait la Morée. Le grand-visir déposé par son armée s'enfuit en septembre 1687, et le padichah lui-même fut déposé deux mois après.

On attribua à son insouciance les revers multipliés des campagnes précédentes, mais à tort ; à notre avis la véritable cause de ces défaites fut l'expérience acquise par l'Allemagne et les états avoisinans dans la guerre de trente ans, et les améliorations que Gustave-Adolphe et Turenne avaient introduites dans l'organisation de l'infanterie, tandis que cette dernière se détériorait ou restait stationnaire en Turquie.

Des troubles intérieurs sous Suleïman II facilitèrent les progrès des ennemis, Belgrade même fut prise, mais un grand homme fut placé à la tête des affaires et arrêta pour quelque temps le torrent, ce fut Köprilizadeh-Mustafa, fils de Mohammed Köprili ; dans la campagne victorieuse de 1690 il reprit *Nissa*, *Widdin*, Belgrade, et repoussa l'armée impériale, mais il périt à Slankemen, le 19 août 1691, où son armée fut défaite par le prince Louis de Bade.

Ahmed II, frère de Suleïman II, mourut le 6 février 1695, et son frère Mustafa II monta sur le trône; les Vénitiens perdirent la bataille navale près des îles *Spalmadori*, dans le canal de Chios, mais la ville d'Azow fut prise par Pierre I, en juin 1696, et la grande victoire remportée sur les Turcs par le prince Eugène auprès de Zenta, le 11 septembre 1697, força le sultan à conclure la paix de Carlowicz que M. de Hammer désigne avec raison comme le commencement officiel de la décadence ottomane.

Cet aperçu rapide suffira pour faire apprécier le grand nombre de faits importans renfermés dans ce volume; nous ferons remarquer encore la notice sur Hadschi Khalfa (p. 46), sur le *Ferhenghi schuuri* (p. 525), la réfutation de l'impartialité des historiens turcs (pag. 17 et 305, Cf. 591), la mention d'un emprunt fait par Mohammed Köprili sur des fortunes privées (p. 24), l'exécution d'un esprit fort (p. 156), l'histoire d'un juif qui prétendait alors être le *Dedjal* (l'anti-christ), p. 183, et la découverte que les manuscrits orientaux de la bibliothèque de Bologne proviennent du comte Marsigli, qui, lors de la prise de Bude, en fit l'acquisition (p. 735), &c.

Nous desirons que l'auteur achève avec la même rapidité ce qui lui reste de son ouvrage; nous souhaitons encore qu'une traduction le mette à la portée du public français, de même que l'histoire des Juifs, de M. Jost, également remplie de notions neuves et importantes.

STAHL, *Rapporteur.*

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 3 janvier 1831.

M. Frédéric DIETZ, docteur en philosophie, est présenté et admis comme membre de la Société asiatique.

On dépose sur le bureau un exemplaire de l'édition du *Mritchtchhakati*, le premier des drames publiés dans la collection de M. Wilson; M. Stahl est chargé de faire un rapport sur cet ouvrage.

M. Stahl lit un mémoire sur la législation indienne.

Notice sur des antiquités récemment découvertes à Kertch, en Crimée.

Des soldats employés à préparer des pierres pour les habitations des matelots, en creusant la terre, à 6 verst de *Kertch*, le 4 octobre dernier, après avoir déblayé les pierres qui couvraient le sommet d'une colline, ont découvert un édifice antique, formé de grosses pierres. Lorsqu'on pratiqua une entrée dans l'intérieur de cette construction, on s'aperçut que c'était un tombeau antique. On y trouva une quantité de vases en bronze, argent et or, ainsi que plusieurs autres objets du plus beau travail et d'un haut prix. Nous offrons à nos lecteurs un extrait sur cette découverte, emprunté au rapport que le gouverneur de la ville de *Kertch*, M. de Stempkovsky, en a fait à S. Ex. M. le gouverneur-général de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie.

Les objets les plus précieux, trouvés dans cet antique tombeau, sont les suivans :

Trois grandes coupes en bronze.

Quatre grands calices en bronze.

Les fragmens d'une cuirasse en bronze.

Des débris de différentes armes, comme lances, flèches, glaives, couteaux, etc.

Deux coupes d'argent en forme de cornes (1), dont l'un porte l'effigie d'un bélier.

Quatre vases en argent, dont trois avec des ornemens dorés.

Trois coupes en argent.

Un bocal en or avec des figures de Scythes.

Deux couronnes avec des figures.

Un collier massif, orné aux deux bouts de cavaliers Scythes et d'émail.

Un autre collier de la même sorte, orné de lions.

Un objet ressemblant à un bouclier, avec des ornemens d'un beau travail en or massif, pesant environ une livre et demie.

Deux bracelets tordus ornés de sphynx.

Deux bracelets avec des figures de griffons terrassant des cerfs, d'un beau travail.

Plusieurs bracelets simples d'un or de qualité inférieure.

Un ornement en or qui, probablement, surmontait un bonnet quelconque.

Un carquois avec des figures de lions et de griffons qui terrassent des cerfs, etc. On remarque sur ce carquois les lettres grecques : ΠΟΡ-ΝΑΧΟ.

Deux grands médaillons représentant Minerve, coiffée d'un superbe casque, avec plusieurs pendans ornés d'émail.

---

(1) Les Paphlagoniens et les Thraces, ainsi que d'autres peuples de l'antiquité, buvaient dans des cornes de bœuf, d'après lesquelles on fit dans la suite des vases de terre cuite et de métal. Les Centaures étaient représentés, selon Athénée, buvant dans des cornes d'argent. De nos jours, les peuples du Caucase et les Géorgiens boivent encore dans de véritables cornes, souvent garnies d'argent; les riches les portent attachées à une chaîne du même métal.

Trois médaillons avec des pendans et divers ornemens du plus beau travail.

Un grand anneau avec différentes figures.

Une chaîne tressée avec des pendans déjà fort endommagés.

Deux chaînes simples avec des pendans.

Un miroir métallique avec un manche d'un or de mauvaise qualité.

Un couteau avec un manche de même façon.

Une quantité de petits objets, fabriqués en or, et représentant des têtes d'Apollon, de Bacchantes, de griffons, de Scythes, etc. etc.

Un grand nombre de boutons en or, de pendans et d'autres ornemens.

Une pierre à aiguiser avec un manche en or.

Jusqu'à présent on n'a pas encore fait dans cette contrée de découverte, en fait d'antiquité, aussi riche que celle que nous venons d'annoncer. L'or, de différentes qualités, qui s'y trouve, pèse à lui seul environ huit livres.

BIBLIOGRAPHIE.

Ouvrages nouveaux.

NOTA. Les livres dont le lieu d'impression n'est pas indiqué, ont été imprimés à Paris, à Londres, à Calcutta, ou à Leipsig.

FRANCE.

1. *Choix de poésies orientales*, traduites en vers et en prose, par MM. Em. Fouinet, Garcin de Tassy, Grangeret de Lagrange, Humbert, Klaproth, Langlès, G. Pauthier, Reinaud et Silv. de Sacy; recueillis par M. Fr. MICHEL. Tom. I.er; *in-18*.

XI.e livr. de la *Bibliothèque choisie*.

2. *Voyages dans la Grèce*, accompagnés de recherches

archéologiques, et suivis d'un aperçu sur toutes les entreprises scientifiques qui ont été faites en Grèce depuis Pausanias jusqu'à nos jours, par P. O. Brondsted. 2.ᵉ livr. *in-4.º* avec pl. et *in-fol.* pap. vél.

3. *Voyage de l'Arabie pétrée*, par MM. Léon de Laborde et Linant, publié par M. Léon de Laborde. 6.ᵉ livr. *in-fol.* avec pl.

4. *Voyage en Égypte, en Nubie et lieux circonvoisins*, depuis 1805 jusqu'en 1827, publié par J. J. Rifaud. 1.ʳᵉ, 2.ᵉ et 3.ᵉ livr.

5. *Chronique géorgienne*, traduite par M. Brosset jeune. (ouvrage publié par la Société asiatique). Impr. royale. 1 vol. *in-8.º*

Cet ouvrage contient une partie lithographiée qui renferme le texte géorgien de cette chronique et un appendix où se trouvent quelques fragmens en géorgien et d'anciennes inscriptions dans le même idiome.

6. *Comptes rendus des travaux de l'École de médecine d'Abou-Zabel en Égypte*, pendant les années 1828, 29 et 30; broch. *in-8.º* (Marseille).

7. *Précis historique des révolutions de Constantinople* en 1807, 1808 et 1826, traduit du turc par Math. Puscich; broch. *in-8.º* (Marseille).

ANGLETERRE.

8. *Appendix to Parbury, Allen and C.º catalogue* of books in oriental literature and of miscellany works connected with India. *In-8.º*

9. *Transactions of the royal asiatic Society of Great-Britain and Ireland.* Tom. II, part. II. *In-4.º*

10. *Historical researches on the conquest of Peru, Mexico, &c.* in the XIII.ᵗʰ century by the Mongols; with two maps and portraits of all the Incas and Montezuma; by *John* Ranking. *In-8.º*

11. *Narrative of a journey* overland from England by the Continent of Europe, Egypt and the Red Sea to India,

including a residence there and voyage home in the years 1825, 26, 27 and 28; by Colonel ELWOOD. 2 vol. *in-8.°* avec pl.

12. *History of the war in Bosnia* during the years 1737, 38 and 39, translated from the turkish by *C.* FRASER. *In-4.°*

13. *Travels to the seat of war in the East* through Russia and Crimea in 1829; by Capt. *J. E.* ALEXANDER. 2 vol. *in-8.°* avec pl. et une carte.

L'auteur fut témoin oculaire du passage du Balkan par les Russes.

14. *Travels through the Crimea, Turkey and Egypt;* by the late *Jas.* WEBSTER. 2 vol. *in-8.°*

15. *Travels in the Morea;* by *W. M.* LEAKE, author of « *A Tour in Asia minor, etc.* » 3 vol. *in-8.°* avec des pl. et une carte.

16. *Animadversions on a work entitled:* An apology for the life and character of Mohammed, by *G. Higgins* esq. with annotations by the Rev. P. INCHBALD. *In-8.°*

17. *Notes on the Bedouins and Wahabys* collected during his travels in the East; by the late *John Lewis* BURCKHARDT. *In-8.°*

18. *The life of Sheikh Mohammed-Ali-Hazin* written by himself; translated from two persian manuscripts and illustrated with notes explanatory of the history, poetry, geography, &c. which therein occur; by T. C. BELFOUR. *In-8.°*

19. *The adventures of Hatim Taï, a romance;* translated from the persian by *Duncan* FORBES. *In-4.°*

20. *The Mulfuzat Timury* or Autobiographical Memoirs of the Moghul Emperor *Timur*, written in the *jagtay turky* language, turned into persian by *Abu Talib Hussyny* and translated into english by major *Ch.* STEWART. *In-4.°*

21. *The History of Vartan and of the battle of the Armenians*, containing an account of the religious wars between the Persians and Armenians, by *Elisaeus* bishop of the Armenians; translated from the armenian by *C. F.* NEUMANN. *In-4.°*

22. *Intikhabi Ikhwan us Suffa* or *Hindi selections*; by *James* Michael. *In-4.°*

23. *Naklati Hindi* or *Hindi stories;* by *James* Michael. *In-4.°*

24. *Hindu Law* principally with reference to such portions of it as concern the administration of justice in the king's court in India; by sir *Thomas* Strange, late chief justice of Madras. 2 vol. *in-8.°*

Les *Notes of cases, &c.* du même auteur, publiés à Madras en 1816 (2 vol.), ont été réimprimés en 1827 à *Boulogne-sur-mer*, en 2 vol.

25. *A defence of the Serampore mahratta version of the New Testament* in reply to the animadversion in the *asiatic Journal;* by *W.* Greenfield. *In-8.°*

26. *Plantæ asiaticæ rariores* or Descriptions and figures of a select number of unpublished East-India plants; by D.r *N.* Wallich. N.° 3. *In-fol.*

27. *Illustrations of Indian zoology* consisting of coloured figures of indian animals from the collection of major-general *Hardwicke*, selected and arranged by *J. E.* Gray. *In-fol.* part. I, II, III.

L'ouvrage aura deux volumes.

28. *Fishes of Ceylon;* from drawings made by *J. W.* Bennett. N.os 5 et 6. *in-4.°*

29. *Cholera*, its nature, cause and treatment, etc. by *Ch.* Searle, surgeon on the Madras establishment. *In-8.°*

30. *Scenery, costumes and architecture* chiefly on the western side of India; by Grindlay. N.° 6. *In-4.°*

Ouvrage terminé.

31. *A series of panoramic views of Calcutta* extending from *Chandpaul Ghaut* to the end of *Chowringhee Road*, together with the *Hospital* and the *Fort;* by *W.* Wood. Part. I.

Cette partie contient 4 planch. lithographiées; on compte donner 8 parties.

32. *The life of major general sir Thomas Munro* late governor of Madras, with extracts from his correspondance and private papers; by the rev. G. R. Gleig. 3 vol. *in-8.°*

Le tome III porte le titre : *Private correspondance of sir Th. Munro.*

33. *Memoir of the life and public services of the late sir Thomas Stamford Raffles*, particularly in the governement of *Java* and *Bencoolen*, with details of the commerce and resources of the Eastern Archipelago; by his *Widow. In-4.°*

Un homme tel que *Raffles* aurait mérité une meilleure biographie.

34. *The life of Reginald Heber*, lord Bishop of Calcutta; by his *Widow*, with selections from his correspondance and private papers, together with a history of the *Cossacks.* 2 vol. *in-4.°* avec pl.

35. *Brief memoirs* of the late right rev. *John Thomas* James, lord Bishop of Calcutta, particularly during his residence in India, gathered from his letters and papers; by *Edw.* James. *In-8.°*

36. *Personal narrative of a mission to the south of India* from 1820 to 1828; by *Elijah* Hoole. Part. II, *In-8.°*

37. *Military reminiscences* extracted from a journal of nearly forty years' active service in the East Indies; by colonel *James* Welsh, of the Madras establishment. 2 vol. *In-8.°*

38. *The East India Register and Directory for 1830*, second edition; by Brown and Clark. *In-8.°*

39. *The East India question* considered in a series of letters addressed to the members of the two Houses of Parliament; by *Henry* Ellis, third commissioner of the last embassy to China. *In-8.°*

40. *The present land-tax in India* considered as a mesure of finance in order to shew its effects on the government and the peoples of that country and on the commerce

of Great-Britain; by *John* Briggs, lieutenant-colonel. *In-8.°*

Parmi le grand nombre d'écrits relatifs à cette matière, celui-ci est à beaucoup près le meilleur; il jette beaucoup de jour sur les droits territoriaux dans divers pays de l'Asie.

41. *Minutes of evidence* taken before the select committees of both Houses of Parliament on the affairs of the East India Company. *In-8.°*

12 parties ont été publiées jusqu'à présent.

42. *A brief vindication* of the Company's government of Bengal from the attacks of MM. *Rickards* and *Crawfurd;* by *R. D.* Mangles, Bengal civil service. *In-8.°*

43. *Memoirs of Mrs. Ann Judson* late missionary to Burmah, including a history of the anabaptist mission in the Burman empire; by *J. D.* Knowles. *In-18.*

44. *Memoirs of a Malayan Family* written by themselves and translated from the original by *W.* Marsden. *In-8.°*

45 *The History of Java*, by the late sir *Stamford* Raffles; seconde édition. 2 vol. *in-8.°* avec un atlas *in-fol.* contenant une carte et 96 gravures.

46. *Notices on the british trade to the port of Canton*, with some translations of chinese official papers relative to that trade; by *John* Slade, late of Canton. *In-8.°*

47. *Report of the committee of the House of Commons on the China trade. In-8.°*

48. *Travels in Kamtchatka and Siberia* with a narrative of a residence in China; by *P.* Dobell, counsellor to his Imperial Majesty the Emperor of Russia. 2 vol. *in-8.°* avec planches.

INDES.

49. *Daya Bhaga* or Law of inheritance by Jimuta Vahana, with a commentary by *Krishna Terkalankara*. *In-8.°*

Une traduction anglaise de cet ouvrage, par *Colebrooke*, a paru en 1810, *in-fol.*

50. *Daya Tatwa*; a treatise on the law of inheritance by Raghunandana Bhattacharya; edited by *Lakshmi Narayan Serma. In-8.°*

51. *Vyavahara Tatwa*, a treatise on judicial proceedings by Roghunandana Bhattacharya; edited by *Lakshmi Narayan Serma. In-8.°*

52. *Daya Krama Sangraha*, a Compendium of the order of inheritance by Krishna Terkalankara Bhattacharya; edited by *Lakshmi Narayan Serma. In-8.°*

Wynch a publié en 1818 (*in-4.°*) le texte et la traduction de cet ouvrage.

52. *Fatawa Alemgiri*. Tom. II, *in-8.°*

Voyez le tome I de ce *Journal.*

53. *Vedanta Sara*: elements of theology according to the Vedas by Satananda Parivrajakacharya, with a commentary by *Ramakrishna Tirtha. In-8.°*

Ward, dans son grand ouvrage sur les Indous, a donné la traduction de cet ouvrage, mais contre l'assertion de l'auteur, elle a été faite sur une version en bengali et non sur l'original. *Voyez* Colebrooke, *London Transactions*, tom. II, pag. 9, note.

54. *A dictionary persian and english*, compiled chiefly from the *Borhani Qati* and *Moontajab ool Loghat* and carefully compared with the best dictionaries of that language; by Ramdhun Sen. *In-4.°*

55. *Kavya Prakasa*, a treatise on poetry and rhetoric by Mammata Acharya. *In-8.°*

56. *Boostum Zaboolee and Soohrab*, from the history of Persia entitled *Shah Namuh* or *Book of kings* by *Firdousee.* Translated into english verse with the original text annexed, notes, plates and an appendix, by *W. Tulloh* Robertson, of the Bengal civil establishment. *In-8.°*

57. *The Shah Nameh*, an heroic poem, containing the history of Persia, from the earliest times to the conquest of that empire by the Arabs, by *Abool Kasim Firdousee.*

Carefully collected with a number of the oldest and best manuscripts and illustrated with a copious glossary of obsolete words and obscure idioms, with an introduction and life of the author, in english and persian; by *Turner* MACAN, esq. persian interpreter to the commander in chief, and a member of the asiatic Society. 4 vol. *in-8.°*

M. Macan a eu à sa disposition 17 manuscrits de l'ouvrage entier et un plus grand nombre n'en contenant que des parties.

58. *Chhutru Prukash*, a biographical account of *Chhutru Sal*, Raja of *Boondelkund*, by LAL KUBI, edited by capt. *W. Price. In-8.°*

Cet ouvrage est écrit en *Bridjbhacha.*

59. *Biographical Sketches of Dekhan poets*, being memoirs of the lives of several eminent Bards both ancient and modern who have flourished in different provinces of the Indian peninsula. Compiled from authentic documents by CAVELLY VENKATA RAMASWAMI, late head translator and pundit in the literary and antiquarian department. *In-8.°*

60. *Palestine*, a prize poem by late *Reginald Heber*, lord Bishop of Calcutta, translated into armenian rhyme by MESROPE DAVID, Deacon of the armenian Church. *In-8.°*

61. *Regulations of Government.* A new and improved edition of the regulations of Government for the Presidency of Fort William, complete from 1793 to december 1828. 8 vol. *in-4.°*

62. *An abstract of the civil judicial regulations* of the Supreme Government brought down to the 31 december 1828; by *Aug.* PRINSEP. *In-8.°*

63. *Considerations* on the renewal of the East India company's Charter. *In-8.°*

64. *Asiatic Researches*, tom. XVII, Transactions of the physical Class of the Asiatic Society of Bengal. Part. I. *In-4.°*

65. *Transactions of the agricultural and horticular Society of India.* Tom. I, *in-8.°*

66. *Transactions of the medical and physical Society of Calcutta.* Tom. IV, *in-8.°*

67. *The Calcutta Magazin and Monthly Register.* *In-8.°*

Le premier numéro a paru au mois de janvier 1830.

68. *The Bengal annual*, a literary keepsake for 1830; edited by *D. L.* Richardson.

ALLEMAGNE.

69. *Orientalische Alterthumskunde*, Archéologie orientale, par J. G. L. Kosegarten. *In-8.°* tom. I (Dresde).

70. *Compendium grammaticæ hebraïcæ.* *In-8.°* (Inspruk).

71. *Was hat Herr Chiarini geleistet.* Quels sont les mérites de M. Chiarini dans les affaires des Juifs d'Europe? ou critique franche et impartiale de sa *Théorie du Judaïsme*, par *J. M.* Iost. *In-8.°* (Berlin).

72. *Beleuchtung*, critique de la *Théorie du Judaïsme* de l'abbé Chiarini; par Zunz. *In-8.°* (Berlin).

L'auteur de cet écrit est regardé par M. Iost (*Hist. des Juifs*, tom. V, appendice, pag. 339) comme le plus grand savant du siècle en fait de littérature rabbinique moderne.

73. *De numis orientalibus in* numophylacio Gothano asservatis Commentatio altera, numos dynastiarum recentiores exhibens; auctore *J. H.* Moeller. *In-4.°* (Gotha).

74. *Darstellung der arabischen Verskunst*, Exposition de la métrique arabe avec six appendices contenant: un poëme didactique arabe sur la métrique, avec une traduction, des remarques sur la poésie arabe et sur les poètes, sur quelques espèces de vers qui ne se trouvent que chez les poëtes modernes, sur diverses particularités du langage poétique, des explications de plusieurs termes techniques

qui ont rapport à la poésie. Publié d'après des ouvrages manuscrits, avec des index, par *G. W.* FREYTAG. *In-8.°*

75. *Abu-Mansur Morafik ben Ali el Herui,* Liber fundamentorum pharmacologiæ; epitome codicis ms. persici bibliothecæ Cæs. reg. Vienn. inediti; primus Latio donavit *Romeo* SELIGMANN. Pars. I, *in-8.°* (Vienne).

76. *Das alte Indien*, l'Inde ancienne considérée surtout par rapport à l'Égypte; par *P.* de BOHLEN. 2 vol *in-8.°* (Kœnigsberg).

77. *Untersuchungen*, Recherches sur l'âge primordial de l'astronomie chez les Grecs et les Indiens; par *P. F.* STUHR. *In-8.°* (Berlin).

78. *Glossarium sanscritum*, a *Fr.* BOPP. P. II, *in-4.°* (Berlin).

79. *Ueber einige Demonstrationsstämme*, sur quelques familles de démonstratifs et leur liaison avec différentes prépositions et conjonctions en sanscrit; par *le même*. *In-4.°*

80. *Nalus Mahâ-Bhârati episodium.* Secundæ emendatæ editionis fasciculus primus quo continentur textus Sanscritus et versio latina tredecim priorum librorum, ed. BOPP. *In-4.°*

La première édition a paru à Londres en 1829.

81. *Nalodaya*; sanscritum carmen Calidaso adscriptum una cum scholiis; edente *F.* BENARY. *In-4.°* (Berlin).

82. *Flora altaica.* Scripsit Dr. *C. F.* LEDEBOUR, adjutoribus Dr. *C. A.* MEYER et D. *Al. a* BUNGE. Tom. II, *in-8.°* (Berlin).

83. *Geschichte des östlichen Asiens,* Histoire de l'Asie orientale, tom. I, Tartarie chinoise 1.re partie, Tartarie chinoise orientale ou Mandchourie; par *Fr. J. L.* PLATH. *In-8.°* (Gœttingue).

84. *Enumeratio plantarum Javæ* et insularum adjacentium, minus cognitarum vel novarum, ex herbariis *Reinwardtii, Kuhlii, Hasseltii* et *Blumii*; ed. *C. L.* BLUME. Editio nova. *In-8.°* (La Haye).

NOUVEAU JOURNAL ASIATIQUE.

Table chronologique des plus célèbres patriarches et des évènemens remarquables de la religion bouddhique; rédigée en 1678 (traduite du mongol), commentée par M. Klaproth.

INTRODUCTION.

Pendant mon séjour à Irkoutsk, en 1806, M. le conseiller d'état *Kranz* a eu la bonté de me communiquer plusieurs documens écrits en allemand sur l'état de la Mongolie et sur les mœurs, les usages et la croyance de ses habitans. La courte chronologie bouddhique dont on va lire la traduction en faisait partie. Une autre version moins exacte de ce morceau s'est trouvée entre les mains de Pallas, qui l'a insérée dans le second volume de ses *Mémoires sur les Peuples Mongols* (vol. II, pag. 11 et suiv.). Dans cette dernière, l'année de la rédaction de l'original n'est pas indiquée et c'est pourtant cette année qui fait la base de toute la chronologie. On sait que les Mongols se servent du cycle sexagénaire qui est en usage chez les Chinois et chez la plupart des peuples de l'Asie orientale. Ce cycle se compose de la combinaison des dix signes appelés *kan* ou troncs, et des douze *tchi* ou

branches. Les Mongols remplacent les premiers par les noms des cinq élémens répétés deux fois (1) et combinés avec les douze *tchi*, et ceux-ci par les noms des douze animaux cycliques.

LES DIX KAN.

CHINOIS.		MONGOL.	
甲	*Kia.*	*Modon*,	bois.
乙	*Y.*	*Modon*,	bois.
丙	*Ping.*	*Gal*,	feu.
丁	*Ting.*	*Gal*,	feu.
戊	*Ou.*	*Chiroï*,	terre.
己	*Ki.*	*Chiroï*,	terre.
庚	*Keng.*	*Temur*,	fer.
辛	*Sin.*	*Temur*,	fer.
壬	*Jin.*	*Oussoun*,	eau.
癸	*Kouei.*	*Oussoun*,	eau.

LES DOUZE TCHI.

CHINOIS.		MONGOL.	
子	*Tsu.*	*Khouloughana.*	souris.
丑	*Tcheou.*	*Uker*,	bœuf.
寅	*In.*	*Bars*,	tigre.
卯	*Mao.*	*Toolaï*,	lièvre.
辰	*Tchin.*	*Lou*,	dragon.
巳	*Ki.*	*Moghaï*,	serpent
午	*Ou.*	*Morin*,	cheval.
未	*Wei.*	*Khoïn*,	bélier.
申	*Chin.*	*Betchin*,	singe.
酉	*Yeou.*	*Takia*,	poule.
戌	*Su.*	*Nokhaï*,	chien.
亥	*Hai.*	*Ghakhaï*,	porc.

---

(1) Les *dix kan* ou troncs, sont aussi souvent remplacés par les cinq couleurs principales et leurs nuánces femelles. Savoir : *Kia* par *Kuke* (bleu), *Y* par *Kuketchin* (bleuâtre), *Ping* par *Oulahn* (rouge), *Ting* par *Oulakktchin* (rougeâtre), *Ou* par *Chara* (jaune), *Ki* par *Charaktchin* (jaunâtre), *Keng* par *Tsaghan* (blanc), *Sin* par *Tsaghaktchin* (blanchâtre), *Jin* par *Khara* (noir), et *Kouei* par *Kharaktchin* (noirâtre).

Voici à présent comment ces mêmes signes se combinent pour constituer le cycle de soixante :

1. 子 甲 *Modon khoulou-ghana.*
2. 丑 乙 *Modon uker.*
3. 寅 丙 *Gal bars.*
4. 卯 丁 *Gal toolai.*
5. 辰 戊 *Chiroï lou.*
6. 巳 己 *Chiroï moghaï.*
7. 午 庚 *Temur morin.*
8. 未 辛 *Temur khoïn.*
9. 申 壬 *Oussoun betchin.*
10. 酉 癸 *Oussoun takia.*
11. 戌 甲 *Modon nokhaï.*
12. 亥 乙 *Modon ghakhaï.*
13. 子 丙 *Gal khoulougha-na.*
14. 丑 丁 *Gal uker.*
15. 寅 戊 *Chiroï bars.*
16. 卯 己 *Chiroï toolaï.*
17. 辰 庚 *Temur lou.*
18. 巳 辛 *Temur moghai.*
19. 午 壬 *Oussun morin.*
20. 未 癸 *Oussun khoïn.*
21. 申 甲 *Modon betchin.*
22. 酉 乙 *Modon takia.*
23. 戌 丙 *Gal nokhaï.*
24. 亥 丁 *Gal ghakhaï.*
25. 子 戊 *Chiroï khoulou-ghana.*
26. 丑 己 *Chiroï uker.*
27. 寅 庚 *Temur bars.*
28. 卯 辛 *Temur toolaï.*
29. 辰 壬 *Oussoun lou.*
30. 巳 癸 *Oussoun moghaï.*
31. 午 甲 *Modon morin.*
32. 未 乙 *Modon khoïn.*
33. 申 丙 *Gal betchin.*
34. 酉 丁 *Gal takia.*
35. 戌 戊 *Chiroï nokhaï.*
36. 亥 己 *Chiroï ghakhaï.*
37. 子 庚 *Tumer khoulou-ghana.*
38. 丑 辛 *Temur uker.*

39. 寅 壬 *Oussoun bars.*
40. 卯 癸 *Oussoun toolaï.*
41. 辰 甲 *Modon lou.*
42. 巳 乙 *Modon moghaï.*
43. 午 丙 *Gal morin.*
44. 未 丁 *Gal khoïn.*
45. 申 戊 *Chiroï betchin.*
46. 丙 己 *Chiroï takia.*
47. 戌 庚 *Temur nokhaï.*
48. 亥 辛 *Temur ghakhaï.*
49. 子 壬 *Oussoun khoulou-ghana.*
50. 丑 癸 *Oussoun uker.*
51. 寅 甲 *Modon bars.*
52. 卯 乙 *Modon toolaï.*
53. 辰 丙 *Gal lou.*
54. 巳 丁 *Gal moghaï.*
55. 午 戊 *Chiroï morin.*
56. 未 己 *Chiroï khoïn.*
57. 申 庚 *Temur betchin.*
58. 酉 辛 *Temur takia.*
59. 戌 壬 *Oussoun nokhaï.*
60. 亥 癸 *Oussoun ghak-haï* (1).

Dans le texte de la Chronologie suivante, les noms des années cycliques ne sont indiqués qu'en mongol;

(1) On voit que, chez les Mongols, chaque élément est répété deux fois; c'est pour cette raison qu'ils ajoutent souvent à la première le mot *éré*, mâle, et à la seconde *émé*, femelle.

Les Tubétains forment, avec les noms des cinq élémens et les douze animaux ou branches, un cycle de 252 ans. Les douze premières années portent simplement les noms des douze animaux, puis ces mêmes noms sont précédés par ceux des cinq élémens, jusqu'à l'année 72 du cycle; on ajoute ensuite à ces combinaisons le mot *po* (mâle), qui conduit jusqu'à l'année 132; puis le mot *mo* (femelle) qui fait aller jusqu'à l'année 192; enfin, on fait alterner les mots *po* et *mo* jusqu'à la fin du cycle.

j'ai cru devoir les traduire et y ajouter les signes cycliques chinois ainsi que les années de notre ère, auxquelles ces signes correspondent. J'ai également corrigé l'orthographe de la plupart des noms mongols et tubétains, et j'ai ajouté plusieurs notes à la fin.

A la révolution éternelle du temps soit gloire et adoration !

Voici la Chronologie de la sainte loi exactement décrite.

	ANNÉE du cycle MONGOL.	ANNÉE du cycle CHINOIS.	AVANT J. C.
Depuis le temps de la conception du Bourkhan *S'âkya mouni* (1), qui eut lieu le 15.e jour du dernier mois d'été, on compte 2640 ans............................	bois-bélier.	己未	962.
Depuis le temps de sa naissance, il y a 2639 ans..............................	fer-singe.	庚申	961.
Depuis sa consécration comme prêtre, il y a 2611 ans..........................	terre-souris.	戊子	933.
Depuis qu'il a commencé à prêcher, il y a 2605 ans..............................	bois-cheval.	甲午	927.
Depuis qu'il a terminé sa vie et son incarnation terrestre, il y a 2559 ans.......	fer-dragon.	庚辰	881.
Depuis ce temps il ne descend plus sur la terre sous la forme d'un khoubilkhan ou incarné, comme d'autres Bourkhans (2); cet être divin restera invisible jusqu'à la fin de l'époque mondaine placée sous sa direction, quoiqu'il ne cesse de favoriser, par son mérite immense, le salut de toutes les créatures, tant sur la terre que dans les différentes régions célestes.			

	ANNÉE du cycle MONGOL.	ANNÉE du cycle CHINOIS.	AVANT J. C.
Depuis l'incarnation de *Padma sambhava* (3), on compte 2510 ans........	fer-singe.	庚申	841.
Depuis l'incarnation de *Nagan djouna*, il y a 2159 ans........................	terre-souris.	戊子	453.
			AP. J. C.
Depuis l'incarnation de *Turbèl uget* (4), il y a 1659 ans........................	terre-lièvre.	己卯	19.
Depuis l'incarnation du khoubilkhan *Bèrkè chidourgho tœlgèn khan* (5), il y a 1063 ans..................................	feu-bœuf.	丁丑	617.
Depuis qu'on a porté au Tubet la grande et très-sainte image de *Djoo S'akya mouni* (6), il y a 1039 ans..................	fer-souris.	庚子	640.
Depuis la naissance du khoubilkhan *Berké Chidourgho chirètou khan* (7), il y a 902 ans..................................	terre-cheval.	戊午	778.
Depuis celle du roi *Oussoun debeskertou khan* (8), il y 814 ans...............	feu-chien.	丙戌	866.
Depuis la naissance du roi *Oukèr dortskhatou khan* (9), il y a 779 ans...........	fer-poule.	辛酉	901.
Depuis qu'au Tubet, l'image appelée *Djoo* a été illustrée par un nouveau miracle, il y a 692 ans..........................	eau-cheval.	壬午	982.
Depuis l'apparition du khoubilkhan *Brom bükchi* (10), il y a 675 ans............	bois-dragon.	甲辰	1004.
Depuis celle du khoubilkhan *Marbok Kekèmurtchi*, il y a 667 ans..............	bois-souris.	壬子	1012.
Depuis celle du khoubilkhan *Gètèlgakichi mila*, il y a 639 ans...............	fer-dragon.	庚辰	1040.
Depuis le temps qu'il s'est manifesté de rechef un grand miracle à l'image du *Djoo*, il y a 637 ans.........................	eau-cheval.	壬午	1042.
Depuis la construction du couvent *Retdjeng* (11), au Tubet, 622 ans........	feu-poule.	丁酉	1057.
Depuis l'incarnation du khoubilkhan *Longdhan charab* (12), il y a 620 ans.......	terre-porc.	己亥	1059.
Depuis la fondation du couvent de *Szâgdjah* (13), il y a 606 ans.............	eau-bœuf.	癸丑	1073.

	ANNÉE du cycle MONGOL.	ANNÉE du cycle CHINOIS.	APRÈS J.-C.
Depuis la naissance du khoubilkhan *Saïra sarnâ*, il y a 600 ans	terre-bélier.	己未	1079.
Depuis la naissance du khoubilkhan *Iirtou bayaskholongtou*, il y a 587 ans	eau-singe.	壬申	1092.
Depuis celle du khoubilkhan *Nom-oun arsalang* (ou *le lion de la loi*), il y a 570 ans	terre-bœuf.	己丑	1109.
Depuis la naissance du khoubilkhan *Phaghmo djoubbha*, qui est le grand patriarche *Garma* (14), du Tubet, il y 569 ans	fer-tigre.	庚寅	1110.
Depuis la naissance du khoubilkhan *Lama chang*, 559 ans	eau-lièvre.	癸卯	1123.
Depuis celle du khoubilkhan *Brighoungbha* (15), il y a 536 ans	eau-porc.	癸亥	1143.
Depuis les incarnations du khoubilkhan *Arighon dèdè yabodèltou*, et du monarque et khoubilkhan *Tchinghis khan* (16), il y a 517 ans	fer-serpent.	辛巳	1161.
Depuis la naissance du khoubilkhan *S'âgdja bandida* (17), il y a 497 ans	eau-tigre.	壬寅	1182.
Depuis que *P'haghsba lama* fut élevé par *Tsètsèn khan* (18), il y a 446 ans	bois-bélier.	乙未	1235.
Depuis la naissance du patriarche et khoubilkhan *Kœbœhn bakchi*, il y a 391 ans	fer-tigre.	庚寅	1290.
Depuis la naissance du khoubilkhan *Rabjoung dhordzé*, 333 ans	fer-lièvre.	辛卯	1351.
Depuis la naissance du khoubilkhan et roi de la loi *Zsongk'haba* (19), il y a 323 ans	feu-poule.	丁酉	1357.
Depuis la naissance du khoubilkhan *Dharma rintsi*, 316 ans	bois-dragon.	甲辰	1364.
Depuis celle du khoubilkhan *Doulbi bariktchi* ou *Arakba tchaltsen*, il y a 306 ans	bois-tigre.	甲寅	1375.
Depuis celle du khoubilkhan *Dsiamdjang tsordji*, 301 ans	terre-bélier.	己未	1379.

	ANNÉE du cycle MONGOL.	ANNÉE du cycle CHINOIS.	Après J. C.
Depuis celles des khoubilkhans *Adlitkhalugei* et *Nom-oun èdzen*, il y a 297 ans..........	eau-porc.	癸亥	1383.
Depuis l'apparition du khoubilkhan *Kamra tamtchit tchanba*, 295 ans..........	bois-bœuf.	乙丑	1385.
Depuis le sacrifice solennel offert dans le temple du *Djoo* par le bourkhan *Zzongk'haba*, il y a 271 ans.......... A cette époque il publia aussi ses livres sur la doctrine et la foi, et fonda le couvent tubétain de *Ghâldhan*.	terre-bœuf.	己丑	1409.
Depuis que *Dziamdjang tsordji* (20) a bâti le couvent de *Bhrœboung*, il y a 264 ans..........	feu-singe.	丙申	1416.
Depuis que *Dziamdjang tsordji* a bâti le couvent de *Séra*, et depuis que le Bourkhan *Zzongk'haba* a quitté la terre pour retourner dans le royaume céleste *Tœgous bayaskholongtou* (21), il y a 261 ans..........	terre-porc.	己亥	1419.
Depuis la fondation du couvent de *Notsa tarni-in küt*, il y a 259 ans..........	fer-bœuf.	辛丑	1421.
Depuis la fondation du couvent de *Dziamdjou* par *Dziamdjang tsordji*, on compte 234 ans..........	feu-serpent.	丁巳	1437.
Depuis que *Ghedhoun djoubbha* (22) a fait bâtir le couvent de *Djachi k'loumbo*, il y a 233 ans..........	feu-lièvre.	丁卯	1447.
Depuis l'apparition du patriarche du monde *Ghedhoun ghiamtso* (23), il y a 204 ans..........	feu-singe.	丙申	1476.
Depuis la naissance khoubilkhanique du roi *Altan khan* (24), il y a 173 ans..........	feu-lièvre.	丁卯	1507.
Depuis la fondation du couvent dans la plaine appellée *Tsiktsik tala* (25) on compte 171 ans..........	terre-serpen	己巳	1509.
Depuis l'incarnation du khoubilkhan *Sonnam ghiamtso* (26), il y a 137 ans..........	eau-lièvre.	癸卯	1543.

	ANNÉE du cycle MONGOL.	ANNÉE du cycle CHINOIS.	APRÈS J. C.
Depuis l'incarnation du khoubilkhan et Dalaï-lama *Yondan ghiamtso* (27), jusqu'au temps où ce traité a été écrit, on compte 81 ans......................	terre-porc.	己亥	1599.
A présent comptez en arrière depuis l'année jusqu'à la première année indiquée dans ce traité, et vous avez le nombre de 63 cycles de soixante ans (28).	feu-serpent.	丁巳	1677.

NOTES DE M. KLAPROTH.

(1) On sait qu'il règne chez les bouddhistes mêmes une grande incertitude sur l'époque de l'incarnation du Bouddha *S'âkya mouni* ou *Chakdja mouni*, comme les Kalmuks et les Mongols prononcent ordinairement ce nom. On trouve d'amples détails sur ce point dans le *Journal asiatique* (tom X, pag. 141 et 142). L'opinion la plus répandue chez les Tubétains et les Mongols est que S'âkya mouni naquit en 1022 avant J. C., et cette dernière date est aussi celle que la plupart des historiens chinois assignent à cet événement. Comme l'année 1022 tombe exactement *soixante* ans avant l'an 962 avant notre ère, indiquée par la chronologie présenté, je présume qu'il y a, en effet, une erreur d'un cycle entier de soixante, et que cette erreur s'étend au moins jusqu'à l'an 841, époque de la naissance de *Padma sambhava*, qui vint au monde *quarante ans* après la mort de *S'âkya mouni*. Dans cette supposition, les noms de l'année cyclique indiqués dans le texte mongol seront exacts, mais il faudrait ajouter soixante ans aux nombres des six premières dates qu'il donne, et lire pour 962-1022, pour 961-1021, pour 933-993, pour 927-987, pour 881-941, et pour 841-901. Ceci n'est pourtant qu'une conjecture; cependant je dois observer que l'an 962 avant J. C. comme date de l'incarnation du dernier Boudd'ha, n'est indiqué dans aucun autre texte original connu

en Europe. On trouvera après ces notes un petit traité sur la naissance et la vie de S'âkya mouni, traduit du mongol.

Le livre *Bodhimar* ou *Nom garkhoï todorkhoï toli*, cité par Pallas (*Sammlungen über die Mongolischen Voelkerschaften*, tom. II, pag. 9) dit : « Plus de mille ans après l'accomplissement de » la course terrestre de S'âkya mouni, vivait le premier roi du » Tubet, appelé *Kusun saltou*. Vingt-six générations après lui, » naquit le roi *Totori Nianchâl*, et après cinq autres générations, » *Srong bdzan gambo*. A cette époque, le roi de la Chine, *Nogon* » *Dara-iïn aboun* (ou le père de la *Dara Eke verte*), reconnut la » divinité de S'âkya mouni. Le roi du pays de *Bhalbo* (ou Népal), » *Tsagan dara iïn aboun* (ou le père de la *Dara Eke blanche*), » avait reconnu l'image de *Djoo Aktchiba*, et lui avait, comme le » roi de la Chine, élevé un temple. Le roi de Tubet envoya deux » ambassadeurs, *Ananda* et *Tônmi Sambhôd'a*, dans l'*Enetkek* » (l'Inde), pour y faire chercher le livre divin *Soudour Nogooda*. » C'est alors qu'une splendeur éclatante se répandit sur le Tubet; » car c'est par Tônmi Sambhôd'a et Ananda que la sainte loi y fut ap- » portée, et que tout le genre humain fut éclairé de cette lumière. » Cinq générations après le dernier roi mentionné, naquit *Tisrong* » *lTe bDzan*. Sous son règne, la loi fut répandue par les traduc- » tions en diverses langues faites par les mers de sainteté, *Padma* » *Sambhava* et *Gamla Chila*, et les sanctuaires furent illustrés. » Cinq générations plus tard, naquit *Oussoun sandalitou khan* » (en tubétain *Thi Ralpa yan*) qui fit porter de l'Enetkek au Tubet » les livres traduits et corrigés par *Djinamitra*, et illustra, de cette » manière, encore plus la gloire divine. Par ces rois et jusqu'à nos » jours, la loi divine (en mongol *Bourkhan-nom*) est devenue tou- » jours plus resplendissante et plus florissante. »

(2) D'après la doctrine des bouddhistes, aucun *Bouddha accompli* ne renaît sur la terre; ainsi M. J. J. Schmidt à St.-Pétersbourg paraît avoir raison quand il se déclare contre ceux qui ont cru que le *Dalaï lama* était une incarnation de l'âme de S'âkya mouni. Il a démontré que, d'après la croyance des Tubétains et des Mongols, ce chef de la hiérarchie bouddhique est réputé être une incarnation d'*Avalokita esvara*, appelé en tubétain *Djian rai zigh vang tchoug*, en mongol *Khomchim bodhisatwa*, et en chinois *Kouan chi in*. Nous ne nions pas ce fait; cependant nous avons été étonné de trouver le contraire dans le texte même de l'histoire mongole de *Sanang Setsen khong taidji*, publiée par M. Schmidt. On y lit à la page

233 : « A présent, depuis ce jour, où la rotation toujours changeante » de la roue des temps nous montre dans sa splendeur *S'âkya mouni*, » dans la personne du *Bogda lama* (le Dalaï lama Setnam Ghiamtsû), et le monarque de la terre, *Khormousda*, dans la personne » du très-puissant Khakhan (Altan khan des Mongols); depuis ce » jour de bonheur, &c. » Dans ce passage il est évident que le Dalaï lama est censé d'être une incarnation de S'âkya mouni, et M. Schmidt qui, par d'excellentes notes, a si bien levé d'autres difficultés de son texte, aurait bien dû nous expliquer cette contradiction apparente.

(3) *Padma sambhava*, en tubétain *Oudja rimbotché*, est un des plus célèbres saints des bouddhistes. Selon leurs traditions, il naquit quarante ans après la mort de S'âkya mouni, dans le royaume d'*Oudayana*, situé dans le nord-ouest de l'Inde et sur la rive droite de l'Indus supérieur. L'histoire de Sanang Setsen koung taïdji parle d'un autre Padma sambhava, natif du même royaume d'Oudayana, qui vint au Tubet, en 810 *après notre ère*, sur l'invitation du roi *Thi lden tchong bdsdan*. Ce qui fait une différence de 1651 ans avec l'année de la naissance du grand maître du même nom, dont il est question dans notre texte.

(4) *Nagan djouna* ou *Nagardjouna*, et *Turbèl ugeï* sont deux des anciens maîtres bouddhistes les plus renommés. L'un et l'autre se sont occupés à recueillir et à rédiger les doctrines de S'âkya mouni. Le premier est nommé dans les livres mongols « le fils aîné » de tous les Bouddhas des trois époques du monde et le cœur de » la lumière de la foi.

Turbèl ugei bodhisatwa est appelé par les Tubétains *Chantchou sambà topo mè bo*.

(5) *Berké chidourgho tœlgèn khan* est le nom mongol du célèbre roi du Tubet *Srong bdzan gambo* qui fit fleurir le bouddhisme dans son pays et donna à ses sujets une écriture formée sur le modèle de celle de l'Inde. L'histoire mongole publiée par M. Schmidt met aussi sa naissance en l'an 617 de notre ère.

(6) *Voyez* le *Nouveau Journal asiatique*, tom. IV, pag. 287.

Voici l'histoire de l'image du *Djoo* telle qu'elle est rapportée dans les livres mongols.

S'âkya mouni étant âgé de 80 ans, ses adorateurs le priaient, puisqu'il se préparait à quitter ce monde, de leur laisser son image; il y consentit, et les artistes les plus habiles furent chargés de faire

une statue composée des choses les plus précieuses, qui le représenterait tel qu'il était à l'âge de 12 ans (*Voyez* le *Nouveau Journal asiatique*, tom. IV, pag. 287 et 288). Il était figuré vêtu de son habit ecclésiastique et assis les jambes croisées sur une fleur de *Padma* ou lotus. S'âkya mouni donna à cette image sa bénédiction en prédisant, que mille ans après sa mort, elle contribuerait puissamment à la conversion d'une grande partie du genre humain. En effet, il arriva à cette époque une ambassade chinoise dans l'Inde pour demander cette image, appelée *Djoo*. On la refusa à plusieurs reprises jusqu'à ce que la statue elle-même, qui auparavant avait eu le visage tourné vers le sud, se retourna et regarda l'orient, ou le côté de la Chine. Ce miracle décida la remise de l'image, l'ambassade l'emporta avec elle et un grand nombre de prêtres l'accompagnèrent pour répandre la loi de Bouddha dans ce pays. La statue divine fut pendant long-temps honorée en Chine et sa présence contribua puissamment à convertir les habitans de cet empire. Quand le bouddhisme commença à se répandre dans le Tubet, *Srong bdzan gambo*, roi de ce pays, envoya en Chine demander en mariage une princesse de la dynastie des Thang, et avec elle l'image du *Djoo S'âkya mouni*. La cour chinoise refusa ce dernier point avec opiniâtreté, jusqu'à ce qu'enfin l'ambassadeur tubétain l'obtint par une gageure, dont l'objet était un habit sans couture. L'image fut donc portée au Tubet et placée au mont *Botalâ* où elle se trouve encore.

(7) *Berké chidourgho chirètou khan* est le nom mongol du roi du Tubet *Tisrong lTe bDzan*, qui, d'après Sanang Setsen khoung taïdji, naquit en 787; car il le fait mourir en 845 de J. C. âgé de 56 ans.

(8) *Oussoun debeskertou khan* est le roi tubétain *Thi bTsong lTe*. L'histoire mongole le fait aussi naître en 866.

(9) *Ouker doriskhatou khan* est la traduction mongole du nom du roi de Tubet *gLang dharma*. *Ouker* ainsi que *gLang* signifient *bœuf*. L'histoire de Sanang Setsen diffère de notre chronologie, en ce qu'elle fait naître ce prince en 863, et monter sur le trône en 902, tandis que notre texte met sa naissance en l'an 901. Ouker doriskhatou était un monarque cruel, qui abolit la religion de Bouddha dans ses états et en persécuta les sectateurs.

(10) *Brom bakchi* est regardé comme une émanation de la divinité Avalokitesvara ou Khomchim bodhisatwa.

(11) Le nom de ce couvent s'écrit *Resreng* et se prononce *Rei-*

djeng; il n'est pas situé dans le Tubet oriental, comme M. J. J. Schmidt le dit dans sa *Mongolische Geschichte*, pag. 472, mais au nord-est de H'lassa et sur la droite du *Moutik zzangbo*, au-dessus de l'embouchure du *Djioum tsiou.*

(12) *Loungdhan charab* [illegible] a été l'instituteur et l'interprète de la loi de S'âkya mouni chez les *Irgouk. Voyez* J. J. Schmidt, *Mongolische Geschichte*, pag. 231.

(13) Ce couvent est situé dans la province de Zzang, au sud de la ville de *Djiang lodze*, à l'est de celui de *Ghaldhan omi ling*, et à l'ouest de la montagne *Giama lamoun ri* (*Voyez*, sur ce temple, le *Nouveau Journal asiatique*, tom. IV, pag. 294). Le P. Georgi (*Alphab. tibet.* pag. 315) dit que le couvent de *Sâzghia* (Sechià) a été bâti par le roi *Ghon tsioh ghial bo*, fils de *Tzhoul thrim ghial bo*, et que le premier grand lama de Sâzghia a été *Kang ka gnin bo*, fils de *Ghon tsioh ghial bo*, dans le corps duquel la divinité *Dziam djang* (Mandjous'ri) s'était incarnée, comme elle l'est encore dans tous ses successeurs. Ce grand lama reçut une ambassade de l'empereur de la Chine, qui lui conféra un diplôme royal et un sceau d'or.

(14) *Garma* est le nom d'une incarnation divine dans le Tubet sur laquelle je ne peux donner aucun autre détail, sinon, qu'en 1405, l'ecclésiastique *Garma* respecté de tous les grands pour la sainteté de sa vie fut gratifié par l'empereur de la Chine du titre de *Yen kiao jou laï ta pao fa wang.* Cependant le *khoubilkhan* (incarné), dont il s'agit ici, paraît avoir été une femme, car *Phagh mo* en tubétain signifie *truie*, et il y a encore aujourd'hui une incarnation divine appelé la *Sainte Truie*, qui réside dans un couvent situé sur une île du lac Yarborok youmdzo. *Voyez* le *Nouveau Journal asiatique*, tom. IV, pag. 295 et suiv. Peut-être faut-il lire dans le texte : « Depuis la naissance du khoubilkhan *P'haghma djoub-* » *bha*, et celle du grand patriarche *Garma* au Tubet, etc. »

(15) *Brighoung ba* est vraisemblablement le grand lama du temple de *Bricun.* Le P. Georgi raconte de lui, qu'il fut adopté par un autre grand lama nommé *Kang ka gnin bo*, auquel il fit plus tard la guerre, le vainquit et soumit tout le Tubet. Voyez *Alphabetum tibetanum*, pag. 316. Le couvent de *Brighoung* ou *Brighoungdze* est situé au nord-est de H'lassa sur la gauche du *Zzang tsiou*, au-dessous de la réunion du *Moutik zzangbo* et du *Dham zzangbo* qui forment cette rivière.

(16) Les Mongols regardent *Tchinghis-khan* comme une incarnation divine. Notre chronologie convient pour l'année de sa naissance, 1161, avec les auteurs chinois.

(17) L'histoire mongole publiée par M. Schmidt met aussi la naissance de *S'âkya pandita*, ou, comme les Mongols prononcent ce nom, *Sâgdja bandida*, en 1182 de J. C. Le mot *Sâgdja* désigne les lamas de la secte des *bonnets rouges*, dont l'autorité a considérablement diminué par la fondation de la secte des *bonnets jaunes* par *Zzongk'habha*. La différence de ces deux sectes est moins dans la doctrine qu'elles professent, que dans leurs coutumes et leur hiérarchie. Les classes inférieures des bonnets rouges, par exemple, ne sont pas obligées à garder le célibat. *Sâgdja bandida* contribua beaucoup à répandre le bouddhisme parmi les Mongols; et arrangea pour l'usage des Mongols, l'alphabet *ouigour*, dérivé de l'ancien syriaque et sabéen. Mais Sâgdja bandida ne termina pas ce travail, et après lui *Paghsba lama* voulut introduire parmi ce peuple l'écriture tubétaine carrée, connue sous le nom de *Hor yik*; on s'en servit en effet pendant quelque temps, mais comme elle était extrêmement incommode, le lama *Tsordji oser* compléta le travail de Sâgdja bandida, sous l'empereur mongol *Khaïsan kuluk*, appelé dans les livres chinois *Wou tsoung*, qui règna de 1307 à 1311.

(18) Ou *Khubilaï tsetsen khan* que nous appelons ordinairement *Koublaï khan*.

(19) *Zzongk'haba*, en sanskrit *Soumati-kriti*, est regardé comme une incarnation du dieu *Amida* ou *Amitâbha*; il est le fondateur de la secte des lamas à bonnets jaunes, et célèbre par la nouvelle rédaction de la doctrine de *S'âkya mouni*. Il était originaire de la contrée *Zzong k'haba pe che youl*, située dans la province *Amdoo*, dans le sud-est du K'ham ou Tubet oriental. Son père était *Lonbo moke*, et sa mère *Chingtsa atsio*. Le plus célèbre de ses ouvrages est intitulé *Lâm rim tsien bo*, c'est-à-dire *le chemin divin qui conduit par degré à la perfection.*

Zzong k'habha reçut en 1426, de l'empereur de la Chine le titre de *Ta pao fa wang*. En mourant il prédit que son ame serait incarnée successivement dans *sept* khoubilkhans qui, en effet, ont paru en Mongolie sous le nom tubétain de *Dze bzzoun dhamba* (souverain auguste); en mongol *Bokda gegen khoutouktou*. Leur résidence actuelle est au mont *Khan oola*, sur les bords du *Tola*, près de l'Ourga ou camp principal des Kalka. Quoique Zzong K'ha-

bha ne se soit annoncé que sept successeurs, ce nombre est déjà dépassé. Cependant, le *Bokda gegen khoutouktou* prétend encore aujourd'hui que son ame est une incarnation de la sienne.

Les Mongols assurent, qu'après la mort de Zzong k'habha, un arbre de sandal s'éleva sur la place où il avait vu le jour, et qu'on voit l'image de ce dieu sur chaque feuille de cet arbre. On a bâti dans le voisinage de cet arbre, un vaste couvent aussi étendu qu'une ville, et sur l'arbre même un temple magnifique. Ce couvent (*kiit*) porte le nom le nom tubétain de འབུམ་སྐུ་ *Boum kou*, ou les 100,000 images. L'empereur *Khang hi* (en mongol *Amogoolongtou.khan*) l'a mis pour toujours sous l'inspection spéciale du Dalaï lama; il a fait couvrir l'arbre d'un toit d'argent. Les Mongols appellent ce couvent-ville *Zzong k'habha-iin kiit.*

(20) Ce saint personnage naquit comme prince royal dans le Tubet et porte aussi le titre honorifique de *Brengaba tsioïdji.*

(21) C'est le quatrième des six cieux du désir; son nom mongol signifie ciel de la joie ravissante, en sanscrit *Touchita*, que les Chinois transcrivent par *Teou szu tho*, en tubétain *Ghaldhan. Voyez* le *Nouveau Journal asiatique*, tom. V, pag. 125.

(22) C'est le *premier Dalaï lama*, ou, comme disent les bouddhistes, *le Dalai lama de la première génération.*

(23) C'est le *second Dalaï lama.*

(24) *Altan khan* ou *Altan khakhan* prince des Mongols *Tumed* était de la dynastie des Djinong ou des descendans du troisième fils de Dayan khan. Son père, *Barsa bolod Sain Alak*, mourut en 1512, quand Altan khan n'avait que cinq ans. Celui-ci fit des guerres heureuses aux Chinois et mourut en 1583 âgé de 77 ans.

(25) *Tsitsik tala*, en mongol la *plaine aux fleurs*, est située dans la province tubétaine d'*Oui*, sur la droite de la rivière *Niang tsiou*, qui se jette dans le grand fleuve *Zzangbo tsiou* par la gauche. Sur les cartes mandchoues du Tubet, le couvent situé dans cette plaine est nommé *Ghiamidou tang.*

(26) C'est le Dalaï lama de la troisième génération. Il se rendit en Mongolie, sur l'invitation d'Altan khan, et c'est à cette époque que les Mongols traduisirent pour la première fois dans leur langue par *Dalaï lama*, le titre de tubétain *Ghiamtso* qui signifie *mer*, parce que l'incarnation divine qui le porte est censée être une

mer de sagesse. *Voyez* aussi le *Nouveau Journal asiatique*, tom. IV, pag. 98.

(27) C'est le Dalaï lama de la quatrième génération; il était originaire de la tribu mongole de Karatsin.

(28) Ce traité a donc été écrit en 1678, puisque l'auteur veut qu'on compte en arrière depuis 1677. Toute cette chronologie ne comprend que 2640 ans ou 44 cycles (*mahmout*); et, si l'on adopte la conjecture que j'ai énoncée dans la première note, 2700 an sou 45 cycles. Le nombre de 63 pour les cycles à la fin du traité parait donc être une erreur.

NAISSANCE ET VIE DE S'ÂKYA MOUNI.

Le titre mongol de ce morceau est ᠬᠠᠮᠤᠭ ᠨᠣᠮ ᠤᠨ ᠳᠦᠷᠪᠡᠨ ᠦᠨᠡᠨ ᠡᠷᠬᠡᠭᠢ ᠣᠯᠤᠭᠰᠠᠨ ᠰᠤᠳᠤᠷ *Khamouk nom-oun durban unèn erkèghi oloksan soudour*, ou *Histoire de l'origine des quatre vérités de toute la loi* (1). Ce traité commence par les paroles mystiques :

Om dzosdi chidam!

Gloire et adoration soient à celui qui sait tout, au Lama des trois mondes, au Bourkhan des trois époques du monde, à celui qui a rétabli les trois occupations spirituelles, à l'instituteur du monde, lequel est devenu l'ornement précieux et la couronne parmi la multitude innombrable des génies et des hommes, au Bourkhan (2) *S'âkya mouni véritablement accom-*

---

(1) Les *quatre vérités fondamentales* du bouddhisme sont, la douleur (de l'existence), la naissance en général, l'anéantissement final et la doctrine. *Voyez* le *Nouveau Journal asiatique*, vol. V, février, pag. 132.

(2) ᠪᠤᠷᠬᠠᠨ *Bourkhan* en mongol est l'équivalent du nom sanscrit de *Bouddha*, en tubétain སངས་རྒྱས་ *Sang-*

pli (1), qui, pendant un temps incommensurable, et dans la première période de son règne spirituel a achevé une foule immense d'œuvres salutaires. Dans la seconde période, son occupation spirituelle a été de chasser les mauvais génies; enfin, dans la troisième et dernière, qui est celle dans laquelle nous vivons, son ame est venue s'incorporer de nouveau, ayant pour père *Arighon ideghetou khan* (2) et pour mère la parfaitement belle et accomplie *Mahâ mâya* (3).

Il fut conçu le quinzième jour du mois du milieu de l'été de l'année *Rabjoung* qui est celle du *lièvre de bois*, et naquit le quinzième jour du dernier mois du

---

ghie, en chinois 佛 *Foe*, en mandchou ᡶᠣᠴᡳᡥᡳ *Foutsikhi*. — Kl.

(1) En mongol ᠲᠡᠭᠦᠨᠴᠢᠯᠡᠨ ᠢᠷᠡᠭᠰᠡᠨ *Tegountsilan irèksèn*, c'est-à-dire *qui a véritablement passé* (pour ne pas revenir); c'est la traduction du terme sanscrit *Tathâgata*, en tubétain *Dheb jin cheigh bha*. *Voy.* le *Nouveau Journal asiatique*, t. I, pag. 417. — Kl.

(2) ᠠᠷᠢᠭᠤᠨ ᠢᠳᠡᠭᠡᠲᠦ *Arighon idéghetou* est la traduction mongole du nom sanscrit *Sauddhodani*, qui signifie *celui qui ne mange que des choses pures*; en tubétain *Zas tsang ghi srâs*, en chinois 淨飯 *Thsing fan*, en mandchou ᠪᠣᠯᡤᠣ ᠠᠮᡠᠰᡠᠩᡤᠠ *Bolgo amousoungga*. — Kl.

(3) महामाय *Mahâ mâya*, en sanscrit, signifie la *grande illusion*; les Tubétains donnent à cette princesse le nom de ལྷ་མོ་སྒྱུ་འཕྲུལ་ *H'la mo ghiou p'hroul*, ou *la mère de dieu, l'illusion*. — Kl.

printemps de l'année *Namzoung* (1) ou du *dragon de fer*, par la fosse de l'os du bras de sa mère. Un de ses premiers noms d'enfant fut *Chendou dondoub*. Jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans il aida son père dans le gouvernement, puis il épousa une princesse ornée des 84000 perfections imaginables, et soutint avec ardeur la religion dans le royaume. Il ne laissa, cependant, passer aucune occasion pour approfondir la nature et la condition de l'homme. Ayant la coutume de parcourir tous les jours le palais de son père, il se rendit aux quatre portes principales, orientées d'après les quatre points cardinaux, d'où il observa les quatre parties du monde et la vanité de toutes les choses qu'il contient. Il aperçut en premier lieu le *malheur de la naissance;* en second, celui de *l'âge;* en troisième, le *malheur des maladies*, et en quatrième, celui *de la mort*. Il reconnut, par conséquent, la profondeur de la *mer des quatre misères* des êtres créés. Atterré par ce qu'il aperçut, le fils du roi demanda un jour à ceux qui l'accompagnaient, s'ils voyaient aussi tout cela. Leur réponse fut que c'était précisément le quadruple abîme de la misère, de la naissance, de la vieillesse, des maladies et de la mort. Le fils du roi demanda encore : « Cette misère s'étend-elle sur toutes les créatures, ou » seulement sur les habitans de ce pays ? » On lui répondit : « Elle s'étend sur tout le monde et elle l'atteindra

(1) *Rabdjoung*, *Namzoung* et plus bas *Dong ngan* et *Brou-gh* sont les noms d'années d'un cycle tubétain que nous ne connaissons pas encore suffisamment en Europe. — Kl.

» également. — Quels sont donc, répliqua-t-il, les » moyens par lesquels on peut parvenir à se délivrer » de tous ces maux ? — Le seul moyen contre eux qui » existe, lui dit-on, est d'abandonner et de rejeter les » plaisirs mondains. » Le fils du roi s'écria alors : « Si » c'est là le véritable moyen, j'annoncerai à mon père » que j'abandonne le monde et que je veux entrer dans » l'état religieux. »

S'étant effectivement adressé dans ce but à son père, celui-ci lui répondit : « O mon fils ! n'exécute pas » ce projet ; je suis déjà très-âgé : si tu te fais religieux, » qui héritera du trône et de l'empire ? Si tu ne re- » nonces pas à ce projet, je dois te croire possédé par » quelque démon malfaisant, ou penser que tu as perdu » l'esprit. » Et il ordonna de placer des gardes aux quatre portes du palais pour empêcher son fils d'en sortir.

Pendant cet emprisonnement, qui parut très-dur au fils du roi, il ne s'occupa que de se fortifier dans la résolution qu'il avait prise et ne rêva qu'aux moyens de parvenir à la mettre à exécution. Un jour qu'il était absorbé dans des réflexions profondes, son génie tutélaire, *Khourmousda Tègri* (1), se présenta devant

---

(1) ᠬᠣᠷᠮᠤᠰᠳᠠ ᠲᠩᠷᠢ *Khormousda tègri* est, selon le dictionnaire bouddhique pentaglotte imprimé à Péking, le nom mongol de l'*Indra* des Hindous, en tubétain དབང་པོ *Wang bo* (le roi ou souverain), en chinois 帝釋 *Ti chy*, en mandchou ᡥᠣᡵᠮᠣᠰᡩᠠ *Khormosda*. M. J. J. Schmidt,

lui et lui offrit son aide, s'il avait en effet la ferme volonté d'entreprendre l'œuvre de délivrer les créatures des quatre abîmes de la misère. Dans ce but, *Khourmousda* lui promit de venir quinze jours après à la pointe du jour, sous la forme d'un cheval baillet, et de le porter à l'endroit où il désirait se rendre. Le prince répéta ses vœux et accepta l'offre du dieu. Le quinzième jour du dernier mois du printemps de l'année *Dong ngan* ou du *singe de feu mâle*, après que le fils du roi se fut préparé par le jeûne à l'entreprise importante qu'il méditait, *Khourmousda Tègri*, selon sa promesse, se rendit chez lui sous la forme d'un cheval baillet. Le prince le monta, se sauva de sa prison et se rendit à travers les airs aux bords du fleuve *Nârandjara*. Il y séjourna, et le huitième jour du premier mois de l'été, il se rasa lui-même la barbe et les cheveux avec un glaive (*ildou*) très-tranchant, et entra dans l'état ecclésiastique, dans lequel il fut son propre instituteur. Il y resta pendant six ans dans la plus dure solitude, sur une place pavée de briques et couverte d'herbe coupée.

---

de Saint-Pétersbourg, croit retrouver dans le nom de *Khormousda* celui d'*Ormouzd*, *Hormousd* ou *Ehora mezdao* du Zend-Avesta. « Le *Khormousda* des Mongols bouddhistes, dit-il, réside avec les *trente-trois Tègri* sur la cime du mont *Soumer*, qui est le *Merou* ou *Soumerou* des Hindous; de même l'*Hormouzd* des adorateurs du feu habite la cime du mont *Albordj*, avec les *trente Amschaspands et Izeds*, ou, selon les *Iechts zadés*, également avec *trente-trois Amschaspands.* » Cette hypothèse mérite d'être soigneusement examinée, et nous invitons M. Schmidt à recueillir d'autres faits propres à lui donner plus de certitude. — Kl.

Le quinzième jour du dernier mois du printemps de l'année *Brouh-ah*, ou du *bœuf de fer femelle*, pendant le crépuscule du soir, il termina ses occupations spirituelles qui consistaient dans la soumission entière des esprits du *Nisbana* (1) ou de la séduction de la naissance. A minuit il obtint la *Dyan* (2), ou le plus haut degré de la sainteté des ermites, et au lever du soleil il avait atteint la nature d'un *Bouddha véritablement accompli existant par lui-même dans la spiritualité suprême.*

Le *Bouddha veritablement accompli* commença alors à tourner la roue de la doctrine spirituelle et à la répandre partout, en déclarant qu'il avait remporté la victoire sur les abîmes de la misère innée, qu'il avait détruit toutes les imperfections qui oppriment l'ame, et qu'il était devenu le Bourkhan instituteur du monde. Plusieurs personnes parmi le peuple en furent consternées et dirent : « Le fils du roi a perdu l'esprit » et déraisonne »; d'autres prétendirent qu'il avait quitté le trône et le pays pour épouser une fille de S'âkya; d'autres, enfin, proclamaient que le fils du roi était en effet un *Bouddha véritablement accompli.*

Le Bourkhan articula alors l'instruction suivante :

---

(1) *Nisbana*, ᠨᠢᠰᠪᠠᠨ᠎ᠠ en mongol, paraît être lc mot sanscrit निष्पन्न *Nichpanna*, qui signifie *naissance.* — Kl.

(2) Le mot mongol ᠳᠢᠶᠠᠨ *Dyan*, est dérivé du sanscrit ध्यान *D'hyâna*, qui désigne la plus profonde méditation sur les objets abstraits de la philosophie religieuse, par laquelle on parvient au plus haut degré de sagesse et de vertu. — Kl.

« A quoi bon offrir au peuple le nectar de la doctrine » spirituelle, puisque l'instruction ne lui manque nulle » part? Il n'a pas d'oreilles pour l'entendre et il est » inutile de la lui développer. » Par conséquent, il se retira de rechef dans la solitude dans le pays d'*Archi*, où il resta pendant quarante-neuf jours et nuits pour obtenir un *Dyan*. Ayant atteint ce but, *Esroun tègri* (1) se rendit chez lui, portant dans la main une roue d'or à mille rayons, symbole de la domination spirituelle, en disant au Bourkhan : « Tu n'es vrai- » semblablement pas devenu Bouddha pour ton propre » bonheur, mais pour celui de toutes les créatures du » monde; daigne donc poursuivre l'œuvre de répandre » la doctrine. » Mais le Bourkhan n'agréa pas cette invitation. Les *Mahâ radja tègri* (2) tenant dans les mains les *Naïman takil* (3), vinrent alors et lui di-

---

(1) ᠡᠰᠷᠦᠨ ᠲᠩᠷᠢ *Esroun tègri* est le *Brahma* des Hindous, en tibétain ཚངས་པ *Tsanhba*, en chinois 梵 *Fan*. — Kl.

(2) Les quatre *Mahâ radja tègri* ou *grands rois des esprits* sont les gardiens des quatre régions du monde. — Kl.

(3) *Naïman takil*, ou les *huit sacrifices*, est la dénomination mongole des *huit Vitardga* ou emblèmes des neuf Bodhisatwa, desquels il a été question dans le *Nouveau Journal asiatique*, tom. VII, pag. 114, note 1. Leurs noms et leur ordre en mongol sont :

1. *Dzighasoun* (*Dzâsoun*), les poissons.
2. *Doung* ou *Doungar*, la conque marine.
3. *Œldzaitou tsoun*, une figure de lignes entrelacées à la grecque.
4. *Badma*, le lotus.

rent : « Maître des dix pouvoirs, grand héros qui as » vaincu toutes les séductions innées dans la créature, » ne jugeras-tu pas à propos de te charger du salut » des créatures? » Leur demande fut également refusée. Enfin, *Khourmouzda Tègri* lui-même, accompagné des trente-deux autres Tègri, se rendit chez le Bouddha pour l'adorer; ils lui firent les honneurs dus à un Bourkhan, en faisant le tour du lieu où il séjournait. *Khourmouzda* tenait dans la main le *Doung-erdeni* (1) et lui dit : « O toi créateur du nectar de la » spiritualité, qui, semblable à un médicament pré» cieux, purges et guéris la créature du malheur inné » dans lequel elle sommeille, daigne faire entendre » ta majestueuse voix spirituelle. » A cette invitation étaient présens cinq prêtres et disciples du Bourkhan, savoir : « *Yangchi go di ni ya*, *Da tol*, *Ngang sen*, *Lang ka*, et *Zang den*, qui jusqu'alors n'avaient pu parvenir à fixer leur jugement sur leur maître. S'entretenant entre eux sur la sagesse du Bourkhan, ils

5. *Chikour,* le parasol.

6. *Boumba*, le vase pour l'eau bénite.

7. *Ilgaksoun djimik*, une espèce d'étendard composé de six capuchons posés les uns sur les autres.

8. *Kurdu*, ou la roue de la puissance.

On verra par la note citée ci-dessus, que les Mongols remplacent la flamme *Srivatsa* et le *Tchouri* des bouddhistes du Népal, par la figure *Ildzoutou tsoun* et le *Kurdu*. — Kl.

(1) *Doung erdeni* ou *la précieuse coquille*, est une grande coquille blanche de mer; c'est le second des *Naïman takil*. Les lamas s'en servent souvent dans leurs cérémonies religieuses, pour donner des sons de corne. — Kl.

dirent : « Si *Goodam* est devenu Bouddha, il faut que » nous adoptions sa doctrine spirituelle ; mais s'il n'est » pas encore parvenu au degré de Bourkhan, pourquoi » l'adorerions-nous ? » Dans le même moment, *Yang-chi go di ni ya*, prêt à reconnaître le Bourkhan, jeta tout-à-coup les yeux sur lui, et aperçut que son corps jetait un éclat d'or, et qu'il était entouré d'une auréole brillante. Entièrement convaincu par ce signe, il accomplit le premier l'adoration due au Bouddha et obtint par là le droit de lui succéder un jour dans sa dignité. Les quatre autres disciples suivirent son exemple en adorant également le Bourkhan. Ils lui dirent : « Puisque tu es devenu le véritable Bouddha du » monde, daigne te rendre à *Varṇachi* (1), car » c'est là qu'a été le trône des mille Bouddhas des » temps passés ; c'est là que tu dois séjourner, et t'oc- » cuper de l'œuvre de tourner la roue de la doctrine (2). » Pendant qu'ils lui adressaient cette prière, ils ne quittèrent pas la position de l'adoration. Une auréole nouvelle entoura alors le Bourkhan, et tout son corps jeta des rayons d'un éclat inexprimable.

Suivant les instances pressantes de ses disciples, S'akya mouni se leva, se rendit à *Varṇachi*, y adora et occupa le trône des mille Bouddhas, et choisit

(1) *Varṇachi* est la ville de *Benarès*, dont le nom sanscrit est वरणसी *Varaṇasî* ou वाराणसी *Varâṇasî*. — Kl.

(2) *Voyez* ce que j'ai dit sur cette expression dans le *Nouveau Journal asiatique*, vol. V, pag. 132. — Kl.

[illegible] principal celui de ceux des trois der

trième volume du *Journal asiatique*, pag. 5 et 65. —

dirent : « Si-Good[illegible]



[illegible], vol. V, pag. [illegible]

pour son siége principal celui de ceux des trois dernières périodes du monde *Ortchilong ebdektchi, Altan tchidaktchi* et *Gerel zakiktchi* (1).

Dans la même année, le quatrième jour du mois du milieu de l'été, le Bourkhan agréa pour ses premiers disciples les cinq prêtres mentionnés, et leur communiqua les principes des quatre vérités spirituelles. L'existence de l'état de la misère est la première; la seconde est que cette misère immense répand son empire partout; la délivrance finale de cette misère est la troisième; enfin la quatrième est l'existence des obstacles infinis qui s'opposent à cette délivrance. « Par conséquent, ajouta-t-il, vous qui êtes » prêtres, vous serez également soumis à cette misère, » puis vous la reconnaitrez, et il faut que vous con- » tribuiez à montrer aux autres le chemin de la déli- » vrance; enfin vous devez tout faire pour écarter les » obstacles qui s'opposent à cette délivrance » (2).

Explication et origine de la formule bouddhique *OM MAṆI PADMÈ HOÛM*, par M. KLAPROTH.

Notre illustre confrère, M. le baron A. de Humboldt, a rapporté de son voyage en Russie une de ces

(1) *Voyez* le *Nouveau Journal asiatique*, tom. VII, page 106, note 1.

(2) Ici finit le morceau que M. Kranz m'a communiqué. On peut voir de plus amples détails sur la vie de S'âkya mouni dans le quatrième volume du *Journal asiatique*, pag. 9 et 65. — KL.

planches de bois sur lesquelles on grave, pour l'impression, la formule de la prière la plus usitée parmi les sectateurs de Bouddha dans l'Asie centrale. M. de Humboldt a présenté cette planche à la Bibliothèque royale de Berlin, et M. le D.r Spiker a bien voulu m'en envoyer une épreuve, qu'on voit reproduite ici au moyen de la lithographie.

Cette planche contient :

Dans la première ligne, la formule *Om maṇi padmè hoûm*, trois fois répétée et écrite en caractères de l'Inde appellés *Landza*. En voici la transcription en dévanagari :

ओँ मणि पद्मे हूँ

Om (1) *maṇi padmè hoûm.*

Dans la seconde ligne, la même formule en tubétain, trois fois répétée :

ཨོཾ་མ་ཎི་བདམེ་ཧཱུྃ

Om maṇi badhamè hoûm.

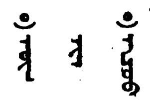
On y a écrit, par erreur, བདམེ་ *Badhaṃe* pour བདྨེ་ *Badhme.*

(1) Sur la tablette, on lit par erreur la première fois, आँ *Aṃ* au lieu d'*Om*.

A la fin de la seconde ligne, on lit la même formule en caractères mongols.

Om ma ni badmé houm.

Dans la troisième ligne, la même formule, en mongol, est répétée quatre fois, et à la fin une cinquième abrégée ainsi



Om ni houm.

Dans cette ligne, la syllabe *bad* est la première fois écrite , puis toujours , ce qui revient au même.

Les Tubétains et les Mongols, qui ont perpétuellement cette prière dans la bouche, l'écrivent, sans y faire de différence, de deux manières, savoir *Om mani badma houm* et *Om mani badmé houm* (1).

(1) Bayer a publié cette formule écrite *Om mani padma houm*, en caractères Landza et tubétains, dans le III.e volume des *Commentaires de l'Académie de Saint Pétersbourg*, pag. 393. Dans l'ouvrage de Pallas, *Sur les Mongols* (t. II, p. 89), on lit *Padma* dans une des deux transcriptions en lettres Landza, et *Padmè* en tubétain. Sur le beau casque mongol trouvé à Moscou, et que j'ai publié dans l'Atlas qui accompagne le voyage de M. Timkovski planche 12), on lit également *Padma* pour *Padmè*. Le Père Giorgi écrit partout en caractères tubétains *Padma*, mais il prononce *Padmè*.

Les mots de ces deux transcriptions sont sanscrits, et donnent un sens complet dans cette langue.

ओँ ou ओम् *Om* est, chez les Hindous, le nom mystique de la divinité, par lequel toutes les prières commencent. On le dit composé de अ *A*, le nom de Vichnou; उ *Ou*, celui de Siva, et म *M* celui de Brahma. Mais cette particule mystique équivaut aussi à l'interjection *Oh!* prononcée avec emphase et avec une entière conviction religieuse.

मणि *Maṇi* signifie *précieux, chose précieuse.*

पद्म *Padma*, le *lotus;* पद्मे *Padmé*, est le locatif du même mot.

Enfin हूँ ou हूम् *Hoûm*, est une particule qui équivaut à notre *Amen.*

Le sens de la phrase est très-clair. Lue *Om maṇi padma hoûm*, elle signifie OH! PRÉCIEUX LOTUS, AMEN; et si on lit *Om maṇi padmè hoûm*, OH! LE JOYAU (est) DANS LE LOTUS, AMEN.

Malgré ce sens indubitable, les Bouddhistes du Tubet et de la Mongolie se sont évertués à chercher un sens mystique à chacune des SIX SYLLABES qui composent cette phrase. Ils ont rempli des livres entiers de ces explications imaginaires. On peut se faire une idée des absurdités qu'ils ont débitées sur ce sujet, en lisant quelques extraits donnés par Pallas (*Mongolische Voelkerschaften*, II, pag. 90, 401 et suiv.),

et par M. J. J. Schmidt, dans ses *Forschungen über Mittelasien* (pag. 200 et 201). On verra par ce qui suit, que cette formule est particulière aux Bouddhistes du Tubet, d'où les tribus mongoles de l'Asie centrale l'ont reçue avec leur religion.

Selon l'histoire de ce pays, la formule *Om mani padmè hoûm*, y a été apportée de l'Inde, vers la moitié du VII.ᵉ siècle de notre ère, par le ministre *Tônmi Sambhôdh'a*, le même qui introduisit l'usage de l'écriture dans le Tubet. Mais comme l'alphabet *Lañdza*, qu'il avait d'abord adopté, parut au roi *Srong bdzan gombo* trop compliqué et trop difficile à apprendre, il l'invita à en rédiger un nouveau plus facile et mieux adapté à la langue tubétaine. *Tonmi Sambhôd'ha*, inspiré par le dieu *Dziamdjang* (Mandjous'ri), s'enferma pendant quelque temps, et composa l'écriture tubétaine dont on se sert encore aujourd'hui. Il l'employa pour rédiger une série de préceptes moraux et civils, qui renferme *trente-six* sentences très-courtes, dont *dix* ont rapport aux vertus, *dix* à la vie et *seize* aux devoirs des sujets envers leurs princes. Il instruisit aussi le roi dans les secrets de la doctrine du dieu *Djan raï ziïgh* (le *Khomchin bodhisat'wa* des Mongols), et lui transmit et expliqua la formule sacrée *OM MANI PADMÈ HOÛM*; et ce roi, qui était comme le père et la mère de son peuple, fit apprendre à ses sujets les SIX SYLLABES sacrées qui la composent.

Cette formule est particulière au dieu *Djian raï ziïgh*, qui est la divinité principale et le protecteur

spécial du Tubet (1). Ce dieu est appelé en sanscrit अवलोकितेश्वर *Avalôkites'vara*, ou *le maître qui contemple avec amour*; ce que les Tubétains ont rendu par སྤྱན་རས་གཟིགས་དབང་ཕྱུག་ *Djian raï ziigh vang tchough*, ou *le tout-puissant qui voit avec les yeux*; ils disent aussi simplement *Djian raï ziigh*, ou *celui qui voit avec les yeux*. Les Mongols traduisent ce nom par ᠨᠢᠳᠦᠨ ᠪᠡᠷ ᠦᠵᠡᠭᠴᠢ *Nidou bèr uzèktchi*, ou *celui qui contemple avec les yeux*. Le mandchou ᠵᡳᠯᠠᠨ ᡳ ᠪᡠᠯᡝᡴᡠᡧᡝᡵᡝ ᡨᠣᠣᠰᡝᠩᡤᠠ *Dsilan ni boulekouchere toosengga* signifie *le tout-puissant qui contemple avec compassion*. Les Chinois ont traduit le nom d'*Avalôkites'vara* par 觀世音 *Kouan chi yn*, c'est-à-dire *celui qui contemple les sons du monde* (2), et comme c'est un Bodhisat'wa, ils y ajoutent le terme 菩薩

---

(1) *Je n'ai pas encore trouvé cette formule dans les livres bouddhiques de la Chine*; cependant Pallas (*Mongolische Voelkerschaften*, II, page 89), citant un manuscrit de Messerschmidt, dit y avoir lu qu'elle était traduite du chinois (et non pas en indien, comme on l'a imprimé par erreur) par *Pa dji gou pang dng ti*, et en indien par *Ommi tommi tokho pet*. J'avoue que je ne suis pas en état d'ajouter aux mots chinois les caractères qui leur appartiennent, pour en trouver le sens.

(2) C'est vraisemblablement une traduction fautive du sanscrit *Avalokites'vara*. On y aurait lu à la fin स्वर *Svara* pour श्वर *S'vara*. — Kl.

Phou sa, qui en est la transcription imparfaite. Les Mongols donnent communément au dieu *Nidou bèr uzèktchi* le nom de ᠬᠣᠮᠰᠢᠨ ᠪᠣᠳᠢᠰᠠᠳᠤᠸᠠ *Khomchin Bodhisat'wa* ou ᠬᠣᠩᠰᠢᠨ ᠪᠣᠳᠢᠰᠠᠳᠤᠸᠠ *Khongchin Bodhisat'wa* (1), dans lequel le mot *Khomchin* n'est qu'une corruption du chinois *Kouan chi yn*, et non pas un terme sanscrit, comme le présume M. J. J. Schmidt (*Forschungen*, pag. 206).

Un autre nom d'*Avalokites'vara* est पद्मपाणि *Padmapâni*, c'est-à-dire *celui qui tient un lotus dans la main*, en tubétain ཕྱག་ན་པདྨ་ *Tchah na padma*. Dans cette dernière langue, il est encore appelé ཕྱག་སྟོང་སྤྱན་སྟོང་སྤྱན་རས་གཟིགས་ *Tchiah tong djian tong djian raï ziïg*, ou *le tout-voyant aux mille mains et aux mille yeux* : ce que les Bouddhistes chinois rendent par :

千手千眼觀世音

Thsian cheou thsian yan kouan chi yn.

On verra plus bas pourquoi. Les Tubétains désignent aussi souvent la même divinité par l'épithète

---

(1) Ils le font précéder ordinairement par le mot ᠡᠷᠬᠡᠲᠦ *Erketou*, qui, comme *Vang tchough* en tubétain, et *Toosengga* en mandchou, signifie *le Tout-puissant*.

ཐུགས་རྗེ་ཆེན་པོ་ *Thuh rdzie tsien bo*, ou *le grand compatissant* (1).

Avalokites'vara ou *Djian raï zïïgh*, a toujours montré une affection particulière pour le Tubet, et les habitans de ce pays prétendent même que c'est lui qui l'a peuplé le premier. D'après leur récit, ce dieu, s'étant concerté avec *Dziamdjang* (2) sur les moyens de donner des habitans à cette région couverte de neiges éternelles, *Dziamdjang* exposa, que pour parvenir à ce but, il fallait qu'un d'eux prît la forme

---

(1) Le P. Kircher a donné une image de cette divinité dans sa *China illustrata*, elle porte le titre singulier de *Typus Pussa seu Cybelis aut Isidis Sinensium*. Une autre se trouve dans la *Description du Japon* par Kæmpfer, sous le nom de *Quanwon multimanum Sinarum et Japonum idolum. Ex archetypo sinico musei Sloaniani.*

(2) Les trois བྱང་ཆུབ་ *Djang tsioubh* ou *Bodhisat'wa*, འཇམ་དབྱངས་ *Dziamdjang* (en sanscrit Mandjous'ri) ཕྱག་ན་རྡོ་རྗེ་ *Tchah na dho rdze* (Vadjrapâni), et སྤྱན་རས་གཟིགས་ *Djan raï zügh* (Avalokites'vara) forment une espèce de trinité nommée མཆོག་གསུམ་ངོ་བོ་ནམ་མཁའི་ནོར་བུ་ *Tsioh soum ngo bo nam k'haï nor bhou* ou *le joyau céleste des trois corps divins*. Le mot *Dziamdjang* signifie *l'excellent chanteur* ou *musicien*.

d'un *singe mâle*, et qu'on disposât une མཁའ་འགྲོ་མ་ *K'hâdroma*, ou un génie magique de l'atmosphère, à se transformer en *singe femelle*, pour procréer des êtres semblables aux hommes. En effet, *Djian raï ziïgh* devint le singe བྲག་སྲིན་པོ་ *Bhrasrinp'ho*, ou *le père des vers de pierre*, tandis que la *K'hâdroma* prit la forme de བྲག་སྲིན་མོ་ *Bhrasrinmo*, ou *la mère des vers de pierre*. Ils donnèrent la vie à trois fils et à trois filles, qui peuplèrent le Tubet d'hommes et devinrent ainsi les premiers ancêtres de ses habitans actuels. *Bhrasrinmo* est figurée comme une femme barbue, d'un regard terrible; sa peau est noire et rougeâtre, le nez comme celui des singes; elle a des yeux livides et des défenses de sanglier; ses cheveux sont jaunes et en désordre, sa coïffure est formée par cinq têtes de mort. Elle a des griffes; sa position est libidineuse et indique l'envie de donner la mort.

C'est d'après cette tradition que les Tubétains désignent les provinces de *Zzang*, d'*Oui* et de *Kiang* sous le nom général de *Royaume des Singes*, tandis que la partie inférieure de leur pays, ou les provinces de *Dhaghbo*, de *Gombo* et de *K'hang*, est appelée *Royaume de Bhrasinmo*.

La légende suivante, traduite du mongol par M. J. J. Schmidt, contient des détails sur la conversion du

Tubet par *Djian ray ziigh* ou *Nidon bèr uzèktchi*, et sur l'origine des six syllabes sacrées *Om mani padmè houm*, qui font l'objet de ce mémoire.

« Autrefois, quand le *glorieux-accompli* séjournait dans la forêt d'*Odma*, il advint un jour, qu'étant entouré de ses nombreux disciples, un rayon de lumière de cinq couleurs sortit tout-à-coup entre ses deux sourcils, forma un arc-en-ciel et se dirigea du côté de l'Empire septentrional de neige (1). Les regards (du Bouddha) suivaient ce rayon, et sa figure montra un sourire de joie inexprimable. Le Bodhisatwa *Touïdkèr ügeïn arilghaktchi* lui demanda de lui en expliquer la raison, et sur sa prière, le glorieux-accompli enseigna le soudour *Tsaghan Padmatou* (ou du *Lotus blanc*). Il dit : « Fils d'illustre origine! dans le pays qu'aucun » Bouddha des trois âges n'a pu convertir, et qui est » rempli d'une foule de *Manggous* (2) et d'autres êtres » malfaisans, la loi se lèvera comme le soleil et s'y ré-

(1) གངས་ཅན་ཡུལ་ *Ngœ djian youl*, ou *l'Empire neigeux*, en tubétain, et ᠴᠠᠰᠤᠲᠤ ᠣᠷᠣᠨ *Tsasoutou oron*, en mongol, est un des noms les plus communs que les Tubétains donnent à leur pays, parce que la plupart de ses hautes montagnes sont couvertes de neiges perpétuelles. — Kl.

(2) Les *Manggous* des Mongols, appelés en tubétain *Srin boi din*, et en sanscrit रक्षस् *Rakchas*, sont des esprits malfaisans, qui aiment à se nourrir de chair. On les dépeint sous des formes horribles. Ils ont cependant le pouvoir de prendre de belles formes pour séduire plus facilement les hommes, et s'emparer d'eux pour les dévorer ensuite. Ils hantent principalement les endroits déserts et éloignés. — Kl.

» pandra dans les temps futurs. Les créatures vivantes
» qui habitent ce pays, se trouveront conduites sur la
» route du *Bôdhi* salutaire (1). L'apôtre de cet empire de
» neige âpre et sauvage sera le *Khoutoukhtou Nidoubèr*
» *uzèktchi*, car, quand autrefois, le Khoutoukhtou
» Nidoubèr uzèktchi commença sa vie de Bodhisatwa,
» il fit, devant les yeux des mille Bouddhas, le vœu
» suivant : Puissé-je devenir l'apôtre de cet empire de
» neige âpre et sauvage, où le pied d'aucun Bouddha
» des trois âges n'a encore pénétré; que je sois en état
» de conduire sur la route du Bôdhi salutaire les ha-
» bitans de cet empire, si difficiles à convertir! Puissé-
» je servir de père et de mère aux Manggous, aux dé-
» mons malfaisans et à tous les autres êtres qui y sé-
» journent! Puissé-je devenir leur conducteur au salut!
» Que je sois le flambeau destiné à éclaircir leur
» obscurité épaisse! Que les doctrines de tous les *vé-*
» *ritablement venus* (*Tathâgata*) des trois âges se
» répandent dans cet empire de neige âpre et sauvage,
» et y restent pour toujours indigènes. Que ses habitans,
» en entendant le nom des *trois précieux* (2), et en
» marchant dans leur foi, obtiennent le bonheur des
» naissances divines, pour pouvoir participer à la jouis-
» sance des propriétés augustes. Ainsi que moi,
» qui, par tous les moyens possibles, convertis, per-

---

(1) बोधि *Bôdhi*, en sanscrit, désigne la plus profonde médi-
tation religieuse qui, seule, peut entièrement dégager l'esprit
de l'illusion de la matière. — Kl.

(2) Les *trois précieux* : sont Bouddha, la loi et le clergé. — Kl.

» fectionne et sauve tous les êtres du monde, de » même cet empire de neige âpre et sauvage, puisse- » t-il ressembler à un pays rempli de choses précieuses! » Oh! que tout ceci s'accomplisse. »

Tel fut le vœu qu'il prononça, et c'est par la vertu de ce vœu que cet empire, qu'aucun des Bouddhas des trois âges n'avait converti, est devenu la région de la conversion prédestinée au *Khoutouktou Nidoubèr uzèktchi.* »

« Après que *S'akyamouni* eut prononcé ces paroles, un rayon de lumière, éclatant comme un lotus blanc (1), sortit de son cœur et illumina toutes les régions du monde, jusqu'à ce qu'il arriva dans l'empire *Soukhâwati* (2), situé dans l'occident (du plus élevé des cieux), où il se plongea dans le cœur du *Bouddha infiniment*

---

(1) पुण्डरीक *Poundarika*, en sanscrit, désigne le *lotus blanc*. *Voy.* Cosha or dictionary of the sanscrit language by *Amera sinha*, with an english interpretation and annotations by H. T. Colebrooke. Printed at Serampore, 1808; IV, p. 63. — Kl.

(2) *Souk'hâwati* (en mongol *Souk'hâwadi-oron*, le royaume *Souk'hâwadi*) est la résidence d'*Amida* ou d'*Amitâbha*. Ce mot est sanscrit (सुखावति) et désigne le plus haut degré de plaisir et de joie; en chinois 極樂國 *Ky lo koue*. *Amitâbha*, comme habitant ce paradis, porte également le nom de सुखावतीश्वर *Souk'hâwatis'wara*, ou *le maître du* Souk'hâwati. Les livres mongols en font une description qui surpasse tout ce qu'on est accoutumé à trouver de merveilleux dans les ouvrages des Asiatiques. — Kl.

resplendissant (1). Alors un autre éclat de lumière sortit du Bouddha resplendissant et se plongea dans la mer des fleurs de *Padma* (lotus), et y transmit cette pensée (du Bouddha) qu'il s'en élèverait et qu'il en naîtrait un Khoubilkhan (2) divin, destiné à la conversion de l'empire de neige. »

« Le roi *Dehdou saïn Nomihn khan* qui était parvenu à participer à la béatitude de l'empire de S'oukhâwati, voulant un jour offrir au Bouddha un sacrifice de fleurs, dépêcha quelques-uns des siens aux bords de la *Mer des Padma*, pour y cueillir de ces fleurs. Ses envoyés aperçurent dans la mer une très-grande tige de Padma, au milieu de laquelle il y avait un bouton colossal entouré d'une foule de grandes feuilles, et jetant des rayons de lumière de différentes couleurs. Les envoyés en firent leur rapport au roi, qui, rempli d'étonnement, se rendit avec sa cour et des offrandes sur un grand radeau à la place de la mer où se trouvait cette tige merveilleuse. Y étant arrivé, il présenta

---

(1) En tubétain འོད་དཔག་མེད་ *Obahmèdh*, ou *lumière immense;* c'est l'épithète la plus commune du Bouddha *Amitâbha*. — Kl.

(2) Le mot ᠬᠤᠪᠢᠯᠭᠠᠨ *Khoubilkhan*, en mongol, désigne l'incarnation d'une âme supérieure. En tubétain, c'est སྤྲུལ་པ་ *Broul ba*, en mandchou ᡴᡡᠪᡠᠯᡳᠨ *Kouboulin*, en chinois 化 *Houa*. — Kl.

ses offrandes et prononça la bénédiction ; le bouton s'ouvrit alors des quatre côtés, et au milieu apparut l'apôtre de l'empire de neige, né comme Khoubilkhan. Il y était assis, les jambes croisées, avait un visage et quatre mains ; les deux mains antérieures étaient jointes devant le cœur, dans la position de la prière, la troisième de droite tenait un rosaire de cristal, et la quatrième à gauche une fleur de *Padma blanche*, qui penchait vers l'oreille. Sa tête et ses oreilles étaient ornées de pierres précieuses, et l'écharpe qui tombait de son épaule gauche sur sa poitrine brillait de la couleur d'une montagne de neige éclairée par le soleil. Sur sa figure, dont l'éclat se répandait vers les dix régions du monde, se montrait un sourire qui pénétra dans tous les cœurs. »

« Le roi et sa suite portèrent le Khoubilkhan au palais, en poussant des cris de joie et entonnant des hymnes. Le roi se rendit devant le Bouddha éternel (*Amitâbha*) et lui demanda la permission d'adopter pour fils, le Khoubilkhan né dans la mer de lotus. Mais sa demande ne fut pas agréée, et il apprit la véritable origine de ce Khoubilkhan. Le *Bouddha infiniment resplendissant* posa alors sa main sur la tête de celui-ci et dit : « Fils d'illustre origine ! Les êtres qui » habitent l'âpre empire de la neige, qu'aucun Boud- » dha des temps passés n'a pu convertir, qu'aucun des » temps futurs ne convertira, et qu'aucun du temps » présent n'a converti, le seront par la force et la bé- » nédiction de ton vœu. C'est excellent ; c'est excel-

» lent ! Khoutoukhtou (1) ! Aussitôt que les habitans
» de l'âpre empire de neige te verront et qu'ils enten-
» dront le son des SIX SYLLABES (*Om mani pad mè*
» *houm*), ils seront délivrés des trois naissances de
» mauvaise nature, et trouveront la béatitude par la
» renaissance comme êtres d'une nature supérieure.
» Les esprits malfaisans de l'âpre empire de neige, ses
» démons, les influences nuisibles et les obstacles, ainsi
» que tous les êtres donnant des maladies ou la mort, aus-
» sitôt, Khoutoukhtou, qu'ils te verront et qu'ils enten-
» dront le son des SIX SYLLABES, ils quitteront la fureur
» et la méchanceté qui les anime et deviendront com-
» patissans. Les tigres, les panthères, les loups, les
» ours et autres animaux féroces, aussitôt, ô Khoutoukh-
» tou! qu'ils te verront et entendront le son des SIX SYL-
» LABES, ils adouciront leurs hurlemens, et leur fureur
» sanguinaire se changera en douceur bienveillante.
» Khoutoukhtou ! ta figure et le son des SIX SYLLABES
» rassasieront les affamés et calmeront la soif des alté-
» rés ; il tombera comme une pluie d'eau bénite, et
» elle remplira tous leurs desirs. Les malades en obtien-
» dront la santé, les aveugles la vue, les opprimés et

(1) [illegible] *Khoutoukhtou*, en mongol, signifie *un saint maître*, en tubétain c'est [illegible] *Tsioh*, en sanscrit आर्य *Aryâ*, en mandchou [illegible] *Endouringe*, et en chinois 聖 *Ching*. — KL.

» les abandonnés y trouveront secours et consolation, » et les mourans la vie. Khoutoukhtou! tu es l'être » gracieux destiné à annoncer la volonté du Bouddha » à cet empire de neige. Selon ton exemple, un grand » nombre de Bouddhas et de Bodhisatwas s'y montre- » ront, dans les temps futurs, et y répandront la foi. » Les SIX SYLLABES sont le sommaire de toute doc- » trine, et l'âpre empire de neige sera rempli de cette » doctrine par la force de ces six syllabes :

OM MA NI PAD MÈ HOÛM. »

Après cette consécration, qui dans l'original mongol est encore très-longue, le Khoutoukhtou *Nidoubèr uzèktchi* s'agenouilla devant le Bouddha infiniment resplendissant, joignit les mains et prononça le vœu suivant : « Puissé-je être en état de pouvoir faire » parvenir à la béatitude les six espèces d'êtres vivans » dans les trois royaumes! Puissé-je, avant tout, conduire » sur le chemin du bonheur, les êtres vivans de l'em- » pire de neige (*Tubet*). Loin de moi le desir de re- » tourner dans mon empire de joie, avant d'avoir ache- » vé l'œuvre si difficile de la conversion de ces êtres. » Si une telle pensée, produite par le dégoût et la mau- » vaise humeur, s'empare de moi, que ma tête se » fende comme cette fleur d'*Araka* (1) en dix parties » et mon corps comme cette fleur de lotus en mille. »

---

(1) अरक *Araka*, nommée aussi शैवल *S'aïvala*, est une plante aquatique (*Vallisneria*). — Kl.

« Après ces mots, il se rendit dans le royaume de l'enfer, prononça les SIX SYLLABES et détruisit les peines des enfers froids et chauds. De là il s'éleva à la région des *Birid* (1), prononça les SIX SYLLABES et détruisit la peine de la faim et de la soif éternelles. Il monta au royaume des animaux, prononça les SIX SYLLABES et détruisit la peine que leur produit la chasse. Puis il se rendit dans l'empire des hommes, prononça les SIX SYLLABES et détruisit la peine de la naissance, de l'âge, des maladies et de la mort. Il s'éleva après à l'empire des *Assouri* (génies du ciel), prononça les SIX SYLLABES et détruisit l'envie qui les tourmente pour se disputer et se combattre. De là, il se rendit dans la région des *Tègri* (divinités inférieures), prononça les SIX SYLLABES et détruisit le danger de leur mort et de leur chute. Enfin, il aborda le *grand Royaume de Neige* (le Tubet); il y aperçut les trois districts supérieurs du *Ngœri* (2) comme un vaste désert; il descendit dans le pays des bêtes fauves qui se nourrissent

(1) Ce sont des démons tourmentés par une faim et une soif perpétuelles. — KL.

(2) Le *Ngœ ri* est la partie la plus occidentale du Tubet; elle se compose des trois provinces de *Ngœri Tamo, Ngœri sangkar* et *Ngœri Pourang*. La première est la plus orientale, elle a à l'ouest *Ngœri Pourang*, au nord le pays occupé par les *Hor* ou Mongols dans le Tubet septentrional, à l'est la province de *Zzang* et au sud l'Inde. *Ngœri Pourang* confine au sud-ouest avec *Ngœri Sangkar*, au nord avec les *Hor*, à l'est avec *Ngœri Tamo*, et au sud avec l'Inde. Enfin *Ngœri Sangkar*, la plus occidentale, est bornée à l'ouest par le pays de *Ladak*, au nord par le *Kachkar* et le pays habité par les Mongols, à l'est par *Ngœri Pourang*, et au sud par l'Inde. — KL.

d'herbe, leur apprit les SIX SYLLABES et les rendit propres à la délivrance. Puis il vit les trois districts inférieurs d'*Amdoo k'hamgang* (1) qui ressemblent à un grand parc, il descendit dans ce pays des oiseaux, leur apprit les SIX SYLLABES, et les rendit propres à la délivrance. Il aperçut les quatre districts du milieu d'*Oui* et de *Zzang*, descendit dans ce pays des bêtes farouches, leur apprit les SIX SYLLABES et les rendit propres à la délivrance. De là il se rendit dans le *pays de Dieu* (H'LASSA), à la montagne rouge (*Mar bo ri*). Ici, il aperçut la mer d'*Otang* comme un enfer terrible; il vit que, derechef, plusieurs millions d'êtres y étaient bouillis, brûlés et martyrisés; il vit les tourmens insupportables qui leur étaient occasionés par la faim et la soif, et il entendit leurs vains cris et des hurlemens qui perçaient le cœur. Une larme tomba alors de son œil droit; cette larme ayant atteint le sol, se changea en la puissante *déesse couroucée* (2), qui lui dit : « Fils d'illustre origine! ne désespère pas » du salut des êtres vivans dans l'empire de neige; je » viens à ton secours pour avancer l'œuvre de leur » délivrance. » Après ces mots, elle se replongea dans l'œil droit du dieu. C'est elle qui plus tard est devenue la *Dâra blanche de Bhalbo*. De l'œil gauche du

---

(1) C'est le Tubet oriental, situé entre la grande rivière *Kagh bho zzang bo tsiou* et la frontière occidentale de la Chine. — KL.

(2) En tubétain ཁྲོ་གཉེར་ཅན་མ་ *T'hro gnier djian ma*, ou *la mère brûlante de colère*. — KL.

dieu tomba également une larme par terre, laquelle devint la *puissante déesse Dâra* (1). Ayant dit les mêmes mots, elle se replongea dans son œil gauche, et c'est elle qui, dans un temps postérieur, devint la *Dâra verte de la Chine* (2). »

« Le Khoutoukhtou se rendit alors au bord de la mer et dit : « Oh ! que les damnés qui, depuis un temps » éternel, se trouvent par suite de leurs crimes accu- » mulés dans cet enfer sans fond et sans bornes, puis- » sent être délivrés de leurs tourmens et de leur dé- » sespoir, et conduits dans le royaume de la tranquil- » lité. Oh ! que tous ceux qui bouillent dans cette mer » de laquelle s'élèvent des exhalaisons empoisonnées, » qui brûlent éternellement dans ce feu infernal, et » tous ceux que des tourmens effroyables font crier et » hurler, puissent être pour toujours rafraîchis par la » pluie restaurante de la béatitude ! Que tant de mil- » liers d'êtres qui se trouvent dans cette mer où ils » souffrent des tourmens inexprimables par la chaleur, » le froid, la faim et la soif, puissent rejeter loin d'eux » leur enveloppe funeste et renaître dans mon paradis » comme êtres supérieurs ! OM MANI PADMÈ HOÛM. »

A peine le Khoutoukhtou avait-il prononcé ces mots

---

(1) En tubétain སྒྲོལ་མ་ *Trol ma*, ou *la mère puissante*.

(2) La *Dâra blanche de Bhalbo* (ou *Népal*) et la *Dâra verte de la Chine* sont les deux épouses du roi tubétain *Srong bdzan gambo*, qui, au milieu du VII.e siècle, répandit le Bouddhisme dans son empire. — Kl.

que les tourmens des damnés cessèrent; leur esprit fut tranquillisé, et ils se virent transportés sur le chemin du Bôdhi (ou de la sagesse divine). Le Khoutoukhtou ayant ainsi rendu propres à la délivrance les six espèces d'êtres vivans dans les trois royaumes du monde, se trouva fatigué, se reposa et tomba dans un état de contemplation intérieure. »

« Après quelque temps ses regards se portèrent en bas du mont *Bo ta la*, et il vit qu'à peine la centième partie des habitans de l'empire de neige avaient été conduits sur le chemin de la délivrance. Son ame en fut si douloureusement affectée, qu'il eut le désir de retourner dans son paradis *Souk'hâwati*. A peine l'avait-il conçu, qu'ensuite de ce vœu, sa tête se fendit en dix et son corps en mille pièces. Il adressa alors une prière au *Bouddha infiniment resplendissant*, qui lui apparût dans le même moment, guérit la tête et le corps fendus du Khoutoukhtou, le prit par la main et lui dit : « Fils » d'illustre origine! vois les suites inévitables de ton » vœu; mais parce que tu l'avais fait pour l'illustration » de tous les Bouddhas, tu as été guéri sur-le-champ. » Il augmentera ta béatitude, ne sois donc plus triste, » car quoique ta tête se soit fendue en dix pièces, cha- » cune aura, par ma bénédiction, une face particu- » lière, et au-dessus d'elles sera placé mon propre vi- » sage rayonnant, celui de *Bouddha Amitâbha*. Ce » onzième visage (1) de l'*infiniment resplendissant*, » placé au-dessus de tes dix autres, te rendra l'objet de

(1) C'est pour cette raison que *Djian raï süyh* est aussi appelé

» l'adoration. Quoique ton corps se soit fendu en mille » morceaux, ils deviendront, par ma bénédiction, » mille mains qui représenteront les mille monarques » du monde. Dans les paumes de tes mille mains se » formeront, par ma bénédiction, mille yeux qui re» présenteront les mille Bouddhas d'un âge complet du » monde (*Galab*, en sanscrit *Kalpa*), et qui te ren» dront l'objet le plus digne d'adoration. »

Cette légende nous explique, non-seulement l'extrême importance que les Bouddhistes du Tubet et de l'Asie centrale attachent à la formule *Om maṇi padmè hoûm*, mais elle nous démontre aussi que son véritable sens est celui que j'ai donné plus haut : OH! LE JOYAU (est) DANS LE LOTUS; AMEN! Il est évident qu'elle se rapporte à *Avalokites'vara* ou *Djian raï ziïgh*¹ luimême, qui naquit dans une fleur de lotus. Toutes les autres explications semblent donc futiles, parce qu'elles ne sont que mystiques et nullement basées sur le sens des mots sanscrits qui composent la formule.

Finalement, je dois remarquer que, si la phrase *Om maṇi padmè hoûm* se retrouve dans l'Inde, elle pourrait bien avoir pris son origine parmi les sectateurs de S'iva; car on sait que *maṇi* est aussi un des noms les plus usités du *lingam*, et *padma* ou le *lotus* est le symbole du *yôni*. Dans l'Inde, cette formule signifie-

---

¹ En tubétain སྤྱན་རས་གཟིགས *Tong djou djigh* (le dieu) à onze visages. — KL.

rait donc : *Oh! le lingam (est) dans le yôni, amèn*, et elle serait ainsi une formule désignant le mystère de la création. Peut-être était-ce là son sens primitif, et n'a-t-elle été qu'importée dans le Bouddhisme des Tubétains par les premiers apôtres qui ont répandu cette religion dans ce pays; car, je le répète, je ne l'ai encore trouvée dans aucun ouvrage chinois ou japonais. Notre savant collègue, M. E. Burnouf, m'a dit aussi qu'il ne l'a jamais rencontrée dans les livres pâlis, birmans et siamois (1).

Observations sur une formule employée dans les légendes de diverses monnaies persanes; par M. le baron SILVESTRE DE SACY.

M. Reinaud, dans le tome I de sa *Description des monumens musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, parlant du douzième imam, Mohammed, fils de Hasan, qui disparut à l'âge de douze ans, et qui, suivant l'opinion des Musulmans, doit reparaître un jour pour rétablir la pureté de l'islamisme et assurer son triomphe, s'est exprimé en ces termes : « En attendant (qu'il reparaisse), disent ses partisans, le monde s'est trouvé sans maître, ou plutôt ceux qui l'ont gouverné, n'ont commandé que provisoirement.

---

(1) J'ai trouvé la formule *Om mani padmè hoûm*, écrite en caractères *Landza*, sur plusieurs bâtons d'encre de la Chine qui représentent des *Fa lun*, ou roues de la loi, et sur lesquels je compte donner plus tard quelques détails.

» Telle était la croyance des rois de Perse de la dynas- » tie des Sofis. Ils ne se regardaient que comme les » lieutenans et les esclaves de l'imam, et il est fait allu- » sion à ce point dans le titre d'*esclaves du roi du* » *pays*, qui se lit sur leurs sceaux et sur leurs monnaies. » Aussi, dans leur palais à Ispahan, ils tenaient tou- » jours deux chevaux enharnachés et prêts à recevoir » l'imam dès qu'il lui plairait de venir exercer l'autorité » qui lui appartient. L'un était pour l'imam, et l'autre » pour Jésus-Christ, qui doit être son généralissime. » Suivant une note jointe à ce texte, le titre d'*esclave du roi du pays* est, en persan, شاه ولايت بنده ; il fallait écrire بندهء شاه ولايت, mais la transposition du mot بنده n'est vraisemblablement qu'une faute d'impression.

En admettant que dans cette formule le mot ولايت veut dire effectivement *le pays*, c'est-à-dire le royaume de Perse, on peut mettre en question si, sous le titre de *roi du pays*, il faut entendre effectivement, comme l'a pensé M. Reinaud, l'*imam attendu*, le *Mehdi*, ou s'il n'est pas plus convenable d'appliquer ce titre pompeux à l'*imam Ali Riza*, pour lequel les Persans professent un respect qui va presque jusqu'à l'idolâtrie, à cet imam dont la sépulture à Meschhed, dans le Khorasan, est un lieu de pélerinage plus fréquenté par les Schiites que la Mecque et Médine. La seconde supposition pourrait paraître d'autant plus probable que les rois de Perse se qualifient quelquefois, sur leurs monnaies, du titre de *chien du seuil d'Ali Riza*. Aussi est-ce l'application que j'ai faite des mots شاه ولايت

que j'ai traduits par *monarque de l'empire*, dans un petit article que j'ai fourni, il y a bien des années, à M. de Bonneville, lequel en a fait usage dans son *Traité des Monnaies d'or et d'argent qui circulent chez les différens peuples*, &c. Paris, 1806. C'est aussi à l'imam Ali Riza que M. Ol. G. Tychsen, dans son *Introductio in rem numariam Muhammedanorum* et dans son *Additamentum primum*, a rapporté ce titre ainsi que celui de خان *khan*, qui se lit sur une monnaie où le prince est qualifié de غلام خان *page ou serviteur du khan*. M. Marsden, dans le tome II de l'ouvrage intitulé *Numismata orientalia*, a pareillement appliqué à Ali Riza le même titre, qu'il a mal à propos traduit par *roi du monde* (*servus regis mundi*).

Une opinion qui était appuyée de tant d'autorités, ne m'avait jusqu'ici inspiré aucune défiance, quoique, à dire vrai, il y eût quelque raison de s'étonner que l'on eût employé le mot ولايت, pour désigner l'*empire de Perse*. C'est M. Charmoy qui, à l'occasion du passage cité plus haut de l'ouvrage de M. Reinaud, m'a fait l'observation que je vais rapporter dans ses propres termes. « Je crois, m'écrivait-il le 21 octobre 1830, » qu'ici le mot ولايت ne signifie pas *le pays*, mais » qu'il doit être considéré comme le nom d'action de » la racine ولي, et pris dans le sens de *qualité d'ami* » *de Dieu*. Dans ce cas, le titre de بندهء شاه ولايت » devrait se rendre par *serviteur de celui à qui est* » *dévolu le titre d'ami de Dieu*, c'est-à-dire, *servi-* » *teur d'Ali*. M. Reinaud sait tout aussi bien que moi

» que ce successeur de Mahomet est surnommé ولي
» الله, *l'ami de Dieu*, et comme les rois de Perse
» de la maison des Sofis professaient le plus grand
» respect pour le gendre du Prophète, puisqu'ils pre-
» naient encore le titre de كلب آستان علي *chien de*
» *garde du seuil d'Ali* (ce que prouve l'inscription
» qui se lit sur le premier feuillet de la plupart des
» manuscrits provenant de la bibliothèque d'Ardebil),
» je pense qu'il n'est pas fait allusion à Mohammed
» Mehdi, le dernier des imams, mais bien à Ali lui-
» même. »

L'observation de M. Charmoy m'ayant paru d'une vérité frappante, j'ai cru devoir consulter le grand ouvrage publié par M. Fræhn, sous le titre de *Recensio numorum Muhammedanorum Academiæ imp. scient. Petropolitanæ*, et j'ai reconnu, 1.° que le titre de بندهٔ شاه ولايت a été traduit et commenté par lui, en cette manière, *servus regis welijatûs (s. vicariatûs divini*, id. e. *servus Alyi ben Abi-Talib* WELY-ALLAHI, *s. vices Dei in terra sustinentis*); 2.° que l'application faite du titre de شاه ولايت au khalife Ali, et non à l'imam Ali Riza, est pleinement justifiée par des monnaies de la même dynastie, sur lesquelles le prince régnant prenait le titre de غلام علي بن ابي طالب *page* ou *domestique d'Ali, fils d'Abou-Taleb,* ou celui de كلب امير المومنين *chien du prince des croyans*, ce qui ne peut s'entendre que du khalife Ali; 3.° que sur les monnaies frappées à Meschhed, on lit quelquefois كلب آستان علي *chien du seuil d'Ali*, ce qui doit s'entendre de l'imam Ali Riza

dont la sépulture est dans cette ville : cette application est prouvée surabondamment par des pièces qui portent tout au long les noms de cet imam, *Ali Riza, fils de Mousa*, et qui ont été frappées, soit à Meschhed, soit dans d'autres villes, à Rescht, par exemple.

Je reste donc convaincu qu'aucun de ces titres employés sur les monnaies de Perse, ne s'applique au Mehdi, à l'imam attendu, et que, s'il est fait mention de cet imam sur quelques monnaies persanes, postérieures à Nadir-schah, c'est seulement sous le titre de صاحب الزمان *le maître du siècle.*

Mais il y a encore, ce me semble, une question à faire sur le sens du mot ولايت, que M. Fræhn a traduit par *vicariatûs divini*, et par lequel M. Charmoy entend la *qualité d'ami de Dieu*. Il est évident que le mot *wilayèt* ولايـــت étant l'*abstrait* de *wéli* ولی, la solution de cette question dépend absolument du sens qu'on attache au mot *wéli* ولی, dans cette formule qui est comme le cachet des Schiites, علی ولی الله *Ali est le* WELI *de Dieu*. M. Fræhn rend d'ordinaire les mots ولی الله par *vicarius Dei;* quelquefois il conserve le mot arabe sans le traduire; une seule fois (p. 620), il s'exprime avec doute, en disant : *amicus vel vicarius Dei*. Je crois que dans cette formule le mot *wéli* ولی signifie *amicus*, et voici mes raisons.

Le mot *wéli* ولی, dont l'abstrait est *wilayèt* ولايت, n'indique par lui-même qu'une relation de *proximité*, et c'est de cette signification primitive que découlent les acceptions nombreuses et variées de la racine ولی,

et de ses dérivés. L'auteur de l'ouvrage connu sous le nom de تعريفات, c'est-à-dire *Définitions*, ouvrage qui est un dictionnaire des termes techniques de théologie, de philosophie, de jurisprudence, de grammaire, de prosodie, et surtout de mysticisme, explique ainsi le mot *wilayèt* ولايت, dans ses différentes acceptions :

« Le mot *wilayèt* vient de *wéli* qui signifie *proche :* » c'est une parenté (ou plutôt une affinité) légale, » produite par l'affranchissement ou par l'admission » dans une famille étrangère (1). On appelle *wila* le » droit qu'un homme a à une succession, soit par suite » de l'affranchissement d'un individu qui était sa pro» priété, ou par l'effet d'un contrat d'admission dans » une famille étrangère. *Wilayèt* signifie l'état d'un » homme qui a son existence en Dieu, étant mort par » le renoncement à lui-même. Dans le style de la » loi (politique), *wilayèt* veut dire *rendre son au-* » *torité exécutoire par rapport aux autres,* qu'ils » le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas. »

Je dois transcrire ici le texte de ces définitions.

الولاية من الولى وهو القرب (القريب je lis) فهى قرابة

---

(1) Le contrat dont il s'agit ici a lieu quand un individu dont la famille est inconnue, dit à un autre dont la famille est connue, en formant une liaison avec lui : Si je commets un crime qui m'expose à une peine, l'amende sera à la charge de ceux de vos parens qui répondent de vous, et si j'acquiers quelque bien, il vous appartiendra après ma mort. Celui qui propose ce contrat se nomme *mewla*, le contrat lui-même *mowalat*, et l'individu qui accepte le contrat, *mewla 'lmowalat*.

حكمية حاصلة من العتق او من الموالاة الولاء هو ميراث
يستحقه المرء بسبب عتق شخص في ملكه او بسبب عقد
الموالاة الولاية هي قيام العبد بالحق عند الفناء عن
نفسه والولاية في الشرع تنفيذ القول على الغير شاء الغير
او ابى

On voit que dans tout ceci il n'y a rien qui indique l'idée de *lieutenant*, *vicaire*, *vice-roi*, ou autre rapport de cette nature. Pour nous attacher spécialement au sens qu'ont les mots *wéli* et *wilayèt* dans le style de la théologie et du mysticisme, nous ne saurions mieux faire que de rapporter ce qu'en dit le célèbre poëte et contemplatif Djami, dans les Prolégomènes des *Vies et Maximes des Sofis*, ouvrage dont le titre amphigourique est نفحات الانس من حضرات القدس.

« Le mot *wilayèt* est dérivé de *wéli* qui signifie *être* » *proche*. On distingue deux sortes de *wilayèt*; l'une » universelle, l'autre spéciale. L'espèce nommée *uni-* » *verselle* est commune à tous les vrais croyans; car » il est dit dans l'Alcoran (1) : *Dieu est le* WELI *de* » *ceux qui ont cru ; il les tire des ténèbres et les fait* » *passer à la lumière*. Celle qu'on nomme *spéciale*, » est propre à ceux d'entre les disciples de la vie spi- » rituelle qui sont *parvenus* (au plus haut degré de » cette vie). On entend par *wilayèt* spécial, un *état*

(1) Sur. II, vers. 258, édition de Hinckelmann.

» où l'homme est anéanti en Dieu et demeure en lui ; » le *wéli* est l'homme anéanti en Dieu et demeurant » en lui. . . . .

» Abou-Ali Djouzdjani a dit : *Le* WELI *est celui* » *qui est anéanti et mort par rapport à son propre* » *état, qui subsiste dans la contemplation de Dieu,* » *qui ne peut plus rien dire de son existence indi-* » *viduelle, et qui ne saurait être en repos avec au-* » *cun autre que Dieu.*

« Ibrahim, fils d'Adham, dit un jour à quelqu'un : » *Voulez-vous être* WELI ? *Oui*, répondit cet homme. » *Eh bien !* reprit Ibrahim, *ne désirez aucune chose* » *de la vie présente ni de la vie future ; videz-vous,* » *pour Dieu seul, de toute autre chose, et approchez-* » *vous de lui.* (C'est-à-dire :) Ne désirez ni ce monde, » ni l'autre ; car tout désir de ces choses-là détourne » de Dieu. Détachez-vous de tout, pour l'amour du » maître souverain ; ne permettez pas qu'aucune chose » de ce monde ou de l'autre ait entrée dans votre » cœur ; tournez le visage de votre cœur vers Dieu ; » quand vous en serez venu à posséder toutes ces qua- » lités-là, vous serez *wéli.* »

Djami cite ensuite un passage d'un des traités les plus célèbres du mysticisme, dont l'auteur, nommé *Abou'lkasem Abd-alkérim Koschaïri*, écrivait vers le milieu du cinquième siècle de l'hégire : « Le mot *wéli*, » dit Koschaïri, a deux sens : suivant l'un des deux, » c'est un adjectif verbal de la forme فعيل *faîl*, dans » le sens passif, et il signifie *celui dont Dieu prend* » *les intérêts*, ainsi qu'il est dit : *Dieu prend soin des*

» *gens de bien* (1). Dieu ne laisse pas un tel homme, » un seul instant, abandonné à lui-même; mais il se » charge en personne d'avoir soin de lui. Suivant l'au- » tre sens, c'est un adjectif verbal de la même forme » فعيل *faïl*, dans le sens actif avec énergie, et cela » signifie *celui qui se livre au culte de Dieu* et aux » bonnes œuvres que Dieu a commandées; qui se fait » du service de Dieu une occupation continuelle, la- » quelle n'est interrompue par aucun acte de désobéis- » sance. Ces deux qualités doivent nécessairement se » trouver dans le *wéli*, en sorte qu'il ait droit à cette » dénomination, et par sa fidélité constante et parfaite » à s'acquitter de tous ses devoirs envers Dieu, et par » le soin continuel que Dieu prend de le conserver » (exempt de péché), dans la prospérité comme dans » l'adversité : car c'est une condition nécessaire de l'é- » tat de *wilayèt*, que le *wéli* soit conservé (exempt » de péché), comme c'est une condition nécessaire » (de la mission prophétique), que le prophète soit » préservé (des fautes mêmes les plus légères); en ef- » fet, toute personne dans laquelle la loi trouve quel- » que chose à reprendre, est un homme séduit et » trompé (2). »

Il y a dans ces passages plusieurs termes techniques de la doctrine mystique, dont l'explication m'entraîne-

(1) *Alcoran*, sur. VII, vers. 195, édit. de Hinckelmann.

(2) A l'égard d'un *wéli*, la préservation divine se nomme حفظ; à l'égard d'un prophète, elle se nomme عصمة. La première espèce ne garantit pas de toute faute, à la différence de la seconde; mais elle garantit de la persévérance dans le péché.

rait trop loin. Je me borne à faire observer que, dans le langage de cette secte, le mot *état* حال, et au pluriel احوال, signifie un *état surnaturel* ou *extatique*, essentiellement passager et de peu de durée, qu'on compare souvent à un éclair.

Il y a sans doute dans les développemens donnés par les mystiques au sens des mots *wéli* et *wilayèt*, des subtilités qu'on ne doit point considérer comme appartenant au langage ordinaire; mais ce qui doit fixer l'attention, c'est qu'il n'y a dans tout cela rien qui suggère l'idée de *lieutenant* ou *vicaire*. *Wéli*, et au pluriel *ewliya*, est un nom ou une épithète qui s'applique à tous ceux qui, par une vie sainte et contemplative, s'efforcent de s'approcher de Dieu, de s'unir intimement à lui, et de mériter ses faveurs spéciales. C'est assurément dans le même sens que les Schiites ou sectateurs d'Ali, même les moins enthousiastes, emploient en parlant de ce khalife, gendre du Prophète, et qu'ils considèrent comme son successeur légitime, le titre de *wéli*, c'est-à-dire d'*ami de Dieu*, et c'est parce qu'ils le regardent comme ayant un droit spécial à cette honorable qualification, et possédant cette qualité au degré le plus éminent, qu'ils le nomment le *roi du wilayèt* شاه ولايت, c'est-à-dire celui qui est le chef et le premier entre tous les amis de Dieu.

Ce qui a pu faire penser que *wéli* signifiait *vicaire* ou *lieutenant*, c'est peut-être l'usage de ce même mot dans l'expression composée ولى العهد, qu'on emploie pour désigner le *successeur reconnu au trône*, du vivant du prince auquel il doit succéder, titre dont

l'abstrait est ولايت العهد. Mais ici c'est bien plutôt le mot العهد, que le mot ولى, qui détermine la signification. Le mot عهد signifie *pacte, promesse, engagement, serment,* et je pense que le titre donné au successeur reconnu, signifie, à la lettre, qu'il a, après le prince régnant, le droit le *plus proche*, le droit immédiat à l'*obligation* de soumission et d'obéissance, contractée par les sujets dont il a, en cette qualité, reçu les sermens.

Puisque j'ai parlé de ces états surnaturels ou extatiques auxquels aspirent les mystiques musulmans, et qu'ils appellent حال *état,* quand ils sont passagers, et مقام *station*, lorsqu'ils sont passés en habitude et devenus fixes et durables, je renverrai les personnes qui voudraient se faire une idée du prix que ces enthousiastes y attachent, aux premières pages de l'ouvrage publié en arabe et en latin par Ed. Pococke, sous le titre de *Philosophus autodidactus,* et dont S. Ockley a donné une traduction anglaise en 1708. On pourra aussi connaître par la lecture de l'introduction du philosophe arabe, le sens du mot *wilayèt,* que Pococke a rendu en latin par *conjunctio,* et Ockley en anglais par *union*. Toute cette matière recevra, je l'espère, un nouveau jour par la publication prochaine des *Prolégomènes* de Djami, dont je viens de citer un passage. Ce morceau curieux que j'ai traduit en français, paraîtra, accompagné du texte persan et d'un grand nombre de notes, dans le tome XII des *Notices et extraits des manuscrits*, dont l'impression est presque terminée.

Manière de vivre des Kirghiz-Kaïssaks.

L'article que l'on va lire, et que nous empruntons à la *Gazette littéraire russe*, est extrait d'un grand ouvrage sur les *Kirghiz Kaïssaks*, que M. le conseiller d'état Lewchine (1) se propose de publier prochainement en russe et en français. Pendant un séjour de plusieurs années à Orenbourg, l'auteur a fait de nombreux voyages dans la steppe des Kirghiz, et a recueilli toutes les notions possibles sur les peuples nomades qui les parcourent. Son ouvrage est divisé en trois volumes, dont les deux premiers sont consacrés à la description des lieux habités par les Kirghiz Kaïssaks, ainsi qu'à des recherches historiques sur cette nation; le troisième volume contient des notions ethnographiques sur ses mœurs, ses usages, sa religion; &c., &c. La publication de cet ouvrage ne peut manquer d'être accueillie avec un vif intérêt en Europe, où l'on ne possède en général sur l'Asie centrale que des notions peu satisfaisantes et quelquefois même très-erronnées. Ce sera donc un véritable service rendu aux sciences.

La manière de vivre des Kirghiz offre le tableau frappant des mœurs patriarcales. L'aspect d'une nation entière de pasteurs qui n'existe, pour ainsi dire,

(1) M. de Lewchine, membre de notre Société, est déja connu de nos lecteurs par un article très-intéressant *sur les Cosaques de l'Oural*, inséré dans le *Journal asiatique*, vol. XI, pag. 257.

que pour ses troupeaux, ses campemens ou *aouls*, disparaissant en un clin d'œil pour se montrer avec la même spontanéité dans d'autres lieux, la simplicité de cette existence, si rapprochée de la nature, offrent aux regards du poète et de l'auteur de romans un tableau plein d'intérêt et de charmes. En voyant les Kirghiz, l'homme doué d'une imagination ardente peut y reconnaître les innocens bergers de l'Arcadie, ou les paisibles contemporains d'Abraham; se représenter le soi-disant bonheur d'hommes étrangers aux vices des grandes villes; chercher enfin parmi eux des sujets d'églogue ou d'idylle. Mais le voyageur de sang-froid ne voit en eux qu'un peuple à demi sauvage, et les compare aux Scythes d'Hérodote, aux Tatares-Mongols de Tchinghiz-khan, aux Bédouins, aux Kurdes, aux habitans des bords du Iénisseï, aux Hottentots et aux autres peuplades grossières du même genre qui habitent l'Asie et l'Afrique.

En effet, les hordes kirghizes ont avec elles beaucoup de points de ressemblance dans leurs usages et leur vie nomade, nécessitée par le besoin de nourrir leurs troupeaux, qu'ils suivent d'un lieu à l'autre avec leurs habitations ambulantes.

L'habitation du Kirghiz, nommée *tirma* (en russe *kibitka* ou *yourte*), est une espèce de tente ronde formée d'un treillage de bois recouvert de feutre, et terminée au sommet par une grande ouverture centrale qui se ferme et se découvre à volonté : cette ouverture sert en même temps à éclairer l'intérieur de la tente et à laisser passage à la fumée lorsqu'on y fait du feu. La hauteur de

ces yourtes, semblables en tout à celle des Kalmuks, varie de 4 à 8 archines, et leur diamètre de 8 à 15 archines et plus. Leurs treillages de bois sont attachés par des cordes de crin à des pieux enfoncés en terre; les portes sont en bois sculpté, incrustées de morceaux d'os de diverses couleurs, et enrichies d'autres ornemens; mais quelquefois un simple feutre tient lieu de porte. Les cordons qui servent à lier et affermir les treillages, sont ordinairement en laine; les riches emploient à cet usage des cordons de soie. En été, les parois intérieurs des yourtes sont couvertes de tentures en nattes tressées avec de la paille et des fils diversement colorés. Dans les grandes chaleurs, on soulève les feutres inférieurs, alors ces nattes forment un abri contre les rayons du soleil, et laissent pénétrer un air frais dans la yourte en la garantissant de la poussière. Les tirmas des simples Kirghiz se font ordinairement en feutre gris; chez les riches et les notables ces feutres sont blancs; enfin quelques sulthans puissans de la moyenne et de la grande horde emploient des feutres couverts de drap rouge et doublés d'étoffes de soie. Les plus pauvres, au contraire, recouvrent leurs habitations de nattes, de gazon ou de roseaux.

La partie de la yourte située en face de la porte est ordinairement occupée par des caisses, recouvertes de tapis, sur lesquelles on dépose les vêtemens et les fourrures : des deux côtés sont suspendus des sabres, des fusils, des arcs avec leurs flèches, des selles, des harnais, des cornets à poudre et autres objets d'équipement, ainsi que des essuie-mains, des théières, des

cruches, des outres (faites d'une peau entière sans couture et nommées *toursouk*); quelquefois des pieds de cheval et de la viande fumée. Sur le plancher, naturellement formé par le sol, couvert de tapis ou de feutres, on voit de grandes terrines, des marmites, des espèces de traversins triangulaires en bois, sur lesquels se placent des oreillers pour dormir, et des caisses d'une forme particulière et enrichies de divers ornemens, dans lesquelles on garde les outres pleines de *koumyz*.

Levant et dressant cette espèce de tente dans l'espace d'une demi-heure, le Kirghiz la transporte en été, à dos de chameau, partout où il trouve des pâturages et de l'eau en suffisance pour ses troupeaux, dont il dépend par conséquent plus que de toute autre chose. L'élève des bestiaux forme la base de presque tous ses devoirs, toutes ses relations sociales; aussi, sous quelque point de vue que nous considérions le Kirghiz, nous voyons toujours en lui le pasteur armé, et nous trouvons dans la chasse et les habitudes pastorales la source de la plupart de ses sensations morales, comme le motif de la plupart de ses actions.

Les transmigrations continuelles des Kirghiz d'un lieu à l'autre sont loin de leur être à charge; ils y trouvent, au contraire, une de leurs premières jouissances, et s'estiment heureux de n'être attachés au sol par aucun lien.

En été, la vie nomade est très-agréable; mais elle est affreuse en hiver. Alors, entourés de tous côtés de monceaux de neige, et transis de froid, les habitans des

steppes kirghizes ne sortent presque point de leurs timmas, où ils restent constamment assis autour du feu (1), souffrant également et de la chaleur d'un côté et de l'intensité du froid qui les saisit de l'autre. Le vent qui pénètre par l'ouverture supérieure et par la porte les couvre de flocons de neige; quelquefois, se changeant en ouragan, il renverse l'habitation de feutre avec tous ceux qu'elle mettait à couvert; alors, les enfans se dégageant de dessous les feutres ou les fourrures, vont en rampant s'asseoir au milieu des cendres brûlantes, où la prompte scarification de leurs pieds ou de leurs mains leur fait pousser des cris déchirans.

Pour se défendre des calamités et des désagrémens de l'hiver, les Kirghiz tâchent, autant que possible, de passer cette saison dans les bois, au milieu des roseaux, à l'abri des collines ou dans les déserts sablonneux de la steppe méridionale.

Quoiqu'il soit impossible de déterminer avec exactitude les lieux de leurs campemens, soit d'hiver, soit d'été, qui ne sont pas toujours pris par les mêmes familles, nous ferons remarquer qu'elles reviennent assez constamment aux mêmes lieux d'hivernage, ce qui tient à ce qu'elles ne trouveraient pas également partout les avantages indispensables pour cette saison, au milieu de laquelle la profondeur des neiges ne leur permet pas de changer de campemens.

---

(1) Là où on manque de bois, les Kirghiz emploient le fumier desséché (*kisik*) comme combustible.

De plus, certains Kirghiz, particulièrement ceux qui errent dans le voisinage de la frontière de Russie, font en automne des approvisionnemens de foin, construisent en terre des étables qu'ils creusent au-dessus de la surface du sol, et élèvent là où ils en ont la possibilité des enclos formés de claies pour se garantir des vents, surtout de celui du nord.

Après les maux que le froid et les ouragans leur font souffrir, les Kirghiz accueillent avec enthousiasme l'arrivée du printemps. Pendant la plus grande partie des journées d'été, ils ne font guère que dormir ou boire du koumyz, sans presque manger de viande; la nuit ils se réunissent pour se livrer aux plaisirs de la table, se raconter réciproquement des histoires, ou écouter des joueurs de *tchibyzgâ* (1), de *kôbyz* (2) ou de *balalaïka* (3).

Aux yeux des Kirghiz, l'automne est la meilleure saison de l'année. C'est alors qu'ont lieu leurs migrations les plus éloignées (4), leurs fêtes, et en grande partie aussi leurs brigandages, favorisés dans cette saison par l'obscurité des nuits et le bon état de leurs chevaux, qui permet à ces derniers de soutenir des courses longues et rapides.

Les Kirghiz campent rarement réunis en grand

(1) Espèce de flûte en roseau.

(2) Espèce de violon dépourvu de table d'harmonie.

(3) Espèce de petite guitare triangulaire à trois cordres.

(4) Nous ferons remarquer en passant que les préjugés des Kirghiz ne leur permettent d'entreprendre aucun voyage à la fin d'un mois.

nombre, par la raison que leurs troupeaux auraient alors trop peu d'espace; mais ils forment des communautés de plusieurs familles qu'unissent les liens du sang ou des avantages réciproques; ces petites sociétés passent ensemble d'un campement à l'autre, et ne se dissolvent pas sans motifs particuliers. C'est une espèce de village ambulant qu'ils nomment *aoul*; le nombre de familles dont il se compose dépend des circonstances.

Quelques Kirghiz habitent le Khiva, la Boukharie, les possessions chinoises, le Kokand, le Tachkend, et y ont des maisons, des terres, de jardins, mais leur nombre est très-borné.

Légende de Yê sou, *selon le* Chin siân thoung kian.

Les nations placées à l'extrémité de l'occident disent qu'à la distance de 97000 li (9700 lieues) de la Chine, ou environ trois ans de marche, commence la frontière de *Si kiang*. Dans ce pays il y avait autrefois une vierge nommée *Ma li a*. Dans la première des années *Youân chi*, des *Han*, un dieu céleste nommé *Kia pi hi eul* (Gabriel), s'adressa respectueusement à elle et lui dit : « Le Seigneur du ciel t'a choisie pour » sa mère ». Aussitôt que ces paroles furent prononcées elle conçut, puis après donna le jour à un fils. Sa mère, pleine de joie et de respect, l'enveloppa d'étoffes grossières et le déposa dans une crèche. Une foule de dieux célestes chanta et se réjouit dans l'es-

pate vide. Quarante jours après, sa mère le présenta au saint instructeur *Pa te li*, et le nomma *Yê sou*. A douze ans, il suivit sa mère au saint palais pour adorer : en retournant à la maison, il s'égara loin de sa mère dont le cœur fut saisi d'une vive douleur. Après trois jours de recherches, en entrant dans le palais, elle vit *Yê sou* assis à une place d'honneur et conversant avec les vieux et savans maîtres sur les ouvrages et le dogme du seigneur du ciel. Il fut joyeux de revoir sa mère, retourna avec elle et continua de remplir tous les devoirs de l'obéissance filiale. A trente ans il se sépara de sa mère et de son instructeur et voyagea dans le pays de *Iu ti a* pour enseigner aux hommes à faire le bien. Les divins miracles qu'il opéra sont innombrables. Les chefs de familles de cette contrée et ceux qui y exerçaient un office, dans leur orgueil et leur perversité, conçurent de l'envie contre lui, en le voyant entouré d'une foule d'hommes qui le suivaient, et ils résolurent de le faire périr. Entre les douze disciples de *Yê sou*, il y en avait un nommé *Iu ta sse*, homme cupide et qui comprenant bien les intentions de la plus grande partie des habitans, sollicité par le prix offert, amena vers le milieu de la nuit un grand nombre d'hommes pour s'emparer de *Yê sou*. Ils le garottèrent et le conduisirent devant *A na sse* à la cour de *Pi la to*. Ils le dépouillèrent brutalement de ses vêtemens, l'attachèrent à un pilier et lui appliquèrent plus de cinq mille quatre cents coups jusqu'à ce que tout son corps fût meurtri et déchiré; et lui gardait le silence, et, comme un agneau, n'élevait pas une

plainte. La populace, dans sa rage, prit un bonnet d'épines aiguës et le pressa fortement sur ses tempes; elle jetta sur lui un mauvais lambeau de couleur rouge et lui rendit par dérision les honneurs impériaux. Elle construisit une grande machine de bois très-élevée, de la forme du caractère 十 *Chi*, et le contraignit à la porter sur ses épaules. Cette charge accablante l'entraînait vers la terre, de sorte que toute la route il ne fit que se traîner et tomber. Ses mains et ses pieds furent cloués sur le bois, et comme il était altéré, on lui présenta du vinaigre et de l'absinthe. A sa mort les cieux furent obscurcis, la terre trembla, les rochers s'entre-choquant furent brisés en poussière. Il était alors âgé de trente-trois ans; le troisième jour après sa mort il revint à la vie, ses formes étaient belles et éblouissantes. Il apparut d'abord à sa mère pour dissiper sa douleur. Le quarantième jour, près de monter au ciel, il ordonna à ses disciples, au nombre de cent deux, de se séparer et de se répandre sur tout le *Thiàn hia* pour instruire et pour administrer l'eau sainte qui devait effacer les péchés des hommes qui se réuniraient à leur secte. Lorsqu'il eut fait connaître sa volonté, une foule de saints venus avant lui, l'accompagna au céleste royaume. Dix jours après, un dieu céleste descendit pour recevoir sa mère qui s'éleva aussi vers le ciel. Placée au-dessus des neuf ordres (九品), elle devint impératrice du ciel et de la terre, et protectrice des créatures humaines. La foule des

disciples se dispersa et alla instruire et renouveler les hommes.

REMARQUES.

Cette légende, publiée dans l'*Indo-chinese Gleaner* (mai, 1818), est extraite d'une collection en 22 volumes petit *in-8.°* intitulée 神仙通鑑, compilée par un médecin chinois, nommé *Tseu*, et un de ses amis nommé *Tching*, dans les années *Khang hi*, par ordre de *Tchang ki tsoung*, chef de la secte des *Tao sse*. L'ouvrage est orné de planches sur l'une desquelles est représenté un enfant avec le bonnet et le costume chinois. Le *Père*, figuré par un vieillard ridé et accablé d'années, passe sa main sur la tête du petit *Yé sou*.

Les révérends de Malacca ont fait suivre cette traduction d'une dissertation très-futile sur l'origine *catholique romaine* de cette légende, et sur l'introduction du nestorianisme à la Chine.

On y remarque que les caractères phonétiques *Yé sou*, 耶穌 sont catholiques romains par privilége; aussi les missionnaires anglais ont-ils affecté au nom de Jésus les vocables *I sou*. Il est probable que, dans une nouvelle édition du *Chîn siân thoûng kian*, l'éditeur, se décidant d'après le retour des mêmes séries de faits, déclarera, en termes d'orthodoxie bouddhique, qu'*I sou* est le *Khoubilgan* du saint pénitent *Yé sou*.

On reconnaît, même à travers le voile de la traduction, les expressions consacrées du chinois, tirées soit du bouddhisme, soit de la doctrine politique de *Khoùng tseù;* le célèbre dogme du *Tá hio*, renouveler les hommes; le *Hiû khoûng*, l'espace vide; les *Thiân chîn* qui ne signifient littéralement que les esprits du ciel; les *Sian sian* contem-

platifs des siècles précédens ; les *Koutha* ou mandarins (scribes) du *Iu ti a koue, etc.*

Il est permis de penser, quant aux cent deux *Ti tseu* de *Yé sou*, que le docteur *Tseu* ayant écrit cursivement dans les notes qu'il recueillait 二十, une bavure du pinceau en aura fait 二千 et que l'auteur, effrayé du nombre des *Mên jin*, aura opéré une réduction décimale.

Ainsi donc 200 ans de missions chrétiennes n'ont produit d'autre résultat que de faire placer Jésus-Christ, par l'ordre du grand maître du *Tao*, au rang des saints religieux de la doctrine *Tao sse*, immédiatement au-dessous de *Lao tseu*, de *Hoaï nan tseu*, *&c.* La secte *Tao sse*, a eu à toutes les époques de singulières chances pour se rencontrer avec les Juifs.

L'Indo-chinese Gleaner (1) contient une autre notice du même genre, et non moins curieuse : c'est l'analyse d'un petit poème indien composé en l'honneur de J. C. et de ses sectateurs, par un brahmane employé à l'école des missions de *Bellary*, et récité dans un examen par les enfans confiés à ses soins. Après avoir déployé toute la puissance et toute la gloire du dieu révélateur, il le compare *au feu qui dévore l'épaisse forêt des péchés*, il le montre humble dans son *Avâtara* et prosterné devant le Très-haut *à huit faces*, comprenant dans son omniscience *les mystères des cinq bhoûtas* (élémens), de tous les développemens et de toutes leurs énergies, puis enfin, après avoir répandu sa doctrine, s'élevant au *Swarga* du *Trimourtti* chrétien. Alors

---

(1) April 1819, n.° VIII.

le pauvre brahmane, devenant sans doute *chétans* vers la très-honorable compagnie des Indes, célèbre la supériorité de nature de ceux qui sont nés dans la foi chrétienne, mais sans paraître croire que les mêmes avantages attendent les infidèles qui se convertissent. « Ceux qui sont nés » les croyans du Sauveur, dit-il, sont d'une grande, d'une » parfaite et d'une sainte nature; leurs immenses connais- » sances leur assurent une félicité accomplie; les plus puis- » sans dans le gouvernement, les plus habiles dans les » pratiques curatives, les plus généreux dans leurs au- » mônes, ils sont incomparablement beaux, justes, doux » et bienveillans : ils daignent se compromettre avec leurs » serviteurs et leurs familles. C'est un grand et respectable » peuple. Les chrétiens ont des armées singulièrement » puissantes, ils ont la force qui brise les ennemis dans le » combat, ils sont habiles dans la science de la psalmodie » et dans l'exercice d'une justice équitable : ils sont sem- » blables à l'éclat de la lune, à la voie lactée, à la neige » vierge, à la perle étincelante, et leur renommée se » répand comme les parfums les plus suaves : dans les » guerres les plus terribles, le tranchant de leur épée trouve » une victoire facile, et leurs chars, leurs fantassins, leurs » éléphans et leurs chevaux renversent toutes les armées; » travaillant sans cesse au carnage, ils ont acquis dans » les armes une force invincible : c'est un peuple dont la » puissance éclate sur toute la terre, etc. »

E. J.

Notice sur des inscriptions grecques récemment découvertes dans la Crimée.

Le 26 août dernier, on a retiré des eaux du Bosphore, près de la pointe où était situé l'ancien château turc de Kertch, deux morceaux de marbre gris, char-

gés de lettres grecques. Ces morceaux faisaient partie d'un piédestal, et en les rapprochant, on y lit ce qui suit :

........ΑΤΟΡΑ· Κ	ΑΙ· ΑΡΑ· ΤΡΑΙ..................
.......ΟΝ· ΣΕΒΑΣ	..Ν· ΤΟΝ. ΤΟ· Ι. .Η..........
.......ΗΝ· ΚΑΙΠΑΙ	ΟΝ· ΚΤΙΣΤΗΝ· ΤΡ....ΣΙΟΥ....
.......ΥΣ· ΡΟΙΜΗ	ΤΑΛΚΗΣΦΙΛΟΚ....ΡΚΑΙ......
..........ΕΥΣΕΒ	ΗΣ· ΕΥΧΑΡΙΣΤ....Σ..........
............ΙΓΑΦΙ.	ΑΝ: ΣΤΗΣΕΙ.................
.............ΑΙΟΥ	Φ....ΙΑΝΟΥ: Υ..................
..ΑΥ.	ΑΠΕΛΛΑ...

Ces débris appartenaient donc à un monument que *le roi Rhoemétalcès, ami de César et des Romains, le pieux, avait fait élever*, l'an 430 de l'ère du Pont, *au mois d'Apellaeus, à l'empereur César Trajan-Adrien, Auguste, son bienfaiteur et fondateur, en reconnaissance* de ce qu'il l'avait établi roi du Bosphore. C'est ainsi que j'explique cette inscription, en restituant une partie des lettres qui manquent.

Arrien, dans son *périple du Pont-Euxin* qu'il adresse à Adrien, informe l'empereur de la mort de Cotys II, roi du Bosphore, et y ajoute la description des rivages de cette contrée, afin qu'il connaisse en détail cette navigation, dans le cas où il voudrait disposer du Bosphore. Ce passage, ainsi que les prétentions au trône de cette contrée qu'éleva dans la suite Eupator (ce qu'on voit dans Jules-Capitolin), font présumer que Cotys était mort sans héritiers directs. Les médailles prouvent que ce fut Rhoemétalcès qui le remplaça l'an 428 de l'ère du Pont (132 de J. C.), et notre ins-

cription confirme ce fait en témoignant que Rhoemétalcès dut la couronne à Adrien. Le monument de la reconnaissance de ce roi envers l'empereur ne fut érigé que dans le courant de la deuxième ou troisième année de son règne, puisqu'il date de l'an 430.

Tant que régna Adrien, Rhoemétalcès resta possesseur paisible du trône; et ce ne fut que sous l'empire d'Antonin qu'Eupator fit valoir ses droits au royaume du Bosphore. L'affaire fut portée au tribunal d'Antonin, qui décida en faveur de Rhoemétalcès. Eupator ne régna qu'après son rival, l'an 450 ou 451 du Pont, ainsi que le prouvent les médailles. Rhoemétalcès occupa donc le trône du Bosphore pendant vingt-deux à vingt-trois ans.

D'après les mots tronqués qui précèdent le nom du roi dans l'inscription, on peut croire que, selon l'usage suivi à cette époque par les rois qui dépendaient de l'empire, Rhoemétalcès portait les prénoms de Trajan-Jules, en témoignage de sa soumission à l'empereur. Malheureusement ceci n'est qu'une conjecture; car le marbre est fort maltraité dans cet endroit.

On trouve dans l'inscription, le mois *Apellaeus*, qui appartient au calendrier macédonien, de même que les mois Dystrus, Xanthicus, Artémisius et Gorpiaeus, qu'on avait déjà précédemment rencontrés sur d'autres marbres découverts dans le Bosphore.

Ce monument historique a été acquis pour le musée de Kertch, où on l'a déjà placé.

Inscription grecque découverte dans l'île de Taman.

Nous ne voulons pas différer davantage de faire connaître une inscription grecque d'un grand intérêt pour la géographie ancienne du Bosphore-Cimmérien, découverte au mois de février de cette année (1830), près du bourg de Tamán, et dont nous avons jusqu'ici suspendu la publication dans l'espoir de nous en procurer une copie plus exacte. N'ayant pas pu l'avoir, nous produisons aujourd'hui cette inscription telle qu'elle nous a été communiquée. Elle est gravée sur une table de marbre, et contient ce qui suit, sur treize lignes :

Μ· ΑΥΡΗΛΙΩ ΑΝΔΡΟΝΕΙΚΩ ΠΑΠΠΟΥ
ΤΩ ΠΡΙΝ ΕΠΙ ΤΗΣ ΒΑΣΙΛΕΙΑΣ Π· Ι· Κ· Ρ·
ΚΑΙ ΤΟΥΤΟΥ ΥΙΩ ΑΛΕΞΑΡΘΩ ΛΟΧΑ
ΑΓΡΙΠΠΕΩΝ ΚΑΙΣΑΡΕΩΝ ΑΡΧΟΝΤΕΣ
ΤΗΝ ΣΤΗΛΗΝ ΤΕΙΜΗΣ ΧΑΡΙΝ. Γ (1).
ΑΡΤΕΜΕΙΣΙ Ω· Κ· Ε·
ΧΑΙΡΕΤΕ ΟΙ ΠΑΡΟΔΕΙΤΑΙ·

On trouve très-souvent, sur les deux rives du Bosphore, des médailles en bronze avec le nom des *Agrippéens*, d'autres avec celui des *Césaréens*. Les anti-

(1) Nous hésitons à remplir la lacune qui porte la date, parce que la copie qui nous a été transmise et qui n'est pas très-exacte, porte ici la lettre X : ce qui désignerait l'an 603 de l'ère du Pont; or, ni la forme des caractères, ni le contenu de l'inscription, ne sauraient être rapportés à cette époque. Nous pensons que cette date serait plutôt ΓV, 403, et non ΓX, 603.

quaires ont attribué les premières à *Agrippias*, ou Anthédon, ville de Judée, les dernières à *Césarée* de Bithynie, ou à Tralles de Lydie, qui avait aussi reçu le surnom de *Césarée*, comme tant d'autres villes de l'Asie-Mineure. Mais on devait se douter que ces médailles ne pouvaient avoir été frappées que dans des villes d'une même contrée, parce que leur fabrique est tout-à-fait semblable, et parce que rarement on a trouvé une médaille de *Césarée*, sans en avoir découvert en même temps une autre d'*Agrippias*. On devait croire encore qu'elles avaient appartenu à des villes, non éloignées du Bosphore-Cimmérien; car, c'est justement en Crimée, dans l'île de Taman, et dans les lieux voisins qu'on en a toujours recueilli le plus grand nombre.

L'inscription que nous publions, en faisant mention d'*un monument consacré à la mémoire d'Andronicus, fils de Pappus, par les Archontes d'Agrippias Césarée*, lève, à mon avis, toute incertitude, en prouvant, d'abord, que les deux noms d'*Agrippias* et de *Césarée* avaient appartenu à la même cité; ensuite, que ces noms avaient été portés par quelque ville ancienne de l'île de Taman, et très-probablement par *Phanagorie*, qui était située dans le voisinage du bourg moderne de Tamàn, où le marbre a été trouvé. Et lorsqu'on se rappelle l'influence qu'Agrippa avait exercée sur les affaires du Bosphore, on ne trouvera point extraordinaire que Phanagorie, que les Romains avaient déclarée ville libre dès l'époque de la mort de Mithridate le grand, et qui peut avoir reçu ensuite quelques

nouveaux bienfaits de la part d'Auguste, par l'entremise d'Agrippa, ait voulu manifester sa reconnaissance au César et à son lieutenant, en prenant le double surnom d'*Agrippiens Césaréens*.

De cette façon, la géographie numismatique doit subir des modifications dans le classement des médailles qui portent la légende des *Césaréens* (tête de femme coiffée du *modius*, avec une *torche* au revers, et non *flèche*, comme on a cru le voir), et des *Agrippéens* (tête de femme voilée, et proue de navire); et les sciences historiques s'enrichir d'un fait nouveau et intéressant.

Inscriptions tumulaires découvertes près de Kertch.

Dans le courant du printemps de 1830, deux inscriptions grecques ont été tirées de la terre, à deux verst de Kertch, sur la route de Iénikalé. Elles avaient été placées à l'entrée de deux tombeaux construits en grosses pierres de taille, et voisins l'un de l'autre. La première est gravée sur un stèle de pierre; les lettres, parfaitement conservées, sont peintes en rouge. Voici son contenu remplissant neuf lignes :

ΤΕΙΜΟΘΕΟΣ ΑΤΤΑ ΣΙΝΔΑΞ ΚΡΑΒΑΤΡΙΟΣ ΣΥΝ ΓΥΝΑΙ-
ΚΟΣ ΚΑΛΛΙΣΤΡΑΤΕΙΑΣ ΘΥΓΑΤΡΟΣ ΑΧΑΙΜΕΝ· ΚΑΙ
ΤΟΥ ΤΕΙΜΟΘΕΟΥ ΟΙΚΟΔΟΜΗΣΑ ΑΥΤΩ ΤΟ ΜΝΗ-
ΜΕΟΝ.

C'est-à-dire, « Timothée, fils d'Attas, Sindace, cu-
» bicalaire, conjointement avec sa femme Callistratia,

» fille d'Achéménès, et son fils Timothée, a construit
» ce monument pour lui-même. »

Je ne m'arrêterai pas aux barbarismes, qu'on rencontre dans cette inscription; ils sont assez communs sur les monumens du Bosphore, surtout sur ceux de l'époque de décadence à laquelle doit appartenir celui que nous décrivons, à en juger d'après la forme des lettres. J'observerai seulement que le mot *Σινδαξ* (Sindace) désigne, selon mon avis, le peuple des *Sindes*, auquel, probablement, Timothée appartenait. Il faut dire, cependant, qu'aucun auteur ancien n'autorise cette leçon qu'il faut attribuer à la corruption, dans ces temps où la barbarie envahissait les villes grecques du Bosphore plus que jamais.

La seconde inscription est gravée sur un cippe de pierre, orné de deux bas-reliefs d'un travail assez grossier. La partie inférieure du cippe représente une femme assise dans un fauteuil; on voit devant elle un homme debout, et derrière le fauteuil un enfant tenant une boîte dans la main. Au-dessus de ces figures, dans un compartiment séparé, est représenté un homme à cheval et un enfant debout, lui offrant un vase. Le tout est couronné de rosaces et autres ornemens. Au-dessous des bas-reliefs, on lit ces mots en cinq lignes:

ΣΕΥΗΡΟΣ ΣΩΚΡΑΤΟΥ ΤΙΑΝΟΣ ΣΥΝ ΓΥΝΑΙΚΟΣ ΜΕΛΙ-
ΤΙΝΗΣ ΤΩ ΙΔΙΩ ΤΡΟΦΙΜΩ ΜΕΜΝΟΝΙ ΥΙΩ ΑΜΕΙΨΙΑ
ΜΝΗΜΗΣ ΧΑΡΙΝ· ΕΝ ΤΩ ϛΚΥ. ΞΑΝΔΙΚΩ.

« Sévère, fils de Socrate, de Tium, conjointement
» avec sa femme Mélitine (a érigé ce monument), à

» la mémoire de son nourricier Memnon, fils d'Aminias, dans (l'année) 426 (au mois) de Xandicus. »

C'est pour la première fois qu'on rencontre dans le Bosphore, une date sur un monument funéraire. L'an 426 de l'ère du Pont, correspond aux années 129-130 de l'ère chrétienne : Cotys II règnait alors sur le Bosphore, et Adrien était maître de Rome.

La ville de Tium, dont Sévère était citoyen, était une colonie milésienne, située sur la rive méridionale du Pont-Euxin, aux confins de la Paphlagonie et de la Bithynie.

Le mois de *Xanthicus*, qu'on appelait au Bosphore *Xandicus*, puisqu'il est écrit de même sur un autre monument (1), consacré à Vénus-Uranie Apaturienne l'an 539 du Pont, et conservé au musée de Kertch (2), appartient au calendrier macédonien qui était en usage au Bosphore.

Le propriétaire du terrain où ces monumens ont été découverts, en a fait hommage au musée de Kertch.

---

(1) Il est écrit de même dans la célèbre inscription de Rosette. Les Macédoniens établis en Égypte donnaient donc aussi le nom de Xandicus à ce mois.

(2) *Voy.* deux articles de M. Blaramberg sur cette inscription, insérés dans le *Journal d'Odessa*, en 1828, n.º 44, et en 1829, n.º 88.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 7 février 1831.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises comme Membres de la Société :

MM. Brockhause;

Arthur Morelet, à Dijon;

le Docteur Rishy.

M. le Président annonce au conseil que, conformément à l'usage, le bureau, au mois de Janvier, avait eu l'honneur d'offrir au Roi ses respectueuses félicitations. Le bureau a reçu de S. M. la nouvelle assurance de sa bienveillante protection. Le Roi a daigné agréer le titre de Protecteur de la Société, et en assurant le bureau qu'il saisirait toutes les occasions de manifester sa protection, le Roi a daigné faire espérer qu'il s'en présenterait une prochainement. M. le Président a ajouté que la Société trouverait dans cette nouvelle marque de la faveur royale une garantie précieuse de durée et de succès.

M. le baron Alex. de Humboldt envoie au conseil un exemplaire d'un recueil de poésies arméniennes intitulé *Les Muses de l'Ararat;* les remercîmens du conseil seront transmis à M. de Humboldt.

M. Kurz écrit pour proposer des changemens importans dans le mode d'impression du Dictionnaire chinois-latin projeté par la Société. La lettre de M. Kurz, avec les *specimen* qu'elle contient, sont renvoyés à l'examen de MM. Abel-Rémusat, Klaproth et Stahl.

M. Stahl fait un rapport sur le dictionnaire hébreu de M. Glaire, et sur l'édition sanscrite du drame *Mritchtchhakati.*

M. Brosset lit un extrait du code géorgien du roi Wakhthang.

L'Académie des Belles-Lettres a entendu, dans trois séances du mois d'octobre dernier, la lecture d'un mémoire de M. Abel-Rémusat sur le *Fo koue ki*, ou la relation du royaume de *Fo*. Ce curieux ouvrage, composé par un religieux bouddhiste au commencement du v.ᵉ siècle, n'était connu que par un aperçu sommaire qu'en avait donné Deguignes, en trois ou quatre pages, dans le tome XL des Mémoires de l'Académie. Privé de tout renseignement sur la géographie ancienne de l'Inde, Deguignes n'avait pu ni traduire la relation, ni même suivre l'itinéraire de l'auteur, et le seul point qu'il en eût reconnu était Bénarès. M. Abel-Rémusat a retrouvé le texte à la Bibliothèque du Roi : il l'a traduit en entier, et s'est livré à des recherches étendues pour déterminer la route précise que le pélerin, nommé Chi-fa-hian, et ses compagnons avaient suivie en quittant la Chine, et en traversant la Tartarie, une partie de la Perse et de l'Hindoustan. L'objet de leur voyage était de remonter à la source des traditions samanéennes, de visiter les lieux rendus célèbres par des miracles, des traits de la vie du fondateur de la religion de Bouddha et l'adoration des reliques, de rassembler des livres sacrés et de les rapporter à la Chine. Ils partirent du Chen-si l'an 399, passèrent les déserts de sable, vinrent dans le pays des Ouigours, puis à Khotan et ensuite dans le Cachemire et dans les monts Himâlaya. Ils descendirent sur les bords de l'Indus, le traversèrent aux environs d'Attock ou de Peishawer, et se trouvèrent ainsi sur la rive droite de ce fleuve, où la présence des voyageurs chinois est déjà un fait assez extraordinaire. Mais les détails dans lesquels ils entrent sur la situation de ces contrées ne sont ni moins neufs ni moins singuliers. Là, c'est-à-dire dans une région qui répond à l'Afghanistan, se trouvaient des états dont les noms attestent l'origine indienne des habitans, *Oudiana, Gandhara, Beloucha* [Beloutchistan]. Le culte de Bouddha y était florissant aussi bien que la langue sanscrite, et de magnifiques tem-

ples avaient été élevés en l'honneur de ce personnage. En repassant l'Indus, les voyageurs pénétrèrent dans l'Inde proprement dite : ils atteignirent la Djoumna et les bords du Gange, et parcoururent les pays de Matoura et de Canoudj ; puis, traversant le Gange, ils visitèrent les royaumes de Koushala, de Kapila, de Rama-poura et de Koushinagara, tous fameux dans les annales du bouddhisme par des aventures attribuées à Chakia-mouni et à ses principaux disciples. On apprend par cette partie de la relation que le bouddhisme n'est pas né dans le midi du Behar, comme l'ont cru plusieurs auteurs anglais, et moins encore à Cachemire, comme l'a dit Deguignes, mais aux environs d'Aoude et de Lucknow. Toutes les scènes qui se rapportent à la vie réelle du fondateur et aux premiers efforts de ses disciples ont eu pour théâtre les contrées situées au nord du Gange, entre ce fleuve et les montagnes du Népal. C'est là un résultat capital de la discussion géographique qui forme le fond du mémoire de M. Abel-Rémusat. Il y réfute beaucoup d'idées fausses qu'on s'est formées sur un point important de l'histoire religieuse de la Haute Asie. Les voyageurs descendirent ensuite dans le pays de Magadha, à Pataliputra ou Patna (la *Palibothra* des Grecs), dont on trouve dans la relation une description curieuse. De-là ils se rendirent à Kashi ou Benarès, puis en passant de nouveau par Patna et en descendant le Gange, ils vinrent à Tchampa [Bhagelpour] et de-là à Tamralipti ou Tamlouk. Le voyageur s'embarqua pour Ceylan, où il résida plusieurs années. Il décrit avec soin les édifices religieux et les cérémonies du culte, et parle avec connaissance de cause des peuples dont il avait étudié les langues et compulsé les bibliothèques. Il traversa la mer, et après avoir touché à Java, il fut jeté par une tempête fort loin du point où il espérait débarquer, car au lieu de descendre à Canton, il se trouva sur la côte méridionale de la presqu'île de Chan-toung.

Les conclusions du mémoire de M. Abel-Rémusat sont résumées ainsi qu'il suit : 1.º le bouddhisme était, au commencement du v.º siècle, établi dans la Tartarie centrale, à l'ouest du grand désert, aux environs du lac de Lop, chez les Ouigours, à Khotan, dans tous les petits états au nord de l'Himâlaya. On y voyait des monastères peuplés de religieux ; on y célébrait des cérémonies indiennes; on y cultivait le sanscrit, et cette langue y était assez répandue pour donner naissance à des noms de localités ; 2.º la même religion était encore plus florissante à l'ouest de l'Indus, dans les états tout indiens qui occupaient alors les montagnes de l'Afghanistan, Oudiana, Gandara, Belouteha, Tchioudasira, etc. Le culte de Bouddha y avait porté ses pompes, et des traditions locales plaçaient dans ces contrées le théâtre de plusieurs événemens relatifs à Tathagata, à ses voyages, à la deuxième rédaction des textes sacrés. Une extension si remarquable des langues et des doctrines de l'Inde dans l'Occident, n'était encore que soupçonnée : Fa hian en rend l'existence incontestable, en fait connaître l'époque et l'origine, et fournit à l'érudition des matériaux qui lui manquaient pour expliquer le mélange et la combinaison de plusieurs doctrines orientales ; 3.º l'Inde centrale, c'est-à-dire le pays qui est situé sur les bords du Gange, entre les montagnes du Népal, les rivières Djoumna et Gogra, est la véritable patrie du bouddhisme, qu'on avait à tort transportée dans le Behar méridional. Chakia mouni est né à Kapila, aux environs d'Aoude et de Lucknow. Son père était un prince de ce pays, titulaire du roi de Magadha, qui résidait à Pataliputra. Toute sa prédication s'est accomplie au nord du Gange, dans les provinces d'Aoude, de Bénarès, dans le Behar septentrional. Il a fini sa carrière au nord de Patna, dans le voisinage des montagnes du Népal. Tous ces faits, ignorés jusqu'ici, ou dont la scène a été déplacée, rectifient les erreurs de ceux qui, comme Deguignes, ont placé la naissance de Bouddha dans le Cachemire,

et de ceux qui, d'après de savans anglais, l'ont reportée dans la partie méridionale du Béhar, près de Gayâ, etc.; 4.° formé dans l'Inde centrale, le bouddhisme y avait, cinq siècles après notre ère, conservé, en opposition avec le brahmanisme, une sorte de supériorité politique; des traditions le faisaient remonter sans interruption jusqu'au x.e siècle avant J. C. Des monumens, dont plusieurs subsistaient encore, dont quelques-uns étaient en ruines, confirmaient la teneur de ces traditions; 5.° le bouddhisme avait pénétré jusque dans le Bengale, et aux embouchures du Gange; 6.° on assurait que la même religion avait aussi pénétré très-anciennement dans le Décan, et il existait dès-lors dans cette contrée des excavations en forme de temples, dont on faisait remonter la construction, regardée comme récente par les savans les plus célèbres, au temps même du successeur immédiat de Chakia-mouni; 7.° le bouddhisme était dominant à Ceylan, et les cérémonies de ce culte s'y célébraient avec magnificence. On y trouvait des livres religieux. On s'y croyait, au temps du voyage de Fa-hian, à la 1497.e année depuis le Nirvana de Chakia-mouni; 8.° on cherchait dès-lors, pour l'étude des langues sacrées, à compléter la collection, et à faciliter l'intelligence des textes religieux. On en avait recueilli un très-grand nombre dans la province d'Aoude, à Patna, à Bénarès, au Bengale, à Ceylan.

Indépendamment du mémoire dont on vient de présenter le sommaire, M. Abel-Rémusat a traduit en entier du chinois la relation de Fa-hian, si curieuse pour la géographie ancienne de l'Inde, et la connaissance des traditions bouddhiques. Les éclaircissemens qu'il a joints à sa traduction, lesquels font connaître d'autres voyages du même genre, et contiennent beaucoup de renseignemens sur l'état de l'Hindoustan aux IV.e et V.e siècles, sont très-étendus, et formeront un volume *in-4.°*

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

Observations sur trois Mémoires de M. Deguignes insérés dans le tome XL de la Collection de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, *et relatifs à la religion samanéenne*, par M. Abel-Rémusat.

On est redevable à l'illustre auteur de l'*Histoire des Huns* de travaux si importans sur l'origine et les migrations des nations orientales, notre collection contient, de ce docte académicien, un si grand nombre de savans mémoires sur des sujets variés, mais tous également intéressans, que le premier sentiment dont on doit être animé, quand on ose entreprendre de traiter après lui les mêmes questions, c'est celui du respect et de la reconnaissance. Il peut s'y mêler quelque surprise quand on songe que M. Deguignes a, le premier, triomphé d'obstacles que personne avant lui n'avait essayé d'aplanir, et que seul, avec son émule et son contemporain Deshauterayes, il avait su faire de grands progrès dans une étude pour laquelle leur maître commun, E. Fourmont, s'était consumé en vains efforts. On comprend avec difficulté comment, muni de si peu de secours, et à une époque où la théorie

du langage avait encore reçu si peu d'applications judicieuses, il avait pu parvenir à entendre et à interpréter les chroniques chinoises, pour en tirer toute la substance et reconstruire, en quelque façon, les annales des peuples de la Haute Asie, dont les monumens originaux ont disparu. Les tables chronologiques qu'il a rédigées avec l'assistance des écrivains chinois, et toute la partie de son grand ouvrage qui repose sur le même genre de recherches, sont le fruit d'une vaste lecture et d'un labeur infiniment pénible. On y voit même une sorte de phénomène; car on aurait peine à faire mieux et même aussi bien, à présent qu'on a recueilli tant de faits nouveaux sur les antiquités de l'Orient, sur les rapports et les différences des races humaines qui y ont habité, sur la marche et le progrès des idées qui en ont constitué la civilisation.

L'hommage que je viens de rendre à l'un de nos plus célèbres devanciers, n'entraîne pas l'approbation de toutes les idées systématiques et quelquefois hasardées que M. Deguignes a mêlées en plusieurs endroits aux résultats de ses laborieuses investigations. Le progrès des études historiques et de celles qui se rapportent à la comparaison des langues l'aurait sans doute disposé lui-même à revenir sur quelques-uns des rapprochemens dont il s'était montré séduit. On ne peut plus considérer comme incontestable l'identité des Huns et des Hioung-nou, qu'il a posée pour base de son *Histoire*, sans même présumer qu'elle eût besoin d'être démontrée. On ne saurait plus confondre, comme il a cru devoir faire, les traditions des peuples de race

turque et mongole. Personne, je pense, ne serait disposé à soutenir le paradoxe qu'il avait embrassé avec tant de chaleur, sur l'origine égyptienne des Chinois, et l'on voudrait pouvoir supprimer cette étrange note qui se lit à la fin de l'histoire des Huns, et qui semble avoir pour objet d'effacer le mérite de ce que l'auteur avait écrit de plus solide sur l'antiquité chinoise : « De nouvelles recherches m'obligent à changer de » sentiment, et à prier le lecteur de ne faire aucune » attention à ce qui se trouve sur ce sujet dans les » deux ou trois premières pages. Les Chinois ne sont » qu'une colonie égyptienne assez moderne. *Je l'ai* » *prouvé* dans un mémoire que j'ai lu à l'Académie. » Les caractères chinois ne sont que des espèces de » monogrammes, formés des lettres égyptiennes et » phéniciennes, et les premiers empereurs de la Chine » *sont les anciens rois de Thèbes.* »

Une préoccupation systématique n'est pas la seule circonstance qui ait écarté M. Deguignes de la route de la vérité. Le désir de traiter des questions d'un haut intérêt pour l'histoire générale lui a souvent fait devancer l'époque où ces questions pouvaient être complètement éclaircies, et dans ces occasions il n'a pu que suppléer, par d'ingénieuses conjectures, à ce que la connaissance de certaines sources, encore inaccessibles, lui eût fourni de faits positifs et incontestables. Je n'en citerai que deux exemples qui se rapportent aux recherches mêmes par lesquelles j'ai été conduit à ces considérations. La manière dont les noms étrangers sont orthographiés dans les livres chinois les rend,

au premier coup-d'œil, méconnaissables, et ce n'est qu'à force d'avoir étudié, si j'ose ainsi parler, les lois des changemens qu'ils subissent, qu'on parvient à reconnaître avec certitude, au milieu d'altérations graves ou d'analogies trompeuses, d'articulations adoucies ou de sons substitués les uns aux autres, la forme primitive des mots ou des noms. Il faut avoir égard aux habitudes de prononciation, aux règles étymologiques, et à d'autres circonstances délicates qui expliquent les permutations et mettent sur la voie des synonymies. M. Deguignes, qui n'avait pour guide que des dictionnaires composés par des missionnaires, où les mots chinois étaient transcrits à la manière portugaise ou italienne, a plusieurs fois été induit en erreur par l'orthographe imparfaite qu'il y trouvait, et c'est ainsi que, sur plusieurs points de géographie comparée, les transcriptions qu'il s'était faites l'ont empêché de retrouver les véritables noms des lieux que l'histoire lui présentait, ou l'ont conduit à des suppositions contraires à la vérité. Le pays de *Ki-pin* eût eu plus d'intérêt pour lui s'il y eût reconnu la Cophène de Pline et d'Etienne de Byzance; *Kao-fou* (Caboul), *Sou-touï-cha-na* (Osrushnah), *Na-se-po* (Nakhsheb), *Mi* (Meïmorg) et vingt autres noms qui se rapportent aux contrées de l'Occident, sont restés pour lui sans application. Il n'a pu reconnaître le nom des Tadjiks dans celui de *Tiao-tchi*, ni ceux des Saques et des Asi dans les transcriptions vicieuses qu'il en avait faites, *Su* et *Gan-sie*. Enfin une erreur du même genre ayant, par malheur, affecté l'un des points fondamentaux de la

géographie de ces contrées, il a pris le *Khang-kiu* ou la Sogdiane pour le Captchak, et cette première méprise ayant déplacé pour lui tous les itinéraires et routiers qui partent de Samarcande, il a été privé d'une foule de coïncidences qui, entre des mains si habiles, eussent servi à débrouiller complètement, cinquante ans plus tôt, les matériaux fournis par les auteurs chinois, pour la géographie ancienne des régions moyennes de l'Asie.

Un autre genre de secours a quelquefois manqué à M. Deguignes : ce sont les comparaisons qui peuvent servir à rapprocher les renseignemens tirés des Annales de la Chine de ceux qui existent dans les livres indiens. De son temps, aucun Européen n'avait encore étudié la langue sanscrite. On connaissait à peine par leurs titres quelques-uns des monumens de cette littérature que les efforts des savans de Calcutta ont livrée depuis aux studieuses investigations des critiques de l'Occident. On ne saurait faire un reproche à M. Deguignes de ce qu'il avait entrepris ses recherches avant la fondation de la Société de Calcutta; mais on ne peut non plus être surpris de voir les résultats de plusieurs de ses mémoires considérablement modifiés par les travaux de MM. Wilkins, Colebrooke, Wilson, &c. Aussi ce qu'il a écrit sur les religions de l'Inde peut-il être regardé maintenant comme très en arrière de l'état actuel des connaissances. Il faut faire cette remarque, non pour affaiblir en rien l'estime qui lui est due, mais pour avertir ceux qu'une si grande autorité pourrait subjuguer, et aussi pour s'excuser de revenir

sur des sujets qu'il a traités, de remettre en discussion des problèmes qu'il avait cru éclaircis, et de tirer quelquefois des mêmes faits des conséquences toutes contraires à celles qu'il en avait déduites.

Le bouddhisme est, parmi les sectes originaires de l'Inde, celle sur laquelle, depuis cinquante années, on a rassemblé le plus de renseignemens nouveaux, puisés à des sources diverses. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si les dissertations de M. Deguignes qui s'y rapportent, sont justement celles qui doivent être lues avec le plus de défiance. Il ne connaissait ni la langue dans laquelle les livres de cette religion ont été primitivement écrits, ni les traditions des Indiens qui y sont relatives, ni les fragmens que Pallas et d'autres écrivains du Nord, ont tirés des traductions tartares. Réduit pour la Chine aux seuls secours des compilateurs chinois, et pour l'Inde et la Tartarie aux ressources plus bornées encore que lui présentaient Abraham Roger, Lacroze, l'*Alphabetum tibetanum*, n'ayant aucun terme de comparaison ni pour les mots, ni pour les doctrines, il était impossible qu'il évitât les méprises auxquelles on est toujours exposé dans des matières obscures et difficiles. Aussi les mémoires qu'il y a consacrés doivent-ils être corrigés en beaucoup d'endroits et réformés d'après les découvertes récentes. Ceux qui les prendraient actuellement pour guides s'égareraient infailliblement, et ne parviendraient pas à saisir l'esprit d'une doctrine qui a souvent été défigurée, même par ses premiers interprètes. Comme le samanéisme a depuis quelques années fixé

l'attention de beaucoup de personnes, j'ai pensé qu'on me pardonnerait de présenter quelques remarques détachées sur trois mémoires où M. Deguignes a consigné le fruit de ses recherches sur la religion indienne, et d'en soumettre plusieurs points à une discussion nouvelle. Je m'attacherai préférablement à ceux qui ont de l'importance dans l'ensemble des doctrines bouddhiques, et qui, encore enveloppés d'obscurité il y a cinquante-cinq ans, peuvent maintenant être complètement éclaircis.

M. Deguignes avait conçu l'idée de ses *Recherches* dans la vue de combattre un système qui, vers 1776, commençait à se répandre, et qui consistait à placer dans l'Inde le principe et la source de toutes les religions et de toutes les connaissances de l'ancien continent. Il voulut, contre ce système, faire voir que les Chinois n'avaient pas été policés par les Indiens, auxquels on attribuait une grande antiquité; que ce sentiment n'était fondé que sur de pures conjectures, et que les Indiens n'ont pu ni civiliser ni instruire les Chinois, les Égyptiens, les Chaldéens, &c.; qu'ainsi, il ne faut pas placer chez eux le berceau des sciences. C'était sans doute un grand et beau sujet qu'il entreprenait de traiter; mais les moyens qu'il avait à sa disposition n'étaient point en rapport avec le but qu'il avait en vue. Tant de découvertes faites depuis lui dans le champ des antiquités indiennes, laissent indécises la plupart des difficultés qu'il aurait fallu résoudre. Et d'ailleurs quand il aurait prouvé que les anciens Chinois n'avaient rien dû aux Hindous, la grande question,

celle de la haute antiquité de ces derniers, ne pouvait être éclaircie par le témoignage des auteurs chinois, qui n'ont connu l'Inde qu'environ deux siècles avant J. C., et qui, pour les temps antérieurs, n'ont recueilli que des traditions relatives à l'une des deux religions indiennes, et à celle des deux qui doit être regardée comme la plus récente.

Mais le titre même de ces mémoires, et plusieurs passages qu'ils contiennent, nous révèlent une méprise dont M. Deguignes n'avait pu se garantir. Il y traite de *la religion indienne et des livres fondamentaux de cette religion*, comme s'il n'y avait eu qu'une religion dans l'Inde. *La religion indienne*, dit-il, *celle des Samanéens et celle des Brahmes* est établie dans la Tartarie, le Tibet et la Chine (1); et la distinction qui semble indiquée dans la première partie de cette phrase est comme effacée dans la dernière; car la religion des Brahmes n'a jamais été établie à la Chine. La confusion entre le brahmanisme et le bouddhisme, que l'auteur avait su éviter dans un travail antérieur (2), se montre perpétuellement dans le cours de ces trois mémoires, et elle s'étend aux fondateurs supposés des deux cultes. « Che-kia, dit l'auteur, est » le même personnage qui est appelé par M. Dow » *Beass mouni*, que les Indiens regardent comme » un prophète et un philosophe, qui composa ou plu-

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tom. XL, pag. 187.

(2) *Mém. de l'Acad.* tom. XXVI, pag. 773.

» tôt recueillit les *Vèdes* (1). » On voit que M. Deguignes prend ici Shakia-mouni pour *Vyasa*, le rédacteur des *Védas*. Et plus loin : « Cet état le plus » parfait enseigné par les Vèdes, est le même que » celui qui est prescrit dans les livres des Samanéens; » ce qui me porte à croire que ces livres sont les » mêmes que les Vèdes : il est constant, comme on le » verra dans la suite, que la doctrine est la même (2). » En parlant d'un des livres les plus célèbres de la doctrine bouddhique, il demande si ce livre n'était pas un des Vèdes. (3) Plus loin il transcrit le titre du *Puon-jo po-lo-mi king*, et le traduit par *livre de Brahma appelé Kin-kang puon-jo;* puis il ajoute : « Le P. Pons parle d'un Vède qu'il nomme Adharvana-vedam ou Brahma-vedam, dont la doctrine était » suivie dans le nord de l'Inde. Puisque le livre chinois dont il s'agit ici est appelé *le livre de Brahma*, » qu'il est un des principaux livres de cette religion, » et qu'il était adopté dans le nord, il pourrait être » ce *Brahma-vedam* ou *Vedam* de Brahma dont parle » ce missionnaire (4). »

Cette supposition, comme on va voir, repose sur une conjecture erronée. *Po-lo-mi* ou *Po-lo-mi-to* n'est nullement la transcription de Brahma : c'est le mot sanscrit *Pâramitâ* qui signifie *l'action de parvenir à*

(1) Tom. XL, pag. 196.
(2) *Ibid.* pag. 199.
(3) *Ibid.* pag. 261.
(4) *Ibid.* pag. 271.

l'autre côté, de traverser un fleuve et de débarquer sur la rive. Cette expression mystique s'applique aux effets de la contemplation, qui délivre l'âme de la nécessité de mourir et de renaître, en la faisant parvenir à la condition d'un éternel repos, comme nous dirions *en la conduisant au port*. Les Chinois rendent ce terme très-littéralement par les trois mots *Tao pi 'an* (*pervenire ad illam ripam*), ce que M. Deguignes, par suite de sa première méprise, a encore regardé comme une traduction de *Brahma* (1), dont le nom signifierait, suivant lui, *celui qui a su connaître les choses, et parvenir à la sainteté*. Or, il faut savoir que les bouddhistes distinguent dix *Pâramitâ*, c'est-à-dire autant de manières d'*arriver à l'autre bord*. On y parvient par l'aumône (*Dâna*), par l'observation des préceptes (*Shîla*), par la confusion qu'on éprouve de ses péchés (*Kshânti*), par des efforts soutenus (*Vîrya*), par la force (*Bala*), par la prudence (*Djñâna*); mais le moyen le plus efficace est la science, bien entendu celle de la religion ou la gnose (*Pradjñâ*), et c'est de cette voie que traite le livre en question où il s'agit de *parvenir à l'autre rive par la science*, *Pradjñâ-pâramitâ*, et selon la transcription chinoise *Puon-jo po-lo-mi*. *Puon-jo* n'est donc pas un nom propre; et il ne s'agit en aucune manière de Brahma dans ce titre où son nom a été introduit par une fausse analogie de sons. Mais une méprise plus grave est celle que fait voir cette intention de retrouver toujours les *Vé-*

(1) *Mém.* pag. 313.

das au nombre des livres cités comme appartenant à la doctrine des Samanéens. Il est évident que M. Deguignes n'avait pas suffisamment apprécié la différence qui existe entre les opinions de ceux qui reconnaissent l'autorité des *Védas*, et de ceux qui la nient; entre les adorateurs de Brahma, et les sectateurs de Shakiamouni, entre les partisans du système des Castes et les réformateurs qui ont voulu l'anéantir, entre les brahmanes et les bouddhistes. Il en serait à-peu-près ainsi de celui qui confondrait les Wahabites avec les musulmans ou les Juifs avec les chrétiens. On ne saurait attendre des renseignemens bien sûrs, d'un travail qui repose sur une semblable confusion. La situation intellectuelle de l'Inde, à l'époque où le bouddhisme fut établi; le partage des Indiens entre les deux doctrines, la révolution qui chassa les Samanéens hors des limites de l'Hindoustan, les effets du prosélytisme bouddhique à la Chine, au Tibet, au Japon, en Tartarie, et de celui des Brahmanes dans les îles de l'archipel oriental, en un mot tout ce qui se rapporte à l'histoire des deux cultes rivaux devient nécessairement inexplicable par suite de cette grave erreur. Je ne parle pas même de l'obscurité qui en résulte pour l'exposition des deux doctrines, en ce qu'elles ont de contradictoire et d'opposé.

Il est quelquefois fait mention des Brahmanes dans les traditions qui se rapportent aux premiers siècles du bouddhisme : c'est que, dans l'origine, les sectateurs de Shakia-mouni se recrutèrent dans les rangs des partisans du système des castes. Mais on abandonnait

celles-ci en se faisant samanéen, et l'égalité complète de tous les hommes, y compris les saints, est un dogme fondamental chez ceux-ci, qui n'admettent aucune observance particulière établie sur la naissance ou l'origine de chaque individu. C'est le caractère distinctif du bouddhisme.

Quant aux livres, je ne m'arrêterai pas à faire sentir la différence qui existe entre ceux qu'on attribue à Shakia-mouni, et les Védas des Brahmanes : c'est de nos jours un point trop bien établi, on pourrait dire trop vulgaire. Les Védas sont quelquefois cités dans les ouvrages des bouddhistes; mais c'est pour y être contredits et réfutés. Les Chinois qui ont traduit la plupart des livres bouddhiques, connaissent à peine de nom les Védas. Il en est fait mention dans un livre dont ils ont une version sous le titre de *Ma-tang-kiu-king*, et aussi dans une explication des termes religieux qui se rencontrent dans les versions chinoises des textes sacrés (1). Voici ce qui a rapport à ces livres célèbres : « Les quatre *Weï-tho* (Védas) : le » mot sanscrit *Weï-tho* signifie *discours de science*. » Ce sont les mauvais discours composés par les Brah- » manes, ouvrages conçus par la science du siècle » pour diriger la vie. Il y en a quatre différens; c'est » pourquoi on dit les quatre *Weï-tho*. La doctrine de » ces livres n'a pas encore été répandue dans la terre » orientale (la Chine). Le premier est le *A-yeou* » (Yadjour). Ce mot sanscrit signifie *précepte*. On

(1) *Fan yi ming yi* cité fréquemment dans le *San tsang fa sou*.

» traduit aussi ce titre par *longévité* (1). Il enseigne à
» régler le naturel. Le deuxième est le *Chu-ye* (Rig
» véda) : ce mot sanscrit n'est pas traduit. C'est un
» livre de prières pour les sacrifices. Le troisième est
» le *Pho-mo*. (Sama véda) (2); le titre sanscrit n'est
» pas traduit; c'est un rituel pour les cérémonies, la
» divination, la guerre. Le quatrième est le *A-tha-*
» *pho* (Atharwana veda). Ce mot sanscrit n'est pas tra-
» duit; il contient des formules pour les opérations
» surnaturelles, la magie, les nombres, les exorcis-
» mes, la médecine (3). » Telle est la définition des Védas que les bouddhistes ont fait connaître aux Chinois. Quand ils ont occasion d'en parler dans leurs livres, ce qui n'arrive pas très-fréquemment, c'est toujours avec des expressions qui marquent le peu de cas qu'ils font de la doctrine contenue dans ces livres célèbres. Ainsi, en énumérant les neuf erreurs des hérétiques sur le temps, l'espace, les atomes, le vide, les élémens, la conscience, Narayana ou Vishnou, l'être existant par lui-même, et Brahma, un commentateur bouddhique rapporte que, selon les interprètes des Védas, Narayana a produit les quatre castes, savoir les Brahmanes, de sa bouche; les Kshatriyas, de ses bras; les Vesyas, de son estomac, et les Soudras, de

(1) M. Eugène Burnouf m'apprend qu'il y a ici, de la part du traducteur chinois une confusion entre deux mots sanscrits, *Yadjus*, rituel, et *Ayus* (vie longue).

(2) Il y a ici une faute dans le texte chinois où on a écrit *pho* (*Dict. de Bas.* 1946) au lieu de *so* (1922).

(3) *San tsang fa sou*, liv. XVII, pag. 27.

ses pieds; que de son nombril est sorti un grand nénuphar sur lequel est né Brahma; que Brahma a produit toutes choses, et qu'ainsi, Narayana est le maître de Brahma, l'être suprême et excellent, qu'il faut tenir pour éternel, unique cause de toutes choses et même du *Nirvana* (1). De même à l'égard de Brahma (*Ta fan thian*), les Védas sont encore cités comme faisant de cet être la cause universelle et le père de toutes choses (2). Mais dans ces passages et dans un petit nombre d'autres, la doctrine des Védas est toujours qualifiée de *Waï-tao* (hérétique). Il est donc contraire à toute vraisemblance de chercher ces livres parmi ceux qui sont regardés comme sacrés par les bouddhistes.

Quand M. Deguignes en vient à analyser les traditions relatives au fondateur du bouddhisme, on voit que la vaste érudition et la critique qu'il a soin d'employer ne pouvaient que difficilement suppléer à la connaissance directe des faits. Il trace d'une manière vague et incertaine les limites des cinq divisions de l'Hindoustan, et après en avoir fait l'énumération : « C'est dans ces vastes contrées, dit-il, que le législa- » teur indien a pris naissance et qu'il a enseigné sa doc- » trine (3). » Puis il avoue qu'on n'est pas d'accord sur le lieu de l'Inde où ce législateur est né; que quelques-uns le placent dans le Cachemire, d'autres à Bénarès, d'autres dans la partie de l'Inde qui est du côté de la

(1) *Ibid.* liv. xxxv, pag. 4, v.
(2) *Ibid.* pag. 5, v.
(3) *Mém.* tom. XL, pag. 193.

Bactriane et de la Perse : « *En général*, ajoute-t-il, il « paraît être né *dans les pays de l'Inde qui sont au* « *nord et au nord-ouest* (1). » D'après un énoncé si vague, et l'on peut dire si singulier, il n'est pas étonnant que des personnes qui ont voulu écrire sur ces matières après M. Deguignes, et qui n'avaient aucun moyen de contrôler ses assertions sur les originaux, ayent cru pouvoir faire varier à plaisir le lieu de la naissance de Shakia, et le transporter tantôt dans la Bactriane ou dans la Tartarie, et tantôt dans l'Éthiopie et le pays des Nègres.

M. Deguignes avait cependant trouvé chez un auteur qu'il cite, une indication précieuse et décisive; Shakia, dit Ma-touan-lin, est né dans le royaume de *Kia-weï-weï* (2), ou comme l'écrit M. Deguignes *Kia-goei-goei*. Mais c'est la forme donnée à ce nom qui a trompé le savant académicien. S'il l'eût pu lire plus correctement et surtout s'il s'était attaché à rechercher les différentes orthographes que divers auteurs ont données à ce nom, il eût vu que la meilleure leçon était *Kia-weï-lo-weï* ou *Kia-pi-lo*, et que cette prononciation, conservée par le faux Beïdhawi (3), représentait aussi fidèlement qu'il était possible, le nom original et sanscrit *Kapila*. Il est vrai que cette restitution ne l'eût pas éclairé sur la position précise

(1) *Ibid.*

(2) *Wen hian thoung khao*, liv. CCXXVI, pag. 1.

(3) Page 41. Muller a lu ce nom *Bukia Pilavi*, ce qui le rend tout-à-fait méconnaissable.

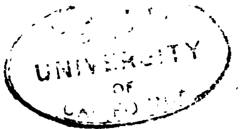
de ce lieu, puisqu'on n'a pu savoir qu'en ces derniers temps, par l'analyse de la relation de Fa-hian, que le pays de *Kapila* était au nord du Gange, et que Shakia mouni était né dans les environs de Lucknow. La détermination géographique de plusieurs lieux célèbres dans les anciens livres bouddhiques, tels que *Kapilavasthou, Râdjagriha, Oudyâna* et plusieurs autres, est un des résultats les plus curieux du travail que j'ai eu l'honneur de présenter dernièrement à l'académie.

M. Deguignes continue à rapporter, d'après Matouan-lin, les actions attribuées à Shakia; il dit que ce personnage acquit une si grande pureté qu'on lui donna le nom de *Fo* ou de *Foto*, termes indiens qui, suivant les Chinois, signifient *très-pur* (1). Mais ce n'est point là le sens des caractères par lesquels Ma-touan-lin traduit le mot sanscrit *Bouddha;* et c'est encore une erreur grave, parce qu'elle affecte le dogme fondamental du bouddhisme. « Shakia, dit Ma-touan-lin, quitta sa mai» son pour étudier la doctrine; il règla ses actions et fit » des progrès dans la pureté; il apprit toutes les con» naissances, et on l'appela Fo (Bouddha) : Ce mot » étranger signifie *connaissance* ou *intelligence pure* » ou l'*Intelligent* (2). » Telle est, en effet, la valeur du mot *bouddha* qui exprime ce dégré d'intelligence auquel on est supposé parvenu quand on s'est livré à la méditation, et qui comprend toutes les perfections

---

(1) *Mém.* pag. 197.

(2) *Wen hian thoung khao*, loc. cit.



morales et intellectuelles, et assimile ou identifie l'ame à Dieu lui-même, en la délivrant de tout rapport quelconque avec la matière et les facultés qui en dépendent. M. Deguignes dit encore que ce mot est le même que celui de *Pouti*. Mais cela n'est nullement exact : *Poti* (Bodhi) c'est la doctrine, et *Bouddha*, c'est l'esprit. L'un est la *gnose*, et l'autre l'ame purifiée, rendue à sa perfection primitive, et identifiée avec l'être d'où elle est émanée. Le premier est le moyen, l'objet ou l'instrument, l'autre l'agent, le sujet ou le résultat.

« Bouddha, dit encore M. Deguignes, après avoir » prêché sa doctrine pendant quarante-neuf ans et avoir » fait un grand nombre de disciples, se retira dans la » ville de Kieou-chi-na, monta sur un arbre appelé Po- » lo-choai, où il resta pendant deux mois et quinze jours, » et entra ensuite dans le Nipon ou Niroupon.... On » dit qu'il fut changé en grand dragon céleste, *Tien* » *longgin kuei* (1) ». Il y a, dans ce peu de lignes, plusieurs inexactitudes qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer en lisant une traduction faite par un savant aussi versé dans l'intelligence des auteurs chinois. Ma-touan-lin, dont M. Deguignes a voulu rendre un passage, ne dit pas que Shakia ait été changé en *un grand dragon céleste*. Les quatre mots que le traducteur a cru devoir transcrire au bas de la page signifient que les *Dévas*, les *Nagas*, les hommes et les démons vinrent tous entendre sa doctrine. Il se rendit ensuite dans la

(1) *Mém*. pag. 200.

ville de Keou-chi-na, mais il n'y monta pas sur un arbre appelé *Po-lo-choaï*. La dernière de ces trois syllabes ne se lit pas *choaï* et ne fait pas partie du nom de l'arbre ; elle se prononce *chouang* et signifie *deux*. Le sens est que Shakia se plaça entre deux arbres de l'espèce de ceux qu'on nomme en sanscrit *So-lo* (*Shorœa robusta*) (1). Shakia ne resta pas non plus deux mois et quinze jours *sur* cet arbre, mais il entra dans le *nirvana* le 15 du deuxième mois de l'année. Ce que l'auteur ajoute sur ses disciples n'est pas moins inexact. Anan et Kaya reçoivent des Japonais le surnom de *Sonsya ;* mais ce surnom n'a aucun rapport avec le *Sannyâsi* des Brahmanes : c'est simplement la transcription japonaise des deux caractères chinois *Tsun-tche, honorable*, titre qu'on donne à plusieurs des patriarches bouddhistes. Enfin, Ma-touan-lin qui est cité en cet endroit ne dit pas que plusieurs siècles après Shakia, parut un Phousa nommé Lo-han, qui composa des discours pour expliquer sa doctrine (2), mais que des Bodhisatoua et des Rahan, c'est-à-dire des saints du second ordre, et des *Arhan* ou *vénérables personnages* (3), se transmirent les uns aux autres les livres qui avaient été recueillis par Ananda, Mahâkâya et cinq cents autres des disciples immédiats de Shakia, et qu'ils s'attachèrent à en éclair-

---

(1) *Po-lo* pour *So-lo* est une faute qui se commet aisément en chinois par la confusion de *Po* (*Dict. de Basile*, n.° 1946) avec *So* (*Ib.* n.° 1922).

(2) *Mém.* pag. 200.

(3) *Transaction of the Royal asiatic Society*, tom. II, pag. 245.

cir le sens (1). Les cinq degrés de la loi qui en comprennent toutes les modifications ne sont pas plus exactement définis dans la même page. Les bouddhistes nomment *Tching*, *tour*, *translation* ou *révolution* (en sanscrit *Yâna*), l'action morale que l'on peut exercer sur sa propre intelligence et sur celle des autres êtres, action d'où résultent les divers degrés de perfection auxquels chaque individu peut atteindre. Le premier de ces *Tching*, selon M. Deguignes (2), est nommé le *Tching* de l'homme; le deuxième celui du ciel, le troisième celui des *Ching-ven :* ce sont des hommes *parvenus à une grande célébrité;* le quatrième, celui des *Yuen-kio*, c'est un degré de perfection plus éminent. Le cinquième est celui des *Poussa*, personnages encore plus accomplis. Mais cela n'est ni exact, ni suffisamment développé. Voici la définition que les bouddhistes donnent de ces *révolutions*.

La première est celle des Bouddha (*Mahâyâna*), qui, par leur exemple, entraînent tout les êtres dans le *Nirvana*, l'anéantissement, l'extase. La seconde est celle des *Bodhisatoua*, qui, au moyen des six perfections morales et des dix mille actions vertueuses qui en sont la suite, aident les êtres à sortir de l'enceinte des trois mondes. La troisième est celle des *Pratyekas* qui, par l'étude des douze états successifs de l'intelligence, reconnaissent la véritable condition de l'ame, qui est le *vide* ou l'extase. La quatrième est celle des disciples

(1) *Wen hian thoung khao*, loc. cit. pag. 2 *vers.*
(2) *Ubi suprà.*

qui ont *appris par la voix* (*Skrâvakas*), ce qui ne veut pas dire qu'ils ont acquis une grande célébrité (1), mais qu'ils ont entendu la voix de Bouddha, recueilli ses instructions, reconnu les quatre vérités, et que par ce moyen ils sont sortis de l'enceinte des trois mondes. La cinquième enfin, celle des hommes et des dieux, qu'on nomme aussi la *petite révolution*, s'opère en faveur des êtres qui, par la pratique des cinq préceptes et des dix vertus, ne réussissent pas, à la vérité, à sortir des trois mondes, mais qui s'affranchissent des quatre assujettissemens, savoir : d'être réduits, par la transmigration, à la condition d'*Asoura*, de démons, de brutes ou d'êtres confinés dans les enfers (2).

---

(1) Trompé par l'analogie des sons, j'ai moi-même pris 聲 *Ching, vox*, pour 聖 *Ching, sanctus*, j'ai commis la même méprise que le P. Amiot (Vocabulaire tibétain-chinois, manuscrit) et traduit le nom des *Ching-wen*, par *sancta auditio*. M. Schmidt, de Saint-Pétersbourg, a très-bien relevé cette bévue; mais par un hasard singulier, il a, dans cet endroit même (*Geschichte der Ost Mongolen*, pag. 419), laissé échapper une erreur à l'égard d'une autre classe de personnages, les *Pratikawoud*, qu'il prend pour des disciples (*Jünger*) de Shakia-mouni, et dont il n'a pu restituer le nom sanscrit. Les *Pratyeka-bouddha* (en chinois *Pi-tchi-fo*) ne sont point des disciples, mais des saints ou des intelligences déjà parvenues à un haut degré de pureté, quoique conservant encore une existence distincte ou individuelle. Ces êtres sont supérieurs aux *Arhan*, et n'ont au-dessus d'eux que les *Bodhisatouas*. Ils ne sauraient être *disciples de Bouddha*, car ils paraissent aux époques où il n'y a point de Bouddha.

(2) *Wen-hian-thoung-khao*, *loc. cit.* pag. 2 v. — Comparez, Hodgson, *Asiat. Res.* tom. XVI, pag. 445.

Une autre classification qui comprend les degrés de perfection auxquels un samanéen peut prétendre, n'a pas été non plus exposée avec l'exactitude nécessaire. M. Deguignes a bien vu qu'elle offrait des noms indiens corrompus par les Chinois; mais en les lisant lui-même d'une manière incorrecte, il s'est ôté, ainsi qu'à ceux qui ont lu ses mémoires, les moyens de restituer ces noms. Le premier qu'il transcrit *Siu-ta-tan* doit se prononcer *Siu-tho-wan*, en sanscrit *Shrotâpanna*. Le deuxième, *Sse-tho-han* (et non pas Su-ta-che) est l'altération de *Sakridâgâmî*. Le troisième, *A-na-han* (et non pas *O-na-che*), est pour *Anâgâmi*. Le quatrième, *A-lo-han*, est la transcription du sanscrit *Arhan*. Quelques-unes de ces inexactitudes auraient pu être évitées à l'aide d'un livre que nous ne possédons pas, mais que M. Deguignes avait entre les mains et qu'il cite sous le titre de *Ou yin yun toung*. Ce livre qui paraît, d'après les citations, avoir de l'analogie avec le vocabulaire pentaglotte qui a servi à mes premières recherches sur le bouddhisme (1), était, selon M. Deguignes, un dictionnaire où l'on avait joint aux caractères samscrétans, ceux du Tibet et des Tartares, avec différens syllabaires, des règles pour la lecture et la prononciation de ces langues, et les caractères chinois dont les différens traducteurs se sont servis pour exprimer les lettres indiennes. Ce qui est plus important, ajoute avec raison le savant académicien, c'est qu'on y a joint l'abrégé de la vie de ces tra-

(1) Voyez *Mélanges asiatiques*, tom. I.

ducteurs, dont plusieurs sont nés dans le centre de l'Inde (1). Un tel ouvrage, maintenant qu'on a acquis tant de connaissances sur les matières qu'il renferme, aurait encore plus d'utilité qu'il n'en pouvait offrir au temps où M. Deguignes en a fait usage.

Le savant académicien consacre un paragraphe de son mémoire à donner une idée générale de la religion indienne, c'est-à-dire du bouddhisme, et des livres dans lesquels sont renfermés les dogmes de cette religion. Pour le temps où elle fut rédigée, cette exposition est assez judicieuse, et l'on n'y pourrait relever qu'une erreur essentielle qui a déjà été indiquée, celle qui porte sur la confusion du samanéisme avec le brahmanisme. M. Deguignes s'applique à rapprocher les traits de l'un de ces cultes qu'il puise dans la compilation de Ma-touan-lin, avec ceux de l'autre, qu'il recueille dans les lettres du P. Pons. Cette comparaison est exacte en tout ce qui est commun aux deux religions; elle est forcée dans ce qui est relatif aux différences qui les distinguent. Au reste, ce que l'auteur a emprunté au seul Ma-touan-lin sur la doctrine se réduit à quelques lignes, et Deshauterayes, puisant aux mêmes sources, en avait tracé, vers la même époque, un tableau bien plus complet dans un travail qui était demeuré inédit et que j'ai fait imprimer dans le *Journal asiatique* (2). M. Deguignes a laissé échapper quelques méprises, comme par exemple quand il dit

(1) *Mém.* pag. 188.
(2) Tom. VII, pag. 151, sept. 1825.

que, depuis le commencement de l'âge présent jusqu'à l'avénement de Shakia-mouni, il y a déjà eu sept bouddhas, dont un est nommé le *Fo mi-le*, auquel on attribue des livres (1). Le passage auquel ceci est emprunté dit positivement le contraire ; le voici : « Dans » cette période du monde, il doit y avoir mille boud- » dhas. Depuis le commencement jusqu'à Shakia, il y » en a eu sept, et après lui viendra *Mi le* (2). » On sait en effet que les bouddhas dont l'avénement a déjà eu lieu sont au nombre de sept, savoir : *Pi-po-chi* (Vipasyi), *Chi-khi* (Sikhi), *Pi-che-feou* (Viswabhou), *Keou-lieou-sun* (Karkoutchand), *Keou-na han-mou-ni* (Kanaka mouni), *Kia-ye* (Kâsyapa), et *Shakia-mouni*, et que l'avénement futur de Mi-le ou Maïtreya fut prédit par ce dernier à son disciple Ananda, comme devant avoir lieu dans un temps extrêmement éloigné, lorsque la vie des hommes, après avoir été réduite au cours moyen de dix années, aura été par une suite d'accroissemens successifs reportée à 80,000 ans, c'est-à-dire dans 5 milliards 670 millions d'années.

Les six Bouddhas prédécesseurs de Shakia-mouni, ne sont pas nommés très-fréquemment dans les livres des bouddhistes de la Chine, et la transcription de leurs dénominations sanscrites en caractères chinois, paraît ici pour la première fois. Le nom d'*Adi bouddha*, que M. Hodgson nous a fait

(1) *Mém.* pag. 203.
(2) *Wen hian thoung khao*, liv. CCXXVI, pag. 1, v.

connaître (1), ne se trouve pas transcrit dans les extraits des versions chinoises que nous avons sous les yeux ; mais ce serait une erreur d'en conclure que la notion fondamentale d'un dieu suprême est demeurée étrangère aux Samanéens des contrées orientales, et il serait encore plus contraire à la vérité historique d'en attribuer l'existence dans les livres du Nipol à l'influence des opinions brahmaniques qui sont professées dans cette région concurremment avec le bouddhisme. Partout et dans tous les temps, les sectateurs de Shakia-mouni qui ont su s'élever au-dessus des croyances vulgaires et percer le voile des fables et des légendes, ont reconnu ce bouddha premier principe, dont les autres bouddhas et tout le reste des êtres qui composent l'univers entier ne sont que des émanations, et auxquels un certain nombre d'êtres humains ont pu, par divers moyens que la religion indique, s'assimiler complètement et s'identifier de nouveau ; et, si l'on n'a pas jusqu'ici reconnu ce fait en lisant les écrits des bouddhistes chinois, c'est, d'une part, que, dans le samanéisme oriental, le culte des saints a presque effacé l'adoration des dieux ; et, de l'autre, que, dans les passages où l'on rencontrait le nom de *Bouddha* (*Fo*), on a toujours cru qu'il s'agissait de Shakia-mouni, ou tout au plus de quelques-uns des hommes qui l'avaient précédé dans la carrière de la divinisation. Mais on aurait évité cette erreur en lisant

(1) *Asiat. Research.* tom. XVI, pag. 438. — *Transact. of the Royal asiatic Society*, tom. II, pag. 232.

avec plus d'attention les endroits où le nom de *Boud-dha* ne peut désigner un être humain, même parvenu au plus haut degré de perfection. Il en est où le *Boud-dha* suprême est nommé avec ses deux acolytes de la triade théistique, *Dharma* et *Sanga*, la *loi* et le *lien* ou l'*union;* c'est ainsi que commencent toutes les invocations attribuées aux sept bouddha terrestres, et dans lesquelles ils débutent par rendre hommage à l'être triple en ces termes :

Nan-wou Fo-tho-ye,
Nan-wou Tha-ma-ye,
Nan-wou Seng-kia-ye,
An!

C'est-à-dire en restituant les mots sanscrits :

Namo Bouddhâya,
Namo Dharmâya,
Namah Sangâya,
Om!

« Adoration à *Bouddha*, adoration à *Dharma*, ado» ration à *Sanga*, Om! » On sait que ce dernier monosyllabe, dont l'usage est commun aux Brahmanes et aux bouddhistes, est le symbole de l'être trine, dont il représente les trois termes réunis en un seul signe; c'est ce qu'on nomme *les Trois Précieux*, c'est-à-dire les trois êtres honorables, adorables, dignes de vénération, en chinois *San pao*, (*Tres pretiosi*) ou *San koueï* (les trois êtres auxquels tout revient ou retourne, ou sur lesquels tout s'appuie et prend confiance) (1), en tibétain *d*kon *m*tchhog *g*soum, en

(1) *Khang-hi-tseu-thian*, au mot *Seng*, rad. IX, tr. 12.

mongol *Gourban erdeni.* Georgi, d'après le P. Horace, en a donné les noms (1), savoir Sangs rgyas dkon mtchhog, *Deus sanctus*, Tchhos dkon mtchhog, *Deus lex*, et dGe hdoun dkon mtchhog, *Deus collectio sive Deus religiosorum.* Milne, qui avait rencontré les noms de cette triade dans une invocation chinoise à *Kouan-yin Phou-sa* (2), les a, on peut dire, traduits, sans les entendre, par *Nan-mo fo, Nan-mo* law, *Nan-mo* priest, et il prend *Nan-mo* (sanscrit *namo*, adoration) pour un nom de pays, *very compassionate* Poo-sah *of* Nan-mo, dit-il. La manière embrouillée dont Georgi a mis en œuvre les matériaux qui lui étaient envoyés du Tibet, n'a pas permis qu'on remarquât cette notion capitale dans son livre, et d'ailleurs il eût fallu pouvoir s'expliquer ce que signifiaient ces mots : *Deus lex, Deus collectio vel religiosorum.* M. Schmidt, qui a rapporté les noms sanscrits, les interprète avec exactitude, *Buddha, die Lehre und der Verein der Geistlichkeit* (3). Mais il reste toujours à déterminer la place que peuvent occuper dans un système de théologie, cette *loi* et surtout ce *prêtre* ou cette *assemblée du clergé*, auxquels des saints et des dieux adressent des invocations, et qui sont qualifiés de

(1) *Alph. tibet.* pag. 273. — Cf. *Descript. du Tubet*, pag. 155. — Cf. Andrada, *Voyage au Tibet*, pag. 63 et 64.

(2) *Indo-Chinese Gleaner*, tom. II, pag. 72. — Il traduit le nom de *Kouan yin* par *the observer of Sounds.* On verra plus bas (pag. 288) quelle était l'origine de cette singulière erreur.

(3) *Geschichte der Ost-Mongolen*, pag. 300.

principes de croyance sublimes et inestimables (1). Il faut concilier des énoncés qui semblent incohérens, et montrer comment les mêmes mots peuvent désigner à la fois les abstractions élevées dont se compose l'idée de la triade suprême, et des objets matériels comme la *loi*, les *prêtres*, le *clergé*. Or, dans la doctrine intérieure, dite de *la grande révolution* (*Mahâ-yâna*), *Bouddha* ou l'Intelligence, a produit *Pradjñâ*, la connaissance, ou *Dharma*, la loi. L'un et l'autre réunis ont constitué *Sanga*, l'union, le lien de plusieurs. Dans la doctrine publique, ces trois termes sont encore *Bouddha* ou l'intelligence, la *loi* et l'*union*, mais considérés dans leur manifestation extérieure, l'intelligence dans les bouddhas *avenus* (Jou-laï), la *loi*, dans l'Écriture révélée, et l'*union* ou la multiplicité, dans la réunion des fidèles ou l'assemblée des prêtres (*Ecclesia*). De là vient que ces derniers ont, chez tous les peuples bouddhistes, le titre de *Sanga*, *unis* (2), lequel abrégé par la prononciation chinoise a formé le mot de *Seng* (3), que les missionnaires rendent par *bonze*, mais qui signifie à la lettre *ecclésiastique*; tels sont le sens et

(1) Schmidt, *ibid.* pag. 3.

(2) Cf. Judson, *Diction. of the Burman language*, pag. 361, 362.

(3) *Khang hi tseu tian*, au mot *Seng*, rad. IX, tr. 12. Le mot *Fan* ou sanscrit est écrit en trois caractères (*Seng-kia-ye*) par les lexicographes chinois, vraisemblablement parce qu'ils ont pris le datif pour le nominatif. C'est par erreur qu'on a lu ce mot *Seng-kia-sie* au lieu de *Seng-kia-ye*. *Voyez* Morrison, *Chinese Dictionnary*, part. II, b. v.

l'origine de ce mot très-connu, mais dont l'étymologie n'avait pas encore été approfondie.

Dans les livres liturgiques, on s'attache à marquer la parfaite égalité que le dogme établit entre les trois termes de la triade, *Fo* (Bouddha), *Fa* (Dharma), *Seng* (Sanga). En voici deux exemples tirés d'un recueil chinois d'hymnes et de prières en l'honneur de la *déesse du Thaï-chan*, divinité locale honorée par les bouddhistes de la Chine :

N.° I. « *Namo* (adoration) aux *trois* (êtres) *Pré-*
» *cieux*, tout spirituels, remplissant de toutes parts
» le monde de la loi, passés, présens et à venir,
» *SENG-FO-FA!* »

N.° II. « Foi et honneur aux *trois* (êtres) *Précieux*
» toujours existans, qui régissent et gouvernent à la
» fois les dix parties (l'univers entier), *SENG-FO-*
» *FA!* Roue de la loi qui tourne sans cesse pour le
» salut des vivans! »

On me pardonnera de transcrire ici en caractères originaux les lignes que je viens de traduire. Elles montreront comment on a combiné la disposition typographique de manière à ce que le nom de l'un des termes de la triade ne put être lu avant les deux autres. On remarquera aussi que, dans le passage où les trois noms terminent la phrase, on a laissé un espace blanc pour que les mots suivans ne les touchassent pas immédiatement, précaution que je n'ai remarquée à l'égard d'aucun autre nom bouddhique, à quelque classe d'êtres divins qu'il se rapportât :

N.° I.

南無盡虛空
遍法界過現
未來佛法僧三寶

N.° II.

信禮常住三寶
皈命十方一切佛法僧
法輪常轉度衆生

On voit que les trois noms sont placés sur le même niveau, comme les trois représentations des mêmes êtres dans les planches de M. Hodgson (1), avec cette différence que, sur celle-ci, *Sanga* est à droite et *Dharma* à gauche, tandis qu'un arrangement inverse s'observe dans les passages qu'on vient de lire. Le tableau suivant offrira le résumé de toutes ces notions sur les *trois Précieux*.

Sanscrit :	**Bouddha,**	**Dharma,**	**Sanga.**
Chinois :	**Fo,**	**Fa,**	**Seng.**
Tibétain :	**Sangs-rgyas,**	**Tchhos,**	**dGe-hdoun.**

c'est-à-dire :

Dans la doctrine intérieure ou théologique :	**l'Intelligent,**	**le Logos,**	**l'Union.**
et dans la doctrine extérieure ou le culte :	**Bouddha,**	**la Révélation,**	**l'Église.**

Le nom collectif par lequel ces trois êtres sont ordinairement désignés est celui de *Précieux*, en chinois *Pao*, en mongol *Erdeni* (2), et cette dénomination est assez vague pour se prêter à des interprétations diverses; mais en tibétain ce n'est pas le mot *Rin-potche*, lequel désigne les objets précieux, comme l'or, les perles, etc. c'est celui de *d*kon-*m*tchhog (3), qu'on

---

(1) *Transact. &c.* pl. II.

(2) *Geschichte der Ost-Mongolen*, pag. 2.

(3) *Alphabet. tibet. u. s.* — Vocabulaire *Si-fan*, dans la collection des suppliques d'Amiot. — Vocabulaire de Ma-chao-yun, dans la *Description du Tubet*, pag. 155.

est d'accord à rendre par *Dieu* (1). C'est un mot composé de *d*kon, *rare, précieux, inestimable*, et de *m*tchhog, *supérieur, suprême, excellent* : son équivalent mongol est *Tchokhakh tagetou* (2). Évidemment cette expression a un sens beaucoup plus relevé que le *Deva* des Indiens, en tibétain *Lha*, en mongol *Tagri*, en chinois *Thian* (ciel). Tous ces mots s'appliquent à des êtres regardés comme très-secondaires, et dont la condition, supérieure seulement à celle des hommes, n'approche nullement de celle des Intelligences purifiées, et moins encore de l'Intelligence absolue. Le mot *Dieu* paraît donc le plus convenable pour en rendre l'emphase, et il faut remarquer que les Tibétains disent qu'ils constituent une *unité trine* (3), et que les bouddhistes chinois regardent les *trois Précieux*, *Fo*, la *loi* et l'*union*, comme consubstantiels, *Thoung thi*, et d'*une nature en trois substances*, *Souï yeou san thi*, *Sing chi yi* (4).

Une dernière observation sera relative au mot par lequel on exprime en tibétain le nom du premier terme de la triade *Bouddha*. Ce mot Sang*s*-*r*gya*s*, a été habituellement pris pour une transcription de *Shakia*,

(1) Mémoires du P. Horace, dans l'*Alphab. tibet. passim.* — Dictionnaire manuscrit du P. Dominique de Fano, au mot *Deus*. Schrœter, *a Dictionary of the boutan language*, h. v.

(2) *Ming haï*, liv. III, pag. 3.

(3) *Alph. tibet.* pag. 272.

(4) 雖有三體性是一

nom de famille du dernier bouddha humain, fils de *Sauthodana*. Cependant, quand les Tibétains veulent rendre dans leur écriture le nom de *Shakia*, ils le font en deux lettres, *Sha kya* (1), et l'orthographe de *Sangs-rgyas* semble attester une tout autre origine. Il se pourrait que ce mot eût, en tibétain, une étymologie qui le rapprochât du terme sanscrit auquel il correspond (2), et c'est ce que peut décider l'examen des ouvrages écrits en cette langue, malheureusement trop peu nombreux à Paris. Quoi qu'il en soit, il est certain que Sangs-rgyas, quand il n'est déterminé par aucune addition à signifier *Shakia-mouni*, doit être rendu par l'*Intelligence pure*, le saint par excellence, Adi bouddha, Dieu; qu'il a spécialement cette signification, quand on dit Sangs-rgyas dkon-mtchhog, ce qui ne saurait s'entendre de *Shakia* (3); que, comme le nom de Bouddha, il devient l'appellatif des Intelligences pures ou purifiées, d'origine divine ou humaine; mais qu'on en a trop restreint le sens, quand on a cru qu'il était question de Shakia-mouni toutes les fois qu'on rencontrait le mot dont il s'agit.

Je me suis arrêté sur ce point, parce qu'il est la base

---

(1) Man Han, Si-fan, Tsi yao, noms de Fo. — Schrœter, pag. 269.

(2) Sangs, selon Schrœter (*Bootan Dictionary*, h. v.) signifie *santé*; rgyas, d'après la même autorité, voudrait dire *riche, abondant*. Le dictionnaire tibétain-mongol donne d'autres valeurs aux mêmes monosyllabes. J'ignore si ces deux radicaux entrent effectivement dans le composé Sangs-rgyas, le peu d'ouvrages originaux que je puis consulter me laissent dans le doute à cet égard.

(3) Cf. *Alph. tibet.* pag. 175, 273, 487.

de toute la théologie samanéenne, et qu'il n'avait pas encore été relevé dans les livres chinois. On y voit la confirmation complète de ce que M. Hodgson a trouvé dans les livres recueillis à Cathmandou, et l'on apprend par là qu'il n'existe aucune différence essentielle entre les opinions des sectaires du Nipol, du Tibet et de la Chine, relativement aux principes de la doctrine ésotérique. Cette matière importante est en même temps très-obscure, et c'est ce qui explique comment tant d'auteurs savans l'ont encore si imparfaitement éclaircie. Je continue la revue des passages par lesquels l'auteur des Mémoires sur la religion samanéenne a cherché à donner une idée des dogmes de cette religion et des livres où elle est enseignée. Il touche en passant à une question d'un haut intérêt, et qui pourrait maintenant être abordée avec plus d'avantage qu'autrefois. Il admet qu'il y a, dans la mythologie indienne, des traits qui paraissent empruntés des Juifs et même des Chrétiens. « Les Indiens, dit-il, ont pu emprunter des » Grecs, puisqu'on a trouvé dans la langue sanscrétane » des mots grecs et latins (1) », et il cite les mots *hora* et *kendrah* (centre). C'est à ce point qu'étaient parvenues les connaissances sur l'Inde au temps où il écrivait ses mémoires. Le grand phénomène des rapports qui existent entre toutes les langues dérivées de la souche sanscrite n'était pas même soupçonné. On n'était guère plus avancé sur l'histoire des opinions religieuses et de la civilisation chez les Indous. Aussi, tandis que des

(1) *Mém.* pag. 210.

écrivains systématiques reportaient dans l'Hindoustan la patrie des sciences, M. Deguignes croyait pouvoir assurer que ces peuples n'étaient vers l'an 1100 avant J. C. *que des barbares et des brigands* (1). On a beaucoup appris depuis cette époque, et pourtant aucun critique ne voudrait hasarder avec ce ton de confiance ni l'une ni l'autre de ces deux assertions.

Ma-touan-lin, dans une exposition générale de la doctrine bouddhique, qui ouvre le 226.ᵉ livre de sa Bibliothèque, parle en peu de mots des diverses périodes que la loi, donnée à la terre, doit parcourir avant d'être tout-à-fait éteinte. « Chaque bouddha, dit-» il, lègue, en entrant dans le *Nirvana*, une loi qui » se transmet par tradition. Il y a la loi *Tching*, la loi » *Siang*, la loi *Mo*. Ce sont trois dégrés qui diffèrent » entre eux comme du vin généreux et du vin faible. » Le nombre des années qui s'écoulent dans chaque » période n'est pas le même. Après la loi *Mo*, tous les » êtres sont affaiblis et comme hébétés. Ils ne se sou-» mettent plus à la doctrine de Bouddha; toutes leurs » actions tournent au mal. La durée de leur vie s'ac-» courcit insensiblement, et dans l'espace de quelques » centaines de milliers d'années ils en viennent à naître » le matin et à mourir le soir. Puis il y a des calamités » produites par de grands incendies, de grands dé-» luges, de grands vents. Tout est détruit et tout re-» naît ensuite. Les hommes sont rendus à leur pureté » primitive. C'est ce qu'on nomme un petit *Kal-*

(1) *Mém*. pag. 201.

pa (1). » M. Deguignes donne plus de développement à cette triple période de la loi : « On distingue, dit-il, cette » religion de *Fo* en trois époques différentes. Dans la » première, elle était appelée *Tching fa*, comme qui » dirait *la première loi*. Suivant un livre dans lequel » on donne l'histoire de ces premiers temps, cette » époque a commencé à la mort de *Fo* ou *Bouddha* » et a duré cinq cents ans. La seconde est nommée » *Siang fa*, *la loi des figures* ou *des images*, elle » a duré mille ans. La troisième, nommée *Mo fa* ou *la* » *loi dernière*, doit durer trois mille ans (2). » Il remarque ensuite que Bouddha, étant, suivant les Chinois, mort en 1043 avant J. C. et la première loi ayant duré cinq cents ans, l'époque où finit cette première période, 543 ans avant J. C., coïncide avec la date assignée par les Siamois et d'autres peuples orientaux à la naissance de Bouddha, et doit être celle de quelque grand changement dans la religion indienne (3). Ce rapport serait d'une grande importance pour la chronologie du bouddhisme. Nous n'avons pas le *Tching fa chi pou* dont M. Deguignes invoque ici l'autorité, et nous ne pouvons assurer qu'il se soit trompé, dans l'énonciation de la durée assignée à chacune des trois époques; mais elle est donnée avec de grandes diffé-

(1) *Wen hian thoung khao*, liv. CCXXVI, pag. 1, v. 2. — Sur le raccourcissement et la prolongation progressifs de la durée de la vie des hommes, *Voyez* Deshauterayes, dans le *Journal asiatique*, tom. VIII, pag. 221.

(2) *Mém.* pag. 201.

(3) *Mém.* pag. 233.

rences dans plusieurs livres bouddhiques dont nous avons un excellent résumé, et le calcul suivi par M. Deguignes n'y est pas même indiqué. Les noms des deux premières périodes sont aussi expliqués tout autrement. « Le mot *Tching*, dit un auteur (1), signi-
» fie *témoignage*. Après l'extinction de *Tathâgata*
» (l'avenu), la loi demeura dans le monde. Ceux
» d'entre les hommes qui avaient reçu la doctrine, sa-
» vaient la réduire en pratique dans leurs actions, et
» par là ils rendaient *témoignage* des fruits qu'ils en
» tiraient. Voilà pourquoi on appelle cette époque,
» *loi des témoignages* ». Selon le *Fa tchu ki*, Boud-dha avait dit à son disciple Ananda : Après mon *Nirvana*, la loi des témoignages durera mille ans. Il en a été retranché cinq cents ans à cause de l'entrée des femmes dans la vie monastique. D'après le *Chen kian lun*, sa durée a été rétablie à mille ans à cause de l'exactitude avec laquelle les religieuses mendiantes ont accompli les huit devoirs de leur état. Elle a été accrue de quatre cents ans, à cause de la victoire remportée par les fidèles observateurs des préceptes sur un Rakshasa qui, après le nirvana de *Tathâgata*, avait pris la forme d'un mendiant hypocrite et expliquait les douze classes de livres religieux. La durée totale de cette première époque est donc de 1400 ans. La seconde loi s'appelle *Siang fa*, ce qui ne signifie pas *loi des images*, mais *loi de la ressemblance*, parce

---

(1) *Nan yo tsou sse fa youan wen*, cité dans le *San tsang fa sou*, liv. XIII, pag. 1.

que, dans le temps qu'elle doit subsister, il y a, comme dans la première, des hommes qui, ayant reçu la loi, savent la réduire en pratique. Bouddha avait annoncé à son disciple Ananda que cette seconde période durerait mille ans. Mais le *Fa youan tchu lin* nous apprend qu'elle sera prolongée de 1500 ans, ce qui lui donnera une longueur totale de 2500 ans. Enfin *la loi finissante* ou *en déclin*, Mo fa, ou la période dans laquelle les hommes mêmes qui auront connu la loi ne seront plus en état de la pratiquer et d'y rendre témoignage, devait, selon l'annonce qu'en avait faite Bouddha, durer dix mille ans; mais elle a été alongée de 20,000 ans et doit par conséquent en renfermer en tout 30,000. Ainsi, la première période en adoptant le calcul chinois suivi par M. Deguignes pour la mort de Shakia-mouni, ayant commencé 1043 ans avant J. C. et duré 1400 ans, a dû finir vers l'an 357 de notre ère; la *loi de ressemblance*, commençant à cette époque et devant durer 2500 ans, finira dans 1026 ans seulement, l'an de J. C. 2857, après quoi viendra la loi en déclin qui continuera pendant 30,000 ans.

Il y a un autre calcul qui fixe cinq périodes de 500 ans chacune, à partir du *nirvâna* de Shakia-mouni, mais comme on y assigne deux de ces périodes ou 1000 ans à la première loi, la fin de celle-ci est reportée à l'an 43 avant J. C. La seconde loi, comprenant également deux périodes de 500 ans, vient jusqu'à l'an 957; la troisième loi doit avoir 10,000 ans, sur lesquels 500 sont écoulés : vraisemblablement ce calcul a pris naissance vers l'an 1457.

On voit assez qu'il n'y a rien de chronologique dans toutes ces supputations fantastiques, et que la coïncidence de la fin de la première période avec l'ère des Siamois, telle que M. Deguignes avait cru l'apercevoir, n'existe pas, au moins dans les écrits originaux que nous avons sous les yeux. Il faut chercher ailleurs les motifs du désaccord qui existe entre les traditions primitives sur la naissance du fondateur du bouddhisme, fidèlement conservées par les versions chinoises faites immédiatement sur le sanscrit, et les calculs relatifs au même événement, qu'ont adoptés, d'après les livres des Brahmanes, les bouddhistes de Ceylan et de la presqu'île ultérieure de l'Inde.

M. Deguignes trace en plusieurs paragraphes séparés l'histoire de l'établissement de la religion indienne dans la Tartarie, le Tibet, l'Inde au-delà du Gange et les îles. Pour la Tartarie, il ne rapporte qu'un petit nombre de passages de Ma-touan-lin, dont il avait déjà fait usage précédemment dans l'*Histoire des Huns*, et qui ne nous apprennent que quelques faits détachés sur les opinions de plusieurs nations tartares. L'erreur dont nous avons déjà parlé sur la fausse application du nom de *Khang-kiu*, l'a conduit à penser que le bouddhisme avait pénétré dans le nord, et jusque dans le Captchak (1) : c'est de la Sogdiane qu'il est question. Quant au Tibet, M. Deguignes a eu moins de renseignemens encore à sa disposition, car il a été réduit à démêler, au milieu du chaos informe de l'*Alphabe-*

(1) *Mém.* pag. 215.

tum tibetanum, quelques-unes des traditions que le P. Horace de la Penna avait recueillies, et que le P. Georgi a comme noyées dans un déluge d'interprétations forcées, de conjectures insoutenables et de considérations étymologiques sans fondemens. Ce sera en tout temps une entreprise épineuse : elle était impraticable au temps de Deguignes. Quelque critique que l'on apporte à débrouiller cet amas confus d'assertions hasardées, il est impossible d'éviter toutes les méprises, et de n'adopter que des idées saines. Aussi ne peut-on faire aucun usage de ces deux paragraphes dont le contenu ne saurait entrer en comparaison pour l'exactitude et la solidité, avec les matériaux que, depuis Pallas, on a pu tirer directement de l'étude des livres écrits en mongol et en tibétain.

Le paragraphe consacré à l'histoire du bouddhisme dans l'Inde ultérieure et les îles a plus d'intérêt, quoique l'auteur, toujours privé de monumens originaux, ait été obligé de s'en rapporter à La Loubère pour Siam, à Lacroze pour Ceylan, à Kæmpfer pour le Japon (1). Un point qui est encore loin d'être suffisamment éclairci, et qui demeure, s'il faut le dire, tout-à-fait problématique, c'est le voyage de cinq religieux de la Cophène (et non de Samarcande) dans le pays de Fousang, situé à 20,000 li à l'est de Ta-han, et que M. Deguignes supposait situé en Amérique. Pour établir un fait aussi important que le serait une excursion de ce genre faite en 458, et la conversion d'un

(1) *Ibid.* pag. 233.

peuple américain quelconque au bouddhisme, il faudrait d'autres preuves qu'un itinéraire vague et peut-être apocryphe, rapporté par un compilateur du XIII.e siècle, d'après un religieux dont nous n'avons pas même la relation (1).

La partie vraiment neuve et intéressante du travail que nous examinons est celle qui remplit le deuxième et le troisième mémoires, et qui est relative à l'établissement de la religion indienne à la Chine. L'auteur en trace l'histoire, principalement d'après les deux ouvrages dont nous avons parlé, la bibliothèque de Ma-touan-lin, et le glossaire polyglotte intitulé *Ou yin yun thoung*. Nous n'avons pas ce dernier ouvrage, et nous ne pouvons conséquemment vérifier les citations qu'y s'y rapportent. Quand au *Wen hian thoung khao* où M. Deguignes a surtout puisé, ce sont les livres 226 et 227 qui renferment l'indication du contenu des principaux ouvrages sur le bouddhisme, au nombre d'environ quatre-vingt-quatre. Le docte compilateur y a réuni beaucoup de notices historiques et littéraires sur l'époque de l'introduction de ces livres à la Chine, sur les traductions qu'on en a faites, sur les commentaires et les traités dont ils ont fourni la matière ou l'occasion. M. Deguignes a tiré de ces deux chapitres des renseignemens très-intéressans, et comme ceux qui lui manquaient d'ailleurs, avaient

(1) *Wen hian thoung khao*, liv. CCCXXVII, pag. 1. — Comparez le mémoire de M. Deguignes, dans la collection de l'Académie, tom. XXVIII, pag. 503.

ici moins d'importance, il ne s'est guère trompé que sur les points qui tenaient au fond de la doctrine qu'il n'avait pas pu pénétrer, ou sur des termes d'origine indienne, qu'il ne lui était pas possible de reconnaître ou d'interpréter. On a donc, dans cette dernière partie de son mémoire, un bon aperçu de la bibliographie samanéenne telle qu'on la pouvait connaître à la Chine dans le XIII.ᵉ siècle. Comme on a composé bien d'autres livres depuis cette époque, il serait utile de compléter par des supplémens considérables la revue qu'en présenté M. Deguignes; ce n'est pas l'objet que je me propose dans ces observations, où je me contente de rectifier quelques-unes des méprises échappées à un savant célèbre, pour empêcher que sa célébrité même ne contribue à les perpétuer.

M. Deguignes commence l'examen des principaux ouvrages bouddhiques par celui qu'on nomme le *livre des quarante-deux paragraphes*, le premier qui ait été apporté à la Chine et traduit en chinois. Ce livre, presqu'entièrement moral, ne présente pas les difficultés qui peuvent arrêter dans l'interprétation d'un ouvrage de métaphysique ou rempli d'allusions à la mythologie. Néanmoins les extraits qu'il en a faits et qu'il a placés, soit dans son mémoire, soit dans l'*Histoire des Huns*, sont loin d'être irréprochables. Ainsi, par exemple, Fo, suivant M. Deguignes, aurait parlé dans son livre d'un autre philosophe qui enseignait la même doctrine que lui, et il aurait nommé Kia-ye, ce philosophe qui était un de ses disciples, en l'appelant aussi Fo. Mais le nom

de Kia-ye, dans les traductions chinoises, s'applique à deux personnages bien distincts : l'un est le précurseur immédiat de Shakia-mouni, bouddha aussi bien que lui, nommé en sanscrit Kâsyapa, qui naquit lorsque la vie des hommes était de vingt mille ans, dans la ville de Bénarès. Son corps avait seize toises chinoises de haut, et l'auréole qui l'entourait était de vingt yodjanas. C'est ce personnage fabuleux à qui Shakia-mouni attribue un livre, et à qui il donne le titre de *Fo*, qu'il venait lui-même d'obtenir. L'autre Kia-ye, surnommé le grand, est Mahâ-kâya, le premier des disciples de Shakia qui lui ait succédé en qualité d'*Honorable* ou de patriarche. C'était un brahmane du pays de Magadha; il rendit les derniers honneurs à son maître Shakia, et fut, après lui, chargé de veiller à la conservation des traditions religieuses. Il mourut lui-même sur le mont Koukhouta pâda, l'an 906 avant J. C. C'est ce personnage historique qui fut un des disciples de Shakia et l'un des principaux rédacteurs de ses ouvrages. Une autre confusion moins facile à expliquer, parce que l'analogie de sons n'y a pas donné lieu, c'est celle de Shakia et de Tchhenresi. Ces deux noms appartiennent à des ordres d'idées différens. Shakia est le nom sanscrit d'un homme, fondateur du bouddhisme; *Tchhenresi* est le nom tibétain d'une divinité du deuxième ordre qui s'appelle en sanscrit *Avalokiteshouara*, et en chinois *Kouan-chi-yin*.

Les difficultés qu'on rencontre quand on veut donner le sens d'un terme bouddhique sans en connaître

l'origine dans la langue sacrée de l'Inde, ne se montrent jamais mieux que dans l'interprétation des titres de livres, titres souvent obscurs, énigmatiques, alors même qu'on a sous les yeux les ouvrages qu'ils désignent, mais tout-à-fait inintelligibles quand on n'en connaît que des transcriptions défigurées par la prononciation chinoise. Aussi M. Deguignes s'est-il souvent trompé en voulant deviner le sens de plusieurs de ces titres, même de ceux qui sont à présent les plus connus. Nous avons déjà vu qu'il avait cru reconnaître le nom de Brahma dans les syllabes *Po-lo-mi*, qui sont la transcription du mot sanscrit *Paramita*, consacré dans la doctrine mystique pour désigner l'arrivée de l'âme affranchie sur le *rivage* de la béatitude. Ailleurs il cite un livre intitulé *O-sieou-lo wang king*, et traduit ces mots par *le livre du roi O-sieou-lo* (1) : c'est du roi des *Asouras* ou génies qu'il est question. L'un des traités les plus célèbres est le *Kin-kang-pan-jo king* ou *Maha pan-jo*, c'est-à-dire, suivant l'auteur, *le grand Puon-jo* (2). Mais ces deux syllabes sont la transcription du mot sanscrit *Pradjñâ*, connaissance, gnose. *Kin-kang* est un mot chinois qui signifie l'acier ou le diamant (*adamas*). Le sens de ce titre est donc *le livre de la connaissance, inaltérable comme l'acier ou comme le diamant*. Ce livre fut révélé par Maïtreya, le futur réformateur, à Devarâsa bodhisatoua. L'auteur fait de ces deux person-

(1) *Mém.* pag. 239.
(2) *Ibid.* pag. 270.

nages et de *Wen-tchu* (Mandjousri), autant d'hommes et de philosophes indiens. Tant il est difficile de parler, même des faits les plus simples de l'histoire du bouddhisme, quand on n'est pas informé de toutes les allusions mythologiques qui viennent à chaque instant y trouver place.

Le livre dont nous venons de parler a été l'occasion d'une erreur bien plus importante, mais que, cette fois, M. Deguignes a partagée avec la plupart des auteurs qui ont parlé du bouddhisme, avec plusieurs missionnaires très-instruits, et même avec les auteurs chinois de la secte des lettrés. Après avoir parlé du livre du *Pradjña* : « Il contient, ajoute-t-il, » la loi du Vou goei ou du néant ». Puis transcrivant un passage de Ma-touan-lin : « Il est arrivé au sujet de » cette expression une chose assez singulière, qui a » donné naissance à des sectes différentes. Les uns » ont lu *Vou-goei*, non être; les autres ont séparé » ces deux mots *Vou*, *Goei*, c'est-à-dire *néant* et *être*. » Cependant on ajoute qu'elles s'accordent pour le » fond (1) ». Mais le texte de Ma-touan-lin s'applique à une distinction bien plus subtile, et qui ne pouvait être saisie à l'époque des mémoires qui nous occupent. *Wou 'wei*, c'est l'absolu, l'être pur, sans attributs, sans rapports, sans actions, la perfection, l'esprit, le vide, le rien, le *non-être*, en opposition avec ce que comprend toute la nature visible et invisible. C'est en parlant de cet être que les deux sectes de Fo et de

---

(1) *Mém.* pag. 274.

Lao tseu ont employé des expressions obscures et même inintelligibles, lesquelles ont excité, de la part des lettrés, des railleries fondées peut-être, si elles s'appliquaient aux vains efforts de l'esprit pour saisir ce qui est insaisissable, mais ridicules, en ce qu'elles dénaturent les opinions qu'elles poursuivent. Nos auteurs, qui les ont reproduites sans les comprendre, ont tous répété que ces sectaires niaient l'existence du monde, qu'ils disaient que *rien* avait fait *tout*, que *tout* était *rien*, que le néant était la seule chose qui existât, que la loi de Fo était une loi de néant. Il n'est aucun de ces reproches qui ne puisse s'appliquer aux mystiques et aux quiétistes, aux faiseurs d'abstractions et aux rêveurs de tous les pays. On voit en quel sens doivent être prises ces expressions, qui, loin de renfermer les contradictions qu'on y a remarquées, attestent au contraire chez les sectaires qui en font usage, une assez grande élévation de pensées et une imagination tourmentée par des habitudes contemplatives.

On ne peut s'attendre à trouver une juste définition de l'un des êtres les plus importans du Panthéon bouddhique, dans un essai composé avant que la signification des termes empruntés du sanscrit pût être connue. Deguignes, voulant expliquer les noms de *Pousa* et de *Kouan-chi-yn*, rapporte un passage de Kircher qui pense que l'être qui porte ces noms est la nature, et qui l'appelle la *Cybèle des Chinois* (1). Il cite

(1) *Ibid.* pag. 276.

ensuite un *Dictionnaire thibétain, tangout, &c.*, c'est-à-dire, selon toute apparence, le vocabulaire pentaglotte que nous avons sous les yeux, et dont il a pris la partie sanscrite pour du tibétain. Il remarque que *le premier nom de cette Pou-sa est Kouon-chi-yn*, et qu'elle y est aussi appelée *Œil de lotus, et née de la fleur de lotus. Kuon chi yn*, conclut-il, est donc la *Laetsemi* (Lakshmi) des Indiens (1). Il faut modifier considérablement toutes ces idées. Pour marquer avec précision la place que doit occuper dans la théologie bouddhique l'être dont nous parlons, je suis contraint d'entrer dans quelques détails. On sait que la suprême intelligence (*Adi-Bouddha*) ayant, par sa pensée (*Pradjña* ou *Dharma*), produit la multiplicité (*Sanga*), de l'existence de cette triade naquirent cinq abstractions (*Dhyan*) ou Intelligences du premier ordre (*Bouddha*), lesquelles engendrèrent chacune une intelligence du second ordre ou fils (*Bodhisatoua*). C'est de ce nom de *Bhodisatoua* que les Chinois ont, par abréviation, formé celui de *Phousa*, commun, non-seulement à ces cinq intelligences secondaires, mais à toutes les âmes qui ont su atteindre au même degré de perfection (2). Il y a donc un cer-

(1) *Ibid.* pag. 277.

(2) On voit qu'il n'est nullement exact de dire avec M. Schmidt (*Geschichte der Ost-Mongolen*, pag. 301) que les bodhisatouas *sont des hommes divinisés*, Bodhissatwas *sind vergötterte Menschen*, lesquels ne sont plus exposés aux vicissitudes de la naissance et aux destinées du monde, *mais ont déjà atteint la dignité de bouddha, sondern bereits die Buddhawürde erlangt haben*. Les bodhi-

tain nombre de Bodhisatouas désignés par des noms différens, et le vocabulaire pentaglotte en rapporte vingt-sept, que M. Deguignes a pu regarder comme appartenant à une même divinité. *Kouan-chi-yn* y est effectivement placé au premier rang, mais *Padma-netrah* (œil de nénuphar) est le nom d'une autre divinité de la même espèce. Le nom sanscrit de la première est *Padma pâni:* c'est à cet être que l'on attribue la création des êtres animés, comme on attribue la construction des différentes parties de l'univers à *Viswâ pâni* sous le nom de *Mandjou-sri*. Padma pâni, à raison de sa puissance productrice, représente, parmi les agens de la création, le second terme de la triade ou la science (*Pradjña*); aussi, dans la doctrine extérieure, lui donne-t-on quelques-uns des signes qui caractérisent une divinité femelle. Il a reçu plusieurs noms et entre autres celui d'*Avalokiteswara*

satouas sont ou des émanations primitives de l'Intelligence suprême et qui n'ont jamais été des hommes, ou des hommes qui sont devenus bodhisatouas, c'est-à-dire des intelligences qui n'ont pas encore atteint la dignité de bouddha. On ne sait ce que le même auteur s'est proposé de nous apprendre un peu plus loin, quand il remarque que le terme de *Bodhisatoua* est un titre et non pas un nom propre, et qu'il en est de même de celui de *Bouddha*. Personne n'a jamais pris ces deux noms pour autre chose que pour des dénominations acquises à certains hommes par leur élévation à différens degrés de sainteté, et c'est toujours en ce sens qu'on a dit *Shakia mouni Bouddha*, *Aswagosha bodhisatoua*, et pour abréger, *Bouddha* ou *Bodhisatoua*, comme le font en toute occasion les bouddhistes eux-mêmes, et comme n'a pu s'empêcher de le faire à leur exemple M. Schmidt, en vingt endroits de son *Histoire des Mongols*.

ou le *Seigneur contemplé*. C'est ce nom, mal analysé par les traducteurs, suivant la remarque d'un savant chinois, qui a formé celui de *Kouan-chi-yin*, ou la *voix contemplant le siècle*. Ainsi ce qu'on a avancé sur ce mot de *voix* et ce que j'ai dit moi-même à ce sujet (1), ne repose que sur une méprise chinoise, et sur ce que le mot *Iswara*, seigneur, a été pris par les indianistes de la Chine pour celui de *Swara*, son. Il est singulier qu'une telle erreur soit la source d'une dénomination reçue universellement à la Chine, où il n'y a guère de divinité plus honorée que le *Kouan-chi-yin*.

Au nombre des livres que M. Deguignes avait consultés pour esquisser l'histoire du bouddhisme à la Chine, se trouve le *Fo koue ki*, cette relation dont j'ai présenté l'analyse à l'Académie, dans un mémoire, avec des discussions qui ont pour objet de fixer l'itinéraire du voyageur. Il avait, dit-il, dessein d'abord de la traduire en entier, mais sa longueur et les recherches qu'elle exigeait pour reconnaître les lieux l'auraient trop écarté de son sujet. « Plusieurs de ces » noms de lieux, ajoute-t-il, sont très-corrompus par » la difficulté de les exprimer en chinois; d'autres » sont traduits de manière que, pour les reconnaître, » il faudrait avoir l'interprétation des noms que les » Indiens donnent aux mêmes lieux, et c'est ce qui » nous manque : je me borne donc à en citer quel-

(1) *Mélang. asiat.* tom. I, pag. 177.

» ques traits (1) ». La difficulté indiquée par l'auteur est très-réelle, et l'on peut ajouter que de son temps elle était insurmontable. Aussi a-t-il dû se borner à un aperçu qui n'occupe que quatre pages, et où il n'a fait entrer aucune discussion géographique. Il n'a pas aperçu le double passage de l'Indus par Fa-hian, lequel donne à la relation un si grand intérêt; le seul lieu qu'il ait reconnu dans l'Hindoustan, c'est Bénarès. Le reste de la route est énoncé vaguement et dépourvu de toute synonymie, et, ce qui est plus singulier, M. Deguignes s'est trompé même sur la partie du voyage pour laquelle il avait le plus de renseignemens, puisqu'il fait rentrer Fa-hian en Chine par Canton, tandis que ce voyageur fut jeté par la tempête sur la côte du Chan-toung, à trois cents lieues au nord de Canton. J'ai profité de toutes les connaissances acquises sur l'Inde ancienne depuis le temps de Deguignes pour entreprendre ce qu'il avait avec raison jugé impraticable, et je crois être parvenu à rapporter à leur forme primitive toutes les dénominations géographiques, excepté deux ou trois, ce qui fait connaitre avec exactitude la situation des pays visités par Fa-hian.

On voit que les mêmes obstacles ont constamment arrêté notre célèbre devancier, et qu'il eût réussi à débrouiller beaucoup de notions bouddhiques, s'il avait possédé les secours que nous avons à présent dans les traductions et les extraits des ouvrages philosophi-

(1) *Mém.* pag. 285.

ques écrits en sanscrit. En faisant, d'après Ma-touan-lin, l'exposition des matières traitées dans le livre célèbre intitulé *Fa yan* ou *Beautés de la loi*, il indique plusieurs des catégories morales ou psychologiques sous lesquelles les métaphysiciens bouddhistes ont coutume de classer les objets de leurs études, les *six racines* ou sens, les *six atômes* ou qualités sensibles, les six perceptions, les quatre élémens et enfin les douze *Ta youan* ou *grands principes* (1). On » ne sera peut-être pas fâché, dit-il, de connaître quels » sont ces douze principes. Le P. Georgi a fait graver » une table qui représente l'univers; on y voit le so- » leil, la lune et des nuages, avec la figure de la divi- » nité qui embrasse tout. Autour est un grand cercle » sur lequel sont représentés douze symboles qui » semblent être les douze signes du zodiaque. Cette » table est tirée du *Khaghiour*, le principal livre de » la religion thibétane.... Ces douze symboles sont » désignés par des noms qui sont les mêmes que ceux » de ces douze principes chinois, tels qu'ils sont ex- » primés dans le dictionnaire thibétain. Seraient-ce là » les douze signes du zodiaque des anciens Indiens? » C'est ce que j'ignore ». Il rapporte ensuite les noms des douze symboles d'après Georgi, puis, d'après le dictionnaire thibétan-chinois (le vocabulaire pentaglotte), ceux des douze *In kuen*. Ce sont : Marikpa, *intellectu carens*, représenté par un crocheteur qui porte un fardeau sur ses épaules; Du sce, *propensio*

(1) *Mém.* pag. 293.

ad malum, spiritus improbus, c'est un homme qui fait des vases de terre, et qui en a trois à côté de lui; *symbolum animæ*, c'est un singe qui mange un fruit; *nomen et corpus*, c'est un homme sur un vaisseau qu'il conduit; *cor et sex corporis sensus, deserta et imperfecta domus*, c'est une maison à moitié ruinée; *rekpa* ou *tactus*, c'est un homme et une femme couchés ensemble; *tsorva* ou *vis sentiendi*, c'est une flèche dans l'œil d'un homme; *srepa* ou *cupiditas*, c'est une femme qui présente un vase à un lhama; *lenba* ou *ablatio*, c'est une femme qui cueille un fruit; *kieva* ou *transmigratio vel nativitas*, c'est un mari et une femme couchés ensemble; *Kesci* ou *senex moriens*. L'auteur ajoute : « Ce cercle a rapport » aux transmigrations, apparemment parce que les » hommes passent après leur mort dans les signes; ce » qui revient à ce que quelques anciens ont dit, que » les âmes, avant de revenir sur la terre, demeuraient » dans les astres (1) ». Mais ces conjectures n'ont aucun fondement, et il n'est nullement question ici d'un zodiaque ni des astres. M. Deguignes s'en fût convaincu lui-même s'il eût fait attention au titre chinois de cette catégorie, dans le vocabulaire pentaglotte, *Yin-youan* (et non *In kuen*). Ce mot exprime la relation qui lie l'effet à la cause, et marque la destinée, la fatalité, l'enchaînement qui existe entre tous les actes dont la succession constitue l'individualité. On dit que, par l'effet du *Yin-youan*, l'âme d'un homme

(1) *Mém.* pag. 294. — Cf. *Alphab. tib.* tab. ad pag. 409.

passe dans le corps d'un autre homme; par exemple, une pauvre femme qui vivait, il y a des milliers de siècles, au temps du Bouddha *Vipasyi*, ayant fourni un peu d'or et une perle pour réparer une défectuosité qui déparait le visage d'une statue de ce Bouddha, forma le vœu d'être par la suite l'épouse du doreur qui fit cette reparation; ce vœu se réalisa; elle renaquit durant quatre-vingt-onze *kalpa* ou périodes du monde avec une face de couleur d'or, ensuite elle renaquit encore comme dieu Brahma; sa vie comme dieu étant épuisée, elle devint Brahmane dans le pays de *Mâgadha*, et ce fut dans sa famille que naquit *Mahâ-kâya*, le premier disciple de Shakya; de là lui vint le nom de *Kin-se* (couleur d'or) (1). C'est un exemple de ces *Yn-youan* ou dispositions individuelles. J'en rapporterai encore un : Fo (Shakiamouni) racontait à ses disciples comment, dans des existences antérieures et prodigieusement anciennes, il avait mérité, par d'assez mauvaises actions, de souffrir des peines graves, et comment alors même qu'il était parvenu à la dignité de Bouddha, il lui restait encore à endurer un reste de ces justes punitions pour d'antiques méfaits; ce qui expliquait comment un être actuellement si parfait pouvait être soumis à de si rudes épreuves. Une femme nommée Sun-tho-li avait accablé d'injures Shakia Bouddha; celui-ci en apprit la raison à ses auditeurs en ces termes : « Il y avait

---

(1) *King te tchoun king lou*, cité dans le *Pian yi tian*, liv. LXXIX, pag. 43.

» autrefois dans la ville de Bénarès, un comédien » nommé *Tcking-yan* (l'œil pur). Dans le même » temps vivait une courtisane nommée *Lou-siang*. » Le comédien emmena cette femme avec lui dans » son char et la conduisit hors de la ville dans un jar- » din planté d'arbres, où ils se divertirent ensemble. » Dans ce jardin un Pratyeka bouddha (1) se livrait à » la pratique des œuvres pieuses. Le comédien atten- » dit que ce saint personnage fût entré dans la ville » pour y mendier sa nourriture, et ayant tué la cour- » tisane, il l'enterra dans la chaumière du Pratyeka » bouddha, et mit sur son compte le crime que lui- » même avait commis. Cependant, au moment où le » saint allait être mis à mort, il éprouva des remords, » se fit connaître pour le véritable coupable, et fut » livré au supplice par ordre du roi. Ce comédien, » ajouta Shakia, c'était moi-même. La courtisane, c'é- » tait *Sun-tho-li*. Voilà pourquoi pendant une longue » durée de siècles, j'ai souffert, en conséquence de » mon crime, des peines infinies; et quoique je sois » maintenant devenu Bouddha, il me restait encore à » endurer, comme reste de châtiment, les injures et » les calomnies de la femme Sun-tho-li. » Beaucoup d'anecdotes du même genre, attestent, dans la personne même de Shakia, l'inévitable influence de ces *Yin-youan* ou destinées individuelles; mais outre ces cas particuliers, on distingue douze degrés ou chaînons de fatalités communes à tous les hommes, et c'est ce

(1) Bouddha *distinct* (*Voyez* ci-dessus la note à la page 260).

qu'on nomme en sanscrit les douze *Nidânas*, en chinois *Yin-youan*. M. Deguignes, qui avait à sa disposition le vocabulaire pentaglotte, y aurait pu lire les noms sanscrits des douze termes de cette catégorie : *Avidya*, l'ignorance ; *Sanskâra*, l'action ou la passion ; *Vidjñânam*, la perception ; *Nâmaroûpam*, le nom et la forme (l'individualité), &c. On peut voir, dans les extraits des livres bouddhiques de l'Inde (1), quel est le nœud qui s'établit, dans l'opinion des moralistes ou psychologistes de l'Inde, entre ces actes successifs, supposés enchaînés les uns aux autres, comme l'effet à la cause. L'ame y est assujettie, elle est comme enfermée dans le cercle qu'ils constituent, tant qu'elle n'a pas pu parvenir à s'affranchir de ses rapports avec les êtres qui composent le monde extérieur. Voilà pourquoi leurs noms sont écrits sur le cercle qui entoure la représentation de toutes les actions de la vie humaine, dans la table prise du *Kâdjour*, et reproduite par le P. Georgi. Les symboles qu'on y a joints sont assez singulièrement choisis. On aurait, sans le secours des noms, quelque peine à reconnaître celui des six organes des sens, dans une maison à moitié ruinée ; celui du sentiment, dans un singe qui mange un fruit ; celui de la sensation, sous la forme d'une flèche dans l'œil d'un homme, &c. Mais on voit que ces emblèmes n'ont rien de commun

(1) Mémoire de M. Colebrooke sur la philosophie des sectaires indiens, dans les *Transact. of the royal asiat. Society*, t. I, pag. 562.

avec le zodiaque, bien qu'ils soient disposés circulairement au nombre de douze. Cette explication m'a paru nécessaire pour mettre sur la voie des interprétations qui conviennent aux figures symboliques dont on fait usage dans le Bouddhisme.

M. Deguignes a très-bien reconnu le nom de *Lanka* ou *Ceylan*, dans le titre du *Lang-kia king*, ouvrage religieux qui fut apporté de Ceylan à la Chine par *Bodhidharma*, le dernier des patriarches indiens. Mais le titre entier de ce livre est *Lang-kia O-po-to-lo pao King*, ce que l'auteur rend par *le précieux livre appellé O-po-to-lo de Leng-kia* (1). Ce nom, ajoute-t-il encore, ressemble beaucoup à celui d'*Obatar*, qui est le nom d'un Véda. Ce nom n'est point celui d'un Véda : c'est la transcription du sanscrit *Avatâra*, incarnation, et le titre signifie *le livre de celui qui s'est manifesté à Lanka*. Il faut que ce livre ait une grande célébrité, puisqu'ayant été composé à Ceylan, il a été reporté dans le nord, et que les habitans du Nipol le comptent au nombre de leurs neuf *dharmas* (2). Il est en trois mille slokas, et contient l'histoire bouddhique de Ravana, tyran de Lanka, lequel, ayant entendu Shakia prêcher la loi, se convertit à sa voix. Il existe trois traductions chinoises du *Lankavatara*, faites sous les dynasties de Soung, de 'Weï et des Thang, et citées par Ma-touan-lin.

L'expédition diplomatique et guerrière plutôt que

---

(1) *Mém.* pag. 299.
(2) *Trans. of the royal asiat. Society*, tom. II, pag. 241.

religieuse que les Chinois firent au VIIe siècle dans le cœur de l'Inde, donne à M. Deguignes l'occasion de parler du pays de *Mo-kia-to* et de sa capitale, *Kiu-sou-mo-pou-lo* ou *Po-tcha-li-tse*. Ce dernier mot est mal lu; il faut transcrire *Pa-to-li-tseu*, et alors on a un équivalent exact du sanscrit *Pâtali-poutra* (1). Il est aussi très-facile de restituer les noms de *Mâgada* et de *Kousoumapoura*, particulièrement quand on lit dans les auteurs chinois que ce dernier signifie *Ville des fleurs*. M. Wilford y avait réussi (2); mais c'est que, privé des renseignemens que les livres chinois fournissaient à M. Deguignes, il avait justement à sa disposition les moyens de vérification qui manquaient à celui-ci. En combinant ainsi les uns et les autres, comme il est maintenant plus facile de le tenter, on explique beaucoup de faits relatifs à la géographie ancienne et à l'histoire religieuse des Hindous.

Sous les *Thang*, dit notre auteur, on a fait une édition de la traduction de *Mi kia* (du livre *Leng yan king*) en dix livres, et on y a joint les commentaires anciens et modernes des douze sectes, preuve que l'on comptait alors *douze sectes* dans cette religion (3). Ceci est une allégation importante, mais uniquement fondée sur une méprise que l'auteur eût évitée en lisant avec plus d'attention, car elle ne porte

---

(1) *Tseu*, fils, en chinois, représente très-exactement la finale sanscrite *Poutra*, qui a la même signification.

(2) *Asiat. Res*, tom. XI. pag. 43.

(3) *Mém*. pag. 319.

que sur un terme chinois facile à entendre. Ma-touan-lin, qui est cité, ne parle que de douze commentateurs anciens et modernes, qui ont interprété le *Leng-yan*, et le mot qu'il emploie est celui dont on se sert toujours pour désigner, en les comptant, des lettrés, des auteurs, des savans. Plus loin, un nom indien a été l'objet d'une autre erreur qu'il était peut-être plus difficile d'éviter. L'auteur parle de *Ven-tchu* et de *Su-li*, *deux philosophes* pour lesquels les bonzes professaient un grand respect : c'est un seul nom coupé en deux, et *Wen-tchu-sse-li* n'est pas un philosophe, c'est *Mandjou-sri*, le cinquième des Bodhisatouas, le *démiourgos* qui a donné au monde matériel sa force actuelle. Nouvelle application de ce qui a été dit sur la difficulté de reconnaitre autrement que par leurs attributs ou leurs actions les personnages mythologiques ou réels dont les noms sont aussi altérés par l'effet de leur transcription en caractères chinois.

Quand des noms sont traduits au lieu d'être simplement transcrits, c'est, comme l'observe M. Deguignes lui-même, une nécessité d'avoir, pour les rétablir, la signification qu'ils expriment en sanscrit. Il témoigne, en plusieurs endroits de ses mémoires, le regret d'avoir été privé de ce genre de secours. Ainsi faute d'avoir connu les noms divers de la ville de Patna et leur sens dans la langue sacrée de l'Inde, il a dû laisser sans application le nom de *Hoa tchi*, ville des fleurs (1), qui n'est pourtant autre chose que l'expres-

(1) *Mém.* pag. 235.

sion chinoise pour *Kousoumapoura*, comme nous l'avons dit précédemment. Le mot même qui désigne la langue et les caractères indiens, ne paraît pas lui avoir présenté un sens clair. Partout où il trouve ce mot, *Fan*, il le rend par indien, mais nulle part il n'en a transcrit le son ni recherché la valeur. Il l'avait pourtant rencontré mille fois dans Ma-touan-lin, et spécialement dans la notice du syllabaire sanscrit de douze voyelles et de trente consonnes, que les Samanéens ont publié à la Chine au commencement du XI.ᵉ siècle. Mais là comme ailleurs il rend le mot de *Fan* par *indien* (1), sans autre explication. Une seule fois il l'a transcrit, mais en y joignant une interprétation qui n'y convient pas : c'est dans l'énumération des trente-trois cieux superposés, où il s'en trouve trois situés dans le monde des formes et qui sont nommés *Fan tchoung thian*, *Fan fou thian*, *Ta fan thian*. M. Deguignes rend ces dénominations par *ciel de ceux qui prient*, *ciel de ceux qui aident par leurs prières*, *ciel des grandes prières* (2). Évidemment il a cru que *fan* signifiait *prières*, et en cela il peut avoir été trompé par les missionnaires, qui, dans leurs dictionnaires chinois-latins, mettent : *Fan*, *quoddam idolum*, *appellativum quarumdam orationum*, *librorum*, *et cæterorum quibus Bonzii utuntur*, *desumptum a quodam* Fan, *Bonzio indico*. Mais *Fan* est le terme que les Chinois ont

(1) *Mém.* pag. 339.
(2) *Mém.* pag. 282.

adopté pour désigner Brahma, ainsi que je l'ai fait voir (1), et les noms des trois cieux doivent être traduits ainsi : *ciel de la troupe de Brahma, ciel des ministres de Brahma, ciel du grand Brahma.* Lorsque, il y a vingt ans, je proposai cette explication du mot *Fan*, en l'appuyant de preuves qui la rendaient incontestable, j'ignorais si le nom lui-même appartenait à la langue sanscrite, et je n'avais pu en découvrir l'étymologie. J'ai trouvé depuis que *Fan* n'est autre chose que la première syllabe du nom sanscrit du dieu Brahma. Quelque singulier que cela paraisse, on n'en saurait douter, puisque le mot entier s'écrit *Fan-ma* et *Fan-lan-ma*, et signifie, suivant les Chinois, *très-pur* ou *exempt de passions.*

Je n'ai aucune observation à faire sur la partie des mémoires de M. Deguignes qui, se rapportant à un temps où il n'avait plus pour guide la Bibliothèque de Ma-touan-lin, se compose de morceaux empruntés à Duhalde, à l'Histoire des Mongols de Gaubil, ou aux annales de la Chine. Généralement, tout ce que l'au-

(1) *Voyez* le *Magas. encycl.* 1811, octobre. — *Mélanges asiatiques*, tom. II, pag. 242. — J'ai fait un recueil de tous les mots *Fan* que j'ai trouvés dans les livres chinois : ce recueil en contient près d'un millier, presque tous relatifs à des sujets de religion ou de métaphysique. Avec les 2000 mots sanscrits du *Man han si fan tsi yao*, on possède donc un vocabulaire philosophique d'environ 3000 mots ; c'est un secours utile pour les discussions qui touchent aux doctrines bouddhiques, mais bien insuffisant encore pour établir une synonymie complète entre les nomenclatures théologiques, ontologiques et mythologiques des diverses nations qui ont embrassé la religion de Bouddha.

teur rapporte d'après les sources dont il avait su s'ouvrir l'accès, est exact et judicieux. Il faut le répéter encore : le reste n'est défectueux que parce que les moyens lui ont manqué. Les erreurs qu'on y relève maintenant tiennent uniquement à l'état de ces études il y a cinquante ans. C'est simplement un avantage de position que les critiques de notre temps ont sur l'auteur de l'*Histoire des Huns*. Mais en payant un nouvel et juste hommage à sa vaste érudition, on ne saurait, je crois, s'empêcher de conclure des observations que je viens d'exposer et que j'aurais pu facilement multiplier, que ses Recherches sur la religion samanéenne doivent être lues avec une extrême défiance, qu'elles contiennent beaucoup de notions erronées, de faits inexacts, de noms défigurés, et que tout estimables qu'elles fussent à l'époque où l'auteur les soumit à l'Académie, elles ne conservent d'autorité qu'en ce qui concerne l'histoire du bouddhisme à la Chine. Pour en faire usage sans risquer d'être induit en erreur, il faut être en état d'en vérifier le contenu dans les ouvrages originaux.

Ce qui, du reste, est bien démontré maintenant, c'est qu'il est éminemment utile, pour se former une idée juste des opinions religieuses des bouddhistes, de comparer attentivement les différentes manières dont elles sont rendues dans les versions chinoises, tibétaines, tartares, singalaises, barmanes, et surtout de retrouver, autant que cela est possible, celle qui a servi de modèle à toutes les autres, la forme indienne avec les termes philosophiques employés dans la langue

originale. On peut dire même, en général, qu'un fait relatif au bouddhisme ne doit être regardé comme bien connu qu'autant qu'on en possède l'expression sanscrite. La combinaison des secours que l'on puise dans les textes sanscrits et dans les versions chinoises est nécessaire pour apprécier les principes de la doctrine ésotérique. Il est donc indispensable de faire marcher de front deux ordres de connaissances qui malheureusement n'ont pas encore été réunis dans une même personne. J'aurai bientôt une occasion de faire voir quel est le genre particulier d'utilité que l'on peut retirer des versions tartares.

ABEL-RÉMUSAT.

Addition au mémoire précédent.

Pour compléter ce qui a été dit au sujet de la triade suprême des Tibétains, j'extrairai d'un ouvrage peu connu, du P. Horace de la Penna, les passages suivans, qui sont fort analogues à ceux dont Georgi a fait usage, mais qui gagnent à n'avoir pas passé par les mains de ce dernier. On aura ainsi tout ce que les auteurs européens ont jusqu'ici écrit sur la trinité bouddhique, et l'on se convaincra que ce dogme fondamental était mieux connu par les missionnaires Capucins du dernier siècle qu'il ne l'est des savans du Nord, au moment même ou nous écrivons.

« *Da questi santi tutti poi uniti assiemi un' entità, e questa sola entità è il Dio ch' adorano i*

Thibettani n'esce, e multiplicandosi i santi, quest' entità diviene più grande, e quando tutti gli uomini saranno divenuti santi, non potrà più crescere questa entità. Quale entità la chiamano Sagnchie khoncihoà, *che significa: l'ottimo di tutto, o sia Dio risultato da santi; e viene ad esser per loro la prima persona, distinguendo solo le persone realmente distinte una dall'altre, e tutti tre costare* (sic) *d'una sola entità o ottima è perfettissima sostanza.*

» *La seconda persona la chiamano* Cihò khoncihoa, *dio della legge, perche questi santi avendo restabilita la legge nel pristino stato e come avessero data la legge e cosi è legge venuta da Dio, e per mezzo di questa si divinta Dio.*

» *La terza persona poi si chiama* Kedun-khoncihoà, *che significa il complesso di tutti i religiosi esser Dio, perche questi santi avendo restabilita la legge, hanno consequentemente ristabilita la legge e regola de' Religiosi, e perche tutti questi santi provengano da Religiosi, e tutti questi santi è come avessero avuta l'essenza propria da Religiosi medesimi; e perciò lo chiamano* Kedun-khoncihoa.

» *Insegna poi questa legge che tutte queste tre persone sono realmente distinte, ma l'essenza è una sola. L'essenza di questo lor Dio è unita al corpo, e questo corpo è d'una pietra pretiosa a guisa di cristallo, o sia di splendidissimo diamante ed ammettono questo corpo, perchè, come si è detto,*

l'anima sola non è capace nè di godere, nè di penare ».

Breve raguaglio, &c. pag. 113.

Analyse de la Tragedia de Thurcis et Suldano, *de Locher.*

Plusieurs considérations m'ont engagé à présenter l'analyse de cette tragédie dont le titre seul est déjà une singularité. Je n'exposerai ici que celles qui sont autorisées par le titre de ce Journal où l'Europe et sa littérature ne doivent être qu'une transition, un moyen d'études asiatiques. J'ai cherché dans cette pièce dramatique des faits que je ne pouvais manquer d'y rencontrer plus ou moins nettement exprimés, sous une forme plus ou moins précise: ces faits, d'un ordre politique et moral, se rapportent à une partie intéressante de l'histoire du xv.e siècle, à la situation d'esprit public de l'Europe envers l'Asie, quelques années après le débordement des tribus turkes sur l'empire byzantin, et aussi aux idées populaires d'alors sur la puissance, les mœurs civiles et religieuses, le caractère des deux seules nations orientales que l'Europe eût intérêt à connaître, soit par les armes, soit par le commerce, les Ottomans et les dominateurs de l'Egypte.

Toutes ces pensées ne s'agitent dans ce drame que d'une manière douteuse et presque insaisissable sous un voile épais de phrases trop vulgaires pour la littérature et point assez rudes pour l'opinion populaire, qui a toujours une singulière verdeur de langage. Nous avons là, au lieu des bruits et des rumeurs violentes de la rue et du carrefour, les paroles du forum et de la chaire, et cependant à travers tous ces embarras du style, toute cette indécision des idées, on recueille une impression dominante, qu'il est facile de préciser, quand on a saisi la pensée de ce siècle

dans sa littérature, dans ses chroniques, dans toutes ses expressions morales, c'est que toutes les classes de la société n'avaient pas les mêmes opinions ou les mêmes préjugés sur les musulmans.

Il y avait les voyageurs, les navigateurs, les commerçans, et tous les esprits hardis et entreprenans qui n'étaient pas bien effrayés de leurs rapports et même de leurs alliances avec les infidèles; ceux-là connaissaient bien les peuples orientaux et savaient ce qu'on devait craindre et espérer de l'Asie. Les rois et les républiques italiennes ne voyant dans les nations de l'orient que des êtres politiques et des formes de gouvernement, traitaient avec elles de guerre et de paix, de commerce et d'intérêts politiques. La diplomatie vénitienne, en recevant les Osmanlis à leur entrée en Europe, avec ses guerres et ses négociations en Morée, fit autant que les armées hongroises pour arrêter leur marche envahissante. Déjà les princes ne s'inquiétaient plus de ces sourdes rumeurs qui avaient dénoncé l'empereur Frédéric comme une espèce de *khalife* ou de *mage*. Aussi la vigueur des haines religieuses contre les mécréans ne s'était-elle conservée que dans la bourgeoisie comme un fonds de vengeance à exploiter; elle s'y était encore fortifiée de toute l'ignorance croissante du peuple sur les mœurs des Turcs et des Sarrasins, voire même sur les contrées que ces peuples habitaient (1). Les récits les plus étranges, tels qu'ils ne pouvaient être accueillis que par la stupidité, se répandaient dans le bas peuple et déchaînaient sa colère brutale sur le nom des mécréans et des païens sortis de l'Asie. Aussi dans la *tragédie du Thurc et du Soudan*, est-ce le peuple qui pousse les rois et les prêtres à la guerre sainte, au nom de la religion entourée de pompes à Rome, et martyre en Asie. Il faut s'avouer que, bien qu'en

(1) Je ne parle point ici de l'Espagne, qui fut toute moresque jusqu'à la fin du XVIe siècle.

disent les manifestes de la cour de Rome; si une croisade eût pu être faite à la fin du XVI.e siècle, elle n'eût été entreprise que par l'Église protestante, car l'Église romaine n'avait pas été bien émue de savoir que la religion de Mahomet avait remplacé l'hérésie grecque. Je crois donc pouvoir dire que les opinions de chacun sur les nations de l'Orient étaient en raison de l'époque de ses derniers rapports avec elles. Sans parler des savans de ce temps qui, dans leur zèle pour les littératures grecque et latine, se refusant à tenir compte des quinze derniers siècles, voulaient retrouver les Thraces, les Scythes, et les Parthes, les voyageurs et les commerçans connaissaient les peuples de l'Asie, pour ainsi dire, au jour le jour; les princes de l'Europe les connaissaient au temps de la dernière ambassade qu'ils leur avaient envoyée, le peuple ne les connaissait qu'au temps des croisades et comme ennemis; car il ne les avait plus revus depuis lors.

Locher n'est pas mieux instruit, il ne connaît que l'Asie des Croisades; le chef de la dynastie militaire des Tcherkesses n'est pour lui qu'un autre Saladin, avec la même puissance, les mêmes rapports politiques, et il ne croit pas devoir restreindre la domination des Arabes pour faire place aux Turks : il ignore que, loin de songer à former des ligues musulmanes contre la chrétienté, Bajazet venait d'être vaincu dans le pays de Karaman par le sulthan d'Egypte.

On remarquera sans doute avec intérêt dans la tragédie de Locher la prévision d'une nouvelle attaque des Othomans contre l'île de Rhodes. On pensait dès-lors que les Turks se préparaient à venger la défaite de leur amiral Misithès Paléologue et à détruire cette grande forteresse d'où les chevaliers chrétiens observaient toute la ligne maritime de l'Asie.

Cette pièce est intéressante par le fonds et par la forme; elle est cependant d'une lecture fatigante et pénible, quand on veut la suivre du prologue jusqu'à l'épilogue : c'est pour la faire lire, que je la donne ici par extraits.

Locher, poète et dramatiste allemand du XVI.e siècle, né à Ehingen en Souabe, plus connu sous le nom littéraire de *Philomuse*, professa successivement diverses parties de littérature à Fribourg, à Bâle et à Ingolstadt où il meurut en 1528, âgé de 58 ans. Il soutint des controverses religieuses, entra dans les concours poétiques, et fut couronné poète lauréat par l'empereur Maximilien. Les amateurs de raretés typographiques ont fait des listes plus ou moins complètes des nombreux opuscules poétiques (1) dont ce patient compilateur de vers latins a fatigué les presses allemandes. On s'étonne d'abord de cette masse immense de vers disposés dans toutes les combinaisons connues, héroïques, lyriques, dramatiques ; il suffit d'en lire quelques-uns pour reconnaître qu'ils sont également faciles et insignifians, et qu'on ne peut mieux nommer la totalité des ouvrages de ce philomuse que par le titre de l'un d'eux, *Papyrotheca*. On ne peut faire grâce qu'à ses drames, premiers essais de représentations théâtrales en Allemagne, et véritables singularités en ce genre, même à cette époque, où les moralités et les mystères couraient les bourgs et les villages de France. Outre sa *tragédie des Thures et du Soudan*, Locher a écrit les drames suivans : *Judicium Paridis de Pomo aureo et triplici hominum vitâ, de tribus deabus, que nobis vitam contemplativam activam et voluptariam representant et que illarum sit melior tutiorque, in-4.°* (sans date). *Ludicrum drama Plautino more fictum de sene amatore, filio corruptore et dotatâ muliere, in-4.°* (sans date) ; ces deux pièces représentées au collége d'Ingolstadt en 1502. *Historia de rege Frantie* (France) *cum nonnullis aliis versibus et elegiis*, poème dramatique entremêlé de chœurs en musique et noté (2). La tragédie dont je

---

(1) Voyez *Biogr. univers.* et *Essai biographique et littéraire sur Locher*, par M. le conseiller Zapf, Nuremberg, 1802, *in-8.°*

(2) Fischer a donné l'analyse de cette pièce dans les *Curiosités typographiques*, Nuremberg, 1804.

vais faire saillir les singularités, fait partie d'un recueil d'opuscules qui n'ont de commun que la date de leur composition, savoir : un Panégyrique de Maximilien, roi des Romains, mêlé de vers et de prose, coupé par de mauvaises vignettes sur bois représentant la lauréation de l'auteur (1). Un dialogue sur les hérésiarques entre Loeher et son ami Ulrich Zasius, jurisconsulte fribourgeois, mêlés de mots grecs, dont les caractères taillés en bois rappellent la typographie grecque et hébraïque de Malacca. *Spectaculum de Thurcorum rege et Suldano rege Babilonie more tragico effigiatum in Romani regis honorem*. Le volume est orné d'une gravure (format *in-4°*) qui représente l'auteur en costume de lauréat assis dans un grand fauteuil de bois à dais orné de découpures gothiques, devant une petite *chaire de travail*, ayant à sa gauche un pupitre portatif à colonne torse. Il est en longue robe de *maistre*, garnie d'hermine et d'*épaulettes* plissées à plusieurs rangs. Ses longs cheveux tout hérissés de feuilles de lierre donnent à sa figure large et ronde une singulière expression, mais l'imperfection de cette gravure sur bois ne permet pas de croire à la ressemblance du portrait.

Il n'est pas inutile d'avertir avant de commencer le récit de cette tragédie qu'elle est à double partie, et que le lecteur a tous les avantages de la représentation. Il lit la tragédie du texte et assiste à la tragédie des gravures, deux ensembles dramatiques qui s'expliquent l'un l'autre. Car tous les mouvemens de scène sont indiqués par des gravures sur bois qui pourraient souvent démentir le titre sérieux de la pièce. Quand la circonstance n'exige pas un *tableau* d'un caractère particulier, ces gravures sont imprimées en trois parties qui se *composent* à volonté; c'est le plus ordinairement un arbre, une maison et un homme dans le milieu; d'ailleurs ces marionnettes typographiques

(1) *Regis verba ad poëtam quem hedera coronat, &c.*

se poussent, se déplacent, glissent à la grande satisfaction des lecteurs, et ne sont en rien inférieures aux paroles.

Vignette. Un arbre. ‖ Le lauréat. ‖ Une maison.

Prologue. L'auteur après s'être épuisé en formules de modestie (1), après s'être glissé dans la bienveillance de ses auditeurs sous des paroles flatteuses, jette un regard de complaisance sur la salle du collége de Fribourg (2) qu'on lui a accordée pour ses représentations scéniques, et sur la brillante assemblée qu'y a réunie son invitation. C'est alors que se souvenant des brillantes descriptions d'Horace, qui jette dans les drames les chœurs tumultueux comme des villes entières, et laisse traîner sur les *pulpita* les longues robes de pourpre frangées d'or, Locher présente tristement sa petite troupe mal montée et remue toutes les pauvretés (3) de sa scène. Il appelle toute la mythologie au se-

---

(1) Voici les premiers mots du prologue; ils pourront servir à faire apprécier le style de l'auteur.

» *Si me litterarius grex : Sellurarieque professionis turbe non* » *caperata frontis lanugine; perpexoque supercilio notare vellent* » *totumque gymnasium Ronthos Rhinocerotisque nasum fingentes* » *exploderet; more tragico non tragica sublimitate...... ludum* » *scenicum ac umbratilem clarissimis personis introductis repre-* » *sentarem, antequam inusitatum alemannis nostris scriptitandi* » *genus aperiam*, &c.

(2) *O quam spatiosa pavimenti marmoratio, proscenii splendidissima contabulatio, culminum* (combles) *eminentia admirabilis; sedilium* (parterre) *orchestrorumque circumferentia comminatissima.*

(3) Non gemmas digitis jacto........
Blanda nec in collo spiramus balsama fusto
Nec facies tyrios induit ipsa fucos.
Scissilis ex humeris vestis dependet et arctant
Aurea ventriculum cingula nulla meum
....

cours de sa modestie d'auteur, de directeur et d'acteur (1) et croit devoir en terminant rassurer le public sur la décence et l'ingénuité de ses discours, chose alors assez rare pour mériter les honneurs de l'affiche. *Pagina nostra proba est.* Suivent des *sommaires* en vers et en prose.

Vignette.	Une maison.	Une femme en voile et robe longue.	Un arbre.

Acte I. *Actus primus continet fidei querimoniam lamentaque tristia adversus gentes.*

C'est la foi recevant mission *des très haut* (*a superis*) qui descend sur la terre pour reprocher aux nations leur indifférence religieuse et leur prêcher un sermon de croisades dont l'éloquence empruntée à toutes les littératures alors connues, présente quelques souvenirs que la décence publique repousserait aujourd'hui plus vivement que ne le faisait alors la naïve piété des spectateurs. Dans ses élans d'indignation, la foi s'écrie : *En soror Tonantis*... puis après : *quam pulchra et quam speciosa Tonantis eram filia*... Junon n'était du moins que la sœur du *Foudroyant*. Elle éclate en douleurs et en larmes ; si toute chair devenait langue, elle ne pourrait encore raconter les outrages qu'elle a reçus des *Thurcs* et des *Babyloniens*, Abraham et Josué, Mahomet et Jupiter trouvent place au milieu de ses vives exclamations ; elle appelle les plus puissans royaumes de la chrétienté à l'union religieuse et à la guerre sainte par les paroles des apôtres et par celles des orateurs romains (2).

Nec mihi sunt trabee regales : syrmata nulla
Tortici nec tragicus crura cothurnus habet.

(1) Ludio sum, fateor : partes actoris inivi
Et cano quod peperit diva Thalia mihi.

(2) ..... *Parve quandoque res concordia crescunt maxime vero discordia dilabuntur.* Nam Christus dixit, ut Matheus ait, *omne reg-*

Puis, ayant épuisé toutes les larmes qu'elle avait préparées, elle annonce qu'elle laissera pleurer les autres.

Un chœur.

Vignette. Six petits anges des deux sexes et sans voiles, lisant à contre-sens et psalmodiant deux lignes de plain-chant dont les notes sont en forme de pépins : toute la scène recouverte par un entrelacement de branches noueuses et de feuillage.

Le chœur, après s'être lamenté en vers élégiaques, se retire.

Acte II. *Actus secundus. Vulgus christianum querela fidei notum* (informé) *de potentioribus ita queritur et eos ad tutelam fidei cohortatur.*

Vignette.	Un jeune homme en toque et manteau de page.	Un docteur en robe fourrée de *maistre*.	Un homme d'armes.

Le peuple adresse ses plaintes à Dieu contre l'indifférence des rois de la terre qui délaissent la religion chrétienne. Il récite le *credo* (1), puis s'écrie : Ceux qui croient toutes ces choses seront-ils humiliés par les infidèles ? Il prie Dieu de lui accorder l'arche sainte et la verge d'Aaron pour repousser les peuples de Canaan.

Un chœur.

Vignette. Le même cœur d'anges (*voy.* act. I).

Le chœur est en strophes sapphiques, dont le dernier vers, imprimé en gros caractères gothiques, représente le refrain de la stance.

---

num in se ipso divisum facile destruetur. . . . Puis elle cite les Grecs et les Romains.

(1) Incorrupte trinitatis indivisa substantia que greco verbo ὁμοούσιον (sic) *omusion* recte credentibus dicitur, etc.

Acte III. *Actus tertius. Papa et Cesar et Xpianorum* (1) *principum legatus de bello in Thurcos et gentiles consultant.*

Vignette.	Un palais dans le fond; le pape, la tiare en tête, couvert du manteau pontifical, suivi d'un cardinal; l'empereur, tel qu'on a figuré tous les Césars depuis Charlemagne (2).	Une maison.

Ici s'ouvre le dialogue.

Le Pape. La Foi lui a apparu pendant son sommeil, elle lui a ordonné de prendre en main le glaive spirituel et d'appeler autour de lui tous les rois de la chrétienté pour la venger des profanations des musulmans ; il a d'abord voulu en conférer avec Maximilien.

Maximilien. Il engage le Saint-Père à convoquer une assemblée de cardinaux (3) et à proclamer une croisade contre ces hordes farouches de Thraces et de Thurcs. Il accable les barbares de textes de saint Mathieu et d'injures grossières peu convenables à la dignité royale. Il ne peut trouver une expression plus violente de sa haine, que ces paroles : *In cute dyabolum gestant.*

Le Pape. Il avoue que son embarras est grand; jamais la bergerie chrétienne n'a été envahie par des loups aussi dévorans.

Maximilien lui offre son épée pour exécuter les décrets de l'Eglise; il va réunir sous ses ordres tous les princes chrétiens, pour porter la guerre aux musulmans jusque dans leurs possessions d'Asie.

---

(1) C'est sans doute que, trompés par ce sigle Xp, imitation du grec Xρ, quelques copistes du moyen âge ont écrit *chrepstien.*

(2) Cette pièce gravée dépasse les dimensions du sujet principal auquel elle est accolée.

(3) Necessitas rerum postulat ut *sanctitas tua cetum cardineum* ad *consilium* vocitet.

Ses desseins obtiennent la sanction pontificale; la guerre, la guerre sainte sort de ce conseil.

Un chœur.

Vignette. Le même chœur d'anges.

Ce chœur élégiaque maudit les superstitions des Thurcs et tente un dernier effort pour les appeler aux vérités chrétiennes. Repentez-vous, car votre Mahomet est dans le gouffre du Phlégéton!

L'auteur ouvre une nouvelle scène : Un héraut vient apporter aux chefs des musulmans l'*ultimatum* des princes chrétiens.

Vignette.	Un arbre.	Le héraut décoré des écussons impériaux et pontificaux, tenant d'une main un parchemin roulé.	Une maison.

Le héraut fait sa sommation diplomatique en petits vers à tous princes des Scythes, des Sarmates, des Ciliciens, des Egyptiens (1), &c., et se retire en laissant copie du manifeste.

Acte IV. *Actus quartus continet decretum bellicum et consultationes Thurci et Soldani.*

Vignette.	Un chrétien.	Le soudan lisant le manifeste.	Un musulman.

---

(1) *Cursor* Christigenum nunc ego principum
Ad reges celeri transvolo perfidos
Cursu qui Scythicis finibus imperant
Et qui sceptra tenent nunc gemini maris :
Et qui Sarmaticis gentibus imperant
Et qui Cappadoces et Cylices regunt
Ægyptique premunt arva feratia
Piscasque domos turribus inclitas.
. . . .

Les princes chrétiens exposent dans leur manifeste (1) qu'ils n'ont pas épargné leurs avis conciliants au roi des Othomans et au Soudan d'Égypte pour les engager à rejeter loin d'eux les erreurs du mahométisme, que le Saint-Père lui-même a daigné leur adresser ses monitoires apostoliques; que néanmoins les princes musulmans n'ont cessé de profaner les signes de la foi chrétienne; d'imposer leurs détestables croyances aux peuples de l'Asie et de la Grèce, que le jugement de Dieu long-temps retenu dans sa main clémente va enfin descendre sur eux. C'est à l'épée des princes chrétiens qu'il en a remis l'exécution. Jupiter et Mars sauveront-ils ceux qui les invoquent, de la colère du dieu qui a frappé les Arsacides, Pharaon, Ptolémée, Nabuchodonosor et les autres rois de Babylone, les glorieux prédécesseurs du soudan? *Valete si vultis!*

Entrevue de Bajazet et du soudan.

Vignette (2). Cinq personnages se suivant dans cet ordre : 1.° Un soldat musulman, la figure couverte d'un large turban et terminée par une longue barbe, veste à manches tailladées, brodée sur les coutures, pantalon

---

(1) Le quatrième acte commence ainsi :

DECRETUM BELLICUM.

Alexander VI pontifex romanus.	et	Maximilianus Romanorum rex semper

Augustus Baiazeto othmannidum Regi Magno Thurcò et Suldano Ægypti carrarum et babilonie Regi ευπρατ'κιμ (sic) bene agere. Sepius apostolico decreto saluberrimisque doctrinis vos admonimus ut demum post longa temporum intervalla mahumeticam pravitatem a regionibus vestris expelleretis......... sed solita confusione dyabolicaque secta omnes Asie ac Grecie populos falsam religionem venerari jussistis. Crucis dominice signaculum non in frontispitio, sed in plantis vestris cum magna ignominia fertis, &c.

(2) Cette vignette est d'une exécution bien supérieure à celle des autres gravures sur bois, il y a même quelques parties assez bien traitées.

de mascarade, cimeterre et hallebarde. 2.° Moine mahométan entouré d'un grand manteau, la tête couverte d'un bonnet dont l'extrémité, ornée d'un flocon de laine, retombe en avant et forme avec la pointe d'une barbe qui se relève à la hauteur du nez, une espèce de demi-lune telle qu'on la figure dans nos calendriers vulgaires. 3.° Bajazet, la tête couverte d'une couronne d'où descend un voile d'étoffe précieuse rejeté en arrière, schall brodé autour du cou, vêtu d'une robe longue. 4.° Le soudan, une couronne sur le turban, figure bien faite et terminée par une longue barbe. 5.° Chef militaire turc en turban et en veste richement brodée, chaussure albanaise. Un cimeterre plus large que la main et recourbé comme un *tchakra* est suspendu à son épaule gauche.

Bajazet. Il faut repousser les menaces par les menaces, les armes par les armes; les bravades des chrétiens ne méritent que mépris; quel peuple pourrait briser la force militaire des Thurcs essayée dans des guerres plus terribles que le siége de Troie et que l'expédition d'Alexandre? Il demande l'alliance du soudan d'Egypte, et fort de sa promesse, il promène déjà le cimeterre de sa puissance sur toute l'Europe; mais se souvenant alors que la chrétienté a un poste avancé sur les côtes de l'Asie, il propose au soudan de prévenir les chrétiens par la ruine de leurs établissemens militaires dans l'île de Rhodes (1).

Le Soudan. Il offre à Bajazet toutes ses armées et ses trésors; il apporte dans l'alliance les flèches des Parthes, et il enverra les éléphans de l'Inde jusque sur les bords de l'Hellespont.

Les deux princes infidèles s'animent l'un l'autre à la guerre et ordonnent de sonner l'appel aux armes dans

(1) *Proinde, Rex Sultane, antequam se firment christigenæ aut vires parent, subjungantur; clarum Rhodum in primis aggrediemur que nobis objecta claustris nostris commeatum occludere potest; delenda est funditus, et solo adequanda.*

toutes les provinces des deux empires. *Classicum mahumeticos excitat.*

Vignette. Un arbre. || Un héraut proclamant la guerre à son de trompe. || Une maison.

Le héraut appelle tous les croyans de Mahomet aux armes et leur annonce les dangers qui les menacent (1) : « Les chrétiens veulent rejeter sur les royaumes musulmans les eaux du Danube et de l'Adriatique pour les inonder. » On conçoit que la menace de pareilles hostilités lève des armées puissantes et entraîne des populations entières contre les chrétiens. Mais que pourront des forces humaines?

Acte V. *Actus quintus. Expedit. Christ. exercit. &c.*

Proclamation du chef de l'armée confédérée.

Vignette. L'armée chrétienne ; tous les guerriers sont armés, casqués, cuirassés, brassardés et empanachés ; sur le devant le *vexillifer,* portant un étendard mi-parti de croix et d'aigle, la toque ornée d'une grande plume de paon ou de faisan.

Le chef de la nouvelle croisade appelle la bénédiction de Jupiter, le dominateur de l'Olympe, et déclame quelques centaines d'hexamètres contre les Thurcs, les Thraces et les Parthes (2). Il donne enfin le cri de guerre, vive Allemagne ! Et l'armée est en marche.

Vignette. Un ange les ailes épandues, sous une voûte.

C'est la renommée qui vient annoncer la défaite du Thurc

---

(1) Maximilien, chef de l'armée confédérée, dit-il,
Secum *Romululas* (sic) trahit
Turmas et galeis micat
Tellus. . . . .

(2) Victricesque aquilas videant tentoria Thracum
Turcorumque cohors Asie queque perfidus hostis
Qui centaurorum vasto de semine nati. . . . .
Thurcus adest *Magnus* ruit et soldanus in armis

et du Babylonien par l'armée chrétienne (1) ; la Grèce est libre et l'Asie commence à trembler.

Vignette. Une plaine ; en avant, deux moines d'une figure large et épaisse, cheveux longs, robe longue, chantant le triomphe sur deux feuillets de plain-chant. Puis quatre chevaux écourtés, menés en laisse par un postillon botté, éperonné, le fouet en main, qui traînent une espèce de charrette couverte à quatre roues, et à quatre portières garnies de stores extérieurs ; la charrette est ornée de médaillons, d'écussons, et surmontée d'une flamme ; à l'ouverture de ce char de triomphe on apperçoit Maximilien couvert du manteau impérial, la couronne en tête, il tient le sceptre incliné comme pour guider ses chevaux. A côté du char, marche un chevalier, la tête couverte d'un turban, et en arrière, en manière de laquais, un prisonnier coiffé du bonnet phrygien.

Le chœur de triomphe en vers sapphiques, et remarquable par ses refrains imprimés en gothique, ne présente que la description d'une ovation de préteur ou de consul romains.

L'auteur croit alors devoir adresser à son public un épilogue où il lui apprend ce qu'il a vu et entendu dans tout le cours de la représentation.

Cet utile avis est suivi de ces mots :

Actum in celebratissimo Friburgensi gymnasio
a Jacobo Locher Philomuso Ehingensi
poeta laureato regnantibus Alexandro
summo pontifice et divo Maximi-
liano Romanorum rege sem-
per augusto. — Idibus
maiis m.cccc.xc.vij.

τελος.

Assirie venient ad tristia prelia carre
Et Babilon..............

(1) Les guerriers chretiens, dit-elle, *Thurcorum gestant capita.* Ce n'était pas un butin très-décent pour des croisés.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 7 mars 1831.

MM. Bitchourin et Bowring sont présentés comme membres étrangers de la Société. MM. Abel-Rémusat, Lasteyrie et Burnouf père feront un rapport sur les titres littéraires de M. Bitchourin, et MM. Hase, Klaproth et Demanne sur ceux de M. Bowring.

M. Jomard présente douze n.os du Journal turk et arabe du Caire et trois traités grammaticaux imprimés à Boulak. M. Reinaud est chargé de faire un rapport verbal sur ces ouvrages.

M. Jacquet lit un extrait de la chronique du roi d'Atchin en malai.

M. Abel-Rémusat lit un mémoire sur quelques points de la doctrine samanéenne.

Arrivée de la mission russe à Péking.

Le *Journal de Saint-Pétersbourg* du 24 mars contient l'article suivant, que nous accompagnons de quelques éclaircissemens.

On nous communique, y est-il dit, l'extrait suivant d'une lettre écrite par un des membres de notre mission ecclésiastique en Chine, et datée de Péking le 14 décembre 1830 :

« Une rencontre agréable nous était préparée à Tsynkhé, faubourg de la capitale de la Chine, où nous arrivâmes le 30 novembre; c'est là que nous attendaient tous nos bons compatriotes : le médecin, assesseur de collége, *Voitsékhovsky*, qui a su se concilier la confiance générale à Péking, et a même mérité un monument dans la cour de

l'hôtel de la mission, en témoignage de reconnaissance pour la guérison d'un personnage important, ainsi que les étudians *Leontievsky* et *Voznessensky*, avec les membres de la mission ecclésiastique. Ils nous accompagnèrent jusqu'au cimetière russe, situé aux portes mêmes de Péking, et où le Rév. P. Benjamin reçut son nouveau troupeau; la mission se mit en marche processionellement, les ecclésiastiques en calèche et les laïques à cheval, précédés de dix cosaques avec leur officier, tous en grande tenue.

» Une foule de curieux nous accompagna jusqu'à l'hotel de la mission russe, remarquable par son excellente construction, et par la belle simplicité de son architecture; le vénérable archimandrite *Pierre* (1), avec tous les membres de l'ancienne mission, vint recevoir la mission nouvelle aux portes de l'hôtel. Nous nous empressâmes d'entrer dans le temple pour rendre grâces au Tout-Puissant de notre heureux voyage et pour appeler avec ferveur ses bénédictions sur notre auguste monarque, et invoquer le ciel pour la gloire et le bonheur de notre patrie.

» Pendant toute la durée de notre voyage, nous n'avons pu assez nous louer de la bienveillance particulière des commissaires chinois, ainsi que de l'accueil distingué qui nous a été fait à *Khaltchane* (2) par *Houssaï Ambagne* (3) inspecteur en chef des troupes, et par le gouverneur *Meirène-Zanguigne* (4). Nous nous plaisons à faire connaître

(1) C'est M. *Paul Kamenski*, qui avait déjà été auparavant à Péking comme étudiant de la langue chinoire.

(2) Lisez *Kalgan*; c'est la porte de la grande muraille, appelée en chinois *Tchang kia kheou*.

(3) Lisez *Gousaï amban*. Ce n'est pas le nom d'un homme, mais le titre mandchou du commandant d'une division (*Gousa*).

(4) Lisez *Meiren-ni dchanghin*. C'est encore un titre et non pas un nom propre. Le *Meiren-ni dchanghin* est le commandant en second d'une division.

à nos compatriotes la haute considération dont le nom russe jouit dans les contrées lointaines de la Chine. »

Lettre à M. le Rédacteur du Journal asiatique.

MONSIEUR,

Permettez-moi d'ajouter une dernière note au dénombrement des manuscrits connus du *Kammouwa*, inséré dans le 26.e numéro du *Journal asiatique*. J'ai appris depuis l'impression de cette notice, que le magnifique exemplaire du colonel Symes était entré dans la collection de lord Spencer (*Voyez* la *Bibliotheca Spenceriana*). Je pense qu'on doit encore reconnaître deux autres exemplaires (dont un très-incomplet) du *Kammouwa* pali dans la description de la *Bibliotheca Marsdeniana*, pag. 302, manuscrits birmans, siamois et tibétains :

Four large leaves of Burmah or PALI *writing; each leaf containing twice four lines. Their dimensions 21 inches by 3 1/2 (Attached to them was found the following notice: « Indian code or system of morality, from a temple of the » Talapoins in Pegu ». M. Molleson gave a similar one to M. Astle, of twenty leaves, in 1781).*

Cette note, dont le sens est peu précis, et la condition des manuscrits, me paraissent autoriser mon opinion sur leur contenu.

Je crois me rappeler que les listes des *Donations* faites à la Bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta présentent aussi un ou deux manuscrits, dits birmans, qui sont du même format et de la même exécution calligraphique que tous les exemplaires connus du *Kammouwa*.

La Bibliothèque royale vient d'être enrichie par la munificence de S. M. d'un troisième exemplaire du *Kammouwa*, complet et non moins riche que l'exemplaire de l'ancien fonds.

Agréez, Monsieur, &c. É. JACQUET.

Ouvrages orientaux publiés par la Société asiatique de Londres en 1830, et qui viennent d'être mis en vente à la librairie Treuttel et Würtz, *à Paris, rue de Lille, n.° 17.*

1.° *The Fortunate union, a Romance, translated from the chinese original; with notes and illustrations to which is added, a chinese tragedy;* by John Francis Davis, 2 vol. *in-8.°*.... 22 fr.

2.° *Yakkun Nattannawa, a cingalese poem, descriptive of the ceylon system of Demonology; to which is appended, the practices of a Capua or a devil priest, and Kolan nattannawa; a cingalese poem, translated by* John Callaway, 1 vol. *in-8.°*...... 10 fr.

3.° *The Adventures of Hatim Taï, a romance; translated from the persian by* Duncan Forbes; 1 vol. *in-4.°*.......... 22 fr.

4.° *The life of Sheik Mohammed Ali Hazin, written by himself; translated from two persian manuscripts, and illustrated with notes, etc. etc. by* F. C. Belfour; 1 vol. *in-8.°*......... 14 fr.

5.° *Memoirs of a Malayan Family written by themselves, and translated from the original by* W. Marsden; 1 vol. *in-8.°* 3 fr. 50 c.

6.° *History of the war in Bosnia during the years 1737-8 and 9; translated from the turkish by* C. Fraser; 1 vol. *in-8.°*. 5 fr.

7.° *The Mulfuzat Timury, or autobiographical Memoirs of the Moghul emperor Timur, written in the Jagtay turky language, turned into persian by* Abu Talib Hussyny, *and translated into english by major* Charles Stewart. 1 vol. *in-4.°* avec une carte. 16 fr.

8.° *The history of Vartan and of the battle of the Armenians; containing an account of the religious wars between the persians and Armenians, by Elisæus, Bishop of the Amadunians. Translated from the armenian by* C. F. Neumann. 1 vol. *in-8.°*. 13 fr.

Errata pour le cahier de Mars.

Pag. 177, note 3, ligne 1, lisez महामाया *Mahá-máyá.*

— 188, ligne 3, lisez ओम् pour आम्

— 195, note 1, ligne 1, lisez बोधि

— 196, note 2, ligne 3, lisez सुखावती

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

RAPPORT

DE

LA COMMISSION DES CENSEURS

POUR L'ANNÉE 1830.

RAPPORT

DE

LA COMMISSION DES CENSEURS

SUR LA COMPTABILITÉ

DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

EN 1830.

MESSIEURS,

La Société asiatique, dans sa dernière séance générale, nous a chargés d'examiner le compte de ses recettes et de ses dépenses pendant l'année 1830; nous venons soumettre à votre approbation définitive le résultat de notre examen.

RECETTES.

1.° Montant des souscriptions..........	5,550, 73.
2.° Paiement fait par MM. Dondey-Dupré pour leur abonnement au Journal asiatique......................	1,000.
3.° Crédit ouvert par le Roi à l'Imprimerie royale.........................	3,000.
4.° Restant en caisse au 1.er janvier 1830.	2,398.
Total..........	11,948, 73.

DÉPENSES.

1.° Administration, loyer, agence, frais de bureau, ports de lettres, reliure de livres, impressions de circulaires, &c.	1,984, 40.
2.° Impressions d'ouvrages............	2,351, 88.
3.° Journal asiatique..................	6,220, 29.
Total..........	10,556, 57.

Il s'ensuit qu'il restait en caisse au 1.er janvier 1831............................ 1,392, 16.

Cette somme s'accroîtra nécessairement des recettes qui ont eu lieu depuis le 1.er janvier et qui ne figurent point ici, ainsi que de celles qui se feront durant le cours de l'année.

Nous avons l'honneur de proposer à la Société de voter des remercîmens à M. le Trésorier et à MM. les membres de la Commission des fonds, pour le zèle et le soin avec lesquels ils ont administré vos finances.

LABOUDERIE, *rapporteur.*
J. B. EYRIÈS.

Société Asiatique.

RAPPORT

SUR

LES TRAVAUX DU CONSEIL

ET

L'EMPLOI DES FONDS

DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

PENDANT L'ANNÉE 1830,

FAIT

DANS LA SÉANCE GÉNÉRALE DU 28 AVRIL 1831;

SUIVI

DE LA LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ,
DE CELLE DE SES ASSOCIÉS ÉTRANGERS,
ET DE SON RÉGLEMENT.

IMPRIMÉ,
PAR AUTORISATION DE M.GR LE GARDE DES SCEAUX,
À L'IMPRIMERIE ROYALE.

M DCCC XXXI.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL

DE LA SÉANCE GÉNÉRALE DU 28 AVRIL 1831.

La séance s'ouvre à midi, sous la présidence de M. Abel-Rémusat, Président du Conseil de la Société.

Le Procès-verbal de la Séance générale du 29 avril 1830 est lu, la rédaction en est adoptée.

S. A. R. le Prince Théimouraz et M. Carmoly sont présentés et agréés comme membres de la Société.

On dépose sur le bureau les ouvrages, ou les parties des ouvrages dont l'impression a été ordonnée par le Conseil et dont la désignation suit :

Chronique géorgienne, traduite par M. Brosset, membre de la Société, avec le texte géorgien lithographié. Un vol. *in-8.°* — Paris, 1830, Imprimerie royale.

Vendidad sadé, publié par M. Eug. Burnouf, et encouragé par la Société. VI.e livr. *in-fol.*

M. Mohl offre au Conseil, pour la Bibliothèque de la Société, un exemplaire du *Confucii Chi-king sive liber Carminum, ex latina P. Lacharme interpretatione, edidit J. Mohl. Stuttgardiæ*, 1830, *in-8.°*

M. Eug. Burnouf, Secrétaire de la Société, lit le Rapport sur les travaux du Conseil pendant les derniers mois de l'année 1830, et les trois premiers de l'année 1831. (*Voyez* ce rapport textuellement imprimé, page 13).

M. l'abbé de Labouderie, l'un des censeurs, en son nom ainsi qu'au nom de M. Eyriès, annonce qu'il résulte, de l'examen des comptes, que la plus grande exactitude a régné dans la comptabilité. Le Président, après avoir consulté l'assemblée, déclare que les conclusions de ce rapport sont adoptées.

M. Klaproth lit une Notice sur le réglement d'après lequel sont administrées les provinces extérieures de l'empire chinois.

M. Jacquet lit la traduction de la Rencontre du docteur Iu-thsing-i avec l'Esprit du foyer.

M. Reinaud lit une Notice sur la Gazette en turc et en arabe qui s'imprime au Kaire.

(L'heure avancée n'a pas permis d'entendre la lecture des *Considérations sur la philologie comparée*, par M. Stahl.)

Les membres de la Société sont invités à déposer leurs votes pour le renouvellement de la série sortante des membres du bureau et du conseil ; on procède ensuite au dépouillement du scrutin, dont le résultat présente les nominations suivantes :

Président : M. ABEL-RÉMUSAT.

Vice-présidens : MM. KIEFFER, le comte DE LASTEYRIE.

Secrétaire-adjoint et Bibliothécaire : M. STAHL.

Trésorier : M. DELACROIX.

Commission des fonds : MM. le baron DE GÉRANDO, FEUILLET, WÜRTZ.

Membres du Conseil : MM. HASE, BURNOUF, DEMANNE, l'abbé DE LABOUDERIE, Jules MOHL, JOUANNIN, le comte PORTALIS, le comte Amédée DE PASTORET, MARCEL.

Censeurs : MM. EYRIÈS, KLAPROTH.

La séance est levée à trois heures.

Pour extrait conforme :

Eugène BURNOUF,

Secrétaire.

Immédiatement après la séance, M. le Président a reçu du Cabinet du Roi la lettre suivante :

« MONSIEUR,

» Le Roi est fort sensible à la lettre que vous avez » bien voulu lui écrire au nom de la Société asiatique. » S. M. me charge de vous en remercier et de vous prier » de témoigner de sa part à la Société le vif intérêt » qu'il prendra toujours à ses travaux. S. M. desirant » lui en donner une preuve de plus, a ordonné qu'une » somme de deux mille francs fût mise à votre dis- » position pour achat de livres et quelques autres en- » couragemens utiles.

» Je saisis avec plaisir cette occasion pour vous of- » frir, Monsieur, l'assurance de ma considération la » plus distinguée. »

Le Secrétaire du Cabinet,

Signé OUDARD.

Palais-royal, 28 avril 1831.

TABLEAU

DU CONSEIL D'ADMINISTRATION,

CONFORMÉMENT AUX NOMINATIONS FAITES DANS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 28 AVRIL 1831.

PROTECTEUR,

S. M. LOUIS-PHILIPPE, ROI DES FRANÇAIS.

Président honoraire.

M. Le baron SILVESTRE DE SACY.

Président.

M. ABEL-RÉMUSAT.

Vice-présidens.

MM. KIEFFER.
Le comte DE LASTEYRIE.

Secrétaire.

M. Eugène BURNOUF.

Secrétaire-adjoint et Bibliothécaire.

M. STAHL.

Trésorier.

M. Delacroix.

Commission des Fonds.

MM. Le baron Degérando.
Feuillet.
Würtz.

Membres du Conseil.

MM. Étienne Quatremère.
Reinaud.
Chézy.
Eyriès.
Klaproth.
Raoul-Rochette.
Le baron Pasquier.
Le duc de Rauzan.
Le baron de Humboldt.
Saint-Martin.
Le marquis de Clermont-Tonnerre.
Amédée Jaubert.
Agoub.
Grangeret de la Grange.
Caussin de Perceval fils.
Hase.
Burnouf père.
Demanne.
L'abbé de Labouderie.
Jules Mohl.

MM. JOUANNIN.
Le comte PORTALIS.
Le comte Amédée DE PASTORET.
MARCEL.

Censeurs.

MM. EYRIÈS.
KLAPROTH.

Agent de la Société, M. CASSIN, au local de la Société, *rue Taranne*, n.° 12.

N. B. Les Séances du conseil ont lieu le premier lundi de chaque mois, à sept heures et demie du soir, rue Taranne, n.° 12.

RAPPORT

LU

PAR LE SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ

LE 28 AVRIL 1831.

MESSIEURS,

Il y a déjà huit années qu'un Prince, en qui les entreprises utiles sont assurées de trouver un ardent promoteur, présida notre première séance annuelle, et depuis cette époque la Société asiatique n'a cessé de recevoir de son auguste Président les témoignages du plus vif intérêt. Vous savez avec quelle bienveillance le duc d'Orléans voulut plus d'une fois assister à nos réunions, et encourager par sa présence des travaux quelquefois arides. Aujourd'hui, si de hautes convenances privent la Société de cette marque éclatante d'une faveur si précieuse pour elle, ce n'est pas que la main qui l'a soutenue jusqu'ici l'ait abandonnée. Dans la sphère élevée où l'a porté le vœu national, le Roi,

Messieurs, n'a pas oublié la Société asiatique; il a gardé le souvenir des encouragemens que le duc d'Orléans voulut bien donner à notre association naissante, lorsqu'elle n'offrait encore à l'Europe que des espérances et des promesses; et maintenant qu'elle peut compter quelques services rendus aux lettres orientales, le Roi, continuant ses bontés, daigne agréer le titre de Protecteur de la Société asiatique, et garantir ainsi à notre avenir l'appui durable de son nom. La Société, Messieurs, trouvera dans cette nouvelle preuve d'une haute sollicitude, le gage de nouveaux succès, et c'est pour elle un motif de plus de se féliciter que des événemens à jamais mémorables aient remis les destinées de la France aux mains d'un Prince que les nobles habitudes de son esprit appellent à encourager tout ce qui peut augmenter la gloire littéraire de la Patrie.

En vous rendant compte des travaux exécutés pendant le cours de l'année qui vient de s'écouler, le Conseil a besoin de se rappeler l'équité avec laquelle vous savez lui tenir compte des obstacles de tout genre qui peuvent retarder l'entier accomplissement des devoirs que votre confiance lui impose. Sûr que vous appréciez ses efforts constans pour les surmonter, le Conseil voit dans cette certitude la règle de sa conduite, chaque fois qu'il est appelé à vous exposer ce qu'il a fait pour les belles études que vous voulez encourager. Votre bienveillance provoque sa franchise, et si, quand il a pu ajouter au domaine des lettres orientales, quelque nouvelle publication, il aime à vous

dire que le succès a couronné ses travaux, il sait aussi, quand les résultats ne répondent pas à ses espérances, trouver dans le sentiment de ses devoirs le courage de vous l'avouer.

Si le conseil avait repoussé quelque travail de nature à jeter du jour sur l'histoire physique et morale de l'un des peuples si nombreux de l'Orient, si, parmi les publications précédemment entreprises, il en était une seule dont il eût négligé de hâter l'achèvement, sans doute il devrait lui en coûter de reconnaître que l'année qui vient de finir n'a pas été aussi productive que plusieurs de celles qui l'ont précédée. Mais aucun ouvrage nouveau n'a été offert à vos encouragemens, et, parmi ceux dont on avait précédemment ordonné l'impression, il n'en est aucun dont le Conseil ne se soit efforcé d'accélérer la marche par tous les moyens que mettait à sa disposition votre réglement. Des mesures efficaces ont été prises pour rendre plus active la surveillance des travaux commencés, et parmi celles dont on doit attendre les plus heureux résultats, il faut citer le compte que doivent rendre chaque mois les auteurs ou éditeurs des ouvrages publiés ou encouragés par vous. Le Conseil a pu, sans craindre de gêner l'indépendance des auteurs, leur demander des preuves fréquentes de leur empressement à terminer des publications qui vous appartiennent, au moins par la généreuse protection que vous leur assurez. Chargé par vous de veiller à des intérêts qui vous sont précieux, le Con-

seil eût cru les sacrifier, s'il avait balancé à user des droits dont vos suffrages l'investissent. . . .

. . . .

Des trois publications imprimées aux frais de la Société, une seule est achevée complètement : c'est l'extrait de la Chronique géorgienne traduit par M. Brosset, d'après un manuscrit de la bibliothèque du Roi. Vous avez plus d'une fois applaudi au zèle qui a fait entreprendre à M. Brosset l'étude d'un idiome jusqu'alors peu connu parmi nous, et à la persévérance avec laquelle il s'est attaché à explorer ce champ nouveau ouvert à la philologie orientale. Les amis des travaux solides lui sauront gré d'avoir su faire tourner ses connaissances au profit des études historiques. La Chronique géorgienne, dont M. Brosset a donné le texte au moyen de la lithographie, commence en 1378 et finit en 1703. Jusqu'en 1529 elle ne contient qu'une indication peu développée des événemens ; mais à partir de 1575 elle raconte les faits dans le plus grand détail. Toutefois quelques lacunes interrompent encore cette narration, qui pourrait souvent donner une idée plus vraie de cet héroïsme et de ces habitudes chevaleresques dont les voyageurs nous ont accoutumés à chercher des modèles chez les courageux montagnards de la Géorgie. Mais cette imperfection de l'original n'ôte rien au mérite des recherches dont il est devenu l'objet entre les mains de l'éditeur ; et le soin qu'il a pris de discuter, dans une introduction et des notes consciencieuses, tous les points qui peuvent intéresser l'historien et le philologue, fait vivement regretter que

M. Brosset n'ait pas eu à sa disposition un manuscrit plus complet de la chronique originale, ou une histoire plus détaillée et plus réelle de ce peuple célèbre à plus d'un titre.

L'étude d'un des idiomes les plus curieux de l'Asie, étude dont le savant qui nous préside a fait une des gloires de l'érudition française, attendait beaucoup de l'habileté et de la patience de M. Kurz, que le Conseil avait chargé de surveiller la publication du Dictionnaire chinois latin du P. Basile de Glémona. Dans l'origine, cet ouvrage, dont le manuscrit était préparé par M. Kurz, devait être lithographié par les soins de M. Jouy, et c'est ainsi que les premières feuilles vous en avaient été soumises dans la séance générale de l'année dernière. L'impossibilité où s'est trouvé M. Kurz de prolonger son séjour en France jusqu'à l'achèvement de cet ouvrage considérable, a forcé le Conseil de suspendre l'exécution de la lithographie, et M. Kurz ayant proposé tout récemment divers moyens propres à améliorer la partie matérielle du travail, on a dû, avant de rien décider quant au plan primitif, examiner les nouveaux procédés, sous le double rapport de la célérité et de l'économie. Les résultats de cet examen ne peuvent se faire long-temps attendre; et d'ailleurs, le Conseil n'a point à se reprocher un retard dont vous pouvez apprécier le motif, puisqu'avec le désir de mettre entre les mains des personnes qui se destinent à l'étude de la langue chinoise un livre d'une nécessité indispensable, il éprouve non moins vivement le be-

soin de donner à cette édition du Dictionnaire du P. Basile une supériorité marquée sur celle qui parut en 1813 à l'Imprimerie impériale.

Des motifs du même genre, et, dans ces derniers mois, des déplacemens qui ont eu lieu à la typographie orientale de l'Imprimerie royale ont suspendu l'impression du Dictionnaire mandchou et de la Grammaire géorgienne. Le Conseil espère que ces deux ouvrages seront promptement repris, et qu'à la séance de l'année prochaine il aura la satisfaction de constater dans leur marche un progrès plus sensible. Les dispositions que l'Imprimerie royale a dû prendre afin de s'assurer l'emploi facile des ressources nombreuses qu'elle possède pour l'impression des langues asiatiques, n'ont au reste apporté aucun obstacle à la publication du Journal de la Société, et en félicitant la commission à laquelle la rédaction en est confiée, du zèle constant et de la persévérance infatigable dont elle a eu besoin pour regagner le retard de plusieurs mois, il ne vous échappera pas que de tous les ouvrages de la Société, celui à l'égard duquel la surveillance du Conseil est la plus immédiate, est aussi celui dont la marche a été cette année la plus régulière et les progrès les plus rapides.

Des morceaux d'un intérêt remarquable ont distingué cette année le recueil de la Société, et l'ont maintenu, nous osons le dire, au premier rang parmi les publications relatives aux langues, aux littératures et à l'his-

toire des peuples de l'Asie. Notre vénérable président honoraire, M. le baron Silvestre de Sacy, y a déposé des observations approfondies sur une formule employée dans les légendes de quelques monnaies persanes. La commission chargée de la rédaction s'est empressée d'y insérer les mémoires de deux savans étrangers, MM. Wilson et Hogdson, pour donner à leurs belles recherches sur le culte de Bouddha une publicité à laquelle peut moins facilement atteindre la grande et rare collection des Recherches de Calcutta. Pendant que notre recueil rendait cet hommage à deux hommes justement célèbres, le zèle infatigable de M. Klaproth en soutenait presque seul la publication, et l'enrichissait de dissertations importantes, fruit du travail le plus facile et le plus varié. Ainsi, outre des articles savans sur les publications du P. Hyacinthe Bytchourinsky, on doit à M. Klaproth une traduction de la Description du Tubet, augmentée d'additions assez étendues pour former désormais un nouvel ouvrage, qu'il faut remercier M. Klaproth d'avoir publié à part. Deux autres mémoires du même auteur, une table chronologique des principaux événemens relatifs au bouddhisme et l'explication ingénieuse d'une formule sacrée très-célèbre au Tubet, donnent des éclaircissemens sur un sujet qui en ce moment excite à un haut degré l'attention des orientalistes. Enfin M. Brosset a continué de communiquer au Journal asiatique le fruit de ses recherches sur la poésie géorgienne et le roman de Tariel. Si, au milieu de ces dissertations qui se rapportent en grande partie aux usages et aux reli-

gions des peuples de l'Asie orientale, on peut regretter de ne pas trouver un plus grand nombre de morceaux empruntés aux littératures de l'Arabie et de la Perse, c'est qu'il y a dans l'étude des langues de l'orient des époques où certaines nations, qui ne comptaient pas jusqu'alors dans la science, deviennent l'objet de recherches spéciales, et se présentent pour réclamer du public la part d'attention qui leur est due. De quelque manière, au reste, qu'on veuille expliquer le fait que nous signalons, nous pouvons vous donner l'assurance que le Conseil et la commission du Journal ont autorisé avec empressement l'insertion de tous les articles relatifs aux peuples arabes et persans qui leur ont été présentés.

Il est une autre espèce de publications sur lesquelles l'action de votre Conseil s'exerce moins directement, parce qu'elles ne sont pas entreprises en entier aux frais de la Société, et qu'en retour de la souscription plus ou moins élevée que le Conseil leur accorde, il ne peut prétendre au droit d'une sévérité aussi rigoureuse que pour les ouvrages qui réclament et obtiennent tous vos secours. On pouvait s'attendre d'ailleurs, que les embarras, qui depuis plus d'une année ont entravé le commerce de la librairie, agiraient d'une manière fâcheuse sur la publication de ces travaux qui n'ont pas pour se soutenir les encouragemens du public. Toutefois vous apprendrez avec plaisir que, sur les cinq ouvrages auxquels a souscrit la Société, il en est seulement deux qui se sont ressentis de la gêne qui ralentit les entre-

prises littéraires; c'est le texte du roman chinois *Yu kiao li*, et celui de la Géographie arabe d'Aboulféda. Le Conseil peut vous donner la certitude qu'il ne dépendait pas du zèle des éditeurs, M. Levasseur et M. Jouy, de conduire plus rapidement ces deux ouvrages lithographiés. Les autres entreprises particulières auxquelles le Conseil a souscrit, ont fait depuis la dernière séance générale des progrès satisfaisans. Le *Vendidad Sadé* est parvenu à la sixième livraison, et les épreuves de la septième sont en ce moment déposées sur le bureau. M. Jouy, qui est chargé de lithographier le texte, y a fait preuve de la même exactitude et de la même habileté que dans les livraisons précédentes. La troisième livraison des *Lois de Manou*, par M. Loiseleur-Deslongchamps, a paru il y a quelques mois; elle contient des extraits du commentaire sanscrit de Coullouka, déjà imprimé dans l'Inde, ainsi que des variantes empruntées à la belle édition du même ouvrage par M. Haughton. Enfin, le premier volume de l'*Y king* est achevé et il paraîtra bientôt avec le second dont les premières feuilles vous sont présentées aujourd'hui.

Vous connaissez maintenant, Messieurs, les travaux exécutés par les soins du Conseil pendant le cours de l'année dernière, et vous pouvez vous convaincre qu'à l'exception de deux ouvrages, ils ont fait des progrès aussi rapides qu'on pouvait l'attendre du zèle des éditeurs qui en sont chargés. Ma tâche serait maintenant remplie, si le savant célèbre, que vos suffrages ont ap-

pelé à présider le Conseil, ne vous avait accoutumés à chercher dans le Rapport des travaux de la Société, l'exposé de ce qui a été fait de plus important en Europe et en Asie pour avancer les études à la propagation desquelles nous avons consacré nos efforts. Les fonctions dont votre bienveillance m'a honoré m'imposent l'accomplissement du même devoir. Mais comment essayer de reproduire ces jugemens d'une critique toujours si sûre, sans jamais cesser d'être bienveillante, et par-dessus tout cet art de saisir dans un travail ce qui le caractérise, pour lui assigner, dans l'ensemble des découvertes que chaque jour voit naître, sa véritable place? Je ne l'entreprendrai pas, Messieurs, et si j'ose traiter, après M. Abel-Rémusat, un sujet de cette importance, j'ai besoin d'espérer que vous ne me supposerez ni l'ambition de la lutte, ni la crainte, non moins ambitieuse peut-être, de la défaite.

De toutes les associations scientifiques qui se proposent pour but de répandre en Europe la connaissance de la civilisation et des langues de l'Asie, nulle n'a rendu à la science de plus éclatans services que la Société asiatique de Calcutta, dont le plan a servi de modèle aux sociétés formées à Bombay, à Madras et à Londres, pour le même objet. Le monde savant a déjà pu apprécier le mérite des mémoires contenus dans le seizième volume des *Transactions* publiées par cette illustre compagnie. Après les grandes recherches des Colebrooke et des Wilson, il était difficile d'espérer

que rien pût ajouter à la haute renommée de cette collection précieuse. Le seizième volume a résolu ce problème, et sans parler en détail de toutes les parties qui le composent, on ne peut lire sans un vif sentiment de reconnaissance les mémoires de M. Wilson et de M. Hogdson, l'un sur les sectes indiennes, l'autre sur le bouddhisme du Népal. Ce dernier travail surtout se recommande non-seulement par les faits qu'il contient, mais encore par l'extrême intérêt des résultats auxquels il conduit; et cette composition si pleine et si originale acquerra sans doute une nouvelle importance à vos yeux quand vous saurez qu'elle n'est pas étrangère au développement qu'a pris récemment parmi nous l'étude des dogmes et de l'histoire de la religion samanéenne. La première partie du dix-septième volume de la même collection, qui a paru il y a peu de mois, contient une série de mémoires sur la géologie de l'Inde, accompagnés d'un grand nombre de planches. C'est le premier volume publié depuis que cette Société, à laquelle aucune branche des connaissances humaines n'est restée étrangère, a résolu d'insérer dans des parties distinctes les mémoires relatifs aux sciences naturelles, et les dissertations consacrées aux sciences historiques.

A côté de ces travaux élevés, nous devons signaler à votre estime les productions moins célèbres, mais non moins utiles, d'une Société que, sans doute, son titre modeste a seul pu soustraire aux éloges que son dévoûment mérite. Il s'est formé depuis quatre ans à

Calcutta, sous le patronage de la Compagnie des Indes, un comité pour l'instruction publique dont le but est de répandre parmi les Hindous les ouvrages classiques de leur vaste littérature. La presse est le moyen actif employé par cette association honorable, qui, autant qu'il nous est permis de juger de ses intentions par les résultats, a pensé que, pour appeler ce peuple déchu à un état meilleur, il fallait lui inspirer le goût de ces études qui jadis ont fait la gloire de ses ancêtres, et rendre à l'Inde la nationalité de la science en retour de l'indépendance politique que des maîtres étrangers lui ont tant de fois ravie. Il y a, ce nous semble, dans ce projet, une intelligence profonde de l'esprit et des besoins des peuples orientaux, et surtout une appréciation impartiale du genre d'influence que doivent exercer, sur des nations si différentes de nous, nos idées et nos méthodes. Les hommes sensés qui ont conçu et réalisé ce plan, ont cru que c'était méconnaître le caractère propre du génie indien, que d'espérer pouvoir appliquer immédiatement à un peuple livré aux spéculations du mysticisme, divisé de castes et de langues, les résultats que l'esprit d'examen a lentement conquis à l'Europe. Ils ont pensé que si, comme on se plaît à le proclamer, notre civilisation doit un jour éclairer l'univers, le plus sûr moyen de préparer les Hindous à la recevoir était de faire participer toutes les classes de cette société si compliquée aux lumières, fruit des méditations de leurs anciens sages, et dont une caste privilégiée s'était réservé jusqu'ici le monopole. Ainsi, pour faciliter l'étude de la langue savante, le sanscrit,

le Comité a publié deux grammaires, l'une, le *Laghu-kaumudi*, abrégé un peu succinct du grand ouvrage de Pânini; l'autre, le *Mugdhabodha*, qui a cours particulièrement au Bengale. A ces traités élémentaires, il faut joindre le poème nommé *Bhatti*, où l'auteur, grammairien consommé, a su déployer, dans un but purement grammatical, toutes les richesses de la langue sanscrite. Deux traités de rhétorique, le *Sâhitya darpana* et le *Kâvya darsha*, exposent avec de grands détails les règles des nombreuses compositions connues des Indiens, et promettent à la critique des aperçus neufs et piquans. En effet, si, perfectionnée comme elle l'est en Europe, et s'appuyant sur l'analyse comparée des productions de tant de littératures diverses, la critique moderne peut sûrement assigner aux poésies indiennes leur vrai caractère, il n'en est pas moins intéressant d'étudier quelle opinion les critiques de l'Inde privés de toute communication avec d'autres peuples, et abandonnés aux inspirations naturelles de leur génie, ont pu se faire des grandes compositions qui en ont signalé la puissance. Ces traités didactiques ont été suivis d'un ouvrage dramatique du plus haut intérêt, *le Chariot d'argile*, auquel Wilson a donné place dans sa collection célèbre du théâtre indien. C'est jusqu'ici le second drame en sanscrit et en prâkrit dont on possède le texte en Europe, et quand on pense au petit nombre de pièces indiennes dont les manuscrits se trouvent dans nos bibliothèques, et à l'importance extrême du théâtre dans l'ensemble de la littérature brahmanique, on peut apprécier ce que les indianistes doivent

de reconnaissance au comité de Calcutta, pour le choix heureux du *Mritchtchhakati*. Des compositions plus sérieuses ne sont pas restées étrangères à une collection qui doit reproduire les monumens les plus estimés du génie des Brahmanes. Des traités spéciaux sur divers points de jurisprudence sont destinés à populariser parmi les Hindous la connaissance de leur législation, et la publication des axiomes de la philosophie Nyâya et du système Vedânta, en répondant au goût des Brahmanes pour les études spéculatives, fait naître l'espoir que le Comité se hâtera de multiplier par la voie de l'impression ces livres antiques, tels que les Védas et les grands poèmes mythologiques, que les Hindous révèrent comme le fondement divin de leur civilisation, et que l'Europe attend pour la connaître.

Ces divers textes sanscrits s'adressent aux classes supérieures, à celles qui peuvent lire les compositions écrites dans la langue savante. Mais, comme la plus grande partie de la population du Bengale ne comprend que le dialecte vulgaire, le Comité a fait publier, en bengâli, un grand nombre de traités de religion, de morale, de philosophie et de jurisprudence, qui ne sont pour la plupart, que des traductions des ouvrages les plus estimés de la littérature brahmanique. Sous ce rapport, ils n'ont pas pour nous une aussi grande importance que les productions originales en sanscrit; et si nous les mentionnons en ce moment, c'est que vous avez droit de connaître tous les services rendus à l'humanité par cette utile association.

Les heureux effets de ces vues libérales se sont également fait sentir aux anciens conquérans de l'Inde, soumis maintenant comme elle à l'empire de la Compagnie. Parmi les publications en langues persane et arabe destinées aux musulmans, il faut distinguer un ouvrage important pour la connaissance de la législation mahométane, le *Fetawa Alemguiri*, et un extrait du *Seir-almoutakkherim*, histoire moderne de l'Inde. Peut-être il était à désirer qu'on fît paraître l'ouvrage complet, plutôt qu'un extrait toujours insuffisant malgré son étendue. D'autres ouvrages en persan prouvent encore, s'il en était besoin, l'esprit véritablement scientifique du comité qui, en admettant dans sa collection quelques traductions de livres européens, n'a que bien rarement cédé aux habitudes d'une autre Société également respectable, celle des *Livres d'école*, dont le plan ne paraît pas de nature à produire des résultats aussi satisfaisans.

Ces grands services rendus par les Anglais à la science leur assureraient déjà un rang élevé parmi les nations qu'entraîne vers l'étude de l'Orient une louable curiosité. Mais grâces aux ressources que lui fournit son admirable position en Asie, l'Angleterre peut compter encore avec orgueil les services que rend chaque jour à la littérature orientale, la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne. Vous savez quel éclat avaient jeté sur les *Transactions* de cette société les dissertations si neuves et si savantes de M. Colebrooke sur les divers systèmes de philosophie chez les Hin-

dous. La seconde partie du second volume, qui a paru dans le cours de 1830, se place dignement à côté des trois parties qui l'ont précédée. Les rapprochemens nombreux consignés dans le mémoire de M. Harriot sur la langue des peuplades connues dans plusieurs contrées de l'Europe sous les noms de Bohémiens et de Gypsys, confirment une opinion déjà établie, celle de l'origine indienne de ces tribus. Un mémoire de M. Davis donne, sous le titre de *Poeseos sinicæ commentarii*, une espèce d'anthologie composée de morceaux empreints de la décence qui recommande la poésie chinoise, et fait désirer que l'auteur applique ses connaissances dans ce genre de style à un dépouillement de la langue poétique, ouvrage dont l'absence est vivement sentie par les sinologues. Le savant M. Haughton a expliqué d'une manière approfondie une inscription coufique inédite. M. Briggs, déjà connu par la traduction de l'histoire de la puissance musulmane dans l'Inde de Ferishtah, a donné une biographie détaillée de ce célèbre auteur. Enfin, M. Tod a su, à l'occasion d'une bague indienne trouvée en Angleterre, développer de nouveau les ingénieux rapprochemens qu'il a plus d'une fois essayé d'établir entre les usages et les opinions des Hindous, et les traditions des peuples de l'Europe septentrionale.

Les travaux de la Société asiatique de Londres n'ont pas ralenti un seul instant l'activité du Comité formé dans son sein pour la traduction des ouvrages orientaux; et des publications variées, dont plusieurs doi-

vent prendre rang dans la science, attestent l'excellent esprit qui le dirige, en même temps que le zèle des savans qui s'y sont associés. La traduction des *Mémoires de Timour,* par le major Stewart, qui complète l'ouvrage de White, en fournissant à l'histoire de l'Asie au XIV.e siècle, des renseignemens nouveaux, offre encore ce genre d'intérêt qui distingue les biographies des hommes célèbres lorsqu'elles sont écrites par eux-mêmes. M. Balfour a publié la *Biographie du sheik Mohammed Ali-Hassim,* qui présente une vive peinture de la vie privée d'un noble persan et des malheurs de son pays au milieu du dernier siècle. Un orientaliste allemand, M. Neumann, a traduit de l'arménien l'*Histoire du roi Vartan,* qui répand un grand jour sur les guerres de religion entre les Arméniens et les Persans au V.e siècle de notre ère. Un de ces ouvrages d'imagination dont l'Orient abonde, le roman de *Hatim Taï,* a été traduit par M. Forbes. Mais la publication la plus originale que nous devions au comité est celle du livre malais traduit par le savant Marsden. Les mémoires d'une famille de marchands malais sont remarquables à la fois par l'intérêt historique, les détails de mœurs et la gracieuse simplicité du style. Ils donnent une idée aussi avantageuse du caractère national des Malais, que peu favorable du gouvernement hollandais à cette époque. Enfin, parmi les traductions que le comité promet de faire paraître prochainement, nous devons citer l'ouvrage que M. Briggs se propose d'ajouter à ses grands travaux sur l'histoire musulmane de l'Inde. C'est une version du *Seiralmoutakherim,* qui

peut passer pour nouvelle, puisque l'interprétation qu'en avait donnée au Bengale un Français renégat est à-peu-près illisible, et que l'édition en a été presque entièrement détruite dans un naufrage.

Vous aimez encore, Messieurs, à compter au nombre des institutions qui ont le plus aidé à l'avancement de la littérature orientale la respectable Société biblique, dont il ne nous appartient pas de juger ici le but désintéressé et les nobles efforts, mais dont nous ne pouvons oublier les inappréciables services dans la sphère moins élevée de la philologie et de l'ethnographie. Sans parler des éditions de la Bible et du Nouveau-Testament publiées dans quelques langues généralement étudiées, comme l'hébreu, l'arabe, le persan et le grec moderne, on annonce l'apparition prochaine des saintes écritures dans le dialecte des Berbères de l'Afrique, et d'une partie du Nouveau-Testament en javanais, laquelle s'imprime maintenant à Sérampore par les soins de M. Brükner. Dans le sud de l'Inde, la Société poursuit avec soin la révision de la traduction tamoule par M. Rhenius, et s'efforce d'assurer à ce travail une supériorité incontestable sur la version de Fabricius. Les éditions du Nouveau-Testament, en *malayalam* et en *canara*, sont sous presse, et, ce qu'on n'apprendra pas avec moins d'intérêt, le comité de Colombo a résolu de commencer l'impression du Nouveau-Testament pali en caractère barmans. M. Judson, auquel on doit le premier dictionnaire barman anglais, a fait imprimer trois traités religieux en langue barmane, qui se composent

d'un exposé de la religion chrétienne, en quatre parties, d'un cathéchisme pour les enfans, enfin d'un traité qui, sous le titre de *Balance d'or*, offre la comparaison du christianisme et du bouddhisme; les deux premiers ouvrages ont été traduits en siamois, et tous les trois en *taling*, langue qui se parle dans la plus grande partie du Pégou. En même temps le révérend Tomlin commence une traduction des évangiles du chinois en siamois, avec le secours d'un interprète siamois, chinois de naissance. On peut d'avance apprécier quels éclaircissemens plusieurs dialectes encore peu connus recevront de ces publications diverses, et nous ne pouvons trop vivement en remercier les missionnaires zélés qui les ont entreprises. On doit en même temps signaler comme une amélioration importante le soin qu'a pris la Société biblique de s'adjoindre un orientaliste distingué, M. Griendfield, chargé de soumettre à un examen sérieux la partie de la philologie orientale. Ce choix nous assure que la Société biblique ne ralentira pas ses efforts, et nous avons lieu d'espérer qu'elle trouvera dans la surveillance de M. Griendfield une garantie contre les erreurs où peut entraîner quelquefois le désir même d'atteindre promptement un but noble et utile.

Si les succès obtenus par les sociétés savantes dont nous venons de vous exposer les travaux, ont droit à l'estime de tous ceux qui prennent intérêt aux progrès des connaissances humaines; quelle reconnaissance ne doit-on pas à ces hommes studieux qui, seuls, privés des puissans secours que procure l'esprit d'association,

s'efforcent cependant d'ajouter aux découvertes que la patiente curiosité de l'Europe arrache chaque jour à l'Orient? Les espérances qui les soutiennent sont les nôtres; le but que nous poursuivons en commun, ils espèrent l'atteindre par des travaux isolés. Aussi ont-ils un double titre à l'attention que vous accordez à tout ce qui peut répandre quelque jour sur l'histoire physique et morale des peuples orientaux.

La littérature et la langue de l'une des nations les plus anciennes de l'Asie, celle des Hébreux, continue à être l'objet de travaux destinés à en généraliser de plus en plus la connaissance. A Londres, M. Lee, à Paris, M. Glaire, ont publié chacun un dictionnaire hébreu. Le travail de M. Glaire, rédigé avec soin d'après les meilleurs lexiques, a spécialement pour but de ranimer parmi les membres du jeune clergé français le goût d'études malheureusement trop négligées. Les vœux honorables de l'auteur ne pourront manquer de se réaliser lorsqu'il aura fait paraître la grammaire hébraïque qu'il se propose de publier sur le même plan. D'un autre côté, M. Carmoly, pour répandre parmi les Israélites la connaissance de leur histoire, publie en hébreu une *Biographie des Israélites célèbres*, dont la première livraison a obtenu les suffrages des personnes qui se livrent à l'étude de la littérature rabbinique. En Allemagne, le célèbre hébraïsant Rosenmüller a publié le vingtième volume de ses *Scholies* (comprenant l'Ecclésiaste, le Cantiques des cantiques), répertoire immense de tout ce que la critique de l'Ancien-Testament

a produit de plus exact et de plus approfondi. Le même auteur a fait paraître un volume de la quatrième partie de son *Archéologie biblique*, contenant la minéralogie et la botanique sacrées. Ce dernier traité est bien supérieur à l'*Hierobotanicòn* de Celsius, qui d'ailleurs était devenu très-rare. Outre ces ouvrages spéciaux, l'Allemagne vient de donner le jour à une publication d'un intérêt plus général, l'*Histoire critique des idées religieuses de l'Ancien-Testament*, par M. Gramberg. Cet ouvrage étendu, fruit de la critique la plus hardie, paraît devoir se placer au rang des travaux qui honorent le plus l'érudition allemande.

L'étude de la langue arabe doit cette année au zèle de M. Freytag de Bonn, des acquisitions importantes. Le premier volume de la nouvelle édition du dictionnaire de Golius vient de paraître, et on annonce que la moitié du second volume est terminée. Outre les additions nombreuses dont il est enrichi et qui en font un travail nouveau, cet ouvrage a le mérite incontestable de rendre accessible aux personnes qui veulent étudier l'arabe, un dictionnaire devenu rare depuis long-temps. M. Freytag a de plus fait paraître un traité complet sur la métrique des Arabes, destiné en partie à combattre le système d'un autre savant allemand, M. Ewald. A Halle, M. Roediger a donné une nouvelle édition des fables de Locman; le même ouvrage, lithographié à Paris par M. Price, doit bientôt paraître. Parmi les publications prochainement annoncées, il faut citer avant tout la réimpression de la grande et

belle grammaire de M. Silvestre de Sacy. Enfin on nous fait espérer l'achèvement de la concordance du Coran, par M. Glaire, ouvrage utile, auquel l'auteur travaille depuis plusieurs années. A Londres, la Société africaine a fait imprimer la dernière partie des papiers inédits de Burkhardt. Ils se composent d'un ouvrage sur les Bédouins, rempli de détails nouveaux, et d'une collection de proverbes recueillis par Burkhardt chez les Arabes du désert, et suivis d'explications historiques et grammaticales. Sir W. Ouseley a bien voulu se charger de revoir cette publication, dernier hommage rendu à l'un des voyageurs les plus consciencieux et les plus actifs de notre temps. A côté de cette publication, il faut placer un travail exclusivement historique, l'excellent livre de M. Wilken sur les croisades, dont le tome VI vient de paraître. Ce volume, qui commence avec le XIII.ᵉ siècle après la conquête de Constantinople par les croisés et qui se termine à l'année 1247, comprend une période que les recherches de MM. Michaud et Reinaud ont déjà soigneusement éclaircie. Le savant M. Wilken, en rendant hommage par de fréquentes citations aux travaux de ses devanciers, ne néglige pas toutefois de discuter les autorités sur lequelles il s'appuie, et de puiser, autant qu'il lui est permis, les faits aux sources originales. Ce mérite si précieux de la variété et de l'abondance des détails, mérite que la connaissance des textes peut seule donner à un ouvrage historique, est aussi ce qui distingue le travail si justement célèbre de M. de Hammer, l'*Histoire de l'empire ottoman*, qui a recueilli plus d'une

fois, au sein du Conseil, les témoignages d'une estime dont nous ne pourrions, dans une revue aussi rapide, reproduire l'expression sans l'affaiblir. Si le besoin qu'éprouve la politique de connaître les causes de la grandeur et de l'affaiblissement de la puissance ottomane n'est pas étranger à l'empressement avec lequel a été accueillie la grande composition de M. de Hammer, on peut dire qu'un motif du même genre, l'intérêt de la diplomatie, recommande les vocabulaires français-turcs, publiés par M. Artin Hindoglou à Vienne, par M. Rhazis, et par un de nos compatriotes, M. Bianchi.

Quelqu'intérêt qui s'attache à ces travaux divers, il faut reconnaître que la littérature des principaux peuples musulmans n'a pas vu naître cette année un aussi grand nombre de compositions nouvelles que quelques autres branches des lettres orientales. L'étude de la langue et des traditions de la Perse, a reçu toutefois des secours variés et nombreux. M. Charmoy a publié avec des additions étendues un extrait de l'*Eskender-nameh*, poème de Nizami, sur l'expédition d'Alexandre-le-Grand contre les Russes, d'après la traduction de M. L. Spitznagel; le premier volume vous a été présenté dans la séance générale de l'année dernière, et le tome second ne tardera pas à paraître. Le texte persan du grand ouvrage de Ferishtah, revu par M. Briggs, a été lithographié à Bombay aux frais de la Compagnie des Indes. C'est une heureuse innovation que d'avoir appliqué aux impressions orientales un procédé qui, s'il a déjà produit en Europe des résultats inattendus,

doit en faire espérer de plus vastes encore en Orient, où il est si aisé de mettre à profit la rare habileté des calligraphes. Aussi le facile emploi de la lithographie a déjà fait naître plusieurs entreprises de ce genre dans diverses parties de l'Inde, et on remarque avec satisfaction que les procédés matériels de cet art se perfectionnent à mesure que l'application en devient plus générale. Les premiers essais faits à Calcutta dans ces dernières années laissaient encore quelque chose à desirer. L'*Anwari Sohaili* de Bombay atteste un progrès très-remarquable, et les derniers spécimens que la Société biblique a fait exécuter à Madras, dans de très-grandes dimensions, égalent en perfection les plus beaux manuscrits. La lithographie paraît devoir s'appliquer avec succès à tous les genres de publications; ainsi on annonce comme devant paraître à Bombay, une nouvelle édition du *Bourhani-khâti*, lexique indispensable pour l'étude du persan, et dont la seule édition qui soit parvenue en Europe est déjà rare. Sir Harford Jones, ancien ambassadeur en Perse, promet de faire prochainement paraître l'histoire de la famille régnante, ouvrage qu'il a reçu des mains du roi de Perse actuel, et dont il a confié la traduction à la plume savante de M. Shea, auquel nous devons déjà la traduction du premier volume de l'histoire de Mirkhond. Un fragment extrait du *Shah-nameh* a été de nouveau publié par M. Robertson, avec une traduction littérale. Mais de toutes les publications relatives à la Perse, la plus importante, sans contredit, est l'édition du texte entier du *Shah-nameh* de Firdausi, en quatre volumes,

par le capitaine Macan. On doit l'achèvement de cette grande et honorable entreprise à la libéralité du Roi d'Aoude qui a consenti à en faire les frais, après que la Compagnie des Indes, qui avait commencé l'ouvrage, eut refusé de le continuer. C'est donc à ce prince ami des lettres, et qui leur a déjà rendu d'autres services, que le monde savant est redevable de la première édition complète de cette grande épopée, précieux recueil des traditions historiques et poétiques de l'ancienne Perse. M. Macan a pris le soin d'ajouter au texte, le *Ferhengui Shah-nameh*, ou le dictionnaire des mots antiques; il ne manquerait rien à cette belle publication si l'éditeur avait cru devoir donner un choix de variantes, addition nécessaire à un texte si corrompu, et sur lequel la critique aura long-temps encore à s'exercer.

Si l'on doit juger par le nombre des travaux auxquels donne lieu une littérature, de l'importance qu'on attache à connaître le peuple auquel elle appartient, on peut dire que l'Inde est une des contrées de l'Asie qui de nos jours excite dans l'Europe savante le plus vif intérêt. Elle doit cet avantage à la haute renommée dont ses philosophes sont en possession depuis des siècles; elle le doit surtout aux vives lumières que les communications des érudits anglais et les travaux des savans du continent, ont déjà jetées sur sa langue, sa poésie et ses systèmes religieux. Dans un temps où l'histoire de l'humanité appelle les efforts et absorbe la curiosité des intelligences qui ont renoncé à prendre une

part active au mouvement des sociétés modernes, une nation aussi anciennement cultivée, aussi originale, aussi indépendante dans son développement, doit occuper une place importante dans l'ensemble des travaux historiques dont l'Asie est devenue l'objet. Les ténèbres qui enveloppent l'histoire de sa civilisation sont d'ailleurs loin d'être complètement dissipées, et à l'importance du sujet, s'ajoute la nouveauté même d'une étude qui promet à tous ceux qui s'y livrent des résultats auxquels l'état de la science assure pour longtemps une valeur réelle. Aussi l'Allemagne, cette terre classique de l'érudition, voit naître chaque jour quelque travail qui place un nom nouveau à côté des noms justement célèbres des Bopp, des Schlegel et des Lassen. A Saint-Pétersbourg, M. de Adelung a donné, sous le titre de *Literatur der Sanskrit-Sprache*, une bibliographie indienne étendue. A Berlin, M. Benary a publié la traduction latine d'un petit poème, le *Nalodaya*, dont le texte avait déjà paru dans l'Inde. M. Franck a fait paraître le second et le troisième cahier de son recueil intitulé *Vyâsa*, publication que recommandent des recherches intéressantes sur divers points de la philosophie indienne. L'antique législation des Brahmanes recevra du même auteur les éclaircissemens dont elle a encore besoin, si, comme il nous le fait espérer, il publie bientôt une édition vraiment critique du plus ancien code de l'Inde, les *Lois de Manou*, et si à l'explication du texte il ajoute un commentaire consciencieux sur les institutions religieuses et civiles de ce pays, commentaire sans lequel

les reproductions des éditions antérieures n'auront jamais qu'une utilité restreinte. Le besoin d'une extrême correction, si vivement senti dans un pays où la critique verbale a fait tant de progrès, a engagé M. Bopp à commencer une édition nouvelle du bel épisode de *Nala*, qu'on recherchera toujours comme le premier texte sanscrit publié en Europe, à une époque où on manquait encore de l'inappréciable secours du dictionnaire sanscrit de Wilson. La moitié du texte avec la traduction latine a déjà paru, et l'on a droit de compter sur la prochaine publication de la seconde partie et des notes. A Bonn, l'édition des fables de l'*Hitopadesha*, si savamment élaborée par MM. de Schlegel et Lassen, s'enrichira bientôt de la taduction latine et des notes, dans lesquelles les amateurs de la littérature indienne trouveront, avec une interprétation complète du texte, les détails indispensables sur les mœurs et les usages de l'Inde, qui seuls peuvent garantir aux travaux de la philologie une utilité et un avenir durables. Ces diverses réimpressions de textes s'appuient sur une analyse savante de la langue; c'est ainsi que la grammaire, si remarquable, de M. Bopp, est devenue, de la part de M. Lassen, l'objet d'un examen sérieux et d'observations étendues, qui font pour la première fois connaître les travaux des grammairiens indiens sur l'état primitif de leur langue. Le même genre d'utilité assure au *Specimen du Rigveda* de M. Rosen, une valeur plus grande que celle qu'on serait tenté d'attacher à ce court fragment. C'est moins parce qu'il donne les premières poésies ori-

ginales qu'on ait encore extraites de cet antique recueil de la théologie et de la philosophie indiennes ; c'est plutôt sous un point de vue plus restreint en apparence mais non moins fécond, sous le rapport philologique, que le *Specimen du Rigveda*, mérite toute l'attention du public savant. On y reconnaît la plupart des formes grammaticales dont M. Lassen avait, grâces à la plus ingénieuse divination, ravi le secret aux grammaires originales des Brahmanes; et, ce qui n'est pas moins frappant, on y retrouve les principaux traits qui caractérisent l'idiome zend des livres de Zoroastre, idiome qui est déjà devenu en France l'objet de recherches spéciales. Ainsi il est maintenant possible de remonter, dans l'histoire de la littérature de l'Inde, à une époque bien ancienne, sans doute, où les deux langues les plus savantes peut-être de l'Asie, le sanscrit du Gange et le zend de la Bactriane, se confondaient presque complètement en un seul et même idiome, résultat d'une grande portée historique, et qui acquiert une nouvelle importance, quand on pense aux rapports intimes qui rattachent le sanscrit et le zend aux langues primitives de l'Europe.

Pendant que la philologie prépare à l'histoire orientale d'aussi précieux secours, et assure à ses recherches futures l'appui solide des faits, des savans plus hardis essaient de réaliser le plan du vaste édifice dont les efforts laborieux de l'érudition amassent de toutes parts les matériaux. Bien des faits relatifs à l'Inde ont été livrés à la curiosité publique. Les travaux de la Société

de Calcutta et la traduction de plusieurs textes ont éclairci un grand nombre de questions de détail. Mais on manquait jusqu'ici d'un livre qui exposât d'une manière suivie le resultat général des recherches entreprises depuis vingt ans, et sans vouloir déprécier outre mesure le travail de Ward sur les Hindous, il est permis de dire que l'inexactitude bien constatée de ses traductions, et sa partialité trop peu déguisée contre le peuple dont il retrace les mœurs et les usages, diminuent beaucoup le mérite d'une compilation quelquefois utile à consulter. Avec plus d'impartialité et des lectures plus variées et plus judicieuses, M. de Bohlen a voulu présenter le tableau complet de la civilisation indienne, et l'on peut dire que c'est le premier travail consciencieux dont les recherches récentes aient fourni les matériaux. Sans parler de la comparaison des institutions de l'Inde avec ce que l'antiquité classique nous apprend de l'Egypte, le livre de M. de Bohlen se distingue par des parties spéciales traitées avec beaucoup de soin. Les sciences exactes y occupent une place considérable, et les résultats auxquels est parvenu l'auteur, paraissent devoir assurer aux Brahmanes la priorité dans les grandes découvertes qui appartiennent à l'astronomie ancienne. Enfin, et c'est là ce qui recommande surtout cette estimable publication, l'auteur y fait preuve d'une connaissance étendue de la langue et de la littérature sanscrite, à laquelle il emprunte ses autorités. C'est, dans ce genre de travaux, une nouveauté trop remarquable pour que nous omettions de la signaler à l'estime

des personnes, chaque jour plus nombreuses, qui pensent que le temps est venu de substituer enfin l'étude des faits à de vaines hypothèses, et de puiser l'histoire de l'Orient à ses véritables sources.

Sur le continent, le rapide essor qu'a pris l'étude de la langue sanscrite; en Angleterre, les intérêts d'une puissance colossale ouvrent chaque jour à la science un immense champ de recherches que des siècles n'épuiseront pas. Les débats qui ont naguère appelé l'attention du Parlement sur la question du privilége de la Compagnie des Indes, ont donné naissance à une foule de publications relatives aux usages, à l'état social et à la population des nations diverses soumises à la Compagnie. La commission du Parlement anglais vient de publier quatorze rapports, résultat d'une enquête approfondie, et qui renferment les explications des hommes les plus éminens sur tous les points qui touchent aux intérêts politiques de cet empire gigantesque. Certes c'est un curieux spectacle de voir des hommes comme Elphinstone, Jenkins, Robinson et tant d'autres, dévoiler les ressorts des gouvernemens auxquels a succédé la Compagnie, et indiquer les prudentes mesures qui ont été adoptées pour remplacer au profit de la puissance anglaise les pouvoirs nationaux, en respectant des préjugés d'autant plus chers aux vaincus, que c'est presque la seule chose que leur aient laissée les vainqueurs. Beaucoup d'ouvrages ont paru sur ce sujet si digne des méditations de l'historien et du publiciste.

Mais aucun, peut-être, n'égale en étendue et en importance l'excellent livre de M. Briggs sur l'*Impot territorial aux Indes*, que nous ne balançons pas de signaler comme un traité complet de l'économie politique chez les peuples orientaux.

En même temps que l'état social de l'Inde paraît au grand jour de la publicité moderne, des travaux destinés à un moins vaste théâtre, doivent compléter les notions déjà rassemblées par les Anglais sur les religions et les idiomes anciens de ce pays. A Calcutta, le célèbre Wilson promet une traduction du *Yadjourveda*, et en même temps prépare une seconde édition de son dictionnaire sanscrit, qui est déjà très-avancée. A Londres, M. Haughton a commencé l'impression d'un grand dictionnaire sanscrit, bengali et anglais, qui paraîtra sous le patronage de la Compagnie des Indes. Cet ouvrage, fruit des longs travaux de l'un des savans les plus consciencieux dont l'Angleterre s'honore, doit servir à éclairer l'un par l'autre les deux idiomes les plus riches qui aient fleuri dans l'Inde depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. Enfin un dialecte du sud de l'Inde, jusqu'ici peu étudié, le singhalais, attire en ce moment l'attention des missionnaires anglais, et le Rév. Clough publie en deux volumes un dictionnaire de cette langue qui vient s'ajouter aux secours de tout genre rassemblés dans ces derniers temps, comme pour éclairer à la fois d'une lumière inattendue une des religions jusqu'ici les moins connues de l'Asie, celle de Bouddha.

Au nombre de ces secours vous avez déjà compté les volumineuses collections du *Kandjour* du *Tandjour*, que la Société asiatique de Calcutta doit aux efforts heureux de M. Hogdson. L'acquisition de ces archives religieuses du bouddhisme, qui ne peuvent manquer de trouver quelque jour de laborieux explorateurs, suffirait déjà à la renommée de M. Hogdson. Ce voyageur célèbre a fait plus encore; il a voulu que l'Europe profitât des lumières que son séjour au Nepâl et ses longs entretiens avec des prêtres intelligens lui avaient permis de rassembler. Les mémoires qu'il a insérés dans les collections de Calcutta et de Londres, et que nous vous signalions tout-à-l'heure, contiennent les résultats d'observations et de questions judicieusement dirigées sur les points les plus élevés de la doctrine samanéenne. Jusqu'ici les renseignemens qu'on possédait sur cette religion laissaient subsister quelque incertitude quant au principe philosophique qui en fait la base. On n'avait pas saisi complètement le rapport de Bouddha avec l'univers, ce phénomène sans réalité et jusqu'alors sans cause. L'existence d'une triade toute philosophique qui se résout dans une intelligence supérieure, donne une solution définitive à ces grands problèmes, et permet d'apprécier la relation du bouddhisme avec le brahmanisme au sein duquel il est né. C'est le mérite de M. Hogdson d'avoir le premier assigné à ces doctrines obscures leur véritable caractère, d'avoir distingué nettement le fonds philosophique de la forme symbolique, et ce mérite, il faut d'autant moins hésiter à lui en faire honneur, que le plus neuf de tous ces résultats

vient de recevoir en France une entière confirmation. M. Abel-Rémusat, dont les recherche sont déjà tant fait pour l'histoire du culte de *Shâkya*, en soumettant à un examen nouveau quelques opinions hasardées du célèbre de Guignes, a démontré que la croyance à la trinité bouddhique était un dogme fondamental, admis également par les plus savans samanéens de la Chine, et dissipé ainsi les doutes que la ressemblance de ce dogme avec ceux du brahmanisme et sa présence au Népâl pouvaient faire naître sur son authenticité. Dans ce mémoire, qu'il a communiqué au conseil et inséré dans le Journal asiatique, M. Abel-Rémusat a résolu d'autres questions non moins importantes relatives aux opinions religieuses et philosophiques des sectateurs de Bouddha. Mais de tous les travaux qu'il vient de consacrer à cet inépuisable sujet, celui dont la publication est le plus vivement attendue, parce que les résultats en sont le plus frappans, c'est le voyage de *Fa-hien* dans l'Inde vers l'an 399 de J.-C. Un religieux chinois qui au IVe siècle traverse la Tartarie et les monts Himâlaya, pénètre dans le nord de l'Hindoustan, visite les lieux où vécut le dieu qu'il révère, consacre quinze années à cette course pieuse, profitant de son séjour dans l'Inde pour apprendre le sanscrit, et rassembler les livres de la loi : c'est là un de ces phénomènes curieux qu'on ne s'attend pas à trouver au fond de l'Asie à une époque aussi reculée. Mais la singularité d'un tel livre n'en est que le moindre mérite. *Fa-hien* a observé les usages des pays qu'il a traversés avec une exactitude qui ferait honneur à un Européen. Sa relation est une

histoire complète de l'état du bouddhisme dans l'Inde à l'époque où il l'a visitée. Enfin ce qui donne une grande valeur historique à son voyage, c'est qu'il fournit le moyen de fixer d'une manière rigoureuse les lieux où naquit et mourut le fondateur de ce culte célèbre. M. Abel-Rémusat, qui a fait précéder le récit de *Fa-hien* des éclaircissemens qu'il a puisés dans une immense lecture, va bientôt en publier une traduction complète, et nous avons lieu d'espérer qu'il la fera suivre de plusieurs relations du même genre, qui pour être plus récentes, n'en contiennent pas moins des détails aussi exacts sur la géographie ancienne de l'Hindoustan, encore si peu connue. Ainsi, grâces à de savans rapprochemens et à des comparaisons rigoureusement établies, les livres chinois sont appelés à éclaircir des questions pour la solution desquelles l'Inde seule semblait ne devoir offrir aucun secours.

Toutefois, nous devons nous hâter de le dire, de même que les religieux chinois venaient, dans les premiers siècles de notre ère, visiter les lieux où leur religion prit naissance, c'est aussi à l'Inde que nous devons revenir, c'est à sa langue et à ses systèmes philosophiques qu'il faut se reporter, si on veut comprendre d'une manière complète les principes du bouddhisme, et le sens intime de sa terminologie purement indienne. Le culte de *Shâkya* est un produit de l'Inde; long-temps le sanscrit fut l'idiome sacré de ses livres et de ses prêtres: il l'est même encore chez les Barmans et les Singhalais, puisque le pâli n'est qu'un dialecte légè-

rement altéré de la langue des Brahmanes. Les Chinois, dont on retrouve partout l'exactitude et la critique, ont donné l'exemple de ce retour vers l'Inde, qui peut désormais rendre si fécondes les études relatives à la religion de Bouddha. Le célèbre vocabulaire pentaglotte imprimé à Pékin en est un curieux exemple : ce vaste répertoire des termes du bouddhisme, transcrits dans les cinq langues principales de l'Asie, contient l'expression sanscrite de chacun de ces termes en caractères tibétains. Les travaux de M. Abel-Rémusat suffisent pour faire juger combien un tel ouvrage, entre des mains habiles, peut servir à débrouiller les points les plus obscurs de la morale et de la métaphysique de Bouddha. La publication de ce vocabulaire, avec tous les éclaircissemens que chaque article et chaque mot, pour ainsi dire, appellent indispensablement, sera donc une sorte d'exposition des dogmes principaux et des notions fondamentales de cette religion, dont la doctrine ésotérique a été jusqu'ici peu étudiée. Pour entreprendre ce travail il fallait réunir la connaissance des cinq idiomes savans de l'Asie orientale, et pouvoir soumettre toutes les parties du vocabulaire à un contrôle suivi. M. Abel-Rémusat a déjà rassemblé des matériaux considérables pour cette publication, et il a bien voulu charger de la partie sanscrite un des membres de votre Conseil qui s'est voué depuis plusieurs années à la comparaison des dialectes savans de l'Inde avec le sanscrit.

L'étude de l'un de ces dialectes, le pâli, reçoit en ce moment du zèle de plusieurs voyageurs des secours qui, nous l'espérons, tourneront au profit des recherches dont le culte de Bouddha devient l'objet. Vous connaissez déjà la belle collection de manuscrits pâlis et barmans rassemblée dans l'Inde par M. Bélanger, botaniste du jardin de Pondichery. Vous apprendrez sans doute avec une vive satisfaction que le ministre de l'Intérieur vient de faire déposer à la Bibliothèque du Roi ces manuscrits curieux. C'est M. Bélanger qui a offert au gouvernement cette collection unique sur le continent, en retour des encouragemens qui lui ont été accordés pour la publication de ses voyages en Asie. Ainsi, grâces au dévoûment de ce voyageur, la Bibliothèque du Roi s'enrichit d'une collection qui surpasse en importance celle du savant missionnaire Tolfrey, dont le Cabinet des manuscrits doit la possession au zèle de son conservateur, M. Abel-Rémusat. La Bibliothèque a en outre récemment acquis un ouvrage considérable en pâli, sur les rites et les cérémonies religieuses dans le royâume d'Ava, lequel a été apporté d'Angleterre par M. Leake. Au milieu de ces acquisitions importantes, un témoignage éclatant de la faveur royale est venu ajouter encore à nos richesses. Deux officiers distingués de la marine française, M. de Panis et récemment M. Poutier avaient fait hommage au Roi de quatre manuscrits pâlis, ornés avec tout le luxe de l'Orient. Le Roi, en ordonnant que ces beaux ouvrages seraient déposés au Cabinet des manuscrits, a voulu donner une récompense publique au zèle éclairé de

MM. de Panis et Poutier, et en même temps témoigner sa constante sollicitude pour le dépôt précieux dont les trésors sont, aux yeux des étrangers, une des gloires de la France.

Les accroissemens que la Bibliothèque du Roi vient de recevoir dans ces derniers temps ne seront que le prélude d'acquisitions plus étendues et plus varieés, si un gouvernement ami des lumières et des études graves continue d'assurer aux travaux des voyageurs d'honorables encouragemens. Partout le gout de la science, si répandu de nos jours, éveille les tentatives individuelles. Aucun des objets qui peuvent intéresser l'histoire de l'homme, ne reste maintenant étranger à la curiosité des nombreux explorateurs de l'Asie. C'est ainsi qu'un naturaliste français, M. Lamare-Picot, tout en donnant l'attention la plus soutenue à la branche des connaissances humaines qu'il cultive spécialement, a trouvé le moyen d'ajouter à ses riches collections d'histoire naturelle une collection certainement plus nouvelle et non moins précieuse. Frappé du spectacle imposant des cérémonies indiennes, de la singularité des usages et surtout de la variété de traits et de couleurs qui distinguent les diverses castes du Bengale, M. Lamare-Picot s'est attaché à recueillir des images de divinités, des ustensiles employés dans les cérémonies religieuses, des meubles et armes, et particulièrement de petites statues, qui représentent les Hindous dans les diverses conditions de leur vie sociale. Cette collection contient plusieurs spécimens de ces représen-

tations grossières des divinités indiennes qui figurent dans les fêtes sacrées, pour être détruites après avoir reçu l'hommage de la superstition populaire. Des figurines en cuivre variées et nombreuses offrent des images plus respectées des principaux objets du culte. Des vases, des lampes et autres instrumens peuvent servir à expliquer quelques particularités des cérémonies que la religion impose aux Brahmanes. Mais ce qui parmi tant d'objets dignes d'attention excite au plus haut degré l'intérêt, ce sont les statuettes de travail Hindou dont quelques-unes sont exécutées avec une grande perfection. Elles forment une galerie à peu près complète des castes du Bengale, depuis le Brahmane jusqu'au dernier des artisans; et, chose remarquable, elles se distinguent l'un de l'autre par des nuances très-sensibles dans la teinte de la peau, quelquefois même par des différences plus profondes dans les traits du visage. Ainsi, outre les notions positives qu'elle donne sur la vie civile et religieuse des Hindous, cette collection fournit encore des matériaux intéressans pour ces belles recherches de l'éthnographie, qui sont quelque-fois la seule histoire des peuples. Enfin on y compte plus de vingt statues de Bouddha, que l'invasion des Anglais chez les Barmans a mis M. Lamare-Picot à même de rassembler. Ces statues, dont plusieurs sont très-grandes, d'autres remarquables par la beauté de la matière, complètent dignement une collection qui comprend ainsi les divinités de deux religions originaires de l'Inde, celles qui comptent en Asie le plus de sectateurs, le brahmanisme et le bouddhisme.

Les circonstances qui favorisèrent l'introduction de ce dernier culte dans l'Asie orientale, et l'empressement avec lequel il fut accueilli par des nations encore barbares, ont influé d'une manière notable sur les traditions primitives de ces peuples, et sur les récits que leurs écrivains, convertis au bouddhisme, nous en ont conservés. La belle et grande publication de M. Schmidt de S.t-Pétersbourg, *l'Histoire des Mongols orientaux*, est une nouvelle preuve de l'action que ne peut manquer d'exercer sur un peuple encore peu civilisé, l'ascendant irrésistible des croyances religieuses. Il s'est passé chez les Mongols un phénomène à peu près semblable à celui que présentent les premiers monumens de la littérature romanesque et historique chez les modernes, lorsque la préoccupation des études classiques effaçait les traditions nationales, pour y substituer les souvenirs de l'histoire grecque, et que les annalistes allaient chercher à Rome l'origine des héros Bretons. Jusqu'à Tchinghis-Khân, l'histoire des Mongols n'est, à vrai dire, que celle du culte de Bouddha. Mais ce défaut est bien racheté par l'importance des détails relatifs à la mythologie bouddhique qui occupent la première partie de l'histoire de Ssanang-Setzen. Le récit d'ailleurs devient entièrement historique depuis l'expulsion des Mongols de la Chine. Ces divers mérites ne sont pas les seuls qui distinguent le travail de M. Schmidt. L'histoire de Ssanang-Setzen est jusqu'ici le premier ouvrage historique publié textuellement en langue mongole, avec un commentaire et des éclaircissemens considérables qui jettent beaucoup de

jour sur l'histoire du Tibet; et de même que Ssanang-Setzen est le premier mongol connu en Europe qui ait donné sur sa nation des détails qui peuvent passer presque partout pour authentiques, M. Schmidt est le premier européen, après Jœrig, qui ait possédé la langue de ce peuple d'une manière assez complète pour traduire avec succès des textes aussi étendus.

L'histoire des Mongols est également l'objet de deux ouvrages du P. Hyacinthe Bytchourinsky intitulés l'un : *Notes sur la Mongolie*, l'autre, *Histoire des quatre premiers khans de la maison de Tchinghis*, avec une carte de leurs campagnes dans le sud-est de l'Asie. Cet ouvrage qui comprend l'histoire de la puissance mongole depuis la naissance de son fondateur en 1161 jusqu'à la mort de Mongoukhan en 1250, a fourni à notre savant confrère, M. Klaproth, l'occasion d'une critique approfondie, où discutant les bases historiques des originaux chinois traduits par le P. Bytchourinsky, il rétablit les faits altérés par les opinions systématiques de quelques lettrés mongols. Un séjour de quatorze années à Pékin, et la facilité accordée aux employés du Collége russe de parcourir librement cette ville, ont donné au P. Hyacinthe l'idée de composer une description de la capitale de l'empire chinois : il s'est en même temps utilement servi d'une description originale beaucoup plus étendue, que MM. Klaproth et Eyriès nous ont fait connaître dans leur revue savante des divers plans de Pékin, publiés jusqu'à ce jour. Outre ces ouvrages, le P. Bytchourinsky vient de

faire paraître le texte chinois du *San-tse-king* avec une traduction en russe, accompagnée des notes qui se trouvent dans l'original. Ce livre, composé dans le XIIIe siècle en vers de trois syllabes, est une espèce d'encyclopédie destinée aux enfans, et à ce titre il donne une idée exacte des notions qui forment la base de l'éducation chez les Chinois. Le texte lithographié par les soins de M. le baron Schilling de Canstadt est très-bien exécuté, et la traduction a une supériorité incontestable sur l'ancienne version russe de Leontiew et sur la traduction anglaise que M. Morrisson donna en 1812 dans ses *Horæ Sinicæ*.

La littérature chinoise s'est enrichie cette année d'autres productions encore plus importantes. M. Collies, ancien principal du collége anglo-chinois à Malacca, a donné une fort bonne traduction de ces quatre livres, dits de Confucius, déjà si souvent traduits, mais pour lesquels le nouvel interprète ne semble s'être aidé d'aucun des travaux de ses devanciers. Quelque peu intéressans que puissent paraître désormais ces livres de morale, ils seront long-temps encore un sujet d'étude pour les Européens, parce que le fond s'en retrouve dans tous les livres de la Chine, et que les principes en ont servi de base à la civilisation de ce pays. L'un des monumens les plus curieux de cette civilisation est le *Chi-king*, dont M. Mohl vient de publier une traduction faite autrefois par un missionnaire français, le P. Lacharme. Ce recueil d'anciennes poésies, si intéressantes à étudier sous le point de vue littéraire, est d'ailleurs le

produit d'une idée qui semble appartenir exclusivement à nos temps de critique. Les pièces de *Chi-king*, cachant sous les formes les plus variées un fonds de pensées politiques, avaient été recueillies par les anciens Chinois comme l'expression naïve et fidèle des opinions populaires. Ce motif, qui les avait recommandées à Confucius, les fera lire en Europe avec curiosité, malgré l'excessive simplicité de quelques-unes et la bizarrerie des images qui abondent dans les autres. Vous savez que nous devrons bientôt aux soins de M. Mohl un autre ouvrage d'une plus haute importance, le mystérieux *Livre des trigrammes*, livre singulier et presqu'inintelligible, qui se compose non pas de mots et de phrases, mais de lignes et d'emblèmes, sous lesquels des philosophes inconnus semblent avoir pris à tâche de voiler tout le système physique, moral et politique, et, si l'on peut parler ainsi l'encyclopédie tout entière des nations primitives de l'Asie orientale. Les manuscrits de la traduction latine de ce livre avaient besoin d'être revus par un homme à la fois versé dans la connaissance de la langue chinoise et des systèmes de philosophie des orientaux. M. Mohl s'est acquitté comme on devait s'y attendre d'une tâche pénible et fastidieuse; et, grâces à ces deux publications qui se sont ajoutées au *Chou-king* de Gaubil, on possède maintenant trois des cinq ouvrages si célébrés à la Chine et en Europe sous le nom de *King*. Le *Tcheun-sieou* de Confucius, dont on conserve à la bibliothèque du Roi une traduction manuscrite par Deshauterayes, est devenu l'objet d'un travail nouveau

de la part de M. Huttmann; de sorte que le *Livre des Rites*, ce recueil si curieux de lois, de coutumes et d'anciens usages, sera bientôt le seul *King* dont il n'existera pas de traduction.

Des rapports ont été aperçus dans ces derniers temps entre les idées philosophiques des anciens Hindous et celles des Chinois, et l'on a surtout cherché à s'assurer que ces rapports ne tenaient pas uniquement à l'introduction du bouddhisme à la Chine, dans le premier siècle de notre ère. M. Pauthier, par une ingénieuse comparaison de la doctrine de *Lao-tseu* avec celle qui est contenue dans les Oupanichads des Védas, a voulu mettre dans un jour nouveau quelques-unes des questions que fait naître l'étude de ces monumens antiques; et sa dissertation sur l'origine et la propagation de la philosophie des *Tao-sse*, riche d'emprunts faits aux livres chinois et sanscrits, contient en outre une réimpression du texte sanscrit de deux Oupanichads très-remarquable, avec la traduction persane extraite des Oupnekhats persans de la bibliothèque du Roi. Enfin M. Jacquet se propose de donner une traduction du *Livre des Prédestinations secrètes*, accompagnée d'un commentaire très-étendu. Ce petit traité, qui appartient à la morale des *Tao-sse*, est extrait d'une collection chinoise fort intéressante intitulée *Tan-kouei-tsi*.

La philosophie et l'histoire ne profitent pas seules des progrès qu'a faits de nos jours l'étude

des langues orientales. Les sciences naturelles, dont on regarde l'étude comme complètement étrangère à l'Asie, ont fixé l'attention de M. Abel-Rémusat, qui depuis vingt années s'occupe de rassembler tous les matériaux relatifs à la botanique, à la zoologie, à la minéralogie et aux sciences médicales économiques et industrielles des Chinois, des Japonais et des Tartares. Jusqu'ici on ne connaissait que très-imparfaitement les productions de ces vastes contrées. Les missionnaires français, qui avaient acquis une si grande habitude de la langue chinoise, n'avaient pas étudiés pécialement les sciences naturelles, et, d'un autre côté, les naturalistes européens, d'ailleurs en petit nombre, qui étaient parvenus à pénétrer à la Chine et au Japon, peu familiarisés avec les langues de l'Orient, étaient restés privés des secours inappréciables qu'on trouve dans les descriptions et dans les dessins rassemblés par les naturalistes chinois et japonais. Les ouvrages de ce genre, nombreux chez ces deux peuples, ont servi de base au grand travail de M. Abel-Rémusat, qui doit contenir en deux volumes *in-4.°* l'histoire naturelle des contrées orientales de l'Asie, ou le tableau complet des espèces des trois règnes décrites par les naturalistes chinois, japonais et tartares, dont les traités originaux paraîtront traduits pour la première fois. Enfin une synonymie établie avec soin entre les dénominations nationales et les nomenclatures scientifiques de l'Europe, suivie de l'indication de tous les usages médicinaux et alimentaires auxquels les Orientaux emploient chaque espèce, assure à cet immense travail un rang

élevé parmi les productions les plus remarquables de notre temps, et promet à l'auteur des *Recherches sur les langues tartares*, une gloire nouvelle.

Nous venons de vous exposer, Messieurs, le résumé des travaux relatifs à l'Orient qui ont été exécutés depuis l'année dernière en Europe et en Asie. Si la part que la France y a prise, n'est pas aussi considérable que celle des deux autres nations savantes de l'Europe, vous vous rappellerez que la France ne possède pas l'Inde, comme l'Angleterre, et qu'elle ne voit pas, comme l'Allemagne, s'élever sur tous les points de son territoire ces brillantes universités qui ouvrent à l'érudition un asile paisible sans lui fermer la route de la fortune et des honneurs. Chez nous, les succès que promet au talent l'exercice des professions libérales et des fonctions publiques appelle ailleurs l'activité des intelligences, et les détourne de se livrer à des travaux longs et difficiles, dont l'estime d'un petit nombre d'hommes savans est l'unique récompense. Aussi, nous n'hésitons pas à le dire, au milieu de graves intérêts qui préoccupent si vivement les esprits, il faut quelque courage pour persévérer dans cette route obscure de l'érudition; il faut avoir goûté les jouissances pures que l'étude fait éprouver à ceux qui s'y dévouent; il faut surtout compter sur l'avenir que réservent à la science les sociétés modernes. Quant à vous, Messieurs, la conscience d'avoir été utiles et l'espoir de l'être encore soutiendront votre zèle; et réunie dans le plus noble

des intérêts, la recherche de la vérité, la Société asiatique redoublera d'efforts pour soulever le voile qui dérobe encore l'Orient à nos regards, sûre qu'en Europe l'estime des hommes studieux, et en France, la protection d'un prince ami de tout ce qui élève et agrandit l'intelligence, ne manqueront jamais à ses travaux.

Eugène BURNOUF.

LISTE

DES MEMBRES SOUSCRIPTEURS,

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

S. M. LOUIS-PHILIPPE I.ER

PROTECTEUR.

MM. AGOUB, professeur de langue arabe au collége royal de Louis-le-Grand.

AMPÈRE fils.

ANSALDO (Roch), avocat, interprète de S. M. le roi de Sardaigne, près la Porte ottomane.

AUDIFFRET, attaché au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque du Roi.

BARCHOU.

BAZIN, avocat.

BÉRARD, maître des requêtes.

MM. BERGER DE XIVREY.

BERGHAUSS, professeur à Berlin.

BERR (Michel), homme de lettres.

BIANCHI, secrétaire-interprète, pour les langues orientales, au ministère des affaires étrangères.

Le duc DE BLACAS D'AULPS, pair de France.

DE BLAINVILLE, membre de l'Institut.

Le docteur BŒKEL.

BOILLY (Jules).

BONAR (Henri).

DE BRIÈRE, homme de lettres.

Le colonel BRIGGS.

BROCKHOUSE.

Le duc DE BROGLIE, pair de France.

BROSSET, homme de lettres.

BRUÉ, géographe.

BRUGUIÈRE, intendant militaire à Saumur.

BUCKINGHAM.

BURNOUF père, professeur au Collége royal de France.

Eugène BURNOUF fils.

BUSSIÈRE (le baron Théodore Renouard DE).

Le duc DE CADORE, pair de France.

Le rév. CALDWEL, à Versailles.

CALTHROP (Henri), du collége *Corpus-Christi*, à Cambridge.

Le baron DE CANITZ, premier aide-de-camp de S. A. R. le prince Guillaume de Prusse,

pro tempore, plénipotentiaire de Prusse près la Porte ottomane.

MM. Le baron VAN DEN CAPELLEN, ancien gouverneur des Indes orientales hollandaises, président honoraire de la Société des sciences de Batavia.

CASTAGNE, premier député du Commerce à Constantinople.

CAUSSIN DE PERCEVAL fils, professeur d'arabe vulgaire à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

CHARMOY, attaché au ministère des affaires étrangères de l'empire de Russie.

La comtesse VICTORINE DE CHASTENAY.

Le vicomte DE CHATEAUBRIANT, pair de France.

Le marquis DE CHATEAUGIRON.

CHÉZY, membre de l'Institut, professeur de sanscrit au Collége royal de France, et de persan à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

L'abbé CHIARINI, professeur de langues et d'antiquités orientales, à Varsovie.

Le comte DE CLARAC, conservateur du Musée.

Le marquis DE CLERMONT-TONNERRE, colonel d'état-major.

COLLOT, directeur de la Monnaie.

COOK, ministre du S. Évangile, à Paris.

COOMBS, lieutenant-colonel à Madras.

Eugène COQUEBERT DE MONTBRET fils, attaché au ministère des affaires étrangères.

MM. CROGGON, ministre du culte anglais, à Corfou.
CUMMIN (William), du Collége de la Trinité, à Dublin.
Le baron CUVIER, conseiller d'état, membre de l'Institut, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences.

DAHLER, professeur de théologie à la Faculté de Strasbourg.
Le baron DE DAMAS, pair de France.
D'AVEZAC, sous-chef de bureau au ministère de la marine.
Le baron DEGÉRANDO, conseiller d'état, membre de l'Institut.
DELACROIX, ancien notaire, propriétaire à Ivry.
Le baron Benj. DELESSERT, membre de la chambre des députés.
DELORT, sous-chef de division au ministère de l'intérieur.
DEMANNE, l'un des conservateurs-administrateurs de la bibliothèque du Roi.
DÉSAUGIERS aîné, ancien consul de France.
Le vicomte Eugène DESBASSYNS DE RICHEMOND.
DESGRANGES, secrétaire-interprète du Roi pour les langues orientales.
J. DESRAY.
DIETZ, D. M.
DONDEY-DUPRÉ, imprimeur-libraire.

MM. DOROW, conseiller de cour de S. M. le Roi de Prusse.

Lady DRUMMOND, à Naples.

DRUMMOND, à Rio-Janeiro.

DUBEUX (J. L.), employé à la bibliothèque du Roi.

L'abbé DUBOIS, ancien missionnaire au Maysoure.

DUBOIS DE BEAUCHÊNE (Arthur).

DUCLER, commissaire de la marine, administrateur à Karikal.

DUMORET, élève de l'École des LL. OO.

DUPIN E ALMEIDA (Miguel-Calmao), ministre secrétaire d'état des finances de l'empire du Brésil, à Rio-Janeiro.

DUPLEIX DE MÉZY, conseiller d'état.

DUPLESSIS.

DUPRÉ (Louis), peintre d'histoire.

DUREAU DE LAMALLE, membre de l'Institut.

DURSCH, docteur en philosophie, à Tubingen.

Le baron D'ECKSTEIN.

EICHHOFF, docteur ès lettres.

ELPHINSTONE (J.-J.), à Londres.

ERDMANN, professeur à l'Université de Casan.

VAN ESSE (Léonard), docteur en théologie, à Darmstadt.

EWALD, professeur à Gœttingue.

EYRIÈS, géographe.

Le comte FABRE DE L'AUDE, pair de France.

MM. FALCONNER (Forbes).

FEUILLET, bibliothécaire de l'Institut.

Le colonel FITZ-CLARENCE, à Londres.

FLEISCHER.

FLUGEL (le docteur).

Le marquis DE FORTIA D'URBAN.

FOUINET (Ernest).

GADY, juge au tribunal civil de Versailles.

GALLOIS, conseiller maître à la cour des comptes.

Le chevalier DE GAMBA, consul de France à Téflis.

GARCIN DE TASSY, professeur d'hindoustani à l'École royale et spéciale des langues orientales vivantes.

GAUTIER, ancien administrateur général des subsistances.

GESTAT (Théodore).

L'abbé GLAIRE, professeur d'hébreu.

GRANGERET DE LAGRANGE, sous-bibliothécaire à l'Arsenal.

VINCENT DE GROPALLO, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. Sarde près la Porte ottomane.

GROS, professeur au collége royal de Saint-Louis.

GUERRIER DE DUMAST, ancien sous-intendant militaire à Nancy.

GUIGNIAUT, directeur de l'École Normale.

GUILLEMINOT (le comte), maréchal de France, ambassadeur de France à Constantinople.

MM. De Guizard (Louis).

Guys (C.-E.), vice-consul de France à Lattaquié.

De Hammer, conseiller actuel et aulique, professeur à Vienne.

Hase, membre de l'Institut, professeur de grec moderne à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

Hassler (Conrad-Thierry), à Ulm.

Helmsdorfer, de Francfort.

Henry, professeur de langues, à Londres.

De Hieronymi.

Hofmann, professeur à Stuttgard.

Holmboe, secrétaire de la bibliothèque de Christiania.

Humbert, professeur d'arabe à Genève.

Le baron de Humboldt (Alexandre), membre de l'Institut.

De Huszlar, conseiller actuel à la Chancellerie de Cour et d'État de S. M. impériale apostolique.

Le chevalier Albert d'Ihre, chargé d'affaires de Suède près la Porte ottomane.

Jacquet.

Jakson (J. Grey), ancien agent diplomatique à Maroc, membre de l'académie, à Caen.

Jaubert (A.), membre de l'Institut, professeur de turc à l'École spéciale des LL. OO. vivantes.

MM. JOHANSEN (le docteur).

JOMARD, membre de l'Institut, commissaire du gouvernement près la commission d'Égypte.

JOUANNIN, premier secrétaire interprète du Roi.

JULIEN (Stanislas), sous-bibliothécaire à l'Institut.

KALTHOF (le docteur).

KIRCKOFF.

KAPFF, D. M.

KIEFFER, professeur de turc au Collége royal de France.

KLAPROTH (Jules).

KOUCHELEV-BESBORODKO, chambellan de S. M. l'empereur de toutes les Russies.

KUNKEL (Pierre-Antoine).

KUPFER, secrétaire de la légation prussienne, à Constantinople.

KURZ (Henri), docteur en philosophie.

Le prince LABANOFF DE ROSTOFF.

Le comte Alex. DE LABORDE, député, membre de l'Institut.

DE LABORDE fils.

L'abbé DE LABOUDERIE, chanoine honoraire de Saint-Flour, vicaire général d'Avignon.

LAJARD (F.), membre de l'Institut.

L'abbé LANCI, professeur d'arabe au collége de la Sapience, à Rome.

LANDRESSE (E. A. X. Clerc).

MM. LANGLOIS, professeur au collége royal de Saint-Louis.

Le comte LANJUINAIS, pair de France.

Le comte DE LASTEYRIE.

Le comte DE LAVAL, conseiller d'état de S. M. l'empereur de Russie.

LE BAS, maître de conférences d'histoire ancienne à l'École normale.

Le comte DE LENNOX, capitaine instructeur de cavalerie, à Saumur.

LENORMAND (Charles).

LETRONNE, membre de l'Institut, inspecteur général de l'Université et des écoles militaires.

LEVASSEUR, ingénieur-géomètre du cadastre.

LEWCHINE, conseiller de cour de S. M. l'empereur de Russie.

LERMINIER (Eug.), professeur au Collége de France.

LITTRÉ fils.

LOBSTEIN.

LOISELEUR DES LONGCHAMPS (Auguste).

MABLIN, maître de conférences à l'École normale.

MAC-GUCKIN, de Dublin.

MULDOON, de Dublin.

MAHARG (John), à Dublin.

MARCEL, ancien directeur de l'Imprimerie royale.

Le vicomte DE MARCELLUS.

MARCESCHEAU, vice-consul de France à Tunis.

MARION, professeur émérite.

MM. MARLY (P.).
MARSDEN (William), à Londres.
Le baron MASSIAS.
MENGE, de Lubeck.
MICHAUD, membre de l'Académie française.
MILON, sénateur, à Nice.
MOHAMMED-ISMAEL-KHAN, de Chiraz.
MOHL (Jules).
MOHN.
DE MONMEYAN, secrétaire de l'académie d'Aix.
MOREAU (C.), consul de France à Trébizonde.
MORIS, homme de lettres.
Le docteur MUNCH.

La duchesse DE NARBONNE.
Le baron DE NERCIAT.
DE NOVILLE (Alexandre), à Marseille.

ORR.
Le baron D'OTTENFELS, internonce autrichien à Constantinople.
OUTREY (Georges), vice-consul de France à Rhodes.
OUSELEY (Sir Gore), Vice-Président de la Société royale asiatique de Londres.

DE LA PALUN, chancelier du consulat de France à Messine.
DE PARAVEY.
Le docteur PARTHEY.

MM. Le baron PASQUIER, Président de la Chambre des Pairs.

Le comte DE PASTORET (Amédée), membre de l'Institut.

PAUTHIER.

PELLASSY DE L'OUSLE, chef d'institution.

PHARAON, professeur.

PICKFORD (J.-H.).

PONCELET, professeur à la Faculté de droit.

PONS-DEJEAN, répétiteur pour les langues orientales au collége Louis-le-Grand.

Le baron PORTAL, pair de France.

Le comte PORTALIS, pair de France, président de la cour de cassation.

Le comte POTOCKI.

POUGENS, membre de l'Institut.

POUQUEVILLE, membre de l'Institut.

Le général comte POZZO DI BORGO, ambassadeur de Russie à la cour de France.

PUSICH, ancien interprète dans le Levant.

QUARANTA (B.), professeur d'archéologie à l'Université royale, membre de l'Académie royale, à Naples.

QUATREMÈRE (Étienne), membre de l'Institut, professeur d'hébreu, de chaldaïque et de syriaque au Collége royal de France.

RABANIS, professeur au Collége royal de Lyon.

DE RAINEVAL.

MM. Le duc DE RAUZAN.

REGNIER, professeur au Collége de S.t-Louis.

REINAUD, employé au cabinet des manuscrits orientaux de la bibliothèque du Roi.

ABEL-RÉMUSAT, membre de l'Institut et de l'Académie royale de médecine, professeur des langues chinoise et tartare au Collége de France, l'un des conservateurs administrateurs de la bibliothèque du Roi.

RICHE (Aslan).

Le D.r RICHY.

RIFAUD, voyageur en Égypte.

RITTER, professeur à Berlin.

RAOUL-ROCHETTE, membre de l'Institut, professeur d'archéologie, l'un des conservateurs administrateurs de la bibliothèque du Roi.

RŒDIGER, professeur de l'université de Halle.

Le baron ROGER, ancien Gouverneur du Sénégal.

ROSEN, docteur en philosophie.

SCHLEIMER, docteur en droit.

Le baron SILVESTRE DE SACY, membre de l'Institut, professeur de persan au Collége royal de France, et d'arabe à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

SAINT-MARTIN, membre de l'Institut.

SANDFORD-ARNOD, professeur de langues orientales.

SAULNIER fils.

MM. SELME fils.
SEMELET.
L. DE SINNER, homme de lettres.
SIDNEY SMITH, amiral anglais.
Le vicomte SIMÉON, maître des requêtes.
SOLVET, secrétaire général de la préfecture de l'Oise, à Beauvais.
SPENCER SMITH, membre de plusieurs sociétés savantes, à Caen.
STAHL.
STAINES (William), professeur.
Sir GEO. TH. STAUNTON, membre du Parlement anglais.
STEMPKOUSKI, colonel russe.
STENZLER, docteur en philosophie.
STICKEL, docteur en philosophie.
Le comte DE STIRLING, à Londres.
STRUBBERG, élève de l'École des LL. OO.

TAILLEFER, inspecteur de l'Académie de Paris.
TATTAM (Henry), à Londres.
THAYER (Édouard), élève de l'École polytechnique.
Le colonel TOD.
Le colonel TOLSTOÏ (Jacques).
TOULOUZAN, homme de lettres, à Marseille.
TRÉBUTIEN, à Caen.
Le capitaine TROYER.
Le baron DE TURCKHEIM, ancien député, à Strasbourg.

MM. VAUCELLE (Louis).

VILLEMAIN, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de l'académie de Paris.

VINCENT, secrétaire interprète de l'expédition d'Alger.

VULLERS (Jean), de Bonn.

WARDEN, ancien consul général des États-Unis.

WATSON, à Naples.

WETZER (Henri-Joseph), professeur de littérature orientale, à Freiburg.

WHITESIDE (Joseph-W.), membre du collége de la Trinité, à Dublin.

WÜRTZ, négociant.

WYNCH, attaché au service civil de la compagnie anglaise des Indes.

S. Ém. le cardinal ZURLA, à Rome.

Le baron DE ZUYLEN DE NYEVELT, ambassadeur de S. M. le Roi des Pays-Bas, près la Porte ottomane.

LISTE

DES MEMBRES ASSOCIÉS ÉTRANGERS,

SUIVANT L'ORDRE DES NOMINATIONS.

MM. DE HAMMER (Joseph), conseiller actuel aulique, et interprète de S. M. l'Empereur, à Vienne.

IDELER, membre de l'Académie de Berlin.

CH. WILKINS, à Londres.

D.r LEE, à Cambridge.

D.r MACBRIDE, professeur d'arabe, à Oxford.

WILSON (H. H.), secrétaire de la Société asiatique du Bengale, à Calcutta.

MARSHMANN (le rév. J.), missionnaire à Sirampour.

FRÆHN (le docteur Ch.-Martin), membre de l'Académie des sciences, à Saint-Pétersbourg.

OUWAROFF, conseiller d'état actuel de l'empire de Russie, président de l'Académie impériale, à Saint-Pétersbourg.

TYCHSEN (Thomas-Christian), professeur à l'Université, membre de l'Académie, à Goettingue.

MM. Van der Palm (Jean-Henri), professeur à l'Université de Leyde.

Le comte Castiglioni (Carlo-Ottavio), à Milan.

Ricketts, à Londres.

De Schlegel (A.-W.), professeur à l'Université royale prussienne du Rhin, membre de l'Académie royale des sciences de Prusse, à Bonn.

Gesenius (Wilhelm), professeur à l'Université, à Halle.

Wilken, bibliothécaire de S. M. le roi de Prusse, à Berlin.

Peyron (Amédée), professeur de langues orientales, à Turin.

Colebrooke (H.-T.), directeur de la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande, à Londres.

Hamaker, professeur de langues orientales, et interprète, à Leyde.

Freytag, professeur de langues orientales à l'Université, à Bonn.

Demange, attaché au ministère des affaires étrangères de l'empire de Russie.

Le capitaine Lockett (Abraham), secrétaire du conseil du collége du Fort-William, à Calcutta.

Hartmann, à Marbourg.

Delaporte, vice-consul de France, à Tanger.

Pareau (J. Henri), à Utrecht.

MM. WILMET (Jean), membre de l'Institut de Hollande, à Amsterdam.

KOSEGARTEN (Jean-Godefroy-Louis), professeur à l'Université d'Iéna.

BOPP (François), membre de l'Académie de Berlin.

D'OHSSON, ambassadeur de Suède à la cour de Bruxelles.

MORRISON (le rév. Rob.), missionnaire protestant à Canton, et interprète du comité de la compagnie des Indes dans cette ville.

HAUGHTON (Graves Chamney).

WYNDHAM KNATCHBULL, à Oxford.

Le baron SCHILLING DE CANSTADT, membre du collége des affaires étrangères, à Saint-Pétersbourg.

MIRZA-SALEH, ministre de la cour de Perse, à Saint-Pétersbourg.

SCHMIDT (L.-J.), à Saint-Pétersbourg.

HABICHT (Maximilien), docteur en philosophie, professeur d'arabe à Breslau.

HAUGHTON (R.), professeur d'hindoustani au séminaire militaire d'Addiscombe, à Croydon.

MOOR (Ed.), de la Société royale de Londres et de celle de Calcutta.

JAKSON (J. Grey), ancien agent diplomatique de S. M. Britannique à Maroc.

Le baron D'ALTENSTEIN, ministre du culte et de l'instruction publique du royaume de Prusse.

DE SPERANSKI, gouverneur gén. de la Sibérie.

MM. SHAKESPEAR, à Londres.

CAREY (W.), professeur de langues sanscrite, bengali et mahratte, à Sirampour.

GILCHRIST (John Borthwick) à Londres.

OTHMAR FRANK, docteur en philosophie, professeur de langues orientales à l'Université de Munich.

RAM-MOHUN-ROY, à Calcutta.

Le baron DE HUMBOLDT (Guillaume), à Berlin.

LIPOVZOFF, interprète pour les langues tartares, à Pétersbourg.

ÉLOUT, secrétaire de la haute régence des Indes, membre de la Société des arts et des sciences, à Batavia.

WARREN, conseiller à la cour royale de Pondichéry.

DE ADELUNG (F), directeur de l'Institut oriental de Saint-Pétersbourg.

Le colonel BRIGGS, à Hyderabad.

GRANT-DUFF, ancien résident à la cour de Satara.

RÉGLEMENT

DE

LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

§ I.er

BUT DE LA SOCIÉTÉ.

ARTICLE PREMIER.

LA Société est instituée pour encourager l'étude des langues de l'Asie.

Celles de ces langues dont elle se propose plus spécialement, mais non exclusivement, d'encourager l'étude, sont :

1.° Les diverses branches (tant en Asie qu'en Afrique) des langues sémitiques ;

2.° L'arménien et le géorgien ;

3.° Le grec moderne ;

4.° Le persan et les anciens idiomes morts de la Perse ;

5.° Le sanscrit et les dialectes vivans dérivés de cette langue ;

6.° Le malais et les langues de la presqu'île ultérieure et citérieure de l'Archipel oriental ;

7.° Les langues tartares et le tibétain ;

8.° Le chinois.

Art. II.

Elle se procure les manuscrits asiatiques; elle les répand par la voie de l'impression; elle en fait faire des extraits ou des traductions. Elle encourage en outre la publication des grammaires, des dictionnaires et autres ouvrages utiles à la connaissance de ces diverses langues.

Art. III.

Elle entretient des relations et une correspondance avec les sociétés qui s'occupent des mêmes objets, et avec les savans asiatiques ou européens qui se livrent à l'étude des langues asiatiques et qui en cultivent la littérature. Elle nomme, à cet effet, des associés correspondans.

§ II.

ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ.

Article premier.

Le nombre des membres de la Société est indéterminé. On en fait partie après avoir été présenté par deux membres et avoir été reçu à la pluralité des voix, soit par le conseil, soit par l'assemblée générale.

Art. II.

Indépendamment des dons qui pourront être offerts à la Société, chaque membre paie une souscription annuelle de trente francs.

ART. III.

Les membres de la Société nomment un conseil, et sont convoqués, au moins une fois l'an, pour entendre un rapport sur les travaux, sur l'emploi des fonds, et pour nommer les membres du conseil.

§ III.

ORGANISATION DU CONSEIL.

ARTICLE PREMIER.

Le conseil se compose
D'un ou de plusieurs présidens honoraires,
Un président,
Deux vice-présidens,
Un secrétaire,
Un secrétaire-adjoint et bibliothécaire,
Un trésorier,
Trois commissaires pour les fonds,
Vingt-quatre membres ordinaires.

ART. II.

Les présidens honoraires sont nommés à vie par l'assemblée générale, et ont voix délibérative dans le Conseil. Le secrétaire est nommé pour cinq ans par la même assemblée. Le président, les vice-présidens, le secrétaire-adjoint, le trésorier et les commissaires des fonds, sont nommés chaque année, et tous ces

membres sont rééligibles. Les vingt-quatre autres membres sortent par tiers, et à tour de rôle, chaque année. Ils peuvent être réélus. Le sort désignera, les deux premières années, ceux qui devront sortir.

ART. III.

L'élection des membres du conseil aura lieu à la majorité relative des suffrages.

ART. IV.

L'assemblée générale nomme, chaque année, parmi les membres restans du conseil, deux censeurs chargés d'examiner les comptes de l'année précédente, et de lui en faire un rapport à la plus prochaine assemblée générale.

ART. V.

Le conseil est chargé de diriger les travaux littéraires qui entrent dans le plan de la Société, ainsi que du recouvrement et de l'emploi des fonds; il ordonne l'impression des ouvrages qu'il reconnaît utiles; il en fait faire des traductions ou des extraits; il examine les ouvrages relatifs au but de la Société; il donne des encouragemens; il nomme les associés correspondans; il fait l'acquisition des manuscrits et des ouvrages asiatiques, lorsqu'il le croit convenable.

ART. VI.

Le secrétaire de la Société fait un rapport annuel des travaux du conseil et de l'emploi des fonds. Ce

rapport sera imprimé avec la liste des souscripteurs, le montant des dons pécuniaires ou des offrandes en livres, manuscrits, objets d'arts, &c., faits à la Société, avec les noms des donateurs.

Art. VII.

Le conseil se réunit en séance ordinaire au moins une fois par mois. Tous les membres souscripteurs de la Société sont admis à ses séances, et peuvent y faire les communications qui leur paraissent utiles.

Art. VIII.

Le conseil s'occupera le plus tôt possible des moyens de rédiger, sous le titre de *Journal asiatique*, un recueil littéraire qui paraîtra à des époques plus ou moins rapprochées, et qui sera donné *gratis* aux souscripteurs de la Société.

Art. IX.

Les membres de la Société pourront acquérir chacun un exemplaire des ouvrages qu'elle publiera, au prix coûtant.

§ IV.

COMPTABILITÉ.

Article premier.

La commission des fonds présente au conseil d'administration, dans le premier mois de l'année, l'aperçu des recettes et dépenses pour l'année qui commence.

Le conseil d'administration détermine, en conséquence, pour l'année entière, les dépenses ordinaires et fixes, et assigne, pour l'année aussi, un *maximum* pour les dépenses de bureau, les autres menus frais journaliers et variables.

Art. II.

Les dépenses extraordinaires, proposées pendant le cours de l'année, sont arrêtées par le conseil d'administration, après avoir pris préalablement l'avis de la commission des fonds.

Art. III.

Les délibérations du conseil d'administration, portant autorisation d'une dépense, sont immédiatement transmises à la commission des fonds par un extrait signé du président et du secrétaire de la Société.

Art. IV.

La commission des fonds tient un registre dans lequel sont énoncées au fur et à mesure les dépenses ainsi autorisées, avec indication de l'époque à laquelle leur paiement est présumé devoir s'effectuer.

Art. V.

Dans le cas où une dépense serait arrêtée par la Société seulement en principe et sur une évaluation approximative, cette dépense sera portée pour son *maximum* au registre prescrit par l'article précédent.

Dès que le projet de dépense donne lieu à un enga-

gement de la Société, on assigne les fonds nécessaires pour l'acquitter à l'échéance, de manière que le paiement ne puisse, en aucun cas, éprouver ni incertitude, ni retard.

ART. VI.

Toute somme allouée pour une dépense extraordinaire ordonnée par le conseil, reste affectée d'une manière spéciale pour l'objet désigné : elle ne peut être détournée de sa destination et appliquée à un autre service que sur une nouvelle décision du conseil, prise selon la forme indiquée dans l'art. 2.

ART. VII.

Il pourra cependant admettre en principe la proposition de faire imprimer de nouveaux ouvrages au fur et à mesure que les facultés pécuniaires de la Société le permettront, mais sans que cela lie la Société et l'empêche de donner la préférence à tous autres ouvrages qui lui seraient présentés postérieurement, et dont elle jugerait la publication plus opportune ou plus utile.

ART. VIII.

La commission des fonds tient un registre dans lequel sont contenus tous ses arrêtés portant mandat de paiement.

Lesdits arrêtés doivent être signés au moins de la majorité des membres de la commission.

ART. IX.

Les dépenses sont acquittées par le trésorier, sur un mandat de la commission des fonds, accompagné des pièces de dépense visées par elle; ces mandats rappellent les délibérations du conseil d'administration par lesquelles les dépenses ont été autorisées.

Le trésorier n'acquitte aucune dépense, si elle n'a été préalablement autorisée par le conseil d'administration et ordonnancée par la commission des fonds.

ART. X.

Le trésorier et les membres de la commission des fonds se réunissent en séance particulière une fois chaque mois; dans cette séance sont traitées toutes les affaires sur lesquelles la commission est appelée à délibérer. On y dresse l'état mensuel de situation des fonds, pour le présenter au conseil d'administration.

Cet état est transcrit sur le registre de la commission, ainsi que le procès-verbal de chaque séance particulière.

ART. XI.

Tous les six mois, en septembre et en mars, la commission des fonds fait d'office connaître la situation réelle de la caisse, en indiquant les sommes qui s'y trouvent et celles dont elle est grevée, soit pour les dépenses fixes et variables, soit pour les dépenses extraordinaires, de façon que le conseil d'administration puisse toujours savoir quelle est la quotité exacte des valeurs disponibles.

ART. XII.

A la fin de l'année, le trésorier présente son compte à la commission des fonds, qui, après l'avoir vérifié, le soumet à l'assemblée générale, pour être arrêté et approuvé par elle. La délibération de l'assemblée générale sert de décharge au trésorier.

ARTICLES ADDITIONNELS

RELATIFS À LA SURVEILLANCE DES TRAVAUX ORDONNÉS POUR LE COMPTE DE LA SOCIÉTÉ;

Adoptés par le Conseil, dans sa Séance du 3 juillet 1827.

Le conseil de la Société asiatique, considérant :

1.° Que, par le réglement du 4 juillet 1825, il a été suffisamment pourvu à la surveillance qui doit être exercée sur l'exécution des ouvrages ordonnés par le conseil, pour le compte de la Société, et aux mesures convenables pour que le conseil soit toujours instruit des progrès desdits travaux;

2.° Que, par les divers articles du réglement du 3 juillet 1826, il a été statué sur les formes à observer, soit par le conseil, soit par la commission des fonds, toutes les fois qu'il s'agit d'ordonner un travail qui doit donner lieu à une dépense, et d'ouvrir un crédit spécial pour son exécution ;

3.° Que néanmoins il pourrait arriver qu'un travail ordonné et pour lequel il a été ouvert un crédit spécial, entraînât la Société dans une dépense plus forte que celle qui avait été prévue, soit parce que l'évaluation primitive aurait été faite d'après des bases peu exactes, soit parce que, dans le cours même de l'exécution, le desir d'améliorer un ouvrage et de le rendre plus utile, aurait engagé l'auteur à lui donner plus

d'étendue qu'on ne l'avait d'abord pensé, ou à y joindre des accessoires qui n'auraient pas été compris dans l'évaluation primitive;

4.° Que, par suite de cela, la balance des recettes et des dépenses établie par le budget annuel se trouverait dérangée, et la Société engagée à son insu dans des dépenses plus fortes que les crédits ouverts; et voulant prévenir ces inconvéniens,

A arrêté ce qui suit :

Article premier.

Outre le compte verbal qui, aux termes de l'art. 2 du réglement du 4 juillet 1825, doit être rendu, à chaque séance du conseil, des progrès des divers ouvrages ordonnés, par les personnes chargées d'en suivre respectivement l'exécution, il sera, dans la première séance des mois de juin et de décembre de chaque année, rendu un compte général de la situation de tous les travaux ordonnés, de quelque nature qu'ils puissent être, et pour lesquels il aurait été ouvert des crédits; de la dépense à laquelle ils auront donné lieu pendant les six mois précédens, et de celle que nécessitera leur entier achèvement.

Art. II.

A cet effet, le conseil nommera, chaque année, dans la séance qui suivra la séance générale de la Société, une commission de trois de ses membres. Cette commission portera le titre de *commission de*

surveillance des travaux entrepris pour le compte de la Société.

ART. III.

Les membres du conseil, auteurs ou éditeurs des travaux ordonnés et non encore terminés, et les membres de la commission des fonds, ne pourront point être membres de la commission dont la formation est prescrite par l'art. 2. Les membres de ladite commission pourront être réélus immédiatement.

ART. IV.

La commission devra se faire remettre, dans le cours du mois qui précédera la séance où elle doit faire son rapport, soit par les commissaires spéciaux chargés de veiller à l'exécution de chacun des travaux ordonnés, soit par les imprimeurs, graveurs, traducteurs ou autres personnes employées auxdits travaux, tous les renseignemens qui devront servir de base à son rapport et en garantir l'exactitude.

ART. V.

S'il résulte du rapport de la commission que le crédit ouvert pour un travail ordonné ne sera point dépassé, et qu'il n'excède point notablement la dépense à laquelle ce travail doit donner lieu, il n'y aura point ouverture à une délibération.

ART. VI.

Dans le cas où le crédit ouvert excéderait notablement la dépense à laquelle il s'applique, le conseil

pourra réduire le crédit primitif et appliquer le *boni* résultant de cette réduction à un autre objet.

ART. VII.

Si, au contraire, il est reconnu que le crédit ouvert est insuffisant, pour quelque motif que ce soit, le conseil devra en délibérer, à l'effet, soit de prendre les mesures convenables pour que la dépense n'excède pas le crédit primitif, soit d'ouvrir un crédit supplémentaire. Dans ce dernier cas, la commission des fonds devra être consultée, et il ne sera ouvert un nouveau crédit, s'il y a lieu, que d'après son rapport.

ART. VIII.

Il n'est, au surplus, aucunement dérogé, par le présent réglement, à ceux des 4 juillet 1825 et 3 juillet 1826.

LISTE DES OUVRAGES

PUBLIÉS ET ENCOURAGÉS PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Choix de Fables arméniennes du docteur Vartan, accompagné d'une traduction littérale en français, par M. J. Saint-Martin. Un volume *in-8.°* grand raisin vélin fort, collé et satiné; 3 fr. 50, et 1 fr. 50 c. pour les membres de la Société.

Élémens de la Grammaire japonaise, par le P. Rodriguez, traduits du portugais sur le manuscrit de la bibliothèque du Roi, et soigneusement collationnés avec la grammaire publiée par le même auteur, à Nagasaki, en 1604, par M. Landresse; précédés d'une explication des syllabaires japonais, et de deux planches contenant les signes de ces syllabaires, par M. Abel-Rémusat. Paris, 1825 : 1 vol. *in-8.°*; 7 fr. 50 c., et 4 fr. pour les membres de la Société.

Supplément à la Grammaire japonaise, par MM. G. de Humboldt et Landresse. *In-8.°*, br. 2 fr., et 1 fr. pour les membres de la Société.

Essai sur le pali, ou langue sacrée de la presqu'île au-delà du Gange, avec six planches lithographiées, et la Notice des manuscrits palis de la bibliothèque du Roi, par MM. E. Burnouf et Lassen, membres de la Société asiatique. Un vol. *in-8.°*, papier grand-raisin, orné de six planches; 12 fr., et 6 fr. pour les membres de la Société.

Meng-Tseu ou Mencius, le plus célèbre philosophe chinois après Confucius; traduit littéralement en latin, et revu avec soin sur la version tartare-mandchoue, avec des notes perpétuelles tirées des meilleurs com-

mentaires; par M. Stan. Julien. Quatre livraisons; 2 vol. *in-8.°* (texte chinois lithographié et traduction); chaque livraison 9 fr., et 6 fr. pour les membres de la Société.

Yadjnadattabadha, ou la mort d'Yadjnadatta, épisode extrait du Râmâyana, poème épique sanscrit; donné avec le texte gravé, une analyse grammaticale très-détaillée, une traduction française et des notes, par A. L. Chézy, de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres; et suivi, par forme d'appendice, d'une traduction latine littérale par J. L. Burnouf, un de ses anciens auditeurs, aujourd'hui son collègue au Collége royal de France. 1 vol. *in-4.°*, orné de 15 planches; 15 fr., et 6 fr. pour les membres de la Société.

Vocabulaire géorgien, rédigé par M. Klaproth. 1 vol. *in-8.°*; 5 fr. pour les membres de la Société.

Poème sur la prise d'Édesse, texte arménien, revu par MM. Saint-Martin et Zohrab. 1 vol. *in-8.°*; 2 fr. pour les membres de la Société.

La Réconnaissance de Sacountala, drame sanscrit et prâkrit de Câlidâsa, publié pour la première fois, en original, sur un manuscrit unique de la bibliothèque du Roi, accompagné d'une traduction française, de notes philologiques, critiques et littéraires, et suivi d'un appendice, par A. L. Chézy, de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, etc. 1 fort vol. *in-4.°* avec une planche; 35 fr. et 15 fr. pour les membres de la Société.

Chronique géorgienne, traduite par M. Brosset jeune, membre de la Société asiatique de France, ouvrage publié par la même Société. Impr. roy. 1 v. gr. *in-8.°*

Hamasæ Carmina, cum Tebrizii scholiis integris, indicibus perfectis, versione latinâ et commentario perpetuo, primùm edidit G. W. Freytag. 4 liv. *in-4.°*

Tarafæ Moallaca, cum Zuzenii scholiis, edid. J. Vullers. 1 vol. *in-4.°* 6 fr.

Tchoung-Young, autographié par M. Levasseur. 1 vol. *in-18*; 2 fr.

Lois de Manou, publiées en sanscrit, avec une traduction française et des notes, par M. Aug. Loiseleur-Deslongchamps. I-III livraisons, 1 vol. *in-8.°*

Vendidad-Sadé, l'un des livres de Zoroastre, publié d'après le manuscrit zend de la bibliothèque du Roi, par M. Eugène Burnouf, en 10 livraisons *in-fol.* de 56 pages. livraisons I-VI.

Kitab Tequouym al-Bouldân, ou Géographie d'Abou'l-féda, édition autographiée par H. Jouy, et revue et corrigée par M. Reinaud. 1.re livr. *in-4.°* 4 fr. L'ouvrage aura 4 livr.

Yu-kiao-li, roman chinois traduit par M. Abel-Rémusat, texte autographié par M. Levasseur. Édition dans laquelle on donne la forme régulière des caractères vulgaires et des variantes, 1.re livr. *in-8.°* L'ouvrage aura 10 livr. à 2 fr. 50 c.

Nota. MM. les membres de la Société doivent retirer les ouvrages dont ils veulent faire l'acquisition, à l'agence de la Société, rue Taranne, n.° 12. Le nom de l'acquéreur sera porté sur un registre, et inscrit sur la première feuille de l'exemplaire qui lui aura été délivré en vertu du réglement.

LISTE DES OUVRAGES

OFFERTS À LA SOCIÉTÉ DANS LE COURANT DE L'ANNÉE 1830 ET LES TROIS PREMIERS MOIS DE 1831.

Par M. Marcel. Paléographie arabe ou recueil de Mémoires. Paris, 1828, in-fol. 1.re partie.

Grammaire de l'arabe vulgaire, du dialecte d'Égypte. Kaire, 1799, in-4.°

Vocabulaire français et algérien. Paris, 1830, in-8.° oblong.

M. Vincent. Vocabulaire français-arabe, suivi de dialogues. Paris, 1830, in-8.° oblong.

M. Jomard. Recherches et remarques géographiques sur le voyage de M. Caillé dans l'Afrique centrale. Paris, 1830, in-8.° avec carte.

M. S. de Sacy. Observations sur la critique faite par M. Lee du compte rendu, dans le Journal des Savans, de sa Grammaire hébraïque. Paris, in-8.° broch.

M. Kurz. Lettre à M. Ewald sur quelques faits en littérature chinoise. In-8.° broch. en allemand.

M. le général Minutoli. Catalogue des mots de la langue de Siwah. Berlin, in-4.° en allemand.

M. de Humboldt. Sur la parenté des adverbes de lieu avec les pronoms. Berlin, 1830, in-4.° allem.

M. F. Bopp. Sur les racines des pronoms démonstratifs Berlin; 1830, in-4.° en allemand.

Nalus Mahabharati episodium. Berlin, 1830, in-4.°

M. F. Benary. Nalodaya, latina interpretatione et notis instruxit. Berlin, 1830, in-4.°

M. A. Rœdiger. De origine arabicæ versionis librorum vet. testam. historicorum, &c. In-4.° 1829.

M. Klaproth. Dernier mot sur le Dictionnaire chinois de M. Morrison. Paris, 1830, lithographié.

M. Lazareff. Institut des langues orientales fondé à Moscou par MM. Lazareff (prospectus arménien). In-4.°

M. F. de Adelung. Versuch einer Litteratur der Sanscrit Sprache. Pétersbourg, 1830, in-8.°

M. E. F. de Lécluse. Antar, roman bédouin; extrait de la Revue française. Paris, 1830, in-8.°

M. le comte de Hogendorp. Coup-d'œil sur l'île de Java. Bruxelles, 1830, in-8.°

M. Bowring. Specimens of the Polish poëts. Londres, 1827, in-12.

Specimens of the Russian poëts. Londres, 1821, in-12.

Servian popular poetry. Londres, 1827, in-12.

Poetry of the Magyars. Londres, 1830, in-12.

Batavian anthology. Londres, 1824, in-12.

M. Jacquet. L'Égypte de Murtadi, fils du Gaphiphe. un vol. in-12.

M. l'abbé Glaire. Dictionnaire hébreu-latin. Paris, 1830, in-8.°

M. Rosen. Rigvedæ specimen. Londres, 1830, in-4.°

M. Moris. La géographie des enfans. Paris, 1830, in-8.° oblong.

M. E. de Montbret. Catéchisme, recueil de prières et d'hymnes en malais, à l'usage des missions étrangères. In-12, un vol.

M. Wilson. Mritchtchakati, drame sanscrit et pracrit de Sudraka Râdja. Calcutta, 1829, in-8.°

M. A. de Humboldt. Anthologie arménienne. Moscou, un vol. in-8.°

M. Jomard. Traités grammaticaux, en arabe, avec gloses Boulâq, l'an 1241 de l'hégire.

Mines de guerre, en Turc. Boulâq, 1249 de l'hégire.

M. Richy. Almanach astrologique en chinois, pour 1828. In-8.°

M. Pauthier. Mémoire sur la doctrine du Tao, fondée par Lao-tseu. Paris, 1831, in-8.°

M. Apudy. Anthologie d'Amarou, Paris, 1831, in-8.°

Le Ministère des affaires étrangères de Russie. Code des lois du tribunal des affaires étrangères à Pékin, traduit en russe. Pétersbourg, 1830, in-4.°

M. Loiseleur-des-Longchamps. Lois de Manou, publiées en sanscrit avec des notes. III.° livrais. in-8.° 1830.

M. de Hammer. Wien's turkische Belagerung; von Jahre 1529. Vienne, 1829, in-8.°

M. E. Burnouf. Vendidad sadé. Livr. v et vi.

La Société de Géographie. Son bulletin mensuel pour l'année, 12 cahiers in-8.°

Un feuillet d'airs chinois envoyés par M. l'abbé Pellegrin.

M. de Férussac. Bulletin des sciences historiques, antiquités et philologie. 12 cahiers in-8.°

M. le Garde des Sceaux. Journal des Savants. 12 cahiers in-4.°

La Société. Transactions of the agricultural and horticural Society of India. Serampoure, 1829, in-8.°

La Société. Transactions of the royal asiatic Society of Great-Britain and Ireland. Tom. II, II.e part. Londres, 1830, in-4.°

TABLE.

Pages.

NOUVEAU JOURNAL ASIATIQUE.

Recherches sur la poésie géorgienne ; notice de deux manuscrits, extraits du roman de Tariel, *par* M. Brosset.

(3.e article.)

V. *Esquisse du Tariel.*

Dans un prélude de 124 vers, après avoir payé son hommage à la divinité, après avoir rappelé un de ses précédens ouvrages consacré à Thamar, et averti le lecteur de se préparer à entendre les nobles faits de trois héros, et à pleurer sur Tariel, l'auteur parle des plaisirs et des peines de l'amour, ensuite de ceux du poète.

ჭიჯნური შმაგსა გვირქჳან, არა-ბულისა ენითა.
ჭით რომე შმაგობს მისისა, ვერ მძსლომის წყენითა.

« La langue des Arabes, dit-il, appelle l'amant un » démon (*chmag*), parce que le dépit de l'impuissance » le rend comme frénétique. » (v. 62-63).

ჭიჯნღურით თჳალად სიცღურვე,
მართებს მართ ვითა მზეობა.

ხიბრძნე სიმდიდრე ხიუხჳ (1), სიუ-
მე და მ-ცალეობა.

ყნა გონება დათმობა, მძლეთა
მებრძოლოთა (2) მძლეობა.

და ჲისცა ეს სრულად არა სჭი-
რს, ავლის მიჯნღურთ ზნეობა.

ჭიჯნღურობა სხჳა რამეა, არს სი-
ძვის დასადარი.

იგი სხჳაა (3) სიძვა სხვაა, შუა ფუ-
ზის დიდი მზღვარი (4).

და ჭძულს ფუგულოდ (5) სიუჳარ-

(1) Manuscrit E, სიუხვე სიმდიდრე.

(2) E, მებრძოლეთა.

(3) E, სხვა *bis.*

(4) E, ზღვარი; arabe ثغر *tsoghr*, frontière militaire.

(5) E. ფუგულო.

ტლუი, ხუევნა კოცნა მტლაშა (1) მტლუში.

17.e quatrain. « Telle qu'un rayon du soleil, la » beauté frappe l'œil des amans; sagesse, générosité, » puissance qui s'étend sur beaucoup d'esclaves, ri» chesses, discrétion, patience dans les revers, triom» phes sur les ennemis : quiconque ces objets n'élec» trisent point, n'est qu'un amant imparfait. »

» L'amour diffère essentiellement de la débauche, » un intervalle immense les sépare.....; je n'aime » point les folles liaisons, qui prodiguent leurs baisers » et leurs embrassemens.

...... დასთმობს ყჯლავაი, ... ჯლად გამოვარდეს.

და ჩურა ჰგავა სოფლიცა, მისი ვერმი (2) გარდაჰქარდეს.

ამა საქმესა (3) მიჯნური, ნუ (4) უხმობთ მიჯნურობასა.

---

(1) Onomatopée qui paraît venir de l'arabe متلاشى *motalachi*, vain.

(2) E, ბერმი გარდაჰქერდეს; je rétablis ces deux mots par conjecture, ce quatrain manquant dans l'autre manuscrit.

(3) E, საქმეს, (4) E, უხმობს.

ზდეს ერთი უნდჲს ხვალე სხვან (1);
ჰსთმობდეს გაყრისა (2) თმობასა.
. . . . , არ დაჰრჩა ჭირთა მა-
ლვა.

ჯერ ბედითად (3) აჴი ზმიდეს, მოყ-
ვარესა აყივნებდეს.

ჯერსიდ (4) აჩნდეს მიჯნურობა, ა-
რა სადა იფერებდეს.

და ჯისთვის ლხინი ჭირად უჩნ-
დეს, მისთჳს ცეცხლსა მოიდებ-
დეს (5).

ჴამს მიჯნური ხანიერი. . . . . .

» L'amour ne recule pas devant la souffrance, il
» endure tout, il s'enfonce dans les déserts, et les vents
» conjurés ne l'abattent point. Celui-là est indigne du

---

(1) E omet სხვან ; *id.* სთმობდეს.

(2) E, გაყრილის.

(3) E, ბედითათ ჴაი ჴაი.

(4) E, არსით; F, უჩნდეს.

(5) E, მოდებდის.

» nom d'amant, qui aime un objet aujourd'hui, et de» main un autre, qui peut supporter l'idée de la sé» paration, qui fait parade de ses douleurs, qui gémit » comme un lâche, qui se plaint de son amante, se » donne pour amoureux, ou le laisse deviner. Pour » son amour que les tourmens lui semblent un délice, » que pour lui il brave les flammes; car la persévé» rance est le propre de l'amour. » Voici pour le poète :

შაირო-ბა პირველადვე (1), სიბრძნი-
ს ერთი დარგი (2).
საღმრთო- (3) საღმრთო-დ გასაგო-ნი,
მსმენელთათჳს (4) დიდი მარგი.
ჴვლავ ქაცა ისმენს, ვინცა ისმენს
კაცი კარგი.
და გრძელი სიტყუა მო-კლედ (5)
ითქმის, შაირია ამად კარგი.

---

(1) E, პირველთავე.

(2) Il manque une syllabe à ce vers dans les deux manuscrits. Peut-être faut-il lire სიბრძნისა.

(3) E, სამღთო- სალთო-დ.

(4) F, მსმელთა pour *les buveurs*.

(5) E, მო-კლეთ.

6.e quatrain. « La poésie des anciens, toute divine » et empreinte de sagesse, est singulièrement propre » à élever à Dieu l'auditeur ; maintenant encore les » gens sensés aiment à la lire, car le plus long dis» cours s'abrège s'il est en beaux vers.

ჭაშინლა ნახეთ მელექსე, და მისი მოშაირობა (1).

ძა ჯლარ მიხვდეს (2) ქართულსა, დაუწყოს ლექსმან მჴრობა.

ჸრ მეჲმოვლოს (3) ქართული, ძრა ჱქმნას (4) ხიფუჯა მცირობა.

და ჳელ მარჯჯლ (5) ჱსცემდეს ჩოგანსა (6), იჳმაროს დიდი გმირობა.

---

(1) E, მოშაირება.

(2) E, მიხდეს.

(3) E, მემოვლოს.

(4) E, ქნას.

(5) E, მარჯვეთ სცემდეს.

(6) *Tchogan*, ou mieux *Tchoghan* (v. 3059) ჩოღანა; persan چغانه *Tchaghanah*, violine. J'ignore le sens précis du mot *Karthouli* (2.e et 3.e vers) : il doit signifier *un acte, une pièce écrite* (*Code géorgien*, manuscrit, IIe partie, §. 369 ; IIIe partie,

8.ᵉ quatrain. « Vous aurez rencontré un vrai poète » et de vraie poésie, lorsqu'un auteur, dans les écrits, » fruits de son labeur, aura, sans l'abréger, sans l'af- » faiblir, présenté un sujet inconnu, et que, fécond » en merveilleux, il aura, d'une main habile, fait vi- » brer le Tchogan. »

Rousthwel établit ensuite (10.ᵉ, 11.ᵉ quatrains) ce principe de goût que, deux ou trois beaux vers, non plus qu'un long ouvrage, ne sont pas ce qui fait la réputation d'un poète, conforme à celui d'Aristote, lorsqu'il disait que les objets trop délicats échappent au discernement par leur petitesse, et que trop de grandeur écrase l'imagination.

ყამს მელექსე ნაჭირვებსა, მასსა
ცუდად არ აბრვობდეს (1).
ერთი ურჩნდეს სამიჯნურო, ერთსა
ვასმე აშივობდეს (2).
ყოვლსა მათთვის კელოვნებდეს (3),
მას აქებდეს მას ამბვობდეს (4).

---

§. 283, et VII.ᵉ partie, §. 173), et ici peut-être *un sujet, une composition* (χάρτης).

(1) F, აბრვმევდეს, où la rime manque.

(2) Mot traduit par conjecture.

(3) E, კელოვნობდეს.

(4) F, აქობდეს.

და ამისგან ვიდე ნურა. უნდა, მი-თჳს ენა მუსიკობდეს ჻

« Le poète, ajoute-t-il (12.e quatrain), ne doit » jamais parler de lui-même ni de ses maux, il ne doit » viser qu'à plaire, diriger là tous ses efforts et toute » la puissance de ses pensées ». Enfin il expose ainsi le sujet :

ვთქჳა (1) მიჯნურობა პირველი,
და ტომი გჳართა ზენათა.
ძნელად სათქმელი საჭირო, გამო-
საგები ენათა ჻
იგის საქმე, საზეო, მომცემი აღმა-
ფრენათა.
და ვინცა ეცდების თმობათა (2),
ჰქონდეს მრავალთა წყენათა ჻
ამას ერთსა მიჯნურობასა, ჭკჳა-
ნნი ვერ მიხვდებიან (3).

(1) E, ვთქვა.

(2) E, თმობამცა.

(3) E, მიხდებიან.

ენა დაშჳრების (1) მსმჳრლისა, ყურ-ნიცა დაჳლდებიან (2).

14.e quatrain. » Je dirai d'antiques amours, et l'his-» toire d'une illustre famille. Narration difficile, et » que le langage aura peine à retracer, ouvrage su-» blime et enchanteur, source de mille tourmens » pour celui qui s'en est chargé. De telles amours dé-» couragent le génie, la langue s'en fatigue, l'auditeur » lui-même manque d'oreilles.

I.er EXTRAIT DU TARIEL (3).

Tandis qu'ils se reposent sous l'ombrage, Awthandil et Rostéwan aperçoivent un étranger vêtu d'une peau de tigre, qui refuse de venir à eux, échappe aux gardes du roi, et disparaît dans la plaine. Triste et pensif, Rostéwan va se cacher au fond de son palais; il veut savoir quel est cet inconnu. Les gens envoyés sur ses traces par le conseil de sa fille ne réus-

---

(1) E, დაშრების მსმენელსა.

(2) Par conjecture დააკლდებიან *desunt.*

(3) Rostéwan, roi d'Arabie, très-avancé en âge, et n'ayant point d'enfant mâle, se démet de la couronne en faveur de sa fille la brillante Thinathin. De l'avis de son premier visir, Awthandil, l'amant secret de sa fille, il célèbre l'inauguration de celle-ci par une grande chasse. (*Voyez* ces premières scènes du Tariel, traduites en entier, dans le *Journ. asiat.* octobre 1828. Le texte en sera publié avec une traduction latine littérale).

sissent point à l'atteindre; il faut, pour lui complaire, qu'Awthandil parte dans le même dessein.

De retour après trois journées d'infructueuses recherches, il met ordre à ses affaires, et s'élance de nouveau dans cette carrière aventureuse, ayant laissé un écrit qui enjoint à ses gens de ne plus l'attendre lorsque trois ans seront révolus.

Arrivé à un beau plateau où il fait un mois de séjour, et désespérant d'atteindre jamais son but, Awthandil allait rebrousser chemin, mais il rencontre deux frères khatéens, qui lui apprennent qu'étant à la chasse, un homme à peau de tigre, à l'abord farouche, les a poursuivis, et qu'il a presque tué leur troisième frère. L'homme à peau de tigre se montre dans le lointain, refuse le défi d'Awthandil, et se retire vers une caverne, dans un lieu sauvage, où le héros arabe attend trois jours qu'il reparaisse.

Ⴐინა ტუჯრა ისრეს (1), ო-რნი დღენი და ღამენი.

ზღისით და ღამით მაშვრალნი, არ შეჭამადთა (2) მჯამენი.

---

(1) E, ისრნეს.

(2) E, საჯმადთა.

Ⴅერსად (1) ხანი არ დაჰყვეს, ერთნი თვალისა წამენი (2).

და ჭათ თვალთა ცრემლი (3) სდიოდა, მინდორთა მოსალამენი.

Ⴇოლისით ჰყურს და სალამოს (4) ღამს, გამოუჩნდეს (5) დიდნი კლდენი.

Ⴉლდეთა შიგან ქვაბნი (6) იყვნეს, ჯირსა წყალი ჩანადენი.

Ⴜყლისა (7) ჯირსა არ ითქმოდა, შამბი იყო (8) თუ რასდენი.

---

(1) E, არსად.

(2) Régulièrement il faudrait წამნი, le ე a été intercalé pour la rime.

(3) E, ცრემლნი სდიოდის.

(4) E, სალამო ღამ.

(5) E, გამოჩნდეს დიდი.

(6) E, ქვაბი არის.

(7) F, წყილსა.

(8) E, შაბი. Ce mot m'est inconnu; en persan شاب *Chab* signifie *alun;* mais ici ce doit être une sorte d'*arbre*, ou plutot il

და ჯე დიდრონი (1) თვალთ უწ-
დომო (2), მაღლა კლდემდის ანაყრო-
დჱნი :

ჭან ყმშან ქვაბსა მიჳმართა (3),
გავლნა წყალნი და კლდჱსა.

ავთანდილ ცხენსა გარდაჴდა (4),
მონახა დიდნი ხენია.

---

paraît devoir signifier *forêt, bois* (Conf. v. 2648, 2831 et ტყა-ბნარ *boisé,* 781, 889). Dans le dictionnaire arménien-français d'Aucher, on trouve շամբ *chamb*, forêt de cannes ou de roseaux, lieu planté de roseaux.

(1) E, დიდროან.

(2) E, უცთომო que je crois fautif.

(3) E, მიმართა.

(4) E, გარდახდა. Je ne noterai plus ces sortes de permutations qui sont régulières; non plus que celle du ვ *w* mis pour უ *ou*, comme aux deux vers suivans E, ჭურეჭალ ჭურეჭჱლ. Le *w*, lettre quiescente d'un usage plus fréquent dans les bons livres, et notamment dans le manuscrit F, me parait d'ailleurs mieux convenir que le უ *ou*. Ce dernier devrait, en pareil cas, avoir un accent brisé, qui manque.

ჯაზედა (1) ჭვრეტად გავიდა, მირისა დაანბა ცხენის.

და ჯუვნით უჭვრეტდ იგი ყმა, მიჯა (2) ცრემლი მინადენის (3).

ქა ფყენი გავლნა მან ყმაწან, მო-სილომან ჟუვხის ფყავითა.

ჭვაზისა ჯირსა მ-ადგო (4), ქალი ჯუბითა (5) შავითა.

ფირდა მალად (6) ცრემლითა, ზღვათაცა (7) შესართავითა.

და იგი ყმა ცხენსა გარდახდა, ყელსა მო-ეჭდო მკლავითა.

---

(1) E, მაზედან ჭურეტათ.

(2) E, მისდის.

(3) **Dans tout ce quatrain, le ა *a* final est ajouté pour la mesure uniquement, et contrairement à l'analogie.**

(4) E, გამო-დგა.

(5) **Mot inconnu, *djoubi*.**

(6) E, მალა.

(7) E, ზღვისაცა.

Ⴗმამან უთხრა დაო ასმათ, კი-დნი ზღვასა ჩაგჳცჳვდეს (1).

Ⴅელარი მივხვდით უამიერად, ჩვ-ენ ვისაცა ცეცხლნი გვწვიდეს.

Ⴄსე თქვა ჲ მკერდსა კელნი, ივ-რნა ცრემლნი გარდმო-სწვიმდეს,

და ჭალი შეჰბნდა მო-ეხვია, ერ-თმან ერთსა სისხლი წმიდეს (2).

Ⴈგი ტვერი (3) გაეკმირა, დანაგ-ლეჯსა (4) მათსა თმასა.

Ⴄრთმან ერთსა ეხჳვო-დენ (5) ყმა ქალსა და ქალი ყმასა.

—Ⴀზახდიან მო-ჱსთქმიდიან (6),

---

(1) Je ne saisis pas cet hémistiche.

(2) Tout ce quatrain manque au manuscrit E.

(3) E, ტევრი.

(4) E, დანალეჯსა.

(5) F, ეხვეო-დენ.

(6) E, მ-სთქმიდიან; l'emploi régulier du ჱ formatif constitue une variante qui ne sera plus relevée, c'est le ma-

მო-ჰსცემდიან (1) კლდენი ჴმასა.
და ავთანდილ სჭვრეტს განვჴრ-
ჟბით (2), მათსა ეგრე ქცევა ზმასა ։

« Ils marchèrent (Awthandil et les frères khatéens) » en divers sens deux jours et autant de nuits, sans » prendre aucune nourriture, ni le jour, ni la nuit, » sans s'arrêter le moins du monde en aucun lieu, et » de leurs larmes arrosant la plaine. Après une jour» née de fatigue, ils découvrent sur le soir de grands » rochers; dans leur enceinte une caverne, en face » est un cours d'eau; et, sur ses bords un *chab* ou » quelque autre arbre dont la cime indistincte et inac» cessible aux regards atteint le faîte du rocher. Aw» thandil entre dans la caverne, traverse le ruisseau » et les rochers, puis, sautant de son cheval, il l'at» tache au pied des grands arbres qu'escalade sa cu» riosité, regarde, et revient baigné de pleurs.

» A peine avait-il franchi le taillis, que le jeune » homme à peau de tigre se présente, une jeune fille » en robe noire versait avec de grands soupirs une » mer de larmes, et le jeune homme sautant de che-

nuscrit F qui présente le plus ordinairement cette orthographe, conforme d'ailleurs à la grammaire et au bel usage.

(1) E, ჴმასა სცემდენ კლდენი ჴმასა, *les rochers leur rendent voix pour voix.*

(2) E, გავჴრვებით.

» val se tordait le col de désespoir. Ma sœur As» math, disait le jeune homme, ... nous ne re» verrons plus celle qui cause toutes nos douleurs. Il » dit, et se frappe la poitrine en versant une pluie de » larmes. La jeune affligée l'embrasse, et tous deux se » baignent de leur sang. Sur sa chevelure en désordre, » il jetait à pleines mains la poussière, puis il em» brassait tendrement la jeune fille, et les rochers ré» pétaient leurs plaintifs gémissemens, tandis qu'Aw» thandil s'étonnait de ce spectacle. » (Quatrains 221 à 225).

Asmath apprend bientôt au chevalier errant le nom de son malheureux ami, consent à l'introduire dans la caverne, et lui donne quelques règles de conduite envers Tariel, qui, grâce à l'intercession de sa compagne, veut bien lui redire son histoire.

HISTOIRE DE TARIEL.

(Tariel, inconsolable de la disparition de Nestan au visage de rose, faisait redire ses douleurs aux antres sauvages et aux mers de sable de l'Arabie. Isolé depuis dix ans au milieu des monstres des forêts et de leurs malfaisans génies, il n'avait pour confident de ses maux qu'une suivante de sa maîtresse échappée aux ravisseurs; pour nourriture, que la chair des timides gazelles, pour vêtemens et pour lit que la peau d'un tigre féroce tombé jadis sous ses coups, et dont la griffe acérée avait failli lui donner la mort. A force de verser des larmes de sang et de feu, les rubis et les lis de ses joues se rembrunissaient chaque jour des teintes

livides du safran, et son ame ardente aurait consumé sans doute les faibles liens qui attachaient sa vie, si le souvenir des beaux yeux de Nestan n'eût soutenu ses forces et son courage.

Le premier visir du roi d'Arabie, l'ami de sa noble fille, lancé, pour lui complaire, sur les traces de l'homme *à peau de tigre*, après trois ans et trois mois de pénibles recherches, après avoir, pour le trouver, parcouru les pays de *Magreb*, de *Machriq*, de *Rom*, de *Tchin* et de *Matchin*, arriva enfin à la caverne du proscrit. Les deux héros se serrèrent long-temps des étreintes de l'amitié, et dans leurs embrassemens, sceau d'une immortelle fraternité, les roses de leurs lèvres s'épanouirent pour laisser voir deux éblouissantes rangées de perles. Enfin, pour complaire à son hôte, Tariel lui raconta en ces mots son histoire) :

Tu veux, mon frère, que je rouvre à tes yeux des plaies saignantes encore; eh bien! lion, prête l'oreille; cette jeune fille, l'amie de mes douleurs, fut le témoin, elle est encore la victime de la fatalité qui m'accable. Sridan, mon père, régnait sur l'un des sept empires qui, comme tout le monde sait, partagent l'*Indoéthi*; riche et généreux, aussi brave que bon, aux formes d'un lion, réunissant l'éclat d'un soleil, il était chéri de ses peuples, et jamais ennemi ne resta debout devant son cimeterre. La chasse et les plaisirs remplissaient tous ses instans. Cependant la renommée portant dans l'univers la gloire et les exploits du héros Pharsadan, l'un des rois ses voisins, éveilla dans son cœur des désirs curieux. Il dépêche un exprès à Pharsadan et lui

fait dire : « Je souhaite de te voir; si la messagère des » destins ne fut pas trompeuse, je me soumettrai à toi » pour jamais; nous serons comme père et fils. » Le courrier marcha nuit et jour et reçut cette réponse : « Amène-moi ton maître en ces lieux; pars, et que » son arrivée satisfasse bientôt mon impatience. » Pharsadan, fier de posséder un tel hôte, déploya pour lui toute la magnificence et les plaisirs de sa cour. Il le créa amilbar, dignité qui, chez les Hindoux, répond à celle d'amirspasalar ou chef suprême du pouvoir exécutif; quand le souverain est sur son trône, l'amilbar debout près de lui, tient dans ses mains le sabre royal, emblème redoutable du commandement; au titre près il est César.

Les premiers jours de l'arrivée de mon père furent marqués par des banquets et par des fêtes brillantes. Pharsadan témoignait son bonheur au nouvel amilbar par de superbes présens, par des coupes d'or enrichies de pierreries, par des chevaux, des faucons chasseurs, des armes éclatantes : rien ne semblait trop pompeux à sa main généreuse. Enfin, il fit ordonner les apprêts d'une grande chasse qui dura une semaine tout entière. Les pavillons des deux rois, brillans de pourpre et d'or, s'élevaient dans la plaine au milieu des tentes plus modestes de mille guerriers destinés à former les enceintes. Le faucon, l'épervier, la panthère servirent tour-à-tour au royal divertissement, et 14,000 bêtes tombées sous les flèches des chasseurs, ou sous la serre inévitable des oiseaux de proie, l'ont immortalisée.

Mon père n'aurait pas été long-temps sensible à ces

bruyans plaisirs qui se succédèrent bien des jours et bien des nuits, si la grossesse inattendue de son épouse stérile jusqu'alors, n'avait comblé le plus ardent de ses désirs. Jour funeste, où l'on dit à la reine : « l'amilbar est père d'un garçon beau comme la lune, nous » sommes ravis de joie. » Jour funeste où commença la trame de ma vie! Asmath, achève ce qui me reste à dire. A ces mots, Tariel souille sa tête de poussière, ses yeux se couvrent d'un nuage : il tombe affaibli. Mais quand les soins de ses amis l'eurent rendu à l'existence : Asmath, reprit-il, tu te souviens que Pharsadan et son épouse, ces deux soleils de gloire, adoptèrent pour leur fils celui de leur amilbar, et qu'entre leurs mains ma beauté toujours croissante rassurait l'empire sur ses destinées futures. Autant l'aurore matinale efface les beautés de la nuit, autant j'éclipsais le soleil. A cinq ans j'étais comme la rose épanouie, je tuais un lion comme un passereau et je faisais oublier à Pharsadan que je n'étais pas son fils. Lui-même, cependant devint bientôt père d'une fille belle comme un astre, dont la naissance fut annoncée à tout l'empire, célébrée par des fêtes, et la source d'une joie universelle; mais le feu qui dévore ma vie.... Ah! ce jour le vit naître. Elevé près d'elle dans tous les jeux et les plaisirs de l'enfance, je me croyais heureux pour jamais, quand mon père mourut. Je fus profondément affligé, une mer de larmes s'échappait de mes yeux, et mon cœur gonflé de soupirs refusait toute consolation. J'étais depuis un an dans le deuil, maudissant la vie, gémissant nuit et jour, lorsque les officiers du roi

vinrent m'apporter ses ordres : « Tariel, mon fils, ne » t'abîme pas dans la douleur, tu es amilbar, viens, » je t'aimerai comme j'aimai ton père » ; je me rendis à ses instances et je consentis à entrer en fonctions. J'avais, par ma charge, le privilége de toujours accompagner le roi, j'étais de tous les festins, et de toutes les chasses. Un jour, après avoir long-temps battu la plaine et fait une rude guerre aux habitans des bois, Pharsadan m'ordonne de le suivre au palais de sa fille, que je n'avais pas vu depuis quelques années; c'était un *baghtcha* délicieux, orné de mille beautés, où retentissaient les chants de mille oiseaux plus harmonieux que celui des sirènes. On y voyait un bain de marbre environné de cent colonnes et tout plein d'eau de rose, des tapis somptueux fermaient les portes. J'attendis par respect qu'une jeune esclave à la taille d'aloës soulevât pour moi le rideau et me fît signe d'entrer. Mais à quoi bon rappeller les souvenirs d'un bonheur désormais perdu. A la vue de Nestan, du vrai modèle de la beauté, je tombai évanoui; un seul de ses regards qui effaçaient le soleil m'a frappé là pour jamais.

Je me retrouvai dans mon palais, atteint d'une maladie au dessus de l'art des médecins; dégoûté de la vie et de tous les alimens qui peuvent la soutenir, il fallut toutes les caresses et les fervens sacrifices du soleil Pharsadan, pour chasser du diamant plongé dans un bain de larmes, les pâles couleurs de l'ambre. Pour lui complaire, je repris mes anciens exercices, je fréquentai les chasses et les fêtes. Un jour, pour faire trève à mes cuisans chagrins, je régalais nombre d'amis

et de fonctionnaires dans un palais délicieux comme l'Eden. Au milieu du banquet l'officier de l'intérieur, vint me dire à l'oreille, une jeune fille demande à voir l'amilbar; son beau visage, qu'admire tout galant homme, est brûlé de tristesse; faites-là entrer, lui dis-je, je l'y invite. Je me lève et sur le seuil je rencontre une jeune fille qui me dit, lis et bénis le ciel du motif qui interrompt tes plaisirs. O feux de l'amour! c'était une lettre de Nestan que me transmettait Asmath, sa suivante. J'admirais que mes feux eussent été compris et je palpitais de bonheur à la pensée d'un retour. Tels étaient les ordres de celle qui dévore ma vie.

« Cache tes ardeurs au ciel et à la terre, je suis à » toi quoique je n'aie pu te le dire encore, supporte » la vie et bannis un chagrin inutile. Asmath te dira le » reste. » Et voici ce qu'elle me dit au nom de sa maîtresse : « Au lieu d'une lâche douleur que tu prends » pour de l'amour, songe à déployer aux yeux de Nes» tan l'énergie d'un héros. Les peuples du *Khatawé-* » *thi*, jadis nos tributaires, affichent depuis quelque » temps une insupportable arrogance, va les com» battre; va! je t'ai promis l'hyménée; que d'indignes » pleurs ne flétrissent plus tes roses, et que la pure » lumière brille sur tes chagrins. » A ces promesses de bonheur, mon cœur défaillit d'étonnement, mon visage reprit son éclat et mes joues leurs rubis. J'écrivis à ma bien aimée : « O lune plus belle que le soleil, » me préserve le ciel de te déplaire, je regarde mon » bonheur comme un songe incroyable; sur tes sacrés » caractères placés devant mes yeux, j'ai promis à As-

» math une plus sage conduite et de supporter tout » comme ton esclave. » J'offris à Asmath en la congédiant, une coupe d'or pleine de perles; mais la jeune fille, ayant d'ailleurs les doigts chargés d'anneaux, ne voulut recevoir qu'une bague du poids d'une dragme, et je rentrai dans la salle du festin. Cependant, j'écrivis en ces termes au roi du pays des idolâtres : « Roi » mon frère, nous avons à nous plaindre de vous, » accourez ici au reçu de cet ordre, car si vous ne » venez pas, nous irons; mais si vous êtes avare de votre » sang, il vaut mieux pour vous de venir. »

Le départ du courrier suspendit mes chagrins; hélas! c'est parce qu'alors tout sourit à mes vœux, qu'aujourd'hui je suis forcé de disputer aux bêtes leur tanière. Plongé dans mes rêveries, je soupirais un jour dans mon cabinet sur les maux de l'absence, sur les dangers de ma prochaine séparation. Lorsqu'une main légère frappant à ma porte interrompit le cours de mes pensées, c'était l'esclave d'Asmath, qui au nom de Nestan venait m'inviter à un rendez-vous. Je m'élançai rapidement sur ses traces et je ne rencontrai dans le jardin que la jeune fille qui venait au-devant de moi, rayonnante d'allégresse. « Sois homme, me dit-elle; » viens, tu verras ta rose toujours parée d'éclat et de » fraîcheur. » Asmath, soulevant le rideau, me fit entrer dans un délicieux boudoir étincelant de rubis, où était assise celle dont le visage fait pâlir le soleil. Elle me souriait avec douceur et ses yeux nageaient dans la mélancolie : mais sa belle bouche restait muette, et moi je demeurai interdit sous le charme.

Alors Asmath se penchant à mon oreille me dit : « Tu l'as vue, retire-toi; ses regards seuls te parleront » aujourd'hui. » Je partis comme un homme frustré d'une grande attente. Asmath me disait : « Que cette » séparation ne soit pas comme une empreinte brûlante » sur ton cœur; ouvre la porte de la joie, et ferme » celle du chagrin. La pudeur qui aujourd'hui ferme » ses lèvres, s'enhardira pour te plaire. » Et je répondais : « Ma sœur, ces consolations sont peu de mon » goût; plutôt que de me fendre le cœur, laisse-moi oublier cette aventure et promets-moi d'être à jamais la » messagère fidèle de mes vœux. » Tel qu'un diamant de belle eau qui tout-à-coup se colorerait des teintes sombres de l'indigo le plus pur, tel mon esprit s'enfonçait chaque jour dans les plus sinistres pensées. Cependant les députés de l'idolâtre arrivèrent, porteurs d'insolens messages : « Nous ne sommes point des » femmes, et nos forteresses ne sont pas sans défense : » quel est ton prince pour exiger notre soumission ? » Telle était la lettre de leur maître : « Je t'écris à toi » Tariel : j'admire dans ta missive si tu peux croire que » je me soucie du roi des dix mille peuples; que je n'en » reçoive plus désormais de pareille. » A cette lecture je frémis de courroux et faisant déployer l'étendart de Pharsadan aux banderolles rouges et noires, j'invitai les peuples à une guerre juste. La veille du départ j'allais prendre les ordres du roi, et maudissant ma destinée je disais, « pourquoi ma main a-t-elle cultivé une » rose qu'elle ne peut cueillir » ? et je demandais au créateur la patience, lorsque la même esclave se présente

et me dit : « Le soleil dont la flamme te consume va » tarir tes pleurs par un moment de félicité. » A la faveur des ténèbres je franchis la porte du jardin, où je trouvai, comme la première fois, Asmath qui me dit : « Viens, la lune attend le lion. » Telle que l'astre des nuits assis sur son trône de nuages, telle je vis Nestan vêtue de la robe verte des amans, et parmi des flots de lumière, ses traits et sa taille me parurent d'une beauté merveilleuse comme l'aloës d'Éden. Sous le voile qui la couvrait elle me lançait des œuillades brûlantes. « Fais asseoir l'amilbar », dit-elle à sa suivante, en lui présentant le coussin, et dès-lors je me sentis renaître au bonheur. « Je t'ai bien affligé par mon silence, me » dit-elle, et ton soleil en a pâli; mais, mon ami, ne » devais-je pas rougir et trembler en face de l'amilbar? » — Oui, lui répondis-je, mais je veux t'obéir, et je » serai pour toi le lion de la bravoure. » Après quoi, nous fîmes le serment mutuel d'un éternel amour, et nous échangeâmes nos cœurs.

Au point du jour, les roulemens du kanara et du naghara annoncèrent à mes braves l'heure du départ; moi je partais comme un lion contre le pays des idolâtres, d'où l'on ne pensait pas que je dusse revenir. En trois jours de marche à travers des routes nonfrayées, j'atteignis la frontière de l'Inde. Là, je rencontrai une manière d'ambassadeur, l'un des kans de Ramaz, qui, d'abord pour m'effrayer, me disait : « Nos » loups du Khatawéthi dévoreront vos chèvres indien» nes. » Puis au nom de son maître, il m'offrait de belles paroles et une superbe armure d'or. « Ne cours

» pas à ta perte, me disait-il, dans une entreprise im-
» possible ; attache-nous, si tu veux, le collier de l'es-
» clavage, mais épargne à nos familles les horreurs de
» la dévastation. » J'assemblai le conseil des visirs et
voici quelle fut leur réponse : « N'écoute pas des per-
» fides, crains-les encore moins ; pousse en avant avec
» un mille ou deux, et quand les armées se seront
» rapprochées, instruits de ta présence, ils reviendront
» près de toi. Sincères, tu exigeras d'eux les plus grands
» sermens et de bonnes garanties ; rebelles, tu leur
» ôteras l'envie de l'être à l'avenir. » Satisfait de l'avis
de mon divan, je répondis à l'envoyé : « Roi Ramaz,
» je pénètre tes intentions, tu préfères sagement la vie
» à la mort. Je vais te rejoindre avec peu de soldats. »

Déjà depuis trois jours accompagné de trois mille
hommes d'élite, j'avais devancé le gros de mes troupes,
quand un autre exprès de Ramaz vint encore m'offrir
de plus riches présens, des bijoux, des habits plus
précieux. Je dis à l'envoyé : « Que le ciel en soit té-
» moin, je viens avec des intentions pacifiques, il ne
» tiendra qu'à toi que nous soyons comme un père
» avec ses enfans. » Il part, et bientôt vient me re-
joindre au pied d'une colline où j'avais dressé mes
tentes, avec une suite de gens chargés des présens de
Ramaz. A ma vue ils descendirent de cheval et m'a-
dorèrent en disant : « Gloire au lion ; voici ce que te
» mande Ramaz : Je viens à ta rencontre ; demain, pour
» te voir, je sortirai de mon palais. » Cependant je fis
retenir les envoyés ; par mes ordres, ils furent comblés
de caresses et de bons traitemens, et passèrent la nuit

avec nous comme au milieu de leurs amis. C'étaient des traîtres.

Grâces au ciel, un bienfait n'est jamais perdu. Un de ces envoyés avait jadis mangé près de moi le pain de mon père; il vint me trouver à la faveur des ténèbres, et, s'étant fait connaître, il me dit : « l'ingra-
» titude n'a pas de prise sur moi; j'ai su qu'une intrigue
» infernale se tramait contre vous, et j'ai craint que
» ce beau corps, que ce visage de rose ne se changeât
» en un cadavre. Vous allez savoir tout : pensez-y mû-
» rement. Cent mille hommes sont ici masqués par les
» montagnes, et trente mille autres sont là en embus-
» cade. Le roi, cependant, fera mine de venir à votre
» rencontre : à ce signal vous serez infailliblement im-
» molés. Croyez-moi, faites retraite au point du jour
» en environnant vos tentes d'une épaisse fumée ; de
» cette sorte, fussent-ils mille contre un, vous n'aurez
» rien à craindre. — Quelle reconnaissance pourra
» payer un tel service, répondis-je. Mes bienfaits et le
» bonheur seront pour toi le prix de mon sang; que
» la mort frappe ma tête si je t'oublie; mais va re-
» joindre tes compagnons. »

Contre le sort, que peuvent les conseils des hommes! je dépêchai à mes troupes un exprès chargé de hâter leur marche, et de leur faire franchir sur-le-champ monts et collines. Cependant, j'allai trouver les envoyés et je leur dis avec douceur : « Dites à Ramaz, viens, je se-
» rai tout-à-l'heure près de toi. » Et, me raidissant contre la destinée, je marchai lentement jusqu'au milieu du jour. Arrivé à une colline d'où je pus aperce-

voir et les tentes de Ramaz, et les campagnes couvertes au loin de ses bataillons qui devaient boire mon sang, je dis avec enthousiasme à mes soldats : « Ces » gens, mes frères, nous tendent un piége, que vos » bras ne s'endorment pas dans le péril. Les ames de » ceux qui meurent pour les rois, s'envolent vers le » ciel; montrez aux idolâtres que vos épées ne sont » pas des hochets d'enfans. » Aussitôt on endosse les cuirasses, on s'élance bravement sur l'ennemi, et son avant-garde surprise est forcée à s'enfuir. Ramaz, étourdi, m'envoie ce message : « Est-ce donc ainsi traître, » que tu te joues de nos vies et de tes sermens? — Je » sais, répondis-je, tous tes détestables projets; arme » tes mains du glaive, car les nôtres vont t'exterminer. » Sous un nuage de fumée qui tout-à-coup nous enveloppa, changeant la direction de ma troupe, et quoique fatigué de combattre, voulant combattre encore, je fondis sur une autre troupe d'idolâtres. Dès qu'ils m'eurent aperçu, ils s'écrièrent : « Voici le dé» mon, tuons-le. » Mais je continuai de pousser en avant, brandissant ma lance du côté de leurs meilleurs soldats. Ma lance est fracassée, je saisis un sabre, terrible est le guerrier qui le brisa. Je me précipitai au plus fort de la mêlée, comme un faucon sur sa proie, entassant cadavres sur cadavres, abattant les chevaux sur les guerriers et me multipliant pour échauffer le carnage. A l'heure où tombe le jour, on entendit ce cri du porte-étendard : « Fuyons, de nouvelles myriades » accourent pour nous dévorer. » C'était mes gens qui, à marches forcées, avaient franchi l'espace, et dont les

trompettes assourdissaient la plaine. « Amis, leur dis-je,
» soyez les témoins de nos triomphes; Ramaz est en-
» foncé, nos épées ont puni les traîtres, et leurs débris
» vivans sont en notre puissance. »

Cependant l'arrière-garde des vaincus ayant rejoint, s'occupa de réunir les fuyards; effrayés, assiégés dans leur sommeil par des rêves sinistres, par des visions nocturnes, aux cris confus des blessés et de ceux qui ne l'étaient pas, on les eût pris pour des malades en délire. Cependant, sans m'en apercevoir, j'avais été blessé à la main dans le fort de l'action; soldats, officiers, s'empressèrent au seuil de ma tente pour me féliciter et me plaindre, et me combler d'éloges; à les entendre, ils n'en méritaient pas. C'était trop de gloire pour un mortel! J'ordonnai que des bandes nombreuses allassent explorer le champ de bataille et relever les dépouilles; et nos chercheurs de sang se gorgèrent de butin. Demeurant maître sans coup férir de la plupart des places fortes et de la personne même de Ramaz, j'accordai à ses prières la remise d'une seule ville, et j'exigeai que les armes de toutes les garnisons fussent déposées à mes pieds. Je choisis dans les trésors des idolâtres un certain nombre d'objets précieux, destinés à celle dont les regards sont ma lumière; et cent chevaux et autant de vigoureux chameaux portèrent à Pharsadan mon offrande. Voici la lettre que je lui écrivis : « Roi, celui que tu protèges est bien protégé. Les
» idolâtres ont voulu me surprendre, mais il leur en
» a coûté cher. Ramaz est pris, ses troupes dispersées,
» leurs boulevarts détruits de fond en comble; ces che-

» vaux et ces chameaux t'apportent l'élite de leurs tré-
» sors. » Mon retour dans l'*Indoëthi* fut accueilli par une joie universelle. Des tentes superbes furent dressées sur le *Moédan*, moi-même je fus admis au banquet royal, assis sur un trône en face du roi, qui ne pouvait se lasser de me voir et de me combler de caresses. Au point du jour, je fus mandé à la porte et le roi me dit : « Je pardonne à l'idolâtre ses fautes pas-
» sées, car le seigneur nous donne l'exemple de la clé-
» mence. Roi Ramaz, tu partiras comblé de mes bien-
» faits, songe à ne plus te déchaîner contre nous. » Aussitôt sur un buffet somptueux, Pharsadan lui fait compter dix mille dragmes, cinq cents vases d'or et cinq cents pièces de soie à personnages. A ses officiers, il distribua des robes d'honneur, et tous partirent libres.

Le lendemain Pharsadan me dit : « Il y a long-temps
» que je n'ai mangé de venaison, viens, arrache-toi
» au repos que tu as si bien mérité. » Je m'équipai aussitôt et je trouvai le palais plein d'éperviers et de faucons ; le roi lui-même, tout préparé et beau comme le soleil, fut ravi de me voir brillant de parure. Je l'entendis qui disait à la reine : « Qu'il est beau Tariel
» revenant des combats ! Écoute-moi et fais ce que je
» te dirai. Le jour d'Éden s'approche pour Nestan,
» cette fille que nos destinées appellent au trône ; bien-
» tôt elle aura des prétendans, fais en sorte qu'elle se
» trouve sur notre passage au retour de la chasse. » Paré de la dépouille des idolâtres, j'entrai avec orgueil dans ce palais, où je pus admirer à mon aise l'éclat d'un

visage qui le disputait au soleil. Rien n'avait été épargné pour une fête brillante ; la salle du banquet rayonnait d'émeraudes, de saphirs et de rubis, le festin était délicieux et nul n'en fut renvoyé pour cause d'ivresse. Quant à moi, je repaissais mes yeux des regards de Nestan, et j'y puisais à longs traits la magie de l'amour. Quand on se fut bien diverti, le roi m'adressant la parole me dit : « Tariel, mon fils, dans l'im-
» puissance de satisfaire ma tendresse par des dons
» dignes de toi, reçois de ma main la faveur la plus
» signalée qu'elle puisse te faire. » Aussitôt il me remit la clef de ses trésors, et livra à ma discrétion des biens qui eussent enrichi l'univers, et les deux reines me serrèrent dans leurs bras. Ah ! pourquoi la nuit fit-elle place au jour ; lorsque dans l'excès de ma joie le sommeil perdait pour moi tous ses charmes ! Je ne rentrai dans mon palais qu'après avoir vidé encore une énorme coupe, et telle était sur ma pensée l'influence d'un regard, je ne pouvais ni secouer ma chaîne, ni maitriser mes feux. Tout-à-coup l'esclave d'Asmath vint me dire : « Une jeune fille est là qui souhaite vous par-
» ler. » C'était Asmath, belle comme l'aloès, qui m'apportait une lettre de ma bien-aimée. « J'ai vu avec
» délices, me disait-elle, la passion d'un noble cheva-
» lier échappé aux combats ; que tes yeux ne versent
» plus de larmes. En vain le ciel m'a fait une langue
» pour te louer, s'il faut que je sois privée de ta pré-
» sence. Sans toi je serais comme le soleil loin du lion,
» comme la rose flétrie dans le bosquet. Moi, ton so-
» leil, je ne veux éclairer que toi. Donne-moi ces ob-

» jets qui formaient hier ta parure et reçois en échange
» ce bracelet, tu jouiras en me visitant de me voir
» belle de ta beauté, et si tu m'aimes, ce signe de ma
» tendresse en sera le gage. » Ah! ce fut là le terme
de mon bonheur.

A ce souvenir, Tariel entra dans une fureur pareille à celle d'un lion déchaîné. « Le voilà, le voilà ce gage » plus précieux que les plus riches joyaux »! et le collant sur ses lèvres brûlantes, il tomba gisant sur la terre. Asmath et Awthandil ne purent être insensibles au spectacle de ses douleurs. Des ruisseaux de sang sillonnèrent leurs joues et ils prodiguèrent à leur ami les plus tendres soins. Enfin Tariel abattu, l'œil morne et égaré, plus terne que le safran, s'assit et continua en ces termes : Apprenez le dénouement de mes amours et l'incroyable fatalité qui égara les conseils de Pharsadan.

Je continuais à vivre dans l'intimité du roi et de la reine comme leur propre fils, je prenais part à leurs banquets et à leurs entretiens. Songeant à l'hymen de Nestan ils se dirent un jour : « Le ciel nous a conduits
» au terme de la vieillesse et de la décrépitude qui ra-
» mène l'enfance. Nous n'avons qu'une fille dont les
» rayons nous consolent sans doute, mais enfin nous
» n'avons pas de fils, il nous en faut un; en le voyant
» pareil à nous, il nous semblera revivre en lui, et le
» sabre de nos ennemis ne pourra plus menacer nos
» têtes. — Vous oubliez donc, leur dis-je, que l'adop-
» tion m'a rendu votre enfant, que toutes mes espé-
» rances reposent sur cette fille belle comme le soleil,

» et que vous m'élevâtes dès le berceau pour une si
» noble alliance ! Que signifie ce langage ? — La po-
» litique, Tariel, a d'autres vues ; près de nous le
» chah de *Khouarazm* nourrit un jeune lionceau dont
» la valeur soutiendra notre empire. — Oui, dit la
» reine, tel est le vœu du chah de Khouarazm, nous
» ne pouvons frustrer son attente. » Je feignis donc
d'acquiescer, et j'entendis fixer le jour fatal.

Un exprès fut aussitôt dépêché au chah de Khouarazm pour lui demander son fils et lui dire : « Notre monar-
» chie est sans héritier, nous n'avons qu'une fille qui
» n'est encore fiancée à personne, donnez-nous votre
» fils, c'est tout ce que nous souhaitons. » A l'arrivée du courrier, à la vue des présens dont il était porteur, le chah de Khouarazm s'écria plein d'une vive joie : « C'est
» un coup de fortune que nous envoie le ciel ; hâtons-
» nous de faire partir un enfant si favorisé. » Une seconde députation partit bientôt pour annoncer le futur gendre et presser sa venue. Pour moi, après m'être bien fatigué au mail, je rentrai chez moi pour prendre du repos et réfléchir à ma triste position. En proie à la plus vive douleur, déjà je saisissais un poignard, quand l'esclave d'Asmath se présentant, je m'armai de patience, et je reçus une lettre ainsi conçue : « A toi
» qui es beau comme l'aloès, viens, accours sans plus
» tarder. » Je me lève, je cours au jardin et je vois Asmath debout auprès du donjon, l'air affligé et soucieux. Trop affligé moi-même, je pressai le pas sans la questionner et j'entrai dans les appartemens. Toujours belle comme l'aloès, Asmath ne me souriait pas

comme autrefois, et sa bouche restait muette au milieu d'une pluie de larmes, spectacle déchirant pour une ame blessée. Pendant que je laissais à mes pensées un libre cours, elle m'introduit dans le donjon, où les rayons de la lune dardant sur mon cœur lui firent oublier ses maux, mais sans lui rendre le calme. Cependant Nestan ouvrant avec effort le précieux joyau que je lui avais donné, vêtue de vert, et pleine d'attraits, était renversée sur son trône, répandant des flots de larmes et me foudroyant de ses regards. Ce n'était plus ni le soleil, ni la lune, ni l'aloès, rejeton d'Éden, c'était un tigre furieux étendu sur la crête d'un rocher et bouillonnant de courroux. « Parjure aux plus saints » engagemens, me dit-elle, que viens-tu faire ici? » Homme pervers qui fus infidèle à ta foi. Mais voyons » quelle sera ta réponse. » Et moi je lui dis. « Quelle » réponse te donnerais-je? en quoi t'ai-je offensée, dans » le désordre de mes esprits? — Perfide, abominable, » qu'as-tu dit? d'où te vient cet excès d'audace qui en» flamme mon courroux? Ignores-tu donc que le chah » de *Khouarazm* arrive pour m'épouser, tandis qu'oc» cupé tranquillement de ton visiriat, tu l'approuves » sans doute; oui, tu as degagé ma foi, puisse le ciel » couronner ton parjure! Celui que je choisirai règnera » sur l'*Indoéthi*, tu n'y pourras rester sans courir à » ta perte. Moi, je vivrai, et tes mains suppliantes » demanderont en vain au ciel une autre Nestan, et » pourtant tu as pu.... Mais non, le lion des braves » n'est point capable de tant de lâcheté. — Soleil, » répondis-je, si j'ai violé mes sermens, puisse le ciel

» m'accabler de sa colère; mais as-tu pu croire que
» Tariel fît à son cœur une telle blessure? On me
» mande au palais; là, dans un grand conseil, j'entends
» discuter ce projet d'hymen, j'insiste, on me parle
» d'une résolution prise, et je me dis à moi-même :
» prends patience pour le moment. Quelle résistance
» faire? On me dédaigne, on va chercher un inconnu,
» sans que je sache ce que l'on veut faire de moi. Ah!
» puisse te posséder celui à qui j'abandonnerai Nes-
» tan. »

Ces paroles ayant calmé sa colère, elle m'attira près d'elle, me prodiguant les plus douces caresses, et embrasant mon ame par ses discours. « L'homme sage,
» disait-elle, n'agit pas avec précipitation, et ce qu'il
» doit faire il le fait à propos. En empêchant l'arrivée
» du chah tu exciteras le courroux du roi, et votre
» division sera la ruine de l'*Indoéthi;* si tu le laisses
» venir, le mariage s'accomplira, on me revêtira de la
» robe de soie, et les hommages des grands augmen-
» teront encore notre supplice. — Plutôt mourir, ré-
» pondis-je, que d'être témoin d'un pareil hyménée!
» Je veux, dès qu'il aura posé le pied sur le sol indien,
» mettre à l'épreuve sa valeur, et que la mort soit le
» prix de son audace. — L'élévation des sentimens,
» me dit-elle, se prouve par les actions, je ne t'enga-
» gerai point à répandre des flots de sang. Je n'en serai
» pas l'instigateur. Souviens-toi, mon lion, toi, le plus
» brave des héros à mes yeux, que la justice est comme
» la sève qui vivifie l'arbre desséché. Tue l'indigne
» prétendant, mais épargne sa suite, et ne massacre

» pas ses gens comme de vils animaux. Dès que tu » l'auras tué, va trouver le roi mon père et dis-lui : » je ne laisserai point les Perses dévorer l'Indoéthi; » tiens-moi, j'y consens, comme prisonnier; tu n'ap- » prouves ni mon cœur ni mes vœux, eh bien! je » n'en serai que plus ardent à te satisfaire. Le roi bais- » sera la tête en signe d'acquiescement, et dès-lors je » suis à toi, et nous monterons sur le même trône. »

Fort satisfait du conseil, et résolu de le suivre, je partis encouragé par ses discours, mais elle se refusa à mes embrassemens. Au lieu de me coucher je restai dans le même lieu où j'avais vu Asmath, regardant les étoiles, et blessé jusqu'au fond de l'ame par les beaux sourcils noirs dont un seul regard m'avait tout empreint de mélancolie. Maudit sois le jour où un homme vint me dire : « L'époux est près d'arriver! » Je fus mandé à la porte et le roi me dit : « Reste près de ma per- » sonne, les troupes, sous leurs chefs ordinaires, iront » à sa rencontre, toi tu le verras ici. » Une tente de damas rouge fut dressée dans le Champ de Mars pour y loger temporairement l'époux; et de toutes parts, le roi s'empressa à faire ramasser des bijoux précieux pour son futur gendre. Malgré toute ma fureur, peut-être eussé-je encore hésité à me plonger dans le sang, si par un pressant message et par un éclair de ses yeux, la jeune fille à taille d'aloès n'eût échauffé ma valeur. Il était temps. Je fais prendre les armes à cent braves esclaves et leur indique le lieu où ils doivent m'attendre. Moi je traverse la ville dans le plus strict incognito. Me glisser dans sa tente, l'éveiller en sursaut, le frap-

per du coup de la mort au milieu de ses gardes endormis, remonter à cheval et m'enfuir, ce fut pour moi l'affaire d'un instant. Un château fort de mes domaines m'offrit un sûr asile.

Comment te peindre l'étonnement et la douleur du roi, l'affreux désordre qui règna dans la ville quand cette fatale nouvelle s'y fit entendre, « le chah est mort, » l'amilbar a assassiné le chah », et les brutales fureurs de la sorcière Dawar, sœur du roi, envers sa misérable nièce? Ma langue se refuse à te dire la disparition subite et l'abandon de Nestan sur des terres lointaines, par ordre de cette mégère, circonstances dont m'a instruit la sensible Asmath. S'il fallait entamer ce récit, une mer de larmes et des flots de sang ne suffiraient point à ma douleur. Tu sauras tout dès que tu verras Phridon (*Tariel,* quatrains 313-593, v. 1265-2399).

Fier du succès de ses démarches, Awthandil regagne promptement l'Arabie, et encouragé par l'accueil bienveillant de son maître, il ose aspirer à la main de Thinathin. C'est alors qu'irrité d'un refus, il écrit son testament, vrai modèle de la simplicité des mœurs asiatiques, et quitte à jamais son ingrate patrie pour aller rejoindre Tariel.

Il trouve le héros baigné de sang, épuisé par une lutte corps à corps contre une bête féroce qu'il a tuée, et prêt à rendre le dernier soupir. Arrivé si à propos, il lui prodigue les soins les plus tendres et les consolations de l'amitié, et lui avoue qu'il veut aller par toute la terre chercher des nouvelles de Nestan.

Un jeune prince chassé de ses états par la cruauté

de son oncle Phridon, que Tariel avait aidé à remonter sur le trône, lorsque, fugitif lui-même, il gagnait les déserts, régnait à *Moulghazanzar*. C'est là qu'Awthandil dirige ses pas.

Chemin faisant, il rencontre une caravane d'Égypte, s'embarque à sa suite, la défend victorieusement contre des corsaires, et arrive avec elle à *Goulancharo* (1), capitale du *pays des marchands;* mais voici bien une autre aventure. La belle Phatman, l'épouse d'Uséin, chef des marchands, se prend d'amour pour Awthandil, le rend infidèle, et l'emploie à punir un scélérat qui avait massacré ses enfans. La belle Phatman peut lui donner des indications sur le sort de Nestan.

Un jour de fête, s'étant dérobée au bruit du banquet, Phatman se promenait solitaire dans ses jardins situés près du rivage. Dans une anse retirée, elle a aperçu des matelots déposant mystérieusement un coffre et l'ouvrant avec respect Un astre, un soleil de beauté en est bientôt sorti. Amenée dans son palais, Nestan, car c'est elle, y a long-temps vécu sous le voile de l'incognito, puis elle s'est enfuie, et l'on sait qu'elle est maintenant au pays des Kadj, peuple féroce qui la retient captive.

ჭაჯთა ქალაქი აქამდის, მცერ-თაგან ფბრძო-ლველისა.

---

(1) La description de cette ville a été insérée et traduite dans la *suite aux observations sur un vocabulaire géorgien.*

ქალაქსა შიგან მაგარი, კლდე მაღალი (1) და გრძელია.

მას კლდესა შიგან (2) გჳრაბი (3), აძს (4) რო-მელი ჴვრელია (5).

და მუნ არის მარტო- მნათო-ბი, მძლთა შემყრელთა მწველია (6).

გვირაბის კარსა ნიადაგ, მო-ყმე სცავს არ ჶირნასები (7).

ათი ათასი ქაბუკი, დგის (8) ყუ-ლავი ხასები.

---

(1) E, მაღალა. (2) E, შუა.

(3) *Gouirab*, mot inconnu. Peut-être dérive-t-il de l'arabe غوير *petite caverne*: dans ce cas, la terminaison *ab* manquerait, et d'ailleurs c'est le ღ *gh*, et non le გ *g*, qui répond au غ arabe. On prouvera par de nombreux exemples que les auteurs géorgiens se servent indifféremment de mots pris aux langues du voisinage, quand ils n'en trouvent pas chez eux pour exprimer leur pensée, ou plutôt au gré de leur caprice. (C'est le mot arménien վիրապ, *creux, abyme très-profond.* — Note du Réd.).

(4) E, ასძ რო-მელი; F, ისძ რო-მელი.

(5) Il manque une syllabe au 2.e hémistiche de ce vers.

(6) Le ა final est ajouté pour la rime.

(7) Persan, فرناز *ignorant;* فرناس *indolent.*

(8) E, დგას.

ტალაქის ვართა სამთავე, სამა-
თჲს სამათასხები (5224-30).

ფაღმანს (1) უთხრა საყვარელო,
ვმა ხარ ჩემთჳს სასურველად.

მე ამბავი სანაღრელი (3), მამას-
მინე არ ჯირბნელად.

მაგრა საქმე ქაჯეთისა, გამაგო-
ნე (4) უფრო მრთელად.

და ტაჯი ყველა უკორცოა,
რამან შექმნა კორციელად.

მის ქალისა საბრალული, ამან-
თებს და მიდებს ალსა.

მაგრა ქაჯნი უკორცონი, რას
აქმნევენ მიკჳრს ქალსა.

---

(1) E, ფათმან.

(2) E, ჩემგან.

(3) E, სინაღრელი მომისმინე.

(4) E, გამგონე.

Ⴔაჲმან უთხრა მამისმინე (1), მა-
რთლად გხედავ (2) მანჭ (3) მვრთალის.
და Ⴈრ ქაჯნის ვაცნიათ-, მინ-
დო-ბის (4) ვლდესა სალხა.
Ⴕაჯნი სახელად მით ჭქჳან, სრო-
ან ერთად (5) ვრებულნი.
Ⴙაცნი გრძნებისა მცო-დნენი (6),
ზედან გაკელო-ვნებულნი.
Ⴗო-ველთა ვაცთა მავნებნი, იგი
ვერვისგან ვნებულნი.
და Ⴇათნი შემზმელნი დამ-ვლენ,
დამზრმალნი დაწბილებულნი ։

---

(1) E, მო-მისმინე.

(2) E, მანად.

(3) E, ვრთალის.

(4) E, მინდო-ბიან, J'ignore ici le sens du mot სა-ლხა, *je veux*, ... *sur le rocher*.

(5) E, ერთათ.

(6) E, მცო-დნელნი ზედა.

Ⴓქმნჲს რასმე საჭურველსა (1) მტე-რისა თვალთა დაჰბრმობენ.

Ⴕართა ალმვრვენ (2) საშინელთა, ნავსა ზღვა ზღვა დაამჯობენ.

Ⴚითა კმელსა გაირბენჲნ, წყალ-სა წმინდად დაამშრობენ.

და Ⴑწადდეს დღესა ბნელსად იქ-მენ, სწადდეს ბნელსა ანათობენ.

Ⴀმისთჳს ქაჯად (3) უხმობენ, გა-რემემონი ყველანი.

Ⴐუარს (4) იგიცა კაცნია, ჩვენე-ბრვე კორციელნი (5).

« Inexpugnable jusqu'à ce jour, la ville des Kadj
» renferme dans son enceinte un rocher aussi fort
» qu'il est haut et grand. Au milieu est un *gouirab*

---

(1) E, საჭურველნი.

(2) E, ალსმრვენ.

(3) E, ქაჯათ.

(4) E, არ.

(5) ა épenthétique, pour la mesure.

» profond, où reste solitaire l'astre aux brûlans re-
» gards (la belle Nestan). Les portes du *gouirab* sont
» défendues par d'intelligentes sentinelles, au nombre
» de dix mille, toutes aussi braves que jeunes, et aux
» trois issues de la ville, on en compte trois cent mille.
» Mon amie, dit Awthandil à Phatman, tous mes de-
» sirs se portent vers toi, et l'histoire que tu m'as si
» clairement racontée me charme fort. Mais explique-
» moi une chose relativement au Kadjeth; ses habitans
» étant immatériels, comment peuvent-ils agir sur les
» corps? l'infortune de cette femme fait bouillonner
» mon sang; mais, incorporels comme ils sont, que
» feront les Kadj d'une jeune vierge? Écoute, dit Phat-
» man, ton étonnement est naturel : ce ne sont pas
» des *Kadj*, mais des hommes. . . . . .

» Le peuple que nous nommons Kadj est une réu-
» nion d'enchanteurs savans et expérimentés, nuisant
» à tout le monde; à qui personne ne peut nuire, et
» qui tuent leurs ennemis après les avoir aveuglés et
» mis à la torture. Font-ils quelque prestige, ils privent
» leur ennemi de la vue, déchaînent les vents furieux,
» égarent un vaisseau de mer en mer, courent sur la
» cime de l'onde en l'effleurant, comme sur la terre
» ferme, changent à leur gré le jour en nuit et la nuit
» en jour. Pour cette raison, bien qu'ils soient hom-
» mes et corporels comme nous, leurs voisins les ap-
» pellent Kadj. »

Phatman écrit donc à Nestan, qui lui répond bientôt, et profite de l'occasion pour se rappeler au souvenir de son bien-aimé.

Partir à l'instant même, aller à *Moulghazanzar* informer Phridon de ces événemens, revenir de suite avec ce prince pour aller porter à Tariel des nouvelles si heureuses, c'est pour Awthandil une décision bientôt prise.

Les trois chevaliers reviennent à la capitale de Phridon, lèvent des troupes, marchent sur la citadelle des Kadj, la prennent d'assaut, et Tariel est dans les bras de sa chère Nestan. Mariage conclu et consommé, il ramène ses amis à sa caverne pour lui dire un dernier adieu, et s'y charger avec eux des trésors jadis confiés à la garde des Dew exterminés par Tariel. Ensuite nos trois amis, pour rendre la pareille à Awthandil, le reconduisent en Arabie où Rostéwan, se laissant fléchir, accorde à son ministre la main de Thinathin.

Toute la société se rend aux Indes, et l'on apprend en route la mort de Pharsadan (1). Tariel est donc installé sur son trône dotal. Attaqué par les Khorazmiens, il les subjugue; mais Ramaz, roi du pays des idolâtres, qui n'a pas oublié ses antiques défaites, profite d'une maladie de Tariel pour essayer d'en laver la honte. Ses deux amis accourent à son aide; Ramaz, vaincu et pris, éprouve une deuxième fois sa clémence. Tariel et Awthandil, toujours unis par un même sort, meurent successivement après le plus beau des règnes, laissant par écrit leurs testamens,

(1) C'est ici que finit l'histoire dans le manuscrit F; on n'y retrouve plus que le quatrain 1944, et les cinq derniers de l'autre copie, relatifs à l'auteur du Tariel et cités plus haut.

et c'est Phridon qui les ensevelit, eux et les reines leurs épouses.

Telle est la noble histoire de Tariel et de ses amours. Si nos occidentaux lui refusent le nom d'épopée, parce qu'il n'y a point unité d'action ni de temps comme dans les grandes compositions d'Homère, de Virgile et du Tasse, ce n'est pas du moins un sec journal en vers qui mérite leurs dédains. Et d'abord, les ouvrages d'imagination doivent-ils donc, pour plaire, être tous susceptibles de rentrer dans les cadres d'Aristote? C'est ce qu'auraient certainement droit de nier nos voisins d'outre-mer et ceux d'outre-Rhin.

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Après tout, si le Tariel renferme une période de temps plus ou moins longue, puisque l'auteur ne nous dit pas à quel âge moururent ses héros, il convient de lui savoir gré de l'habile simplicité de son plan.

C'est une double intrigue combinée sans efforts, et dont l'enchaînement pèche peut-être par trop de naturel, plutôt que par excès d'artifice. Sauf l'aventure romanesque de Phridon qui se trouve par hazard, à point nommé, sur la route de Tariel, lorsqu'il s'enfuit, la liaison de nos trois chevaliers est amenée sans contrainte, sans merveilleux.

D'ailleurs, la durée du poème n'a rien d'effrayant; Tariel n'apparaît qu'à la dixième année de sa pénitence, et, passant par sa bouche, l'histoire de sa jeunesse et de ses premiers exploits s'abrège déjà de vingt ans au

moins. Les trois ans trois mois des recherches d'Awthandil n'occupent guère plus de deux pages, et son règne, aussi bien que celui de Tariel, ne sont pas plus longs qu'il ne convient au lecteur: une simple description du bonheur des peuples et de leurs princes, en embrasse tout l'espace.

Enfin, l'on ne peut raisonnablement reprocher à Rousthwel la multiplicité de ses personnages. D'un côté, le débonnaire Rostéwan avec sa brillante Thinathin, et le preux Awthandil auquel se rapporte l'héroïne épisodique Phatman, et Nouradin-Phridon de l'autre, se dirigent, depuis le commencement du poème jusqu'à la fin, vers la grande et étrange figure de Tariel. Ce héros sans père ni mère, puisque ses auteurs ne font que paraître et disparaître dans le récit de leur fils, attire à lui toute l'attention du lecteur, comme il absorbe tous les agens secondaires, tant par son noble caractère que par l'excès même de son désespoir, et par la tendance de toute l'intrigue. Après lui vient Awthandil, qui d'abord s'expose aux dangers pour plaire à son prince et à sa belle, et finit par les affronter par bravoure. Phridon enfin, le premier heureux de tous, n'éprouve que des chagrins politiques dont la force seule triomphe. Parmi les personnages du deuxième plan, l'aimable Asmath, la compagne volontaire de l'infortuné Tariel, plaît surtout par sa sensibilité, par son dévouement absolu, et par la courageuse philosophie qu'elle s'efforce saus cesse de faire naître dans l'ame de son ami.

Ainsi, le but du poème est de peindre l'union de

trois nobles chevaliers, pour redresser envers l'un d'eux l'injustice du sort, et faire triompher l'un par l'autre deux amans désespérés, des chagrins et des obstacles d'un amour malheureux. Mais toute la gloire est acquise à Nestan, et surtout à son Tariel, parce que c'est lui qui accomplit les plus beaux faits, au prix des plus grands sacrifices, et qui inspire l'héroïsme des autres; d'où résulte assez d'ensemble pour attacher le lecteur, assez de variété pour le distraire.

IV. *Traductlon du Tariel.*

Il se présente à résoudre une grande question, celle de savoir comment Tariel doit être traduit.

C'est surtout par le style que brille ce bel ouvrage, c'est par là qu'il fait les délices de ses lecteurs; mais l'occident ne se rencontre guère en fait de poésie et de goût avec les amateurs orientaux.

Une personne d'un grand esprit et d'un profond savoir, que je me plais à reconnaître comme mon maître et mon modèle, a signalé la même difficulté, lorsqu'elle a voulu doter notre pays de l'une des plus curieuses productions de la Chine lettrée. Abstraction faite de la différence du genre des deux ouvrages, puisque l'on trouve des deux côtés l'emploi du style oriental, et l'usage constant des mêmes procédés, les mêmes règles peuvent s'appliquer à leur interprétation. Si, comme dans mon premier extrait, l'on veut suivre pas à pas le sens littéral, Tariel ne sera plus pour les Français qu'une composition étrange, bizarre, inintelligible; trop de scrupule défigurera le calque, et la fidélité sera

infidèle. Si, d'autre part, on se contente de prendre l'esprit en tuant la lettre, c'est composer à fantaisie un livre nouveau que n'avouerait point Rousthwel, qu'il aurait peine lui-même à reconnaître. Tel est le jugement que je porte moi-même du deuxième extrait.

Toutefois, si l'on prend la peine de considérer que les ouvrages d'imagination doivent, avant tout, plaire et charmer; que si, au lieu d'être né dans le Caucase, Rousthwel eût composé son livre pour des Français, il l'eût approprié à leur langage, à leurs mœurs, pour nous son traducteur, qui écrivons sur ses mémoires, c'est un devoir rigoureux de suivre la marche qu'il eût adoptée lui-même.

Pour l'ordinaire, c'est au point d'intersection des extrêmes que se trouve la justesse en morale comme en littérature. Fidèle et demi-sauvage, une traduction latine sera plus du goût des savans : nous dédierons au lecteur français une représentation exacte du Tariel, moins esclave que le premier, moins libre que le deuxième extrait.

VII. *Lieux et noms du Tariel.*

Tariel, perle mystérieuse, pour me servir de l'expression de son auteur, fut trouvée par lui dans l'Inde; il la jugea d'un prix infini, et, la dépouillant de son enveloppe persane, il l'enchâssa au goût de son peuple. Il n'est pas mal-aisé de voir que Rousthwel veut par là donner plus de prix à son livre, en disant qu'il vient de loin, comme chez nous le spirituel auteur de

Gil blas prétendit l'avoir trouvé dans les manuscrits de Melchior de la Ronda.

Que le héros principal de Tariel soit indien, c'est un fait sur lequel nous ne voulons contredire personne; que le Khouarazm, l'Arabie, le Khatai ne soient pas la Géorgie, c'est ce que nous nierons moins encore. Mais certainement il n'y a ici d'exotique que les personnages et leurs demeures. Quant à leurs noms et à leurs mœurs, c'est une autre affaire.

Sans hasarder aucune conjecture sur les significations des noms de nos héros, voici les remarques qui se présentent à moi à ce sujet.

Le nom de *Rostewan* se trouve également sous la forme *Rosten* (120), *Rostan* (6630), et sous ces deux formes à la fois dans les deux manuscrits (6579). Ce doit être le même que *Rostom, Roustan* et *Roustam,* nom très-commun en Perse et en Géorgie; c'est le nom d'un noble roi, fils de Daouth-khan et neveu de Simon I, le grand, qui régna, suivant l'histoire, de 1635 à 1659. Je ne puis m'expliquer historiquement le titre de *chanchéanisi* qui lui est donné dès le premier vers, et qui signifie *descendant de Chanché* (Voy. *Mem. hist. et géogr. sur l'Arm.* tom. II, pag. 113, 258) (1).

De tous les autres noms de ce roman, le plus célèbre et le plus fréquent dans l'histoire géorgienne est celui de Nestan-Daredjan ou Daredja (7939), et Nestan-

(1) Ce n'est point un nom propre, mais un titre altéré du persan *Schahanschah* (roi des rois). — Note du Réd.

Djar (1538) dans le manuscrit F. Cinq femmes contemporaines portaient ce nom dans la première moitié du XVIIe siècle : l'une, sœur du roi Louarsab II, femme du grand Théimouraz ; l'autre, sœur de ce dernier, mariée à Alexandre II, d'Iméreth ; l'autre, sa petite-fille, nommée aussi Kéthéwan ou Catherine ; puis (1555) une autre Nestan surnommée Djawar, mère de Louarsab II ; et (1577) une autre Nestan-Daredjan, reine de Karthli.

Enfin, on trouve dans l'histoire de Géorgie (1505) Ramaz, fils de Dawith, qui se fit mahométan (1575); Awthandil, de la noble famille Diasamidzé (1591); Thinàthin, concubine du roi Bagrat, d'Iméreth, fils d'Alexandre (1609); Phatman, deuxième sœur de Louarsab II, mariée à Chah-Abaz I, et un Pharsadan (1636) de la noble famille de Tzitzi. Tous noms qui ne se rencontrent point dans les histoires indiennes.

Je suis entré dans ces détails seulement pour faire voir que les acteurs de Tariel sont aussi bien géorgiens qu'indiens ou persans, et qu'ils ont peut-être été choisis dans un but de flatterie nationale permise à un poète.

Les peuples et les villes mentionnés dans cette histoire ne démentent pas non plus notre assertion.

Chacun sait quelle est la marche des contes orientaux dans tout ce qui tient à la fiction. Hormis quelques grands noms que l'auteur ne gagnerait rien à falsifier, comme il peut les citer sans se compromettre, l'auteur se soucie peu d'être d'accord avec la carte. Dès que son héros a fait quelques pas sur la grande route, il l'envoie à la recherche des aventures dans des sentiers

écartées dont il indique l'emplacement comme il peut, et qu'il embellit ou rend sauvages à son gré, bien sûr que personne ne voudra y aller voir. Roustheweli s'est arrogé la même licence, et il serait un peu plus difficile de tracer une bonne carte de son roman, que de s'orienter dans une légende de Walter Scott.

1.° La division de l'Indoéthi en sept royaumes est une idée dont je laisse aux indianistes à apprécier le mérite.

2.° *Goulancharo* ou *Goulacharo ;* il fallait passer la mer pour y aller, partant d'Arabie, comme le fit Awthandil, et après lui ses deux amis. Capitale du royaume des mers, qui avait dix mois d'étendue, et centre d'un grand commerce, en relation avec *Baghdad* et l'Égypte (v. 4408, 4411, 4583, 4540, 5206, 5618).

3.° Non loin de là, *Moulghazanzar* ou *Moulghanzanzar*, capitale du royaume de Phridon, à dix journées de la mer, à soixante journées de la caverne de Tariel (2548, 4062, 4166, 4182).

4.° À proximité de ces deux pays est celui des *Kadj*, peuple d'enchanteurs puissants qui aveuglaient leurs prisonniers de guerre, comme les Dew du *Mazandéran*, dont parle Malcolm (I, 49, sq. éd. fr.) d'après Firdousi (5143, 5171, quatr. 1445-1483). D'Arabie on y allait par mer.

J'ajouterai sur le pays et le nom des Kadj une remarque tirée de la géographie historique. Sur le Kour supérieur, était jadis une ville appelée *Kadjthabalaki* qui depuis prit le nom de *Artaan* ou de *Hour*. Or, *Kadj* signifie aveugle (*Mém. sur l'Armén.* t. II, p. 180).

5.° *Misgitha* ou *Masdjitha*, capitale du Rostéwan ; il me semble voir dans ce mot une corruption de celui de *Mtzkhétha*, la ville sainte, la sépulture royale, la capitale antique des pays géorgiens. Ce qui m'a le plus confirmé dans cette opinion, c'est qu'avant de partir pour son deuxième voyage d'exploration, Awthandil va y recommander à dieu le succès de son entreprise (v. 3471, 3472) (1).

6.° De tous les pays énumérés dans le Tariel, celui dont il est le plus difficile d'assurer le nom est le pays de Ratnaz. L'un de nos deux manuscrits le présente ordinairement sous la forme *Khatuéthi* (F. 1659 ; 1691, 1747, 1829, 2006, 2033, 2042, 2065) ; *Khathethi* ; et celui du peuple, *Khatawéti*, *Khatuéti* ; la seule inspection de ces mots permet de les transcrire, d'après le génie de la langue géorgienne, par *Khatai*, *Khatéens*. Mais il existe dans cette langue un autre mot, ხატი *Khati*, image, figure, d'où se forme régulièrement მხატავი *Mkhatawi*, *faiseur d'images*, ou *Khataweli*, *homme aux images*, qui pourrait donner le sens *Idolâtre* ; comme de Karthli, dérive Karthweli, *géorgien*. Cette deuxième leçon est généralement adoptée dans le moins bon de nos deux manuscrits (E, *ibid.*). A la rigueur, si ხატაი, transcription de *Khatai*, en était l'origine, Khataweli pourrait signifier Khatéen ; mais

(1) C'est plutôt, je crois, le mot arabe *masdjid*, (lieu d'adoration), dont nous avons fait *mosquée*. — Note du Réd.

dans l'incertitude où nous laissent nos deux manuscrits, sur quoi nous décider? Le Khataï, nom illustre dans l'histoire, prête à notre roman un grandiose qu'il ne faut pas dédaigner sans doute; mais il donne moins à penser et il est moins confiant que cet autre Pays des Idolâtres. Quand la critique m'aura donné son avis, je verrai quel parti prendre à ce sujet.

Je termine ces remarques. L'antiquaire philologue qui étudie les noms de nos Français et ceux de la plupart des localités de notre pays, s'étonne de ce que la majeure partie n'en appartient pas au langage de ceux qui les portent. Pour en découvrir l'origine, il faut qu'il passe le Rhin ou la frontière du nord, et plus il s'élève vers les régions septentrionales, plus il lui est aisé d'y trouver la clef de cette énigme : d'où il conclut que le peuple qui a porté dans les Gaules ces dénominations étrangères n'est point fils du sol, mais d'une autre région.

En étudiant la Géorgie, j'ai souvent eu lieu d'observer la même singularité; j'ai vu que très-peu de noms du peuple géorgien étaient tirés de son idiome; j'ai noté que les familles princières du nord de ce royaume étaient, pour la plupart, des colons venus de l'*Oseth*; et que, plus on descend vers le sud, plus, en général, les noms historiques de l'ancien *Iran* deviennent vulgaires. J'ai cru pouvoir en inférer une conclusion analogue qui sera corroborée par d'autres faits.

Je pense enfin, que Tariel est une histoire indienne en apparence, mais persane pour les noms, et géorgienne pour tout le reste.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Ueber einige derneusten Leistungen in der chinesischen Litteratur, c'est-à-dire, *Sur quelques-unes des dernières productions relatives à la littérature chinoise. Lettre adressée à M. le professeur Ewald de Gœttingue; par* M. le docteur H. Kurz. — Paris, 1830, *in-4.°*

Depuis qu'on s'occupe en Europe de l'étude de la langue chinoise, les progrès de cette étude ont été trop souvent arrêtés par les travaux de quelques personnes qui, telles que Fourmont et Hager, n'ayant qu'une connaissance très-imparfaite de la grammaire et de l'écriture idéographique des Chinois, persuadèrent à leurs contemporains et crurent eux-mêmes qu'ils avaient approfondi, pour ainsi dire par inspiration, cet idiome si difficile. La prompte justice qu'on a faite, dans ces derniers temps, de semblables tentatives, font croire qu'elles ne se renouvelleront plus.

M. le baron A. de Humboldt ayant fait présent à la bibliothèque royale de Berlin, de plusieurs livres chinois, qu'il avait rapportés de son voyage en Sibérie; M. Neumann, qui prenait à Paris le titre de professeur de l'Université de Munich, et qui a suivi pendant quelques mois le cours de chinois que M. Abel-Rémusat fait au Collége de France, entreprit de rédiger une notice de ces ouvrages, laquelle fut insérée dans

un recueil savant de l'Allemagne (1). Quoique tous les livres en question fussent déjà suffisamment connus, soit par les ouvrages des anciens missionnaires français, soit par ceux de MM. Abel-Rémusat et Klaproth, on s'étonne que M. Neumann ait commis, dans sa notice, des fautes assez graves pour que M. le docteur Kurz, de Munich, ait cru devoir les relever, « surtout, dit-il, parce que peu de personnes en » Allemagne se sont, jusqu'ici, occupées de la langue » et de la littérature chinoises, et que, par consé» quent, on pourrait bien prendre pour certain ce que » M. Neumann a avancé avec la plus grande assurance. »

Un des livres rapportés par M. de Humboldt, est le *San koue tchi*, ou l'*Histoire des trois royaumes*; M. Neumann en parle en ces termes dans sa notice.

« C'est la célèbre histoire des guerres civiles pendant » la division de la Chine en trois royaumes, c'est-à» dire, celui des seconds *Han* ou *Han* de *Siko*, celui » des *Wey*, et celui des *Wou*, depuis 212 jusqu'à » 277 de notre ère. Tous les littérateurs chinois par» lent avec éloge de la beauté du style de cet ouvrage, » qui, sous ce rapport, occupe le premier rang parmi » les productions *classiques* de la nation. Dans l'édi» tion qui est sous nos yeux, ce livre porte, outre » son titre ordinaire, celui de *Ti i tsai tse chou*, » c'est-à-dire, *Premier ouvrage des grands esprits* » *classiques*. Les littérateurs chinois diffèrent d'opi-

(1) Cette notice a été réimprimée dans la *Gazette d'État* de Prusse, n.° 83 de l'année 1830.

» mieux gardé la vérité des faits qui y sont rapportés.
» Le savant éditeur de notre édition (1re année de
» *Chun tchi*, 1644 de notre ère), *Kouei chin soui*,
» regarde cet ouvrage comme véritablement histo-
» rique, car il dit dans la préface, pag. 1, « *San koue*
» *tchi lo*, &c. En lisant l'histoire des trois royaumes,
» j'ai trouvé que tout y est raconté avec beaucoup de
» vérité, sans mélange de fables, comme il s'en
» trouve en d'autres histoires. »

» L'ouvrage est complet en 60 livres. Il n'y a que
» deux endroits où les pages ne sont pas en bon état.
» Après la préface, où *Kouei chin soui* parle des causes
» qui ont amené la chute de la grande dynastie des
» *Han*, viennent des remarques qui ont rapport à
» l'histoire littéraire du livre. On trouve ensuite une
» table des soixante livres et des cent vingt chapitres,
» avec un sommaire de leur contenu. Les soixante
» livres de l'ouvrage proprement dit, sont précédés
» d'une indication sur la manière dont on doit lire
» le livre, d'un court sommaire et de plusieurs autres
» choses, avec les portraits des personnages qui tien-
» nent un rang distingué dans l'histoire. L'ouvrage
» qui est à la bibliothèque royale de Berlin, et qui
» porte le titre de *Tsuen siang hu pien san kue*
» *tchi tchuen*, c'est-à-dire, *Récit complet de l'ex-*
» *cellente histoire des trois royaumes*, n'est qu'un
» extrait incomplet du grand ouvrage dont nous par-
» lons, et ne contient que quinze livres. Cet ouvrage
» précieux a été donné à M. de Humboldt par (le nom
» est écrit en chinois et en mandchou dans l'intérieur

» du caston de la couverture) *Tsing fu*, *commandant*
» *du corps-de-garde impérial de Haïchi mailahou.*

» Selon la prononciation chinoise plus élégante, » il faudrait lire *Tsing fu*; mais dans le mandchou il » y a évidemment *Tsing*. »

D'abord il faut remarquer que la division de la Chine en trois royaumes ne tombe pas entre 212 et 277, comme le dit M. Neumann, mais qu'elle date de l'avénement au trône du premier empereur des *Wei*, qui régnait sur la Chine septentrionale. En 212, *Hian ti*, dernier empereur des *Han*, régnait encore, et la Chine n'était pas encore divisée. Le second des trois royaumes est celui des *Han* de *Chou*, dans la province actuelle de *Ssetchhouan*; M. Neumann le nomme à tort empire des *Han* de *Siho*. Il commença en 222 et finit en 263. Le troisième, appelé *Ou* (et non *Wou*), occupait le reste de la Chine méridionale et dura depuis 222 jusqu'en 280. Les *Wei* furent détruits par les *Tsin*, qui soumirent aussi les deux autres royaumes.

L'histoire de ces états fut réunie en un seul corps vers la fin du III.e siècle par 壽 陳 *Tchhin cheou*, d'après les annales de chacun d'eux. Son ouvrage contenait beaucoup d'erreurs, mais elles furent corrigées plus tard. Maintenant il fait partie du grand recueil des annales de l'empire, qui porte le titre de *Nian eul sse* ou *les vingt-deux historiens*.

Lorsque la dynastie mongole (*Youan*) régnait en Chine, cette histoire de *Tchhin cheou* fut prise, par *Lo kouan tchoung*, pour base d'un roman historique,

écrit en style élevé; il porte le titre de *San koue tchi yan y* (1), c'est-à-dire, *Histoire amplifiée des trois royaumes*. Ce roman est estimé principalement pour son excellent style, ce qui lui a fait donner encore le nom de 第一才子書 *Ti i thsai tseu chou*, c'est-à-dire, *Livre du premier bel esprit*.

Pour le faire mieux goûter du public, un auteur inconnu qui vivait vers la fin de la dynastie des *Ming*, le mit en 小說 *Siao choue*, ou style familier. C'est là l'ouvrage qui a été apporté par M. de Humboldt. Il porte le titre de *San koue tchi* ou *Histoire des trois royaumes*, de même que celui de *Ti y thsai tseu chou*, comme l'ouvrage précédent ; mais M. Neumann se trompe, lorsqu'il traduit ce dernier titre par : *Premier*

---

(1) Les Chinois ont quatre grands romans qu'ils comprennent sous la dénomination de 四大奇書 *Sse ta i chou*, c'est-à-dire, *les quatre grands livres merveilleux*. Ce sont :

1.° Le *San koue tchi yan i*, 120 chapitres.

2.° Le *Choui hou tchhouan*, ou histoire des célèbres brigands qui, du temps de la dynastie des *Soung*, troublaient les côtes maritimes de la province de *Kiang nan* ; 114 chapitres.

3.° Le *Si yeou ki*, ou la description d'un voyage dans les pays de l'ouest, entrepris par le prêtre *Tchhin hiouan tsang*, pour se perfectionner dans la doctrine de Bouddha ; 100 chapitres.

4.° Le *Kin phing mei*, ou la biographie du riche et prodigue épicier, *Si men king* ; 100 chapitres.

Ces quatre ouvrages sont nommés très-souvent les livres des quatre *Thsai tseu*, ou beaux esprits.

ouvrages des grands esprits classiques, car en Chine rien de ce qui est écrit en *Siao choue*, n'est réputé classique. Ce roman est beaucoup lu à la vérité; mais on ne le place pas parmi les historiens classiques de la nation; si bien qu'il n'a pas même été admis dans l'immense recueil des bons livres que fit l'empereur *Khian loung*. D'ailleurs, lorsque M. Neumann traduit le titre de *Ti y thsai tseu chou*, il montre qu'il est peu familiarisé avec la grammaire; car l'adjectif ne peut se séparer de son substantif, il aurait dû traduire ainsi: *Livre du premier bel esprit*, et non *Premier livre des beaux esprits*, ce qui, en chinois, serait exprimé par *Thsai tseu ti y chou*.

Cette dernière reproduction de l'histoire des trois royaumes se trouve encore à la tête d'une collection de dix romans écrits en langage populaire, qu'on nomme *Chy thsai tseu chou* ou *Les ouvrages des dix beaux esprits*. Ils sont:

Premier *Thsai tseu*. *San koue tchi* ou l'*Histoire des trois royaumes*, mis en *Siao choue* et accompagné de notes, par *Kin ching than*; 120 chapitres.

Second *Thsai tseu*. *Hao khieou tchhouan*, ou l'*Histoire de la belle union*, traduit pour la seconde fois (1) en anglais, par M. J. F. Davis, sous le titre de *The fortunal union* (London, 1829, in-8.°), 18 chapitres.

(1) La première traduction de ce roman a été faite par un auteur inconnu; elle fut écrite en langue portugaise, puis traduite en anglais et publiée par l'évêque Percy, sous le titre de *Hao kiou choan, or pleasing history, a translation from the chinese, with notes* (London, 1761, 4 vol. petit in-12).

Troisième *Thsaï tseu*. *Yu kiao li*, traduit en français par M. Abel-Rémusat, sous le titre de : *les deux Cousines*; 20 chapitres.

Quatrième *Thsaï tseu*. *Phing chan leng yan*, ou *Histoire de deux jeunes savans et de deux filles lettrées*; 20 chapitres.

Cinquième *Thsaï tseu*. *Choui hou tchhouan*, ou *l'Histoire des célèbres brigands du temps des Soung*; mis en *Siao choue*, et accompagné de notes par *Kin ching than*; 70 chapitres.

Sixième *Thsaï tseu*. *Si siang ki*, ou *l'Histoire du pavillon occidental*, drame en 20 actes; également accompagné de notes par *Kin ching than*.

Septième *Thsaï tseu*. *Phi pha ki*, ou *l'Histoire de la guitare*, drame.

Huitième *Thsaï tseu*. *Hoa thsian*, traduit par M. P. P. Thoms, sous le titre de *Chinese courtship* (Macao, 1824, in-8°); 6 sections.

Neuvième *Thsaï tseu*. *Phing kouei tchhouan*, ou *Récits de la victoire remportée sur les mauvais démons*; 10 chapitres.

Dixième *Thsaï tseu*. *Pe kouei tchi*; 4 petits volumes.

Le *San koue tchi yan i* et le *San koue tchi* de la Bibliothèque de Berlin, ne peuvent être nommés des histoires; ce sont, comme on l'a dit, des romans historiques, fondés, il est vrai, sur des faits réels, mais dont les épisodes sont tout d'invention. Ils ne sont pas non plus *sans mélange* de fables, comme M. Neumann croit l'avoir lu dans la préface. Le commencement du premier chapitre aurait pu le convaincre

du contraire, s'il était plus ancien ou moins compris ; car il commence ainsi : « Le quatrième mois de » l'an 169 de notre ère, pendant une tempête épou» vantable, un serpent bleu de grandeur énorme se » montra sur le trône impérial, et effraya l'avant-der» nier empereur de la dynastie des *Han*, *Ling ti*. »

Quant à la préface de l'histoire des trois royaumes, rapportée par M. de Humboldt, elle ne parle nullement des causes qui ont amené la chute de la dynastie des *Han*, elle est purement littéraire et concerne l'ouvrage lui-même. A la première page où M. Neumann a commencé sa traduction au milieu d'une période, on ne trouve pas la phrase qu'il a citée : « En lisant l'histoire » des trois royaumes, j'ai trouvé que tout y est raconté » avec beaucoup de véracité, sans mélange de fables » comme dans d'autres histoires. » L'éditeur de cette histoire est *Kin ching than* (1) et non *Kouei chin souy*, comme l'appelle M. Neumann. Dans l'original, la préface est imprimée en caractères cursifs et très-abrégés ; M. Kurz en a remis la première page en lettres ordinaires et complètement écrites (nous la reproduisons ici), et il y a ajouté une traduction exacte. On verra qu'elle ne contient rien de ce que M. Neumann croit y avoir lu ; et pour le démontrer, on a fait imprimer en lettres italiques ce qui, dans cette traduction, répond à-peu-près à la phrase que M. Neumann a citée.

(1) Célèbre littérateur qui vivait sur la fin des *Ming* et au commencement de la dynastie mandchoue ; il a refait plusieurs des principaux romans et les a accompagnés de notes explicatives (*Voyez* ci-dessus, pag. 227 et 228).

余嘗集才子書者六其目曰莊
也騷也馬之史記也杜之律詩
也水滸也西廂也已謬加評訂
海內君子皆許余以爲知言近
又取三國志讀之見其授實指
陳非屬臆造堪典經史相表裏
由是觀之奇又莫奇於三國矣

TRADUCTION.

« J'ai appris que, parmi les livres réunis des beaux » esprits, il y en a six principaux, savoir : le Tchouang, » le Sao, le Ssé ki de Ma, les vers harmoniques de » Thou, le Choui-hou, et le Si siang. Leurs difficul» tés ont été levées par les commentaires et les expli» cations ; sur ce point, les savans de l'empire sont » d'accord. Mais nous croyons qu'il faut approfondir ce » qui est à notre portée ; c'est pourquoi j'ai pris l'his» toire des trois royaumes ; en la lisant, j'ai vu, par » les événemens qui y sont rapportés, que Tchin » ne s'est pas abandonné à une imagination capri» cieuse, mais qu'il a composé son ouvrage selon » l'exemple des anciens documens, des ouvrages » classiques et historiques. »

Pour l'intelligence de ce texte nous ajouterons ce qui suit.

Les six Tsaï tseu ou beaux esprits, dont l'auteur de cette préface n'indique que le nom, sont : 1.° 莊子 Tchouang-tseu, ancien philosophe qui a vécu quelques siècles avant notre ère, sous les Tcheou, dans le royaume de Soung, et qu'on dit avoir été disciple de 子老 Lao-tseu. 2.° Sous le nom de Sao, il faut entendre le 集騷離 Li sao tsy, poëme admirable qui raconte le voyage de l'empereur Ti ko, vers le lieu où se lève le soleil. L'auteur de ce poëme

est le célèbre 原屈 *Kiu youan*, qui vivait également du temps de la dynastie des *Tcheou*. Sa mémoire est encore célébrée tous les ans avec beaucoup de solennité; on le cherche dans l'eau sur des bateaux qui ont la forme d'un dragon. C'est à cause de son poëme que les poètes sont encore à présent nommés *Sao jin*. 3.° *Thou* ou 甫杜 *Thou fou*, nommé aussi 部工杜 *Thou koung pou*, est un poète célèbre du VIII.e siècle de notre ère, dont M. Abel-Rémusat a donné la biographie dans ses *Nouveaux mélanges asiatiques*, tom. II, pag. 174 et suiv. 4.° Le *Sse ki* de *Ma* est le *Sse ki*, ou *Mémoires historiques* du célèbre *Sse ma thsian*, dont on peut lire pareillement la biographie dans l'ouvrage cité, de M. Abel-Rémusat (tom. II, pag. 132 et suiv.). 5.° L'auteur inconnu du livre *Chouï hou tchouan* ou *Histoire des brigands célèbres*. 6.° L'auteur du *Si siang ki*, roman très-lu, sous la forme dramatique; il raconte l'histoire d'un jeune homme qui délivre sa maîtresse, assiégée dans un couvent par une bande de brigands, et qui l'épouse ensuite.

Pour la traduction que M. Neumann donne de ce passage de la préface, elle est incompréhensible. Nous avons déjà fait remarquer qu'il commence à lire au milieu de la période. S'il avait consulté la grammaire de M. Rémusat, §. 83, 138, et 157, il y aurait appris que le complément ne se trouve jamais avant le verbe

qui le gouverne, mais bien qu'il en est constamment précédé, et que la seule exception à cette règle ne s'applique pas au passage en question. Nous ajouterons encore que M. Neumann n'a point traduit la particule 之 *Tchi*, qui devait l'embarrasser dans sa traduction; et cependant des personnes qui connaissent l'ancien style des Chinois savent de quelle importance est cette particule et combien il faut y faire attention.

Cela suffit pour l'*Histoire des trois royaumes*. Quant à ce qui concerne le poste militaire chinois, où M. de Humboldt s'est procuré le livre, il ne se nomme pas *Haisul mailakhoù*, comme l'écrit M. Neumann, mais … *Khoni mailakhoù*. Voir la copie de l'inscription en chinois et en mandchou sur le carton de la couverture de l'exemplaire de Berlin (1), qui signifie « *Thsing fou*, de la garde du corps impériale, au poste militaire de *Khoni mailakhoù*. » Dans l'original mandchou le mot *Maïlakhoù* est écrit …, et l'écrivain a oublié les traits latéraux de l'a et de l'l. Il y a dans le voisinage du lieu où l'*Irtyche* entre en Sibérie, trois postes militaires qui portent le nom de *Maïlakhoù*; l'un est situé tout près de la rive gauche de

(1)

福衛倫虎邁豁

清侍卡拉尼

la rivière, l'autre se trouve sur sa droite à quelque distance vers l'est, et le troisième, au sud-est de celle-ci, en est séparé par la montagne appelée *Nam dabahn*.

M. Neumann parle, au n.° 4 de sa notice, de l'*Abrégé de ce qu'il y a de plus mémorable sur l'esprit du ciel.* Le titre chinois, de cet ouvrage très-connu, est 課會神天 *Thian chin hoeï kho*, c'est-à-dire, *Entretiens des anges*. M. Neumann, en traduisant ce titre, a commis une erreur commune à tous ceux qui commencent l'étude du chinois; elle vient de ce qu'ils traduisent les mots l'un après l'autre avec l'aide du dictionnaire, sans connaître les termes composés. 天 *Thian*, signifie, à la vérité, le *ciel*, et 神 *Chin*, veut dire *esprit*, mais 神天 est le nom que les missionnaires catholiques donnent aux *anges*. Si M. Neumann avait lu certaine *Réponse à une critique des Tableaux historiques de l'Asie*, insérée dans l'*Hermès*, et qui ne lui est pas tout-à-fait étrangère, il n'aurait pas commis l'erreur que M. le docteur Kurz lui reproche aujourd'hui, la véritable signification de *Thian chin* y étant développée à la page 16. 課會 *Hoeï kho*, signifie *dialogue, entretien.*

L'ouvrage intitulé *Thian chin hoei kho*, et rapporté par M. de Humboldt, consiste en 28 feuillets imprimés. Il a été publié à Péking, par l'archimandrite Hyacinthe (en russe *Iakinth* ou *Iakinph*), mais ce n'est pas lui

qui en est l'auteur. Ce livre n'est que l'extrait d'un ouvrage qui porte le même titre, composé par le P. *Franciscus Brancatus*, de Sicile, savant jésuite, qui a prêché l'évangile en Chine, depuis 1637 jusqu'en 1671, et dont le nom chinois était *Pan koue kouang*. Son livre parut pour la première fois en 1661, imprimé sur papier très-blanc. Cette édition et plusieurs autres se trouvent à Paris. On en conserve aussi une édition au musée asiatique de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, comme on peut le voir dans le catalogue des livres chinois et mandchoux de cette bibliothèque, composé par MM. P. Kamenski et S. Lipovtsov (pag. 5, n.° 21).

L'archimandrite Hyacinthe n'en a fait qu'un extrait; il y a changé tout ce qui ne s'accordait pas avec la confession greco-russe; dans son édition, par exemple, le mot *Mi.sa* (messe), est remplacé par *Li tou eul ki ya* (liturgie).

A la première page (*verso*) on lit dans la dernière ligne perpendiculaire de haut en bas : 大神父乙阿欽特敬刻 *Ta chin fou* I A KIN THE *king khe*, c'est-à-dire, *imprimé respectueusement par l'archimandrite Hyacinthe.* On voit donc que le nom de ce prêtre n'est pas exprimé, comme le dit M. Neumann, par *Hi ho*, mais bien distinctement par *I a kin the*, qui répond au nom russe *Iakinth.* Le même savant s'est encore trompé lorsqu'il traduit le titre d'archimandrite par *Père* ou *prêtre*

de l'esprit céleste. Dans l'original il y a *Ta chin fou*, c'est-à-dire, *le grand père spirituel* (archimandrite). Mais le caractère 大 *Ta*, grand, ayant beaucoup de ressemblance avec le caractère 天 *Thian*, ciel, quoiqu'il ait une barre de moins par-dessus, M. Neumann a confondu l'un avec l'autre. L'archimandrite Hyacinthe ne dit pas non plus qu'il a *composé* ce livre, mais seulement qu'il l'a *khè*, c'est-à-dire *imprimé*.

La *Gazette d'état* de Prusse, ne se bornant pas à réimprimer la notice que M. Neumann avait fait insérer dans les *Annales de Berlin*, s'est empressée, d'admettre dans son n.° du 22 avril (n.° 111) un nouvel essai de ce sinologue, quoique, deux jours avant, un autre journal de Berlin eût publié quelques observations peu avantageuses sur sa science chinoise.

Dans cet appendice, il est parlé de quelques journaux chinois de 1823. Je ne puis rien dire sur l'exactitude de ce que M. Neumann prétend y avoir lu, n'ayant pas les originaux sous les yeux.

Pour ce qui concerne les *specimen* de typographie chinoise, que la Gazette d'État offre à cette occasion à ses lecteurs, ils sont vraiment extraordinaires. Il faut dire que le rédacteur les fait précéder de la note suivante : « Nous devons remarquer, dit-il, que les signes » chinois ont été gravés en l'absence de l'auteur (qui, » comme on le sait, a entrepris un voyage aux Indes et » à la Chine), et que les fautes qui pourraient s'y trou-

» ver ne doivent nullement être mis sur son compte », En effet, il n'y a qu'un habile connaisseur qui puisse reconnaître dans 氵工西 le nom de la province de 江西 *Kiang si* (écrit encore à rebours, au lieu de 西江). Qui pourrait croire que 卓 羽 林 est 翰林 *Han lin* (à rebours pour 林翰)? Le caractère 翰 y est séparé en deux parties. 夕口 n'est pas moins extraordinaire pour 名 *Ming*, nom.

Bien loin de partager les scrupules du rédacteur de la *Gazette d'État*, nous craignons fort que ces caractères n'aient été calqués avec trop de fidélité sur les originaux de l'auteur.

A l'occasion des journaux chinois de février et d'avril 1823, M. Neumann dit : « Dans le PREMIER, » l'empereur décrète plusieurs éloges, et le tribunal » supérieur d'administration (吏部 *Schijm*) » qui installe les magistrats et qui veille sur leur con» duite, rapporte qu'il a fait des recherches exactes » sur les deux crimes commis dans les provinces de » *Kiang si* et de *Chan toung*, et qu'il en a conféré » avec le tribunal suprême de l'empire, l'académie des » *Han lin* (littéralement *une forêt de plumes*) ».

Il est difficile de déterminer ce que c'est que *le*

tribunal suprême d'administration, nommé Schijm, et il nous faut, pour l'apprendre, attendre le retour de M. Neumann. Les deux caractères 部吏, qu'il écrit à rebours et qu'il prononce *Schijm*, désignent à la vérité l'un des six tribunaux suprêmes de la Chine, mais ils se prononcent *Li pou*. Quant à l'académie *Han lin*, *Han* signifie *un pinceau* (les Chinois, comme on sait, ne se servent pas de plumes pour écrire), et *lin* veut dire *forêt;* mais traduire cette expression mot-à-mot, c'est comme si l'on voulait rendre en allemand les mots français *Académie des Inscriptions et Belles lettres* par *Akademie der Inschriften und schönen Buchstaben*.

Après avoir parlé longuement du contenu des journaux rapportés par M. de Humboldt, M. Neumann ajoute : « Dans un numéro antérieur est mentionné » un événement singulier. Un mandarin, *Tsing choa,* » publia une nouvelle édition du célèbre dictionnaire » de *Khang hi :* il y écrivit dans la préface le petit » nom (*Ming*) de l'empereur régnant. Pour ce délit » il fut soumis à une enquête, et condamné à être » coupé en pièces, de même que ses fils; ses parens » du sexe féminin devaient subir l'esclavage. L'empe- » reur adoucit le jugement, *Tsing choa* ne devait » avoir que la tête tranchée, et ses fils ne devaient pas » être exécutés sur-le-champ, mais on devait remettre » leur exécution jusqu'à l'automne, époque à laquelle » tous les criminels de l'empire perdent la vie dans un » même jour. Le jugement fut confirmé quant aux » femmes. »

Après avoir lu cette période, on devrait croire que le savant professeur a lu en effet ces faits dans un journal ANTÉRIEUR, mais on ne sera pas peu surpris lorsqu'on apprendra :

1.° Que l'histoire racontée n'a pas eu lieu sous le règne de l'empereur actuel, qui monta sur le trône en 1820, mais qu'elle est arrivée il y a soixante-deux ans, sous le règne de son aïeul, au commencement de 1778.

2.° Que le lettré chinois, condamné à mort, s'appelait *Wang si heou* et non *Tsing choa;*

3.° Enfin, que son procès *n'a pas été tiré d'un journal chinois, mais bien d'une lettre du P. Amiot, datée de Péking, 13 juillet 1778,* laquelle lettre se trouve imprimée dans le tome XV des *Mémoires concernant les Chinois,* depuis la page 285 à 289.

Voilà la source où M. Neumann a puisé son histoire; nous n'osons penser qu'il ait eu l'intention de faire croire au lecteur qu'il avait lu cet événement dans un journal ANTÉRIEUR; il le dit cependant en termes assez clairs. Aussi, est-on revenu sur cettte assertion dans une feuille postérieure de la *Gazette d'état* de Berlin, où il est raconté que M. Neumann, avant son départ, a laissé une notice, écrite en français, des ouvrages arméniens et chinois de la Bibliothèque de Berlin, destinée pour *la Société asiatique* de Paris. Il est dit que, dans cette notice, M. Neumann avait omis l'anecdote de l'exécution de *Tsing choa* et de la vente publique de ses femmes, de ses concubines et de ses enfans, parce qu'elle était ancienne, et

suffisamment connue de ceux qui s'occupent de la littérature chinoise. Le véritable motif de l'omission de cette anecdote était peut-être le changement du nom de *Wang si heou* en celui de *Tsing choa*, et l'assertion de l'avoir lue dans une gazette chinoise. M. Neumann pouvait bien risquer cette assertion en Allemagne, où, en général, on s'occupe peu de la Chine, mais il n'en était pas de même de Paris, où les *Mémoires concernant les Chinois* sont mieux connus.

Voici le jugement rendu contre *Wang si heou*, lequel, outre le délit dont il a été parlé plus haut, s'était rendu coupable d'autres crimes, que M. Neumann passe sous silence :

« Selon les lois (disent ses juges) son crime doit » être puni d'une mort rigoureuse. Le criminel doit » être coupé en pièces, ses biens confisqués, ses parens au-dessus de seize ans mis à mort; ses femmes, » ses concubines et ses enfans au-dessus de seize ans, » exilés et donnés pour esclaves à quelque grand de » l'empire, . . .

Voici la décision impériale :

« Je fais grâce à *Wang si heou* sur le genre de son » supplice. Il ne sera pas coupé en pièces : qu'on lui » tranche la tête. Je fais grâce à ses parens. Pour ses » fils, qu'on les réserve pour la grande exécution de » l'automne. Que la loi soit exécutée dans ses autres » points. Telle est ma volonté ; qu'on respecte cet » ordre. » . . . .

M. Neumann s'est encore exposé à corriger la traduc-

tion du drame chinois *Han koung thsieou* ou *les chagrins de Han*, donnée par M. J. F. Davis (*Ausland*, 1829, n.° 237, 25 août). Quoique M. Davis ait commis plusieurs erreurs dans cette traduction, on doit pourtant dire que les corrections de M. Neumann ont été toutes très-malheureuses. Au commencement du prologue du drame chinois on lit :

云上部主扮中
詩落引番末

c'est-à-dire, « la seconde personne principale, habillée » comme roi des barbares, à la tête de ses hordes, » entre et chante. »

M. Davis n'a pas traduit ces mots, mais il a mis en sa place : « Enter *K'han of the Tartars*, reciting four » verses. »

M. Neumann traduit : « La seconde personne prin- » cipale, le roi des étrangers ou barbares, entouré de » troupes de tous côtés, se met en mouvement et » entre. Il dit des vers. »

M. Neumann a cherché dans le dictionnaire de Morrisson le caractère 扮, et y a trouvé l'explication suivante : « *To grasp with the hand; to move;* » *to shake; to unite together, &c.* » (part. II, vol. I, pag. 182, n.° 2645). Mais cela ne veut pas dire que le roi *se* met en mouvement; et quand bien même ce mot aurait une signification réciproque, la cons-

truction chinoise s'opposerait encore à la manière de traduire de M. Neumann. Si ce savant professeur s'était donné la peine de lire un peu plus loin dans le dictionnaire de Morrisson, il aurait trouvé le véritable sens que présente ici le mot *Fen*. On le prononce aussi *Pan*, et il signifie alors : « *To dress up, to dress ones person.* » Ce mot est usité dans tous les drames chinois et signifie *être habillé comme, représenter.*

引 *In*, signifie *être à la tête de*, et 落部 *Pou lo*, veut dire *horde de nomades;* M. Neumann le traduit par : « être entouré de troupes de tous les » côtés. »

Le passage suivant :

笳悲聽月夜廬穹

est très-bien traduit par M. Davis, par : « *And the* » *moon of the night, shining on the rude huts,* » *hears the lament of the mournful pipe.* »

M. Neumann veut le corriger ainsi : « La lune noc- » turne luit sur la vaste plaine et écoute les sons tristes » et pensifs. »

Cependant 廬穹 *Kioung liu*, ne signifie pas une *vaste plaine*, mais bien une tente de feutre grossier (1), appuyée sur des bâtons. 悲 *Peï*, veut dire

(1) En mandchou *Monggo boo*, en mongol

tristesse, affliction, triste, et 笳 *Kia*, signifie la flûte, comme on peut le voir par le *Dictionnaire chinois-latin* du P. Basile, publié par M. Deguignes (pag. 204, n.° 1879, et pag. 520, n.° 7488). *Peï kia* signifie par conséquent, *la flûte triste*, mais ce terme paraît indiquer ici le sifflement du vent à travers les perches des tentes.

M. Neumann n'a pas mieux lu que M. Davis le nom du *Chen yu*, ou roi des *Hioung nou*. Le premier le nomme *Han tchen yu*; M. Neumann l'appelle *Han ye*, mais son nom était *Hou han ye*, comme M. Klaproth l'a fait voir dans le *Nouveau Journal asiatique* (tom. IV, pag. 8).

久居朔漠 *Kieou kiu so mo*, a été traduit assez correctement par: « L'ancien habitant des » déserts de sable. » Mais dans le texte lithographié, que M. Davis a donné, il y a, par une faute d'impression, au lieu de 朔 *Sò*, le même groupe avec le signe de l'eau 氵 *Choui*, à sa gauche. Ce caractère, ainsi composé, se trouve dans le dictionnaire du Père

---

Mongol gèr, ou yourte mongole. *Voyez* le dictionnaire mandchou-chinois, intitulé *Nikan khergen ni oubaliamboukha Mandchou gissoun ni boulekou bitkhé*, sect. xv, fol. 193 *recto*, ainsi que le dictionnaire mandchou-mongol (*Mandchou Monggou gisoun ni boulekou bitkhé*, vol. XV, fol. 114 *verso*).

Basile, sous le n.° 5142 (1). M. Neumann ayant lu quelque part que les Chinois donnent le nom de 流沙 *Lieou cha*, ou *sables mouvans*, à plusieurs parties du désert *Gobi* (là, où il est rempli de sable volant), a cru pouvoir traduire cette expression composée par *déserts des sables mouvans*. Mais 朔 *So*, veut dire *septentrional;* 朔方 *So fang*, signifie *les pays du nord* (Deguignes, Basile, pag. 286, n.° 4039), par conséquent 朔漠 *So mo*, signifie *le désert sablonneux du nord*, et encore plus spécialement celui qui est situé au nord de la province de *Chan si*. Le passage indiqué du drame chinois doit donc être traduit par : « Depuis long-temps » nous habitons les déserts sablonneux du nord. »

Le commencement du passage, donné en original par M. Klaproth (*Nouveau Journal asiatique*, tom. IV, pag. 15), et qu'il traduit : « Un de mes ancêtres, » le très-noble *Chen yu me tou*, a tenu l'empereur » *Kao ti* des *Han*, bloqué pendant sept jours à (la » montagne de) *Pe teng* », a été rendu très-librement par Davis, ainsi : « *For seven days my ancestor hem-* » *med in with this forces the emperor Kaou te.* » M. Neumann à son tour propose de le traduire ainsi :

---

(1) Il se prononce *Sou* et signifie *aller contre le courant*, et non pas comme on y lit : *Cum profluente aqua descendere.*

« Mon puissant aïeul, le *Tchen yu Khiou*, assiégea le » fondateur de la famille (*Kao ti*) des *Han*; il le tint » enfermé pendant sept jours. » Le nom de *Khiou* ne se trouve pas dans le texte, et le savant sinologue a omis le nom du lieu dans lequel l'empereur chinois se trouvait enfermé.

Le premier discours du *Chen yu* des *Hioung nou*, finit par ces mots :

番家無產業弓矢是生涯

c'est-à-dire : « Nous autres étrangers, n'avons point » d'agriculture ; l'arc et les flèches sont nos (moyens » de) subsistance (nous vivons de la chasse). » M. Davis traduit assez bien par : « *We Tartars have no* » *fields, our bows and arrows are our sole means* » *of subsistence.* » On ne conçoit pas que M. Neumann connaisse assez peu la construction chinoise, pour traduire ainsi ce passage : « Nous ne produisons rien ; » nous vivons *sur les rives du fleuve* de nos arcs » vigoureux et de nos flèches. » D'abord 產業 *Thsan nie*, signifie *agriculture*; M. Neumann a séparé les deux mots ; le premier veut dire, à la vérité, *produire* (de-là son nous ne *produisons* rien) ; il a cherché le second mot dans le dictionnaire du P. Basile (pag. 311, n.° 4394) et il a trouvé dans l'explication

que, lorsqu'il était répété, 業業 *Nie nie*, signifiait *fortis, robustus* (de-là son *arc et flèches vigoureuses*). Il est impossible de traduire 涯生 *Seng yaï*, par : « Nous vivons sur les rives du fleuve » cela est inconcevable; car quoique 涯 *Yaï*, signifie *rivage*, la construction qui, en chinois, détermine le sens de toutes les phrases, ne permet pas de lui attribuer ici cette signification. 涯 *Yaï*, est employé souvent pour 捱 *Yaï*, lequel signifie *retenir, arrêter*, et puis *retarder, prolonger*, et 捱生 *Seng yaï*, veut dire *moyen de subsistance, moyen de prolonger sa vie*, comme dans la phrase *La pe ti tchi seng yaï*, la chasse est *le moyen de subsistance des* barbares du Nord. D'ailleurs si 涯 était pris dans sa signification ordinaire de *rivage*, 涯生 *Seng yaï*, voudrait dire *produire des rivages*, mais jamais *habiter sur le rivage*, ce qui, en chinois, se rendrait par 上涯居 *Kiu yaï chang*.

Nous pouvons assurer que toutes les corrections de M. Neumann sont de la même façon; si bien que l'on peut en dire : *Quot correctiones tot corruptiones*.

Vyasa. Sur la philosophie, la mythologie, la littérature et la langue des Hindous, par M. Othmar Frank. Munich et Leipzig, chez Fleischer, 1826-1830. *In-4.° x* et 168 pag. (1).

Quoique la littérature sanscrite soit la plus jeune de presque toutes celles qui sont cultivées en Europe par les orientalistes, elle a fait des progrès si marqués favorisés par des circonstances de différente nature, que l'on prévoit le moment où elle dépassera d'autres littératures asiatiques qui paraissent offrir moins d'intérêt aux recherches philologiques, historiques ou philosophiques dont s'occupe l'Europe savante. Deux journaux sont spécialement destinés à propager la connaisssance de l'Inde sous le rapport littéraire, sans parler de ceux qui, publiés en Angleterre, se partagent entre les sciences et l'intérêt industriel et commercial. Depuis dix années la bibliothèque indienne de M. de Schlegel occupe sous bien des rapports un rang distingué parmi le nombre toujours croissant d'ouvrages qui paraissent sur l'Indoustan; une variété étonnante, unie à la clarté de l'exposition, a dû beaucoup contribuer à l'accueil favorable que le public se plut à rendre à cet ouvrage.

Le *Vyasa* de M. Frank embrasse un cercle plus

(1) Rapport lu à la séance de la Société asiatique du 3 janvier 1831.

restreint, mais qui, vu la richesse de la littérature sanscrite, long-temps encore ne saura être rempli; la marche est plus scientifique, et sous ce rapport on peut moins l'envisager comme une Bibliothèque indienne ou Mélanges de littérature sanscrite, que comme une série de Mémoires dont les trois parties qui ont paru embrassent la grammaire et une partie de la philosophie. Les limites d'un rapport s'opposent à une analyse détaillée de ces mémoires, qui, en outre, se font moins remarquer par des faits nouveaux que par une manière nouvelle de les envisager, en essayant pour la première fois de remonter aux formes de la philosophie indienne, de même que M. Bopp a pris à tâche de découvrir les lois des formes grammaticales de la langue.

S'il est permis d'énoncer une opinion à ce sujet, il semble que le nombre des matériaux dont on peut disposer aujourd'hui, est insuffisant et peut-être le sera encore long-temps, lorsqu'on s'élève à des objets si intimement liés à l'individualité des nations, qui se prêtent si difficilement au transport et qu'il est si facile d'assimiler ou même d'identifier avec ce qui se trouve chez nous. A la vérité M. Frank s'est proposé de traiter ces questions avec toute la sévérité de la critique pour éviter ces inconvéniens, mais il nous semble, qu'outre le *Manou* dont il prépare depuis des années une nouvelle édition, le *Bhagavadguita* et les secours fournis par les *Asiatic Researches* et les *Transactions* de Londres, il n'a eu guère de nouveaux matériaux à sa disposition; il a plutot épuré et plus ap-

profondi ce qui avait été fait jusqu'ici. On trouve aussi beaucoup d'explications nouvelles sur les termes scientifiques de la philosophie, mais ce qu'on regrete, c'est que l'auteur n'ait pas indiqué si ces résultats sont pris de son propre fonds, ou si ce sont les indigènes qui les ont fournis.

Quant à l'exposition des différens systèmes de philosophie d'après les lois mêmes de l'esprit, il paraît qu'il faudra attendre que les principaux ouvrages des différentes écoles soient publiés, et surtout les *Védas*, si tant est qu'ils soient la base de tout développement intellectuel de l'Indien. On a remarqué qu'une école indienne admettait pour principe le *Dehnanam*, la science ou connaissance; on sait que Fichte l'admettait de même. Cette identité, ce nous semble, ne prouve que bien peu; ce serait plutôt l'identité du chemin pour y parvenir, et nous avons des doutes quant à ce dernier point. On a reproché à M. Frank l'obscurité de son style dans sa Chrestomathie sanscrite, le *Vyasa* est sans doute plus clair, mais l'exemple de Colebrooke prouve que des matières neuves et abstraites peuvent être traitées avec une clarté qui ne laisse rien à desirer, et sous ce rapport l'ouvrage en question paraît être susceptible d'amélioration.

On aurait desiré que l'auteur mît quelque mesure dans sa polémique contre MM. de Schlegel, Bopp, Bernstein et autres, et qu'il n'eût pas exclu les *Oupnekhat* d'Anquetil du nombre des autorités à consulter sur la philosophie indienne; une simple collation des manuscrits persans ou de la traduction latine avec

des parties des *Upanichadas* publiés par *Rammohun Roy* fait voir que cette version fut exécutée avec plus de fidélité que celle du *Mahabharat ;* la version latine à la vérité est trop littérale, mais cet obstacle pour un lecteur ordinaire n'en est pas un pour quiconque connaît des originaux sur la philosophie indienne.

STAHL, *rapporteur.*

Description de médailles antiques, grecques et romaines, avec leur degré de rareté et leur estimation ; par M. MIONNET, membre de l'Académie des Inscriptions, conservateur-adjoint du cabinet des médailles de la bibliothèque du Roi. Supplément, tom. V, *in-8.°*

Il n'est pas d'amateur de médailles ni d'antiquaire qui, dans le cours de ses recherches, n'ait bien souvent consulté l'ouvrage de M. Mionnet. On sait que la *doctrina numorum veterum* du célèbre Eckhel, le dernier ouvrage qui traite de l'ensemble de numismatique ancienne, parut en 1796. Or, depuis cette époque on avait découvert une quantité très-considérable de médailles, particulièrement de médailles grecques ; d'ailleurs plusieurs médailles qu'Eckhel avait publiées sur l'autorité d'autres antiquaires, avaient besoin d'une meilleure interprétation. M. Mionnet conçut en 1805 l'idée de faire connaître d'une manière particulière les médailles du cabinet royal de Paris, le plus riche qui ait jamais existé, en y joignant toutes celles

qui auraient passé sous ses yeux; et la matière se trouva si abondante qu'elle donna naissance à six volumes, non compris un volume de tables et de planches. Cette grande entreprise fut terminée en 1813 (1). Le public l'ayant accueillie comme elle le méritait, et grâces à l'état de paix qui a duré pendant les quinze dernières années, le nombre des médailles que les pays étrangers, particulièrement le Levant, rendaient à la lumière, s'accroissant chaque jour, l'auteur s'est décidé à publier une nouvelle série de volumes. Dans ce supplément, M. Mionnet ne s'est pas contenté de décrire les pièces qui dans l'intervalle étaient entrées au cabinet du Roi, ainsi que celles qu'il avait eu occasion de voir dans les cabinets particuliers. Il a fait un choix de celles qui avaient été publiées avant lui, et qui ne se trouvaient pas comprises dans son premier ouvrage; ce qui donne aux deux séries un ensemble que la science n'avait jamais présenté. Le supplément forme dans ce moment cinq volumes (2), et il en faudra encore trois pour arriver à la fin. Il serait inutile de faire remarquer l'importance des pièces qui y sont passées en revue, et l'esprit d'exactitude et de méthode dont l'auteur y fait constamment preuve. Nous nous contenterons de dire que la sagacité de M. Mionnet s'y montre fortifiée par une expérience et des études de

---

(1) La suite de ces sept volumes est maintenant épuisée. On ne trouve plus à acheter que les tomes IV, V et VI, avec le volume des planches.

(2) Le prix de ces cinq volumes, y compris les planches, est de 128 fr. Le tome V, pris séparément, se vend 24 fr.

plus de quarante années. Non-seulement un grand nombre de médailles qui jusqu'ici étaient restées inconnues ou avaient été mal déterminées, y reçoivent leur véritable place, mais divers points de numismatique encore mal éclaircis y sont l'objet de notes précises et lumineuses.

Pour ne parler que du volume qui vient de paraître, nous dirons que le cinquième volume renferme les médailles supplémentaires de la Bithynie, de la Mysie et de la Troade. Parmi ces pièces il en est plusieurs qui représentent des sujets nouveaux, ou qui appartiennent à des villes jusqu'ici inconnues dans la géographie numismatique.

Les planches qui accompagnent ce volume, comme celles qui font suite aux volumes précédens, se font remarquer par leur fidélité et leur élégance. Il suffit de dire qu'elles ont été dessinées et gravées par deux artistes dont la réputation est faite en ce genre.

REINAUD.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 4 avril 1831.

L'ambassade impériale de St-Pétersbourg adresse à la Société asiatique un exemplaire du Code de lois qui régit le tribunal des affaires étrangères à Pékin, traduit du mandchou par M. Lipovtsoff. M. Klaproth est chargé de faire un rapport sur cet ouvrage.

M. Richie offre au conseil un exemplaire d'un Almanach astrologique chinois pour l'année 1830 M. Klaproth est chargé de faire un rapport sur cet ouvrage.

M. Lamare-Picot, de retour d'un voyage dans l'Inde, demande que le conseil veuille bien nommer une commission chargée de faire un rapport sur la collection d'antiquités qu'il a rapportée de ce pays. MM. Mohl, Stahl et E. Burnouf sont nommés membres de cette commission.

Conformément au réglement, M. le Président fait connaître que la séance générale de la société se tiendra vers la fin du mois d'avril. Le Bureau est chargé de prendre les mesures nécessaires pour la fixation du jour, ainsi que celle des diverses lectures qui pourront être faites.

M. le Président donne lecture de la série sortante des membres du conseil. M. Wurtz, au nom de la commission des fonds, fait un rapport sur les frais d'impression de la Chronique géorgienne, donnée par M. Brosset. La commission, après avoir exposé que le crédit alloué pour cet ouvrage a été dépassé, demande que le conseil, pour régulariser cette dépense, alloue un supplément de crédit. A cette occasion, MM. les commissaires spéciaux sont invités à suivre avec le plus grand soin le progrès des ouvrages et des frais qu'ils entraînent, de manière à ce que ces frais ne dépassent jamais les crédits alloués, sans que le conseil en soit averti. A cet effet un membre propose et le conseil adopte l'article suivant : « Lorsque les deux tiers du crédit » ouvert auront été épuisés, et qu'il aura été reconnu que le » dernier tiers est insuffisant pour l'achèvement du travail, » les commissaires spéciaux devront en faire immédiatement » leur rapport au conseil qui en délibérera ».

La même commission fait son rapport sur les frais d'impression du drame de Sacountala. Il en resulte que le crédit primitivement alloué a été également dépassé. La commission propose que le supplément demandé soit alloué par le conseil. Cette proposition est adoptée.

Notice sur le Choléra épidémique observé en Chine.

Le docteur Livingstone, de Canton, a fourni aux transactions de la Société médicale de Calcutta (tom. I), une notice qui, d'une date déjà ancienne (1825), reprend intérêt par les déplorables progrès que le choléra épidémique fait aujourd'hui vers les parties septentrionales et occidentales de l'Europe. Cette maladie envahissante, que n'ont arrêtée ni les neiges de l'Himalaya, ni le grand prolongement des *sept crinières de glace*, après s'être déclarée sous la forme épidémique au Bengale, dans les premières années de ce siècle (1), n'a cessé de voyager par les routes commerciales de l'Asie et de visiter les grandes cités de la Boukharie, établies dans l'Asie centrale comme les marchés et les entrepôts de tout l'Orient. Il peut paraître assez probable que la température des vallées du Tibet dont les exhalaisons sont presque partout céphalalgiques, a eu une déplorable influence sur les développemens du choléra dans le Népal et dans le Bengale, et sur l'activité croissante avec laquelle il a couru l'Asie, et l'a sillonnée par de grandes dépopulations. On pourrait sans doute contester cette influence dans les progrès qu'a faits cette effrayante épidémie vers des latitudes septentrionales extrêmes, aidée de sa seule intensité et se communiquant comme par des modifications atmosphériques; mais il n'en est pas moins reconnu que c'est de ce point culminant que le choléra descendit sous sa nouvelle forme en deux colonnes d'épidémie qui paraissent avoir toujours progressé en sens contraire, l'une remontant les frontières de la Tartarie vers le nord, et depuis déclinant vers le

(1) On varie sur l'époque où le choléra est devenu dans l'Inde décidément endémique. Quelques personnes pensent que les premiers symptômes de la forme contagieuse se produisirent dans l'année 1787.

midi jusqu'à Canton, l'autre se déversant sur le Bengale, sur le Dekhan, et ensuite se jetant dans le Nord et se développant sur la lisière de l'Europe depuis la Podolie jusqu'à Nicolaiew.

Le choléra 霍亂 *Ho louan*, a été décrit en Chine, par *Wang chou hô* et quelques-uns de ses contemporains, dès et avant le siècle d'Hippocrate, et il y a été observé dans ses crises les plus violentes avant qu'il eût déployé le caractère épidémique dans l'Inde anglaise. Aussitôt après les premiers ravages de l'épidémie dans le Bengale, le docteur Livingstone adressa quelques questions à un vieux médecin chinois de ses amis, homme de grande expérience, qui lui assura qu'il n'avait jamais rencontré cet effrayant caractère du choléra, qu'il était complètement familiarisé avec cette maladie, et en avait traité tous les ans un grand nombre de cas, mais qu'il n'avait jamais perdu plus de trois malades sur cent. Ce fait de nosologie fut confirmé par d'autres praticiens chinois. Le docteur anglais croit pouvoir en conclure que le choléra épidémique ne s'est montré dans cette partie de la Chine que quelque temps après son apparition au Bengale; l'épidémie paraît s'être répandue d'abord dans la Tartarie, de là dans le nord-ouest de la Chine, puis s'être avancée vers le sud par échappemens irréguliers, détruisant dans toutes les localités la moitié des masses qu'elle attaquait. Elle a exercé de grands ravages à Canton (1) vers 1821 et 1822; la mortalité n'a pas été moins grande en 1824 dans le district de *Pen i hiân*, qui n'est éloigné de Canton que de 20 milles, quoiqu'il ne se fût pas montré dans cette dernière ville depuis plus de douze mois (2).

---

(1) Vers 1820, le choléra fit une invasion dans le Tonquin et dans la Cochinchine. Voyez *Indo-Chinese Gleaner*, n° XVI.

(2) Le choléra visita aussi Malacca en novembre 1819; il saisit

On ne tient pas à la Chine de registres de décès, il était donc impossible au docteur anglais d'obtenir une évaluation exacte et officielle de la mortalité occasionée par le choléra. Mais le nombre des victimes lui paraît avoir été très-considérable. Il a appris qu'aux environs de Macao (1), souvent plusieurs habitans d'une chaumière, souvent même toute une famille s'endormaient le soir en parfaite santé, étaient saisis vers le matin par cette terrible contagion et détruits avant l'heure de midi (2).

M. Livingstone, sans prétendre ajouter aux savans rapports médicaux dressés par les conseils sanitaires du Bengale et de Bombay, présente les résultats de ses propres

---

d'abord les tribus malayes, puis les Chinois et enfin les Européens. Il présentait les mêmes symptômes, détruisait avec la même rapidité, et il n'enleva que les personnes que des circonstances de santé, d'âge, de nourriture ou de localité, prédisposaient à cette maladie. On avait fait cette année une double récolte de mangoustes مغكست, مغكيس *garcinia mangostana*, ce qui n'était point arrivé de mémoire d'homme : l'abondance de ce fruit délicat, qui devint la nourriture du peuple, paraît avoir aidé l'épidémie. Les Malays, toujours superstitieux, regardèrent cette superfétation de fruits comme un prodige. Ils formèrent des conjectures encore plus ridicules sur les causes de la maladie qu'ils attribuèrent aux influences malignes des esprits malfaisans : les pratiques les plus absurdes furent employées pour les apaiser ou les épouvanter. *Indo-Chinese Gleaner*, janvier 1820.

Voyez encore, sur les ravages exercés à Poulo Pinang par le choléra-morbus, l'*Indo-Chinese Gleaner*, 1820.

(1) Le choléra se manifesta aussi en 1821 à Macao : les Chinois eurent recours à leur antique usage de faire parader leurs idoles dans les rues et de faire un grand bruit de gongs, de pétards, etc. pour 邪辟 *chasser les mauvaises influences*. *Indo-Chinese Gleaner*, Oct. 1821.

(2) A l'occasion de cette terrible épidémie qui enleva une grande

observations. Il pense que les appartemens étroits où l'air n'est pas assez rafraîchi, le défaut de planches, les fraîcheurs de la nuit sont au nombre des circonstances qui favorisent les attaques du choléra (1); il a observé que les personnes qui dormaient dans des lits étaient plus ménagées par la maladie que celles qui s'étendaient par terre sur des matelas ou des coussins dans le même appartement; et il a inféré de ces observations que souvent les influences morbifiques ne devaient s'élever que de quelques pouces au-dessus de terre. Le docteur anglais a employé contre le choléra les substances éthérées et a même fait un heureux essai du galvanisme sur une femme qui paraissait attaquée au premier degré par cette maladie dévorante.

Les Chinois emploient ordinairement dans la forme sporadique de cette maladie le *Poutchouk* (*costus arabicus?*) pulvérisé et mixtionné avec des esprits atténués. Lorsque l'épidémie exerçait ses ravages à Canton, on distribuait publiquement dans les rues un grand nombre d'ordonnances, dont le cinabre, le musc et le camphre étaient les prescriptions les plus ordinaires. Ces médicamens mêlés avec sept autres substances (suivant l'usage des Chinois) étaient ordinairement traités en forme de petites pilules, dont on devait prendre six ou neuf par jour. Toutes les substances liquides, mais particulièrement l'eau de gruau de riz, étaient sévèrement défendues aussi long-temps qu'il pouvait y avoir quelque danger. On ordonnait aussi la sai-

---

partie de la population, S. E. le directeur des greniers à sel *Tchu tsi jin*, choisit les 16, 17 et 18es jours de la lune pour réparer les temples de la Reine Céleste 天后 et de *Tching wang*, le génie protecteur de la ville, pour y élever des autels, réciter des prières et faire des supplications. Voyez *Indo-Chinese Gleaner*, Oct. 1821.

(1) Il considère le choléra-morbus comme une espèce de *malaria*.

gnée au bras et sous les ongles. Il serait curieux de savoir si les Chinois, auxquels leur fortune permet ce luxe, font usage dans ces circonstances de ces nids gélatineux auxquels ils accordent une puissante vertu de vivification. M. Livingstone n'en parle pas.

Ce docteur termine sa notice par l'extrait suivant dont il doit la communication à M. Morrison.

Notice sur le choléra-morbus, extraite du livre médical Tching tche tchin ching, *imprimé en 1790*, vol. III, pag. 26.

Le *ho louan*, est une vive et soudaine douleur éprouvée dans le cœur et dans l'abdomen, accompagnée de vomissemens et de déjections alvines, de l'horreur du froid et du besoin de la chaleur. Elle est encore suivie de céphalalgie et de vertiges. Lorsque la maladie attaque d'abord le cœur, le vomissement est le premier symptôme; lorsqu'elle commence dans l'abdomen, elle se manifeste d'abord par les déjections fréquentes; lorsqu'elle occupe à la fois le cœur et l'abdomen, le vomissement et les déjections sont simultanés. Lorsque l'attaque est intense, le malade a des spasmes, et lorsque ces spasmes gagnent l'abdomen, la mort s'ensuit.

(Suit la nosographie par *Tchin nou tsi*).

L'abus des liqueurs, la chair des poissons et tout ce qui refroidit le système à un haut degré, les excès vénériens, l'habitude de dormir sans vêtemens dans un lieu humide ou de s'exposer au vent pour chercher un air frais, sont autant de causes du choléra. Lorsque cet air fraîchissant pénètre dans le système, il trouble la digestion et provoque le choléra.

Cette maladie déploie plus d'intensité entre l'été et l'automne, quoiqu'elle se montre aussi dans les mois d'hiver, mais presque toujours à la suite de grandes chaleurs. Le choléra occasioné par les chaleurs excessives de l'été, se manifeste par des vomissemens et des déjections, par des

tiraillemens dans le conduit et dans l'abdomen, par une soif inextinguible, par une aridité brûlante, par des convulsions aux extrémités, par une transpiration froide et des spasmes subits dans les membres. Les Tartars Mongols, qui font usage de liqueurs, mangent de la viande et boivent du lait, doivent le choléra à ces habitudes alimentaires. Dans les mois d'été, le peuple mange des melons et d'autres fruits; boit des liqueurs fraîches, se prête avec complaisance aux vents réfrigérans, et se prédispose ainsi aux indigestions, aux obstructions et au choléra. Lorsque le choléra est accompagné de spasmes, de vomissemens, de déjections, de vertiges, et que la vue devient confuse, il ne laisse plus d'espoir.

Il arrive souvent que le malade éprouve la soif et desire le froid, et aussi souvent qu'il ait horreur du froid et éprouve des frissons, que ses mains et ses pieds se glacent. Quelquefois il est brûlant et inquiet; il veut rejeter tout ce qui le couvre. Dans tous ces cas également il faut se garder de lui présenter de l'eau de riz ou d'autres liquides de cette nature, la mort s'ensuivrait immédiatement. Ce n'est que lorsque l'on veut arrêter des vomissemens et des déjections fréquentes, qu'il faut donner au malade avec ménagement et par doses graduelles une eau de riz très-légère.

Le choléra chez les femmes enceintes provient de la chaleur ou du mauvais air. Il se résout d'ordinaire en avortemens.

BIBLIOGRAPHIE.

Ouvrages nouveaux.

NOTA. Les livres dont le lieu d'impression n'est pas indiqué, ont été imprimés à Londres, à Calcutta, ou à Leipsig.

ANGLETERRE.

15. *Major* RENNELL'S *Geography of Herodotus; a new*

edition printed from the author's revised copy, with the original maps. 2 vol. *in-8.°*

86. *Two Essays on the geography of ancient Asia*, intended partly to illustrate the campaigns of Alexander and the Anabasis of Xenophon, by the Rev. *S.* WILLIAMS. 1 vol. *in-8.°*

87. *The History of modern Greece* from its conquest by the Romans B. C. 146 to the present time; by *Jas.* EMERSON. 2 vol. *in-8.°*

88. *Narrative of a journey through Greece* in 1830, with remarks on the actual state of the naval and military power of the Ottoman empire; by capt. *T. A.* TRANT. *In-8.°* avec grav.

89. *Narrative of a Journey through Greece*, by the cap.[n] *T.* ABERCROMBIE. 1 vol. *in-8.°*

90. *Travels in the Morea*, Voyages en Morée, par M. *W. Martin* LEAKE, 1830. 3 vol. *in-8.°*

91. *Notes on the Bedouins and Wahabys*, Notices sur les Bédouins et les Wahabites, recueillies par *Louis* BURCKHARDT pendant ses voyages en Orient. 1830, *in-4.°*

92. *Life and adventures of Giovanni* FINATI native of Ferrara who under the name of Mahomet made the campaign against the Wahabis for the recovery of Mecca and Medina; translated from the italian as dictated by himself and edited by *W. J.* BANKS. 2 vol. *in-8.°*

93. *The History of chivalry and the Crusades*, by *H.* STEBBING (Edimbourg). 2 vol. *in-12.*

94. *Views in the East* comprising India, Canton and the shores of the Red Sea, drawn by *Prout, Stanfield, Boys, &c.* from the original sketches by capt. *Robert* ELLIOT, with historical and descriptive illustrations. Part. I-VI, *in-4.°* et *in-8.°*

95. *Particulars of an Overland journey* from London to Bombay, by way of the continent, Egypt, and the Red Sea; by *Thomas* WAGHORN. *In-8.°*

96. *A new self-instructing grammar of the Hindustani tongue*, in the oriental and roman character; with an appendix of reading exercises and a vocabulary; by SANDFORD ARNOT. *In-8.º*

97. *Plantae asiaticae rariores*; by WALLICH. N.os 4 et 5, *in-fol.*

98. *Illustrations of Indian zoology*, by GRAY. Parts IV et V, *in-fol.*

99. *The life of the right rev. T. Fanshawe Middleton*, late lord Bishop of Calcutta; by the rev. *Chas.* WEBB LE BAS, M. A. 2 vol. *in-8.º*

100. *Sketches of the Danish mission to the coast of Coromandel*; by the rev. *E. W.* GRINFIELD. *In-12.*

101. *The East-India Question fairly stated*; comprising the views and opinions of some eminent and enlightened members of the present Board of control. *In-8.º*

102. *Narrative of the naval operations in Ava*, during the Burmese war in the years 1824, 25 and 26; by lieut. *John* MARSHALL. *In-8.º*

103. *Calmuc Tartary*; or a journey from Sarepta to several Calmuc hordes of the Astracan government, from May 26th, to August 21st, 1823, undertaken on behalf of the Russian Bible Society; by H. A. ZWICK and J. G. SCHILL, and described by the former. *In-8.º*

INDES.

104. *The Mrichchhakati*, a comedy by SUDRAKA RAJA; with a commentary explanatory of the prakrit passages. 1 vol. in-8º.

105. *The Kobita-Rutnakur* or Collection of sungskrit proverbs in popular use; translated in to bengalee and english; compiled by NEEL-RUTNA HOLDAR.

106. *Essay on the rigt of Hindoos over ancestorial property*, according to the Laws of Bengal; by RAMMOHUN ROY.

107. *Transactions of the medical and physical Society of Calcutta*. Tom. IV.

108. *An itinerary of the route* from Suez to Alexandria, Cairo, etc. by signor *Guiseppe* MUTTI (Bombay).

109. *A review of the external commerce of Bengal* from 1823 to 1828; by *H. H.* WILSON.

110. *Review of the external commerce of Bengal* from 1824 to 1828, with appendix of tables, by *John* BELL.

111. *Benares illustrated* in a series of drawings; by *James* PRINSEP. (Ouvrage lithographié.)

112. *The Sháïr*, and other poems (in the english language); by KASIPRASAD GHOSH.

CHINE.

113. *A Vocabulary of the Canton dialect* in three parts viz. Part. I, english and chinese; part. II, chinese and english; part. III, chinese words and phrases; by *R.* MORRISON. *In-8.°*

ALLEMAGNE.

114. *Elementarisches Unterrichtsbuch,* Grammaire hébraïque élémentaire, à l'usage des écoles et des autodidactes, par HEINMANN. Berlin, *in-8.°*

115. *Biblia hebraïca*, ad opt. edit. fidem summa diligentia ac studio recusa. Bâle, *in-8.°*

Cette édition, imprimée sur papier vélin, contient 98 feuilles d'impression, et se vend, à Leipsik, chez Cnobloch, à raison de 30 fr. C'est la Société biblique de Bâle qui en a fait les frais.

116. בראשית *Genesis,* hebraicè ad optima exemplaria accuratissimè expressa (Curavit D. W. GESENIUS, Halle); *in-8.°*

117. *Hagiographa posteriora denominata apogrypha* (sic) hactenus Israelitis ignota, nunc autem è textu græco in linguam hebraicam convertit atque in lucem emisit, S. Is. TRAENKEL; *in-8.°*

118. קרבנות שלמה, **Réunion complète de toutes les coutumes, cérémonies religieuses et formules de prières des Israélites polonais et allemands, pour toute l'année. Publié par S. E. Blogg, maître de langue. Hanovre; *in-4.°***

Cet ouvrage est écrit en allemand.

119. *De Chaldaismi biblici origine* et auctoritate critica, commentatio, auct. D. L. Hirzel; *in-4.°*

120. *Das Buch Hiob,* le livre de Job, traduit et expliqué, 2.ᵉ édit. entièrement refondue; par *E. G.* Bockel, *In-8.°* (Hambourg).

121. Rosenmuller. *Scholia in vetus Testamentum,* part. IX, tom. II. Ecclesiasten et Canticum continens. *In-8.°*

122. Rosenmuller. *Scholia in vetus Testamentum in compendium redacta.* Tom. III, Psalmos continens. *In-8.°*

123. *Handbuch der biblischen Alterthumskunde,* Manuel d'archéologie biblique; par Rosenmuller. Tom. IV, part. I. Tom. I, contenant le règne minéral et végétal. *In-8.°*

124. *Geschichte der Kreuzzüge,* Histoire des Croisades, par Wilken. Tom. VI, *in-8.°*

125. *Geschichte der Halbinsel Morea,* Histoire de la presqu'île de Morée, par M. Falsmerayer. Tom. I.ᵉʳ *In-4.°* (Stuttgard).

126. *Reise von Mainz nach Egypten, &c.* Voyage de Mayence en Egypte, Jérusalem et Constantinople, dans les années 1826 et 1827; par *A. M.* Jahn. *In-8.°* avec 6 pl. et un plan de Constantinople (Mayence).

127. *Burckhardt Reisen in Arabien,* Voyages de Burckhardt en Arabie, traduits en allemand. Weimar, *in-8.°* avec 1 carte et 4 pl.

Cet ouvrage forme le 54.ᵉ vol. de la *Nouvelle collection des voyages,* qui paraît depuis 1815 (l'ancienne collection, depuis 1800-1814, se compose de 50 volumes).

128. *Locmani fabulæ* quæ circumferuntur annotationibus criticis et glossario explanatæ ab prof. D.ʳ Æm. Rob-

DICHRO; addita cod. ex Ægypto advecti collatio nova. *In-4.°* (Halle).

129. *Historia Merdasidarum*, ex halebensibus Cemaleddini annalibus excerpta ab *J. Jos.* MUELLER (Bonn), 1830. *In-8.°*

130. *Lettre à M. Bröndsted* sur quelques médailles cufiques dans le cabinet du roi de Danemark, récemment trouvées dans l'île de *Falster,* et sur quelques manuscrits cufiques, par M. J. Ch. LINDBERG (en français). Copenhague, *in-4.°* avec 12 pl.

131. *Hatim Taï's Abentheuer,* les Aventures de Hatim Taï, traduites de l'anglais. 2 vol. *in-8.°*

132. *Neuere Geschichte,* nouvelle Histoire des missions évangéliques pour la conversion des païens dans les Indes orientales, publiée d'après les documens originaux et les lettres des Missionnaires, par le prof. A. JACOBS. 4.° part. tom. VII. Halle; *in-4.°*

Cet ouvrage a été commencé en 1770 par A. H. Niemeyer.

133. *Bejdragen tot de Flora van Nederlands Indië, etc. Flora Javæ* nec non insularum adjacentium, auctore Dr. car. Tr. BLUME, adjutore Dr. Jo. Bapt. FISCHER. Fasc. 17-33. Bruxelles, *in-fol.*

C'est la réimpression d'un ouvrage dont la publication a été commencée à Batavia en 1825. Voyez *Journal des Savans*, octobre, 1830, pag. 632.

134. *Scizzen von der Insel Java, etc.* Esquisses de l'île de Java et de ses divers habitans; par PFYFFER DE NEUECK. second cahier. Schafhouse; *in-fol.*

6 feuilles d'impression et 5 planches dont 4 en couleur.

135. *Confucii Chi king* sive *liber carminum.* Ex latina P. Lacharme interpretatione edidit Julius MOHL. Stuttgard et Tubingue; *in-8.°*

Le *I king* en 2 vol. est sous presse; la traduction française du *Chou king* a paru en 1770.

136. *Reise durch das Altai-Gebirge,* Voyage dans l'Altaï et à la steps des Kirguises, entrepris, en 1826, aux frais de l'université de Dorpat, par MM. Ledebour, Meyer et Bunge. Berlin; *in-8.°* tom. II, avec atlas contenant 3 cartes, 7 lithographies et 2 gravures.

Le premier volume a paru en 1829.

RUSSIE.

137. *Expédition d'Alexandre-le-Grand contre les Russes,* extraite de l'Alexandréide ou *Iscander-Nameh,* de Nizami, traduite par Spitznagel; version entièrement refondue et précédée de celle des biographies de Nizami et de onze autres poètes persans, par M. *F. B.* Charmoy. tom. I, (Pétersbourg), 1829, *in-8.°*

138. *Versuch einer literatur der Sanscrit Sprache,* Essai historique et littéraire sur la langue sanskrite, par M. *Fr.* Adelung (Pétersbourg), 1830. *In-8.°*

Nous ajouterons qu'une traduction polonaise de la *Mort d'Yadjnadatta,* par M. Ignace Kulakowski, a paru à Grodno en 1828, dans les Œuvres de l'auteur, tom. II, pag. 1-34.

ITALIE.

139. *Viaggio di Terra santa, etc.* Voyage à la Terre-Sainte (en 1814 et 1815), par le Doct. Santino Daldini, curé de Saltrio (Milan). *In-12.*

140. *Saggio di poesie arabiche di Abulcassen,* recate in versi italiani dal prof. *A. Rain.* Biscia (Florence), 1830. *In-8.°*

(JUIN 1831.)

NOUVEAU JOURNAL ASIATIQUE.

Notice sur quelques relations diplomatiques des Mongols de la Chine avec les Papes d'Avignon, par M. E. JACQUET.

Le fait même d'une ambassade envoyée par le khakan au pape, sous la conduite du frère André, en 1338, est assez connu pour que je me dispense de le rappeler autrement que par sa date. Baluze et Mosheim en ont parlé, mais ce que l'on trouve de plus explicite sur les motifs de cette ambassade, c'est la correspondance officielle à laquelle elle donna lieu et qui nous a été heureusement conservée. Déjà Mosheim avait recueilli et publié les versions latines de ces lettres, transmises dans les journaux de Cameriers des Papes ou dans les archives pontificales du XIV.[e] siècle, et citées plus tard dans des compilations d'histoire ecclésiastique. J'ai retrouvé dans un manuscrit, connu sous le nom de *Merveilles du monde* (1), espèce d'*Histoire des voyages* compilée dans le XIV.[e] siècle par un moine de saint Bertin, une traduction française de quelques-unes de ces pièces officielles. Cette traduction signée de la date

(1) Biblioth. du Roi. Manusc.

1351, n'est postérieure que de treize ans à l'ambassade du Khakan et assure l'authenticité des copies qui ont été produites jusqu'ici. Cette preuve même ne peut rien ajouter à la certitude depuis long-temps acquise que des communications directes ont été ouvertes par les chefs des Mongols avec la cour papale d'Avignon, et que l'Asie a eu ses Ascelin et ses Rubruquis. Ce qui a particulièrement appelé mon attention sur ces trois lettres perdues dans un grand volume *in-fol.*, c'est la naïveté d'une petite note placée à la suite de la seconde lettre, et où le traducteur essaie d'expliquer la teneur des dates que portent ces communications diplomatiques. Je pense que cette note curieuse n'avait pas échappé à la sagacité de Bergeron; mais il n'en est pas moins utile de la publier sous sa forme originale. Quelqu'éloignée de la vérité que soit cette note, nous devons encore regretter que le traducteur n'en ait pas écrit de semblables sur les Alans dont il est aussi question dans cette correspondance, et dont les affinités ethnographiques sont si difficiles à reconnaître.

J'ai ajouté à la suite de ces textes quelques observations peu étendues sur quelques mots qui appelaient des éclaircissemens.

Cest la coppie des lettres (1) *que ly empereres souuerains des tartars le grant kaan de katay enuoya au pappe benoit le xij.ᵉ de ce nom en lan de grace mil trois cens xxxviij enuiron la pente-*

---

(1) Mosheim, *Hist. Eccl. tartar.* P. J. n.° LXXIIII.

couste. et furent par le commandement du dit pappe translatees en latin. et furent translatees du latin en francois par frere iehan le lonc dit et ne de yppre moisne de saint bertin en saint aumer en lan de grace m.iiic.lj.

En la fourme du tout puissant dieu ly empereres des empereres commandement. nous enuoyons messaige nostre andrieu aueuc xv compaignons au pappe seigneur des crestiens en france oultre les vij mers pour ouurir uoyes as messaiges qui souuent seroient enuoiez de nous au pappe. et du pappe a nous. et pour lui prier que il nous enuoyeche sa beneicon et que en ses saintes oroisons il face de nous memoire. et que les alans nres feables crestiens il ait recommandez. item que ilz nous amainechent des parties de occident cheuaux et autres merueilles. escript en cambalec en lan du rat. le sisiesme mois. le tiers iour de la lunison (1).

Cest la teneur des lettres (2) *enuoyes au pappe benoit sus dit des alans crestiens demourans en cambalech soubs le dit empereur. au temps que dessus est dit. et translatez en la maniere que dit est.*

En la fourme (3) du tout puissant dieu. et en lonneur de lempereur notre seigneur. nous foydin iehans (4)

---

(1) Il y a quelques légères omissions dans cette traduction.

(2) Mosheim. P. J. n.° LXXV.

(3) Dans la copie latine : *In fortitudine omnipotentis Dei, et in honore imperatoris domini nostri.*

(4) Futim Joens.

cathiteu (1) tungy gembega vensi (2) iehans mthoy (3) le souuerain pere notreseigneur le pappe. nous chiefs a terre mis a ses piez baisans. saluons, priant et requerant sa beneicon et sa grace. que en ces saintes oroisons il face de nous memoire. et que iamais ne nous oublieche. Ce soit congnissant a notre sain[te] que lonc temps auons este infourmez en la sainte foy catholique. et bien salutairement gouuerne et conforte par notre (4) legat iehan vallent (5) certes saint et uaillant homme. mais il est mort passe viij ans. en laquelle espace nous auons este sans gouuernance. et sans especialle consolacion. comment que nous aions oy dire que uous nous auez pouruеu de autre legat. mais il nest mie encore uenus pour quoy nous supplions a uotre saintete que uous nous ueuilliez enuoier un bon souffisant et saige legat. qui noz ames ait en cure. et quil uiengne tost. car mauuaisement sommes sans chief sans informateur et sans consolateur. supplions aussi a uotre saintete. que a notre seigneur lempereur uous respongez gracieusement. par quoy les uoyes soient ouuertes ainsy comme il requiert et desire as messaiges qui souuent seroient enuoyez de uous a ly. et de ly a uous. et pour

---

(1) Chaticen.

(2) Gemboga Evenzi.

(3) Joannes Iukoy.

(4) Il faut lire *uostre*, conformément à la copie latine.

(5) Jehan le Lonc a commis ici une singulière erreur, il a transcrit le mot latin *valentem* au lieu de le traduire : *Joannem valentem sanctum et sufficientur virum*. Le légat Jean dont il est ici question est le célèbre archevêque de Khan-balich, Jean de Montecorvino.

confermer amistie entre uous et lui. car se uous le faittes grans biens. sensuiura pour le salut des ames et pour le exaucement de la foy crestienne. car sa faueur puet a son empire faire mille biens. et ses des dains mille andoles et mille malz (1). et pour ce aiez pour recommandez nous uotres feaulx et nos autres freres et feables crestiens qui sont en son empire. car se uous le faittes tres grant bien ferez. Par cy deuant en diuers temporelz sont de par uous trois ou quatre messaiges uenus au dit empereur notre seigneur. et de lui ont este gracieusement receu et haultement honnourez et remunerez. mais onceques puis ly dis empereres nos sires ne eut messaige ne ne eut nouuelles de uous ne du saint siege de romme. comment que chascuns trois ou quatre de ces messaiges dessus dit promist au dit seigneur que de uous certaine response lui raporteroit. pour quoy prouuoie uotre saintete que a ceste fois et des oremais en auant il ait de uous certaine response. ainsy comme il appartient a uotre saintete. car par trop est grant honte et uergoigne aux crestiens de ce pays quant menconges sont en eulx trouuees. escript en cambalech en lan du rat le vj. mois la tierce de la lunacion.

Pour la datte de ces deux letres mieux entendre car elle nous est estrange. et est assauoir aucuns mescreans sont es parties de orient. Qui maintiennent entre les

(1) Cette dernière partie de la phrase ne se trouve pas dans la copie latine.

autres erreurs ceste que nous dirons, et de la quelle erreur estoit entachiez ly empereres le grant kaan qui au pappe enuoya ces lettres deuant escriptes. lerreur de ces mescreans est ceste. le premier jour de lan au matin quant le roy leur seigneur est leue. il regarde moult ententiuement quel dieu auenture lui administera celle annee. car la premiere chose qui lui uient au deuant celle iournee. celle tient il pour son dieu toute lannee. pour tant que ce soit chose sensible. et que ce ne soit homme ne femme. celle chose tient ly roys pour son dieu. et a lappetit du roy tous li peuples lui ensuivent et de celle chose denomment celle annee. en la datte de leurs lettres. comme nous comptons noz annees. selonc le temps de lincarnacion nresr. or auint le premier iour de lan ou quel ces lettres furent escriptes. ly roys uit un rat courre parmy sa chambre. et ce fu la premiere chose qui eust uie quil uit. excepte sa maisnie. si le tint toute lannee pour son dieu. et en donna en lannee en la datte de ces lettres. et conuient (1) que les crestiens ses subgies pour obeissance tiengnent celle fourme et stille en leurs lettres. et pour ce escripoent il ainsy. escript en lan du rat le vj.^e mois de lan le iij.^e iour de la lune de ce mois.

---

(1) Lisez *conuient.*

Cest la teneur des lettres (1) *et de la responce que ly pape renuoya a ces principaux amis demourans en cambanlech dessoubz lempereur desus dit.*

Benois euesques sers des sers dieu assez tres amez filz (2) nobles hommes fodin iehans. catitheu timgi gembega uensy iehan nichon princes des alans et uniuerselment a tous autres crestiens des parties de orient. et a chascun par ly salut beneicon de apostolle. de ioyeux uisaige et de lie couraige. cheualiers filz prince, nous auons receu vostre messaige uenant en nostre presence. et benignement a eulx audience baillie par fiable entrepreteur. auons entendu toutes les choses que ilz uouloient proposer. si que ilz ont notre responce oye. et autres choses que nous leur auons expliquie. plainement oy et entendu. certes nous auons par uotres lettres lesquelles nous auons fait exposer. et aussy par la relacion de uostre messaige clerement entendu et entendamment apperceu la grant deuociocion que uous et li autre crestien de uostres parties auez a nous et a la sainte eglise de romme mere et maistresse de tous feables crestiens. et a la foy catholique. sans la quelle ne puet uenir salut a nulle gent. et pour ce que uous desirez a estre instruit et conferme en la ditte foy se-

(1) Mosheim. P. J. n.o LXXVIII.

(2) *Dilectis filiis nobilibus viris Fodin Jovens, Chyausam Tongi, Chemboga Vensz, et Ioanni Yothoy, et Rubeo Puisano Alanorum principibus ac aliis universis christicolis in partibus orientalibus constitutis salutem.....*

lonc ce que la ditte eglise de romme la tient et maintient et presche. nous comme pasteurs de uniuersel peuple de dieu. querrons et couuoitons (1) le salut de tous ceulx que ihesu crist a rachetez de son precieux sanc. grandement esioy en rendans graces et loenges a cellui qui droit esperit uous a donne. et qui de la clarte de sa grace uous a daigne enluminer. et de ce que sur ce point auez vostres messaiges a nous enuoiez. haultement et grandement a dieu nostre seigneur commandons et recommandons la salutaire deuocion de uostre saint propos. et en rendons graces a cellui dont cilz et tous autres biens uiennent. uostre noblesce et uostre uniuersite en ortant et affectueusement priant que auec acroissement de foy et de deuocion uueillies perseuerer en ce meismes saint propos. par lequel uous pourrez uenir et ataindre au loyer de la eternelle gloire de paradis. et pour certain nous prions et prierons pour uous sans cesser que dieux uous y uueille conforter. sy que a fin que ceste meisme loy catholique. laquelle nous et la ditte eglise de romme aueuc toute la compaignie des feables crestiens professons preschons et fermement tenons a uous et as autres crestiens de uostres parties soit plus clerement congnoissans. affin aussy que uous le puissiez mieulx suiuir et proffesser. et plus fermement tenir et maintenir. sy le uous nottefierons appertement et espliquerons clerement par la teneur de ces presentes nous creons &c. &c.

(Suit un symbole de la croyance catholique).

(1) Lisez *conuoitons.*

Ceste souuent nomme sainte eglise de romme. a et tient la plaine et souueraine seigneurie et prince sur la uniuerselle eglise catholique. la quelle seigneurie maistrie et souuerainete uraiement et humblement. elle se recongnoist auoir receu de dieu proprement la personne de saint pierre prince des apostolles a qui le pappe de romme est successeur auec toute plante de puissance. et pour ce est il tenus par desseure toutes autres a deffendre la uerite de la foy. et se aucunes questions ou doubtances en la foy soursissent. par son iugement deuroient estre disiniees (1) et determinees. a ceste eglise. pour chascun qui se sent greuez en besongnes qui a court deglise appartiennent appeller. en toutes causes appartenant a court deglise. peut on a son iugement recoure. car a lui sont toutes eglises subgettes. et tous prelas de eglise lui doiuent reuerence et obedience. a ceste eglise de romme (2) a tellement la plenitude et la plante de puissance, que les autres eglises. elle ne recuet fors a partie de soing et de solicitude. desquelles eglises les pluseurs. et especialment les patriarchales et parochiales. leglise de romme est (3) de pluseurs et diuers preuileges haultement anoblie. la siene prerogatiue toudis samour (4) en generaux

---

(1) Ou *difiniees* (définies).

(2) Je pense qu'il faut lire *y a*.

(3) Lisez *a de pluseurs*, &c.

(4) Je lis ainsi dans le manuscrit : toute cette phrase étant très-peu nette, j'en donne le texte d'après Mosheim, P. J. n° LXXVIII.

Quod ecclesias cæteras ad solicitudinis partem admittit, quarum multas, et patriarchales præcipue, diversis privilegiis eadem Ro-

conseillez et en autres choses. ceste sus ditte tres pure et tres certaine tres fiable uerite de notre foy catholique. concordant a la doctrine de leuuangille. baillie et donnee des sains peres, confermee par la diffinicion des pappes de romme, en leurs sennes et generaux conseilles de souueraine affection desirons que en uous soit confermee et acrute et aemplie par tout le monde, pour quoy en notre temps ly peuples a dieu seruans soit multiplies en nombre en foy et en merite a le honneur et louenge du nom de dieu. et que les ames par la fraude du deable dechutes. par la congnoissance de ceste uerite soient rescouses de la gueulle de lennemy. certains messaiges et legas qui uous et les autres crestiens de uostre pays confortent et instruisent. et qui les errans a uoie ramainent. pensons nous et proposons a uos parties par la grace de dieu enuoier.

Donne en auignon. le viij.[e] iour de juing. le v.[e] annee de nostre regnacion de nostre pappat (1).

---

mana ecclesia honoravit : suâ tamen prærogativâ tam in generalibus conciliis quam in quibuscumque aliis semper salvâ.

(1) Cette traduction a été faite mot par mot, sans que les inversions de la copie latine aient inquiété le trop exact Jéhan le Long, c'est ce qui rend cette traduction presque aussi originale et un peu plus inintelligible que la version latine.

On trouve encore deux autres lettres qui ont rapport à cette ambassade dans les preuves de l'*Hist. ecc. tart.* de Mosheim, n.º LXXVI *Magnifico principi..... Imperatori Imperatorum omnium Tartarorum illustri gratiam in præsenti quæ perducat ad gloriam in futuro.* n.º LXXVII *Dilecto filio nobili viro Fodim Jovens Principi Alanorum.* Dans la première, le pape félicite déjà, par anticipation, le khakan sur sa conversion et sur la promulgation de la parole sainte dans tous ses royaumes de Tartarie. Cette lettre pré-

GLOSSAIRE.

Pentecouste,	Pentecôte.
Aueuc,	avec.
Messaige,	messager.
Enuoyeche,	envoye.
Beneicon,	bénédiction.
Oroisons,	oraisons.
Nostres,	nos.
Feables,	fidèles.
Amainechent,	amènent.
Lunison, Lunacion,	mois.
Lonneur,	l'honneur.
Chiefs,	têtes.
Oublieche,	oublie.
Cognissant, congnoissans,	connu.
Infourmez,	*informati.*
Mie,	pas.
Uiengne,	vienne.
Maunaisement,	malheureusement.
Respongez,	répondiez.
Amistie,	amitié.
Exaucement,	exaltation.
Des dains,	dédains.
Andoles,	chagrins, tourmens.
Malz,	maux,

Tempereiz,	temps, circonstances.
Prounoie,	pourvoie.
Mencouges,	mensonges.
Auenture,	hazard.
Au deuant,	*obviam.*
Fappetit,	volonté.
Courre,	courir.
Maisnie,	*familia.*
Tiengnent,	tiennent.
Escriprent,	*scripserunt.*
Sera des sers dieu,	*servus servorum Dei.*
Assez,	à ses.
Lie,	*lœtus.*
Entrepreteur,	interprète.
Exposer,	traduire.
Deuociecion,	dévotion.
Querrons,	cherchons.
Loenges,	louanges.
Enluminer,	illuminer.
Ortant,	*hortando.*
Meismes,	même.
Suiuir,	suivre.
Prince,	*principatus.*
Apostolles,	apôtres.
Plante (planty),	quantité.

---

sente ces variantes de noms propres : *Fodim Iovens, Chyansam Tongi, Chembogam Vensïi, Ioannem Iochoy et Rubeum Pinzamant.* Dans la seconde, le Saint-Père adresse une exhortation pieuse aux chefs Alans pour leur recommander tous les chrétiens d'Orient et pour se faire reconnaître comme chef suprême de toute l'Église Catholique.

Desseure,	**dessus.**	**Leuuangile,**	**l'évangile.**
Sourcissent,	**naissent.**	**Sennes,**	**synodes.**
Disiniees,	***designatæ.***	**Acrute,**	**accrue.**
Doubtances,	**doutes.**	**Aemplie,**	***adimpleta.***
Besongnes,	**affaires.**	**Dechutes,**	**déchues.**
Recoure,	**recourir.**	**Rescouses,**	**délivrées.**
Recuet,	**reçoit.**	**Toudis,**	**toujours.**
Pluseurs,	**plusieurs.**	**Comment que,**	**quoique.**
Conseillez,	**conciles.**		

OBSERVATIONS.

I. *En la fourme du tout puissant dieu ly empereres des empereres commandement.* (Dans la version latine : *In fortitudine omnipotentis Dei imperatoris imperatorum præceptum.*)

Cette phrase, d'une structure fort singulière, me paraît présenter une ou deux erreurs; *fourme* n'a jamais été la traduction du latin *fortitudo ;* et cependant on ne peut lire un autre mot sur le manuscrit original. Les mots suivans copiés l'un après l'autre sur la version latine ne présentent point de sens : quant à cette version, il est presque inutile de faire observer que *fortitudo* ne peut avoir ici que le sens de *force.*

Toute cette formule est très-facile à restituer en mongol, à l'aide des lettres originales d'Argoun et d'Œldjhaïtou publiées par MM. Abel-Rémusat (1) et Schmidt (2).

[illegible]

Par la puissance de Dieu éternel : le Khakan; notre parole.

Ces mots étaient la formule consacrée dans le style de

(1) Second mémoire sur les relations politiques des princes chrétiens avec les empereurs mongols. 1824.

(2) Philologisch-kritische zugabe zu den zwei mongolischen original-briefen der konige, &c. 1824.

chancellerie mongole; les rois (1) vassaux ou tributaires du Khakan étaient obligés d'y ajouter ᠬᠠᠭᠠᠨ ᠤ ᠰᠤᠤ ᠳᠤᠷ *Par la fortune du Khakan.* C'est cette dernière phrase que les interprètes latins rendent par les mots : *et in honore imperatoris domini nostri.*

M. De Frœhn a publié, dans le 7.ᵉ vol. des *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg,* une médaille du Pagratide David, fils de George, roi de Georgie, frappée à Tiflis en 1252-3, qui porte cette légende en arabe : *Par la puissance de Dieu, par la fortune du Padishah du monde Mangou khan.* La formule recognitive de vassalité est à peine altérée dans cette légende par une expression d'origine musulmane.

Strabon nous fournit un rapprochement qui, bien qu'il n'y ait aucune induction à en tirer, n'en est pas moins intéressant, comme présentant deux faits très-ressemblans et qui ne peuvent être liés entre eux par aucune tradition. Il dit (liv. XII) : « Le temple de Men Pharnace est singulièrement respecté par les rois, au point qu'ils en ont fait l'objet du *serment royal* qui consiste à jurer par *la fortune du roi* et par le Men Pharnace. » Le *serment royal* était probablement conçu en ces termes : Μὰ τὴν Βασιλέως τύχην καὶ τὸν Φαρνάκου Μῆνα.

II. J'avais d'abord conjecturé, quant aux *sept mers* dont parle la lettre du Khakan, que les interprètes avaient commis une erreur de traduction en confondant les deux mots mongols ᠳᠣᠯᠣᠭᠠᠨ *sept*, et ᠳᠥᠷᠪᠡᠨ *quatre,* et que les sept mers devaient se reduire aux *Sse hai* ou limites fictives de l'empire chinois. Mais en réfléchissant qu'à cette époque les traditions chinoises s'étaient effacées sous les innovations de mœurs et de religion qui avaient suivi les Mongols comme un reflux à leur retour des contrées méridionales et occidentales, je suis porté à croire que les sept mers doivent

(1) Ils remplaçaient le mot ᠬᠠᠭᠠᠨ par leur nom et leur titre.

s'expliquer par les croyances religieuses du secrétaire du prince mongol. Si l'on veut supposer qu'il était musulman, ce qui ne me paraît pas être ici très-probable, cette expression rappellera les sept mers de la création, et placer le pays des *Francs* [illegible] au-delà de ces sept mers, ne sera qu'une exagération orientale. Mais il est plus vraisemblable que le rédacteur de cette lettre était bouddhiste et qu'il a fait allusion aux sept grands lacs renfermés dans la miraculeuse *forêt de neige* ဟိမဝန္တာ, et nommés အနဝတတ် ॥ ကဏ္ဏမုဏ္ဍ ॥ ဆဒ္ဒန် ॥ ကုဏ္ဍလ ॥ မန္ဒါကိနီ ॥ သီဟပ္ပပါတ ॥ မုစ္စလိန္ဒ ॥ *Anavadât kannamanda tchhaddân koundâla mandâkini sîhappapâta mountchalintâ.* Ces sept lacs (sans doute nommés dans la lettre [illegible] et mal interprétés par *VII maria*) étant comme toutes les localités du bouddhisme primitif, situés à l'occident de la Chine, le rédacteur aura employé cette expression pour désigner la situation occidentale extrême du pays des Francs. Un mot d'orthodoxie bouddhique dans une lettre implorant la bénédiction du pape n'a rien qui doive étonner, quand on sait que toutes les religions étaient essayées à la cour des princes mongols.

III. Le cycle sexagénaire des Chinois est trop connu pour que j'essaye de résumer ici les savantes recherches que, depuis Bayer, l'on a faites sur cette intéressante question. Cf. sur le cycle, *Ma touan lin*, l'*Encyclopédie japonaise*, liv. IV et V (1). Cf. Georgi, *Alph. tib.* pag. 462; *Chrest. mandchou*, pag. 243; *Abhandlung über die Sprache und Schrift der Uiguren*, pag. 4, &c. *Nouveau Journal asiat.* mars, 1831. Dans le grand nombre de documens re-

(1) Notices et extraits des manuscrits, tom. XI, pag. 152.

cueillis par Mosheim, les seuls qui portent une date cyclique sont ces deux lettres et une espèce de charte d'immunité souscrite par Argoun en faveur des chrétiens (1); elle est terminée par ces mots : *Nostra litera anno de Gallo* (2) *de luna madii die* XVIII *in coris.*

IV. *Les alans crestiens demourant en cambalech* (khan balikh).

La question de l'origine de ces Alans est si étendue et tellement liée à toute l'histoire des Mongols, qu'elle doit être bien plutôt l'objet d'un mémoire critique que celui d'une note succincte; je ne présenterai donc ici mes recherches entourées de quelques citations, que comme une conjecture sur un sujet que je n'ai pu encore étudier et qui attend de nouveaux éclaircissemens. Ces Alans étaient-ils les Alains du Caucase ou appartenaient-ils à une tribu mongole? Telle est la question qui embrasse les rapports de l'Asie orientale avec l'Asie occidentale. J'éprouve d'abord le besoin de faire reconnaître l'identité de ces Alans avec ceux dont parle Marco-Polo, chap. CL (3) dans le récit de la prise de *Cinguiggi;* elle me semble prouvée par ces mots : *ceste Baian envoie une partie de sez jens qe alani estoient qe estoient cristienz à ceste cité por prandre.* Je ne crois pas qu'il y eût alors dans l'armée mongole deux peuples d'origine différente qui portassent le nom d'Alans, et moins encore que ces deux peuples eussent également embrassé la religion chrétienne. Or, à l'égard des Alans qui servaient dans l'armée des Youan, lors de la conquête de la Chine méridionale, M. Klaproth, dans une note du *Magasin asiatique*, a émis l'opinion qu'ils for-

(1) N.° XXV. Cette pièce, à peine intelligible, et qui me paraît avoir été dressée en latin par un interprète mongol, commence par ces mots : *In Christi nomine. Gratia magni Can et verbum de Argonum, domino sancto Papa, &c.*

(2) En mongol [illegible].

(3) Edition française de Méon. pag. 166.

maient une tribu mongole et n'avaient rien de commun avec les Alains de race Indo-germanique, qui, à cette époque, ne pouvaient pas avoir pénétré dans la Chine. Des faits nombreux se réunissent pour présenter cette opinion comme probable : l'existence d'une tribu de Mongols-Alans aux environs de l'Imil (1); une lettre (2) du pape Jean à Millenus, roi des Alains, et à Versachtus, roi des Zicches (ann. 1333), qui prouve qu'un chef des Alains résidait encore dans les montagnes du Caucase, et d'autres circonstances non moins explicites.

Je crois cependant que cette opinion admet quelques objections. Aboulghazi, qui a consacré un livre presqu'entier de son histoire à la description des différentes nations qui ont occupé la Tartarie, ne parle pas des Alans, dont j'ai vainement cherché le nom dans la liste alphabétique des noms d'hommes et de lieux qui termine l'édition de Cazan. Il ne serait pas d'ailleurs vraisemblable que cette tribu, seule entre toutes les tribus mongoles, eût été soumise à de telles circonstances de mœurs et de localités, qu'elle se fût donnée tout entière à la religion chrétienne dès 1270. Cette difficulté n'existerait pas, si l'on voulait admettre que ces *Alani* n'étaient autres que les Alains, car on sait que la célèbre Thamar avait, à la fin du XII.e siècle, rétabli parmi toutes les peuplades du Caucase, le christianisme un instant effacé par la foi musulmane.

Je rassemble ici quelques citations plutôt comme expression d'un doute, que comme principes d'une opinion, car ce n'est que dans une étude complète de l'histoire de ces temps qu'on peut espérer de trouver une solution définitive de cette question.

Aboulghazi rapporte dans le 20.e chapitre du III.e livre (3)

---

(1) *Magasin asiatique*, tom. I, pag. 199.

(2) Mosheim, n.o LXXII.

(3) Pag. 69, éd. de Cazan.

de son histoire que le général de *Tchingkis khan*, سوبدا بهادر (1), défit les Alains, en tua un grand nombre et réduisit toute la nation en servitude. D'un autre côté, *Chao youan ping*, dans son Histoire des Mongols, assure que *Tchingkis khakan*, après avoir réduit les contrées occidentales, contraignit leurs habitans à faire partie de ses armées et s'empara de leurs richesses (2).

Ces deux citations me paraissent autoriser cette opinion : que les *Alani* chrétiens surpris au siége de *Cinguiggi*, et les *Alani* chrétiens qui envoyèrent une ambassade au pape, en 1338, étaient des Alains du Caucase enlevés de leur patrie par *Tchingkis khan* et transportés dans la Chine par une de ces transmigrations si fréquentes dans l'histoire de l'Asie.

Tout ceci n'est qu'une conjecture qui n'a rien de plus ni de moins probable que l'opinion contraire.

---

(1) Ce nom défiguré doit être restitué سوبدا : c'est celui du général mongol *Souboutai Bahadour*; les copistes de l'*Histoire des Tartars* n'ont pas moins altéré le nom du collègue qui fut adjoint à Souboutai dans l'expédition contre le Kharizm ; ils écrivent جنه ; mais la prononciation *Tchepe* conservée par les Chinois prouve qu'il faut lire جبه نويان . La biographie de Souboutai (traduite dans les *Nouv. Mélang. asiat.*) porte que ce général exerça de grands ravages dans le pays des *Asou* (Alains). Il est très-probable qu'*Asou* est ici une apocope pour *Asou tou* ou Ossètes : on sait que l'identité des Ossètes avec les Alains a été abondamment prouvée par M. Klaproth.

(2) *Nouv. Mélang. asiat.* tom. I, pag. 185. Quant à la facilité avec laquelle les Alains adoptaient les mœurs et la langue des Mongols, on peut consulter le passage suivant de Georges Pachymere (Michel Paléologue, liv. v, cap. 4) : *ἰδὼν δὲ (Νογᾶς κράτιστος ἀνὴρ τῶν Τοχάρων) χώρας ἀρετώσας, καὶ ἔθνη εἰς ἀρχὴν κατὰ σφᾶς αὐτάρκη, ἀφηνιάζει μὲν τῶν πεμψάντων, καὶ ἑαυτῷ τὰ ἔθνη προσκτᾶται. ὡς δὲ χρόνου τελουμένου ἐπιμιγνῦντες σφίσιν οἱ περὶ τὴν Μεσόγαιον καλούμενοι, Ἀλανοὶ λέγω, Ζίκχοι, Γότθοι, Ῥῶσοι καὶ τὰ προσοικοῦντα τούτοις διάφορα γένη, ἔθη τε τὰ ἐκείνων μανθάνουσι,*

Notice sur la campagne des Russes au-delà du Kouban en novembre 1830, extraite des lettres d'un officier d'un régiment de chasseurs de l'armée russe.

AVERTISSEMENT.

Depuis la paix de Constantinople, le gouvernement russe pense sérieusement à soumettre les montagnards du Caucase. Ces peuples seront cependant de peu d'utilité pour la Russie et peut-être même lui seront-ils à charge. Une guerre a été entreprise dans ce but; elle ne pourra, dit-on, être terminée avec succès que dans trois ans. Elle a été commencée dans l'automne dernier par le maréchal comte Paskewitch d'Erivan, avec les régimens de la 20ᵉ division qui, pendant l'hiver de 1829 à 1830, avaient occupé les villes de Bayazid, Erzeroum et Kars en Arménie. Ces régimens furent dirigés des sources de l'Euphrate vers les bords du Kouban dans le pays des Cosaques de la Mer Noire.

Le maréchal arriva le 7 octobre de Stawropol à Oust-Labinsk, forteresse russe située sur la rive droite du Kouban. Le fameux *Djemboulat*, prince des Tcherkesses Temirgoï, se rendit auprès de lui pour lui offrir ses services contre les autres tribus de sa nation que les Russes voulaient attaquer. Le 25 octobre 1830, le maréchal Paskewitch passa le Kouban et commença le 27 les opérations décrites dans la lettre suivante d'un des officiers qui ont pris part à l'expédition.

καὶ γλῶσσαν τῷ ἔθει μεταλαμβάνουσι καὶ στολήν, καὶ εἰς συμμάχους αὐτοῖς γίνονται.

Tous les événemens politiques de notre temps se donnent en quelque sorte la main, et se tiennent de si près, que les coups tirés sur les rives de la Seine ou de l'Escaut retentissent fortement et distinctement dans les ravines du Lesghistan et dans les vallées transkoubaniennes. On en a la preuve en voyant que les montagnards de ces contrées, à la première nouvelle des troubles de l'Europe occidentale, répandirent aussitôt le bruit chez eux et dans leur voisinage que la Russie armait contre le *Frenkistan*, qu'il ne resterait qu'un petit nombre de soldats dans ces cantons raboteux, et que par conséquent leurs habitans devaient profiter de l'occasion pour attaquer les provinces russes. Quoique les combats de notre armée du Caucase soient incontestablement la suite inévitable des circonstances qui les ont comme rendus absolument nécessaires, peut-être, heureux habitans de la capitale, accoutumés à jouir de tous les fruits de la prospérité et de l'instruction, vous ne considérez les choses qu'en grand, et par conséquent vous ne vous occuperez guère de nos fatigues et de nos exploits. De même que les soldats des légions de César dans les Gaules, nous avons fait une guerre difficile et dangereuse à des peuples à moitié sauvages, et comme eux nous pouvons nous attirer les caquets peu favorables des oisifs qui fréquentent les théâtres ou de ceux qui se promènent sur les boulevarts; toutefois nous méritons les louanges des véritables connaisseurs de faits militaires et l'approbation de la postérité. Sans contredit les combats qu'il faut livrer sans relâche et avec des

peines infinies aux peuples des montagnes sont la meilleure école, non-seulement pour les officiers, mais aussi pour les généraux, et c'est pour cela que des officiers de tous les régimens de la Garde ont été envoyés à l'armée du Caucase, et ont pris part avec nous à l'expédition.

Le projet que l'on voulait mettre à exécution contre les montagnards de ces régions fut long-temps retardé par le choléra-morbus, qui parcourut toutes les provinces du Caucase avec une promptitude et une fureur incroyables, et nous moissonna ainsi que nos ennemis. Vers la fin de septembre 1830, les troupes destinées à la campagne dans le Caucase se concentrèrent dans le voisinage de *Dolgoï less* ou la *longue forêt* (1), où un nouveau fort avait été bâti. Le général de cavalerie Emmanuel, commandant de tous les corps de la ligne du Caucase, vint nous joindre pour faire les dispositions générales, mais ceux qui se trouvaient au-delà du Kouban étaient sous les ordres de notre ancien commandant, le lieutenant-général Pankratiev, qui nous avait conduits contre les Persans et contre les Turcs.

Le commencement de notre campagne fut ennuyeux; les pluies continuelles et les vents froids venant des montagnes neigeuses ne nous promettaient pas un bel automne, mais notre séjour prolongé dans la lon-

(1) *Dolgoï les*, en tcherkesse *Ougchmer* ou la forêt longue, est le nom d'un canton situé au-delà du Kouban sur la *Bièlaya* ou *Chag'wacha*. Les Russes y ont établi, près du gué de cette rivière, un fort éloigné de 70 versts d'Oust-Labinsk. — Kl.

gue forêt fût employé à organiser des transports de vivres et principalement à inspirer de la frayeur aux *Abasekh* (1), qui, supposant que les opérations de

---

(1) Les *Abazekh* sont une tribu considérable d'origine tcherkesse, et qui parle un dialecte corrompu de la langue tcherkesse : ils habitaient autrefois les hautes montagnes de neige du Caucase occidental, mais leur nombre augmentant de jour en jour, ils descendirent jusqu'aux montagnes schisteuses et noires, et se renforcèrent en enlevant partout des hommes dont ils faisaient des laboureurs. Beaucoup de fugitifs étrangers sont venus s'établir parmi eux ; il en est résulté un tel mélange qu'il n'y a maintenant que les nobles qui soient de véritables Abazekh. Ils habitent à présent les cantons supérieurs des rivières *Pfarzekh*, *Pséfir*, *Pchass* et *Pchakh*. Ils comptaient en 1808 jusqu'à 15,000 familles. Leurs habitations sont très-proches les unes des autres. On prétend qu'ils ont reçu le nom d'*Abazekh* d'une beauté tcherkesse qui vivait autrefois chez eux ; car en langue tcherkesse *Abazekh-daké* signifie une belle femme.

Leurs champs ne sont pas très-vastes, et leurs villages ne se composent que de quelques maisons. Chacun a son champ, une petite forêt et des pâturages, qui sont renfermés dans un petit enclos. Chaque habitation porte le nom de son maître, et les maisons sont bâties à la manière tcherkesse. Leur pays est montagneux, et entre-coupé de rivières et de sources. Les Abazekh ont aussi, sur les deux rives de la Laba, de bons pâturages, dont ne jouissent pas les familles établies près de Bjédoukh et les Chapsough.

Les *Abazekh* n'ont pas des princes pour chefs, mais simplement des *ouzden* ou nobles, issus de trois souches principales.

1.° *Aenamok*, en 1808, de vingt-neuf familles.
2.° *Aentchiko*, de vingt familles.
3.° *Aedjig*, de dix familles.

Ils n'avaient autrefois aucune religion, et ils mangent du porc. Depuis environ trente-cinq ans, plusieurs de leurs *ouzden* professent l'islamisme ; cependant leur croyance n'était pas au commencement bien ferme. Ils sont très-hospitaliers envers leurs amis, et ils sacrifient tout pour eux. C'est toujours le maître de la maison qui sert les personnes auxquelles on donne l'hospitalité ; et lors-

la guerre auraient d'abord lieu contre eux, nous prièrent de les suspendre et promirent de se soumettre au sceptre russe. Ce peuple, qui habite depuis le sommet du mont Laba jusqu'aux rives du Pchebs, compte plus de 20,000 familles, et peut mettre sur pied près de 20,000 hommes armés, mais par bonheur pour nous, il est livré à des dissentions intestines.

Les *Abasekh* et les *Chapsough* (1) leurs voisins, qui vivent entre le Kouban et Anapa, se distinguent

---

qu'elles partent ils les accompagnent jusqu'au konak ou ami le plus voisin. — Kl.

(1) Les *Chapsough*, ou *Chapchikh*, forts de plus de 10,000 familles, sortent de la même souche que les Tcherkesses de la Kabardah. Mais comme, à l'instar des Abazekh, ils accueillent tous les fugitifs, ils se sont tellement mélangés, qu'il n'en reste que fort peu de véritable sang tcherkesse. Ils habitent au-delà du Kouban, à l'ouest de Bjédoukh, dans les montagnes boisées qui s'étendent jusqu'à Anapa, et le long des rivières *Antikhr*, *Bougoundour*, *Apin*, *Afis*, *Tchebik*, *Satassa*, *Bakan* et *Chips*. La plupart des Chapsough vivent réunis par famille, comme les Abazekh; mais sur le Satassa et le Tchebik on rencontre de plus grands villages. Ils possèdent peu de bestiaux et cultivent peu la terre; le brigandage est leur principale ressource. Ils n'ont pas de princes : l'homme dont la famille est la plus nombreuse, ou qui est le plus brave brigand, est regardé comme leur chef. Ils ont toujours fait de fréquentes incursions sur la frontière russe, chez les Cosaques de la Mer Noire, et même chez les autres peuplades tcherkesses et abasses qui habitent au-delà du Kouban.

Les Chapsough parlent un dialecte tcherkesse corrompu. En 1808 leurs habitations s'étendaient à l'ouest jusqu'à la montagne d'où sort le Bakan, et que les Tcherkesses appellent *Chog'aleh*, ou la Vieille Blanche, à cause des pierres blanches que présente sa masse; elle est traversée par la route qui conduit à Anapa, qu'on découvre de ce point, et qui n'en est éloigné que de 40 versts. —Kl.

par une bravoure éclatante, ont un gouvernement démocratique, et regardent la licence la plus effrénée comme le plus grand bonheur du monde. Les Chapsough peuvent mettre également environ 10,000 hommes en campagne. Ces deux peuples qui ont des communications fréquentes avec les Turcs par *Ghilindjikh*, *Soudjouk-kaleh* et d'autres villes de la côte de la Mer Noire, recevaient quelques marchandises de Constantinople; et étaient excités à la haine contre le gouvernement russe par les Mollah et les Effendis ottomans.

Les Abasekh et les Chapsough sont nos ennemis les plus puissans au-delà du Kouban. Nous n'avons marché contre eux, ainsi que la suite le prouvera, qu'afin de connaître exactement leur pays, et de prendre des mesures certaines pour l'avenir.

Dans la nuit du 9 au 10 octobre, le général Pankratiev ayant pris avec lui deux bataillons du régiment de Naschebourg, six canons d'artillerie à cheval, la milice asiatique et les cosaques de ligne du régiment de Khopersk, marcha vers les rives du *Bielaïa* (1). Nous parcourûmes cinq versts, et au point du jour nous passâmes à gué cette rivière fougueuse. Les avant-postes des Abasekh qui observaient ce passage, ne

(1) Ou la *Blanche*, c'est le nom que les Russes donnent à la grande rivière appelée par les Nogaïs *Chauketché* et par les Tcherkesses *Chag'wacha*, c'est-à-dire la Haute Princesse. Elle nait dans les montagnes de neige, reçoit beaucoup d'affluens et tombe dans le Kouban par la gauche, à une lieue au-dessus de la Redoute russe de *Voronejskoï*. — Kl.

nous avaient pas attendus, ils avaient pris la fuite, et avertirent par des coups de fusil et des cris les villages voisins de l'arrivée de l'ennemi. Nous poussâmes notre marche jusqu'aux bords du *Pchaga* (1), que nous passâmes également à gué, et là nos jeunes gens se convainquirent que le secret de l'entreprise et la promptitude de l'exécution assureraient la réussite, car si nous avions un peu tardé, nous aurions trouvé une forte résistance sur le Bielaïa.

A peine notre cavalerie eut traversé la Pchaga, qu'elle fut brusquement attaquée par à-peu-près 500 Abasekh à cheval, tandis que notre arrière-garde, qui couvrait le passage de notre artillerie et de notre bagage, fut obligée de combattre contre des bandes de fantassins et de cavaliers abasekh, sortis d'une forêt. Le général ordonna aussitôt que l'on fît feu. Les tirailleurs se portèrent à la hâte en petites colonnes sur les bords du bois, et l'ennemi, promptement repoussé, passa la rivière, et renforça ses troupes qui se battaient avec notre avant-garde.

Dès que tout notre détachement fut au-delà de la Pchaga, nous nous précipitâmes en masse sur l'ennemi, qui s'enfonça dans la forêt, où nous établîmes notre camp pour la nuit avec beaucoup de plaisir, car la marche de nuit, le passage des deux rivières à gué et notre combat contre les Abasekh nous avaient pas-

(1) La rivière *Pchaga* ou *Ptchass* sort des montagnes noires et schisteuses, reçoit à la droite le *Pchass*, et tombe à 40 versts au-dessous de la Belaya dans le Kouban par la gauche. — Kl.

sablement fatigués. Il est très-digne de remarque que dans cette affaire notre milice asiatique, composée de cavaliers kabardiniens et nogaïs, s'est battue avec une bravoure signalée contre les montagnards leurs compatriotes.

Vers le soir, le général de cvalerie Emmanuel vint nous joindre avec tout le corps d'armée. Nos forces consistaient en onze bataillons d'infanterie, vingt-six canons, trois régimens de Cosaques et la milice asiatique qui était de 400 cavaliers, et formée des principaux princes et *auzden* (nobles) kabardiniens et nogaïs. Je ne décrirai pas nos fatigues et nos escarmouches journalières; je me contenterai de dire que, depuis la *longue forêt* jusqu'au fort bâti sur les bords du *Pchebs* (1), vis-à-vis de *Iekaterinodar*, nous avons traversé huit rivières (2), tantôt à gué, tantôt sur des ponts construits par nous, que nous avons escarmouché journellement avec les Abasekh dont les bandes de cavaliers nous accompagnaient constamment, et aussitôt qu'elles trouvaient une position avantageuse, ou apercevaient quelque difficulté que nous avions à surmonter dans notre marche, profitaient à merveille de la localité.

(1) Le *Pchebs*, nommé aussi *Chebs* et *Soup*, en nogaï *Kizlar-kètken* ou les Filles noyées, est considérable, et sort des hautes montagnes d'ardoises; il a son embouchure dans le Kouban à 12 versts au-dessous de celle de la Pchaga. — Kl.

(2) Ces huit rivières sont: la *Chag'wassa* ou *Belaïa*, la *Pchaga*, le *Ptchas*, le *Mal*, le *Tchach*, le *Pchebouk*, le *Psikouatch*, et le *Diggaï*. — Kl.

Nous n'avons manqué de rien; quarante fourgons chargés de vivres nous suivaient, nous avons trouvé partout du foin et du bois, la rive gauche du Kouban jusqu'aux montagnes étant passablement peuplée de différentes tribus d'*Abasekh*, de *Hatioukai*, de *Kirkiuei*, et de *Kamichei* (1); mais il fallait combattre pour chaque endroit où l'on voulait faire du fourrage. Les Abasekh ne voulaient pas nous donner *gratis* leur foin ni leur millet.

Pendant la marche et dans la distribution des troupes, on a usé de la prudence militaire la plus stricte. Souvent des beys ou des chefs des Hatioukai et des Kirkiuei, ainsi que leurs sujets, se fiant à la sévère discipline des Russes, nous apportaient toutes sortes de vivres, des poules, des dindons, du fromage, du lait aigre et du miel pour les vendre; nous avons payé ces denrées non en argent, mais avec des marchandises; les Tcherkesses recherchaient surtout les toiles de lin et de coton. L'or et l'argent leur sont peu connus.

---

(1) Les *Kirkiuei* et les *Kamicheï* sont des tribus de la peuplade tcherkesse des *Hattoukaï* ou *Hattikwähe*, nommée communément par les Russes *Attigoï*. Les Hattoukaï peuvent compter de 4 à 500 familles; ils habitaient autrefois à l'ouest du *Kara-Kouban* ou *Afips*, sur les ruisseaux d'Oubin, de Ghill et d'Assip ou Achips, jusqu'aux marais du Kouban bornés au sud par le *Yantan-sou*, en tcherkesse *Otau-kalgan*, et entre la frontières des Cosaques de la Mer Noire et les habitations des Chapseugh. Constamment harcelés par les derniers, et vivant aussi en discorde avec les premiers, ils ont quitté il y a environ trente ans, leurs anciennes demeures, et se sont retirés un peu à l'est vers les Temirgoï et les bords de la Chag'ioursa. — Kl.

Les peuples d'au-delà du Kouban demeurent dans des maisons de bois, font eux-mêmes les choses d'un usage indispensable, et achètent des Turcs, par Anapa et par Soudjouk-kaleh, quelques objets de luxe.

Le 17 octobre nous arrivâmes sur les rives du Pcheb dans le fort d'*Ivanovskoi*; nous y trouvâmes le quartier-général de notre célèbre général le feld-maréchal comte *Paskèvitch Erivanski*. C'est de ce lieu que nous commencerons nos opérations contre les Chapsough.

Le fort d'*Iodnovskoi* a été bâti l'été dernier sur les bords du *Pcheb*, à peu de distance des montagnes noires, et à 25 versts de *Iekaterinodar*. L'occupation de ce point dans le pays des Chapsough cause beaucoup d'ombrage à ce peuple, car elle gêne beaucoup son agriculture et le pâturage de son bétail, aussi inquiétèrent-ils beaucoup le détachement du général Beskrovnai qui construisit cette place.

Dans les camps comme dans les grandes et les petites villes, on raconte volontiers des nouvelles et l'on parle des événemens qui se sont passés. Quelques-uns de mes camarades étaient surpris de ce que le général eût marché au-delà du Kouban, à la tête d'un corps d'à-peu-près 8000 mille hommes, puisque ses exploits signalés n'exigeaient pas qu'il s'exposât aux fatigues et aux dangers de la petite guerre; mais un respectable officier de l'état-major nous expliqua que notre célèbre général ne cherchait pas de nouveaux lauriers, mais désirait connaître avec plus d'exactitude notre éternel ennemi, afin de prendre des mesures convenables pour le dompter complètement. J'appris de quelques offi-

ciers de l'état-major que le commandant en chef, pour éviter l'effusion du sang, avait, à différentes reprises, envoyé des personnes de confiance aux Chapsough pour les engager à se soumettre au sceptre de l'empereur de Russie; on leur fit connaître à ce sujet que, par le traité de paix d'Andrinople, ils avaient été cédés par la Porte à l'empire russe, et qu'ils vivraient parfaitement heureux sous son gouvernement, s'ils renonçaient à leurs brigandages, et consentaient à se montrer sujets soumis et tranquilles. La dernière fois on leur porta une proclamation conçue dans ce sens, ils la renvoyèrent avec cette réponse : « Depuis le dé» luge jusqu'à présent nous avons toujours été libres; » nous reconnaissions comme notre protecteur le sul» than des Ottomans parce qu'il est le successeur des » khalifes; nous ne possédons que de la terre, des fo» rêts et des armes; si vous voulez les prendre, venez. » Cette réponse ne rappelle-t-elle pas celle des Scythes à Alexandre de Macédoine qui s'était aussi approché du Caucase? D'après une manifestation aussi décidée, il ne restait plus qu'un moyen à employer : les armes.

Les troupes arrivées de la *longue forêt* à travers le pays des Abasekh, eurent deux jours de repos; le 19 octobre elles se remirent en marche. Notre première colonne, sous les ordres du lieutenant-général *Pancratiev*, consistant en six bataillons d'infanterie, une grande partie de l'artillerie et deux régimens de Cosaques, marcha vers les rives de l'*Oubin* (1), par le

---

(1) L'*Oubin* sort des montagnes noires, coule au nord, et

grand chemin d'Anapa qui est presque parallèle avec cette rivière, suit sa rive gauche, et, à une distance de 20 à 30 versts, a des terreins unis et boisés. C'est à 7 ou 8 versts à gauche de cette route, que commence le pied de la montagne noire, qui s'étend depuis Anapa jusqu'à la crête neigeuse du Caucase.

La seconde colonne, sous les ordres du général de cavalerie Emmanuel, composée de cinq bataillons d'infanterie, quatre canons d'artillerie à cheval, six couleuvrines, du régiment du Kouban, et de la milice asiatique, remonta le long des bords de l'*Afips* (1) jusqu'aux sources de l'Oubin, afin de détruire les habitations des Chapsough sur cette route et de tout dévaster par le fer et le feu.

Le 19, le 20 et le 21 octobre, nous entendîmes fréquemment le bruit du canon dans les montagnes, et les épais nuages de fumée nous indiquaient assez distinctement la marche dévastatrice de la seconde colonne. Les Chapsough qui n'avaient pas supposé que les Russes osassent pénétrer dans leurs montagnes, et

---

se jette par la gauche dans l'*Afips* ou *Kara-Kouban*. — Kl.

(1) L'*Afips* est le nom tcherkesse de la rivière appelée par les Noghaïs *Kara-Kouban*, ou le Kouban noir. Elle est très-considérable, surtout lorsque la fonte des neiges et les pluies la grossissent; alors on ne peut la traverser en bateau. L'Afips prend sa source au pied des montagnes de neige, coule d'abord vers le nord-ouest, se tourne ensuite vers le nord et se jette dans le Kouban par la gauche. Les bords de ce dernier fleuve sont peu élevés, de sorte que, quand il déborde au printemps, l'inondation s'étend de 5 à 6 versts et forme des marais qui se prolongent jusqu'à son embouchure. — Kl.

qui ne connoissoient pas le point où se feroit la véritable attaque, étaient réunis en groupes isolés dans leurs villages qu'ils défendirent autant que cela leur fut possible; mais jetés en arrière par l'attaque brusque et valeureuse des Russes, ils se retirèrent dans les réduits les plus inaccessibles; on peut aisément se figurer leur affliction à la vue de leurs villages en feu et de l'anéantissement de leurs grands approvisionnemens de blé et de foin.

Le général Emmanuel, ayant traversé les vallées de l'*Afips* et de l'*Oubin*, se réunit à la première colonne au lieu indiqué sur la grande route d'Anapa. Dans son mouvement rétrograde pour sortir des montagnes, il fut attaqué vivement par les Chapsough aigris, qui, en bandes d'à-peu-près 1,500 hommes, harcelèrent continuellement l'arrière-garde et même la tête de la colonne; mais la fermeté de nos troupes déjoua tous les projets de l'ennemi qui éprouva des pertes considérables en tués et en blessés; de notre côté à-peu-près soixante-dix soldats et quelques officiers tombèrent sous les coups des Chapsough. Le général Emmanuel fut extrêmement satisfait du courage exemplaire de toute l'armée, et de la valeur brillante des Kabardiniens et des Nogaïs, qui, dans cette marche, firent un gros butin en armes, effets et prisonniers. On le leur abandonna en totalité; ce qui les attache d'autant plus fortement pour la suite à notre service. Notre commandant en chef a, par ses sages arrangemens, déjà réuni sous les drapeaux russes plusieurs tribus asiatiques; on les récompense non-seulement avec de l'argent et du butin,

mais aussi avec des ordres et un rang militaire. Les beys du Karabagh, les sulthans des Lesghis, les anciens des Kountiniens; enfin les princes des Kabardiniens et des Nogaïs savent très-bien distinguer les ordres de Russie et préférer l'un à l'autre; ils connaissent les différens degrés de l'ordre de Sainte-Anne de 4.ᵉ et de 2.ᵉ classe, de l'ordre de Saint-Wladimir avec la rosette, et surtout de l'ordre du mérite militaire.

Les troupes qui revenaient des montagnes, rapportèrent une quantité innombrable de volaille; je vis des poules, des oies et des dindons qui cuisaient dans toutes les marmites de la seconde colonne; nos soldats étaient très-satisfaits d'avoir châtié de cette manière l'indocilité des Chapsough.

Pendant que la seconde colonne avait été occupée dans les montagnes, la première, avec le quartier-général, arriva sur les bords de l'*Oubin;* en cheminant elle avait eu de petites escarmouches dans les forêts qui se trouvent sur la route; elle fit quelques prisonniers à l'ennemi et lui prit du bétail. Lorsque tout le détachement fut arrivé aux bords de l'*Il*, sur lequel on avait jetté deux ponts, le commandant en chef y laissa tout le gros bagage sous la garde d'un bataillon d'infanterie du régiment de Kozlov, d'un régiment d'infanterie de Cosaques de la mer Noire, et du régiment de Loukovkin des Cosaques du Don, avec six canons, le tout sous les ordres du colonel Loukovkin. Les autres troupes prirent avec elles des vivres pour dix jours et marchèrent en avant.

Le 23 octobre, nous arrivâmes aux bords de l'*Afips*,

sur lequel il fallait former un moyen de passage, ce qui s'effectue chez nous avec une promptitude presque incroyable ; durant l'expédition on avait composé une compagnie de sapeurs temporaires, de fantassins expérimentés et de cinquante Cosaques de la mer Noire ; partout ils se portent en avant avec célérité. Cette compagnie fut confiée au capitaine Daragan, de l'escadron des pionniers de la garde.

Le 24, la première colonne du général Pancratiev reçut l'ordre de s'avancer dans les montagnes en remontant le long de l'*Afips*, afin d'effrayer les Chapsough qui sont nombreux dans cette vallée ; c'est là que demeurent les mollahs et les effendis qui exercent une si grande influence sur l'esprit des Chapsough ; c'est là que se tiennent souvent leurs assemblées populaires, à l'instar de celles qui jadis avaient lieu dans l'état de Novgorod. La vallée de l'*Afips* se trouve presque au milieu du pays des Chapsough. Comme je marchais en avant avec les tirailleurs, je veux vous faire une description exacte de cette journée, afin que vous ayez une notion juste de la guerre avec les montagnards, d'autant plus que l'emploi des armes à feu fut ici très-considérable.

Notre colonne se mit en marche pour remonter le long de l'Afips dans l'ordre suivant : Une partie du régiment de ligne de Khopersk, avec cent cavaliers de la milice asiatique et deux canons d'artillerie à cheval, formait l'avant-garde ; elle était suivie de deux bataillons du 39.e régiment de chasseurs, et de deux bataillons du régiment de Naschebourg ; chacun avait

deux pièces légères d'artillerie de campagne; de petites colonnes de tirailleurs flanquaient cette colonne à droite et à gauche, et une compagnie entière de chasseurs composait l'arrière-garde avec deux canons d'artillerie à cheval qui servaient pour la réserve de la cavalerie. Le soleil levant éclairait les cimes neigeuses du Caucase et de la montagne noire, ce qui offrait un spectacle ravissant; une multitude de villages entourés de jardins se montraient dans la vallée de l'Afips; des bandes nombreuses de montagnards à cheval, revêtus de cuirasses et de leurs plus beaux habits, parcouraient en tous sens le sommet des montagnes et le bord de la forêt; l'éclat brillant des fusils de notre infanterie marquait le mouvement de nos colonnes qui tantôt disparaissaient entre les rochers et dans les bois, tantôt reparaissaient sur les lieux élevés.

Deux grands villages à droite et à gauche de l'Afips furent occupés après une courte fusillade des Cosaques et des tirailleurs et livrés aux flammes. Mais trois versts plus loin nous trouvâmes une forte résistance; un grand et riche village situé sur une hauteur avec une mosquée et quelques maisons d'effendi, et entouré de rochers et de bois, fournit aux Chapsough un moyen suffisant de défense. A-peu-près cinq cents montagnards étaient descendus de cheval et s'étaient postés derrière des haies, des arbres et des maisons; ils nous reçurent avec un feu très-nourri. Le général fit aussitôt pointer quelques canons sur le village, et commanda qu'en cas de besoin on lançât des grenades et des obus; la cavalerie fut cachée dans un chemin creux et les ti-

railleurs reçurent l'ordre de s'avancer contre le bois afin d'attirer l'attention de l'ennemi. En effet, celui-ci, pensant qu'on l'attaquait en front, fut dans un trouble extrême lorsqu'un bataillon du 39.e régiment de chasseurs, qui avait coupé le bois par un sentier, parut tout-à-coup derrière le village. Dans cet instant l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie marchèrent brusquement sur le village; les Chapsough l'abandonnèrent sur-le-champ et durent leur salut à la vélocité de leurs chevaux.

Nos troupes continuèrent leur marche : à mesure que nous approchions de la source de la rivière, le pays devenait plus montagneux et plus boisé. Quand nous eûmes parcouru quatre versts, nous arrivâmes à une forêt de chênes assez épaisse que nous devions traverser entièrement; les flanqueurs envoyés en avant rapportèrent que la forêt était occupée par de forts détachemens de l'infanterie ennemie. Le général plaça aussitôt toute la cavalerie à la réserve, l'infanterie et l'artillerie en première ligne, et fit marcher en avant un bataillon de chasseurs divisé en quatre colonnes de compagnie, après avoir indiqué à chaque commandant la direction de l'attaque et lui avoir expressément enjoint de ne pas tirer un seul coup de fusil avant d'entrer dans la forêt. Animés par la présence de leur commandant chéri, les soldats et les officiers marchèrent à pas redoublés, mais dans l'ordre le plus parfait, et entrèrent dans la forêt. L'ennemi commença le feu, mais il fut bientôt mis en fuite, et pendant qu'un hourra étourdissant retentissait dans la forêt, un ba-

taillon du régiment de Naschebourg la cerna du côté gauche, et occupa le village avec une mosquée située sur une hauteur derrière ce bois. L'ennemi, déconcerté par notre attaque brusque et par la promptitude avec laquelle nous entourions toujours ses positions, ne put tenir long-temps en aucun endroit; mais à peine nos soldats eurent rompu leurs rangs pour se reposer un peu et manger une couple de biscuits, que les Chapsough se glissèrent vers eux et tirèrent sur nos flanqueurs et nos tirailleurs. Le général fut obligé de déjeûner au milieu du sifflement des balles, car les fusils des Chapsough portent passablement loin.

Bientôt le tambour battit la marche, et nous nous avançâmes à quatre versts plus loin, jusqu'à un grand village qui a deux mosquées. Les Chapsough ne les défendirent pas du tout, et ce repaire des effendis et des mollahs d'au-delà du Kouban, qui de là soufflaient la haine contre les Russes, fut livré aux flammes. Ce village se trouvait déjà sur le dos des montagnes qui séparent l'Europe de l'Asie, et les vallées d'au-delà du Kouban des côtes orientales de la mer Noire. Encore trois ou quatre versts, et nous aurions aperçu la surface azurée de l'ancien Euxin; mais notre général n'étant nullement obligé de faire un voyage sentimental, il jugea convenable de revenir sur les rives du *Khaplia,* petite rivière où le rendez-vous était donné avec le général en chef; d'ailleurs le but de cette expédition était atteint, nous avions brûlé plus de douze villages, quatre mosquées et des amas considérables de grains et de fourrages; nous avions emmené un peu de bétail

et fait quelques prisonniers. Dans notre marche en avant notre perte fut insignifiante, nous n'eûmes que huit blessés; les dangers et le combat véritable nous attendaient à notre retour.

On sait que le principe constant des peuples qui habitent les montagnes est d'inquiéter leurs ennemis quand ils se retirent, et de leur causer alors tous les dommages possibles; or, comme notre mouvement en arrière s'étendait à-peu-près à une distance de 15 versts, nous devions nous attendre à une rude attaque de nos adversaires. Le général ordonna que la retraite se fît par échelons, toutes les positions avantageuses ayant été prises d'avance, ce qui nous évita de grandes pertes. A peine les Chapsough se furent aperçus de notre mouvement rétrograde, que 1500 hommes de cavalerie et d'infanterie attaquèrent notre arrière-garde. Le bataillon de Naschebourg, sous les ordres du brave général Pottinin, manœuvra comme à une revue, au milieu du sifflement des balles; la chaîne des tirailleurs fit ses évolutions avec la plus grande précision, et plusieurs officiers repoussèrent à coup de fusil les cavaliers ennemis. L'artillerie profita de diverses positions avantageuses pour agir, mais en avant de la grande forêt dont je vous ai fait la description, dans le village, près de la mosquée, les Chapsough tirèrent parti de l'épaisseur des broussailles, et cachés par la fumée des maisons qui brûlaient, une bande de 300 hommes se jeta, en poussant de grands cris, sur deux canons postés sur une petite éminence; quelques chevaux d'artillerie furent blessés en un clin d'œil, et il devint

difficile de pointer les pièces. Le moment était critique, mais un échelon de chasseurs qui était à peu de distance dans la forêt, se hâta de venir au secours des canons qui purent lancer quelques obus avec succès; les soldats de Naschebourg se précipitèrent, la bayonnette en avant, sur le flanc des Chapsoughs, qui furent repoussés avec une grande perte.

Pour les punir de leur témérité, le général posta dans plusieurs endroits de la forêt des troupes en embuscade; un de ces pelotons, composé de deux compagnies du 39.e régiment de chasseurs, sous les ordres de l'aide-de-camp comte Oppermann, produisit un effet excellent. En effet, les Chapsough voulaient, en arrivant par un sentier étroit à travers la forêt, envelopper notre aile gauche, mais ils tombèrent dans notre embuscade, furent reçus par un feu bien nourri, et éprouvèrent une perte considérable; après cela, on n'en aperçut plus un seul.

Il était nuit quand nous arrivâmes à notre camp: notre perte consistait en quelques officiers blessés, et une quarantaine de sous-officiers et de soldats blessés et tués. Le docteur Graff, chirurgien-major du régiment de Naschebourg, fut atteint d'une balle au pied pendant qu'il pansait les blessés. Je suis entré dans tous ces détails, afin que vous puissiez vous faire une juste idée de cette guerre.

Le 25 octobre, le général Emmanuel traversa la vallée du *Khaplia;* le 26, le général Pancratiev fit le même mouvement dans celle de l'*Antkhir* (1), et le

---

(1) L'*Antkhir* est un des affluens supérieurs de l'Atakoum. Cette

soir nos fourrageurs escarmouchèrent avec les montagnards. Le 27, tout le détachement arriva sur les bords du *Bougoundur* (1) et jeta un pont sur cette rivière. Nos Asiatiques firent prisonniers quelques Chapsough qui ne voulaient pas croire que nos troupes fussent dans ce canton, car, disaient-ils, les Russes viennent toujours par le Kouban, et maintenant ils sortent de la montagne.

Le même jour, le général Emmanuel remonta le long de l'*Abin* et le général Pancratiev suivit la route opposée, afin de châtier les habitans; de tous les côtés on entendait retentir le bruit des coups de canon et de fusil. Le 29, le feld-maréchal, avec trois bataillons d'infanterie, quelques canons et toute la cavalerie, partit du camp pour aller occuper un petit village. D'abord il plaça toutes les troupes en une masse: des bandes de cavaliers ennemis s'approchèrent du commandant en chef à portée de pistolet, et comme elles étaient passablement éloignées du paturage, le général en chef envoya contre elles la milice asiatique et le

---

dernière rivière est très-considérable; elle a sa source dans la prolongation occidentale de la chaîne schisteuse du Caucase. La première branche de l'Atakoum se joint à la partie supérieure du bras du Kouban appelé *Kara-Kouban*, et qu'il ne faut pas confondre avec la rivière *Afips*, nommée aussi *Kara-Kouban*; une seconde branche, qui coule droit à l'est, se joint au Liman du Kouban et reçoit à droite l'*Antkhir*, le *Bougoundour* et le *Ghof*, qui forment des marais; le *Sad'cha*, qui reçoit le *Jiptchi*; et le *Ferly*, qui forme plusieurs lacs entre l'Atakoum et le Couban. A gauche le Bakan, qui vient du mont Chog'alech et coule de l'ouest à l'est; le Khoudrouk, l'Yssybet, le Chougo, le Tchoukoups et le Choukan. — Kl.

(1) Voyez la note précédente. — Kl.

régiment de Cosaques de ligne de Khopersk : ces troupes s'élancèrent au pas de course contre l'ennemi et le poursuivirent jusque dans la forêt. Les Chapsough croyaient que nous voulions nous rapprocher davantage d'Anapa : mais dans la nuit du 30, le général fit allumer de grands feux dans le camp, et revint dans le plus grand silence sur les bords du *Khaplia.*

Sur ces entrefaites, les Chapsough traînèrent un canon hors des montagnes, et tirèrent sur notre camp, croyant nous inquiéter. Pendant la nuit nous parcourûmes 20 versts ; ce ne fut que dans la matinée que notre arrière-garde, commandée par le général Pankratiev, fut attaquée assez mollement par l'ennemi. Vers le soir, nous arrivâmes après une marche de 4 à 5 versts sur le *Khaplia.* Les Chapsough s'établirent fortement dans la forêt près du camp, et nous harcelèrent : leurs balles passèrent même très-près de la tente du général en chef. Un bataillon de chasseurs les chassa de ces bois ; je me trouvai dans dans l'endroit où le feu était le plus vif, et je vis dans cette occasion l'excellent effet des mortiers à la Coehorn, dont nous fîmes usage dans les ravins où l'ennemi se tenait caché. Le 31 avant le jour, le général en chef, avec tout le détachement, revint par la grande route d'Anapa à l'*Ili* où étaient nos bagages. A peine nous commencions à passer le Khaplia sur un pont, que les Chapsough, profitant d'un brouillard épais, ouvrirent de la lisière du bois un feu très-vif sur nos colonnes : on ne distinguait rien à vingt pas ; mais la lumière du feu de la mousqueterie nous fit connaître

la position de l'ennemi. Aussitôt le général fit pointer quatre canons contre la forêt, et graces à nos obus nous pûmes effectuer tranquillement notre retraite qui s'exécuta par échelons. Depuis ce jour-là jusqu'à notre retour sur les bords du Kouban, il ne se passa rien de considérable. Les Chapsoughs ne nous accompagnèrent qu'en détachemens d'observation.

Notre expédition au-delà du Kouban avait, à ce qu'il paraît, un double but; d'abord châtier les Chapsough récalcitrans, ensuite examiner la position des lieux, afin de prendre les moyens de les mettre complètement à la raison. Nous sommes tous fermement persuadés que le coup d'œil pénétrant et sûr du feld-maréchal a déjà déterminé les points dont l'occupation pourra servir à tenir en bride ces démocrates du Kaucase, si jaloux de leur indépendance, et garantira leur soumission.

A peu près deux cents villages, avec leurs approvisionnemens de grains et de fourrages, ont été réduits en cendres, et la plupart des anciens ou des personnages les plus distingués des Chapsough sont ou tués ou blessés. D'après leur aveu, ils ont souffert des pertes considérables. Durant notre expédition, nous n'avons pas perdu plus de deux cents hommes par les armes de l'ennemi; cette perte peu importante est due à la promptitude de notre mouvement en avant, à notre retraite imprévue et à l'ordre parfait qui a regné dans toutes les escarmouches : dans toutes nos précédentes entreprises au-delà du Kouban, même dans les plus insignifiantes, nous perdions au moins trois fois autant d'hommes.

Notice sur la Sibérie; par M. Hedenstrœm (1).

(Fin.)

TÊTES D'ANIMAUX INCONNUS.

Outre le mammouth, que l'on rencontre partout, on trouve encore sur les bords de la mer Glaciale les têtes de deux espèces d'animaux que personne n'a décrits. La première de ces têtes, un peu plus grande que celle du renne, a les dents d'un animal herbivore, et diffère de celle du renne par les cornes. Celles-ci couvrent la tête d'une couche fort épaisse, partagée en deux dans la longueur de la tête par un intervalle assez étroit. En descendant vers les flancs, elles deviennent peu-à-peu plus étroites, et avant d'atteindre le cou, elles se recourbent en l'air en pointe assez courte. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est la composition de cette corne, qui est jaune, avec des veines jaune-brun. Il est difficile au premier abord de distinguer un morceau de cette corne scié, d'avec le bouleau de Carélie. La seconde tête a 81 centimètres de long sur 31 dans sa plus grande largeur. La partie frontale est plate et s'élève brusquement; la partie du nez, courbée vers le bas, est régulièrement couverte de rangées d'excroissances osseuses (каспяной желвакъ). Les oies ont en petit des excroissances de cette nature, mais moins régu-

(1) *Voyez* tom. V, pag. 463 et suiv.

lières et qui servent à consolider le bec. On déterre avec ces têtes une substance qui ressemble beaucoup plus à une griffe qu'à une corne. La plus grande de ces griffes que je possède a 20 centimètres de long. Ces griffes sont longues mais étroites, le côté supérieur est presque plat, et l'intérieur tranchant, ce qui fait qu'elles ont trois angles. Elles sont séparées dans leur longueur en phalanges bien distinctes; elles se recourbent vers le bas et se terminent en pointe aiguë. Elles sont d'une matière cornée qui se partage dans la longueur en fils très-fins. Les griffes fraîches sont en dedans d'une couleur jaune-vert; les vieilles, ou déjà desséchées, sont brunes. Elles ressemblent beaucoup aux griffes d'oiseaux, dont elles ne diffèrent que par leur grandeur démesurée. Les Youkaghirs, qui errent sur les bords de la mer Glaciale, les recherchent beaucoup. Ils font avec les fraîches une pièce de soutien pour leurs arcs; cette pièce, ajustée au bois, lui donne plus d'élasticité. Les Bouriates et les Tongouses se servent à cet effet de cornes de bœufs; ceux qui avoisinent la mer emploient les fanons de baleines. Mais l'arc du Youkaghir fait de cette griffe surpasse tous les autres en élasticité, et la flèche qu'il lance en l'air, disparaît complètement à la vue. Les Youkaghirs considèrent ces griffes et ces têtes comme des restes d'oiseaux, et il circule parmi eux beaucoup d'histoires sur ces oiseaux monstrueux. Où ils ont puisé ces histoires dans les Mille et une nuits, ou l'auteur de ces contes a emprunté aux Youkaghirs la description du rokh. Quelques-uns de ceux qui ont vu de ces têtes les ont prises pour des têtes de licornes,

et la griffe, pour la corne de cet animal. Ils ont attribué le peu de largeur de la corne au froid, qui aurait comprimé la rondeur naturelle. Mais la longueur de la tête hors de proportion avec la largeur et la hauteur de la partie frontale, peuvent faire douter de la justesse de cette hypothèse. La corne de la licorne est conique et non pas plate ni triangulaire, et sa couleur n'est pas le jaune-vert. Est-ce que le froid, en resserrant les cornes, aurait aussi alongé la tête? On a long-temps donné le nom d'éléphant au mammouth, jusqu'à ce qu'enfin on l'a reconnu comme une race particulière. Ces têtes sans doute appartiennent aussi à des races d'animaux inconnus qui furent les victimes de l'épouvantable révolution qui causa leur destruction générale et absolue, et convertit le nord de la Sibérie en une terre de glace.

ILES.

On connaît aujourd'hui les îles suivantes, entre la Léna et la Kolyma : les deux *Liakhovskie*, les *Stolbovoï*, le *Belkovsky*, le *Kotelnoï*, le *Fadeievsky* et la *Novaya Sibir* ou *la Nouvelle Sibérie*. Les quatre dernières sont plus au nord-est, et s'étendent sur une longueur de plus de 600 verstes, en droite ligne d'occident en orient. Elles sont comprises entre le 74 et 77° de latitude. Elles ont un aspect encore plus affreux que la côte de Sibérie. L'île de Belkovsky est à l'ouest de Kotelnoï. Elle sert de lien ou de continuation à la chaîne d'îles qui s'étend de l'ouest à l'est; mais, vu son peu d'étendue, elle ne mérite aucune attention. L'île de Kotelnoï est la plus grande de toutes; elle est

montagneuse, et arrosée par la petite rivière de Tsareva dans laquelle on ne trouve d'autre poisson que le loup marin (*anarhichas lupus*). Les gens que j'envoyai sur cette île en 1810 pour y passer l'été, y trouvèrent des os et des têtes de moutons et de bêtes à cornes; et entr'autres une tête de buffle monstrueuse avec une corne entière. Où est le temps où des troupeaux et même des buffles pouvaient paître sur cette île? Ou bien ont-ils été transportés ici vivans sur des vaisseaux? On trouve dans les sables des ammonites qui ont l'éclat des plus belles perles. L'île de Fadeievsky n'a rien de remarquable.

Les montagnes de bois de la nouvelle Sibérie nous présentent un phénomène aussi inexplicable que les couches de terre et de glace dont nous avons parlé plus haut. Sur la côte méridionale de cette île est une montagne coupée à pic et formée d'épaisses couches horizontales de pierre, de sable, et de poutres d'un bois résineux et poli, et qui sont ainsi alternées jusqu'au sommet. En montant sur la hauteur, on découvre partout dans la pierre des charbons durcis, qui semblent être des charbons de sapin, et qui paraissent recouverts çà et là d'une mince couche de cendres. La ressemblance est si parfaite, qu'on se surprend à souffler involontairement cette cendre; qui, loin de céder à un simple souffle, cède à peine au couteau. Le sommet présente une autre bizarrerie. Sur la crête même, on voit sortir de la pierre un rang d'extrémités de poutres de bois résineux, fendues, d'un quart d'archine et plus de hauteur, et fortement serrées les unes contre les

autres. Ici les poutres sont dans une position verticale, et dans la montagne elle sont dans une position horizontale. Ces faits sont si extraordinaires et si inexplicables, qu'il me semble qu'on ne peut se livrer sur ce sujet à aucune conjecture. Ce fut en 1809 que je découvris cette île et je fis plus de 200 versts sur la côte méridionale. La direction de la côte de l'orient au midi me fit supposer à mon premier voyage que cette terre était d'une vaste étendue. Cette raison et l'aspect sombre et sauvage de cette triste contrée me firent lui donner le nom de *Nouvelle Sibérie*, qui fut confirmé en 1810 par ordre suprême.

Les côtes méridionales de ces îles sont assez bien pourvues de bois charriés par les eaux, tandis que les côtes septentrionales n'en ont que dans quelques endroits. La glace s'étend jusqu'à 25 versts des côtes septentrionales; au-delà est une mer ouverte et qui ne gèle pas. On aperçoit des îles de Kotelnoï et de Fadeievskoy de hautes montagnes bleuâtres; on ne peut y arriver en traîneau.

On rencontre quelquefois des rennes sur ces îles, mais en petit nombre. En fait d'oiseaux, on n'y trouve en hiver que des perdrix, et, ce qui est assez étonnant, elles sont plus succulentes que celles du continent de la Sibérie. Pendant l'été, des oies et diverses espèces de canards viennent y pondre et y couver. Les ours blancs ont ici leur principal repaire, et c'est de ces rivages qu'ils partent pour visiter le continent de la Sibérie. Ils se font pour l'hiver des tanières dans le lit des ruisseaux et dans les neiges, et ils en sortent avec

imparfaites ; cependant sa Flore, à l'exception de quelques additions peu importantes, n'a subi aucun changement. La nature toujours jeune sous ce rapport soutient la gloire de celui qui l'a décrite.

La partie méridionale du gouvernement d'Irkoutsk a été visitée par des académiciens. Ils sont arrivés par eau tranquillement à Iakoutsk pendant l'été; mais aucun n'y a passé l'hiver. Les descriptions qu'ils font du froid sont au-dessus de toute vraisemblance, et prouvent que les savans sont aussi sujets à l'erreur. Krachéninnikov, ayant habité quelque temps le Kamtchatka, a fait la description de cette contrée ; mais si on considère la difficulté des voyages dans cette contrée : en hiver, en traîneaux attelés de chiens, en été, à pied, peut-on supposer qu'il ait pu étudier suffisamment la nature de cette presqu'île? Steller, épuisé par son voyage avec Béring, revint en Russie avec plus d'empressement qu'il n'en avait mis à faire partie de l'expédition.

La partie septentrionale du gouvernement d'Irkoutsk n'était connue que des officiers de marine qui faisaient partie des expéditions de Béring et de Billings. Il n'y a que le capitaine, aujourd'hui amiral Sarytchev, qui nous ait laissé une description intéressante de son voyage; les autres ne nous ont donné que des journaux arides.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Mémoire sur l'origine et la propagation de la doctrine du Tao, fondée par Lao-tseu; traduit du chinois, et accompagné d'un commentaire tiré des livres sanskrits et du Tao-te-king de Lao-tseu; établissant la conformité de certaines opinions philosophiques de la Chine et de l'Inde; orné d'un dessein chinois; suivi de deux Oupanichads des Védas, avec le texte sanskrit et persan, par M. G. PAUTHIER. — Paris, 1831, *in-8.°*

On sait que trois croyances principales règnent en Chine, le *Ju kiao* ou la loi des lettrés, développée dans la doctrine de Confucius, la *religion de Bouddha* ou *Foé*, d'origine indienne, et la *doctrine de Tao*, ou de l'intelligence primordiale qui a formé le monde et qui le régit comme l'esprit régit le corps.

Nous connaissons en Europe suffisamment la doctrine de Confucius, tant par les traductions des ouvrages qu'on attribue à ce philosophe, que par les nombreux extraits des livres de la secte des lettrés, publiés par les missionnaires à l'occasion de leurs disputes sur les rites chinois. Le véritable système du Bouddhisme nous a été inconnu plus long-temps; ce n'est que depuis une dizaine d'années qu'on a eu les premières notions exactes sur cette doctrine; et par une critique sévère, mais juste, des Recherches de feu

Deguignes sur cet objet, les lecteurs du *Journal asiatique* ont pu juger de quelle valeur était ce qu'on avait publié avant cette époque sur le Bouddhisme de la Chine. Quant à la doctrine du Tao, nous n'avons que fort peu de matériaux pour l'apprécier; il paraît que les missionnaires ont eu de la répugnance à envoyer en Europe les ouvrages qui en traitent. Le *Tao-te-king* attribué à *Lao-tseu*, fondateur de cette doctrine, est presque le seul ouvrage dans ce genre que nous possédions; il est d'ailleurs très-difficile à entendre, et accompagné de commentaires presqu'aussi obscurs que le texte.

Nous devons à M. Abel-Rémusat un mémoire fort curieux sur la *Vie et les opinions de Lao-tseu*, mémoire dans lequel il compare les opinions de ce philosophe chinois avec celles qui sont communément attribuées à Pythagore, à Platon et à leurs disciples. Notre savant président y observe que la doctrine de Lao-tseu a été, dans les temps postérieurs, mêlée de traditions bouddhiques, et qu'on a même fait du dernier Bouddha une incarnation de l'âme de Lao-tseu. « Cet amas de fables, ajoute M. Abel-Rémusat, peut » cependant fournir matière à quelques considérations » importantes. Comme il n'y en a aucune qui ne soit » d'une époque moderne, comparativement au temps » où vivait Lao-tseu, elles ne représentent pas les » opinions de ce dernier, qu'il faut puiser exclusive» ment dans son livre, mais celles de ses sectateurs, » qu'il ne s'agit pas de faire connaître dans ce moment. » Seulement on conçoit que, depuis l'introduction du

» Bouddhisme à la Chine, les idées indiennes sur les » *avatâras* ou incarnations ont pu être adoptées par » les Tao-sse, et qu'après avoir fait cet emprunt aux » Bouddhistes, il ne restait aux premiers, pour re- » lever l'excellence de leur religion, qu'à faire de » Bouddha lui-même une des incarnations de l'âme » de Lao-tseu. Je ne m'arrête pas à l'idée que les » Bouddhistes aient à cet égard rien reçu des Tao-sse, » parce qu'outre l'antiquité bien connue des opi- » nions indiennes sur les avénemens de la Divinité, » ces opinions ne tiennent pas, chez les Tao-sse, à » un système suivi et bien lié, comme chez les Boud- » dhistes, où elles sont la conséquence du dogme » fondamental de l'émanation. Ce n'est pas qu'on ne » puisse, sans invraisemblance, faire remonter l'ori- » gine de l'influence indienne sur la philosophie chi- » noise au temps de Lao-tseu, et même à une époque » bien antérieure; peut-être en reconnaîtrons-nous des » traces en examinant le livre de ce philosophe. Mais » il y a encore loin de cette influence imparfaite, et » qui peut-être ne s'est pas exercée immédiatement » dans les premiers temps, à l'imitation grossière des » fables, des dogmes et des opinions de l'Hindoustan, » telle qu'on la remarque dans les livres des Tao-sse » modernes (1). »

Nous pensons que, dans l'état actuel de nos connaissances sur la doctrine de Lao-tseu, c'était à-peu-près

(1) *Mémoire sur la vie de Lao-tseu, philosophe chinois du VI.e siècle avant notre ère.* Paris 1825, in-4.°, pag. 11 à 12.

tout ce qu'on pouvait dire sur les rapports qui peuvent exister entre cette doctrine et les dogmes de l'Inde ; et si un homme consommé dans l'étude de la littérature chinoise et de la philosophie des peuples de l'Asie orientale, a jugé à propos de se borner aux réflexions qu'on vient de lire, on a quelque droit d'être étonné de voir qu'un de ses élèves, qui n'a peut-être pas encore bien approfondi les règles de la grammaire chinoise, entreprenne, en se fondant sur des traductions erronées d'un texte incorrect et rempli de fautes d'impression, de pousser plus loin des recherches que le maître a cru devoir abandonner, ou toucher seulement dans son enseignement oral, parce que les matériaux nécessaires lui manquaient pour leur donner plus de développement et de précision dans ses écrits.

C'est avec regret que nous nous voyons forcés de dire une vérité sévère à un jeune littérateur estimable par son zèle et par les connaissances qu'il a déjà acquises ; mais comme son livre, rempli de citations chinoises et sanscrites, pourrait porter les personnes qui s'occupent de l'étude de la philosophie asiatique à prendre comme autant de vérités, les hypothèses que l'auteur base sur des méprises et sur des explications fautives de mots dont il n'a pu saisir le sens, nous avons cru rendre un service à la littérature en montrant ce qu'il y a de faible dans son travail, et en même temps dans les conséquences qu'il a cru en pouvoir tirer.

Il existe un livre chinois, intitulé *Seou chin ki* ou mémoire sur l'origine de plusieurs divinités chinoises.

Cet ouvrage a été primitivement composé par Yu pao, qui vivait dans le IV.ᵉ siècle, et sous le règne des Tsin. « Son livre, disent les auteurs du catalogue de la » grande collection bibliographique de Khian loung, » se compose de vingt *kiuan* ou sections; l'auteur » l'avait fait conforme au récit des écrits des anciens; » mais son travail a été gâté sous les Thang, par des » additions mensongères et inexactes, de sorte *qu'on » ne sait plus à qui en attribuer la faute* (1). » Dans cet ouvrage il n'est nulle part question de Lao-tseu.

Outre cet ancien *Seou chin ki*, nous connaissons encore deux autres livres qui portent le même titre et qu'on attribue également à *Yu pao*, quoiqu'ils soient entièrement différens l'un de l'autre. Le premier, en huit sections, contient l'histoire de trente-six génies et hommes déifiés, et forme un petit volume de 50 pages. On n'y trouve pas non plus la vie de Lao-tseu. L'autre porte le titre de *San kiao yuan lieou Ching ti, Foe, Szu, Seou chin ky* (2); il est plus considérable que le précédent, et traite de toutes les divinités des trois religions qui ont cours en Chine. Il a été rédigé sous sa forme actuelle dans les années appelées *Wan ly*, vers la fin du XVI.ᵉ siècle. Nous en avons à Paris trois éditions; elles diffèrent plus ou moins entre elles, et sont toutes fort mal exécutées et remplies de fautes d'impression.

C'est dans ce dernier ouvrage sans autorité, que se

---

(1) *Khing ting szu khou thsiuan chou*, sect. XIV, fol. 30 *verso*.
(2) *Voyez* le *Nouveau Journal asiatique*, tom. V, pag. 122.

trouve une *Vie de Lao-tseu*, fondateur de la secte des Tao-sse, que M. Pauthier a prise pour base de sa dissertation. Une traduction anglaise du même morceau, faite par M. *R. Morrison*, a déjà été publiée en 1812 dans les *Horæ sinicæ*. Elle est très-fautive, comme la plupart des travaux de ce missionnaire. Cependant nous devons avouer qu'il a encore mieux compris le sens de l'original que M. Pauthier. Pour démontrer l'inexactitude de la version de l'un et de l'autre, le meilleur moyen nous paraît être de donner une nouvelle traduction du texte, et de relever dans les notes les erreurs dans lesquelles sont tombés et l'interprète de Canton, et celui de Paris.

ORIGINE ET PROGRÈS DE LA DOCTRINE DU TAO.

Généalogie sainte du très-haut et vieux prince (Lao-kiun) *d'origine obscure et merveilleuse du portail d'or* (1).

Sachez que le *Prince de la doctrine du Tao*, con-

(1) M. Morrison traduit passablement ce titre par : « A holy record of the marvellous *Tai shang lao kiun* (the most high and venerable prince) of the golden temple of heaven. » M. Pauthier ne prend pas ces mots pour le titre de toute la Biographie, et il traduit : « La sainte Notice (ou *saint Mémoire*) sur le NHIR, primordial, très-haut *Lao-kiun* du temple d'or (ou du palais des dieux) REMARQUE, que, &c. »

Dans le texte, *Lao-kiun* est appelé *Hiuan yuan tai chang Lao kiun*. Le mot 玄 *Hiuan* désigne primitivement la *couleur bleue*

tenue dans le livre *Yuan fou king* (ou du charme primordial) et véritablement transmise par l'empereur du ciel, et la glose de l'Y king l'explique par 玄天色 *hiuan thian se* : « Hiuan est la couleur du ciel. » Mais *hiuan* désigne aussi, d'après le dictionnaire de Khang hi : 幽遠 *yeou yuan*, ce qui est *obscur et éloigné.* Le même lexique ajoute : 理之微妙者爲玄

Li tchi wei miao tche wei hiuan: « Ce qu'il y a de plus fin et de plus excellent dans la spiritualité est nommé HIUAN. » Enfin ce mot désigne, s'il est pris dans un sens immatériel, ce qui est *obscur et merveilleux*, en mandchou *fergouotchouké.* Appliqué aux divinités, ce mot n'a que ce sens, et M. Morrison a eu parfaitement raison de le traduire par *marvellous*. M. Pauthier s'est empressé de l'employer dans le sens de *bleu foncé* ou de *noir*, pour donner un fondement supposé à l'identité de Lao-tseu et de Krichna; malheureusement *toutes* les descriptions de la personne de Lao-tseu se réunissent à dire qu'il avait le teint *jaune* et non pas bleu. « Lao-tseu, dit le » *Chin sian ki*, avait les cheveux blancs comme un cygne, la face » du dragon, la couleur de son visage était jaune, il avait de beaux » sourcils, etc. » Un portrait, que l'auteur aurait pu consulter, à la bibliothèque du Roi, dans l'*Iconographie chinoise* (n.º 21), lui aurait montré Lao-tseu avec une peau d'européen et un teint fleuri. Ainsi son identité avec Krichna tombe d'elle-même.

Le terme 金闕 *Kin khiue*, que MM. Morrison et Pauthier traduisent par le *temple d'or*, désigne les portails d'or des palais des génies situés dans les trois îles fabuleuses de *Phung lai*, *Fang tchang* et *Yng tcheou* (Voy. *Nouveau Journal asiatique*, tom. IV, pag. 296). C'est le dictionnaire chinois *Ou tchhe yun soui* qui explique ainsi l'expression *kin khiue*.

élevé (*Chang-ti*), d'origine primordiale, et joyau de l'intelligence de l'obscurité de la voûte céleste; (ce prince) instruisant un empereur, a dit (1) :

Autrefois le ciel et la terre n'étaient pas séparés; les principes *yn* (l'imparfait) et *yang* (le parfait) ne se trouvaient pas disjoints, le chaos était profond et

---

(1) M. Pauthier n'a pas bien compris le sens de ce passage qu'il traduit : « Le profond, *noir*, immatériel, précieux, primitif, primordial *Chang-ti* (*Être suprême*), *Tao-kiun* (*Lao-tseu*, auteur) de la vraie religion et des écrits primordiaux, s'adresse à un roi des temps anciens (*Tsao-ti*, *Empereur du matin*) ».

D'abord le mot 洞 *Toung*, que M. Pauthier traduit par *profond*, n'a pas ici cette signification. Il désigne, dans le langage des Tao-sse, la *voûte du ciel*, et ils admettent même sur la terre *trente-six Toung thian* ou *cavernes célestes* (Voyez le *San thsai thou hoei*, *Ti li*, tom. I, fol. 9 et 10). M. Pauthier confond aussi le *Prince de la doctrine du Tao* avec la divinité qui en avait promulgué les principes dans le *livre du charme primordial* ou des *neuf charmes* (Kieou fou king) comme le porte une des éditions du texte.

符 *Fou*, en chinois, et *Karmani* en mandchou, est le terme le plus usité pour désigner *charme*. Ce mot a encore d'autres significations, mais jamais celle de *scriptura publico sigillo munita*, que le P. Basile lui donne par erreur.

帝早 *Tsao-ti*, empereur du matin, est une faute d'impression de la petite édition du texte pour 帝皇 *Houang ti*, empereur auguste, comme on lit dans les deux autres que nous avons devant les yeux. L'expression d'*empereur du matin* pour *ancien empereur* serait d'ailleurs étrange dans toutes les langues; elle est inadmissible en chinois.

ténébreux, et le souffle vivifiant était répandu partout. Au milieu de la spontanéité du vide continuel, produit sans lumière, se condensèrent dix milliards de principes, d'actions simples, qui produisirent par le changement *le saint Prince de l'absolu, le vénérable de la succession des temps*, dont le titre honorifique est *l'empereur de l'Absolu, le vénérable du ciel, d'origine primordiale et existant par lui-même;* un autre de ses titres est *le très-précieux homme par excellence* (1).

---

(1) La traduction que M. Morrison donne de ce passage est loin d'être complète, il ne dit que : « Of old, the heavens and the » earth, were not separated : the *Yin* and the *Yang* were not divided; » all was confusion and complete chaos. There were immensity and » darkness. In the midst of the existing expanse, war a combination » of a thousand million layers of pure air, which produced *Miao* » *wu shing kiun* (the marvellous and most holy prince), afterwards » entitled *The marvellous and supremely high emperor; the real* » *original; the first and most honoured in heaven : also entitled,* » *the precious and venerable man of heaven.* »

Voici ce que M. Pauthier croit avoir trouvé dans l'original : « Autrefois, lorsque le ciel et la terre n'étaient point encore séparés; » que le *Yn* et le *Yang* n'étaient point encore divisés; tout était » brumeux et comme enseveli sous les ondes. La matière première » reposait dans un état mystérieux et incompréhensible. Le GRAND DIEU DE L'INDE (*Ta-fan* 梵大 *Brahma*) préludait à la » création (結 *Kie*) dans l'immensité solitaire et ténébreuse » de l'espace. Au milieu du vide existant par lui-même, subsistait » un million d'élémens matériels d'air ou d'esprits subtils, qui ont » produit, par transformation, l'incompréhensible *non-Être* (la » merveilleuse *non-Entité, Miao wou* 無妙, négation de

Après une autre série de 999,990,000,000,000

» l'existence visible), le saint prince, ensuite surnommé honora-
» blement l'incompréhensible *non-Être*, le maître suprême, l'être
» existant par lui-même, l'être primordial et préexistant; l'hono-
» rable du ciel, aussi nommé l'homme sublime, précieux et véné-
» rable.

Pour exposer les imperfections de la traduction de M. Pauthier, il sera nécessaire d'analyser le texte même. Celui-ci porte :

梵大涬溟冥杳洪濛

Mung houng yao ming, ming hing ta fan.

Il faut remarquer d'abord que M. Pauthier a écrit 亻冥 *ming*, bon, persévérant dans le bien, pour 溟 *ming*, mer, grand amas d'eau; et qu'il n'a pas reconnu le caractère 涬 *hing*, puisqu'il le remplace par le signe 涍 qui n'est pas chinois, et ne peut donner aucun sens.

Si M. Pauthier avait pris la peine de consulter le dictionnaire de Khang hi, il y aurait trouvé la signification de 洪濛 *Mung houng*. Il y aurait vu que, dans certains cas, 洪 et 鴻 étaient synonymes, et qu'alors 鴻濛 ou 濛洪 *Moung houng* signifiait

貌分未氣元

Yuan khi wei fen mao, ou l'aspect des élémens quand ils n'é-

de *kie* (ou périodes mondaines), dix milliards d'élémens bruts se condensèrent et produisirent par le changement *le saint Prince de l'Existence*, qui s'appelle lui-même *le grand empereur, le souverain du vide, le Prince de la grande doctrine* (Tao), *le joyau de la clarté qui perce les ténèbres* (1).

---

taient pas encore séparés les uns des autres, c'est-à-dire le *Chaos*. Il y aurait également trouvé que 溟涬 *ming hing*, signifie 自然氣 *thsee jan khi*, ou le souffle produit par lui-même, et qui fait naître toutes les choses. Le même dictionnaire aurait encore pu lui épargner la grave et importante méprise qui lui a fait traduire 大梵 *ta fan*, par le GRAND DIEU DE L'INDE; car il y aurait vu, que le caractère 梵 est employé pour 芃 *fung* ou *phung*, qui signifie *pousser en grande quantité et partout*, et qu'il fallait lire *ta fung* et traduire cette locution par *être répandu partout*. Alors le *grand dieu Brahma de l'Inde*, aurait disparu de la traduction de M. Pauthier, et cette circonstance aurait vraisemblablement empêché la publication de son opuscule, dont le contenu n'est basé que sur la méprise que nous venons de signaler, et sur celle qui est relative à *hiuan*, que l'auteur traduit par *noir*, pour retrouver Krichna dans Lao-tseu.

Aucune expression du texte ne justifie le mot *préluder* que M. Pauthier emploie, et le caractère 結 *kie*, qui ne signifie pas *création*, mais *formation spontanée, condensation, agrégation*. Le terme *pe tsian wan*, ne désigne pas non plus, comme M. Pauthier croit, un million, mais *dix milliards* ou *dix mille millions*.

(1) Dans l'original 玉晨 *yu chin*. Le mot *chin* signi-

Après une autre série de 80,888,000,000 de *ki* (ou périodes mondaines), dix milliards d'élémens renfermant l'intelligence (*Tao*) se condensèrent et produisirent par le changement *le saint prince du chaos*, qui, dans la suite des siècles, fut appelé *le véritable grand empereur*, *le vieux Prince* (Lao kiun) *d'origine obscure et merveilleuse des dix mille métamorphoses du chaos*. Il porte encore le nom honorifique du *spirituel et précieux homme par excellence*.

Quoique *le vieux Prince* (Lao-kiun), dans la succession des siècles, ne se fût reproduit que par les lois de la transformation, et ne fût pas né d'une manière humaine; au temps de *Yang kia*, dix-huitième roi de la dynastie des Chang, son esprit se sépara et devint ame dans le sein de *la merveilleuse*

---

fie, d'après les dictionnaires chinois : 爽而昧 *mei eul liang*, être obscur et devenir clair, or 爽昧早 *tsao mei liang*, la clarté qui succède dans la matinée à l'obscurité, l'aurore, mais jamais 晨 *chin*, n'a désigné *l'étoile du matin*, comme M. Pauthier le traduit.

Il paraît qu'il y avait dans le texte de M. Morrison 王晨 *chin wang*, pour 晨玉 *yu chin*, car il traduit : *the king of the morning*.

et excellente Dame de jaspe [Hiuan miao yu niu (1)], où il séjourna 81 ans, jusqu'à l'heure *mao* (de 5 à 7 heures du matin), du 15.e jour de la 2.e lune de l'an 辰庚 *Keng chin* (1301 avant J. C.) du 22.e roi *Wou ting*. Il naquit alors dans l'endroit *Khiu jin li* du village *Lai hiang*, dans le district de *Khou hian* du royaume de *Thsou* (2). Son nom de famille était *Li*, son surnom *Eul ;* son titre *Pe yang*, et son nom posthume *Tan*. Il rédigea les préceptes des deux livres de la Raison et de la Vertu.

Il faut encore observer que, d'après le livre authentique de la sainte généalogie de Lao-kiun, ce *très-élevé vieux prince* habita dans le palais de la grande pureté (*Tai thsing koung*), et qu'il est le premier ancêtre (3) du souffle original vivifiant et le fondateur du ciel et de la terre (4). Son origine se trouve dans la plus parfaite tranquillité et dans le Grand Absolu où il existait avant l'origine du monde et avant la création. C'est lui qui a vivifié le souffle et réuni les

---

(1) Cette pauvre dame est encore *bleue* ou *noire* de figure chez M. Pauthier.

(2) Dix *li* à l'est de la ville actuelle de *Lou ye hian*, département de Kouei te fou, dans le Ho nan. On y a élevé plus tard le *miao* ou temple de Lao-tseu, nommé aussi *Tai thsing koung*.

(3) 宗祖 *Tsou tsoung*, désigne le premier qui établit quelque chose.

(4) M. Pauthier traduit : « le fondement de la terre et du ciel *il-* » *lustre.* » Le mot *illustre* n'est pas dans le texte.

semences pures (1); il a produit le ciel et la terre par le changement, et il fait que l'accomplissement et la destruction se succèdent dans une série perpétuelle et immense. Il prend toutes les formes par la transmutation, et se reproduit constamment dans ce monde de poussière et de sable (2); connaissant parfaitement les successions innombrables des périodes de créa-

---

(1) Dans l'original

精融氣布運御數惟

Wei sou yu yun pou khi young tsing.

Sou, signifie combiner, supputer. *Yu* est diriger ou gouverner. *Yun* signifie marche perpétuelle. *Pou*, répondre. *Khi* est le souffle vital. *Young* signifie ici réunir (dans Khang hi 和 *Ho*).

Dans la petite édition du Seou chin ki, on lit 極 *ky*, pour 運 *yun*, ce qui a porté M. Pauthier à traduire ce passage par : « Ce fut lui, lui seul qui, du haut de son faîte impérial (*Yu-ki*), » dispersa dans l'espace les élémens d'air subtils (*d'air vital*) et » rendit l'éther transparent. » Il n'y a pas un mot de tout cela dans l'original, que M. Morrison traduit un peu mieux par : « It was he, » and he only, who repeatedly, universally, and constantly foste- » red the air, and dissolved the essence of man. »

(2) M. Pauthier traduit : « Il transforma sa personne (c'est-à-dire » qu'il se revêtit d'un corps mortel, *khi-hoa-chin*) et accomplit » toutes les destinées de ce monde de boue et de poussière. » Le texte ne dit pas cela. 遍周 *Tcheou pian*, signifie *circuler*, et il s'agit ici de l'ame de Lao-tseu qui pénètre et circule partout dans le monde.

tions (1), il contemple le fort et le faible du siècle. Dans tous les temps il a enseigné la doctrine, et fut de génération en génération l'instituteur des empereurs (2); partout il a répandu la loi, en la promulgant dans les neuf cieux, ou en la transmettant dans les quatre mers. Depuis les *trois Houang*, les empereurs et les rois de tous les siècles l'ont vénérée et respectée (3), car on sait que l'ame intelligente qui vivifie

---

(1) M. Pauthier traduit : « Il ne ressemblait point à la foule des » hommes parmi lesquels il était compté. La légende dit aussi qu'il » parut dans le monde comme un grand sage. » On voit qu'il s'est servi de la petite édition du *Seou chin ki*, dans laquelle ce passage est totalement corrompu. Il doit être lu :

亦非筭數紀極開闢之俊

Y fi souan sou ki ky khai py tchi tsiun.

Mais on y a imprimé 等 *teng*, pour 筭 *souan*, ce qui ne donne aucun sens, et ce qui néanmoins a déterminé M. Pauthier à rendre ce passage comme il l'a fait.

(2) M. Pauthier traduit : « Il fut le grand instituteur des géné- » rations (il fut l'*impérial* instituteur des générations); » mais le texte dit 帝師 *Ti szu*, instituteur des rois *de générations en générations*. *Taï* joue ici le rôle d'adverbe.

(3) M. Morrison traduit ce passage très-malheureusement par : « From the time of the three kings, and down through succeeding » ages to the time of the king *Ti*, all submitted to him. » Il prend

tout ce qui est dans le ciel et au-dessous du ciel, n'est que la transformation du *vieux Prince* (Lao-kiun). Aussi a-t-il promulgué des cent mille et des dix mille de lois, et il n'y a personne qui ne se ressente de son aide et de sa protection; les peuples en profitent journellement sans le savoir.

Lao-tseu disait : « J'ai vécu avant qu'il y eût des » formes, j'ai pris naissance avant que la création fût » entrée en activité. A l'origine de la première ma- » tière (1), je me tenais debout sur l'inondation, qui » s'accrut, et je nageais au milieu du séjour des té- » nèbres; je sortais et j'entrais par la porte de la vaste » obscurité (2). » — C'est pourquoi *Ko hiuan*, dans sa préface du *Tao-te-king*, dit : « La personne de Lao-

---

donc le mot 帝 *Ti*, qui signifie *empereur*, pour un nom propre !

(1) 太素 *Tai sou*, est expliqué par les philosophes chinois par 質之始 *Tchy tchi chi*, le commencement de la matière, et par 天 *Thian*, le ciel.

(2) M. Morrison a traduit : « I was present at the opening of » the obscure mass; and moved in the midst of the expanse; I » went out and in at the doors of the utmost bounds of space. » M. Pauthier n'a fait que mettre cette version en français : « J'étais » présent au développement de la grande masse première, et je me » mouvais au milieu de l'espace vide. Je suis entré et je suis sorti » par les portes de l'immensité mystérieuse de l'espace. »

» tseu a pris naissance par elle-même; il a existé avant
» le Grand Absolu, et depuis que l'Absolu a causé la
» première origine des choses, il a traversé toute la suite
» des productions et annihilations du ciel et de la terre
» pendant un nombre ineffable d'années (1). » — Il dit encore : « Les hommes racontent (2) que Lao-tseu est
» venu au monde du temps de la dynastie de *Yn*;
» mais le nom honorifique de Lao-tseu a commencé
» à l'origine des *kie* ou périodes innombrables, à l'é-
» poque extrêmement éloignée de l'inondation très-
» vaste et très-obscure. Avant la dernière création il
» est descendu de rechef, et il est devenu instituteur
» des empereurs de génération en génération, sans
» interruption, mais les hommes ne peuvent le com-
» prendre ».

On voit par l'histoire traditionnelle de Lao-tseu, que, depuis la dernière création jusqu'à (l'empereur) Yang (3) des *Yn*, il a été, de génération en généra-

---

(1) Dans l'original 不可稱載 *pou kho tchhing tsai*. M. Pauthier traduit : « Il ne peut être exprimé, ni » contenu. » Mais *tsai* signifie année.

(2) M. Pauthier traduit : « Les générations racontent », mais il y a bien dans l'original 人謂 *jin wei*, les hommes racontent.

(3) Dans toutes les éditions du *Seou chin ki* que nous avons, on lit ici par erreur 湯 *Tang*, pour 陽 *Yang*.

tion, instituteur royal. Par la transformation il a pris un corps et est venu au monde dans la dix-septième année de *Yang kia*, qui est celle appelée *Keng chin* 申庚 (la 57.e du cycle) (1); alors il commença

(1) Ici le texte est corrompu dans toutes les éditions. Deux lisent :

申年十甲殷
庚七子湯

Yn Tang (pour *Yang*) *kia tseu*, *chy thsy nian*, *keng chin*.

Le 子 *tseu*, y est de trop ; il a induit M. Pauthier en erreur, et il a traduit ; « Pendant la dix-septième année du règne du roi » *Tang*, de la dynastie Yn, du cycle *Kia tseu*, l'année *Keng chin*. » Cette traduction n'a aucun sens, car le cycle sexagénaire ne s'appelle pas *Kia tseu :* Kia tseu et Keng chin ne sont que des noms d'année de ce cycle; *Kia tseu* en est la première et *Keng chin* la 57.e.

Dans l'autre édition du *Seou chin ki*, le passage en question est :

申庚年七十四湯殷

Yn Tang (pour *Yang*) *szu chy thsy nian keng chin*, c'est-à-dire : « Dans la 47.e année de *Yang* (*kia*) des Yn, qui est celle de » Keng chin. » Mais l'une et l'autre leçons sont erronées, et la chronologie est bouleversée. D'abord *Yang kia* des *Yn*, n'a régné ni 17 ni 47 ans; il n'a occupé le trône que pendant *sept* ans, depuis 1408 jusqu'en 1402 avant notre ère, ou depuis la 30.e jusqu'à la 36.e année du xxv.e cycle chinois. L'année *Keng chin*, qui est la 57.e du cycle, ne tombe donc pas sous son règne.

L'indication du *Seou chin ki* qui met la naissance de Lao-tseu

à se montrer sur le chemin de la naissance (*cœpit se ostendere in vestigio nativitatis*), à viser à la trace d'une naissance humaine. Des limites du Tao éternel de la grande clarté, il passa à l'aide d'une semence de la matière pure du soleil, et se changea en une masse de plusieurs couleurs, bleu (comme le ciel) et jaune (comme la terre), de la grandeur d'une balle d'arbalète. Elle entra dans la bouche de la Dame de jaspe pendant qu'elle dormait dans la journée. Elle l'avala, devint enceinte et le resta pendant 81 ans[1], jusqu'à la neuvième année du règne de *Wou ting*[1], qui est celle de 庚辰 *Keng chin* (ou la 17.e

---

dans la neuvième année du règne de *Wou ting,* de la dynastie de Yn (ou 1316 avant notre ère), est contraire au récit de tous les chronologistes chinois et japonais, d'après lesquels Lao-tseu vint au monde le 14.e jour du 9.e mois de l'année 丁巳 qui est la 34.e du cycle de 60, et qui correspond à la 3.e du règne de Ting wang de la dynastie de Tcheou, ou à l'an 604 avant J. C. Ils disent encore que Lao-tseu reçut la charge de 大史 *Ta szu,* ou grand historien, la 14.e du règne de *Kian wang,* 572 avant J. C., et ils le font mourir l'année 己卯 la 36.e d'un cycle, ou dans la 23.e de King wang (522 avant J. C.), âgé de 84 ans. On conçoit que cette indication est préférable à celle du *Seou chin ki*, car elle fait Lao-tseu contemporain de Confucius, qui naquit en 551 avant notre ère. En effet, nous savons historiquement que ce philosophe a eu une entrevue avec Lao-tseu, ce qui n'aurait pas été possible si celui-ci était venu au monde 765 ans avant lui.

du cycle). Alors la Dame de jaspe accoucha, par son flanc gauche, d'un enfant qui, à sa naissance, eut la tête blanche, et reçut le nom honorifique de *Lao-tseu* (le vieil enfant). Il vint au monde sous un poirier (en chinois *Li*); il montra l'arbre en disant: « ceci sera » mon nom de famille ». Depuis la neuvième année de *Wou ting* des *Yn*, ou (la cyclique appelée) 辰庚 *Keng chin*, jusqu'à la neuvième du règne de *Tchao wang* du royaume de *Thsin* (298 avant J. C.), quand il (Lao-tseu) alla à l'Occident et monta sur le *Kuen lun*, il y a en tout 996 ans (1).

Le *Su Po we tchi* de *Li chy* (2) dit: « Dans la troi-

---

(1) Le roi 王昭 *Tchao wang*, du royaume de 秦 *Thsin*, un des ancêtres du fameux *Thsin chi houang ti*, a régné de 306 jusqu'en 256 avant J. C.; et M. Pauthier se trompe considérablement en disant, dans une note, que ce prince vivait 991 ans avant J. C.

D'après le calcul du texte qui met 996 ans entre la naissance humaine de Lao-tseu et la 9.e année de Tchao wang, la première aurait donc eu lieu 1294 ans avant notre ère.

(2) Dans l'original:

云志物博續石李

Li chy Su Po we tchi yun. M. Morrison ne s'est pas aperçu que 續 *Su*, signifie le Supplément à un ouvrage, et par conséquent *Su Po we tchi*, le Supplément au livre *Po we tchi*; il a pris *Su* ou *So* pour la troisième syllabe du nom de l'auteur, *Ly-chy-so*. M. Pauthier a copié cette erreur dans la version de Morrison.

» sième des années *Wou te* (620 de J. C.), de l'em-
» pereur *Kao tsou* des *Thang*, un natif de *Tsin tcheou*
» nommé *Ky chen king*, vit sur la montagne *Yang*
» *kio chan* un vieillard habillé en blanc, qui l'appela
» et lui dit : « Dis de ma part au fils du ciel des *Thang*
» que je suis Lao-kiun et son ancêtre (1) ». Sur cela,
» *Kao tsou* lui érigea un temple; *Kao tsoung* l'hono-
» ra du titre de *Hiuan yuan hoang ti* (l'empereur
» auguste d'origine obscure et merveilleuse); et *Ming*
» *houang* commenta le véritable livre classique de la
» *Raison et de la Vertu.* Actuellement les savans
» l'ont adopté, et dans chaque ville du second ordre
» (*tcheou*), on a érigé des temples à Hiuan yuan
» houang ti. Les docteurs des deux capitales leur don-
» nent le nom honorifique de *Hiuan yuan koung*
» (ou palais de l'origine obscure et merveilleuse);
» dans les villes du second ordre ils portent celui de
» *Tsu ky koung* (palais de la constellation *Tsu ky*),
» communément on les appelle, dans la capitale occi-
» dentale, *Tai thsing koung* (palais de la grande
» clarté), et dans la capitale orientale *Tai wei koung*
» (palais de la constellation *Tai wei*). Dans tous on
» entretient des élèves; le titre honorifique (de Lao-

Le *Po we tchi*, qui est un recueil de notices sur divers objets littéraires et historiques, a été composé par Tchang houa, sous la dynastie des Tsin. Le *Su Po we tchi* est un Supplément à cet ouvrage rédigé par *Li chy*, sous les Soung. *V.* le *Catal. de la bibl. de Khian loung*, sect. XIV, fol. 35 *verso*. On possède l'un et l'autre à Paris.

(1) Le nom de famille des empereurs de Thang était *Li* (poirier), et par conséquent le même que celui de Lao-tseu.

» tseu) y est *Tai ching tsou, Kao chung ta Tao,*
» *Kin hiue hiuan yuan thian houang ta ti* (le grand
» et saint ancêtre, le monarque céleste de l'origine
» obscure et merveilleuse du portail d'or de la grande
» raison élevée et haute) (1).

---

(1) Avant de m'occuper des nombreuses erreurs dans lesquelles sont tombés MM. Morrison et Pauthier, en traduisant ce morceau, il faut que j'en explique plusieurs points.

La ville de *Tsin tcheou* est située dans la province de Tchy li, département de Tchin ting fou.

En parlant de *Ky chen hing* le texte dit :

吉善行於羊角山見白衣父老呼善行日

Ky chen hing, yu yang kio chan, kian pe i fou lao, hou Chen hing yue. « Ky chen hing vit sur le mont Yang kio chan, un vieil-» lard habillé en blanc, qui appela *Chen hing,* et lui dit, etc. » L'édition que MM. Morrison et Pauthier ont consultée, a, par une faute d'impression, 月 *Yue,* lune, pour 見 *Kian,* voir. Comme par cette erreur le verbe manquait dans la phrase, elle est devenue inintelligible; cela n'a pas empêché M. Morrison de la traduire : « A person called *Kie shing shing,* belonging to Tsing » cheu, lived at Yang kio hill, and was clothed in moon white » garments. An old man there called to him and said. » M. Pauthier qui doit cependant avoir eu entre les mains l'édition du *Seou chin ki* de la bibliothèque royale, et qui d'ailleurs y aurait pu vérifier ce passage dans le *Thoung kian kang mou* (sect. XXXVIII, 3.e année *Wou te*), a répété l'erreur du missionnaire anglais et traduit : « *Chen-hing* vivait sur la montagne *Yang-kio* (montagne aux » éclairs), couvert de blancs vêtemens. Un vieillard appela *Chen-» hing* (celui qui marche dans la vertu), et lui parla ainsi : Va de

» ma part parler à l'empereur *Tang*, et dis-lui : Je suis *Lao-kiun*, » votre grand ancêtre. » M. Pauthier met donc les habits blancs de Lao-tseu à Chen-hing, et lui fait dire à l'empereur de Thang, que lui-même était Lao-kiun, son ancêtre !

Quant au *Yang kio chan*, ou mont aux *cornes de bélier* (et non pas comme M. Pauthier le dit, *montagne aux* ÉCLAIRS), il est à 35 li au sud-est de Feou chan hian, dans le département de Phing yang fou du Chan si. Il a deux cimes qui lui ont fait donner son nom, qu'on a changé aujourd'hui en *Loung kio chan* ou *mont aux cornes du dragon*.

明皇 *Ming houang*, est un des noms du septième empereur de la dynastie de Thang, communément appelé par son titre posthume *Hiuan tsoung*. Avant son avénement au trône il portait le nom de *Li loung khi*. Il était le troisième fils de l'empereur *Joui tsoung* qui abdiqua en 712 en sa faveur. Il a régné jusqu'en 756 de notre ère. Le nom de *Ming houang* a fait croire à M. Morrison qu'il s'agissait ici d'un empereur nommé *Ming*, et il traduit : « The emperor *Ming* wrote a commentary, etc. » M. Pauthier copie cette erreur, et l'augmente encore, en ajoutant dans une note qu'il s'agissait ici de l'empereur *Jin tsoung* des Ming, qui règnait l'an 1425. Si les deux traducteurs avaient connu l'histoire de la Chine, et s'ils avaient su que l'auteur du *Su Po we tchi*, qui parle ici, vivait sous les Soung, ils ne lui auraient pas fait citer des faits qui, d'après eux, ont eu lieu sous la dynastie des *Ming*, et 146 ans après l'extinction de celle des *Soung*.

Les deux capitales desquelles parle l'auteur du Supplément au *Po we tchi*, étaient celles du temps des Soung, savoir *Tchhang ngan*, dans le Chen si, l'*occidentale*, l'ancienne résidence des empereurs des Thang et *Pian* (à présent *Khaï fung fou* dans le Ho nan), l'*orientale*; elle fut le siége des neuf premiers empereurs des Soung. L'extrême ignorance de M. Morrison lui a fait prendre ces deux capitales pour Nan king et Pé king, dont l'une cependant est au sud et l'autre au nord. M. Pauthier a répété cette erreur, et de plus, il fait de *Nan king* (cour du midi) la *capitale accidentale*. Un coup d'œil sur une carte fait voir que Nan king, étant tout-à-fait

la dynastie des *Soung* (1) dit : « Sous le règne de l'em-
» pereur *Tching tsoung* des *Soung*, la sixième des
» années *Tai tchoung siang fou* (2) (1013 de J. C.),
» la 11.[e] lune, le 9.[e] jour, on lui conféra (à Lao-tseu)
» le titre honorifique de *Tai chang Lao kiun hoen*
» *yuan chang te houang ti* (le très-élevé vieux Prince,
» l'empereur auguste de la vertu suprême originaire
» du chaos) (3) ».

L'empereur *Jin tsoung* des Soung fit les vers suivans à sa louange :

« Grand est le sublime Tao ;
» Il existe par lui-même dans l'Absolu ;
» Il est la fin et le commencement des révolutions
» mondaines.

à l'orient de la Chine, ne peut être réputé à l'ouest que du grand Océan.

Tsu ky ou l'axe pourpre est le nom d'une constellation dans le voisinage du pôle, et composée de quatre étoiles.

Tai wei est également une constellation, comme M. Pauthier aurait pu le voir dans le dictionnaire de Khang hi, et même dans celui du P. Basile.

(1) C'est ainsi qu'il faut lire avec la troisième édition du texte : 日要會朝國宋 et non par 按 *Ngan*, pour 要 *Yao*, comme les deux autres l'ont. Alors on n'est plus exposé, comme MM. Morrison et Pauthier, à prendre le titre d'un livre pour un nom d'homme.

(2) Dans toutes les éditions on a imprimé par mégarde *Tai phing siang fou* pour *Tai tchoung siang fou*.

(3) Le *Kang mou* et le *Ly tai ki szu* rapportent ce fait sous l'année 1014 de J. C.

» Il était avant le ciel et avant la terre;
» Il est entouré d'une splendeur rayonnante;
» Il existe sans interruption dans la série éternelle
» des révolutions mondaines;
» A l'Orient il a instruit le Père *Ni* (Confucius);
» A l'Occident il s'est incorporé dans l'Immortel à
» couleur d'or (1);
» Cent rois ont adopté sa doctrine;
» Les saints de tous les âges l'ont répandue;
» Il est la base de toutes les lois;
» Merveilleux est-il? très-merveilleux (2). »

Après avoir démontré, par les critiques consignées dans les notes qui accompagnent la traduction précédente, que M. Pauthier n'est pas encore en état de bien interpréter un texte chinois, il serait inutile de vou-

---

(1) 仙 金 *Kin sian*, ou l'immortel à couleur d'or, est un des noms que les Chinois donnent à Bouddha. M. Pauthier a donc tort de traduire : « A l'occident, il transforma les immortels » esprits. » M. Morrison a également mal compris le sens de l'original en le rendant par : « In the west he directed the immortal *Kin* » *sien*. » — Comparez *Nouveau Journal Asiatique*, t. V. p. 142.

(2) M. Morrison traduit assez bien cette phrase : « Marvellous is » it passing marvellous! » M. Pauthier retombe dans le noir et l'explique : « Il est le noir, le profond, l'incompréhensible noir. » Cependant le texte ne dit que :



Hiuan tchi, yeou hiuan.

loir réfuter les hypothèses qu'il a basées sur sa traduction erronée de la vie de Lao-tseu. Ces hypothèses ont rapport à la ressemblance de la doctrine des Tao-sse avec celle des philosophes de l'Hindoustan. Nous ne pouvons que répéter ce que nous avons déjà établi au commencement de cet article, savoir que les données nécessaires nous manquent pour nous faire une idée exacte de la doctrine de Lao-tseu et des différentes modifications qu'elle peut avoir essuyées par le contact perpétuel dans lequel se sont trouvés les successeurs du philosophe chinois avec les sectateurs de la doctrine indienne de Bouddha. Il sera temps de se livrer à de pareilles recherches quand on aura en Europe les matériaux nécessaires pour étudier le système philosophique des Tao-sse ; jusqu'à ce que ces matériaux arrivent, les personnes qui s'occupent du chinois feront bien de se fortifier dans l'étude de la langue et principalement dans la grammaire, et de ne pas imiter la marche d'un certain *savant* étranger, qui, après avoir suivi pendant quelques jours le cours de chinois au Collége royal de France, entreprit la traduction des ouvrages métaphysiques des Chinois, dans lesquels il comprenait tout, à l'exception des particules qui indiquent les cas, et autres *inutilités* grammaticales. De telles aberrations feraient retomber la littérature chinoise dans l'ornière dans laquelle elle traînait du temps des Hager et des Montucci. On avait cependant le droit de penser que les efforts qu'on a faits depuis vingt ans pour la tirer de là, seraient couronnés de quelque succès.

Avant de finir, nous devons observer que M. Pauthier n'approuve pas l'interprétation que mon savant ami M. Abel-Rémusat a proposée pour les trois mots *I-Hi-Wei*, qu'il regarde comme la transcription chinoise du nom de *Jehovah*, et ce n'est pas en cela le sentiment de M. Pauthier que je veux combattre; car que le nom de Jehovah ait été porté à la Chine et adopté par Lao-tseu, je n'y trouve pas d'impossibilité, mais je n'y vois pas beaucoup d'apparence. Mais pour déclarer, comme le fait M. Pauthier, que cette opinion, à laquelle un professeur célèbre a cru devoir s'arrêter, est inadmissible et fautive, sans la remplacer par une meilleure, il faut y opposer de bonnes raisons et soutenir les siennes par des preuves irréfragables. Ce n'est pas un argument de dire que *Goei* est la prononciation la plus générale de la dernière syllabe, car *Wei* ou *Ui* est la prononciation la plus correcte. Il ne faut pas dire non plus qu'on réunit à tort trois caractères de trois phrases consécutives pour former l'articulation *I-Hi-Wei*, car ce n'est pas M. Abel-Rémusat qui l'a fait, mais les commentateurs chinois qui disent :

强名不
見不聞
不得故
日夷希
微耳

« Si l'on est forcé de nommer celui qu'on ne voit » pas, qu'on n'entend pas, et qu'on ne peut toucher, » on dit *I-Hi-Wei*. »

Et quand on s'est servi des passages mêmes qu'a cités M. Abel-Rémusat dans son mémoire (pag. 45) pour faire voir que la prononciation ancienne de *Jehovah* ne devait pas être très-éloignée de ιαω, ιαὼν, ιαὴ, et que l'aspiration ה, que les Grecs n'avaient pas dans leur alphabet, ne se trouve pas dans les transcriptions qu'ils ont faites de ce mot, il ne faut pas se hâter d'en conclure que la transcription chinoise, où cette aspiration a été conservée, est inadmissible. Je le répète, je ne défends pas cette interprétation, mais je voudrais la voir infirmer par des raisons plus solides. Je voudrais aussi une traduction plus conforme au sens des mots (si de tels mots ont un sens) :

« Cet Être, en tant qu'on le regarde et qu'on ne le » voit pas, se nomme Grand, élevé (invisible par son » élévation) ». — Mais *I* n'a jamais signifié *élevé*, et ce mot ne se trouve qu'une seule fois avec le sens de *grand*, c'est dans le *Chi king*, où il est question d'un *grand bonheur*.

« Cet Être, en tant qu'on l'écoute et qu'on ne » l'entend pas, se nomme Rare, ténu (insonore par » sa rarification). — Mais *Hi* n'a jamais signifié *ténu* ou *insonore*; quand il veut dire *rare*, c'est dans un tout autre sens; rare, ce qui arrive rarement.

« Cet Être, en tant qu'on cherche à le toucher et » qu'on ne peut le saisir, se nomme Subtil (intan- » gible par sa *subtilité*, sa pénétration) ». — Ce mot

Wei, signifie toujours *subtil*, et tout ce que l'on veut, hors *pénétration*.

Au reste je ne m'engagerai pas à la suite de M. Pauthier dans le dédale de toutes les idées métaphysiques, ontologiques, idéologiques, relatives aux non-entités, au noir profond, bleu foncé, immatériel, primordial, incompréhensible, à l'absolu, au vide, &c. &c. Nous avouons qu'on peut tirer tout ce qu'on veut du mélange et de la combinaison de toutes ces idées, mais ce dont nous plaignons sincèrement ce jeune littérateur, qui annonce beaucoup d'esprit et de pénétration, c'est d'être tombé pour son coup d'essai sur un livre tel que le *Seou chin ki*, livre qui n'a aucune authenticité qui est postérieur de vingt siècles à Lao-tseu, et dont nous ne possédons en Europe que des éditions remplies de variantes irrégulières et de fautes typographiques grossières. C'est un véritable malheur pour le progrès des études chinoises en Europe que les horribles contrefaçons qui se fabriquent dans les provinces les plus méridionales de la Chine. Elles encombrent le marché de Canton, et elles sont presque les seuls livres chinois que l'on y puisse acheter, si on ne reste pas au moins un an dans cette ville pour pouvoir attendre les commandes faites à Nan king et à Sou tcheou fou. Outre que ces contrefaçons sont presque illisibles, elles deviennent souvent tout-à-fait inutiles et même dangereuses, par les innombrables fautes d'impression dont elles fourmillent.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 2 mai 1831.

Le secrétaire donne communication du procès-verbal de la séance générale du 30 avril 1831, et des nominations faites dans cette séance.

Il est procédé au renouvellement de la commission du Journal; le résultat du scrutin donne les nominations suivantes : MM. Abel-Rémusat, Klaproth, Saint-Martin, Hase, Eugène Burnouf.

On procède de même au renouvellement de la commission centrale de surveillance des impressions faites pour le compte de la Société. MM. Kieffer, Hase et Demanne sont nommés membres de cette commission.

Les commissaires spéciaux chargés de surveiller les progrès de chacun des ouvrages publiés ou encouragés par la Société sont nommés comme il suit :

Grammaire géorgienne.	M. Saint-Martin.
Dictionnaire mandchou. *Dictionnaire chinois.*	M. Abel-Rémusat.
Aboulféda.	M. Reinaud.
I king.	M. J. Mohl.
Vendidad-Sadé.	M. Eug. Burnouf.
Yu kiao li.	M. Klaproth.
Lois de Manou.	M. Stahl.

La commission de surveillance des impressions est invitée à faire, dans la prochaine séance, un rapport sur l'état actuel des impressions. La commission des fonds est également invitée à présenter un état de situation détaillé.

M. Stahl lit des considérations sur la philologie comparée.

— M. Abel-Rémusat, qui s'occupe avec une nouvelle activité de ses travaux sur le Bouddhisme, annonce la publication très-prochaine d'un mémoire fort étendu et divisé en trois parties, lequel a pour objet principal de fixer le point où sont parvenues les recherches des Européens, entreprises avec l'aide des différentes classes de monumens relatifs à cette religion célèbre, et de montrer ce qui reste à faire pour en mettre les principaux dogmes dans tout leur jour.

1.° La première partie contient une analyse complète et raisonnée des deux mémoires que M. Hodgson a présentés aux deux sociétés asiatiques de Calcutta et de Londres, et qui ont été insérés dans le tom. XVI des *Asiatic Researches*, et dans le tom. II des *Transactions*. M. Abel-Rémusat, résumant les notions répandues dans ces deux dissertations, présente un tableau systématique des opinions des bouddhistes du Nipol en matière de théologie et de cosmogonie, et trace ainsi l'ensemble des croyances bouddhiques d'après les matériaux que les savans anglais ont tout récemment extraits des livres écrits dans la langue sanscrite.

2.° La seconde partie est consacrée à l'examen de deux mémoires lus par M. Schmidt à l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, et qui sont connus à Paris depuis très-peu de temps. M. Abel-Rémusat s'attache à recueillir les passages que l'auteur de ces mémoires a tirés des traductions mongoles, pour les opposer aux assertions de M. Hodgson, et qui, étrangers à ces légendes absurdes qui avaient jusqu'ici comme absorbé l'attention des auteurs russes, font connaître pour la première fois, d'après les écrivains tartares, quelques points fondamentaux de la *grande doctrine* ou *Mahâ-yâna*. Cette seconde partie est donc une esquisse du système bouddhique d'après les versions mongoles des livres indiens.

3.° Enfin dans la 3.e partie, M. Abel-Rémusat, comparant le bouddhisme théistique de M. Hodgson avec le

bouddhisme panthéistique de M. Schmidt, cherche au fond même de la doctrine des Samanéens, étudiée dans les versions chinoises, le moyen de concilier des autorités presqu'également imposantes, et en faisant connaître les secours qui sont à sa disposition dans les livres chinois, trace la route qu'il se propose de suivre dans ses travaux ultérieurs, soit en réduisant en système les extraits de près de 300 ouvrages religieux qui sont disséminés dans le *Dictionnaire numérique des Trois* Contenans *de la loi*, soit en publiant, de concert avec M. E. Burnouf, le texte du vocabulaire pentaglotte, commenté à l'aide des traductions chinoises et des originaux palis et sanscrits.

A Monsieur le Rédacteur du Journal asiatique.

Monsieur,

Je sais qu'ordinairement la couverture des journaux littéraires est abandonnée au libraire distributeur, comme son domaine, où il insère ce qu'il lui plaît d'y placer.

Cependant, il me semble que la Société asiatique doit être intéressée à ce que cette concession faite au libraire ne soit pas un moyen de propager des erreurs et de les accréditer par le patronage de la Société, sous les auspices de laquelle sont publiés et le Journal et la couverture.

Je trouve dans les annonces insérées par M. Dondey-Dupré, sur la couverture du *Journal asiatique*, cette annonce, répétée dans un grand nombre de numéros.

« Campagnes des Français pendant la révolution, en » arabe, imprimé au Kaire en 1798 et 1799. »

Tout est faux dans cet article, qui pourra induire en erreur plus d'un bibliographe. Directeur de l'imprimerie au Kaire, je n'y ai nullement imprimé *en 1798 et 1799*, les Campagnes des Français pendant la révolution; mais en 1809 *ou 1808*, étant directeur de l'Imprimerie impé-

riale, j'y ai imprimé, *à Paris,* « les Bulletins de la grande » armée dans les guerres de Prusse et d'Autriche, en » arabe et en turc »; et c'est un des volumes de cette collection que M. Dondey-Dupré a travesti dans sa bizarre annonce.

Je profiterai de cette occasion pour relever une autre erreur qui se trouve sur la couverture des mêmes numéros, quelques lignes plus haut. On y annonce « le Nouveau-Testament traduit *en langue garchouni* » comme s'il y avait une langue *garchouni* ou plutôt *karchouni,* qui n'est pas une langue, mais l'application de l'écriture syriaque à l'idiôme arabe. Je crois qu'il importe de rectifier, par une note insérée au Journal, ces erreurs qui pourraient être adoptées par quelques bibliographes d'après l'autorité de la Société asiatique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

J. J. Marcel.

Errata pour le cahier de Décembre 1830.

Page 467, ligne 9, lisez အင်္ဂုတ္တရ နိကာယော

Page 468, ligne 23, lis. ထေရာဋ္ဌကထာ

— ligne 24, lis. အဋ္ဌကထာ

— ligne 9, lisez पुराणानामानि

Page 469, ligne 24, lis. ဒီဋ္ဌာ

— ligne 25, lis. महमङ्गलसूत्रय

Je saisis cette occasion d'avertir d'une erreur que j'ai commise dans les Observations sur la collection pali-sin-

ghalaise de Copenhague. Je ne puis m'expliquer par quelle singulière préoccupation j'ai confondu la forme si connue de l'*h* dans la typographie allemande avec le groupe *tj*, dont elle est distinguée par l'absence du point. Il faut lire *maha* au lieu de *matja*, *sangaho* au lieu de *sangatjo*, &c.

E. J.

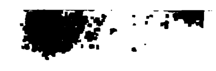
TABLE GÉNÉRALE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE 7.e VOLUME.

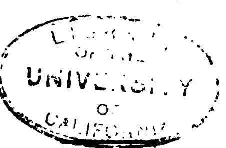
MÉMOIRES.

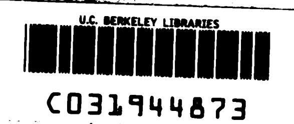
CRITIQUE LITTÉRAIRE.

NOUVELLES ET MÉLANGES.



BIBLIOGRAPHIE.




U.C. BERKELEY LIBRARIES
C031944873


115233